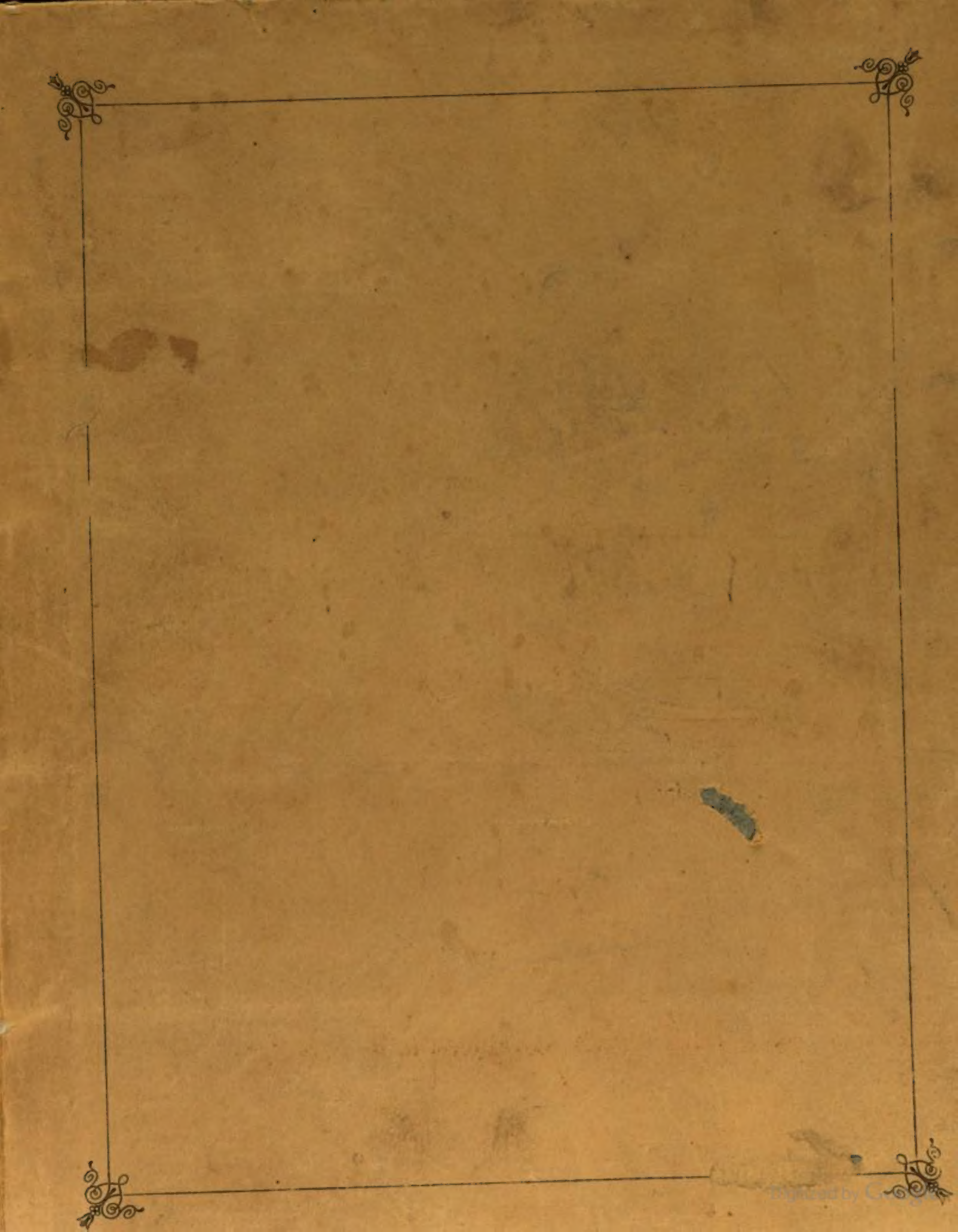


COLLECTION

DE

DOCUMENTS INÉDITS

SUR L'HISTOIRE DE FRANCE

PUBLIÉS

PAR ORDRE DU ROI

ET PAR LES SOINS

DU MINISTRE DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE

PREMIÈRE SÉRIE

HISTOIRE POLITIQUE

MÉMOIRES MILITAIRES

RELATIFS

A LA SUCCESSION D'ESPAGNE

SOUS LOUIS XIV

EXTRAITS DE LA CORRESPONDANCE DE LA COUR ET DES GÉNÉRAUX

PAR LE LIEUTENANT GÉNÉRAL DE VAULT

DIRECTEUR GÉNÉRAL DU DÉPÔT DE LA GUERRE, MORT EN 1790

REVUS, PUBLIÉS ET PRÉCÉDÉS D'UNE INTRODUCTION

PAR LE LIEUTENANT GÉNÉRAL PELET

PAIR DE FRANCE

DIRECTEUR GÉNÉRAL DU DÉPÔT DE LA GUERRE

TOME V



PARIS

IMPRIMERIE ROYALE

M DCCC XLII

MÉMOIRES MILITAIRES

RELATIFS

A LA SUCCESSION D'ESPAGNE

SOUS LOUIS XIV.

CAMPAGNES

DE FLANDRE, D'ITALIE ET D'ALLEMAGNE,

EN 1705.

MÉMOIRES MILITAIRES

RELATIFS

A LA SUCCESSION D'ESPAGNE

SOUS LOUIS XIV.

PREMIÈRE PARTIE.

CAMPAGNE DE FLANDRE.

La situation où se trouvaient les affaires générales après la campagne de 1704 semblait promettre les plus grands succès aux ennemis de la maison de Bourbon; cependant on n'avait rien perdu dans les Pays-Bas, et on avait même fait des conquêtes en Italie, quelques progrès en Portugal et presque entièrement désarmé les rebelles des Cévennes. Mais ces avantages ne pouvaient balancer le malheureux événement de la bataille d'Höchstett, ni la perte de toute la Bavière, celle de Landau, de Trarbach et de Gibraltar. A ces malheurs se joignait l'anéantissement de la cavalerie française qui servait aux Pays-Bas, et dont presque tous les chevaux avaient été enlevés par une maladie contagieuse.

Les alliés, envisageant des circonstances aussi fâcheuses pour la France et pour l'Espagne, se flattaient de triompher

partout de ces deux puissances. Landau et Trarbach leur ouvraient les portes de la France par la Moselle et le Rhin, et Gibraltar celles de l'Espagne, du côté de la Méditerranée. L'empire délivré des troupes françaises et bavaroises, l'empereur était en état d'envoyer des secours au duc de Savoie, et de prétendre à des conquêtes en Alsace ou dans les Évêchés. Les Anglais et les Hollandais pouvaient non-seulement l'y seconder avec plus de facilité qu'ils ne l'avaient fait en Allemagne, mais encore réunir leurs principales forces sur la Meuse ou l'Escaut, pour pénétrer dans les Pays-Bas; d'ailleurs, maîtres de l'Océan et de la Méditerranée, ils avaient la facilité de renforcer les troupes de Portugal, et de faire de plusieurs côtés des progrès en Espagne.

Les alliés, voulant profiter d'une si heureuse situation, firent des efforts extraordinaires pour mettre sur pied, de tous côtés, des armées nombreuses : ils prétendaient avoir, dans les Pays-Bas, soixante mille hommes sous les ordres de M. d'Overkerke, soixante mille sur la Moselle, commandés par le duc de Marlborough, trente mille sur le Rhin, aux ordres du prince de Bade, trente mille en Italie, sous ceux du prince Eugène, trente mille en Hongrie, dont M. de Heister devait avoir le commandement, et quinze mille en Portugal, sous les ordres de lord Galloway. Parmi ces troupes, dont le nombre devait se monter à deux cent vingt-cinq mille hommes, on ne comprenait point celles du duc de Savoie, celles du roi de Portugal, ni les forces maritimes dont l'Angleterre et la Hollande se proposaient de couvrir l'Océan et la Méditerranée.

Le roi, instruit de ces vastes projets, prit des mesures pour s'opposer à leur succès et pour avoir partout des armées proportionnées à celles de ses ennemis. Sa majesté destina quatre-vingts bataillons et cent escadrons pour l'armée de

Flandre, dont M. le maréchal de Villeroy continua d'avoir le commandement, sous les ordres de l'électeur de Bavière; soixante et dix bataillons et cent escadrons pour l'armée de la Moselle, qui fut commandée par M. le maréchal de Villars; cinquante bataillons et soixante escadrons pour l'armée d'Alsace, sous les ordres de M. le maréchal de Marcin; environ cent bataillons et autant d'escadrons pour l'armée d'Italie, sous ceux de M. le duc de Vendôme, et quelques renforts pour celle d'Espagne, dont M. le maréchal de Tessé eut le commandement, sa majesté ayant rappelé M. le duc de Berwick, pour lui confier le soin de mettre la dernière main à la soumission des rebelles des Cévennes; elle envoya des secours en argent au prince Ragotzi et aux mécontents de Hongrie, et donna des ordres pour mettre sa marine en état de faire tête à celles des Anglais et des Hollandais.

La France avait fait de si grands efforts, l'année précédente, pour pousser la guerre avec vigueur en Italie, et envoyé en Bavière et en Espagne des secours si considérables de troupes et d'argent, qu'on ne croyait pas qu'elle pût trouver encore des ressources capables de remplir tous ces objets. Cependant, au grand étonnement de toute l'Europe, on vit bientôt sa cavalerie remontée par le moyen des chevaux qu'elle tira de la Suisse, son infanterie recrutée par les milices, ses régiments entièrement rétablis, et ses armées plus nombreuses et plus brillantes qu'elles ne l'avaient encore été. Pour récompenser les services que les officiers avaient rendus pendant la campagne précédente, et soutenir leur émulation, le roi fit la plus nombreuse promotion qu'il y eût encore eue: elle fut de soixante lieutenants généraux, soixante et dix-huit maréchaux de camp, vingt-huit brigadiers d'infanterie et quinze de cavalerie.

Sa majesté contribua aussi au rétablissement des troupes d'Espagne, de Bavière et de Cologne, qui étaient dans les Pays-Bas. Non-seulement elle leur permit de faire des recrues dans les provinces du royaume limitrophes de cette frontière, mais elle leur procura encore les moyens nécessaires à leur entretien et à leur subsistance, principalement aux troupes de l'électeur de Bavière, qui cependant, des débris de celles qui avaient combattu à Höchstett, ne put former que quatre bataillons et vingt-cinq escadrons, dont il donna le commandement au feld-maréchal comte d'Arco.

Les vastes projets des alliés furent suivis de dispositions particulières, dont l'objet était de les mettre de bonne heure en campagne. Pendant les trois premiers mois de l'année 1705, ils travaillèrent à établir des magasins considérables, non-seulement dans les places frontières, comme Trèves, Coblentz, Liége et Maëstricht, mais aussi dans l'intérieur de la Hollande; ils préparèrent une grande quantité de bateaux pour leurs transports par les rivières dont le cours pouvait leur être favorable : l'Escaut leur fournissait des moyens pour le siége d'Anvers; la Meuse pour celui de Namur; le Rhin et la Moselle pour ceux de Thionville et de Sarre-Louis.

On prit de même, en France, pendant l'hiver, des précautions pour se procurer, tant aux Pays-Bas que dans les Évêchés et l'Alsace, les moyens de s'opposer, également sur ces trois frontières, aux entreprises des ennemis; et, comme ils pouvaient, du côté des Pays-Bas, attaquer Anvers, Namur, ou les lignes du côté de la Moselle, Thionville ou Sarre-Louis, et sur le Rhin, le Fort-Louis, Kehl, ou Vieux-Brisach, et que, par la disposition de leurs magasins, également à portée de toutes ces parties, il était facile de prévoir de quel côté ils feraient leur principal effort, sa majesté, après s'être fait

rendre compte, dans un conseil tenu au mois de février, de la situation de ses affaires sur chacune de ces frontières, régla que les armées de Flandre, de la Moselle et d'Alsace n'en feraient, pour ainsi dire, qu'une; qu'elles se secourraient mutuellement; qu'elles se porteraient, en tout, ou en partie, où le danger serait le plus pressant; que, pour l'avantage général de toutes les parties, elles seraient disposées de bonne heure, depuis le Rhin jusqu'à la mer, de manière à prévenir les mouvements que les ennemis pourraient faire dès le commencement de la campagne; qu'afin que rien ne pût retarder la marche des différentes armées ou des secours qu'on serait dans le cas de faire passer de l'une à l'autre, on préparerait d'avance des moyens de subsistance sur les communications d'une frontière à l'autre; qu'on prendrait les mesures les plus justes qu'il serait possible, pour être promptement averti des mouvements des ennemis et pour se mettre en état de les suivre diligemment, ou même de les devancer, de quelque côté qu'ils pussent se porter, principalement les Anglais, que l'on jugeait devoir faire partie de l'armée qu'ils destineraient à agir offensivement. Sa majesté ordonna d'ailleurs d'apporter la plus grande attention à régler les dispositions sur celles des ennemis, et les mouvements qu'on aurait à faire, d'après le parti qu'ils prendraient, soit dans les Pays-Bas, soit sur la Moselle ou sur le Rhin.

MM. les maréchaux de Villeroy, de Villars et de Marcin eurent ordre, en conséquence, de se concerter ensemble de manière à être toujours prêts à s'entre-secourir depuis la mer jusqu'au Rhin, et de faire, chacun dans sa partie, les dispositions nécessaires tant pour les approvisionnements et les réparations des places qui pouvaient être menacées, que pour la subsistance des troupes.

M. le maréchal de Villeroy, qui était resté pendant l'hiver à Bruxelles avec l'électeur de Bavière, travailla à tous les arrangements nécessaires à la sûreté des Pays-Bas. Il porta sa principale attention sur Anvers et Namur, et sur les lignes; il en fit même construire, avec l'agrément de la cour, une nouvelle entre le Demer et la Nèthe, depuis le village de Wechter jusqu'à celui de Boischot. L'objet de cette ligne, dont l'étendue était d'environ deux lieues et demie, était de donner les moyens, en cas qu'on fût forcé d'abandonner celle qui avait été construite en avant de celle-là, de se retirer derrière la Dyle, d'avoir une communication de Louvain avec la ligne de Lierre à Anvers, et de soutenir ces deux dernières villes. On répara les lignes du pays de Waes; et M. le maréchal forma un plan de défensive particulier pour la Flandre espagnole depuis Gand jusqu'à Nieuport. On rapportera au rang des pièces le mémoire qu'il adressa à ce sujet à la cour, où il se rendit, après avoir fait quelques dispositions pour faire passer sur la Moselle les secours dont on pourrait y avoir besoin. L'électeur de Bavière s'occupa pendant l'absence de M. de Villeroy à prendre des connaissances particulières du pays: son altesse électorale visita particulièrement la Flandre espagnole, le pays de Waes et les postes de l'Escaut. Il paraît qu'elle était dans l'idée que l'on pourrait agir offensivement sur la Meuse.

Du côté de la Moselle, M. le maréchal de Villars, qui s'était rendu au mois de février[1] dans les Évêchés, travaillait avec d'autant plus d'activité à mettre cette frontière en état de défense, que les ennemis avaient un grand nombre de troupes dans cette partie; qu'ils continuaient de faire remonter à Coblentz et à Trèves les fourrages et les munitions nécessaires

[1] Le 10.

pour ouvrir de bonne heure la campagne de ce côté-là, et que, suivant toutes les nouvelles qu'on recevait de leurs projets, ils devaient y faire les plus grands efforts. Il visita les places de la Sarre, de la Moselle, de la haute Meuse et du pays de Luxembourg, et donna des ordres pour que l'on fît à Metz un dépôt principal de toutes sortes de munitions; il fit approvisionner les places, particulièrement Luxembourg, Longwy, Thionville, Sarre-Louis et Marsal, et préparer les bateaux nécessaires pour faire des ponts sur la Moselle et sur la Sarre. Il en rassembla à Metz et à Thionville un grand nombre qu'il fit charger d'artillerie et de munitions de guerre, et par ce moyen il donna aux ennemis tant d'inquiétude pour Trèves, qu'ils levèrent une partie de leurs quartiers pour faire avancer des troupes de ce côté-là, et qu'ils employèrent le reste de l'hiver à retrancher les avenues de cette place. Ils firent barrer la Moselle à une demi-lieue au-dessus de la ville avec une chaîne soutenue dans son milieu par un bateau et protégée du côté de la rive droite de cette rivière par une petite île retranchée. M. le maréchal de Villars, après avoir donné ses ordres sur tous les objets qui pouvaient concourir à la sûreté de la frontière dont le commandement lui était confié, retourna à la cour pour rendre compte de ses dispositions et recevoir de nouveau les instructions de sa majesté.

M. le maréchal de Marcin fit de même, après avoir fait ses dispositions en Alsace. Elles consistèrent principalement dans la construction d'une ligne le long de la Moder, dans la réparation des places et des forts construits sur le Rhin, et dans tout ce qui pouvait assurer la conservation du passage de Saverne, qui lui était particulièrement recommandée par la cour.

Au commencement du mois d'avril le roi tint un conseil auquel assistèrent MM. les maréchaux de Villeroy, de Villars

et de Marcin : il y fut question de régler le plan du commencement de la campagne sur chacune des trois frontières confiées aux soins de ces trois généraux. Comme sa majesté s'était déterminée à rester partout sur la défensive, on ne pouvait prendre de résolution fixe qu'après qu'on serait instruit du point sur lequel se porterait l'offensive des ennemis. Tout paraissant encore incertain à cet égard, on convint qu'il n'y avait rien de mieux à faire dans ces circonstances que d'assembler chaque armée dans des cantonnements d'où elle pût se former promptement, pour se porter ensuite avec célérité dans l'endroit où le danger serait le plus pressant, et pour envoyer des secours à celle des trois qui aurait à faire tête à la principale armée des ennemis.

On avait déjà eu des avis qui faisaient entrevoir que leur dessein était de rester sur la défensive dans les Pays-Bas et d'agir offensivement sur la Moselle; la ligne qu'ils faisaient construire entre Maëstricht et Liége, et la marche de quelques troupes tirées de ces deux places, pour se rendre dans le pays de Fauquemont, vers Trèves, semblaient confirmer ce projet de leur part. C'est pourquoi, dès qu'on fut informé du mouvement de ces troupes, on fit partir des Pays-Bas pour Metz un corps de seize bataillons et treize escadrons destinés à renforcer au besoin les troupes de la Moselle.

Le 9 M. le maréchal de Villeroy arriva de la cour à Bruxelles; il trouva l'électeur de Bavière occupé d'un projet sur Huy et Liége, et persuadé que c'était le moment de se disposer à le mettre à exécution; mais M. le maréchal fit connaître à son altesse électorale qu'il n'était pas possible de se livrer à aucune entreprise sur ces places sans être auparavant bien instruit des desseins des ennemis et de leur force dans chaque partie.

M. le maréchal travailla ensuite avec ce prince à régler la composition des troupes de campagne et des garnisons, à fixer le nombre des troupes qui devaient rester en Flandre, et à prendre des arrangements pour faire cantonner entre le Demer et la Meuse celles qui devaient former la grande armée.

Quelques jours après on eut avis que le duc de Marlborough, nommé pour commander la principale armée des alliés, était arrivé le 14 de Londres à La Haye; qu'il était occupé avec les députés des États-Généraux à conférer sur le plan de la campagne; qu'il se proposait de donner de l'inquiétude de plusieurs côtés; que les troupes hollandaises sortaient successivement de leurs quartiers pour cantonner entre Maëstricht et Liége, et que celles d'Angleterre qui étaient à Berg-op-Zoom, Breda et Bois-le-Duc, n'attendaient, pour se mettre aussi en mouvement, que l'arrivée des recrues qui n'avaient pas encore passé la mer.

Le 19, M. le maréchal de Villeroy, instruit de ces dispositions de la part des alliés, envoya ordre aux garnisons des derrières de s'avancer à la tête de la frontière; il fit venir à Bruxelles, Malines et Louvain les gardes françaises et suisses, et dans d'autres villes du Brabant et de la Hesbaye les troupes des quartiers les plus reculés. Il manda à M. de Saint-Hilaire, commandant l'artillerie, de presser la formation de l'équipage de campagne, de manière qu'il fût prêt à marcher dans les premiers jours du mois de mai. Il lui ordonna aussi de faire descendre de Maubeuge à Namur huit pièces de vingt-quatre, et tout ce qui était nécessaire pour un siége: c'était pour faire celui de Huy si l'occasion de l'entreprendre se présentait.

La cour, prévoyant de son côté la nécessité de mettre de

bonne heure l'armée ensemble, envoya le 20 à M. le maréchal de Villeroy l'état que le roi avait dressé lui-même des officiers généraux qui devaient servir sous ses ordres, au nombre de vingt lieutenants généraux et treize maréchaux de camp; et sa majesté lui écrivit la lettre suivante sur la conduite qu'il avait à tenir au commencement de la campagne.

Lettre du roi à M. le maréchal de Villeroy. Marly, 23 avril 1705[1]

J'ai reçu votre lettre du 19 de ce mois, par laquelle vous me mandez que vous n'avez encore aucun avis certain que les Anglais soient sortis de leurs garnisons; qu'il n'y a pas d'apparence qu'ils puissent marcher sitôt, le duc de Marlborough ayant amené beaucoup de recrues d'hommes et de chevaux. Il paraît néanmoins, par toutes vos lettres, que les ennemis se mettent en mouvement et qu'ils essayeront à donner de l'inquiétude partout; que vous avez proposé à l'électeur de Bavière de faire avancer les troupes qui sont dans les derrières, même les gardes françaises et suisses, qui doivent arriver incessamment à Bruxelles et à Malines. Vous ne sauriez vous précautionner de trop bonne heure contre les entreprises qui se pourraient faire du côté de la Flandre. Il y a des troupes suffisamment pour opposer à celles des ennemis, quand même ils auraient changé les projets qu'ils avaient faits du côté de la Moselle; ou du moins celles qui y sont, si les ennemis y portaient toutes leurs forces, peuvent vous donner le temps d'attendre des secours qui vous viendraient de l'armée que commande M. le maréchal de Villars; pourvu que les forces que j'ai, depuis le Rhin jusqu'à la mer, soient employées utilement et que vous soyez bien averti de la distribution que les ennemis feront des leurs, toutes les frontières de ces côtés-là doivent être dans une entière sûreté. Je suis peu touché des idées de faire quelque entreprise du côté de Huy ou de Liége au commencement de cette campagne; ce serait un embarras de plus et

[1] Cette pièce se trouve en minute dans les archives du dépôt de la guerre, vol. 1828, 1re partie, 1re section, n° 14.

une diminution de troupes qu'il faudrait tirer de l'armée, pour garder des postes que vous auriez bien de la peine à conserver à la fin. On ne saurait trop éviter les mouvements inutiles; ils fatiguent les troupes et doivent occasionner des dépenses extraordinaires que l'on doit épargner autant qu'il sera possible.

Je suis persuadé que les ennemis ne s'attendaient pas à voir une armée aussi forte que celle qui est sur la Moselle; mais je ne saurais croire qu'ils soient entièrement déterminés sur les opérations de la campagne prochaine, et ils ne prendront une dernière résolution qu'après les conférences qui se seront tenues entre le duc de Marlborough et les États-Généraux.

Vous pouvez faire avancer ma maison à une journée ou deux de Namur, afin de la mettre plus à portée de joindre l'armée lorsque vous l'assemblerez, et lui conserver en même temps quelque avance pour aller du côté de la Moselle, en cas que les ennemis y portent toutes leurs forces.

Le 27 M. le maréchal de Villeroy partit de Bruxelles pour visiter tout le pays de la frontière, depuis Anvers jusqu'à Namur. Les anciennes lignes et la nouvelle que l'on construisait étaient en bon état. Il trouva aussi les troupes bien réparées; l'infanterie plus nombreuse qu'il n'y avait lieu de l'espérer; la cavalerie complète et fort belle.

M. le maréchal avait pressé la marche des troupes qui venaient des derrières, en sorte qu'à la fin du mois elles furent presque toutes à portée d'entrer dans des cantonnements rapprochés et propres à faciliter l'assemblée de l'armée. Mais avant de se mettre en front de bandière, et de se décider sur les premiers mouvements, il fallait savoir quel serait le résultat des conférences qui se tenaient à La Haye pour régler les projets des ennemis. On n'avait que des nouvelles très-incertaines de leurs résolutions, et on eut lieu de croire

qu'ils n'avaient pas compté que les troupes du roi seraient si promptement et si bien rétablies.

Suivant quelques avis, c'était sur la Moselle qu'ils devaient faire leurs plus grands efforts ; d'autres annonçaient qu'ils chercheraient à pénétrer dans les Pays-Bas, soit du côté de la Meuse, soit du côté de l'Escaut ; mais les nouvelles ne varièrent point sur la destination des Anglais, qui, regardés comme les meilleures troupes des alliés, devaient être employés à l'armée qui agirait offensivement. Aussi donna-t-on une attention principale aux mouvements que pourraient faire ces troupes.

On apprit, dans les premiers jours de mai, qu'enfin elles étaient sorties de Berg-op-Zoom, de Breda et de Bois-le-Duc; qu'elles avaient marché vers la Meuse, et que, le 5, elles étaient campées à la rive gauche de cette rivière, entre Venloo et Ruremonde. Mais cela n'indiquait pas encore leur véritable destination, pouvant de là marcher ou à nos lignes ou vers la Moselle, et on ne pouvait être assuré qu'elles se portassent sur cette rivière, à moins qu'on ne les vît s'avancer dans le pays de Juliers et de Cologne.

M. le maréchal, informé de ce premier mouvement des Anglais et de celui des Hollandais vers Maëstricht et Liége, fit ses dispositions pour se rassembler; mais comme la terre ne pouvait encore fournir aucune subsistance, et que les inondations de l'hiver et les pluies abondantes tenaient encore les prairies sous l'eau, il prit le parti, en attendant le moment où il pourrait camper, de faire cantonner toutes les troupes aux environs de Louvain, de Diest et de Namur. Elles tirèrent leur subsistance de ces places, et on mit la cavalerie au vert. M. le maréchal détermina l'électeur à assembler aussi ses troupes entre Louvain et Bruxelles. Il pressa la marche des

caissons et des chevaux d'artillerie, qui arrivèrent le 7 et le 8 à Bruxelles et à Namur; alors il se trouva en état de camper en front de bandière, à la tête de la frontière ; mais il résolut de ne le faire que lorsqu'on pourrait vivre de la faux, ou que les ennemis l'y forceraient.

Le 8 on eut avis que le duc de Marlborough était arrivé la veille à Maëstricht; que les Anglais, après avoir passé la Meuse, près de Ruremonde, remontaient vers cette place. Comme ils pouvaient également joindre les Hollandais, qui y étaient déjà, ou marcher, par le pays de Fauquemont, vers la Moselle, M. le maréchal fit avancer les troupes de la maison du roi à Givet, Rocroy, Charlemont et Mézières, afin de les porter ensuite, ou sur les Pays-Bas, ou sur la Moselle, suivant le parti que prendraient les Anglais.

Le 10 M. le maréchal se rendit de Bruxelles à Tirlemont. C'était un point central où il était plus en état de veiller aux mouvements des ennemis et d'en être instruit promptement, ainsi que de faire passer ses ordres pour assembler les troupes.

Il apprit, le lendemain de son arrivée, que les troupes hollandaises, sorties des places de la Meuse et de leurs cantonnements, s'assemblaient sous Maëstricht; que leur infanterie commençait à camper sur la montagne de Saint-Pierre, et leur cavalerie sur le bord de la Meuse, depuis Hallebaye jusqu'à Visé, et que tout le corps des Anglais était venu camper entre Ruremonde et Reckem, où l'on avait jeté un pont; en sorte que toutes ces différentes troupes pouvaient se joindre en très-peu de temps.

Cette disposition détermina M. le maréchal à faire avancer sur la Ghète les troupes qui étaient aux environs de Louvain, et à les y remplacer par celles qui étaient sur les derrières. Il ne les fit point camper, parce que, par la position de leurs can-

tonnements, il avait la facilité de porter, en moins de douze heures, derrière les lignes, plus de quarante bataillons et soixante escadrons, et d'y faire arriver, vingt-quatre heures après, le reste des troupes destinées à former l'armée. Il ne manquait plus que l'artillerie, qui était attendue le 16 à Louvain. La maison du roi resta à Givet, Rocroy, Charlemont et Mézières, dans l'objet de faire juger aux ennemis, par cette position intermédiaire entre les Évêchés et les Pays-Bas, qu'on portait une égale attention à l'une et à l'autre partie, et afin de les tenir dans l'incertitude où ils paraissaient être du parti qu'ils avaient à prendre.

Les troupes que M. le maréchal avait alors à ses ordres pour former l'armée se montaient à cinquante-quatre bataillons et cent huit escadrons de troupes françaises et de celles d'Espagne, de Bavière et de Cologne, indépendamment de vingt-sept bataillons pour la garde du pays, depuis Lierre jusqu'à la mer.

M. le maréchal, en faisant des dispositions pour mettre l'armée en état d'être assemblée avec beaucoup de célérité, cherchait les moyens de pouvoir laisser les troupes le plus longtemps qu'il serait possible dans des cantonnements derrière les lignes, estimant que cette position serait plus avantageuse tant que les ennemis resteraient dans l'incertitude où ils paraissaient être sur le début de la campagne, et plus favorable pour suivre leurs mouvements, lorsqu'ils auraient décidé les leurs. M. le maréchal ne pensait pas que, dans la position où étaient les ennemis sous Maëstricht, il convînt d'aller chercher à les combattre, tant qu'on ne connaissait pas leur véritable force; il craignait d'ailleurs qu'en marchant à eux ils ne prissent le moment où ils nous verraient avancer sur le Jaar, pour marcher ou vers la Moselle, ou vers la Flandre

et profiter de l'avantage qu'ils avaient de pouvoir tenir le chemin le plus court, pour nous prévenir sur l'un ou l'autre point, tandis que notre marche vers Maëstricht nous eût éloignés de quatre ou cinq marches de la route que nous avions à prendre pour les suivre vers la Moselle.

Mais ce n'était pas assez de pourvoir aux moyens de soutenir cette partie par les secours des Pays-Bas : M. le maréchal de Villeroy demanda que, du côté de la Moselle, on se mît aussi en état de secourir réciproquement la partie dont il était chargé, et que, pour cet effet, M. le maréchal de Villars fît avancer dans le pays de Luxembourg un corps qui, placé intermédiairement entre les deux armées, pût, suivant les besoins, joindre l'un ou l'autre avec beaucoup de célérité. Les entreprises dont les ennemis menaçaient le côté de la Moselle exigeaient sans doute qu'on se mît en état de leur y opposer de grandes forces ; mais M. le maréchal de Villeroy, considérant le peu d'étendue de cette frontière et la nature des entreprises que les ennemis pouvaient y faire, lesquelles se réduisaient aux siéges de Luxembourg, de Thionville, ou de Sarre-Louis, pensait que, ces places étant en bon état, on pouvait ne pas s'assujettir à les protéger de près, et qu'il était plus important d'allonger l'armée de la Moselle vers la Meuse et même vers le Rhin.

La cour pensait à cet égard comme M. le maréchal de Villeroy ; et le roi, persuadé par de nouveaux avis que c'était aux Pays-Bas que les ennemis agiraient offensivement, lui écrivit la lettre qu'on va rapporter, pour lui faire connaître ses intentions sur la manière dont il aurait à maintenir, sur cette frontière, une défensive active et imposante.

J'ai reçu par votre courrier du 12 la lettre dans laquelle vous Lettre du roi

à M. le maréchal de Villeroy. Marly, 15 mai 1705[1].

me mandez que vous faites avancer mes troupes pour être en état de former votre armée en peu de temps. Il y a bien de l'apparence que le duc de Marlborough se mettra en mouvement avant qu'il soit peu, et vous ne sauriez trop vous précautionner pour prévenir les premières entreprises qu'il pourrait faire. Les nouvelles d'Allemagne ne laissent plus lieu de douter qu'il ne serve en Flandre; les dernières portent que le prince de Bade doit commander sur la Moselle, et Thungen sur le Rhin; si cette disposition a lieu, l'armée qui vous sera opposée doit être la plus forte, et votre ordre de bataille, de cinquante-quatre bataillons et cent huit escadrons, me fait appréhender que vous n'ayez pas assez de troupes ni d'une assez bonne qualité pour empêcher les progrès des ennemis.

J'ai mandé dès hier à M. le maréchal de Villars de faire avancer du côté de Luxembourg une partie des troupes qu'il a, afin de les faire joindre aux vôtres en cas de besoin ou de le rejoindre s'il est nécessaire, ce qui ne peut être déterminé que par les ennemis, dont vous devez attendre la loi. Je lui recommande bien expressément, comme j'avais fait avant son départ, de donner toute son attention à être bien informé des mouvements des ennemis, et de se concerter avec vous de manière que, de part et d'autre, vous soyez occupés de vous secourir s'il est nécessaire, sans que vous ayez besoin de nouveaux ordres de ma part. La situation de mes affaires de Flandre exige de votre part de grandes précautions pour éviter le combat sans y être forcé; vous en connaissez les raisons, le peu d'avantage que j'en pourrais tirer si vous le gagniez, et les suites fâcheuses qu'il pourrait avoir si vous le perdiez. Le seul bon parti qu'il y a à prendre, c'est de maintenir une bonne défensive qui vous mette en état de conserver le pays dont le roi d'Espagne est en possession : ce sera pour vous une glorieuse campagne si vous empêchez les ennemis de rien faire.

J'aurais bien voulu que vous eussiez fait entrer l'électeur dans ces sentiments, et que vous eussiez pu lui persuader que, ses intérêts

[1] Cette pièce se trouve en minute dans les archives du dépôt de la guerre, vol. 1828, 1re partie, 1re section, page 20.

étant unis avec les miens, il doit être moins occupé à faire la guerre en conquérant qu'à maintenir le bon état des affaires, qui deviendront meilleures de jour en jour, si les ennemis ne tirent aucun avantage des dépenses qu'ils font pour m'obliger à leur céder une partie de la monarchie d'Espagne, quoiqu'elle soit acquise à si juste titre au roi mon petit-fils, et si leurs forces leur sont inutiles pendant cette campagne.

Les projets des alliés étaient bien différents de ceux d'après lesquels sa majesté réglait la conduite de M. le maréchal de Villeroy; ce général fut même averti, avant la réception de la lettre qu'on vient de lire, que les alliés s'étaient enfin déterminés à rester sur la défensive dans les Pays-Bas et en Alsace, et à faire tous leurs efforts sur la Moselle; ils étendaient leurs vues jusqu'à la conquête de toutes les places de cette partie: Thionville, Sarre-Louis, Metz, devaient tomber en leur pouvoir pendant la campagne et leur ouvrir le chemin de l'intérieur du royaume; l'Angleterre et la Hollande s'épuisèrent pour l'exécution de ce projet; les cercles et presque tous les princes de l'empire, persuadés qu'on réduirait la France en l'attaquant par l'endroit qu'ils croyaient le plus faible, contribuèrent de tout leur pouvoir à l'augmentation de l'armée qui devait faire une si grande entreprise; l'empereur même, pour être en état d'y envoyer un plus grand nombre de troupes, négligea ses propres intérêts, en laissant les rebelles de Hongrie maîtres de la campagne, et en n'envoyant en Italie que quatorze mille hommes au lieu de trente mille qu'il avait promis au duc de Savoie, ce qui manqua d'occasionner la retraite de M. le prince Eugène, qui y commandait l'armée.

Les avis que M. le maréchal de Villeroy avait reçus du

projet des ennemis sur la Moselle lui étaient parvenus dès le 15. Il avait été instruit en même temps de la marche des Anglais, qui étaient partis de Reckem le 13 pour aller à Maëstricht, où ils avaient campé le long de la Meuse, vis-à-vis de Navagne, sans se mêler avec les Hollandais, et qu'après y avoir séjourné deux jours, ils avaient passé la Meuse et s'avançaient vers le pays de Fauquemont; on sut aussi qu'un détachement de troupes de la même nation avait passé la Meuse près de Ruremonde et tenait le chemin d'Aix-la-Chapelle, et que toutes ces troupes, au nombre de dix-neuf bataillons et dix-huit escadrons, devaient être suivies par le duc de Marlborough et jointes par un détachement de troupes hollandaises, pour se rendre ensemble sur la Moselle.

M. le maréchal, en instruisant la cour de ces nouvelles et en attendant qu'elles fussent bien confirmées, prit des mesures pour mettre l'armée le plus ensemble qu'il serait possible, et à portée de renforcer celle de la Moselle, sans néanmoins s'exposer aux inconvénients d'un mouvement imprévu et d'une contre-marche de la part des ennemis qui, de Maëstricht, n'avaient que deux journées pour arriver sur nos lignes.

Il fit avancer le 16 toute l'infanterie à portée de la partie de la ligne qui s'étendait depuis Jauche jusqu'à Léau, et la fit camper autour des villages dont les plus éloignés en étaient à une lieue; il laissa la cavalerie un peu plus en arrière, pour lui laisser la facilité de tirer les fourrages des lieux où étaient les magasins, et ménager ceux qui étaient dans les lignes; mais cela n'empêchait pas qu'au besoin toute l'armée ne pût être rassemblée en six heures. M. le maréchal envoya en même temps ordre aux treize escadrons de la maison du roi, qu'il avait laissés à Givet et à Rocroy, de marcher en diligence en remontant la Meuse pour aller joindre l'armée de la Moselle;

il régla leur marche jusqu'à hauteur de Merville, et laissa à M. le maréchal de Villars le soin de la presser suivant les nouvelles qu'il aurait du mouvement des Anglais.

Le 17 tous les avis confirmèrent ceux qu'on avait reçus de leur départ des Pays-Bas et de celui d'un détachement de troupes hollandaises pour aller vers la Moselle; on sut alors que toutes ces troupes se montaient à vingt-six bataillons et trente-six escadrons, et que le duc de Marlborough, qui les conduisait, avait pris la même route que celle qu'il avait tenue au commencement de la campagne précédente. On apprit aussi que l'armée qui devait agir offensivement sur la Moselle serait composée de soixante mille hommes, indépendamment des renforts que le prince de Bade, commandant celle du Rhin, pourrait y faire passer; qu'il ne restait sur la Meuse et en Flandre que quarante-huit bataillons et cinquante-deux escadrons hollandais, aux ordres de M. d'Overkerke, et que ce général faisait travailler avec la plus grande diligence à renforcer les retranchements qu'il occupait près de Maëstricht.

M. le maréchal de Villeroy, persuadé, par toutes ces circonstances, que les alliés étaient bien décidés à la défensive aux Pays-Bas, n'hésita point à prendre un air d'offensive, en s'avançant dans le pays, afin d'y vivre d'abord aux dépens des ennemis, et d'agir offensivement.

Depuis le départ de la maison du roi pour la Moselle, il lui restait cinquante-quatre bataillons et quatre-vingt-quinze escadrons, non compris les vingt-sept bataillons destinés pour la garde de la frontière du côté de la mer, ce qui le rendait fort supérieur à M. d'Overkerke. M. le maréchal jugeait avec d'autant plus de raison devoir ne point perdre de temps à profiter de sa supériorité pour agir, qu'en combinant la totalité des forces des alliés, le nombre des troupes

qu'ils pouvaient avoir depuis le Rhin jusqu'à la mer n'excédait pas celui des différentes armées du roi[1], et que par la distribution que sa majesté avait faite des siennes, M. le maréchal de Villars, aidé par la supériorité du nombre et de l'espèce de sa cavalerie, par la nature du pays et par la force des places, était en état de résister aux efforts que les ennemis se proposaient de faire sur la Moselle. Ces considérations firent penser à M. le maréchal que M. de Marlborough, perdant bientôt tout espoir de succès dans cette partie, ne tarderait pas à revenir aux Pays-Bas, et qu'il n'y avait point à différer de le prévenir par quelque entreprise utile et glorieuse pour les armes du roi.

Il proposa en conséquence d'exécuter le projet que l'électeur de Bavière avait formé précédemment sur Huy et Liége, et pour faire connaître la facilité de cette expédition et les avantages qui devaient en résulter, il représenta que M. d'Overkerke, retranché sous Maëstricht, ne s'exposerait pas à un combat pour sauver ces places; que ce n'était pas l'esprit de la nation hollandaise; que dès qu'il s'approcherait de Liége, les ennemis abandonneraient la ville, d'où l'on pourrait tirer la subsistance en pain; que la citadelle ne tiendrait pas plus de huit ou dix jours; qu'il en serait de même de Huy, et que l'artillerie pour ces siéges était prête à Namur, au nombre de vingt pièces de canon et dix mortiers.

M. le maréchal était persuadé que la perte de ces places serait plus sensible aux Hollandais que toutes celles qu'ils pourraient faire ailleurs; qu'en démolissant la citadelle de Liége, ce serait ôter aux ennemis un point d'appui principal sur la Meuse, qui leur manquerait, si, à la fin de la campagne, ils

[1] Celle de la Moselle était de soixante et dix bataillons et d'environ cent vingt escadrons; celle du Rhin de quarante bataillons et soixante escadrons.

revenaient en force dans cette partie pour entreprendre sur les lignes; que jusqu'à ce temps on aurait l'avantage de consommer les subsistances en avant, et de les en priver en ménageant celles de notre pays; qu'ainsi on retirerait beaucoup plus d'utilité des efforts qu'on ferait sur la Meuse que de l'envoi de nouveaux détachements sur la Moselle, à moins qu'on n'y fît passer la majeure partie de l'armée, ce qui serait sujet à de grands inconvénients, puisqu'il serait dangereux d'affaiblir une armée composée de troupes étrangères, sur lesquelles on ne pouvait compter, excepté deux régiments français, et que le roi ne pouvait risquer de lui laisser dans cet état la garde des lignes.

En attendant les ordres de la cour, M. le maréchal, ne doutant point qu'ils ne fussent conformes à ses projets, travailla de concert avec M. l'électeur à se mettre en état de les exécuter sans retardement, si le roi les approuvait; en conséquence il donna des ordres pour que toutes les troupes campassent. Des vingt-sept bataillons destinés à garder la frontière du côté de la mer, douze furent répartis avec un escadron de dragons derrière la ligne de Lierre à Anvers, sous les ordres de M. le comte de Gacé; sept au pays de Waes, sous ceux de M. le baron de Wrangel, et huit derrière le canal de Gand à Bruges, sous ceux de M. le comte de Lamothe. Cette disposition parut d'autant plus nécessaire que M. de Spaar venait d'établir à Selsaete, près du Sas de Gand, un camp où il y avait déjà sept bataillons et deux régiments de dragons.

Toute l'armée s'assembla le 21 sur la Mehaigne, et campa hors des lignes, la droite à Braive, où fut établi le quartier général, la gauche à Ambsin. M. le maréchal préféra cette position à celle de Saint-Tron, qu'il avait résolu d'abord d'occuper. Il y était également à portée du Jaar, mais plus près de la

Meuse et de Namur, et en état d'exécuter promptement ce que le roi ordonnerait, soit qu'il fallût marcher sur Tongres, ou sur Liége, ou sur Huy, soit que sa majesté jugeât plus à propos d'envoyer des renforts sur la Moselle.

Elle ne tarda pas à faire connaître ses intentions, en mandant par sa lettre du 21 à M. le maréchal, qu'à moins qu'il ne survînt quelque changement extraordinaire dans les affaires, elle ne ferait point de nouveaux détachements de l'armée de Flandre pour celle de la Moselle, et qu'elle avait jugé plus à propos de renforcer celle-ci par quinze bataillons et vingt escadrons qu'elle y faisait venir d'Alsace.

Ce fut le 24 que cette lettre parvint à M. le maréchal. Les circonstances se trouvaient favorables à l'exécution des volontés de sa majesté : le duc de Marlborough avait continué à s'éloigner des Pays-Bas; les troupes hollandaises qui étaient au camp sous Maëstricht étaient peu nombreuses, et l'on eut avis que la marche de l'ennemi avait jeté l'alarme dans Liége et dans Huy.

M. le maréchal ne perdit point de temps : il manda à M. de Gacé de venir joindre l'armée avec la plus grande partie des troupes campées derrière la ligne de Lierre à Anvers, et à M. de Saillans d'Estaing, commandant à Namur, de faire descendre vers Huy vingt-deux pièces de vingt-quatre, dix mortiers et cinquante-cinq bateaux destinés à la construction de deux ponts.

Le 25 M. de Gacé partit du camp de Deurne avec huit bataillons pour se rendre le 28 à Wasseige; il laissa derrière la ligne d'Anvers quatre bataillons aux ordres de M. de Vibraye.

Le 27 toute l'armée alla camper de Braive à Vinamont, la gauche entre Villers et Halbosart, la droite en avant du Val Notre-Dame, où l'on marqua le quartier de l'électeur de Ba-

vière. M. le maréchal établit le sien à Vinamont, qui se trouvait derrière le centre du camp. Il fit occuper le Val Notre-Dame et le faubourg de Huy; il envoya six bataillons et treize escadrons à Basse-Oha sur la Meuse, à une demi-lieue au-dessus de Huy, pour y recevoir l'artillerie et les bateaux qui partirent ce jour-là de Namur.

Le 28 au matin, les bateaux étant arrivés à Basse-Oha, on y jeta un pont au moyen duquel M. d'Artaignan, avec les six bataillons et les treize escadrons qu'on y avait envoyés, alla investir Huy du côté du Condroz; vers le soir, M. de Saint-Hilaire passa aussi avec douze pièces de vingt-quatre, et, en attendant le reste de l'artillerie, il alla s'établir sur la hauteur d'où l'on pouvait battre le fort Joseph et le château.

M. le maréchal se proposait de faire le siége de Liége aussitôt après celui de Huy, et il espérait de grands avantages de la possession de ces deux places; mais il était toujours d'avis de faire sauter la citadelle de Liége si l'on y était contraint par le retour des Anglais, et de ne conserver que le château de Huy et le fort Joseph. On ne peut mieux faire connaître ce qu'il pensait sur ces objets qu'en rapportant la lettre suivante qu'il écrivit au roi.

Lettre de M. le maréchal de Villeroy au roi. Du camp de Vinamont, 28 mai 1705[1].

L'alarme est grande dans ce pays : plusieurs particuliers font sortir leurs effets de Liége, et le général d'Overkerke redouble le travail de son camp. Toutes les dispositions me paraissent aussi favorables qu'on peut le désirer : les Anglais ne sont plus à portée de revenir dans ce pays-ci pour nous inquiéter; d'ailleurs il n'est pas naturel de le croire.

Quant à la question que votre majesté me fait de l'utilité qu'on

[1] Cette pièce se trouve en original dans les archives du dépôt de la guerre, vol. 1835, n° 179.

pourra tirer si l'on prend Huy et Liége, et des difficultés qu'il y aura de conserver ces deux places, j'ai déjà eu l'honneur de mander à votre majesté combien il nous serait avantageux de subsister toute la campagne hors des lignes; d'avoir des places qui missent notre frontière en sûreté et qui fissent craindre aux Hollandais pour leur pays, et qu'ayant Huy et Liége, et par conséquent point d'inquiétude pour le côté de Namur, nous pourrons nous approcher du bas de la Meuse, faire contribuer les pays qui sont au delà, et peut-être obliger l'armée d'Overkerke d'abandonner ses retranchements. Je ne vois pas qu'on puisse rien imaginer au delà, tant que votre majesté n'aura pas des forces suffisantes pour faire l'entreprise de Maëstricht; il faut compter pour beaucoup de la faire craindre aux ennemis, et, par la prise de Huy et de Liége, qui sont nécessaires pour parvenir à quelque chose de grand, faire changer l'opinion presque générale qu'à peine votre majesté serait en état de soutenir ses frontières; et c'est précisément les Hollandais qui seront les premiers désabusés.

Il n'y a pas moyen de prévoir de si loin les difficultés qu'il pourra y avoir de conserver ces places pendant l'hiver : cela dépendra des succès de la guerre de la Moselle et de celle du Rhin. Si les ennemis n'y font rien de considérable et qu'ils ne reviennent pas dans ce pays-ci infiniment supérieurs, nous les soutiendrons; cela donnera un bon quartier d'hiver à un grand nombre de troupes, et quelle inquiétude pour les Hollandais de voir les armées de votre majesté si près d'eux! Mais, comme il faut essayer de tout prévoir, si nous prenons Liége, la première chose sera de faire miner tous les bastions de la citadelle, en sorte qu'en deux fois vingt-quatre heures on puisse la faire sauter, si l'on juge ne la pouvoir soutenir. S'il arrive des bonheurs aux armes de votre majesté, qu'on peut raisonnablement espérer, quels avantages ne tireriez-vous point de la prise de Liége! Quant à Huy, il faut se réduire à tenir le château et le fort Joseph et raser le reste : un bataillon suffira pour garder l'un et l'autre. Il faudra toujours de la cérémonie et un grand appareil

pour attaquer le château de Huy, par sa situation; et tant que nous le tiendrons, Namur ne peut être assiégé.

Le roi avait approuvé l'entreprise du siége de Huy, ne doutant point qu'on ne s'en emparât sans opposition de la part de M. d'Overkerke, et sans que les alliés fissent marcher à son secours un détachement de la Moselle; mais sa majesté pensait que Liége méritait plus d'attention, et que les avantages qu'on pouvait se promettre de la conquête de cette place n'étaient pas assez grands pour balancer le besoin que l'on pourrait avoir d'une partie des troupes de Flandre pour renforcer la Moselle. Elle fit, en conséquence, savoir à M. le maréchal que son intention était que lorsqu'il serait maître de Huy, il attendît de nouveaux ordres pour le siége de Liége.

L'électeur de Bavière se rendit le 29 de Bruxelles à l'armée; il convint avec M. le maréchal de n'employer qu'un détachement au siége de Huy, et de laisser le gros de l'armée au camp de Vinamont pour couvrir cette opération. La direction du siége fut donnée à M. le comte de Gacé, qui venait aussi d'arriver avec les huit bataillons qu'il avait amenés de la ligne d'Anvers. Il acheva l'investissement de la place et eut à ses ordres quatorze bataillons et treize escadrons. L'armée devait lui fournir des travailleurs.

La garnison de Huy était de quatre bataillons aux ordres de M. de Croonstrom, qui fit transporter de la ville au château beaucoup de vivres et de munitions de guerre; les alliés firent munir de même la citadelle de Liége, où il y avait trois bataillons. La consternation était grande dans tout le pays; plusieurs habitants de Liége emportaient leurs effets hors de la ville et l'on fut obligé de fermer les portes pendant trois jours. M. d'Overkerke n'était pas plus rassuré dans son camp

sous Maëstricht; il pressa les travaux de ses retranchements et reçut un renfort de cinq bataillons et de quelques escadrons.

Indépendamment de ces troupes, M. de Spaar avait dans la partie de la mer sept bataillons et deux régiments de dragons. Il quitta Selsaete, près du Sas de Gand et de la nouvelle ligne. Il pouvait se faire joindre par trois bataillons qui étaient dans l'île de Cadsand, et par les garnisons des places, depuis le Sas de Gand jusqu'à l'Écluse; mais il y avait d'autant moins à craindre de ce côté-là, que les lignes et les canaux étaient en très-bon état, et qu'il restait depuis Lierre jusqu'à Bruges dix-neuf bataillons aux ordres de M. de Lamothe, chargé du commandement de toute cette partie; ainsi on ne pensa plus qu'à pousser vivement le siége de Huy.

Le 30 au soir on ouvrit la tranchée devant le fort Picard et le fort Rouge. La difficulté du terrain ralentit le travail, mais on le perfectionna le lendemain. Pour ruiner les défenses de ces deux forts et battre en même temps le fort Joseph et le château, on travailla à trois batteries du côté de Saint-Léonard.

On dressa aussi une batterie dirigée sur la ville, qui, sans en attendre l'effet, se rendit le 31 par capitulation; les troupes qui y étaient se retirèrent dans les forts. On la fit occuper par deux bataillons.

Le 1er juin on commença à tirer avec neuf pièces et cinq mortiers sur le fort Picard et sur le fort Rouge. Pour abréger le travail on résolut de pousser l'attaque par ces forts droit au château, et de laisser sur la droite le fort Joseph que les ennemis avaient considérablement fortifié depuis deux ans; on espérait qu'en le ruinant à force d'artillerie, il se rendrait sans être attaqué.

Le 2, le reste de l'artillerie étant arrivé et ayant été mis en batterie, vingt-deux pièces de vingt-quatre et dix mortiers battirent les différents forts et le château; cependant M. le maréchal de Villeroy, ne jugeant pas cette artillerie suffisante pour finir promptement le siége, fit encore descendre de Maubeuge dix pièces du même calibre et dix mortiers, qui arrivèrent peu de jours après.

Le 3 on tira avec tant de vivacité que les défenses du fort Picard et du fort Rouge se trouvèrent ruinées. A dix heures du soir M. de Gacé les fit attaquer par cinq cents grenadiers détachés de l'armée, qui les emportèrent l'épée à la main et s'y logèrent, nonobstant le grand feu que les ennemis firent du château et du fort Joseph. Ils n'avaient laissé dans les forts attaqués que cent quatre-vingts hommes, dont la plupart furent tués ou pris. On ne perdit, à cette attaque, que quinze grenadiers.

La prise de ces forts était d'autant plus avantageuse qu'elle donnait la liberté de faire de près et sans être inquiétés d'aucun côté, les dispositions pour battre le château en brèche, et qu'on était en cela bien plus avancé que si l'on se fût rendu maître du fort Joseph; d'ailleurs l'attaque de ce dernier fort aurait coûté beaucoup de monde et de temps. Il était très-bien défendu et séparé du château par un escarpement de quarante pieds de roc, ce qui ne se trouvait pas au côté de la place qui allait être battu.

Le 4 on établit au faubourg de State, sur la rive gauche de la Meuse, deux batteries; et des trois batteries qui étaient sur la droite de cette rivière, on ne laissa subsister que celle qui battait le fort Joseph.

Le 5 au matin, dix-huit pièces de vingt-quatre commencèrent à battre le château en brèche, et firent d'autant plus

d'effet que c'était l'endroit où il y avait le moins de roc et d'escarpement; il n'y avait non plus aucun flanc qui pût incommoder.

Le 7 ces pièces furent augmentées jusqu'au nombre de vingt-quatre et de six mortiers, et les jours suivants toute l'artillerie fit un feu continuel avec tout le succès qu'on s'en était promis.

Le 10, la brèche se trouvant praticable, M. de Gacé fit marcher, à la nuit, quinze compagnies de grenadiers qui devaient monter à l'assaut le lendemain à la pointe du jour; mais aussitôt que les ennemis virent poser les échelles, ils battirent la chamade et demandèrent à capituler. La garnison, suivant l'intention du roi, fut prisonnière de guerre.

Le 11 au matin M. de Croonstrom remit le fort Joseph, et l'après-midi celui de Sart. Il sortit du château et de ces forts cent douze officiers et treize cents soldats. C'était le reste des quatre bataillons qui avaient soutenu le siége. Cette opération ne coûta aux troupes du roi que deux cents hommes tués ou blessés; mais l'artillerie fut très-maltraitée.

Après la prise de Huy, M. le maréchal de Villeroy renvoya à Deurne, près d'Anvers, M. le comte de Gacé; mais il retint les huit bataillons qu'il lui avait amenés. Deux furent destinés pour rester à Huy aux ordres de M. de Saint-Pierre, et le reste des troupes du siége rejoignit l'armée, qui était alors de soixante bataillons et de quatre-vingt-quinze escadrons.

M. le maréchal n'avait point changé de sentiment sur le siége de la citadelle de Liége; son projet était de l'entreprendre et il cherchait à persuader la cour, en l'assurant que cette opération serait plus facile que celle de Huy ne l'avait été, parce qu'elle pourrait se faire sans circonvalla-

tion, et qu'on aurait le temps de se rendre maître de la place avant que les ennemis pussent la secourir.

Il n'osa cependant l'entreprendre sans l'agrément de sa majesté; en attendant, on travailla à embarquer l'artillerie, et M. le maréchal convint avec l'électeur de Bavière que le 13 l'armée irait camper à Lexhy, et le 14 au delà de Liége, à environ une demi-lieue en avant de cette place, la droite à la Meuse, la gauche au Jaar, faisant face à Maëstricht, position qu'il regardait comme très-favorable, non-seulement pour couvrir l'opération du siége, mais aussi pour vivre dans le pays ennemi et pouvoir envoyer au besoin des troupes en Allemagne, si le roi ne jugeait pas à propos qu'on entreprît le siége.

Quant à l'artillerie, il résolut de la laisser embarquée près de Huy, jusqu'à ce que les nouvelles de la cour le missent en état de donner des ordres, ou pour la faire descendre à Liége, ou pour la faire remonter à Namur.

Il ne fut pas longtemps incertain. Le 13, dans le moment où il se disposait à marcher, il reçut ordre de faire un détachement de quinze bataillons et de quinze escadrons pour la Moselle. La lettre que le roi lui écrivit à ce sujet était conçue en ces termes.

Lettre du roi à M. le maréchal de Villeroy. Versailles, 10 juin 1705[1].

Mon cousin, je vois par les nouvelles qui me viennent du côté de l'Allemagne et de la Moselle que l'armée du duc de Marlborough se fortifie de jour à autre; que toutes les troupes Palatines et la plupart de celles qui étaient destinées pour composer l'armée du prince de Bade ont marché sur la Moselle ou sur la Sarre, et je ne puis plus douter que les ennemis, s'étant affaiblis sur le Rhin, ayant

[1] Cette piece se trouve en minute dans les archives du dépôt de la guerre, vol. 1828, 1re partie, 1re section, n° 30.

aussi peu de troupes qu'ils en ont en Flandre, ne soient beaucoup supérieurs à l'armée commandée par le maréchal de Villars, et que, s'ils ne peuvent le combattre, ils ne soient du moins en état de tenir une armée devant la sienne à peu près égale, et qu'ils n'en aient une autre pour faire le siége de Sarre-Louis. La conservation de cette place, qui empêche l'entrée de la Lorraine et qui sert de barrière aux Évêchés, m'a paru trop importante et tellement au-dessus des avantages que l'on pourrait tirer de la prise de Liége, que j'ai résolu de détacher encore quinze bataillons et quinze escadrons de l'armée que commande l'électeur de Bavière, et encore dix escadrons de celle du maréchal de Marcin, pour joindre, le plus diligemment qu'il se pourra, l'armée du maréchal de Villars et le mettre en état, par ce nouveau secours, de s'opposer à toutes les entreprises que les ennemis pourraient faire du côté de la Moselle. Je n'ai pas jugé à propos de vous donner des ordres sans avoir reçu des nouvelles de M. de Villars; mais, en lui mandant mes intentions, je lui laisse la liberté de vous demander ce détachement par un courrier, s'il croit en avoir besoin; et vous le ferez avancer par la route qu'il vous indiquera, en cas qu'il le juge à propos, aussitôt que vous aurez reçu sa lettre.

Vous ferez connaître à l'électeur que je n'ai pris ce parti qu'à la dernière extrémité, et qu'il y a longtemps que je m'y serais déterminé si je n'avais pas été occupé de ce qui le regarde plus que de mes propres intérêts. Il connaît assez l'importance dont il est d'empêcher les ennemis de faire aucun progrès cette campagne, pour ne pas sacrifier quelque chose de ce qui pourrait contribuer à sa satisfaction du côté de la Flandre, au bien de l'affaire générale.

Il eût été à désirer que, ce détachement fait, il vous fût resté assez de forces pour prendre Liége. Vous aurez de la cavalerie suffisamment; ce qui pourra vous manquer, ce sera l'infanterie. Si vous aviez moins de lignes et de pays à garder, vous pourriez tirer encore cinq ou six bataillons du côté d'Anvers et du pays de Waes; cette augmentation vous suffirait. Une pareille résolution étonnerait les Hollandais; mais

vous ne devez vous y déterminer qu'après avoir bien balancé tous les inconvénients, et avoir quelque apparence de succès.

Je vous envoie un état des troupes que vous détacherez; vous demanderez l'ordre à l'électeur de Bavière pour celles d'Espagne. Et la présente, etc.

Il ne fut plus question du mouvement qui devait se faire le 13; il aurait occasionné deux jours de marche de plus au détachement de la Moselle; on ne s'occupa dans ce moment que des moyens d'acheminer promptement ce détachement vers sa destination. Cependant sa majesté laissait à M. le maréchal la liberté de faire le siége de Liége, s'il croyait pouvoir l'entreprendre avec le peu de troupes qui lui resterait après le départ du détachement. Le désir extrême qu'il avait de se rendre maître de cette place lui suggéra des moyens : il fit venir de Flandre trois escadrons, et tira de différentes places, comme Tournay, Philippeville, Namur, Léau et Diest, cinq bataillons, qu'il fit remplacer par des garnisons des places des derrières et par la milice boulonnaise.

Au moyen de ce renfort, l'armée restant encore composée de cinquante bataillons et de soixante et treize escadrons, et celle des ennemis de trente-deux bataillons seulement et soixante escadrons, non compris les troupes de Flandre, M. le maréchal se crut en état d'entreprendre le siége, bien persuadé d'ailleurs que les ennemis n'oseraient jamais se commettre dans un pays aussi ouvert que celui de la plaine de Liége, puisque, après le siége de Huy, ne s'étant pas crus en sûreté dans leur premier retranchement sous Maëstricht, ils s'étaient retirés dans le second, à l'extrémité de la montagne de Saint-Pierre, près des Récollets. En conséquence il fut résolu de marcher vers Liége, sans perdre davantage de temps.

Le 15 l'armée décampa de Vinamont et se porta à Lexhy. On laissa à Huy l'artillerie et le pont de bateaux, ainsi que les quinze bataillons et les quinze escadrons qui devaient marcher vers la Moselle aux ordres de M. le marquis d'Alegre.

Le 16 toute l'armée alla de Lexhy camper à Fexhe et Slins, au-dessous de Liége, la droite à Millemont, tirant sur la Meuse, le ruisseau devant elle, la gauche au Jaar, couverte d'un grand ravin, le village de Houtain à la tête du camp.

Ce ne fut que le 17 que le détachement de M. d'Alegre passa la Meuse à Huy. On lui donna un équipage de vivres suffisant pour fournir à sa subsistance. Les ordres de M. le maréchal le portaient le lendemain à Marche-en-Famène, afin de prendre ensuite le grand chemin de Namur à Luxembourg, pour se rendre sur la Moselle.

Le 18 douze bataillons marchèrent à Liége, suivis de six pièces de canon. On somma les magistrats, qui, après avoir fait beaucoup de propositions indécentes et souffert qu'un détachement des ennemis tirât sur les troupes du roi, furent obligés d'ouvrir leurs portes. L'après-midi on fit entrer dans la ville deux bataillons des gardes françaises et suisses et les gardes de l'électeur de Cologne.

Après cette expédition, on fit tous les préparatifs pour le siége de la citadelle, où il y avait quatre bataillons. L'artillerie descendit de Huy; et l'on comptait ouvrir la tranchée le 21 au soir.

Mais ce même jour M. le maréchal de Villeroy reçut de la Moselle des nouvelles qui changeaient entièrement la face des affaires. Le duc de Marlborough, après avoir marché avec toutes ses forces à M. le maréchal de Villars, l'avait trouvé dans un poste si redoutable à Rettel, près de Sierck[1], que, ne

[1] On trouvera, dans le memoire de la campagne de la Moselle, le détail de la position

pouvant ni le combattre, ni vivre dans la position qu'il avait été obligé de prendre, il avait été forcé de se retirer dans la nuit du 16 au 17, et qu'ayant repassé la Moselle au-dessus de Trèves et séjourné seulement un jour sur la rive gauche, il s'était remis en marche le 19 pour ramener sur la Meuse non-seulement les Anglais et une partie des Hollandais qu'il avait emmenés avec lui, mais aussi les troupes de Hesse et de Hanovre, renonçant ainsi aux vastes projets du succès desquels il s'était flatté et qui avaient coûté aux alliés des dépenses exorbitantes et des fatigues incroyables.

Quoiqu'on ne pût encore démêler exactement le nombre de troupes que M. de Marlborough menait vers la Meuse, il était à croire qu'en s'y joignant avec M. d'Overkerke il aurait une grande supériorité, et qu'il chercherait à se dédommager de ses mauvais succès sur la Moselle.

Dans ces circonstances, M. le maréchal de Villeroy ne crut pas devoir entreprendre le siége; il fit connaître à l'électeur que ce serait s'exposer à une action contre une armée qui vraisemblablement serait de beaucoup supérieure à celle du roi; que, quand même on se rendrait maître de la citadelle en sept ou huit jours, on n'aurait pas le temps de la raser ni de rembarquer l'artillerie avant l'arrivée du secours conduit par le duc de Marlborough, qui pouvait être à Liége le 1er juillet; que cette conquête ne pouvait plus être regardée comme un avantage, puisqu'il serait forcé de la laisser aux ennemis, et qu'il n'était pas du service du roi de s'assujettir le reste de la campagne à soutenir une ville par elle-même d'une mauvaise défense et dont les environs n'offraient point de position propre à la protéger.

que M. le maréchal de Villars occupa à Sierck, position qu'on regarda dans le temps comme inattaquable et non susceptible d'être tournée.

On n'ouvrit donc point la tranchée; et l'artillerie destinée au siége resta embarquée pour qu'elle fût prête à remonter la Meuse lorsqu'on aurait la confirmation de la marche du duc de Marlborough. A l'égard de Huy, on fit réparer diligemment la brèche du château ainsi que le fort Picard et le fort Rouge: on regardait ces postes comme une vedette qui couvrait Namur. On rasa seulement les forts Joseph et de Sart comme inutiles, et l'on résolut d'aller prendre sur le Jaar, du côté de Tongres, une position qui mît à portée de protéger toute la frontière.

Pour être en état de remplir cet important objet, il s'agissait de renforcer l'armée en proportion des forces que pourrait avoir le duc de Marlborough. Au premier avis qu'on avait eu de sa marche, on avait fait suspendre celle du détachement de M. d'Alegre, qui n'était encore qu'à Marche-en-Famène, c'est-à-dire à deux journées de l'armée. On manda ensuite à M. d'Alegre de revenir sur Huy, et de hâter les travaux de cette place : il y arriva le 23.

M. le maréchal de Villars, de son côté, jugeant de la nécessité qu'il y avait d'envoyer des secours à l'armée des Pays-Bas, fit marcher dès le 20 sur Luxembourg les treize escadrons de la maison du roi et un corps de dix bataillons et de douze escadrons. La cour ne trouva pas ces renforts suffisants, et lui envoya ordre d'en faire partir de nouveaux au nombre de vingt bataillons et de vingt escadrons, afin de porter l'armée des Pays-Bas à environ cent bataillons et cent cinquante escadrons, non compris les dix-neuf bataillons qui étaient du côté de la mer, et par ce moyen de se mettre en égalité avec M. de Marlborough, que l'on supposait pouvoir rassembler cent bataillons et cent soixante escadrons.

Les extraits suivants des lettres de M. le maréchal de Vil-

leroy et de la réponse du roi feront encore mieux connaître la véritable situation dans laquelle on se trouvait, et les mesures qu'on prenait à la cour et à l'armée pour être en état de résister aux efforts dont les Pays-Bas étaient menacés de la part des ennemis.

Lettres de M. le maréchal de Villeroy au roi.

Du camp de Slins, 21 et 24 juin 1705[1].

Votre majesté connaît l'étendue de pays que nous avons à garder, le nombre des mauvaises places et la force et la qualité de l'armée qui est aux ordres de l'électeur; rien n'est si heureux ni si important que d'avoir paré le premier coup. Quel discrédit pour Marlborough d'avoir fait de faux projets, sans nulle exécution! combien de division entre les généraux! Persuadé que votre majesté donnera des moyens proportionnés aux besoins, j'espère que le duc de Marlborough ne sera pas plus heureux en Flandre qu'il ne l'a été sur la Moselle. Voilà les ennemis déconcertés depuis le Rhin jusqu'à la mer. J'ose prendre la liberté de dire à votre majesté que la conjoncture paraît bien favorable pour entrer en négociation, car certainement, dans le parti des ennemis, il y a bien des gens mécontents les uns des autres.

Je fais diligenter le rétablissement de la brèche du château de Huy; on rase les forts Joseph et de Sart; en sorte qu'avec quatre ou cinq cents hommes on pourra garder le château et les forts Rouge et Picard; ce sera toujours une vedette devant Namur que les ennemis seront obligés de prendre avant de rien tenter sur cette place.

Votre majesté doit être informée des deux détachements que M. le maréchal de Villars fait de son armée pour la Flandre, l'un de douze escadrons et dix bataillons, l'autre de huit escadrons et cinq bataillons. C'est à votre majesté à décider si le nombre et la qualité de ces détachements a rapport aux forces prétendues que le duc de Marlborough mène avec lui; c'est le bien de votre service qui doit

[1] Ces pièces se trouvent en original dans les archives du dépôt de la guerre, vol. 1835, n°s 325, 337.

régler ce qui doit rester de troupes sur la Moselle. Je supplie votre majesté de considérer que si nous n'avions qu'une place à garder, et à choisir un poste sûr pour son armée, il ne serait pas difficile de trouver une situation qui protégerait Namur ou Anvers, où une armée de la qualité de celle de votre majesté serait en sûreté par les dispositions naturelles du terrain, et par ce qu'on pourrait y ajouter avec des retranchements; mais quand il faut veiller depuis la Meuse jusqu'à la mer, et se tenir dans une proportion qui donne les moyens de se porter dans les endroits où un ennemi peut aller, cela n'est pas facile devant un ennemi supérieur; votre majesté peut compter sûrement qu'Overkerke a dans son camp vingt-huit à vingt-neuf bataillons et soixante et douze escadrons; quand on saura les troupes que le duc de Marlborough mène avec lui, la totalité de leurs forces nous sera véritablement connue.

On m'assure que les ennemis ne sauraient arriver sous Maëstricht que le 1er ou le 2 du mois prochain; le temps horrible qu'il fait retardera leur marche de quelques jours.

J'ai proposé à l'électeur de ne point attendre l'arrivée des ennemis sous Maëstricht dans ce camp-ci, parce que nous sommes trop éloignés des situations qu'il faut nous donner présentement. Il était bon de manger tout le pays en avant, quand nous savions les principales forces des ennemis sur la Moselle; mais présentement qu'il faut songer à garantir tout notre pays, je crois que l'électeur marchera le 27 pour aller camper au delà du Jaar, depuis Tongres, en le remontant jusqu'auprès de Warem, parce que de là nous serons à portée de nous mettre dans un poste à pouvoir barrer le pays aux ennemis si nous avons une armée proportionnée à la leur, ou d'entrer dans nos lignes s'ils nous sont supérieurs. C'est un inconvénient de rentrer dans nos lignes, parce que nous consommons notre pays; mais c'en serait un plus grand de se commettre à une action dans un mauvais poste. Votre majesté aura la bonté de me mander si elle approuve ou condamne ce que je viens d'avoir l'honneur de lui expliquer.

Lettre du roi à M. le maréchal de Villeroy. Versailles, 24 juin 1705[1].

J'ai reçu votre lettre du 21 du mois, par laquelle vous me mandez qu'après avoir été informé de la résolution que le duc de Marlborough avait prise d'abandonner ses grands projets sur la Moselle et de marcher diligemment en Flandre avec un corps de troupes considérable, vous avez cru qu'il était à propos de ne pas ouvrir la tranchée devant la citadelle de Liége, et que l'électeur s'était rendu à vos raisons. Il n'aurait pas été prudent de s'exposer à attaquer cette place, quand même vous auriez eu le temps de la prendre, sans être assuré de la garder, ou du moins sans avoir eu celui de la raser, ce qu'il me paraît qu'il aurait été impossible; l'objet d'entreprise en Flandre pouvait être avantageux dans le temps que vous n'aviez point d'ennemi devant vous capable de s'y opposer. Il ne faut plus songer qu'à faire la guerre avec assez d'égalité pendant le reste de cette campagne, pour que les ennemis se décréditent par eux-mêmes, et que la division augmente de plus en plus entre eux, ce qui doit arriver infailliblement, si les espérances que le duc de Marlborough leur avait données de faire de grands progrès ne leur produisaient que les occasions de faire des dépenses immenses avec celles qu'ils ont faites pour assembler tous leurs magasins et munitions qu'ils ont à Trèves.

Supposant, comme je fais, qu'il ne restera que fort peu de troupes aux ennemis sur la Moselle, du moins que, s'il leur en reste, ils n'en auront pas suffisamment pour donner de l'inquiétude du côté du Rhin, j'ai fait entendre au maréchal de Villars qu'il devait avoir grande attention à suivre les mouvements, et à partager les troupes qu'il a, de la manière dont les ennemis partageront les leurs. Par toutes les supputations que j'ai faites, ils peuvent avoir, en leur donnant même au delà de ce que je leur connais de troupes, au plus soixante bataillons et cent escadrons. Vous aurez cent vingt bataillons et cent cinquante escadrons. Il me semble qu'avec de pareilles forces, quand même vous n'auriez pas autant qu'eux, vous

[1] Cette pièce se trouve en minute dans les archives du dépôt de la guerre, vol. 1828, 1re partie, 1re section, n° 36.

seriez en état de ne rien appréhender. Vous ferez voir à l'électeur l'état des troupes que je vous destine. Ma maison est en marche pour vous joindre, et dès à présent le maréchal de Villars a détaché douze escadrons et dix bataillons qui la suivent; il continuera suivant les avis qu'il aura du pays que vous lui donnerez.

Peu de temps après le roi fut instruit qu'après le départ des troupes que le duc de Marlborough menait sur la Meuse, il ne restait sur la Moselle qu'environ neuf mille hommes, et que le reste allait renforcer le prince de Bade sur le Rhin. Sa majesté manda alors à M. le maréchal de Villars de presser la marche des renforts destinés pour les Pays-Bas, de ne laisser sur la Moselle qu'un détachement aux ordres de M. de Druy, et d'aller, avec le reste de son armée, joindre M. le maréchal de Marcin en Alsace.

M. le maréchal de Villeroy, ayant de son côté la confirmation de la marche du duc de Marlborough avec plus de quarante mille hommes, tant Anglais que Hollandais et autres troupes à la solde de ces deux nations, ne pensa plus qu'à se retirer des environs de Liége. Dès le 24 il fit remonter vers Huy l'artillerie et les munitions dont étaient chargés cent quatre-vingts bateaux, et il se mit en état d'aller, en attendant l'arrivée des renforts, prendre une meilleure position que celle qu'il occupait à Fexhe et Slins.

Il décampa le 27, passa le Jaar au-dessus de Tongres, et alla camper le long de la chaussée, la droite vers Looz, la gauche à Tongres, où l'on mit cinq cents hommes soutenus de trois régiments de dragons. Le quartier de l'électeur fut établi à Bideux, et celui de M. le maréchal à Looz.

M. d'Alegre, ayant presque fini les travaux qu'il y avait à faire à Huy, se rapprocha le lendemain de la droite de l'armée, et vint camper à Bergilez, qui n'en était qu'à une lieue.

Le 29 la maison du roi arriva à Huy avec le premier détachement de la Moselle; le reste des troupes ne pouvait arriver sur la Meuse que le 7 ou le 8 juillet, et joindre l'armée seulement le 9 ou le 10.

Cependant tous les avis portaient que le duc de Marlborough était arrivé le 27 à Maëstricht; que ce jour-là il avait laissé la tête de ses troupes à Saint-Georges, à deux lieues au delà d'Aix-la-Chapelle, avec ordre de se remettre en marche le lendemain; que le reste de son détachement suivait par divisions à un jour l'une de l'autre; que toutes ces troupes se montaient à soixante-deux bataillons et soixante et douze escadrons, et qu'on allait faire un pont à l'abbaye de Wonck, au-dessous de Maëstricht.

Ces nouvelles engagèrent l'électeur de Bavière et M. le maréchal à presser la marche des renforts et à chercher une position qui rapprochât des lignes. Ils visitèrent les camps qu'on avait occupés en 1703, derrière le Jaar et aux sources de cette rivière, dans lesquels les ennemis, quoique supérieurs, n'avaient osé attaquer l'armée du roi; mais M. le maréchal, quoiqu'il connût la force de ces positions, ne fut pas d'avis de les occuper : premièrement parce qu'elles étaient trop éloignées de nos lignes; secondement, qu'on aurait pu y être attaqué avant l'arrivée des renforts, et que l'ordre du roi et la prudence ne voulaient pas qu'on se commît avant la réunion de toutes les forces. La position du ruisseau de Landen lui parut plus capable de remplir les différents objets, en ce que l'occupant c'était demeurer hors des lignes et cependant en être assez près pour pouvoir y rentrer en deux heures, dans le cas où les ennemis prendraient le parti de chercher à combattre avant l'arrivée des renforts. Il n'était effectivement question que de gagner du temps.

L'électeur approuva le projet de M. le maréchal; et, sur l'avis qu'il eut, le 29 après midi, que les ennemis avaient remonté à Visé leur pont de Wonck et que la tête de l'armée anglaise était arrivée sur la Meuse, il prit la résolution de décamper sans délai de Bideux.

Le 30 l'armée se porta dans la plaine de Landen, et campa la droite à Pellaines, sur le ruisseau du grand et du petit Hallet, à hauteur du village de Maretz, la gauche à hauteur de Laer et du château de Wanghe, dépassant Nerwinde de quelques escadrons. Trois régiments de dragons campèrent en potence sur leur flanc, la Ghète et les lignes derrière le camp, le quartier de l'électeur à l'abbaye d'Heylissem, et celui de M. le maréchal à Linsmeau. La marche fut fort longue, surtout par la gauche de l'armée, qui fit sept lieues; mais, les chemins étant fort secs et le pays assez ouvert, les troupes entrèrent de bonne heure au camp.

Le même jour les quinze bataillons et les quinze escadrons du détachement de M. d'Alegre rentrèrent en ligne. Les treize escadrons de la maison du roi, aux ordres de M. de Montesson, vinrent de Huy camper à Avernas-le-Boduin avec le premier détachement de la Moselle, consistant en dix bataillons et douze escadrons, et le lendemain ces troupes se portèrent à Orp-le-Grand et à Orp-le-Petit, à une demi-lieue de la droite de l'armée.

Le 1er juillet on fit une disposition pour pouvoir, en cas de besoin, mettre en ordre de bataille, derrière les lignes, l'infanterie de l'armée, qui se montait déjà à soixante et onze bataillons, y compris les dix bataillons du premier détachement de la Moselle. Le second détachement arriva ce jour-là à Namur, au nombre de six bataillons et huit escadrons, aux ordres de M. de Manderscheit, et il était suivi de trois autres,

faisant ensemble vingt bataillons et quinze escadrons, aux ordres de M. le prince d'Isenghien, du comte de Roussy et de M. de Surville. Il fallait, pour se soutenir dans la position qu'on venait de prendre, recevoir tous ces renforts, ou se déterminer, au premier mouvement des ennemis, à se mettre derrière les lignes. Pour pouvoir y entrer plus facilement, on fit des ouvertures et l'on jeta plusieurs ponts sur la Ghète. Toutes les nouvelles qu'on avait des ennemis faisaient croire qu'ils s'assembleraient vers Munster-Bilsen, et l'on comptait qu'avant qu'ils fussent en état de donner de l'inquiétude, toutes les troupes de la Moselle auraient joint l'armée.

Mais on fut bien surpris lorsque, le 2 après midi, on apprit que l'armée du duc de Marlborough, augmentée jusqu'au nombre de quatre-vingt-cinq bataillons et soixante et douze escadrons, avait, pendant la nuit, passé la Meuse à Visé, sur trois ponts, et fait une marche forcée pour camper la droite à This, la gauche à Hanneffe, et qu'elle y avait été jointe par M. d'Overkerke avec trente-deux bataillons et soixante et douze escadrons, ce qui formait cent dix-sept bataillons et cent quarante-quatre escadrons; mais on assurait que les corps venus de la Moselle étaient tellement diminués par la désertion et par les fatigues, que cette armée avait au plus soixante-deux mille hommes effectifs.

Comme les ennemis par cette marche forcée paraissaient avoir en vue de chercher à combattre avant l'arrivée de nos secours, et que de Hanneffe à Landen la distance n'était que d'environ cinq lieues d'un pays ouvert et coupé seulement par le ruisseau des Trois-Villes sur lequel M. de Marlborough était campé, l'électeur fut d'avis de rentrer sur-le-champ dans les lignes; M. le maréchal s'y opposa; et, jugeant ne devoir pas faire ce mouvement avec tant de précipitation, il détermina

6.

son altesse électorale à remettre la marche au lendemain, et, pour la faciliter, on fit partir à minuit l'artillerie et les gros bagages.

Le 3, à six heures du matin, l'armée se mit en marche, rentra dans les lignes, et campa en corps séparés, depuis Wasseige sur la Mehaigne, jusqu'à Heylissem, toute l'infanterie en première ligne derrière les retranchements, la cavalerie en seconde ligne et un peu éloignée pour la facilité des fourrages et de l'eau, et vingt-sept escadrons de dragons au centre et à portée de marcher diligemment aux endroits qui pourraient être attaqués. L'artillerie fut aussi séparée en cinq brigades. Le quartier de l'électeur fut établi au château de Jauche et celui de M. le maréchal à Jandrain.

Le second détachement de la Moselle, aux ordres de M. de Manderscheit, arriva ce jour-là à Wasseige avec trois bataillons des places de derrière. L'armée fut alors composée de quatre-vingts bataillons et cent trente escadrons. Il ne manquait plus que les trois détachements commandés par messieurs d'Isenghien, de Roussy et de Surville, qui devaient porter l'armée au nombre de cent bataillons et cent quarante-cinq escadrons: on pressa de nouveau leur marche et on leur marqua des quartiers derrière la ligne, entre Gebressée et Wasseige.

M. le maréchal, en arrivant dans les lignes, eut avis que les ennemis devaient venir le lendemain camper à Hannut; que le dessein du duc de Marlborough était d'attaquer, mais que les États-Généraux préféraient au hasard du combat le siége de Huy. Comme l'armée du roi avait depuis le commencement de la campagne vécu dans le pays entre cette ville et Hannut, on pensait que celle des ennemis ne pouvait pas y rester longtemps; M. de Marlborough jugea cependant à propos d'y prendre une position intermédiaire, propre à

nous donner de l'inquiétude et pour Huy et pour nos lignes.

Le 4 il vint camper la droite à Crenevik, le centre à Lens-les-Béguines, la gauche à Lathinne sur la Mehaigne, avec une réserve en troisième ligne.

Le 5 au matin M. le maréchal fut instruit de ce mouvement; mais, comme il n'indiquait pas précisément un projet décidé sur les lignes, et que M. de Marlborough ne fit ce jour-là aucun mouvement, on jugea que, différant ainsi d'attaquer, et étant encore assez éloigné des lignes[1] pour ne pouvoir faire en un même jour la marche jusqu'à Hannut et les dispositions d'attaque, les deux fois vingt-quatre heures qu'il serait obligé d'employer à ces opérations donneraient le temps aux derniers renforts de joindre l'armée. M. le maréchal savait d'ailleurs, par des correspondances fidèles, que les Hollandais ne cherchaient qu'à détourner le duc de Marlborough d'un combat dont le succès pouvait être malheureux; qu'ils inclinaient toujours pour le siége de Huy et même pour celui de Namur, et que c'était dans cette vue qu'on avait fait remonter, de Maëstricht à Liége, soixante et dix pièces de vingt-quatre et trente mortiers. Ces considérations engagèrent M. le maréchal à envoyer ordre à une partie des troupes de la Moselle, arrivées ce jour-là à Namur, de rester à Erpent, à une demi-lieue au-dessous de cette place, et d'y établir un pont dans la vue de faire croire aux ennemis qu'on voulait soutenir Huy.

Mais le même jour au soir, plusieurs avis ayant assuré que les ennemis marcheraient le lendemain ou aux lignes ou à Huy, M. le maréchal envoya sur-le-champ contre-ordre aux troupes qui devaient rester à Erpent, et les fit avancer derrière la ligne, à Hanret et Hemptinne, où elles arrivèrent le

[1] Le camp de M. de Marlborough n'était cependant qu'à une lieue des lignes, et le pays était fort ouvert.

6 et le 8; la dernière division qui venait de la Moselle eut ordre de prendre, pour la plus grande sûreté, le chemin de Givet à Namur.

Pendant ce temps on sut positivement que les ennemis, renforcés de treize bataillons tirés des places de la Meuse, avaient tenu le 5 un conseil pour déterminer les opérations; que le duc de Marlborough avait beaucoup insisté sur l'attaque des lignes; mais que, malgré lui, le siége de Huy avait été résolu; que le 6 cette place avait été investie par douze bataillons et douze escadrons; qu'on avait fait remonter la grosse artillerie et établi un pont à Taverne-à-Meuse; que dans la nuit du 6 au 7 on avait escaladé le faubourg de State, sur la rive gauche de la Meuse; que le 7 l'armée d'Overkerke s'était avancée de Lathinne au camp de Vinamont; qu'elle avait été remplacée à Lathinne par la gauche de l'armée de Marlborough, et que, suivant la disposition des troupes du siége, elles étaient couvertes par l'Oyoul, comme en 1703, ce qui les mettait dans une entière sûreté, et rendait inutile ce qu'on aurait pu entreprendre pour secourir le château de Huy.

M. le maréchal pensait que cette place ne méritait pas qu'on hasardât une bataille, et qu'il était assez humiliant pour le duc de Marlborough, qui avait conçu le vaste projet de réduire la France pendant cette campagne, de se voir lui-même réduit, avec toutes les forces d'Angleterre et de Hollande, au faible avantage de reprendre un château qu'on lui avait enlevé. M. le maréchal savait d'ailleurs que l'intention du roi était qu'on ne s'exposât point sans nécessité. Il était seulement question, pour remplir les vues de sa majesté, de ne pas laisser perdre aux troupes la confiance d'une vigoureuse défensive. Quant à ce dernier article, M. le maréchal en répondait, et assurait sa majesté qu'elle ne devait avoir aucune

inquiétude pour les Pays-Bas, et qu'elle pouvait s'occuper uniquement de l'Italie et de l'Espagne; il regrettait seulement de n'avoir pas reçu les renforts assez tôt pour pouvoir occuper les postes de 1703 et empêcher par là les ennemis de prendre le chemin de la tête des ruisseaux, et d'être les maîtres d'aller au camp de Saint-Tron et à tous ceux de la rivière d'Herck, ce qui retenait l'armée du roi dans les lignes autant de temps qu'ils ne passeraient pas le Demer, et lui procurait de grandes difficultés pour ses subsistances. Quant aux projets d'attaque de la part de M. de Marlborough, M. le maréchal de Villeroy pensait qu'effectivement ce général ne pouvait faire aucune entreprise importante sans avoir auparavant combattu l'armée du roi; mais que, s'il hasardait un combat, ce ne serait qu'avec désavantage, dans la position qu'elle occupait, et par le nombre et la qualité des troupes dont elle était composée.

M. le maréchal était d'ailleurs persuadé que les États-Généraux ne laisseraient pas au duc de Marlborough la liberté d'engager une affaire, et il eut bientôt sujet de se confirmer dans cette idée, lorsqu'il vit, par des lettres interceptées, que, depuis que ce général avait quitté la Moselle, et que M. d'Aubach, qu'il avait laissé à Trèves, avait abandonné cette place, les projets étaient entièrement dérangés; qu'on allait en former de nouveaux pour la conduite qu'on aurait à tenir, tant sur le Rhin que sur la Moselle et dans les Pays-Bas, et que le ministre des États-Généraux à Francfort était chargé de traiter cette affaire avec le prince de Bade.

Avoir recours aux conseils de ce prince, sur qui on avait rejeté la faute de ce qui venait de se passer sur la Moselle, et à qui les États-Généraux eux-mêmes avaient marqué si peu de confiance et d'estime, c'était indiquer assez l'embarras de la

situation générale des affaires, et la manière dont celles-ci se traitaient suffisait pour qu'on fût assuré de l'inaction de M. de Marlborough, au moins jusqu'à ce que les conférences fussent terminées; ce qui ne pouvait être fort prompt, puisqu'il fallait n'agir que de concert avec la cour de Vienne.

On pensait de même à Versailles; et le roi, considérant que les alliés ne se détermineraient vraisemblablement pas à faire une entreprise considérable tant qu'ils n'auraient pas une supériorité décidée, et qu'en même temps cette supériorité n'existerait pas tant que la révolte de Hongrie ne serait point apaisée, sa majesté jugeait que les États-Généraux seraient plus portés que jamais à empêcher M. de Marlborough de s'exposer au moindre danger; elle pensait même, ainsi que M. le maréchal de Villeroy, que, d'après ce système, on aurait pu entreprendre sur lui pendant le siége de Huy; mais toutes les dépêches de la cour tendaient à inspirer à M. le maréchal de Villeroy le parti de la prudence, que M. le maréchal adopta avec d'autant plus de raison que les ennemis étaient assez près de lui pour qu'il pût être attaqué lui-même au moment où il sortirait des lignes pour aller à eux, sans avoir le temps de se mettre en bataille. Ainsi on laissa continuer le siége de Huy.

Il n'y avait dans cette place que six cents hommes, aux ordres de M. de Saint-Pierre, qui n'avait pas eu le temps de réparer solidement ni la brèche du château, ni le fort Picard, ni le fort Rouge. Il n'était pas en état de résister à la nombreuse artillerie des ennemis, et n'avait aucun secours à attendre, le détachement de dix mille hommes qui l'attaquait étant soutenu de l'armée d'Overkerke, et celle-ci étant couverte par celle de Marlborough.

La prise du faubourg de State, qui avait été escaladé dans la nuit du 6 au 7, fut suivie le 8, pendant la nuit, de celle de la

ville. Les troupes qu'on y avait laissées, ayant eu ordre de se retirer à l'approche des ennemis, rentrèrent au château sans aucune perte.

Le 9, à cinq heures du matin, quatorze pièces de canon et six mortiers battirent le fort Picard et le fort Rouge, et à cinq heures du soir les assiégeants s'approchèrent pour en former l'attaque. A leur vue les troupes à qui on avait confié la garde de ces forts, au nombre de cent cinquante hommes, abandonnèrent leurs postes et se sauvèrent au château.

Le 10, à la pointe du jour, les ennemis commencèrent à battre le château du côté du faubourg Saint-Hilaire. Ils y employèrent quarante-deux pièces de canon et vingt-huit mortiers. Cette nombreuse artillerie eut bientôt détruit le fascinage avec lequel on avait réparé la brèche; le lendemain, à neuf heures du matin, elle se trouva praticable; à six heures du soir les ennemis s'en approchèrent avec des échelles. La garnison fut intimidée de cet appareil, et M. de Saint-Pierre, voyant qu'elle refusait de soutenir l'assaut, battit la chamade et fut forcé de se rendre prisonnier de guerre.

La perte de cette petite garnison fut en quelque sorte réparée par les succès que nos partis avaient tous les jours sur ceux des ennemis; on profita aussi de la désertion considérable qui continuait de régner parmi eux. Le détachement de M. de Surville, le dernier de ceux qui venaient de la Moselle, rassembla pendant la route un grand nombre de déserteurs.

Ce détachement arriva le 14 à Namur, et vint occuper Marchovelette près de Gebressée, où aboutissait la droite des lignes et à une lieue et demie de cette place. Il était composé de quatre bataillons du régiment du Roi et d'un bataillon d'artillerie. Il arriva en même temps deux escadrons venant des places, et alors l'armée se trouva forte de cent bataillons et de

cent quarante-sept escadrons formant différents camps séparés, suivant la disposition du 3, depuis Gebressée jusqu'à Heylissem, ce qui faisait une étendue de cinq lieues.

M. de Marlborough était toujours avec l'armée anglaise à Lens-les-Béguines, M. d'Overkerke au camp de Vinamont avec celle de Hollande, et le détachement qui avait fait le siége de Huy était occupé à déblayer l'artillerie et à protéger le travail qu'on faisait pour miner la place, dans la vue de la faire sauter.

Toutes les nouvelles assuraient que les États-Généraux, pour ôter au duc de Marlborough le désir et les moyens de se commettre à un combat, lui avaient mandé de renvoyer un détachement sur la Moselle; mais que ce général, irrité de se voir ainsi contrarié, menaçait d'obtenir de la reine Anne et de son parlement la permission de repasser en Angleterre avec les troupes de la nation, et de renvoyer en Allemagne celles qui étaient à la solde de cette princesse; que dans la crainte de lui voir mettre ce projet à exécution, les mêmes États-Généraux auraient consenti à celui qu'il avait d'attaquer, mais à la condition que ce ne serait que du consentement de M. d'Overkerke, des autres officiers généraux et des députés de la république.

Le correspondant de confiance, par une lettre du 16, confirmait ces nouvelles, et annonçait aussi la permission accordée au duc de Marlborough d'attaquer, et les conditions qui lui ôtaient en même temps la liberté d'en faire usage à sa volonté; mais le même correspondant ajoutait que le véritable dessein de ce général n'était pas celui d'attaquer et qu'il n'avait d'autre vue que de marcher à Saint-Tron, de tenir l'armée du roi renfermée dans les lignes pendant le reste de la campagne, de manger le pays, et de faire voir que si l'on s'était refusé à le seconder dans ses projets d'offensive sur la Moselle et dans les Pays-Bas, au

moins aurait-il l'avantage de resserrer les Français et de les priver des subsistances qui les faisaient vivre dans la plus grande abondance.

Ces avis étaient peu conformes à la vérité, ou du moins les affaires changèrent bientôt de face; et, au moment où l'on ne s'y attendait pas, on eut nouvelle que, le même jour 16, il s'était tenu un conseil dont le résultat avait été l'attaque des lignes. Le projet de M. de Marlborough était de faire avancer le lendemain matin vers la droite de l'armée du roi, dans les environs de Meffle, M. d'Overkerke avec toute l'armée hollandaise pour y faire une fausse attaque et tâcher d'attirer toute l'attention de ce côté-là; 2° de marcher lui-même avec l'armée anglaise pour donner de l'inquiétude vers notre centre; 3° de former sa véritable attaque sur notre gauche, en la commençant du côté du château de Wanghe, entre l'abbaye d'Heylissem et Léau, où il savait qu'il n'y avait point de troupes, et de se faire suivre et soutenir par les Hollandais. A cet effet, il les fit joindre sur-le-champ, au camp de Vinamont, par les troupes qui avaient fait le siége de Huy; les gros équipages furent en même temps envoyés à Liége et à Maëstricht.

Ce fut dès le 17 au matin que M. le maréchal de Villeroy eut l'avis de ce projet, accompagné de quelques circonstances qui annonçaient que les ennemis attaqueraient en trois endroits différents : le premier au château d'Ambresne, sur le ruisseau de Meffle, qui bordait les lignes vers leur droite; le deuxième à Mierdop, vers le centre, et le troisième du côté d'Heylissem, sur la gauche.

Quelque peine que l'électeur et M. le maréchal eussent à ajouter foi à cette nouvelle, on prit toutes les précautions convenables pour n'être point surpris dans une position aussi étendue que celle qu'on occupait.

L'armée, comme on l'a déjà fait observer, était distribuée derrière les lignes, dans des camps séparés qui se communiquaient les uns aux autres depuis Marchovelette près de Namur jusqu'au delà d'Heylissem, dans un espace de plus de cinq lieues; le duc de Marlborough étendit l'armée anglaise depuis les Tombes de Cortisse, près du moulin de Trognée, où était sa droite, jusqu'à Braive et Lathinne sur la Mehaigne, où était sa gauche. M. d'Overkerke décampa de Vinamont avec l'armée hollandaise, passa la Mehaigne, appuya sa droite à cette rivière, à hauteur de la gauche des Anglais, et sa gauche à Burdine. Cette continuité de troupes embrassait entièrement le front des lignes, mais la droite paraissait plus menacée que la gauche.

Une telle disposition, et les avis réitérés de la résolution où était M. de Marlborough d'attaquer la nuit suivante, exigeait une disposition plus particulière de la part de M. le maréchal, pour être en état de recevoir les ennemis. L'ordre fut donné pour qu'à la retraite toute l'infanterie prît les armes et se mît en bataille à la tête du camp, et pour que la cavalerie se tînt prête à se porter diligemment aux endroits qui seraient attaqués; les officiers généraux, surtout ceux de la gauche, eurent ordre d'envoyer pendant la nuit des patrouilles hors des lignes, pour être avertis de la marche que les ennemis pourraient faire par leur droite, et de s'allonger en proportion de leurs mouvements et de manière à ne point se laisser dépasser. M. le maréchal se tint à Mierdop, comme l'endroit le plus à portée des ennemis, et l'électeur au château de Jauche, qui n'était éloigné d'eux que d'une lieue.

A dix heures du soir le duc de Marlborough marcha par sa droite, comme pour aller à Saint-Tron; mais, arrivé à la hauteur de Landen, il se replia sur sa gauche et marcha

droit au château de Wanghe et à Heylissem, dont il savait que chaque pont n'était gardé que par un détachement de trente hommes ; il fut suivi de M. d'Overkerke, qui avait passé la Mehaigne aussitôt que l'armée anglaise s'était mise en marche.

Le 18, à trois heures du matin, M. de Marlborough fut maître de ces deux postes ; ses troupes entrèrent dans les lignes sans avoir trouvé la moindre résistance; on n'en fut même averti à la gauche que deux ou trois heures après. Trois régiments de dragons campés à Orsmael, au lieu de soutenir les postes de la ligne qui étaient à portée d'eux, ou au moins de donner avis qu'ils étaient attaqués, se sauvèrent à Léau.

Les officiers généraux de la gauche n'ayant donc été avertis que deux heures après que les ennemis eurent commencé à entrer dans les lignes, y marchèrent en diligence avec trente-six escadrons, et se firent suivre par plusieurs brigades d'infanterie. Ils trouvèrent les ennemis au nombre de quarante ou cinquante escadrons et quelques bataillons en bataille sur deux lignes fort étendues. Le temps qu'il fallut aux troupes pour arriver donna aux ennemis celui d'augmenter leurs forces. Pendant que notre cavalerie se mettait en bataille, en attendant l'infanterie, qui était encore éloignée d'une lieue, les ennemis, qui étaient formés et qui nous débordaient de beaucoup, chargèrent cette cavalerie et la rompirent presque sans résistance : c'était la plus mauvaise de toute l'armée ; elle consistait en trente faibles escadrons de Bavière et de Cologne qui ne tinrent pas, quatre d'Espagne qui ne valaient pas mieux, et deux de France qui furent les seuls qui se distinguèrent.

L'électeur et M. le maréchal, qui étaient à la gauche, à trois lieues de l'endroit où se passait l'action, n'en furent

avertis qu'entre sept et huit heures du matin ; ils s'y portèrent avec la plus grande célérité. En arrivant ils trouvèrent la cavalerie fort en désordre, mais déjà soutenue par onze bataillons qui firent des prodiges de valeur et sauvèrent par leurs manœuvres cette cavalerie qui, sans ce secours, aurait été infailliblement enveloppée.

Cependant l'armée des ennemis occupait déjà tous les terrains depuis les lignes jusqu'aux hauteurs de Tirlemont ; elle était formée en plusieurs endroits sur trois lignes, et il n'était plus possible de soutenir plus longtemps un combat qui devenait de plus en plus inégal. M. le maréchal et l'électeur pensèrent que si l'on s'opiniâtrait à attendre l'armée, qui n'arrivait que successivement et par parties, on la ferait combattre en détail, sans pouvoir faire ensemble un effort général ; c'est ce qui détermina l'électeur à retirer les escadrons qui étaient engagés ; ils furent toujours couverts par les onze bataillons, qui firent feu par pelotons, sans jamais être rompus, et les uns et les autres se retirèrent sur Noduwez, par où arrivait le reste de l'armée. On la rassembla et l'on fit une marche forcée pour aller camper sous Louvain, où la cavalerie arriva à dix heures du soir et l'infanterie à minuit, sans avoir vu d'ennemis pendant sa retraite.

Cette marche fut très-pénible, d'autant plus que les ennemis occupant Tirlemont, il fallut faire un grand détour. Il paraît qu'ils ne surent pas profiter de leurs avantages, et que, s'ils eussent marché aussitôt après l'action, ils auraient prévenu l'armée à Louvain, ou au moins fort maltraité l'arrière-garde. Mais, satisfaits sans doute d'avoir forcé les lignes, ils restèrent campés, la droite à Tirlemont, la gauche à la ligne entre Léau et Heylissem.

Le 19, à la pointe du jour, l'armée des deux couronnes se

mit en marche, passa la Dyle, tant à Louvain qu'au-dessus de la ville, et campa le long de cette rivière, la droite à Berthem, le centre sous Louvain, la gauche vers le Demer, le quartier de l'électeur à Herent et celui de M. le maréchal à Betlehem.

Vers neuf heures du matin, avant que l'arrière-garde eût passé la Dyle, l'avant-garde des ennemis parut; mais ils n'arrivèrent pas assez tôt pour rien entreprendre, et ils campèrent, la droite à Vlierbeeck, la gauche à Bierbeeck, les deux armées séparées seulement par la Dyle et Louvain.

Dans la position que prit celle des deux couronnes, elle couvrait tout le pays, coupait aux ennemis, d'un côté, le chemin d'Anvers et s'assurait, de l'autre, une marche facile pour regagner la Mehaigne en remontant la Dyle et couvrir Namur. Comme les deux armées étaient à peu près d'égale force, l'électeur et M. le maréchal jugèrent qu'il n'était pas possible aux alliés de songer au siége de cette place ni à celui d'Anvers, ne pouvant faire de pareilles entreprises sans se mettre dans une ligne de circonvallation, ce qui aurait pu donner la facilité d'interrompre leurs communications.

La position qu'ils avaient prise sur la rive droite de la Dyle coupait la nôtre avec Diest et Léau; c'est pourquoi on prit le parti d'évacuer Diest, où il y avait un bataillon. On fut aussi assez heureux pour retirer de Léau quatre régiments de dragons qui y étaient restés, et on n'y laissa que la garnison ordinaire, qui pouvait se défendre pendant quelque temps. On envoya en même temps à Namur huit bataillons, ensuite un régiment de dragons; ce qui, joint aux quatre bataillons qui y étaient déjà, mettait cette place en sûreté.

Suivant les détails envoyés à la cour par M. le maréchal de ce qui s'était passé dans la journée du 18, il paraît qu'elle ne

coûta que quatre-vingts hommes tués et deux cents prisonniers, parmi lesquels on compta MM. d'Alegre et de Horn, un bataillon pris dans Tirlemont, sept cents traîneurs qui, pendant la retraite, tombèrent entre les mains des ennemis, de même que dix pièces de canon qui avaient marché sans ordre au commencement de l'action. On trouvera toutes ces particularités dans la lettre que M. le maréchal de Villeroy écrivit au roi, et dans le détail qu'il envoya de l'affaire; on y a ajouté une lettre de M. d'Overkerke aux États-Généraux sur le même sujet.

La cour ne fut pas peu surprise d'apprendre qu'une armée telle que celle des deux couronnes, couverte par de bons retranchements eût été forcée dans son camp, et de voir les ennemis maîtres des lignes qu'on avait toujours regardées comme la principale défense de la frontière, et en état de pénétrer dans l'intérieur du pays. On fut persuadé à Versailles que le malheur qu'on venait d'éprouver n'avait sa source que dans la disposition qu'avait exigée la grande étendue des lignes, qui en rendait la défense très-difficile; c'est ce qui fit penser à sa majesté que le genre de guerre qu'on avait fait pendant cette campagne, ne convenant ni au génie de la nation, ni à une armée composée en partie de ses meilleures troupes, il fallait dorénavant faire la guerre comme par le passé, tenir la campagne et chercher à occuper de bons postes; néanmoins ne point s'exposer sans nécessité à une affaire générale, mais ne pas l'éviter avec trop de prudence. Le roi écrivit en conséquence à M. le maréchal de Villeroy la lettre qu'on va rapporter, et sa majesté manda en même temps à l'électeur de Bavière, que l'armée n'étant pas dans le cas de craindre une trop grande supériorité de la part des ennemis, et la défensive paraissant plus difficile à soutenir qu'une guerre

ordinaire, le seul parti qu'il fallait prendre à l'avenir était de tenir de près les ennemis, sans cependant chercher à les combattre quand il n'y aurait pas de nécessité, pourvu qu'ils n'en tirassent pas trop d'avantage.

Lettre du roi à M. le maréchal de Villeroy. Versailles, 21 juillet 1705[1].

Vous ne devez pas douter que je n'aie été surpris d'apprendre par votre lettre que les ennemis étaient entrés dans les lignes entre l'abbaye d'Heylissem et Léau, sans qu'aucunes troupes s'y soient opposées. Quoique je sois persuadé de votre vigilance et des soins que vous avez pris pour être soigneusement averti des mouvements des ennemis, il est pourtant bien désagréable de les voir au milieu des Pays-Bas, maîtres des lignes et de plusieurs postes importants, et mon armée dans la nécessité indispensable de se retirer précipitamment devant la leur, pour éviter son entière défaite, si vous aviez pris tout autre parti que de vous éloigner d'eux. Le désordre qui vous est arrivé vient de la disposition de votre armée, qu'il est impossible d'éviter dans une aussi grande étendue de pays que celle que vous avez à garder. Je ne vous impute rien de ce qui est arrivé; mais les affaires ayant entièrement changé de face, il faut oublier un genre de guerre qui ne convient point au génie de la nation ni à l'armée que vous commandez; elle est du moins aussi nombreuse que celle des ennemis. Parmi les troupes dont elle est composée, il y en a plusieurs d'une distinction capable de donner de la confiance aux autres, et d'en imposer aux ennemis; vous ne devez point à l'avenir les éviter avec trop de soin; vous devez faire la guerre comme on l'a faite par le passé, tenir la campagne, chercher tous vos avantages par la bonté des postes que vous occuperez, ne point vous exposer à une affaire générale sans nécessité, mais ne la pas éviter avec trop de précaution, parce que, si les ennemis s'en apercevaient, ils pourraient en profiter. Fortifiez mon armée le plus qu'il vous sera possible, et tirez de Namur une partie des bataillons que vous y avez

[1] Cette pièce se trouve en minute dans les archives du dépôt de la guerre, vol. 1829, 1re partie, 1re section, n° 19.

jetés quand il sera temps. Dans la situation où était leur armée, vous avez bien fait de fortifier cette garnison; tenez-moi informé régulièrement de ce qui arrivera jusqu'à ce que les affaires soient dans une situation à ne rien appréhender.

Le 21 M. le maréchal de Villeroy, voyant que l'armée des ennemis, depuis qu'elle était arrivée sur la Dyle, s'était beaucoup étendue sur sa droite et sur sa gauche, jugea qu'il ne devait point perdre de temps à se procurer les facilités de remonter cette rivière vers Florival et Wavres, ou de la descendre vers le Demer. Pour cet effet, il fit marcher sur sa droite au ruisseau de Voer un corps de cinq bataillons et de quatre régiments de dragons, aux ordres de M. de Guiscard. De même, pour faciliter une marche sur sa gauche et entrer dans la nouvelle ligne, construite entre le Demer et la Nèthe, si les ennemis se portaient de ce côté-là, il plaça à Werchter, à l'entrée de cette ligne, deux brigades d'infanterie et cinq régiments de dragons, commandés par M. de Caraman.

Le 23 on changea la disposition particulière des troupes dans l'ordre de bataille, et on les entremêla de manière que celles sur qui on pouvait le plus compter pussent soutenir les plus faibles. Quoique l'armée fût diminuée des huit bataillons et du régiment de dragons qu'on avait envoyés à Namur, et de quelques escadrons qui avaient été les plus maltraités à l'affaire des lignes, elle se trouvait composée de quatre-vingt-douze bataillons et de cent trente-neuf escadrons.

Mais M. le maréchal l'estimait fort inférieure à celle des ennemis, parce que les troupes d'Espagne étaient fort affaiblies, la journée du 18 ayant coûté à la seule cavalerie bavaroise la valeur de dix escadrons, et qu'au contraire les ennemis n'ayant laissé qu'un bataillon dans Liége et deux dans Maës-

tricht, et s'étant fait joindre par tout ce qu'ils avaient pu tirer de leurs garnisons, leurs forces s'étaient augmentées, tandis que celles des deux couronnes étaient diminuées. On fut quelques jours après plus positivement instruit sur cet objet par un ordre de bataille trouvé dans la poche d'un officier fait prisonnier, suivant lequel l'armée des ennemis était composée de quatre-vingt-dix-sept bataillons et de cent soixante-deux escadrons anglais et hollandais.

Toutes les nouvelles annonçaient de nouveaux projets d'attaque de leur part, principalement celui de passer la Dyle, pour marcher ensuite, en cas de succès, à Namur ou à Anvers. Leur position les mettait en effet également à portée de marcher ou vers la Meuse ou vers l'Escaut; mais M. le maréchal pensait qu'ils prendraient plutôt le parti ou d'attaquer Louvain, ou de marcher par leur gauche pour remonter la Dyle et se porter sur Wavres. Dans le premier cas, M. le maréchal se proposait de soutenir Louvain de toutes ses forces, et dans le second cas, d'aller occuper le poste avantageux de la rivière d'Yssche.

On mit dans Louvain dix bataillons, aux ordres de M. d'Artaignan; mais ces troupes étaient à peine suffisantes pour la sûreté de cette place : elle n'était fermée que d'une muraille de douze pieds de hauteur sans nulle défense, sans terrasse, et épaisse seulement de deux briques; le rempart était élevé, mais étroit : il fallait cependant du canon et des échelles pour y entrer; le fossé était profond et d'une rampe difficile.

Le 27 l'électeur jugea à propos de rapprocher de l'armée les quatre bataillons qui étaient près d'Anvers, aux ordres de M. de Gacé, et les fit venir à Boisschot, à l'extrémité de la nouvelle ligne qui aboutissait à la Nèthe; mais M. le maréchal, trouvant que ce poste, quoique bon pour de l'infanterie, serait

hasardé parce que les ennemis, maîtres d'Arschot, pouvaient y arriver en deux heures, et estimant plus avantageux de ne point diviser ses forces, fit avancer ces quatre bataillons jusqu'au pont de Werchter. On les remplaça par quatre bataillons espagnols et wallons moins en état de servir, qu'on envoya à Nazareth près de Lierre; ils passèrent ensuite au pays de Waes, aux ordres de M. de Gacé, et campèrent à Saint-Nicolas.

Il était d'autant plus instant de prendre des mesures pour se mettre en force et en état de résister aux entreprises des ennemis, que le duc de Marlborough avait réellement conçu le dessein de passer la Dyle le 30, et d'attaquer par sa gauche, comme il avait fait le 18 par sa droite.

Ce fut le 29 qu'il commença son opération, à quatre heures du soir : il fit marcher par sa gauche un détachement de dix-huit ou vingt bataillons et beaucoup de cavalerie que l'on vit distinctement le reste de la journée s'avancer vers Corbeeck et Neeryssche; ses gros équipages filèrent en même temps, et la plus grande partie de son camp resta tendue jusqu'à la nuit à la demi-portée du canon de Louvain. Après la retraite, son armée se mit aussi en marche, couverte par le bois de Merdael.

Pendant toute la nuit on n'eut que des avis incertains sur la direction qu'elle prenait. L'électeur, incertain de quel côté il marcherait, craignait pour Boisschot et n'osait abandonner Louvain; mais M. le maréchal, jugeant que les ennemis se porteraient plutôt sur leur gauche, envoya ordre à M. de Guiscard, qui commandait l'aile droite, la cavalerie et quelques brigades d'infanterie qu'on avait fait avancer de ce côté-là, de remonter la Dyle jusqu'à Neeryssche.

Le 30, à la pointe du jour, M. de Guiscard se mit en marche. A peine eut-il passé le petit ruisseau de Voer, que le bruit du canon lui apprit que le château de Corbeeck, où

nous avions un poste, était attaqué. Les ennemis avaient de l'autre côté de la Dyle quarante pièces de canon qui faisaient grand feu, et à la faveur desquelles ils s'étaient déjà établis sur le bord de la rivière et avaient jeté quelques pontons; mais le poste de Corbeeck ayant fait bonne contenance, et les troupes de M. de Guiscard étant arrivées avec du canon, ils se retirèrent avec précipitation.

Pendant que cela se passait de ce côté-là, un autre corps de leurs troupes attaquait le village de Neeryssche, et mille ou douze cents hommes y étaient déjà établis. L'électeur, instruit de ce qui se passait à sa droite, y accourut, et, après avoir donné ses ordres à Corbeeck, se porta sur Neeryssche. Il trouva dans les environs de ce village la maison du roi et les grenadiers à cheval, qui se disposaient à le reprendre. On l'attaqua avec beaucoup de vivacité. Les ennemis n'étant pas assez soutenus, et leurs colonnes étant trop éloignées, ils furent contraints, à huit heures du matin, d'abandonner ce poste : leur perte fut considérable. Toute l'armée ennemie se retira et alla camper la droite à Meldert, la gauche à Bossut.

L'armée des deux couronnes se porta, la droite au ruisseau de Neeryssche, la gauche près de Louvain; le quartier général à Corbeeck; on avait la Dyle devant soi, et on était à portée d'aller prendre une position le long du ruisseau de Neeryssche ou sur la Lasne; et comme on assurait que les ennemis iraient passer la Dyle à Wavres, on envoya reconnaître ces deux ruisseaux, où l'on trouva des postes très-avantageux.

Le 31 les ennemis s'approchèrent de l'abbaye de Florival, avec quelque cavalerie, et tentèrent de passer un gué près de ce poste; mais, l'infanterie qu'on y avait jetée ayant tiré quelques coups de fusil, ils se retirèrent.

Toutes ces tentatives ayant mal réussi, le duc de Marlbo-

rough suspendit ses mouvements; cependant tous les avis assuraient qu'il ne pensait pas moins aux moyens d'en venir à une action, sinon, au moins, de chercher à entreprendre sur Namur. Quant au dernier objet, on n'avait aucune nouvelle qu'il eût préparé d'autre artillerie que celle qui avait servi au siége de Huy, et qui était toujours embarquée; mais les eaux de la Meuse étaient si basses qu'il n'était pas possible de faire remonter de Maëstricht aucun convoi, aussi fut-on tranquille sur cet article.

M. le maréchal était bien plus persuadé que le projet du duc de Marlborough ne tendait qu'à combattre, et que c'était dans ce dessein qu'il s'était fait joindre par les garnisons presque entières de Liége et de Maëstricht, ce qui lui donnait une supériorité d'autant plus à craindre, qu'on ne pouvait, pour ainsi dire, point compter ni sur les Espagnols ni sur les Bavarois, lesquels, comme on l'a déjà fait observer, étaient très-affaiblis.

La cour fut si persuadée du danger de cette situation, qu'elle ne perdit point de temps à envoyer ordre à M. le maréchal de Villars de détacher de l'armée du Rhin six bataillons et dix escadrons, aux ordres de M. de Conflans, pour les faire passer aux Pays-Bas. M. le maréchal de Marcin eut ordre en même temps de quitter l'armée du Rhin, et de joindre l'électeur et M. le maréchal de Villeroy, pour les seconder. On pressa le départ de M. de Conflans sur les avis qu'on eut à la cour d'un détachement que les ennemis devaient faire de quelques troupes de Brandebourg et palatines pour joindre M. de Marlborough. Les troupes de M. de Conflans devenaient plus nécessaires que jamais aux Pays-Bas, pour s'y procurer au moins l'égalité, et pour pouvoir ou remplacer celles qu'on avait jetées dans Namur, ou pour augmenter le nombre de celles que

M. de Lamothe avait derrière les canaux du côté de la mer, et qui n'étaient pas en état de résister dans une aussi grande étendue de pays à ce que M. de Spaar pouvait entreprendre contre lui.

Ce dernier, toujours campé à Ervelde, près du canal de Gand, avait reçu quelques renforts, qui faisaient monter ses troupes à douze bataillons et cinq escadrons; ce qui le mit effectivement en état de former une entreprise sur les canaux.

Le 3 août il fit marcher toutes ses troupes, à l'insu de M. de Lamothe; passa, à Vinderhaute, le canal de Gand à Bruges, et campa le lendemain matin à Lovendeghem.

M. de Gacé, qui veillait à la partie située entre le pont de Pierre et le fort Rouge, envoya du renfort à M. de Lamothe, qui, de son côté, devait garder la partie depuis le fort Rouge jusqu'à la nouvelle ligne. Ce secours empêcha M. de Spaar de passer à Mariakerke.

Le 4 M. de Lamothe vint camper à Wondelghem près de Gand, et M. de Gacé à Meule Stede, gardant la ligne depuis ce village jusqu'à Exaerde.

M. de Lamothe se plaignait depuis longtemps du peu de troupes qu'il avait pour défendre les canaux et le pays dont la garde lui avait été confiée. Il n'y avait que dix-huit bataillons de campagne, indépendamment des garnisons, depuis Anvers jusqu'à la mer, et seulement un escadron. Les dix autres escadrons que M. le maréchal de Villeroy, sur l'avis des mouvements de M. de Spaar, y avait envoyés, n'avaient pas joint M. de Lamothe et étaient encore répandus dans le pays de Waes.

M. de Spaar continua sa marche. MM. de Lamothe et de Gacé eurent avis qu'il s'était avancé le 5 à Bellem et le 6 à Saint-Jooris. Ce mouvement leur faisant juger qu'il n'avait

d'autre objet que de raser le nouveau fort construit entre Bruges et Damme, M. de Lamothe marcha de ce côté-là avec six escadrons de cavalerie et de dragons, et fut joint par cinq bataillons qui étaient dans cette partie. M. de Gacé resta à Meule Stede.

Le 7 M. de Lamothe arriva à Bruges, campa sous cette place, mit à couvert toute la partie du nord et ôta à M. de Spaar les moyens d'y subsister.

M. de Spaar alla, le même jour 7, camper à Moerbrugge; mais la marche de M. de Lamothe et les mouvements que fit encore M. de Gacé l'obligèrent de renoncer à ses projets.

Le 8 il repassa le canal de Gand à Bruges; il se retira le même jour à Maldeghem, sur le canal de Damme, et le lendemain à Middelbourg, où il se trouva couvert par les canaux.

Après sa retraite, MM. de Lamothe et de Gacé occupèrent avec l'infanterie tous les postes du canal de Gand à Bruges jusqu'à Exaerde, et la tranquillité fut rétablie.

Pendant ces mouvements du côté de la mer, les armées restèrent dans l'inaction sur la Dyle, celle du roi à Corbeeck et celle des ennemis entre Meldert et Bossut. Ces derniers s'occupaient sur leurs derrières à raser les lignes; ils y employaient un grand nombre de paysans. Au dire des émissaires, ils souffraient beaucoup, tant par le manque de pain que par la mortalité des chevaux, et ils ne devaient faire aucun mouvement avant l'arrivée d'un convoi qu'ils attendaient de Maëstricht et de Liége, et qui devait leur apporter du pain et du biscuit pour huit ou dix jours.

Suivant quelques rapports, le projet du duc de Marlborough était d'aller assiéger ou même de surprendre Namur. D'autres le faisaient marcher sur le Picton ou le Demer; d'autres sur Nivelles et Hal; d'autres faisaient entrevoir qu'il

ne prendrait aucun de ces partis que dans le cas où il ne pourrait combattre l'armée du roi dans le poste qu'elle occupait.

D'après ces différents avis, M. le maréchal de Villeroy crut ne devoir prendre d'autres mesures que de ne point se laisser surprendre, de renforcer de quelque infanterie les garnisons de Mons et de Charleroy, de donner des ordres pour que l'on y fût sur ses gardes, ainsi que dans les places de derrière, comme Givet, Philippeville et Maubeuge.

Il ne craignait point de surprise ni même d'attaque pour Namur: il y avait une forte garnison dans cette place, et il était à portée de lui donner un prompt secours. Il n'avait pas plus d'inquiétude pour le Demer, ni pour la Flandre, comptant avoir assez d'avance pour prévenir ce que les ennemis pourraient entreprendre de ces côtés-là ; on était en état de défendre la nouvelle ligne, qu'on achevait entre le Demer et la Nèthe, ce qui devait donner le temps de se porter à celle de Lierre à Anvers et les moyens de soutenir ces deux dernières villes. M. le maréchal ne pensait pas non plus que les vues des ennemis les portassent sur Nivelles et Hal, ne regardant pas cet objet comme intéressant pour eux ; d'ailleurs il leur fallait trois jours pour y arriver, tandis que l'armée pouvait, en quelques heures, être rendue à Bruxelles. Un autre motif qui faisait juger qu'ils ne s'éloigneraient pas sitôt de Diest ni de Tirlemont était le besoin qu'ils avaient de leur armée entière pour couvrir les dépôts considérables de farines qu'ils y faisaient.

A l'égard du projet qu'on leur supposait de chercher à attaquer l'armée des deux couronnes dans le poste qu'elle occupait, M. le maréchal le jugeait le plus vraisemblable, et il ne doutait point en général que M. de Marlborough ne se prépa-

rât à une opération forcée, ayant appris que le grand convoi de biscuit lui était arrivé et qu'il restait chargé sur les voitures.

Comme tous les événements étaient prévus et toutes les dispositions faites en conséquence, on était tranquille au camp de Corbeeck.

Le projet de M. le maréchal était, si les ennemis passaient la Dyle à Wavres, d'aller occuper, derrière le ruisseau d'Yssche, un poste qu'il reconnut lui-même être bon et sûr; ce qui couvrait Bruxelles et Louvain. Il n'était pas à croire que les ennemis entreprissent de tourner la forêt de Soignies pour s'approcher de Bruxelles, parce qu'ils auraient perdu toute communication avec leurs derrières. Néanmoins M. le maréchal se proposait de les suivre ou de les côtoyer suivant les mouvements qu'ils pourraient faire, sans perdre de vue Louvain qui, n'étant qu'à deux lieues de leur droite, exigeait une attention particulière. Le plus grand embarras était de ne pouvoir avoir toutes ses forces réunies. On avait à protéger le pays et des villes ouvertes, qu'on ne pouvait soutenir qu'avec une armée. Il n'y avait de places, dans l'étendue de quarante lieues, que celle de Namur, qui même se trouvait à l'extrémité de la droite. Le duc de Marlborough pouvait, au contraire, ne se commettre à une action qu'avec toutes ses forces rassemblées; et il ne hasardait rien pour son propre pays.

On était donc fort incertain sur les projets des ennemis; et l'on voit par les lettres de M. le maréchal, qu'il ne l'était pas moins sur la suite des opérations de la campagne, qu'il faisait dépendre du premier mouvement que ferait le duc de Marlborough. Il se félicitait seulement, après ce qui s'était passé le 18 juillet, de se trouver dans une situation aussi peu défavorable.

Enfin le 14 on eut avis que les ennemis faisaient charger leurs gros équipages. On apprit ensuite qu'ils les avaient fait marcher le même jour au soir, et qu'ils se disposaient à les suivre.

Le 15, à la pointe du jour, ils décampèrent de Bossut et allèrent mettre leur droite à Corbaix, leur gauche vers Sombref. Comme cette marche n'indiquait point encore leur dessein, M. le maréchal ne fit aucun mouvement. Cependant ayant eu avis qu'ils devaient encore marcher le lendemain, l'électeur donna l'ordre de sonner le boute-selle le lendemain à la pointe du jour.

Le 16 au matin les ennemis se remirent en marche, passèrent la Dyle, sur deux ponts établis à Ottignies, et au Sart-Saint-Guillaume, et allèrent camper la droite à Genappe, la gauche vers le bois Seigneur-Isaac; ils laissèrent dans Tirlemont quatre bataillons et dans Diest mille hommes avec des détachements de cavalerie. Ils menaient avec eux dix pièces de vingt-quatre et seize mortiers, du pain pour cinq jours et du biscuit pour six.

Sur la nouvelle de ce mouvement et sur l'avis qu'ils devaient marcher quatre jours de suite, l'armée du roi quitta le camp de Corbeeck et alla occuper celui que M. le maréchal avait reconnu sur le ruisseau d'Yssche; elle appuya sa droite à Overyssche, sa gauche à Neeryssche; le quartier de l'électeur fut établi à Duysbourg, et celui de M. le maréchal à Overyssche. Cette position était regardée comme inattaquable.

Toutes les villes du pays étaient ouvertes, ainsi qu'on l'a déjà dit, et de nature à pouvoir être facilement emportées; on prit toutes les précautions nécessaires pour mettre à couvert celles qui étaient le plus exposées. Dès le 15 au soir, on

envoya sous Bruxelles neuf bataillons et douze escadrons de dragons aux ordres de M. de Grimaldi. Le lendemain, lorsqu'on vit que les ennemis s'approchaient de la forêt de Soignies, on renforça ce corps de neuf autres bataillons; on envoya en même temps à Waterloo, pour tenir la tête de la chaussée qui menait à Bruxelles, six escadrons de dragons aux ordres du sieur Jacob, dit Pasteur; de sorte qu'il y avait dans cette partie dix-huit escadrons et dix-huit bataillons en état d'empêcher qu'on ne s'approchât de Bruxelles; d'ailleurs l'armée n'était éloignée de cette ville que de deux lieues et demie, et on y communiquait par la forêt de Soignies. On laissa dans Louvain trois bataillons et trois escadrons de cavalerie, qui devaient continuellement envoyer des partis dehors, et donner avis des détachements que les ennemis pourraient envoyer vers le Demer. On craignait moins d'être surpris à Ath, Mons et Charleroy, et il n'y avait pas d'apparence que les ennemis songeassent à attaquer ces places. On les renforça chacune d'un bataillon, et l'on se borna d'ailleurs à y envoyer de nouveaux ordres, ainsi que dans celles du Hainaut français et de l'entre Sambre et Meuse, de redoubler de vigilance. On manda à M. de Gacé d'envoyer à Dendermonde deux bataillons de son camp de Meule Stede, et à M. de Lamothe d'être plus attentif que jamais à la sûreté des canaux.

Ces précautions étaient d'autant plus nécessaires, que tous les avis portaient que le dessein du duc de Marlborough était de déposter l'armée des deux couronnes et de l'attirer à un combat; que, pour cet effet, il cherchait à donner également de l'inquiétude pour Bruxelles et pour les autres villes du pays; que, s'il ne pouvait y parvenir par cette voie, il passerait la Senne à Hal, tomberait sur Dendermonde et marcherait en Flandre; que, s'il ne réussissait pas mieux, il ferait d'autres

marches et contre-marches, désolerait tout le pays et ferait des détachements de son armée, pour mettre à contribution les provinces de France limitrophes des Pays-Bas espagnols.

Ces nouvelles, quoique extraordinaires et peu dignes de foi, étaient néanmoins confirmées par le correspondant de confiance, qui s'en était assuré par la lecture d'une lettre d'un des députés des États-Généraux à un de ses amis. M. le maréchal de Villeroy avait peine à comprendre comment une armée aussi nombreuse que celle des ennemis osait s'avancer dans le pays, avec beaucoup d'artillerie et son gros bagage et s'éloigner de ses vivres, dont elle ne portait avec elle que pour onze à douze jours. Il ne pouvait se persuader qu'elle allât passer la Senne à Hal, ni même apercevoir quel pourrait être le but d'une manœuvre aussi extraordinaire. Au reste, quoique par les mesures qu'il avait prises il trouvât sa situation avantageuse, il lui restait toujours de l'inquiétude sur la séparation forcée d'une partie de ses troupes pour soutenir plusieurs grandes villes qui étaient sans défense.

M. le maréchal de Marcin, qui venait d'arriver à l'armée, trouvait aussi qu'on n'était pas assez fort pour chasser les ennemis du pays. Il pensait qu'outre les huit bataillons et les dix escadrons qu'on y faisait venir de l'armée du Rhin on pouvait en tirer encore deux fois autant sans craindre que celle-ci fût inférieure à celle du prince de Bade. Il écrivit sur ce sujet à M. de Chamillart, en rendant compte de la situation dans laquelle il avait trouvé les affaires aux Pays-Bas.

La cour n'était pas moins surprise qu'on l'était à l'armée, des projets de M. de Marlborough; elle pensait que, pour faire une tentative aussi hardie que celle d'attaquer l'armée des deux couronnes, il fallait que ce général fût persuadé



qu'il était de leur intérêt de ne pas exposer les Pays-Bas à l'événement d'une bataille; et ce fut sur cela que le roi manda à M. le maréchal de Villeroy qu'il pouvait, sans se commettre à un combat, embarrasser les ennemis de manière à leur donner lieu de se repentir d'une pareille entreprise; et que, s'ils continuaient leur marche, il devait surtout donner une attention particulière à Anvers. Sa majesté comptait que l'armée n'était pas inférieure en infanterie à celle des ennemis; mais, afin de la mettre encore mieux en état de ne plus rien craindre par la suite, elle donna l'ordre à M. le maréchal de Villars d'envoyer du Rhin en Flandre un nouveau renfort de huit bataillons et de douze escadrons.

C'était un secours d'autant plus nécessaire que, quoique M. le maréchal de Villeroy eût effectivement, après tous les renforts qu'il avait auparavant reçus de la Moselle, cent trois bataillons et cent quarante-sept escadrons, il ne pouvait pas mettre ensemble plus de soixante et dix bataillons et cent vingt escadrons, à cause des différents postes séparés qu'il avait à garder, tandis que les ennemis étaient réunis en un point au nombre de cent bataillons et de cent soixante-deux escadrons; aussi mirent-ils tout en usage pour tâcher de profiter de cette supériorité.

Le 17, à la pointe du jour, ils décampèrent de Genappe; et, après avoir feint de s'approcher du bois Seigneur-Isaac, et même de le déborder, ils se rabattirent sur leur droite, et campèrent, la droite au village et au ruisseau de La Hulpe, la gauche vers Braine-la-Leud. Par cette disposition ils paraissaient s'éloigner de Hal, mais ils étaient encore sur le chemin qui y conduisait; ils s'éloignaient aussi d'un chemin qu'ils auraient pu prendre le long de la rivière de Senne pour aller à Bruxelles. Ils le laissèrent à gauche et la forêt de Soignies à droite; en sorte

que, dans cette position, ils n'étaient à portée que de la chaussée de Waterloo, qui menait à Bruxelles. Le reste de la forêt qu'ils avaient dans le front de leur camp était un bois épais qu'on ne pouvait traverser que par de petits chemins où une voiture avait peine à passer.

Dans ces circonstances, M. le maréchal de Villeroy jugea nécessaire de renforcer le poste de Waterloo, qui n'était pas bon; il y fit passer un bataillon et trois cent cinquante grenadiers, et manda au sieur Pasteur, qui y était depuis la veille avec deux régiments de dragons, que, s'il était attaqué par des forces supérieures, il se repliât sur M. de Grimaldi. Ce dernier, avec les dix-huit bataillons, les douze escadrons de dragons et dix pièces de canon qui étaient à ses ordres, s'était posté à Niverdoy, à une lieue de Bruxelles. Là se joignait la chaussée de Waterloo à celle qui venait de La Hulpe par Groenendael. Ce poste était très-avantageux; il avait à sa gauche plusieurs étangs, et à sa droite des ravins impraticables qui descendaient jusqu'à la Senne. Outre cela, on le retrancha, on coupa la chaussée de Waterloo, et on fit des abatis jusque dans les moindres avenues; de sorte que les ennemis ne pouvaient attaquer ce poste ni par sa droite ni par sa gauche, ni en approcher que par le grand chemin, qui était bien retranché.

On fit passer en même temps à l'extrémité de la droite de l'armée trois brigades d'infanterie qui s'appuyèrent au bois de Soignies; c'était moins par la nécessité de couvrir le flanc droit du camp, qui était très-bon, que pour avoir ces troupes plus à portée de fortifier au besoin le côté de Bruxelles.

Quoiqu'on ne comprît encore rien au dernier mouvement des ennemis, on ne doutait point qu'ils ne fussent à la veille de tenter l'exécution d'un grand dessein, soit en attaquant

l'armée, soit en cherchant à s'emparer de Bruxelles ou de Louvain, si l'on prenait le parti d'abandonner la position qu'on occupait et l'une de ces deux places pour se retirer sous l'autre. Ils tentèrent d'abord de nous déposter par des manœuvres du côté de Bruxelles.

Ils les commencèrent dans la nuit du 17 au 18. Toute leur armée se mit à cet effet en mouvement, dès dix heures du soir, le 17. Une colonne d'infanterie et de cavalerie se porta sur Waterloo, et attaqua le sieur Pasteur, qui, après avoir soutenu quelque temps ce mauvais poste, fut obligé de l'abandonner. Il se retira en bon ordre, et toujours se battant, sans que les ennemis pussent l'entamer. Comme ils ne le suivirent que pendant une demi-heure, le sieur Pasteur, voyant qu'ils prenaient un autre chemin, retourna à son poste et s'y établit de nouveau.

Une autre colonne des ennemis, plus considérable que la première, s'avançait en même temps par la chaussée de La Hulpe, qui menait à Groenendael, de là à Boitsfort, et débouchait dans la plaine de Bruxelles, laissant à gauche la chaussée de Waterloo, ce qui rendait inutile le poste et le retranchement de Niverdoy. Comme il n'y avait point de troupes à Groenendael, les ennemis n'eurent pas de peine à s'en emparer.

A deux heures après minuit, le gros de leur armée marcha par sa droite, entre la Lasne et l'Yssche, et ne montra d'abord qu'une tête de cavalerie, comme pour chercher à nous amuser et à favoriser les attaques du côté de Bruxelles.

Le 18 au matin, l'électeur informé de ce qui se passait dans cette dernière partie, envoya aussitôt à Boitsfort deux brigades d'infanterie, et manda à M. de Grimaldi de fortifier ce poste, comme le seul capable d'arrêter les ennemis.

Presque dans le même instant, il reçut avis de tous côtés que le reste de l'infanterie des ennemis marchait sur Bruxelles, et que cette ville serait dans peu attaquée : c'était effectivement ce qu'annonçaient toutes les dispositions du duc de Marlborough.

Ce fut le moment où il fallut se décider ou à marcher à Bruxelles, pour empêcher les ennemis de s'en rendre maîtres, ou à abandonner cette ville pour sauver Louvain, qui aurait couru le même risque si l'on eût préféré le salut de Bruxelles, car on ne pouvait soutenir en même temps ces deux places. Cette alternative était d'autant plus malheureuse, que la perte de l'une ou de l'autre exposait également tout le Brabant à être successivement envahi. La conservation de Bruxelles parut mériter la préférence : on résolut d'y marcher.

Pendant que l'électeur et MM. les maréchaux de Villeroy et de Marcin prenaient cette importante résolution, la tête de la cavalerie des ennemis, qu'on voyait marcher depuis une heure par sa droite, ce qu'on avait pris pour une feinte propre à couvrir leur marche sur Bruxelles, s'avança sur les hauteurs d'Overyssche. L'électeur, accompagné de MM. les maréchaux, alla, à sept heures du matin, après le conseil qu'on venait de tenir, reconnaître cette tête, qui s'augmentait continuellement, et qui était suivie d'une autre colonne de cavalerie. On vit distinctement, non-seulement ces deux colonnes bien formées longer, entre la Lasne et l'Yssche, parallèlement le front du camp de l'armée des deux couronnes, mais encore des colonnes d'infanterie déboucher du bois et suivre cette cavalerie. Des partis qu'on avait envoyés de tous côtés rapportèrent en même temps que l'armée du duc de Marlborough marchait par sa droite; qu'elle était suivie de celle de d'O-

verkerke, qui était déjà éloignée de Braine-la-Leud, et que les colonnes qui s'étaient avancées à Waterloo et Groenendael étaient une arrière-garde. Tous les rapports à ce sujet étaient uniformes.

Alors on fut persuadé que le vrai dessein du duc de Marlborough était d'attaquer; que les bizarres et inutiles mouvements qu'il avait faits depuis quatre jours n'avaient eu pour objet que de nous déposter, et que c'était uniquement dans cette vue qu'il venait de faire faire deux fausses attaques du côté de Bruxelles.

En conséquence, on changea de résolution; on ne marcha point à cette ville, et l'on prit le parti de marcher sur la rivière d'Yssche.

Les ennemis continuèrent leur marche, embrassèrent le front de notre camp, mirent leur droite vis-à-vis de Neeryssche, et leur gauche à La Hulpe. Alors on se disposa à recevoir le combat, que l'on crut pouvoir commencer l'après-midi; mais tout se passa tranquillement le reste du jour.

On s'attendait bien qu'il n'en serait pas de même le lendemain matin; et, comme on apprit que les ennemis avaient entièrement abandonné la forêt, on fit revenir, pendant la nuit, sur notre droite, les troupes qu'on avait envoyées du côté de Bruxelles, excepté huit bataillons et deux régiments de dragons, qui y restèrent sous les ordres de M. de Grimaldi; et on envoya à la gauche, près de Neeryssche, qui était la partie la plus essentielle et la plus propre à la cavalerie, les treize escadrons de la maison du roi.

Le 19, à la pointe du jour, tout se trouva disposé à recevoir les ennemis, et on ne doutait plus que leur supériorité ne les déterminât enfin à attaquer; mais, au grand jour, on ne vit de leur part aucune disposition qui pût le faire croire:

leur armée était seulement campée vis-à-vis de nous et tenait les haies sur la hauteur, sans avoir dans les fonds aucun poste avancé.

Vers midi, on vit néanmoins dans leur camp un grand mouvement qui fit juger qu'ils disposaient leurs troupes et leur artillerie pour le combat; mais, deux ou trois heures après, on s'aperçut qu'ils détendaient et qu'ils marchaient par leurs derrières. En effet ils repassèrent la Lasne, se retirèrent sur Wavres, et campèrent ce jour-là la droite à la hauteur de Florival et la gauche à Limale et Limelette. Aussitôt qu'on fut certain de leur retraite, on détacha mille chevaux après leur arrière-garde; mais on ne put l'atteindre.

C'est ainsi qu'échouèrent les vastes projets du duc de Marlborough, dont les marches et contre-marches n'aboutirent qu'à fatiguer son armée. Suivant ce qu'on lit dans les lettres de M. le maréchal de Villeroy, M. de Marlborough ne manqua pas d'en jeter la faute sur les généraux hollandais, comme il avait fait précédemment sur le prince de Bade pour les affaires de la Moselle. M. le maréchal de Villeroy paraît aussi persuadé que ce fut à tort qu'il chercha à se disculper, et qu'il porta seul le blâme d'avoir mal exécuté ses grandes entreprises, et de n'avoir osé, avec une armée de cent bataillons et cent soixante-deux escadrons, attaquer celle des deux couronnes, que M. de Villeroy ne portait qu'à soixante et dix bataillons et cent vingt escadrons, tant à cause des dix-huit bataillons et des dix-huit escadrons qu'on avait été obligé d'envoyer du côté de Bruxelles, que des troupes qu'on avait laissées à Louvain et à Namur; mais, pour ne pas laisser d'incertitude à ce sujet, on rapportera au rang des pièces la lettre que le duc de Marlborough écrivit aux États-Généraux pour se plaindre d'avoir été arrêté par leurs députés, et celle de ces mêmes députés

au pensionnaire Heinsius pour justifier leur conduite à cet égard [1].

On rapportera également les lettres par lesquelles l'électeur de Bavière et M. le maréchal de Villeroy rendirent compte au roi de ce qui venait de se passer, demandant en même temps des renforts du Rhin qui pussent les mettre en état de faire sortir les ennemis des Pays-Bas et d'achever glorieusement la campagne, de même que les réponses que sa majesté fit à ces lettres, pour expliquer ses intentions à l'électeur et à son général.

Le 20 on eut avis qu'un corps de troupes des ennemis s'était avancé à Grez, sur la rive droite de la Dyle; qu'ils faisaient des ponts sur cette rivière, ce qui donnait à croire qu'ils la repasseraient incessamment, et qu'ils se rapprocheraient de leurs vivres qui étaient toujours à Diest et à Tirlemont, où ils faisaient cuire du pain. Ce mouvement allait nous rejeter dans la partie de Louvain, et on se tint prêt à marcher, pour aller de nouveau couvrir cette place; mais comme on apprit que les ennemis séjournaient dans leur camp près de Wavres, on resta dans celui d'Overyssche. Il n'y avait nulle apparence que le duc de Marlborough, après s'être retiré, pensât de nouveau à entreprendre par sa gauche. On jugea donc dès ce moment pouvoir retirer tout ce qui était resté du côté de Bruxelles; et en y joignant les huit bataillons et les dix escadrons que M. de Conflans amenait du Rhin, et qui devaient arriver le 20 à Maubeuge, et le 25 à Bruxelles, on était encore plus en état qu'auparavant

[1] Ce qu'il y a de certain c'est que, après la campagne, M. de Marlborough fut reçu en Angleterre avec toutes sortes de témoignages de satisfaction de la part de la reine et du parlement; que les députés des États-Généraux furent révoqués, et M. de Slangenbourg, général hollandais, accusé d'avoir conseillé aux députés de s'opposer à l'attaque, fut disgracié. On rapportera à ce sujet, au rang des pièces, le discours que lord Haversham fit au duc de Marlborough dans la chambre des pairs.

d'assurer la protection de Bruxelles et de Louvain, et de pouvoir déconcerter entièrement les projets des ennemis. M. le maréchal de Villeroy pensait que, tant qu'ils n'avaient pas d'avantage marqué sur nous, on n'avait point à craindre le siége de Namur; ceux de Mons et de Charleroy lui paraissaient impossibles, ne croyant pas l'armée ennemie en état de faire de si grandes entreprises après ce qu'elle devait avoir souffert et par la course de la Moselle et par les mouvements qu'elle venait de faire; moins d'inquiétude encore pour la partie du Demer et pour la Flandre; et les lettres de M. le maréchal de Villeroy au roi font connaître que les choses étaient même plus heureusement disposées de ce côté-là que de celui où il se trouvait, parce que la nouvelle ligne de Werchter à Boisschot jusqu'à Anvers était très-bien rétablie; il paraissait même désirer que les ennemis s'y portassent, pour avoir enfin Bruxelles et Louvain en entière sûreté.

M. le maréchal pensait dans ce moment bien différemment de ce qu'il avait fait au commencement de la campagne, au sujet des lignes, assurant sa majesté que, malgré le malheur arrivé le 18 juillet, il regardait comme un grand avantage d'avoir de bonnes lignes devant soi; que si l'on avait été surpris dans celles de Léau à Heylissem, c'était uniquement à la conduite qu'on avait tenue, et non aux lignes qu'il fallait s'en prendre; et que, dans les circonstances présentes, on était plus en état de défendre celles qui restaient que les postes qu'on avait occupés depuis que les ennemis avaient rasé une partie de celles de la Ghète. Au reste on voit par ces mêmes lettres que, suivant son sentiment, le duc de Marlborough n'avait d'autre parti à prendre que de détruire les lignes: bientôt on eut lieu de croire que c'était en effet son dessein.

Le 22 son armée quitta les environs de Wavres repassa la

Dyle, et alla camper la droite à Thorembais-Saint-Tron, la gauche à Nil-Saint-Vincent. Quelques avis assuraient qu'elle devait marcher à Fleurus; mais cela paraissait d'autant moins vraisemblable qu'elle aurait été trop éloignée de ses vivres, et l'on continuait de penser qu'elle se rapprocherait plutôt de Tirlemont, et qu'elle n'avait rien de mieux à faire que le siége de Léau. M. le maréchal de Villeroy paraissait peu inquiet de la perte de cette place, ni de celles de Tirlemont et de Diest, ne doutant point que, lorsqu'on aurait rassemblé toutes ses forces, on ne les reprît à la fin de la campagne, et qu'on ne pût les garder pendant l'hiver, sans être obligé pour les soutenir de rétablir les lignes; on craignait seulement beaucoup de difficulté pour les subsistances.

Pendant ce temps, l'armée fut augmentée des huit bataillons et des dix escadrons que M. de Conflans amenait du Rhin: ils arrivèrent à Bruxelles le 25. Celle des ennemis, au contraire, diminuait chaque jour par les fatigues, la désertion et la maladie qu'on assurait y régner parmi les hommes et parmi les chevaux. Tous les avis annonçaient aussi une grande division entre le duc de Marlborough et le général d'Overkerke. Ce fut même à cette désunion que M. le maréchal de Villeroy attribuait principalement le mauvais succès de leur dernière entreprise, estimant qu'il ne leur aurait pas été impossible de réussir et de profiter de leur supériorité pour engager le combat, ou au moins pour s'emparer de quelque place importante, telle que Malines, Bruxelles ou Louvain, dont une seule perdue aurait entraîné sans ressource la perte du Brabant. A cette occasion M. le maréchal, en faisant de nouveau à sa majesté le tableau de la situation critique dans laquelle on venait de se trouver, lui représenta que si une fois les ennemis, étant supérieurs, agissaient de concert, il fallait

s'attendre à perdre infailliblement le pays, si l'on ne se mettait en état d'y faire offensivement la guerre.

La marche rétrograde que M. de Marlborough avait faite le 22 ne décidait pas encore son entière retraite. C'est pourquoi l'on ne fit encore aucun mouvement; on se borna à envoyer mille chevaux dans la Campine, sous les ordres de M. de Tournefort, pour chercher à entreprendre sur les convois que les ennemis tiraient de Breda et de Bois-le-Duc : c'était une principale branche de leurs subsistances.

Le 27 ils décampèrent de Thorembais-Saint-Tron et de Nil-Saint-Vincent, et allèrent camper leur droite à l'abbaye de la Ramée, leur gauche à Perwez; le quartier du duc de Marlborough fut établi à la Ramée et celui de M. d'Overkerke à Mellemont. Ils envoyèrent à Jodoigne un corps avancé pour leur communication avec Tirlemont.

Les ennemis étant ainsi entièrement éloignés de Bruxelles et de Louvain, MM. les maréchaux de Villeroy et de Marcin furent d'avis de porter l'armée sur la Velpe, entre Louvain et Tirlemont, afin de se rapprocher de cette dernière ville; mais ils n'y trouvèrent aucune position favorable à leur dessein et ils jugèrent plus à propos de s'allonger vers Louvain et la basse Dyle.

Le 29 l'armée marcha et alla camper le long de cette dernière rivière, depuis Neeryssche jusqu'à une petite lieue de Werchter. On laissa à Neeryssche, qui de la gauche était devenu la droite, deux brigades d'infanterie, deux régiments de dragons et la maison du roi, qu'on y avait fait passer lorsqu'on s'était disposé au combat. L'infanterie fut mise en première ligne depuis Neeryssche jusqu'à Louvain, et depuis Wilsele, au-dessous de cette ville, jusqu'à Wichmale. L'électeur de Bavière établit son quartier à Betlehem, couvert par ses gardes et par les gardes françaises et suisses. La cavalerie fut placée en se-

conde ligne. La droite de la position s'étendait depuis Neer-yssche jusqu'au delà de Deygenoven, et la gauche depuis Betlehem jusque vers Wackerzeele et Werchter. Deux régiments de dragons s'établirent à Corbeeck, et quelques autres à l'extrémité de la gauche.

On rapprocha en même temps de cette gauche les troupes qui étaient restées sous Bruxelles, desquelles l'infanterie campa à Werchter et Ninde, à l'entrée de la nouvelle ligne, où étaient les ponts sur la Dyle; elle consistait en quinze bataillons, y compris sept des huit bataillons que M. de Conflans avait amenés du Rhin. Le huitième resta à Bruxelles, avec les deux plus faibles escadrons des dix qui étaient aussi venus du Rhin. Quant aux huit autres escadrons, comme ils étaient très-fatigués et attaqués de la maladie, ils eurent ordre d'aller à Nazareth près de Lierre, où ils arrivèrent quelques jours après, sous les ordres de M. de Gacé. Ils y étaient à portée de la ligne d'Arschot à Anvers. Pour les remplacer à l'armée, on fit revenir de la Flandre quelques escadrons qu'on y avait envoyés.

Le même jour que l'armée décampa, les ennemis, jugeant sans doute qu'elle devait s'avancer sur la Velpe, quittèrent leur camp de la Ramée, et se portèrent entre les deux Ghètes. Ils y campèrent la droite à Oplinter, vers Weser, la gauche à Noduwez, vers Heylissem; ils abandonnèrent dans leur vieux camp le fourrage qu'ils avaient assemblé pour huit ou dix jours, ayant vraisemblablement compté y rester quelque temps.

On fut instruit de ce mouvement le 30. Il confirma M. le maréchal dans l'idée où il était que les ennemis allaient faire le siége de Léau; cependant, comme il ne crut pas possible de s'opposer à cette entreprise, il résolut de ne point chercher à la troubler, mais de se préparer secrètement, par des appro-

visionnements d'avoine et de fourrages, les moyens de reprendre cette place avant l'hiver, de même que Diest et Tirlemont; et, pour ôter aux ennemis tout soupçon, et leur faire croire que son unique objet était de rendre son camp meilleur, pour l'occuper le reste de la campagne, il fit faire le long de la Dyle, depuis Neeryssche jusqu'à Corbeeck, des retranchements auxquels il employa deux mille travailleurs.

En faisant part à la cour de son projet, il insista de nouveau sur la nécessité d'augmenter l'armée dans les premiers jours d'octobre, au moyen de nouveaux renforts tirés de celle du Rhin, qu'il estimait, ainsi que M. le maréchal de Marcin, beaucoup trop forte, eu égard au nombre de troupes qui lui étaient opposées par M. le prince de Bade, et à l'impossibilité où elle était d'entreprendre sur ce prince.

La cour ne pensait pas de même, et l'événement ne justifia que trop l'idée qu'elle avait des forces de M. le prince de Bade, lorsqu'on apprit, quelques jours après, que les troupes palatines et de Brandebourg, après avoir feint de descendre à Mayence, pour venir aux Pays-Bas, avaient rejoint diligemment ce prince, qui était entré sans résistance dans les lignes de la Moder. Il eût été question alors d'envoyer des secours à M. le maréchal de Villars plutôt que de lui demander des troupes : c'est ce qu'on peut voir dans la réponse que M. de Chamillart fit sur ce sujet à M. le maréchal de Villeroy.

M. de Marlborough avait effectivement reçu ordre des États-Généraux de faire le siége de Léau. Un détachement de dix à douze mille hommes alla investir cette place et ouvrit la tranchée dès le 3 septembre. La place était presque sans défense, excepté celle des marais qui l'environnaient. Le château seulement pouvait se soutenir quelque temps, mais il n'y avait pour garnison qu'un bataillon espagnol et les débris

d'une compagnie franche de vingt-cinq ou trente hommes, commandée par le baron du Mont, brigadier dans les troupes d'Espagne, qui fit mal son devoir, et qui fut aussitôt pris qu'assiégé; car la grosse artillerie, au nombre de quinze pièces et douze mortiers, étant arrivée de Maëstricht le 4, et ayant été mise aussitôt en batterie, avec les autres pièces détachées de l'armée, il demanda à capituler, et se rendit le 5 prisonnier de guerre, sans que les ennemis eussent tiré un seul coup de canon.

Le 6 M. le maréchal de Villeroy apprit la reddition de la place avant d'avoir su qu'elle fût assiégée. Son projet était toujours de la reprendre, ainsi que Diest et Tirlemont, aussitôt que les ennemis se sépareraient, étant bien convaincu que, n'ayant plus ces postes, ils ne pourraient plus tenir pendant l'hiver Saint-Tron, Hasselt, Tongres, ni les autres petites villes du pays de Liége. Il lui semblait même que le moment de cette opération n'était pas éloigné, ayant déjà quelques avis que le duc de Marlborough devait bientôt quitter l'armée pour aller prendre les eaux d'Aix-la-Chapelle; qu'après son départ ses troupes se retireraient vers Munster-Bilsen; que M. de Spaar, qui était toujours à Middelbourg, du côté de la mer, avait déjà commencé à séparer les siennes, et qu'il en avait envoyé une partie à Hulst et au Sas de Gand.

En attendant la confirmation de ces nouvelles et le moment de la retraite des ennemis, M. le maréchal fit continuer les ouvrages le long de la Dyle et du ruisseau d'Yssche. On comptait faire travailler dans les environs de Bruxelles; et comme Louvain se trouvait pour lors la place la plus avancée du côté des ennemis, on répara la partie située sur la droite de la Dyle, et on fit des dispositions pour laisser, pendant l'hiver, dans cette place un grand nombre de troupes, sous

prétexte d'achever et de perfectionner ces travaux, mais dans l'objet de marcher, lorsque l'occasion s'en présenterait, à Léau et à Diest.

On resta plusieurs jours dans la même incertitude sur les projets des ennemis. Il était toujours question de leur prochaine séparation, aussitôt qu'ils auraient achevé de manger le pays qui se trouvait entre eux et nous; mais on assurait que le projet de M. de Marlborough était de faire hiverner le long de la Meuse, depuis Huy jusqu'à Maseyck cinquante mille hommes, dont la destination serait de soutenir Léau, Diest, Saint-Tron, Tongres, Hasselt et Borchloon, qu'il se disposait à faire fortifier.

Quelques avis annonçaient aussi que ce général, toujours irrité de ce qu'on lui avait fait manquer les conquêtes dont il s'était flatté après avoir percé les lignes de la Ghète, ne pouvait se résoudre à finir ainsi la campagne; qu'il avait des vues sur Lierre et Anvers, et qu'il se disposait à y marcher. On commença à craindre que ces nouvelles ne fussent pas sans fondement, lorsqu'on apprit que le baron de Spaar, qui avait renvoyé une partie de ses troupes dans les places, les avait rassemblées, et était allé, avec quatorze bataillons et cinq escadrons, le 8, de Middelbourg camper au nord du Franc de Bruges, comme pour faire diversion sur Bruges et Damme, dont il n'était éloigné que d'une lieue et demie.

Malgré cela, M. le maréchal de Villeroy eut peine à se persuader que le duc de Marlborough pensât à marcher sur Lierre, parce qu'ayant une fois passé le Demer il ne donnait plus d'inquiétude pour Bruxelles ni pour Louvain, et qu'alors l'armée entière des deux couronnes pouvait se porter sur ce point et le soutenir. M. le maréchal parut penser que, comme M. de Marlborough commençait à manquer de fourrages, et

que son armée périssait par les maladies et la désertion, il irait plutôt dans la Campine chercher du repos et des subsistances.

Ces incertitudes duraient déjà depuis trop longtemps; les fourrages devenaient aussi fort rares; tout était mangé depuis la Dyle jusqu'au canal de Bruxelles, et on était à la veille d'être obligé d'envoyer la cavalerie sur les derrières. On lui donna de l'avoine pour prolonger son séjour à l'armée et celui de l'armée dans sa position. Mais cette précaution fut superflue : on apprit le 16 que les ennemis démolissaient Tirlemont; et le 17, après avoir évacué cette place, ils commencèrent à s'allonger vers Borchloon.

Le 18 toute leur armée marcha et alla camper à Diest, Montaigu et Haelen, ne laissant à Léau que six à sept cents hommes. Le lendemain elle passa le Demer au-dessus d'Arschot et campa dans la vieille ligne, la droite à West-Meerbeeck, sur la Nèthe, où furent ses ponts, la gauche à Arschot, où l'on fit descendre ceux qui avaient servi au passage du Demer. A l'approche des ennemis, le poste de cent cinquante hommes qui était à Boisschot se retira en bon ordre et sans perte.

Aussitôt qu'on eut avis de ces mouvements, on fit allonger l'armée vers la Nèthe; mais, comme la gauche des ennemis était encore fort près de Louvain, et qu'il ne fallait pas perdre cette ville de vue, on y fit entrer neuf bataillons et un régiment de cavalerie, aux ordres de M. d'Artaignan. L'armée campa par pelotons le long de la Dyle et de la nouvelle ligne, depuis cette ville jusqu'à la Nèthe. Toute la cavalerie de l'aile gauche fut placée à Betlehem, la maison du roi entre Wichmale et Werchter, vingt et un bataillons depuis Werchter jusqu'aux ponts de Ninde, cinquante-six bataillons, deux régiments de dragons et la cavalerie de Bavière et de Cologne

dans la nouvelle ligne depuis Kluys-Capelle, sur la rive droite de la Dyle, jusqu'à Boisschot et même au-dessous, en bordant la Nèthe. Toute la cavalerie de l'aile droite fut mise en seconde ligne entre Boisschot et Heyst-op-den-bergh; dix bataillons, cinq régiments de dragons et l'artillerie venue du Rhin à Malines furent envoyés à Iteghem, à deux lieues de Lierre, sous les ordres de M. de Guiscard. Le quartier de l'électeur de Bavière fut établi à Heyst-op-den-bergh, et celui de M. le maréchal de Villeroy à Haller.

Comme il n'y avait plus rien à craindre pour Namur, on retira de cette place six bataillons et un régiment de dragons, qu'on fit venir par Gembloux sur Louvain, et qui furent remplacés en partie à Namur par un régiment tiré de Philippeville; de sorte que l'infanterie de l'armée, disposée comme on vient de le marquer, se montait à cent cinq bataillons, y compris les troupes qui étaient à Louvain, deux bataillons d'artillerie et un de bombardiers. On augmenta l'artillerie de vingt-huit pièces. Quant à la cavalerie, il y en avait plus que la nature du pays ne permettait d'en employer.

Cette disposition mettait en état de prévenir les ennemis de quelque côté qu'ils pussent marcher. Les troupes qui campaient sur la rive gauche de la Dyle pouvaient également se porter au secours de Louvain, ou joindre, en moins de deux heures, celles qui étaient dans la nouvelle ligne, dont la situation entre la Dyle et la Nèthe était très-avantageuse. Les ouvrages de cette ligne étaient bons, et le front en était couvert en partie par un marais. On était de même à portée de donner la main à un corps avancé qui était à Iteghem, dont la destination était d'éclairer la chaussée qui conduisait au passage de la Nèthe, et d'aller occuper le poste de Nazareth près de Lierre, aussitôt que les ennemis commenceraient à passer

cette rivière. Ils demeurèrent plusieurs jours dans leur position, occupés à raser l'ancienne ligne d'Arschot. On apprit que pendant ce temps le duc de Marlborough était allé faire une course à Breda pour y conférer avec les députés des États-Généraux, et qu'il y était arrivé le 22. On ignorait si ces conférences rouleraient sur de nouvelles opérations ou sur des arrangements pour des quartiers d'hiver, ce que l'on jugea plus vraisemblable.

M. le maréchal pensait déjà aux moyens d'établir les siens; et, jugeant que les ennemis resteraient en force aux Pays-Bas, il demandait à la cour que, pour être en état de s'opposer aux entreprises qu'ils pourraient faire, on laissât dans les places avancées, comme Namur, Louvain, Lierre, Anvers, Malines, Vilvorde et Charleroy, indépendamment de ce qui serait nécessaire pour la garde du reste du pays, soixante bataillons et cent escadrons, disposés de manière à pouvoir s'assembler en deux fois vingt-quatre heures. On voit même qu'il fit, à ce sujet, de vives représentations à la cour, qui, voyant le mauvais état des affaires en Alsace, ayant avis que les ennemis devaient envoyer des troupes hiverner sur la Moselle, désirait que ces deux objets fissent la base du plan des opérations d'hiver. M. de Lamothe, de son côté, demandait qu'on lui laissât, dans la partie de la mer, vingt-quatre bataillons, qu'il jugeait nécessaires pour garder les places et les canaux depuis Nieuport jusqu'à Mendonck et Saffelaere. Il envoya le 25 à la cour un projet de disposition pour ces troupes.

Mais on était, pour ainsi dire, aux ordres des ennemis, et l'on ne pouvait décider sur ce grand objet, sans avoir auparavant quelque notion sur leurs projets pour leurs quartiers d'hiver. On ne voyait encore de leur part aucune disposition relative à cet objet; on apprenait même, au contraire, que,

dans la conférence de Breda, il avait été question de nouvelles opérations, et que le duc de Marlborough, voyant que son projet sur Lierre n'était pas du goût des États-Généraux, peut-être aussi lui-même persuadé qu'il n'aurait pas de succès, avait résolu de tenter une entreprise du côté de l'Escaut; et dès le 27 les émissaires rapportèrent que l'ouvrage de la destruction de la ligne d'Arschot étant achevé, il faisait ouvrir à sa droite des marches sur Herenthals.

Effectivement, il ne tarda pas à marcher vers cette partie; il décampa le 28 d'Arschot et alla entre les deux Nèthes, où il mit sa droite à Grobbendonck, son centre et son quartier général à Herenthals, sa gauche entre Tongerloo et Geel.

Le même jour M. le maréchal, qui, dès la veille, s'était disposé à s'allonger par sa gauche, marcha aussi et porta l'armée depuis Boisschot, où fut sa droite, jusqu'à Moldernet, dans la ligne de Lierre, où elle appuya sa gauche. M. de Gacé avec dix bataillons était à Moldernet, huit escadrons à Embleken, neuf bataillons et six escadrons en avant de Nazareth et de Lierre. Le reste de l'infanterie et de la cavalerie occupait de même plusieurs camps séparés, sur la rive gauche de la grande Nèthe depuis Lierre jusqu'à Boisschot, comme on peut le voir dans la disposition des troupes qui fut envoyée à la cour. Le quartier général fut établi à Berlaer, au centre de l'armée. Elle se montait alors à quatre-vingt-quinze bataillons et cent trente-deux escadrons, non compris les troupes qu'on avait laissées à Louvain aux ordres de M. d'Artaignan.

Le 30 on fit quelque changement dans cette disposition, parce que, la droite des ennemis étant fort près de la ligne de Lierre à Anvers, il fallut renforcer cette partie et en même temps prendre des mesures pour faciliter les subsistances. On envoya donc à Oeleghem la maison du roi et la gendarmerie, qui

étaient entre Iteghem et Haller, et la cavalerie de Bavière, qui était entre Groot-Loo et Boisschot. On fit aussi avancer à Wyneghem deux brigades d'infanterie qu'on avait placées à la Cense de Coupigny. Boisschot, qui était à l'extrémité de notre droite, resta occupé en force. Ce poste était d'autant plus important que la gauche des ennemis n'en était qu'à une lieue et demie, et que le terrain pour y arriver n'était que plaine et bruyères.

Ces apparences d'offensive de la part du duc de Marlborough furent pour M. le maréchal de Villeroy un nouveau motif de faire à la cour de nouvelles représentations sur la nécessité de laisser pendant l'hiver un grand nombre de troupes aux Pays-Bas. Mais la cour se voyait forcée d'envoyer des secours à M. le maréchal de Villars; c'est ce qui fut amplement discuté dans les lettres qu'on va rapporter du ministre et du général.

Lettre de M. de Chamillart à M. le maréchal de Villeroy. Fontainebleau, 28 septembre 1705[1].

Je vous envoie, par ordre du roi, la lettre que je viens de recevoir de M. le maréchal de Villars; elle vous fera connaître le mauvais état des affaires d'Alsace et la situation fâcheuse dans laquelle il se trouve, de laquelle il paraît qu'il ne saurait sortir qu'avec une augmentation de troupes considérable, qu'il y a grande apparence que vous ne pourriez pas lui envoyer sans commettre une partie de la Flandre, et vous exposer à un fort grand dérangement. Ces réflexions, jointes à ce qui s'est passé lorsque les ennemis se sont avancés vers Bruxelles, ont déterminé sa majesté, sans me donner aucun ordre positif, à me commettre de vous exposer le fait tel qu'il est, bien persuadé que vous prendrez tout ce qui se pourra sur l'armée que vous commandez, si vous croyez qu'il soit possible d'en

[1] Cette pièce se trouve en minute dans les archives du dépôt de la guerre, vol. 1829, 1re partie, 1re section, n° 35.

faire un détachement un peu considérable pour l'envoyer au secours de M. de Villars, qui servirait, en même temps, à conserver les postes de la Sarre et de la Moselle. Je vois bien tout ce que vous penserez en lisant ma lettre; mais mettez-vous à la place de notre maître, qui jusqu'à présent a fait la guerre avec supériorité, et qui serait dans une situation bien différente par le grand nombre de troupes qui sont en Italie, qui font tout le dérangement de cette guerre. La réponse que vous me ferez, que le roi attend avec la plus grande impatience, déterminera sa majesté au parti qu'elle aura à prendre. Elle a tant de confiance en vous, qu'elle vous rend l'arbitre d'une décision qui serait trop certaine pour tout autre général que vous, qui aimerait moins sa majesté.

Lettre de M. le maréchal de Villeroy à M. de Chamillart. Du camp de Berlaer, 30 septembre 1705[1].

Le roi est bien à plaindre, monsieur, et dans toutes les occasions de ma vie je sens ses peines plus vivement que les miennes. Quand j'ai vu les Pays-Bas à deux doigts de leur perte, je vous assure que ce qui m'intéressait personnellement ne se faisait sentir que bien longtemps après ce que je me représentais de l'état où se serait trouvé le roi, si les affaires avaient tourné aussi malheureusement qu'il y avait lieu de le craindre, qui ne se sont soutenues que par des miracles, et par avoir prévu et exécuté ce qui a été pensé avec connaissance et sagesse.

Je ne m'étendrai point à répondre à la longue lettre de M. le maréchal de Villars; je dirai seulement, ayant assez de connaissance de l'Alsace, que la perte des lignes de la Moder devait être envisagée comme un mal qui entraînerait les suites que vous voyez; qu'il n'était pas impossible de soutenir le poste de Pfaffenhofen et de protéger le Fort-Louis; que la perte de cette place était moins à craindre que celle des lignes; et quand même elle aurait été exposée d'être attaquée, l'armée du roi s'avançant sur Pfaffenhofen, les ennemis pouvant faire une marche par leurs derrières pour tomber sur

[1] Cette pièce se trouve en original dans les archives du dépôt de la guerre, vol. 1838, n° 167.

Beinheim, il valait encore mieux exposer le Fort-Louis que de voir toute la basse Alsace perdue, et qu'il est bien fâcheux de n'avoir pas prévu ce que le prince de Bade a pu faire dans une marche, partant de son camp pour venir passer à Brumpt et porter sa droite au Rhin, entre Strasbourg et Haguenau, dans un jour. Il y aurait bien à dire sur tout cela. Je crois que M. de Villars a eu de bonnes raisons pour justifier le parti qu'il a pris; mais il n'est plus question du passé, il faut répondre à ce que le roi désire, et commencer par vous informer de la situation où sont les ennemis et de la nôtre.

Ils marchèrent le 28 d'Arschot et sont venus camper à Grobbendonck, leur centre à Herenthals, leur gauche laissant Tongerloo devant eux et Geel derrière.

L'armée du roi tient depuis Boisschot jusqu'à Oeleghem.

Toute l'armée des ennemis est ensemble, et la nôtre est séparée, par une nécessité indispensable, parce qu'il faut garantir des places tout ouvertes, mais couvertes par une rivière ou par un retranchement.

Je ne vous dirai plus rien de la force des ennemis : je vous ai envoyé des ordres de bataille; pas un homme n'en a été détaché. On dit seulement que les troupes de Prusse commencent à parler du quartier d'hiver. Plût à Dieu que les intérêts du roi pussent s'accommoder avec un renoncement de ma part de tout commandement! Je me réduirais avec bien du plaisir à demeurer avec un camp volant, pour envoyer toutes les forces à M. le maréchal de Villars; mais je dois représenter au roi que le duc de Marlborough, contre toute sorte de raison de guerre, voulait encore attaquer l'armée du roi dans le dernier camp que nous venons de quitter. Son voyage à Turnhout n'a été que pour en obtenir la permission des États : c'est un aventurier mortifié du peu de succès de sa campagne, qui ne cherche qu'à tout hasarder; il est à notre portée, dans le même esprit, et y sera jusqu'au dernier jour de la campagne. On a sauvé miraculeusement la Flandre; serait-il de la prudence de l'exposer à sa perte quand il n'est plus question que d'attendre douze ou quinze jours?

car il ne faut pas douter, monsieur, qu'en envoyant un secours en Allemagne, tel que vous le proposez, la supériorité des ennemis sur nous serait telle, qu'il ne serait plus possible de se montrer devant eux sans s'exposer à une perte certaine. Un petit secours en Allemagne y serait inutile et nous exposerait ici. Outre cela, monsieur, représentez au roi qu'en faisant partir présentement des troupes de Flandre, c'est donner aux ennemis un double avantage; ils feront ici ce qu'ils voudront, et M. le prince de Bade aura fini le siége de Haguenau avant que le secours puisse arriver sur la Moselle. Vraisemblablement il n'attaquera pas le Fort-Louis cette année. Le roi connaît la difficulté qu'ont les Allemands d'avoir de l'artillerie pour faire des siéges. De quelle distance faudra-t-il qu'ils en fassent venir pour s'avancer à Phalsbourg? Pour Saverne, je crois qu'ils pourront s'en rendre les maîtres; mais, comme la ville et la citadelle ne valent rien, pourront-ils garder ce poste pendant l'hiver devant nous, tant que nous avons Strasbourg, Phalsbourg et toute la haute Alsace, qu'il faudra bien, par nécessité, remplir de troupes? Comparez, monsieur, si, dans l'état où sont les affaires d'Allemagne, il faut exposer ce pays-ci, qui, grâce à Dieu, est encore entier. Si les ennemis s'éloignent de nous et se mettent hors de portée de pouvoir rien tenter, qu'on voie quelques troupes des princes d'Allemagne repasser le Rhin, pour lors le roi décidera s'il veut qu'on envoie un secours en Allemagne plutôt que de reprendre Diest et Léau; mais dans la conjoncture où nous sommes, je crois, monsieur, que ce serait tout hasarder que de faire un détachement de l'armée de Flandre capable de pouvoir agir par lui-même. Oserai-je vous dire qu'après le mal qui est fait en Allemagne, auquel on ne peut plus remédier, c'est-à-dire la perte de Haguenau, de Drusenheim, du Fort-Louis et de nos lignes de la Moder, qui fait la conséquence de tout le reste, le détachement ne remédierait à rien? L'armée de M. le maréchal de Villars n'est-elle pas plus que suffisante pour demeurer dans les derrières de celle de M. de Bade? S'il veut s'avancer sur la Sarre, d'où tirera-t-il ses vivres? A-t-il une armée capable d'attaquer

une place, et une pour tenir tête à la nôtre? Permettez-moi de vous dire que lorsqu'on parle d'une armée d'observation sur la Zorn, c'est toute l'armée qui doit y être campée; et l'on y envoie par ses derrières monter la tranchée, par cinq ou six bataillons, devant Haguenau, parce qu'il ne faut point de circonvallation devant cette place, et tout au plus deux ou trois escadrons pour la garde de la tranchée, parce qu'il n'y a point de cavalerie dans la place.

L'électeur, à qui j'ai fait demander son sentiment sur ce que vous m'avez écrit par ordre du roi, s'est fort récrié sur un détachement vers l'Allemagne. Je lui ai représenté toutes choses avec douceur, et l'ai fait convenir de tout ce que je vous mande. Je ne lui ai point montré la lettre de M. le maréchal de Villars ni la vôtre; il hait trop M. le maréchal de Villars, et se serait échappé publiquement contre lui.

Si Louvain, Lierre, Malines et Bruxelles étaient des places qu'on pût sauver en y mettant un gros corps d'infanterie, je proposerais au roi de séparer l'armée dans ces villes, et d'envoyer un secours en Allemagne, car la saison est trop avancée pour craindre le siége de Namur ou d'Anvers; mais elles ne peuvent se soutenir que par l'armée, et dès l'instant que nous serions hors d'état de combattre, croyez, monsieur, que les ennemis tenteraient tout, et qu'ils regagneraient dans une journée ce qu'on leur dispute pied à pied depuis près de trois mois. Si l'on faisait présentement ce que M. le maréchal de Villars désire, on perdrait les Pays-Bas et l'on ne reprendrait pas ce qu'on vient de perdre en Allemagne. On demande permission de combattre quand il n'en est plus temps. Si l'électeur avait abandonné la Dyle et l'Yssche, avec une armée fort inférieure à celle des ennemis, la Flandre était perdue sans ressource; et quand le roi nous aurait envoyé dans la suite un secours de trente mille hommes, le pays n'en aurait pas été moins perdu, parce qu'on ne combat plus un ennemi quand il s'est rendu maître d'un pays et qu'il s'y retranche dans un poste avantageux. Il y a des temps où il vaut mieux se résoudre de perdre quelque chose que de tout hasarder. Plus j'y pense et plus je dois représenter au roi la situation où est l'armée

ennemie, sa force, l'intérêt et le génie du duc de Marlborough; croyez qu'il tenterait tout, du moment qu'il nous verrait affaiblis. Il vient encore de le vouloir hasarder, malgré toutes nos forces réunies. Non, monsieur, je trahirais mon devoir et tout ce que je dois au roi, si je n'appuyais fortement mon sentiment. Dès que les ennemis commenceront à s'éloigner, que quelques-unes de leurs troupes se sépareront pour retourner dans leurs pays, on pourra détacher à proportion de l'armée du roi, et ne plus penser à reprendre Léau et Diest, pour envoyer un secours en Allemagne; mais avant que les ennemis soient retirés et en partie séparés, ce serait exposer le Brabant au même sort que la basse Alsace; et il ne faut pas perdre tous les deux à la fois.

Les Brandebourgeois ne font pas plus de quatre mille hommes, et s'ils ont joint l'armée du prince de Bade, ce n'a été qu'après que la nôtre a été retirée sous Strasbourg; ils étaient à Veissembourg et à Werth. Permettez-moi de vous dire, de vous à moi, que des oiseaux peuvent voler en un jour des hauteurs de Pfaffenhofen à Brumpt et de Brumpt sur le Rhin; mais une armée avec son bagage et de l'artillerie, cela ne se peut faire; et, supposé que le prince de Bade s'y fût commis, c'est là où il fallait le combattre, et non pas aller chercher à donner les apparences de bataille dans un camp inaccessible. M. le prince de Bade est trop habile homme pour entreprendre des choses impossibles. M. le maréchal de Villars a eu peut-être des raisons bien supérieures à celles que j'imagine; mais, quant à moi, monsieur, je vous déclare que j'aurais défendu les retranchements de la Moder.

Je sais que l'équipage des vivres des ennemis est entièrement ruiné. Je crois que vers le 10 ou le 12 du mois prochain, au plus tard, ils seront forcés de se retirer sur Turnhout ou Rosendael; il n'est question que de quelques jours de patience.

Peu de jours après [1], M. le maréchal de Villeroy manda au roi que le duc de Marlborough faisait de nouvelles sollicitations

[1] Le 3 octobre.

auprès des États-Généraux pour obtenir la liberté de faire le coup d'éclat qu'il méditait depuis si longtemps; que le génie entreprenant de ce général devait tout faire craindre et engager à ne point s'affaiblir devant lui, pour ne pas lui donner la moindre facilité de réussir; mais que si une fois il commençait à séparer les troupes, le maréchal ferait passer aussitôt à Namur et vers la Moselle un corps proportionné à celui que M. de Marlborough pourrait envoyer vers cette partie; que néanmoins il fallait pouvoir pendant l'hiver rassembler en deux fois vingt-quatre heures une armée près de Louvain, sans quoi on serait exposé à tenir les troupes dans un mouvement continuel, sans peut-être parvenir à mettre en sûreté une frontière par elle-même aussi peu susceptible de défense.

La cour enfin se rendit aux représentations et aux instances de M. le maréchal de Villeroy, et se détermina, ainsi qu'on le verra par la lettre suivante de M. de Chamillart, à laisser les affaires aux Pays-Bas sur le pied où elles étaient, en approuvant qu'on ne portât des troupes vers la Moselle que lorsque les ennemis y en feraient passer des leurs.

Lettre de M. de Chamillart à M. le maréchal de Villeroy. Fontainebleau, 3 octobre 1705[1].

Votre réponse, monsieur, du 30 du mois passé, a déterminé le roi à laisser les affaires de Flandre dans l'état où elles sont, sans y apporter aucun changement, sa majesté se remettant à vous du soin de faire des détachements pour la Moselle, à proportion de ceux qui se feront de l'armée du duc de Marlborough Quoiqu'il y ait lieu de croire que M. le maréchal de Villars eût pu faire des choses utiles qu'il a négligées, sa situation néanmoins ne laisse pas d'être bien mauvaise, et l'on ne saurait douter que le détachement qui a été fait de son armée pour celle de Flandre, et de quatre bataillons

[1] Cette pièce se trouve en minute dans les archives du dépôt de la guerre, vol. 1829, 2e partie, 1re section, n° 30.

seulement pour celle du Piémont, n'ait déterminé le prince de Bade à faire les entreprises qu'il vient de commencer et à résister avec opiniâtreté à laisser continuer la route que les troupes à la solde de la Hollande, et qui ont rejoint son armée, avaient déjà commencée.

Tout restait dans l'inaction de part et d'autre. De notre côté on profitait du temps pour fortifier la position qu'on occupait, dont l'étendue était de quatre lieues. On accommoda les bords de la Nèthe, depuis Boisschot jusqu'à Lierre, et comme cette rivière était guéable presque partout, et que la sécheresse avait affermi les prairies qui étaient ordinairement marécageuses, on fit de bons retranchements dans toute cette étendue. Du côté des ennemis on travaillait à retrancher Diest, ce qui indiquait que leur projet était de le garder pendant l'hiver.

Le 7 on eut avis qu'ils allaient faire le siége de Santvliet, petite place d'une mauvaise défense, dont M. le maréchal avait plusieurs fois proposé la démolition. Sa conservation ne valait pas un combat; mais pour faire croire aux ennemis qu'on voulait la mettre en état de faire quelque résistance, M. le maréchal détermina l'électeur à y envoyer un secours de cinq cents hommes. On fit en même temps des ouvertures à la ligne de Lierre et des ponts; on ouvrit des marches dans l'objet de faire sortir l'armée sur plusieurs colonnes, et de la porter sur la bruyère qui menait à Capelle et à Putte, sur le grand chemin de Santvliet. On comptait par ce moyen, ou retirer la garnison de cette place, ou au moins obliger les ennemis d'y marcher avec toute leur armée, et ces dispositions avaient aussi pour objet de faire sortir l'armée de la position gênante dans laquelle celle des ennemis la retenait, et où l'on craignait d'être forcé de rester encore longtemps. Sachant que

les troupes hollandaises étaient baraquées et qu'elles faisaient de grands amas de fourrages dans leur camp, on voulut chercher à les troubler dans cette opération : on détacha M. de Gassion avec deux mille cinq cents chevaux pour attaquer leurs fourrageurs; mais il ne fit que quelques prisonniers.

Enfin le 12 M. le maréchal eut nouvelle que le duc de Marlborough était parti la veille pour se rendre à La Haye, mais qu'il devait être de retour huit jours après à son armée. Cette dernière circonstance lui parut mériter confirmation, et il jugea plutôt que ce général, enfin résolu à finir la campagne et ayant fait ses dispositions pour les quartiers d'hiver, resterait à La Haye, et que l'objet de son voyage n'était que de déterminer les États-Généraux à une levée de troupes, et à former un plan pour la campagne suivante.

Le départ de M. de Marlborough fit naître à l'électeur l'idée d'aller reconnaître de près la position des ennemis, et de chercher à donner de l'inquiétude. Le 14, à la pointe du jour, accompagnée de MM. les maréchaux de Villeroy et de Marcin, son altesse électorale passa la grande Nèthe avec deux mille cinq cents chevaux et vingt compagnies de grenadiers, s'avança jusqu'à une petite lieue de Herenthals, quartier général du duc de Marlborough, et, à la faveur de quelques troupes de cavalerie et de dragons, s'approcha jusqu'à une demi-lieue de la tête de son camp. A son approche les gardes se retirèrent, les piquets montèrent à cheval, la cavalerie sella, mais personne ne sortit du camp pendant tout le temps que l'électeur employa à examiner leur position. Ils étaient dans un pays fort ouvert : un marais où naissait un ruisseau couvrait une partie de leur droite; l'extrémité de leur gauche était cachée par une hauteur et un village. Il paraît que leur ligne avait deux lieues d'étendue. On visita ensuite tout le pays entre les

deux camps, et les ennemis, croyant sans doute que c'était dans le dessein de les attaquer le lendemain, passèrent la nuit sous les armes.

Cependant l'objet de cette reconnaissance n'était pas de chercher les moyens de les combattre; ce n'était pas le moment de hasarder une bataille : ils n'avaient encore fait aucun détachement pour le siége de Santvliet, et malgré les pertes que leur armée avait faites, M. le maréchal de Villeroy les jugeait encore supérieurs, et leur position était bonne; d'ailleurs il était incertain qu'on pût profiter d'un avantage, et le mal en cas d'échec devenait irréparable.

C'était aussi le sentiment de l'électeur, et ce prince, en s'avançant ainsi dans le pays, avait d'autres objets en vue : le premier d'examiner l'étendue d'un terrain propre à faire une ligne depuis Iteghem jusqu'à Moldernet, ce qui aurait abrégé de deux lieues et demie les communications; le second, de faire croire aux ennemis qu'on n'allait les reconnaître que pour chercher les moyens de les attaquer et reconnaître effectivement le camp que l'on pourrait prendre pour leur persuader qu'on voulait marcher en avant; on fit en même temps des ponts sur la rivière; on accommoda les gués et on ouvrit des chemins sur la bruyère.

On crut avoir réussi à leur donner de l'inquiétude, comme on imagina que les dispositions qu'on avait faites du côté de Santvliet leur avaient fait suspendre l'entreprise du siége. On en fut encore plus persuadé lorsque le 15 quelques rapports assurèrent qu'ils ouvraient des marches derrière eux vers Mol et Baelen, qu'ils avaient huit ponts sur la petite Nèthe entre Herenthals et Grobbendonck; que depuis deux jours ils avaient renvoyé dans les places les malades et la plupart des gros équipages, et que leur armée se

préparait à marcher. On fit même déjà des dispositions pour la suivre, comptant que les ponts qu'on avait construits sur la rivière et les chemins qu'on avait ouverts, donneraient de grandes facilités pour tomber sur leur arrière-garde; on tira trois bataillons de ceux qui étaient à Louvain pour les faire venir à l'armée, qui se trouva forte alors de cent huit bataillons.

Mais on ne fut pas peu surpris lorsqu'on sut que le duc de Marlborough était revenu le 18 de La Haye à l'armée; que le 19, à deux heures après midi, son artillerie et ses gros équipages s'étaient mis en marche pour passer la petite Nèthe, et que l'armée devait les suivre pendant la nuit.

On eut d'abord quelque inquiétude; mais ces nouvelles s'étant confirmées, l'électeur résolut de tenter sur l'arrière-garde. Il commanda à cet effet quarante escadrons et trente-six compagnies de grenadiers qui furent assemblés une heure avant le jour, sur la bruyère, derrière Herenthout. Depuis ce village jusqu'au camp des ennemis, il n'y avait qu'une lieue d'un pays ouvert, sans aucun défilé.

Le 20, dès que le jour parut, on les aperçut en bataille à la tête de leur camp, et des rendus assurèrent l'électeur qu'ils n'avaient commencé à se mettre en mouvement qu'à quatre heures du matin. Ce prince s'avança de sa personne avec MM. les maréchaux sur une éminence, d'où l'on voyait distinctement leurs mouvements. Dès qu'il s'aperçut que l'armée, qui était immédiatement aux ordres de M. de Marlborough, commençait à disparaître, il s'approcha de Herenthals, et envoya ordre aux troupes qu'il avait fait poster derrière Herenthout, de déboucher et de s'avancer dans la plaine.

Peu de temps après, des partis qui avaient pris les devants avec les hussards rapportèrent que l'armée de d'Overkerke défi-

lait sous Herenthals, et qu'il serait possible de joindre une partie de son arrière-garde. On envoya aux troupes un nouvel ordre pour les faire avancer diligemment, et aux dragons qui avaient la tête l'ordre de venir avec toute la célérité possible. Les hussards, sans attendre que les dragons fussent à portée de les soutenir, s'abandonnèrent sur deux troupes de cavalerie que les ennemis avaient à l'arrière-garde de l'infanterie, et leur firent prendre la fuite. On vit pendant assez longtemps l'infanterie des ennemis se retirer fort vite. En s'approchant de la rivière, ils se mirent sur deux lignes devant les ponts sur lesquels ils défilaient. Comme on n'avait point d'infanterie, et que celle qui arrivait était encore fort éloignée, on ne put rien entreprendre sur celle de leur arrière-garde qui était collée à ses ponts et soutenue d'une colonne qui s'était mise en bataille de l'autre côté de la rivière; on prit seulement un colonel et quelques soldats.

Pendant qu'on poussait les ennemis de ce côté-là, on vint dire à l'électeur qu'il y avait un grand nombre de bagages à Herenthals; on y envoya quatre troupes de dragons. Ce lieu était déjà abandonné; les dragons le traversèrent à toutes jambes, et ne trouvèrent plus que quelque infanterie qui gardait la porte par laquelle les bagages étaient sortis; ils mirent cette infanterie en fuite, firent quelques prisonniers et pillèrent une centaine de voitures. Ce fut à quoi se réduisit l'attaque de l'arrière-garde des ennemis. Les dragons et principalement les hussards s'y comportèrent de manière à mériter les éloges des généraux.

Le même jour M. le maréchal, quoique ignorant encore où les ennemis allaient camper, transféra son quartier de Berlaer à Moldernet, et le lendemain il l'établit à Wyneghem, où il fit avancer quelque infanterie.

Le 21 un trompette revenu de l'armée des ennemis rapporta qu'ils marchaient du côté de Brecht, et assura qu'ils allaient faire le siége de Santvliet.

Quelque facilité que M. le maréchal de Villeroy trouvât à marcher à travers les bruyères pour combattre M. de Marlborough lorsqu'il serait établi devant la place, où il ne pouvait prendre de position avantageuse parce que le pays était entièrement ouvert, il pensa ne devoir point hasarder un combat sans un ordre précis du roi, mais qu'il serait plus à propos, si Santvliet en donnait le temps, d'attaquer Diest, où l'on savait qu'il n'y avait que trois ou quatre bataillons et un régiment de dragons.

Ce ne fut que le 22 qu'on sut positivement que les ennemis campaient depuis la veille à Brecht; et les espions rapportèrent qu'ils allaient se remettre en marche, afin de s'approcher plus près de Santvliet, dont un détachement ferait le siége. M. le marquis d'Alegre, encore prisonnier, le confirmait à M. le maréchal par une lettre qu'il lui écrivit de Breda. Il lui mandait aussi que le dessein du duc de Marlborough était de tenir la campagne le plus longtemps qu'il pourrait, de favoriser par ce moyen les opérations du prince de Bade, d'empêcher qu'on ne fît un détachement des Pays-Bas pour l'Alsace, et qu'il se proposait de faire, avant de retourner à Londres, un voyage à Vienne et en d'autres cours.

M. de Marlborough ne resta pas longtemps à Brecht; le 23 il marcha à Putte, et allongea sa droite jusqu'à Stabroeck. Le comte de Noyelles, à la tête d'un détachement destiné à faire le siége de Santvliet, alla en même temps camper à Berendrecht, à une demi-lieue de cette place, et la fit investir de fort près à la faveur des fonds qui touchaient au glacis. Cette petite place avait un fossé et un chemin couvert; mais les sept

bastions qui formaient son enceinte n'étaient pas revêtus; d'ailleurs elle était dépourvue de tout, et la nature du terrain offrait aux ennemis à cent trente toises une espèce de retranchement naturel, où ils pouvaient établir quarante pièces de canon, indépendamment de deux lignes sur lesquelles on pouvait aussi à la même distance placer des batteries.

Aussitôt que M. le maréchal de Villeroy fut instruit du mouvement des ennemis, il porta à sa gauche la plus grande partie de son infanterie, et la fit entrer dans la ligne d'Anvers; presque toute la cavalerie resta à sa droite pour la facilité des subsistances. Suivant la nouvelle disposition de l'armée, il y avait un bataillon à Ninde, sur la droite, neuf bataillons à Boisschot, douze bataillons et quarante-deux escadrons entre Berlaer et Lierre, vingt-huit escadrons à Nazareth, neuf bataillons et quatorze escadrons à Moldernet, quatre bataillons et quarante-deux escadrons à Oeleghem, sept bataillons à Wyneghem, vingt bataillons vis-à-vis de Schooten, seize bataillons près de la Cense des Jésuites, onze bataillons à Merxem, onze bataillons et trois escadrons à la gauche de Merxem, et à Deurne trois escadrons qui fermaient la gauche; ce qui, avec deux bataillons d'artillerie et de bombardiers, faisait cent deux bataillons et cent trente-deux escadrons, non compris les six bataillons et le régiment de cavalerie qui restaient à Louvain, aux ordres de M. d'Artaignan. Le quartier de l'électeur fut établi à Deurne près d'Anvers, et celui de M. de Villeroy resta à Wyneghem.

Le siége de Santvliet n'étant plus douteux, l'électeur envoya ordre à M. de Castro, qui y commandait, de tenir jusqu'à la dernière extrémité, sans écouter aucune proposition de capitulation. L'objet de ce prince était de prolonger assez la défense de cette place pour avoir le temps, pen-

dant que les ennemis y seraient occupés, d'attaquer Diest.

C'était le parti auquel son altesse électorale s'était déterminée plutôt que de sortir des lignes pour aller chercher les ennemis. Quoique le pays fût fort ouvert, il y avait, du côté de Putte des marais, des polders et le ruisseau de Calmthout, qui leur donnaient beaucoup d'avantage dans leur position. D'ailleurs, outre que Santvliet ne méritait pas qu'on donnât un combat pour le sauver, on était bien convaincu que, quand même on aurait l'avantage, on n'en retirerait aucun fruit, et que, si l'on était battu, la perte de Lierre, de Louvain et de Malines était inévitable.

On préféra donc attaquer Diest. Il fallait tout employer pour s'en rendre-maître avant que Santvliet fût pris; les connaissances que MM. de Grimaldi et de Greder, qui y avaient commandé pendant l'hiver, et M. de Verboom, quartier-maître-général et ingénieur du pays, donnèrent de la nature de ce poste, firent juger que l'opération ne serait pas aussi difficile qu'on pouvait le craindre. Il s'y trouvait plusieurs brèches qui n'étaient fermées que par des palissades, et les ennemis n'avaient encore fait aucun ouvrage qui pût le mettre hors d'insulte. D'après ces éclaircissements, M. le maréchal décida qu'il ne fallait pas s'amuser à y ouvrir la tranchée, mais, après avoir battu la ville pendant quelques heures avec du canon, l'attaquer l'épée à la main. M. d'Artaignan, commandant à Louvain, fut chargé de l'opération.

Il se mit en marche dans la nuit du 24 au 25, avec cinq bataillons des six qui formaient sa garnison et le régiment de cavalerie qu'il avait avec lui. M. de Grimaldi marcha en même temps pour le joindre avec les treize bataillons et les quarante-deux escadrons qu'on avait placés à ce dessein dans la ligne de Boisschot sous prétexte d'en achever les travaux. Ces deux

détachements formant ensemble dix-huit bataillons et quarante-cinq escadrons, arrivèrent avant le jour, par les deux côtés du Demer, devant Diest, et se communiquèrent par le moyen de quatre pontons, que M. d'Artaignan avait menés avec lui. Son artillerie consistait en dix-sept pièces de canon, dont trois de vingt-quatre, quatre de huit et dix de quatre. La garnison de Diest n'avait eu aucun avis de sa marche; il profita de sa surprise, et fit ses dispositions avec tant de célérité, que le 25, à sept heures du matin, son canon commença à tirer. On emporta d'emblée une redoute avancée qui était bien palissadée, défendue par deux cents hommes et soutenue du feu du rempart. On battit la ville pendant six heures, et la garnison demanda à capituler: elle se rendit prisonnière de guerre. Elle était composée de quatre bataillons et d'un régiment de dragons, faisant mille sept cent cinquante hommes, qui furent conduits à Bruxelles. On trouva dans la ville onze milliers de poudre, sept milliers de plomb et à peu près autant de pierres à fusil.

Cette expédition coûta quarante soldats tués ou blessés, et huit officiers tués et vingt blessés.

M. d'Artaignan laissa dans Diest deux bataillons et un régiment de dragons aux ordres de M. de Greder; mais deux raisons empêchèrent M. le maréchal de Villeroy de garder cette ville: la première, parce que ce poste n'était susceptible d'aucune défense, à moins qu'on n'y mît une grande quantité de troupes, et que les ennemis y marchant on était exposé à le perdre; la seconde, parce que, n'ayant plus à garder la ligne avancée, qui était détruite et qu'on ne pouvait rétablir, Diest n'était plus aussi important pour nous qu'il l'avait été. M. d'Artaignan eut donc ordre de retirer les troupes qu'il y avait laissées, d'ouvrir les brèches le plus qu'il serait possible, de brûler les

casernes que les ennemis y avaient commencées, et d'enlever les magasins qui pouvaient y être.

La démolition de Diest parut d'autant plus nécessaire qu'on sut que le dessein des ennemis avait été d'y mettre douze bataillons et trois ou quatre régiments de cavalerie, qui nous auraient fort incommodés pendant l'hiver.

Mais il était difficile de comprendre comment le duc de Marlborough, en s'éloignant de cette ville, avait pu y laisser autant de troupes. Lui avoir enlevé dans un lieu fermé quatre bataillons et un régiment de dragons, et lui ôter les moyens de tenir le Demer pendant l'hiver, dédommageait bien de la perte de Santvliet, qui nous était plus à charge qu'utile.

L'opération de Diest étant finie, il importait peu que Santvliet tînt longtemps. L'électeur, qui avait mandé au commandant de se défendre jusqu'à la dernière extrémité, lui envoya ordre de se rendre prisonnier de guerre.

Le comte de Noyelles, chargé de l'assiéger, ne fit ouvrir la tranchée que le 26 au soir, à cent cinquante toises du chemin couvert; il battit la place pendant deux jours avec quarante-deux pièces de canon et vingt-deux mortiers, qui ouvrirent et ruinèrent la place de manière que le commandant demanda le 29 à capituler; la garnison fut prisonnière de guerre. Les ennemis, faisant sans doute aussi peu de cas de la place que nous, la démolirent.

Ce fut là que se terminèrent les grands projets du duc de Marlborough, qui, ne voulant peut-être pas être témoin d'une telle fin de campagne, était parti le 26 pour Vienne, laissant à M. d'Overkerke le commandement des troupes.

L'électeur jugeant alors que, le général anglais ayant quitté l'armée, elle ne ferait plus de mouvement que pour se retirer, et ne croyant plus sa présence nécessaire à celle des deux

couronnes, retourna le 27 à Bruxelles. M. le maréchal de Villeroy, à qui il laissa le commandement, méditant toujours une entreprise sur Léau, avant d'envoyer les troupes dans des quartiers d'hiver, n'attendait que le moment où la séparation de celle des ennemis lui en procurerait la facilité.

Les premiers jours du mois de novembre, M. le maréchal fit une espèce de revue de l'infanterie, qu'il trouva plus nombreuse qu'il n'y avait lieu de l'espérer à la fin d'une campagne aussi pénible. Suivant l'état de la force de quatre-vingt-treize bataillons, elle se montait, malgré les pertes qu'on avait faites pendant la campagne, à quarante-deux mille cent soixante et quinze hommes, non compris les malades et les prisonniers.

Pendant la tournée que fit M. le maréchal, il eut avis que M. de Spaar, qui s'était retiré sous Middelbourg, avait déjà commencé à séparer les troupes qui étaient à ses ordres, et qu'il les faisait partir successivement de son camp pour se rendre dans les places, ce qui avait engagé M. de Lamothe à faire aussi rentrer les siennes dans les garnisons du côté de la mer.

Comme il apprit en même temps que la grande armée des ennemis devait se mettre incessamment en mouvement pour se retirer, il commença à faire quelques dispositions pour exécuter son projet sur Léau. Il comptait que cette place, où il n'y avait que six cents hommes, ferait peu de résistance; il pensait même qu'une aussi petite garnison pourrait bien évacuer ce poste avant qu'il fût attaqué. Son objet n'était pas de le garder pendant l'hiver; il se proposait de le raser, ainsi que Diest. Ces deux postes n'étaient point susceptibles de défense, et ils nous devenaient d'autant plus inutiles qu'on ne pouvait pas penser au rétablissement de la ligne que les ennemis avaient entièrement rasée. Il envoya même dès ce moment à Diest

M. de Greder avec mille hommes d'infanterie et cinq cents chevaux, pour augmenter les ouvertures qu'on y avait déjà faites, et enlever en même temps quelques magasins qu'on assurait y être restés cachés.

Le 4 l'armée ennemie commença à faire un mouvement rétrograde : elle alla de Putte camper à Hogstraten, et comme, suivant tous les avis, les Anglais devaient aller de là à Breda, Bois-le-Duc et autres lieux de leurs garnisons ordinaires, et que les Hollandais et les Allemands allaient se rapprocher de la Meuse et du Rhin, M. le maréchal fit ses dispositions pour la séparation des troupes.

Le 5 une partie de l'armée se mit en mouvement pour aller vers Louvain, c'est-à-dire les troupes qui devaient composer la garnison de cette place, de Namur et des villes de l'entre Sambre et Meuse. On laissa depuis Léau jusqu'à Anvers celles qui devaient former les garnisons de ces deux dernières places, de Malines, de Bruxelles et des villes de derrière. Le quartier général resta à Wyneghem.

M. le maréchal congédia en même temps deux des officiers généraux qui ne devaient point servir pendant l'hiver; il ne retint que ceux que le roi avait choisis pour être employés dans les places. Ils étaient au nombre de sept lieutenants généraux, six maréchaux de camp, six brigadiers d'infanterie et quatre de cavalerie.

Le 6 M. le maréchal, ayant avis que les ennemis marchaient d'Hogstraten à Turnhout, et que les Anglais partaient pour se rendre dans leurs garnisons, fit avancer vers Namur la maison du roi, la gendarmerie et les troupes destinées pour les quartiers de cette partie; il renvoya ensuite les gardes françaises et suisses.

Le 7 M. le maréchal, accompagné de M. le maréchal de

Marcin, alla visiter les environs de Putte, et se rendit le lendemain à Louvain, où il résolut de rester jusqu'à ce que la séparation des ennemis fût entièrement décidée.

Rien n'indiquait encore aucune disposition de leur part pour occuper pendant l'hiver les petites villes du Brabant, de la Campine et de la Hesbaye. On savait seulement qu'ils faisaient proposer aux villes de Saint-Tron et de Hasselt de se racheter du quartier d'hiver; mais, pour les empêcher de s'établir à Diest, Haelen et Herck, on acheva de démolir ces postes.

Le 10 l'armée ennemie quitta Turnhout, marcha à Peer, et commença à se séparer. M. le maréchal de Villeroy, en étant informé le 11, fit marcher aussi ses troupes vers leurs quartiers. Ce fut le moment qu'il prit pour exécuter son projet sur Léau. Il ne voulait pas en faire le siége dans les formes, jugeant que ce poste n'en valait pas la peine, espérant qu'on pourrait surprendre la ville, et, par quelques coups de canon, intimider le commandant pour le sort de la citadelle, qui n'était qu'un réduit de terre soutenu seulement par quatre ou cinq cents hommes.

Dans la nuit du 11 au 12, M. de Greder y marcha avec les mille hommes d'infanterie et les cinq cents chevaux qu'il avait conduits à Diest; on y joignit cinq compagnies de grenadiers et huit cents chevaux aux ordres de M. de Lévy, et on tint prêtes deux pièces de vingt-quatre destinées à battre la ville et ensuite la citadelle. M. le maréchal jugea ces troupes et cette artillerie suffisantes pour engager la garnison à évacuer la place; mais MM. de Greder et de Lévy, s'en étant approchés le 12 à la pointe du jour, trouvèrent les redoutes avancées et les remparts occupés, sans que rien indiquât que les ennemis pensassent à abandonner la place. MM. de Greder et de Lévy, de leur côté, ne pensèrent plus alors à attaquer; ils

se retirèrent et rentrèrent le même jour à Louvain; en sorte que les ennemis restèrent maîtres de Léau. M. le maréchal parut peu inquiet du mauvais succès de cette tentative, étant persuadé que depuis qu'on avait rasé Diest, Haelen et la petite ville de Herck, ils ne tiendraient pas cette place pendant l'hiver. Néanmoins, quelques jours après, ils y firent entrer deux bataillons, et travaillèrent à la fortifier, ainsi que Saint-Tron, Tongres, Hasselt, Munter-Bilsen et quelques autres postes.

M. le maréchal, après avoir établi la garnison de Louvain, qui se trouvait alors la plus avancée de cette partie de la frontière, se rendit le 14 à Namur, pour la même opération, et revint le 17 à Bruxelles, où l'électeur de Bavière, qui était allé à Lille pour une entrevue avec l'électeur de Cologne, son frère, revint le 19.

Les troupes des ennemis continuant à marcher vers leurs quartiers d'hiver, M. le maréchal acheva d'acheminer les siennes vers les leurs, et le 20 il ne resta plus aucune troupe sous la toile. La première ligne des quartiers fut réciproquement occupée en force, suivant l'état qu'on eut de l'emplacement des ennemis. Leurs troupes, du côté de la Meuse, se montaient à quatre-vingt-huit bataillons et quatre-vingt-dix-huit escadrons, dont quatorze bataillons et quinze escadrons à Maëstricht, le reste dans les autres villes. Les Anglais occupaient le côté de la Hollande, principalement Bois-le-Duc, Breda et Berg-op-Zoom. Les troupes de M. de Spaar, non comprises dans cet état, tenaient les garnisons de la Flandre hollandaise.

Pendant que toutes ces troupes ne s'occupaient que des moyens de se rétablir des fatigues et des pertes qu'elles avaient faites pendant la campagne, M. de Marlborough négociait en Allemagne pour en augmenter le nombre, et la cour

de Vienne pour s'accommoder avec les mécontents de Hongrie, afin d'être plus en état d'agir efficacement en Italie et sur le Rhin. Il revint à La Haye le 14 décembre, et, après avoir conféré quelques jours avec les États-Généraux sur les moyens d'ouvrir de bonne heure la campagne suivante et de la faire avec plus de succès que la précédente, il partit pour retourner à Londres.

M. le maréchal de Villeroy, voyant que tout était tranquille sur la frontière, partit aussi de Bruxelles pour retourner à la cour, où il arriva le 25 décembre. Il y avait été précédé par M. le maréchal de Marcin. Après l'arrivée de ces deux généraux, on commença à délibérer sur les moyens de rétablir les affaires dans les Pays-Bas.

L'électeur de Bavière resta à Bruxelles, où il apprit peu de temps après que les paysans de ses états, s'étant attroupés au nombre de vingt mille et ayant à leur tête quelques officiers vêtus comme eux, s'étaient révoltés contre les impériaux et les avaient déjà chassés de plusieurs de leurs villes. Il espéra que cet événement pourrait donner de nouveaux embarras à l'empereur, occasionner une révolution favorable, et influer sur les affaires générales ; mais cela n'eut point de suite.

DEUXIÈME PARTIE.

CAMPAGNE D'ITALIE.

PIÉMONT.

M. le duc de Vendôme, après avoir enlevé au duc de Savoie, pendant la campagne de 1704, toutes les places de sa domination situées à la rive gauche du Pô, et soumis au pouvoir des deux couronnes tout le pays compris entre ce fleuve et les Alpes, avait au mois de novembre mis le siége devant Verue; et l'intention du roi était que dès le mois de février suivant il fît celui de Turin; mais les contrariétés de la saison, la vigoureuse défense de la garnison, et les obstacles que le duc de Savoie, campé avec son armée sous les murs de Verue, apporta à l'avancement du siége, prolongèrent pendant l'hiver l'attaque de cette place, et reculèrent l'entreprise de Turin. On se borna à faire pendant ce temps les préparatifs pour cette grande opération. Mais le roi, ayant été informé que les puissances maritimes alliées de l'empereur se disposaient à faire passer au duc de Savoie un renfort de huit mille hommes qui devaient débarquer à Nice et à Villefranche pour se rendre ensuite en Piémont, résolut, pour fermer le passage à ces troupes, de s'emparer de ces deux places et du comté de Nice.

Dix-huit bataillons, dont quatre des troupes de la marine, et six escadrons de dragons, furent destinés à cette expédition. M. le duc de la Feuillade en eut le commandement, et les

officiers généraux employés sous ses ordres furent MM. de Narbonne et de Berrulle, lieutenants généraux, M. le prince de Robecq, le vicomte de Polignac et le marquis de Vergetot, maréchaux de camp; M. Filley eut la direction des ingénieurs.

Toutes les troupes qui devaient composer ce corps étaient ou en Provence ou en Dauphiné, ou en Languedoc, et le roi fixa au 10 mars l'époque à laquelle elles passeraient le Var; elles se rassemblèrent en conséquence vers la fin du mois de février à Antibes, sous les ordres de M. de Narbonne. On embarqua dans les premiers jours de ce mois à Toulon l'artillerie et les munitions sur deux vaisseaux de guerre et huit galères commandés par M. le marquis de Roye et M. le chevalier de Roanes.

Pendant qu'on faisait ces dispositions sur la frontière, M. le duc de la Feuillade partit de la cour, et, pour mieux cacher sa destination, se rendit à Grenoble, où il arriva le 14; mais ayant appris alors que les mouvements qui se faisaient en Provence avaient éventé le projet; informé d'ailleurs que toutes les troupes piémontaises qui étaient dans le comté de Nice ne consistaient qu'en deux bataillons, quatre compagnies franches de cent hommes chacune et quarante canonniers, il jugea ne pouvoir agir trop promptement pour prévenir l'arrivée du secours qui devait venir par mer, ni prendre assez tôt des mesures pour empêcher le duc de Savoie d'y envoyer des troupes du Piémont. Pour cet effet il devança l'époque déterminée par le roi pour le passage du Var, et la fixa au 3 mars. M. de Narbonne fut chargé d'exécuter ce premier mouvement, et en même temps M. de la Feuillade convint avec M. de Gévaudan, qui commandait en Dauphiné, que le 4 il s'avancerait à Pignerol avec cinq bataillons,

dont deux se retrancheraient au Villar pour assurer sa communication avec Grenoble; qu'il jetterait à Perosa et dans la vallée de Saint-Martin toutes les milices du Pragelas et du Briançonnais, et que la garnison de Suse serait renforcée de trois cents hommes de milices.

Cette disposition lui parut telle que le duc de Savoie, campé alors à Crescentino pour soutenir Verue jusqu'à la dernière extrémité, et affaibli non-seulement des troupes qui étaient dans cette place, mais aussi de vingt-six bataillons qu'il avait perdus pendant la campagne, tant à Verceil qu'à Ivrée et dans différentes actions, ne pourrait pas entreprendre sur ces différents postes ni faire passer des renforts dans le comté de Nice; la position des troupes pouvait aussi favoriser les bonnes dispositions des Lucernois envers la France.

Comme, indépendamment de l'expédition du comté de Nice, M. de la Feuillade était chargé du commandement des frontières depuis la Savoie jusqu'en Provence, il fit, avant de partir de Grenoble, ses dispositions pour resserrer Montmélian, qu'on tenait bloqué depuis le moment où l'on était entré en guerre avec le duc de Savoie. Pour cet effet il laissa à M. de Vallière, commandant sous ses ordres en Savoie, huit bataillons, et il envoya un détachement de miquelets occuper le poste de la Thuile à la tête du val d'Aost, qu'il regardait comme le seul endroit d'où le commandant de Montmélian pût recevoir du blé; il fit en même temps publier une défense à tous les habitants, sous peine de la vie, d'approcher cette place plus près d'une lieue. Quelque inquiétude qu'on eut aussi sujet d'avoir de mouvements de la part des camisards du pays de Vaud l'engagea à faire rester sur le lac de Genève deux régiments de dragons.

M. de Narbonne, qui assemblait sous Antibes les troupes

destinées pour le comté de Nice à mesure qu'elles arrivaient des provinces où elles étaient en quartier, apprit à la fin du mois qu'il venait d'entrer dans le port de Villefranche deux frégates anglaises chargées de munitions de guerre et de trois cents soldats ou matelots; que deux vaisseaux portaient de plus grands secours dans cette place et à Nice, mais qu'ils avaient été séparés de ces deux frégates par un coup de vent. Sur cette nouvelle il hâta les préparatifs de son mouvement; mais n'ayant pu rassembler que le 3 mars treize bataillons des troupes destinées à l'opération, il s'avança ce jour-là à Saint-Laurent et passa le Var le lendemain à la pointe du jour. Les Piémontais n'y apportèrent aucun empêchement; les postes avancés qu'ils avaient sur les hauteurs de la rivière firent leur décharge de fort loin et prirent la fuite. M. de Narbonne envoya, sous les ordres de M. le chevalier de Damas, quatre bataillons à la Trinité pour tenir le chemin qui venait de Coni à Nice, par Sospello et Escarena. Il laissa à Carros quatre bataillons pour la communication de la mer et de Saint-Laurent, et se porta avec cinq autres bataillons à Notre-Dame de Simiers pour couper la communication du Piémont avec Nice par Apremont; et, pour être à portée de soutenir les postes qu'il établit à sa droite et à sa gauche, il campa sur les hauteurs, hors de la portée du canon de Nice.

Le 5 M. de la Feuillade le joignit avec les dragons, et, ayant été informé que M. de Senantes, fils du marquis de Carrail, gouverneur de Nice, dans le dessein de se jeter dans Villefranche, avait rassemblé à Sospello six cents hommes de milices et un bataillon que la reine d'Angleterre avait fait lever pour le service du duc de Savoie, il s'avança le 6 au matin vers Villefranche avec trois bataillons, et s'empara du poste des Capucins, qui dominait la ville; deux frégates, qui étaient

dans le port, firent grand feu, mais sans succès, sur les troupes qui occupèrent ce poste. M. le duc de la Feuillade n'avait point encore de canon; les frégates qui devaient apporter celui qui lui était destiné étaient retenues à Antibes par les vents contraires. Cela n'empêcha pas de faire sommer le gouverneur, et, sur le refus qu'il fit de se rendre, de le faire attaquer le soir même. M. Filley fut chargé de cette expédition avec deux compagnies de grenadiers et deux cents fusiliers. L'attaque se fit par la porte de la ville; et, quoiqu'elle fût double et couverte d'un petit redan de maçonnerie, les grenadiers la brisèrent et se rendirent maîtres de la ville. On se barricada aussitôt dans les rues, et on travailla à s'y mettre à couvert. L'attaque coûta un officier et trois soldats tués et autant de blessés, et l'on fit prisonniers soixante et dix soldats et quelques matelots.

M. de Senantes s'était avancé jusqu'à Turbie avec les troupes qu'il avait rassemblées à Sospello; mais, ayant été prévenu, il retourna sur ses pas dans le dessein de rassembler le reste des milices, qui pouvaient former environ mille cinq cents hommes, et de tenter ensuite de donner la main à Nice. M. de la Feuillade jugea ne devoir pas lui en laisser le temps ni celui de se retrancher à Sospello, où il n'y avait qu'un réduit qui ne pouvait contenir que deux cents hommes. Le 9, à midi, il détacha trois cents grenadiers et deux cent soixante dragons, aux ordres de M. le chevalier de Miane, pour aller l'attaquer. Cet officier fit une telle diligence, qu'il arriva devant Sospello à neuf heures du soir. Les troupes de M. de Senantes étaient en si mauvais ordre, que M. de Miane, s'en étant aperçu, ne balança pas à marcher à elles, quoiqu'il n'eût encore avec lui que la tête de son détachement. Il n'eut pas de peine à les mettre en déroute : soixante soldats anglais furent tués; on

fit autant de prisonniers; beaucoup d'autres désertèrent, et le reste se dispersa dans les montagnes.

Le poste de Turbie était encore plus important pour la sûreté des opérations que M. de la Feuillade avait à faire; il y marcha lui-même le 11, avec cinq compagnies de grenadiers auxquelles se joignirent deux cents hommes de la garnison de Monaco. Le gouverneur de la tour s'était évadé avec la garnison, et M. de la Feuillade n'y trouva que dix soldats invalides et cinquante paysans, qui se rendirent sans faire aucune défense. Il laissa dans ce poste cinquante hommes, et le lendemain il envoya à Sospello deux bataillons et soixante dragons sous les ordres de M. de Barville pour soumettre le pays jusqu'à Saorgio. Ce même jour arrivèrent au camp de Simiers trois bataillons qui étaient restés en arrière. Il ne manquait plus que l'artillerie pour pouvoir commencer les siéges de Villefranche et de Nice; les vents contraires retenaient encore à Toulon les bâtiments qui devaient l'apporter; mais en attendant qu'ils arrivassent, M. de la Feuillade tira d'Antibes deux pièces de gros canon et deux mortiers pour commencer le siége de la ville de Nice, et fit construire des batteries sur la hauteur des Capucins de Villefranche, pour pouvoir attaquer aussi cette place dès que l'artillerie serait arrivée.

Dans la nuit du 15 au 16 on ouvrit la tranchée devant Nice, à sept cents toises de la ville, avec un bataillon et trois compagnies de grenadiers. Le travail fut poussé jusqu'à trois cents toises des murailles. Les assiégés ne commencèrent à tirer de la ville et du château que le 16, et leur feu fut peu meurtrier. La nuit suivante on avança la tranchée jusqu'à deux cents toises de la palissade.

Le 17, quatre galères, commandées par M. le chevalier de Roanes, et chargées d'une partie de l'artillerie, arrivèrent à

Antibes. Le reste n'y arriva, avec les deux vaisseaux de guerre commandés par M. le marquis de Roye, que le 21. D'autres accidents encore retardèrent les opérations. Les pluies survinrent, firent déborder le Var, et rendirent les chemins impraticables. Il fut impossible de faire le débarquement de l'artillerie du côté du lazaret, qui était l'endroit le plus favorable pour battre le château de Villefranche, comme l'avait fait M. de Catinat en 1691. On fut obligé de faire avec beaucoup de difficultés les dépôts à la tour de Boze, qui était plus éloignée de Villefranche et encore plus de Nice. Il en résulta un retard considérable dans l'avancement du siége. Comme on n'avait encore que deux pièces de canon en batterie, le feu des assiégés fut infiniment supérieur, et l'on fut obligé d'approfondir les tranchées pour se mettre à couvert, ce qui exigea beaucoup de temps et occasionna beaucoup de fatigue aux troupes.

Un nouvel inconvénient se joignit à ceux dont on vient de parler. M. le marquis de Roye, après avoir conduit le convoi d'artillerie à la tour de Boze, retourna à Antibes, laissant à M. Despennes le commandement de quatre galères qui devaient croiser à la hauteur de Nice et de Villefranche, pour empêcher les Piémontais d'y jeter des secours; mais cet officier prétendit ne pouvoir croiser sur ce parage, et, dans la nuit du 23 au 24, il entra dans Nice cent quatre-vingts hommes du régiment de la reine d'Angleterre; on ne prit qu'une barque qui portait trente-cinq soldats de ce régiment.

Toutes ces contrariétés arrêtèrent les progrès du siége jusqu'à la fin du mois. M. de la Feuillade fut même obligé, pour soulager les troupes dans les travaux qu'elles avaient à faire, de retirer de Sospello les deux bataillons qu'il y avait envoyés. Ils furent remplacés par deux cents hommes

de la garnison de Monaco, qui occupèrent le réduit. En même temps M. de la Feuillade renvoya à Fréjus un de ses régiments de dragons dont la subsistance était trop difficile dans le comté de Nice, et ne garda que deux cents dragons à cheval, qu'il plaça à Escarena pour soutenir le poste de Sospello, et deux cents à pied à son camp de Simiers.

M. Filley, qui était resté à Villefranche pour diriger la construction des batteries pour l'attaque du château, n'eut à vaincre que la difficulté du transport de l'artillerie sur les hauteurs qui en étaient voisines, principalement sur celle des Capucins. On y travailla avec beaucoup d'activité dès qu'on eut débarqué les munitions et les pièces à la tour de Boze. Pendant ce temps M. Filley ayant remarqué que les ennemis occupaient une petite redoute maçonnée, située à l'extrémité d'une langue de terre qui s'avançait dans la mer, et jugeant que, tant qu'on ne serait pas maître de cet ouvrage, on ne pourrait déboucher de la ville sans que la tranchée fût enfilée, se détermina à tenter de l'emporter, et il y marcha le 25; mais la porte étant bien masquée il ne put réussir, et la garnison ayant refusé de se rendre, la crainte de perdre beaucoup de monde par le feu du château l'engagea à renoncer à cette entreprise, et à attendre que le canon fût placé pour la ruiner. Cependant le lendemain, ayant fait entendre à la garnison que son artillerie était prête à la foudroyer, et que si elle se rendait il lui serait fait un bon traitement, à dix heures du soir les soldats qui la composaient, au nombre de dix, avec un sergent et un canonnier, sortant successivement de la redoute par une embrasure, vinrent se rendre. M. Filley la fit aussitôt occuper par un sergent et dix grenadiers. Peu de temps après un officier des ennemis, qui venait visiter ce poste,

fut fait prisonnier[1]. Mais les grenadiers n'y restèrent pas longtemps; la citadelle fit sur la redoute un feu si vif qu'on fut obligé de les retirer: plusieurs furent blessés.

Pendant ce temps on travaillait aux batteries et à faire un épaulement avec des sacs à laine. L'ouvrage fut retardé par les pluies; mais enfin le 30 on commença à tirer de seize pièces et de quatre gros mortiers sur la citadelle de Villefranche. Le lendemain il y eut deux pièces de plus et six mortiers; de sorte que le même jour les défenses furent ruinées. M. le duc de la Feuillade se rendit alors à Villefranche, et fit ses dispositions pour l'attaque du chemin couvert. Elle eut lieu le 1er avril et eut tout le succès qu'on pouvait espérer, ainsi qu'on le verra par le compte qu'il rendit le 2 à M. de Chamillart.

Lettre de M. le duc de la Feuillade à M. de Chamillart.

Villefranche, 2 avril 1705[2].

Toute notre artillerie, mon cher beau-père, commença de tirer à Villefranche le 30, à neuf heures du matin; elle fut si bien servie que dès le même jour M. Filley, à la faveur de ce feu, poussa un petit boyau le long de la mer qui nous conduisit à l'endroit où nous avions résolu ensemble de faire attacher le mineur. Le 31 les canonniers et les bombardiers tirèrent avec tant de justesse, que toutes les défenses du château, du côté de l'attaque, furent avant la nuit quasi absolument ruinées. Quelques gens étaient d'avis de se loger sur le glacis pendant la nuit; je m'opposai à leur sentiment, et je proposai d'attendre jusqu'au lendemain à deux heures après midi, et d'établir notre logement sur les deux angles du chemin couvert. J'alléguai pour raison que notre artillerie, tirant encore huit heures de

[1] Cette redoute était placée de manière que les ennemis ne pouvaient communique avec elle que par la mer, et en y entrant, au moyen d'une échelle de corde, par les embrasures.

[2] Cette pièce se trouve en original dans les archives du dépôt de la guerre, vol. 1873, n° 220.

suite avant l'attaque, achèverait de rompre entièrement toutes les défenses; que nous serions pendant l'action favorisés du feu continuel de notre artillerie, et que nous placerions dans plusieurs maisons de la ville, et dans quelques postes avancés à la droite et à la gauche, cinq cents hommes qui feraient un feu de mousqueterie si supérieur à celui des ennemis, qu'ils n'oseraient se découvrir pour tirer sur nos travailleurs, ce qui ne pouvait s'exécuter pendant la nuit parce que le glacis est fort élevé à la gauche de la place, et que notre mousqueterie aurait bien plus incommodé nos travailleurs que les ennemis; la preuve en a été bien sensible, puisque nous n'avons pas laissé, en plein jour, d'avoir quelques soldats tués par nos gens; j'ajoutai qu'on était moins brave la nuit que le jour, qu'il y avait bien plus de confusion, et que quelque bonne volonté qu'on vît dans nos bataillons, il y en avait tant de nouveaux, qu'il n'était pas raisonnable d'y avoir la même confiance qu'à la vieille infanterie. Tous les officiers particuliers furent de mon sentiment, et ceux qui y étaient d'abord opposés se rendirent à mes raisons. Dès que la résolution fut prise, nous fîmes, M. Filley et moi, notre disposition pour le 1er avril à l'heure marquée. Je jugeai à propos d'envoyer M. le chevalier de Damas, à l'entrée de la nuit, avec un détachement de quatre cents hommes, pour couper aux ennemis la communication de Montalban. Je lui donnai ordre de se saisir du lazaret, et d'établir des postes depuis ledit lazaret jusqu'à la communication de Montalban. J'eus deux objets dans cette marche, l'un de diviser les forces des ennemis pendant l'attaque par l'attention qu'ils seraient obligés d'avoir aux troupes de M. de Damas, et l'autre d'obliger le gouverneur à capituler avant que la mine eût joué, parce que, s'il eût voulu attendre jusqu'à ce temps, il ne pouvait pas s'empêcher d'être prisonnier de guerre, puisque toute espérance de retraite lui était ôtée tant par terre que par mer. M. de Damas, de qui je ne puis trop vous louer la bonne volonté et l'intelligence, exécuta son ordre ponctuellement et promptement; il pensa même prendre au lazaret des blessés que les ennemis avaient em-

barqués sur des chaloupes; il arriva un moment trop tard : il ne put que faire faire feu sur les chaloupes. Les assiégés firent un gros feu de mousqueterie à l'entrée de la nuit, dans la crainte que nous ne pussions attacher le mineur à la faveur du petit boyau qui conduisait jusqu'au bastion de la mer; ils jetèrent même quantité de grenades et quelques barils de poudre; mais nos bombes furent tirées avec tant de vivacité, et les postes dont j'avais embrassé le polygone firent un si gros feu que celui des ennemis se tut entièrement; et à la faveur de cette supériorité nous attachâmes notre mineur à deux heures du matin. Toute notre artillerie tira le 1er de ce mois, dès le point du jour, avec encore plus de succès qu'elle n'avait fait, et nous fixâmes le moment du débouché de nos compagnies de grenadiers et de nos travailleurs à trois heures précises; comme ils étaient dans la ville ils n'étaient point vus. Nous plaçâmes tous nos postes de mousqueterie à deux heures, sous prétexte de soutenir notre mineur, dont le trou n'était pas encore fait, et que les ennemis tâchaient d'incommoder en jetant quantité de barils de poudre. Le signal de l'attaque fut une décharge de trois pierriers que nous avions dans la ville : elle se fit avec beaucoup d'ordre et de valeur. Les ennemis n'avaient personne dans leur chemin couvert. Nous avons eu à cette attaque cinquante hommes tués ou blessés et deux officiers; les ennemis ont honneur à la défense qu'ils ont faite étant exposés à un si grand péril. MM. de Robecq et de Raffetot furent avec moi pendant toute l'action. Quand notre logement fut achevé, j'envoyai sommer le gouverneur, nommé M. de Crèvecœur, de se rendre, et je lui fis dire que je lui accorderais une capitulation honorable; mais que, s'il voulait encore attendre, je ne le recevrais à aucune composition. Il y eut plusieurs pourparlers : enfin Villefranche est au roi; on nous a livré ce matin une porte et le bas-fort, et demain au matin la garnison sortira. Je vous envoie les articles. J'ai cru bien faire, dans la situation présente, de ne pas laisser traîner un siége en longueur. La mine ne pouvait jouer de plus de six jours; il fallait encore après cela l'attacher à la seconde enve-

loppe, si le gouverneur avait voulu attendre la dernière extrémité. Ces considérations, jointes aux mauvaises nouvelles qui sont venues de la mer, lesquelles ont fort alarmé la côte, et l'importance d'avoir le port de Villefranche, m'ont paru devoir être préférées à l'objet de prendre prisonniers de guerre cent cinquante hommes qui leur restent de deux cent quatre-vingts. Je vous réponds même, selon les apparences, qu'il n'en rentrera pas soixante dans le château de Nice; ils sont encore mieux là qu'à Turin, puisque le roi ne veut pas faire présentement le siége du château.

Je dois rendre à M. de Logivière et à MM. les officiers de la marine toute la justice qui leur est due. Jamais artillerie n'a été mieux servie, et ils ont tous agi avec toute l'activité et la bonne volonté possible. J'avoue mon tort d'avoir marqué dans des temps trop d'impatience et même quelque mécontentement. Cela est provenu du peu de connaissance que j'ai des contrariétés des vents; et s'il m'a manqué bien des choses, c'est que les embarquements se sont faits avec tant de promptitude qu'on n'a pas pu y mettre tout l'ordre convenable.

On ne peut pas avoir plus de sujet que j'en ai d'être content de M. Filley; il est plein de capacité et de bonne volonté. Il a même une douceur dans l'esprit qui l'empêche d'être aussi abondant dans son sens que le sont ordinairement MM. les ingénieurs; ses lumières ne lui ôtent point l'envie de se servir de celles des autres, et il n'y a homme au monde dont je m'accommodasse mieux. Les ingénieurs qui sont sous ses ordres ont tous fort bien servi, et je vous prie de demander au roi, pour le sieur de Bonvoisin, une commission de capitaine réformé : c'est un sujet très-digne.

Après la prise de la citadelle de Villefranche, on établit des batteries pour battre et bombarder les forts de Sant-Ospitio et de Montalban. Celui de Sant-Ospitio ne tint pas longtemps : dès que l'officier qui y commandait vit le canon près de tirer, il capitula. On lui accorda les honneurs de la

guerre, afin de ne point retarder les autres opérations, et il sortit du fort le 6, pour se retirer à Saorgio. Le gouverneur de Montalban parut vouloir ne pas se rendre si facilement, et M. le duc de la Feuillade en conçut d'autant plus d'inquiétude que le terrain était impraticable pour former une attaque, et qu'on regardait comme impossible de porter du canon pour le battre; on regarda même que la batterie qu'on avait faite pour cela à Villefranche, à l'exemple de M. de Catinat, ne faisait aucun effet, et on se détermina à n'agir que par le mineur. Cependant le commandant battit la chamade le 7; on lui accorda aussi les honneurs de la guerre, et il sortit du fort le 8, pour se retirer à Saorgio. On trouva dans ce fort huit pièces de canon et sept mortiers, et dans celui de Sant-Ospitio vingt-quatre pièces et trois pierriers.

Pendant qu'on était occupé à réduire ces forts et la citadelle de Villefranche, le siége de Nice continuait. Le 7 une batterie de cinq pièces, établie sur le bord du Paglion, commença à tirer et fit brèche au bastion de la gauche. On se servit de l'artillerie qui avait battu Villefranche pour établir de nouvelles batteries, l'une de six pièces sur une hauteur qui dominait la ville, l'autre de cinq pièces et de sept mortiers à la droite du Paglion; mais les assiégés n'attendirent pas qu'elles fussent en état. Le 10 au matin ils se retirèrent dans la citadelle, et à deux heures après midi la ville ouvrit ses portes.

On ne s'était pas attendu à une aussi longue résistance; mais les pluies, le retard dans l'arrivée de l'artillerie et le feu dominant de la citadelle, s'opposèrent à un succès plus prompt. Il coûta vingt-six jours de tranchée ouverte et deux cent cinquante hommes tués ou blessés.

Ce fut là que se terminèrent les opérations de M. le duc de la Feuillade. Il paraît que si la cour eût voulu qu'on fît le siége

de la citadelle, M. Filley jugeait qu'on ne pouvait l'entreprendre sans avoir cinquante pièces de vingt-quatre et vingt ou vingt-cinq gros mortiers; mais l'intention du roi était qu'on se contentât de la tenir bloquée et que M. le duc de la Feuillade, avec les troupes qui ne seraient pas nécessaires pour la sûreté du blocus et la conservation du reste du comté de Nice, se rendît sans perdre de temps en Piémont, pour concourir, avec l'armée commandée par M. de Vendôme, à l'exécution du grand projet que le roi avait formé de faire au commencement de la campagne le siége de Turin. Verue venait de capituler[1], et rien ne devait plus retarder cette opération que la nécessité de donner quelque repos aux troupes et celle d'attendre que la terre fût prête à fournir à la subsistance de la cavalerie.

En conséquence, aussitôt que Nice fut rendue, M. de la Feuillade fit partir sept bataillons et les dragons qui étaient sous ses ordres, pour se rendre à Suse. Ces troupes devaient être jointes par neuf autres bataillons qui étaient en Dauphiné et dans les vallées; en même temps il renvoya à Toulon les deux bataillons de la marine, qui furent remplacés par un bataillon qu'il tira du blocus de Montmélian, de sorte que le nombre des troupes qu'il destina tant pour la garde de la ville de Nice et le blocus de la citadelle, que pour la sûreté du reste du pays, fut de dix bataillons.

M. le duc de la Feuillade en remit le commandement, le 12, à M. le marquis d'Usson, que le roi avait envoyé pour le remplacer, et partit le même jour avec les officiers généraux qui avaient été employés sous ses ordres, pour se rendre à Grenoble; mais ce ne fut pas sans faire part à M. d'Usson de ses observations sur les mesures qu'il avait à prendre pour remplir les deux objets auxquels il avait à pourvoir, le blocus de

[1] Le 9 avril.

la citadelle de Nice et l'expédition d'Oneglia, dont la cour avait formé le projet de s'emparer. Le premier article rencontrait beaucoup de difficultés : en premier lieu, parce qu'il y avait entre Villefranche et Nice une anse où le débarquement était facile, et les retranchements qu'on aurait pu faire pour l'empêcher auraient été si voisins et tellement soumis à la citadelle, que chaque jour ils auraien été détruits avant qu'on eût pu parvenir à leur donner assez de solidité. D'ailleurs M. de la Feuillade estimait que la garde de ce retranchement exigeait quatre cents hommes, qu'il serait impossible de fournir, attendu le peu de troupes qui restait sous les ordres de M. d'Usson. Le seul moyen qu'il indiqua à ce dernier ainsi qu'à la cour, pour empêcher les ennemis de jeter des secours dans la citadelle, fut de tenir dans le port de Villefranche cinq ou six chaloupes bien armées, pour s'opposer à leur passage. L'usage de ces bâtiments lui parut plus certain que celui des galères, qui, au moindre gros temps, étaient forcées de rentrer dans le port.

En second lieu, la citadelle avait une telle domination sur la ville et sur les environs, et elle était pourvue d'une si nombreuse artillerie et d'une si bonne garnison [1] qu'on ne pouvait se mettre à couvert qu'avec des travaux infinis, et l'on sut que le duc de Savoie avait donné l'ordre au gouverneur de ruiner la ville, si les Français venaient à s'en emparer. Ce fut à cet objet que M. d'Usson donna ses premiers soins ; il fit entrer dans la ville mille hommes sous les ordres de M. de Tournon, brigadier ; on perça les maisons, pour faire un retranchement contre la citadelle, depuis la mer jusqu'au Paglion ; on barricada toutes les rues pour se mettre à l'abri des insultes de la

[1] Il y avait dans la citadelle soixante et seize pièces de canon et six mortiers. La garnison était forte de huit cents hommes.

garnison, et pour pouvoir entrer et sortir à couvert de la ville.

M. Filley proposa d'établir un chemin en perçant le rempart et faisant des épaulements dans les dehors jusqu'au delà de la portée du canon, à la faveur des murailles, des jardins, des arbres et des maisons qui se trouvaient le long du Paglion; mais on ne fut pas dans le cas d'avoir recours à ces moyens, M. le duc de la Feuillade ayant promis, avant son départ, aux magistrats de la ville, de ne point tirer sur la citadelle, si la citadelle ne tirait point sur la ville. Le duc de Savoie envoya ses ordres en conséquence à M. de Carrail, et lui permit de convenir avec M. d'Usson d'une suspension d'armes de six mois entre la ville et la citadelle : elle fut signée le 19.

Quant à l'expédition d'Oneglia, M. le duc de la Feuillade avait déjà représenté à la cour que cette entreprise, qui pourrait compromettre les troupes du roi, ne remplirait pas, même ayant du succès, les vues dans lesquelles le projet en avait été formé.

Premièrement, il fit observer que la distance de Nice à Oneglia étant de quinze lieues par des chemins très-difficiles et des défilés très-dangereux, surtout à l'entrée de la principauté de ce nom, et le pays étant gardé par quatre mille hommes de milice armés, cette expédition exigerait un temps considérable qui retarderait la marche des troupes qu'il devait faire passer en Piémont, et qu'elle nuirait beaucoup à leur rétablissement.

En second lieu, que si l'objet était d'empêcher le débarquement des secours que les Anglais et les Hollandais voudraient envoyer par Oneglia au duc de Savoie, il faudrait que ces troupes fussent en nombre suffisant, non-seulement pour se commettre avec celles du débarquement, mais aussi pour garder tous les points de descente sur la côte, ce qui même ne serait pas suffisant, puisque, sans aucun doute, les Génois

favoriseraient les descentes sur les côtes de leur dépendance.

En troisième lieu, il fit observer que si l'intention du roi était de s'emparer de tous les revenus de la principauté d'Oneglia, six bataillons suffiraient à peine pour occuper et la ville de ce nom et le pays, dans lequel il y avait plus de quatre mille paysans sous les armes.

En quatrième lieu, que si le projet n'était que de ravager le pays et d'en tirer le plus de contributions qu'il serait possible, on devait faire attention que les plus riches s'étaient réfugiés à Gênes, où ils avaient retiré leurs effets, et qu'ainsi ce qu'on pourrait recueillir d'une pareille course ne dédommagerait pas du tort qu'éprouveraient les affaires par la privation des troupes qui allaient devenir nécessaires aux opérations du Piémont.

M. d'Usson pensa comme M. le duc de la Feuillade sur cette entreprise, et fit aussi ses représentations; mais la cour, ayant eu en même temps avis, par une lettre interceptée du ministre piémontais à Londres, de la résolution que les Anglais et les Hollandais avaient prise de faire une descente en Provence pour assiéger Toulon et détruire cette place et le port, abandonna le projet d'Oneglia, et manda à M. d'Usson de ne s'occuper désormais que du blocus de la citadelle de Nice, et que si les ennemis descendaient effectivement en Provence, il eût à y envoyer six bataillons sous les ordres de M. de Tournon, et à se retirer avec les quatre autres à Villefranche; de faire, en attendant, miner le château de ce nom et les fortifications de la ville de Nice, pour les faire sauter lorsqu'on le jugerait à propos.

Telles furent les dispositions générales que fit la cour pour être en état de conserver du moins une partie de sa nouvelle conquête, et en même temps de mettre la Provence à l'abri

d'une invasion. Il était resté peu de troupes dans cette province, lorsque M. le duc de la Feuillade avait passé le Var; il n'avait laissé à M. de Grignan, qui y commandait, que quatre bataillons et[1] escadrons, et la cour jugeait que ces troupes et les six bataillons qui devaient s'y rendre du comté de Nice, en cas d'entreprise de la part des puissances maritimes, suffiraient pour sa défense. Désormais toutes les forces devaient être employées en Piémont, et Turin fixait toutes les vues de sa majesté. Elle avait pensé qu'après la conquête du comté de Nice et la prise de Verue, le duc de Savoie, craignant pour sa capitale, et n'ayant plus en sa possession qu'une petite portion de ses états de Piémont, privé d'un côté de la communication par la mer la plus facile avec les puissances maritimes, et de l'autre avec les impériaux ses alliés, contenus dans le Trentin, le Brescian et le Véronais par l'armée de Lombardie, demanderait la paix. M. de la Feuillade le pensait aussi. On trouve même dans les papiers de la guerre différents mémoires qu'il envoya à la cour pour lui faire part de ses idées sur les conditions d'un accommodement. M. le duc de Vendôme, d'un sentiment bien différent, était persuadé que le duc de Savoie, malgré le mauvais état de ses affaires, ne songerait point à terminer la guerre tant qu'il aurait l'espoir d'être secouru par ses alliés, et que, l'empereur faisant marcher de ses états d'Allemagne un renfort considérable pour joindre l'armée impériale qui était dans le Trentin, il chercherait à se soutenir tant à Turin qu'à Chivas, et dans les autres postes qu'il occupait dans la partie haute du Pô, pour attendre que quelque heureux événement en Lombardie ouvrît le chemin aux secours qu'il espérait, ou changeât la face des affaires. Ce fut même dans cette idée que M. le duc de

[1] Cette lacune existe dans le manuscrit original.

Vendôme, prévoyant que les grands coups se porteraient en Lombardie, demanda au roi la permission d'y retourner, pour y prendre la direction des affaires, qu'il avait laissées à M. le grand-prieur son frère, afin d'ouvrir la campagne par le siége de la Mirandole, qu'occupaient encore les impériaux, et de revenir ensuite en Piémont pour faire celui de Chivas et commencer celui de Turin, que M. de la Feuillade pourrait continuer, si les circonstances exigeaient qu'il allât de nouveau prendre le timon des affaires en Lombardie.

M. le maréchal de Vauban porta encore plus loin ses représentations sur l'entreprise du siége de Turin; persuadé qu'on ne parviendrait pas à rassembler ni assez de troupes ni assez d'artillerie pour une aussi grande opération, il demanda qu'on se bornât à bombarder cette place et à consommer les subsistances du Piémont, et que du côté de la Lombardie on fît le siége de la Mirandole, et qu'on s'y préparât à une défensive active et vigoureuse.

Le roi resta longtemps attaché à l'idée de l'effet que produirait sur le duc de Savoie le siége de sa capitale, et toutes ses dépêches à M. le duc de Vendôme furent des ordres relatifs à cette entreprise, comme celles de M. le duc de Vendôme furent des représentations sur les difficultés et même sur le danger de commencer la campagne par cette opération plutôt que de pourvoir aux moyens de fermer à l'armée de l'empereur, du côté de la Lombardie, l'entrée en Italie. Ce ne fut que lorsque ce général eut exposé à sa majesté l'impossibilité où il était d'agir en Piémont avant le 20 du mois de mai qu'elle lui laissa la liberté de prendre le parti qu'il jugerait le plus convenable au bien de ses affaires, et de se porter de sa personne d'une armée à l'autre suivant que les circonstances pourraient l'exiger; elle lui commanda seulement de composer les

deux armées d'un nombre égal de troupes, c'est-à-dire chacune de cinquante et un bataillons et soixante-trois escadrons; celle du Piémont devait être augmentée de seize bataillons, que M. le duc de la Feuillade était chargé d'y conduire[1].

Cette armée, telle qu'elle était lorsque Verue capitula, avait pris ses quartiers aux deux rives du Pô, d'un côté jusqu'à l'embouchure de la Doire, dont le cours en la remontant jusqu'au petit Saint-Bernard, formait la première ligne, et à couvert de laquelle se faisait la communication avec la Savoie. A la droite du Pô la première ligne des quartiers s'étendait par Asti jusqu'au Tanaro et se repliait de là sur Alexandrie.

Le duc de Savoie, après avoir été forcé de renoncer à sauver Verue, avait abandonné son camp de Crescentino et s'était retiré avec les débris de son infanterie et celle de l'empereur, au nombre seulement de vingt-six bataillons, partie à Turin, partie à Chivas, où elle travaillait à se retrancher. Toute la cavalerie piémontaise et impériale, qui consistait en dix-neuf régiments de cuirassiers ou de dragons, était cantonnée sur la Doire-Baltée dont les passages étaient défendus par des redoutes et des détachements d'infanterie depuis son embouchure dans le Pô jusque vers Ivrée.

Ce fut dans cette situation que M. le duc de Vendôme laissa les affaires en Piémont lorsqu'à la fin du mois d'avril il partit de Casal pour se rendre à Mantoue, afin de commencer la campagne par le côté de la Lombardie, où il régla que la première

[1] On trouvera, au commencement du mémoire de la campagne en Lombardie, tous les détails relatifs au plan général des opérations. Ils sont contenus dans les différentes lettres ou mémoires, tant de la cour que de M. le duc de Vendôme et des autres généraux dont le roi daigna recevoir les avis, et on les a insérés dans ledit mémoire plutôt que dans celui-ci, parce que les matières qu'il renferme ont un rapport plus immédiat aux principales opérations de cette campagne et aux dispositions que M. le duc de Vendôme eut à faire pour la commencer.

opération serait le siége de la Mirandole; en effet il fit ouvrir la tranchée devant cette place dans la nuit du 19 au 20 avril.

En partant pour la Lombardie, il laissa le commandement en Piémont à M. le comte de Vaubecourt, qui était à Verceil, et peu de jours après il lui envoya ordre de faire passer en Lombardie onze bataillons, dont deux venaient d'arriver de Naples par Gênes. Ils furent embarqués le 7 mai à Pavie, sous la conduite de M. de Maulevrier, pour descendre le Pô.

Les principaux objets dont M. de Vaubecourt eut à s'occuper en attendant que M. le duc de Vendôme revînt ouvrir la campagne en Piémont furent les répartitions des troupes, l'établissement des dépôts d'artillerie et de munitions à Crescentino pour le siége de Chivas, et à Casal pour celui de Turin. Il fit aussi continuer la démolition de toutes les places dont on s'était rendu maître pendant la campagne précédente, même Verue.

La tranquillité des quartiers paraissait assurée, lorsque tout à coup elle fut troublée par un détachement des ennemis qui pénétra jusque sur le Tessin : voici quelle fut cette expédition.

Le 14 mai deux mille hommes d'infanterie et quatre mille chevaux avec du canon s'assemblèrent entre Chivas et la Doire-Baltée. Le lendemain ces troupes se séparèrent en deux corps : l'un passa le Pô à Chivas pour donner de l'inquiétude aux quartiers de la droite de ce fleuve, l'autre passa la Doire-Baltée à Mazzé, et se porta jusqu'au moulin Bosafarinera, sur le canal d'Ivrée, au-dessus de Santhia. Le 15 au matin un détachement de cavalerie de ce corps passa la Sesia à Recetto, au-dessus de Verceil, et s'avança par Briona jusqu'à Oleggio, gros bourg du Milanais, dont il exigea une forte contribution. Il y passa le Tessin le même jour au moyen d'un bac, et se porta à Gallarate, autre bourg dont il tira de même une

grosse somme d'argent. Le 16 ce détachement descendit le Tessin, et se rendit à Abbiate-Grasso, où étaient quelques équipages de M. le duc de Vendôme, et ceux de différents officiers généraux, qui furent enlevés, de même que quelques chevaux et mulets, des vivres et de l'artillerie, qui étaient répandus dans des villages voisins.

Au premier avis qu'eut M. de Vaubecourt du passage de ce détachement, qu'on lui dit être de deux mille chevaux qui allaient joindre l'armée impériale dans le Brescian, tout ce qu'il y avait de cavalerie à Verceil et le long de la Sesia se mit en mouvement au nombre de vingt-quatre escadrons, les uns pour suivre les ennemis, les autres pour les attendre aux gués de cette rivière et couper leur retraite; mais M. de Vaubecourt, s'étant avancé lui-même à Mortara, apprit le 17 que le détachement n'était que de six à sept cents chevaux, et qu'après avoir pillé Bosso il avait descendu le Tessin, et qu'il cherchait à le repasser. Il marcha aussitôt avec treize escadrons pour côtoyer les ennemis par la droite de la rivière, tandis que M. de Valfuentes, officier général espagnol, les suivait par la rive gauche avec quatre cents chevaux; mais ils ne purent ni l'un ni l'autre arriver assez tôt à Bereguardo, où les ennemis eurent le temps de passer le Tessin sur un bac qui ne pouvait contenir que six cavaliers à la fois et qu'ils rompirent. Cependant M. de Vaubecourt continua de les suivre, et les joignit une heure avant la nuit à Cairo et à San-Nazana dans une anse du Pô qu'ils n'avaient pu passer, parce que le bac se trouvait à la rive droite du fleuve. Il marcha à eux par le défilé de la Madona della Bozella, et, les ayant trouvés en bataille sur plusieurs lignes, la droite à un ravin dans lequel leurs dragons étaient à pied, leur gauche à une haie vive, il les attaqua brusquement, et peut-être avec trop de précipitation et sans

avoir reconnu le ravin, qui était caché par les grains et qui séparait sa gauche de sa droite. Le premier choc fut heureux, mais, les ennemis s'étant ralliés, M. de Vaubecourt plia à son tour; en même temps sa gauche fut rompue par le feu des dragons à pied qui bordaient le ravin; et, le terrain ne lui permettant pas de charger, elle fut forcée de se rejeter à la tête du défilé pour soutenir les troupes de la droite, qui s'y retirèrent aussi. La nuit devint alors si obscure qu'on prit le parti de repasser le défilé et de le mettre devant soi.

Le 18, à la pointe du jour, on retourna sur le terrain du combat, mais on n'y trouva que les morts et les blessés; parmi les premiers était M. de Vaubecourt. Après le combat les ennemis s'étaient retirés, et l'avaient fait avec tant de précipitation qu'ils avaient abandonné une partie du butin qu'ils avaient fait dans leur course. Sur l'avis qu'on eut de leur retraite sur Vigevano et Novara, on marcha sur cette dernière place; mais on ne put les atteindre, et on renvoya les troupes dans leurs quartiers. Cependant M. de Mauroy, qui était à Carpignano sur la haute Sesia, étant averti que les ennemis avaient repris le chemin de Briona pour repasser cette rivière au gué de la Ferrera, vis-à-vis de Lenta, y porta huit cents chevaux dont une partie tomba sur leur arrière-garde à Carpina. Il y eut un combat qui dura près d'une heure. Les ennemis perdirent deux officiers, vingt cavaliers et trente chevaux; le reste profita de la nuit pour passer la Sesia; cinquante dragons les suivirent jusqu'à Lenta, et, les ayant surpris dispersés autour de quelques feux, ils les chargèrent et les obligèrent d'abandonner le village, où ils laissèrent leurs prisonniers et un nombre de chevaux. On prit deux de leurs officiers, un major qui était blessé et quelques cavaliers; on s'empara aussi d'une partie de la contribution qu'ils s'étaient fait payer, et on arrêta beau-

coup de traîneurs, qui étaient restés dans différents villages.

On apprit enfin le 19 qu'ils avaient repassé la Doire-Baltée, de même que trois mille chevaux qui s'étaient avancés dans la plaine de Santhia pour les recevoir et protéger leur retraite.

La mort de M. de Vaubecourt laissa le commandement à M. d'Albergotti, le plus ancien des lieutenants généraux de l'armée. Instruit de ce qui venait de se passer, et voyant que les ennemis étaient rassemblés, il profita de la permission que M. le duc de Vendôme avait laissée à M. de Vaubecourt d'assembler l'armée avant le mois de juin, si les circonstances venaient à l'exiger; en conséquence, pour pouvoir se mettre en front de bandière dès que les subsistances le permettraient ou qu'on y serait forcé par les ennemis, il envoya ordre aux troupes de la gauche, qui étaient dans des quartiers entre le Pô et le Tanaro, de se rendre le 25 à portée de Trino et de Crescentino, et à celles de la droite qui étaient placées aux deux rives de la Sesia de se rassembler près de Verceil sur le chemin d'Ivrée.

Les troupes commencèrent à se mettre en marche le 20. Il arriva un événement malheureux à deux régiments de cavalerie[1] qui, s'étant arrêtés au village de Castello Alfero en venant d'Asti à Crescentino, furent attaqués pendant la nuit par cinq cents cavaliers ou dragons des ennemis. Ils ne durent leur salut qu'à une garde avancée que M. le comte de Grammont avait postée sur l'avenue du village; les cavaliers, avertis par son feu, eurent le temps de se jeter aux portes et aux fenêtres des maisons où ils étaient logés, et chacun d'eux s'y défendit si bien que les ennemis ne purent enlever ni hommes ni chevaux. D'un autre côté, M. de Bourke, colonel irlandais qui était au château avec deux compagnies de son régiment, étant

[1] Cherisey et Grammont.

sorti et faisant battre différentes marches, leur imposa et les força à coups de fusil de se retirer; mais M. de Cherisey, en cherchant à rassembler son régiment, fut fait prisonnier avec quelques officiers. On perdit aussi quelques chevaux qui, effrayés par le feu, s'étaient échappés; les ennemis en emmenèrent une partie; on retrouva les autres le lendemain matin dans la campagne.

Les ennemis en se retirant se partagèrent en deux troupes : l'une se porta sur Asti et Annone, qui furent sommés de se rendre; mais le bataillon qui occupait ces deux postes ne répondit qu'à coups de fusil; l'autre troupe des ennemis passa le Tanaro et alla mettre à contribution Nizza-della-Paglia.

M. d'Albergotti, sur l'avis de leur marche, et ayant été informé que le duc de Savoie avait assemblé une partie de ses troupes à San-Michele dans la plaine de Villanova d'Asti, jugea devoir changer le projet qu'il avait formé d'assembler toute l'armée entre la Sesia, le Pô et la Doire, et devoir placer un corps à la tête du Montferrat et un autre entre l'Astesan et l'Alexandrin, pour veiller aux mouvements que les ennemis pourraient faire dans cette partie, qui était la plus favorable à des entreprises de leur part; c'est pourquoi le 23 il fit marcher à Nizza-della-Paglia un corps sous les ordres de M. de Goesbriant, et se porta lui-même avec un autre corps à Montechiaro, ce qui engagea le détachement des ennemis à se replier par Alba sur leur camp de San-Michele. Le reste des troupes continua sa marche vers Crescentino et Verceil, où elles furent toutes rendues le 23. M. le comte d'Estaing eut le commandement de ces deux corps; mais M. d'Albergotti, ayant appris que celui que les ennemis avaient à San-Michele n'était que de mille chevaux et d'un régiment d'infanterie, et que le gros de leur armée était à Chivas et sur la Doire,

laissa à Nizza-della-Paglia et à Montechiaro les deux corps qu'il y avait placés, et se rendit le 27 à Crescentino, afin de pourvoir aux moyens nécessaires pour assembler l'armée sur la Doire, suivant le projet qu'en avait formé M. le duc de Vendôme.

On avait préparé pour cet objet à Verceil un convoi de quatre à cinq cents chariots chargés de grains et de farines. M. d'Estaing se chargea de le conduire lui-même à Ivrée avec une escorte d'un bataillon, huit compagnies de grenadiers, seize cents hommes d'infanterie et deux mille huit cents chevaux. Il partit le 28 et alla le même jour avec le convoi à Santhia; le lendemain il se porta dans la plaine de Cavaglia avec une partie de ses troupes, et y passa la nuit, tandis que le reste, avec le convoi, cheminait vers Ivrée, où il arriva le lendemain. Pour favoriser sa marche, M. d'Albergotti, avec un détachement de troupes qui campaient à Crescentino, s'avança sur la Doire-Baltée et se porta jusqu'à Borgo d'Alice, à l'entrée de la plaine, d'où il pouvait joindre M. d'Estaing, afin de combattre, si les ennemis s'étaient présentés; mais ce mouvement ne produisit d'autre effet que de les engager à se mettre eux-mêmes en sûreté. Les troupes piémontaises qui étaient dans le Montferrat piémontais se replièrent précipitamment sur Chieri, et celles de l'empereur qui étaient derrière la Doire-Baltée se rassemblèrent à Rondizzone et y firent descendre tous les bateaux de cette rivière et ceux de la Chiusella.

M. d'Albergotti profita de ces circonstances pour reconnaître le cours de la Doire, au-dessous d'Ivrée, et reprit ensuite le chemin de Crescentino, où il arriva le 31. M. d'Estaing, de son côté, retourna avec toutes ses troupes à Verceil. On retira d'Ivrée les pontons qu'on y avait laissés à la fin de la campagne précédente, et on emmena les recrues et les re-

montes qui y étaient arrivées de France. On fit de même partir de cette place deux bataillons sous les ordres de M. de Ruffey, pour renforcer la garnison de Biella, dans la vue d'assurer la communication avec la Savoie par le val d'Aost, et de soumettre les montagnards du Biellois qui s'étaient révoltés. Ils portèrent même l'audace au point d'attaquer un détachement de deux cents hommes, et le firent prisonnier, par la faute du commandant, qui, se voyant enveloppé, n'osa se faire jour et se jeta dans une église, où il fut obligé de se rendre. M. de Ruffey rétablit la tranquillité, punit les coupables, et se fit rendre les prisonniers.

Les ennemis firent une nouvelle course dans le Montferrat mantouan. Un détachement de quatre cents chevaux s'avança de nouveau par Alba sur Nizza-della-Paglia; mais M. de Goesbriant, qui occupait ce poste avec son corps, fit sortir un régiment de cavalerie et quelques détachements de dragons qui suivirent les ennemis le long du Belbo, tombèrent sur leur arrière-garde, à l'entrée d'un défilé, et firent prisonniers quelques gardes du duc de Savoie et quelques dragons; le reste se sauva par les montagnes à Alba et ne parut plus.

Suivant les nouvelles qu'on eut alors de la position où se trouvaient toutes les troupes des ennemis, le camp de San-Michele était composé des quatre compagnies des gardes du duc de Savoie, d'un régiment de cavalerie et d'un de dragons; un autre régiment de cavalerie et deux de dragons campaient à Avigliano; l'infanterie piémontaise était dispersée, tant à Turin qu'à Coni, Alba et Chivas, dont on sut que les fortifications étaient achevées et les environs inondés par des retenues d'eau. Les impériaux étaient séparés en différents corps, entre Chivas, la Doire-Baltée et la petite rivière de Chiusella.

Les troupes du roi étaient aussi séparées en plusieurs corps:

ceux de la droite du Pô étaient à Verceil, Trino, Crescentino et Ivrée; ceux de la gauche de ce fleuve à Montechiaro et Nizza-della-Paglia. L'infanterie et la cavalerie étaient presque entièrement rétablies. Les dépôts des vivres et d'artillerie étaient faits à Crescentino et à Ivrée. La démolition de cette dernière place, ainsi que celle de Verceil et de Verue, touchait à sa fin : c'étaient les objets dont on avait eu à s'occuper depuis que les troupes étaient entrées dans leurs quartiers; et M. d'Albergotti n'attendait, pour commencer les opérations, que le moment où M. le duc de Vendôme serait revenu de Lombardie.

M. de la Feuillade, de son côté, après avoir fait partir, dans les derniers jours du mois de mai, pour se rendre à Ivrée, six bataillons des seize qu'il devait faire passer à l'armée du Piémont, avait disposé les dix autres dans les vallées, depuis la Savoie jusqu'à Suse; ils étaient soutenus par quatre régiments de dragons, et le blocus de Montmélian, qu'il fit resserrer de plus près, occupait huit bataillons sous les ordres de M. de Vallière.

Quant au comté de Nice, M. d'Usson continuait à bloquer la citadelle et le château avec les dix bataillons que M. le duc de la Feuillade lui avait laissés. Les Piémontais ne firent aucune démarche pour troubler le blocus, dont la tranquillité paraissait assurée par la suspension d'armes; et les projets de descentes de la part des puissances maritimes, soit pour faire passer des secours au duc de Savoie, soit pour attaquer la Provence, parurent remis à un autre temps.

Tel était, à la fin du mois de mai, l'état des affaires du Piémont et sur les frontières voisines, situation aussi favorable que le roi pouvait le désirer pour l'exécution de ses projets. Celle des affaires de Lombardie ne présentait pas un tableau

moins avantageux. La Mirandole s'était rendue le 11 du mois; tout était soumis aux armes des deux couronnes jusqu'aux portes du Trentin et du pays vénitien du côté du Brescian et du Véronais. Le prince Eugène, depuis l'arrivée des renforts considérables venus d'Allemagne à l'armée impériale, avait fait de vains efforts pour pénétrer en Italie. M. le duc de Vendôme l'avait arrêté sur le Mincio et forcé de rentrer dans les montagnes et d'aller s'adosser à celles du Brescian, entre le lac de Garde et Brescia, où il avait pris un camp près de Gavardo, avantageux, à la vérité, par sa position inattaquable, mais dont M. le duc de Vendôme avait su fermer tous les débouchés en occupant avec l'armée les hauteurs de Moscoline et tous les postes qui pouvaient barrer le pays jusqu'au lac de Garde. Il ne restait de ressource à M. le prince Eugène que de chercher dans les montagnes du Brescian des chemins qui le portassent dans les plaines de Brescia et qui lui ouvrissent les portes du Milanais.

Dans des circonstances aussi favorables, M. le duc de Vendôme, confiant dans l'avantage de la position qu'il occupait à Moscoline et dans les moyens que la nature du pays lui donnait pour prévenir le prince Eugène dans les plaines de Brescia, s'il parvenait à franchir les difficultés que lui présentait la traversée des montagnes, jugea que M. le grand-prieur, son frère, était en état, d'après ses dispositions, de suivre ses vues et de manœuvrer comme il aurait pu faire lui-même devant le prince Eugène pour faire échouer ses entreprises. Il se détermina donc à lui laisser le commandement de l'armée pour aller assembler celle de Piémont et commencer dans cette partie les opérations qui devaient le conduire au siége de Turin. Il lui donna en partant une instruction qui, en prévoyant tous les cas, lui prescrivit tous les moyens de rendre inutiles

les mouvements que pourrait faire M. le prince Eugène, et se mit en chemin, le 28 mai, du camp de Moscoline, pour aller à Milan, d'où, après avoir conféré avec M. le prince de Vaudémont, il se rendit le 31 au soir à Casal.

Le roi non-seulement n'était pas si confiant que M. le duc de Vendôme dans la capacité de M. le grand-prieur, et dans son activité et son expérience, surtout ayant affaire à un général tel que le prince Eugène; mais aussi sa majesté, sachant que le duc de Savoie avait complété son infanterie jusqu'au nombre de quatorze mille hommes, au moyen de huit mille hommes de ses milices qu'il y avait incorporées; que sa cavalerie consistait en cinq ou six mille chevaux; que, d'un autre côté, le prince Eugène attendait encore d'Allemagne des secours considérables, au moyen desquels son armée, après leur arrivée, serait forte de trente-deux mille hommes, craignit que le duc de Vendôme n'eût pas le temps de mettre les affaires de Piémont dans une situation à pouvoir être conduites par un autre que par lui, et que pendant ce temps sa présence ne devînt nécessaire en Lombardie; c'est ce qui l'engagea à lui témoigner ses inquiétudes par sa dépêche du 26. En même temps sa majesté, persuadée que des affaires de Lombardie dépendait le sort de celles du Piémont, lui recommanda d'en faire son principal objet, et lui fit connaître l'importance dont il était de ne pas perdre un moment à se mettre en état de commencer le siége de Turin, afin d'en laisser ensuite la direction à M. le duc de la Feuillade, et d'aller le plus diligemment qu'il le pourrait reprendre celle des affaires de Lombardie.

On croit devoir ici rapporter en entier la lettre du roi et la réponse que fit M. le duc de Vendôme pour faire connaître à sa majesté le désir qu'il avait lui-même de voir l'armée établie

devant Turin, et en même temps l'impossibilité de l'assembler avant le 8 du mois de juin.

Lettre du roi à M. le duc de Vendôme. Versailles, 26 mai 1705[1].

Mon cousin, j'ai reçu la lettre que vous m'avez écrite par Derbault, de Mozambano du 16, et les drapeaux, avec l'état des prisonniers et munitions qui se sont trouvés dans la Mirandole, en bien plus grand nombre que vous ne l'aviez espéré. La prise de cette place était d'autant plus importante qu'elle nous met à portée d'entrer dans le Ferrarais, et d'empêcher les habitants de ce pays-là de porter aucun secours aux troupes de l'empereur, qui seraient obligées de reprendre cette place avant de passer la Secchia, s'ils avaient formé le dessein de faire la guerre de ce côté-là, comme le bruit s'en était répandu.

Jusqu'à présent il ne me paraît pas que la situation du prince Eugène soit bonne; il faut que son armée se réunisse pour qu'il soit en état d'entreprendre quelque chose. Il serait à désirer que le grand-prieur pût obliger le général Bibra à se retirer par la Rocca d'Anfo; la difficulté de ce passage fatiguerait ses troupes, de manière que la cavalerie serait peu en état d'agir de quelque temps. Il ne serait pas même impossible que le grand-prieur ne joignît son arrière-garde et ne mît ses troupes dans un grand désordre. Lorsqu'elles seront jointes au prince Eugène, vous ne devez pas douter qu'il ne fasse les derniers efforts pour avoir quelque avantage qui lui assure quelque poste, ou lui donne les moyens de communiquer avec le duc de Savoie, qui se fortifie, de son côté, et a recruté une partie de ses troupes par les milices du pays, au nombre de huit mille hommes, qu'il a incorporés dans son infanterie; en sorte que vous pouvez compter qu'il a présentement près de quatorze mille hommes d'infanterie et cinq à six mille chevaux; et vous devez regarder la guerre d'Italie, du côté de la Lombardie et du Piémont comme la besogne la plus difficile dont un général ait jamais été chargé. Ces deux

[1] Cette pièce se trouve en minute dans les archives du dépôt de la guerre, vol. 1828, 1re partie, 4e section, n° 103.

armées demandent également votre présence. L'affaire de Piémont dépend tellement de l'autre, que je ne saurais m'empêcher de vous dire encore que vous devez faire votre principal objet de ce qui se passe en Lombardie, et que vous ne sauriez abandonner pour longtemps ce côté-là; mes réflexions et les vôtres ont été les mêmes sur cela; vous en avez connu la nécessité lorsque vous m'avez proposé de faire faire le siége de Turin par le duc de la Feuillade. J'ai trouvé que cette vue convenait également pour vous conserver le commandement des deux armées et pour faire agir les troupes avec vigueur, lorsque vous ne seriez pas au siége, et je m'étais persuadé que vous en feriez toutes les dispositions; qu'après avoir mis toutes choses en état, et que la tranchée serait ouverte, vous en laisseriez le soin au duc de la Feuillade et retourneriez à l'armée de Lombardie. Je trouve même que le temps que vous serez obligé de vous en éloigner, quand vous ne prendriez que celui qui vous sera absolument nécessaire, sera encore bien long, et j'ai tout sujet de croire que le prince Eugène n'oubliera rien pour en profiter. Quoique j'aie lieu de me louer de la conduite du grand-prieur, des bonnes dispositions qu'il avait faites des troupes qui étaient à ses ordres et de tous les partis qu'il a pris, je ne saurais me reposer entièrement sur lui du soin de l'armée qui sera opposée à celle du prince Eugène, qui n'oubliera rien pour joindre le duc de Savoie et rendre leur armée si forte qu'ils vous obligeront à abandonner l'objet du siége de Turin, pour rassembler la meilleure partie de mes troupes qui vous deviendraient nécessaires pour vous opposer aux leurs.

Quoique je connaisse l'importance dont il est de faire le siége de Turin, j'appréhende que vous n'y trouviez plus de difficultés que vous ne vous l'êtes persuadé, et les ennemis plus forts soit en Lombardie ou en Piémont. Il marche encore des troupes du côté du Tyrol. Les quatre mille hommes que l'électeur palatin envoie en Italie et les Danois ne sont pas encore arrivés. Il y a plusieurs recrues en chemin, et vous devez compter que l'armée du prince Eugène sera au moins de trente à trente-deux mille hommes effectifs, celle

de Piémont de vingt. Il est vrai que lorsque vous vous mettrez en état d'investir Turin, ce que vous ne sauriez commencer trop promptement, le duc de Savoie sera obligé de jeter la meilleure partie de son infanterie dans cette place; mais le corps de cavalerie qu'il a ne laissera pas de faire beaucoup d'embarras, soit pour traverser les convois, ou pour nous obliger à tenir nos quartiers assez forts pour n'être point surpris. Vous aurez aussi cet avantage de finir la guerre d'Italie, si vous pouvez vous rendre maître de Turin. J'ordonne au duc de la Feuillade de se conduire suivant les ordres qu'il recevra de vous; mais je désire en même temps que vous lui donniez tous les agréments qu'il mérite par la manière dont il s'est conduit depuis que je l'ai chargé de plusieurs entreprises, et par la vivacité avec laquelle il les a fait réussir.

Lettre de M. le duc de Vendôme au roi. Casal, 2 juin 1705[1].

La Vallée me rendit hier matin la lettre que votre majesté m'a fait l'honneur de m'écrire; j'ose l'assurer que j'ai encore plus d'impatience qu'elle de voir l'armée établie devant Turin; cependant il ne m'est pas possible de l'assembler avant le 8, ayant plusieurs régiments de cavalerie qui n'ont point encore achevé leurs réparations; et de plus, des six bataillons que m'envoie M. de la Feuillade, il n'y en aura en ce temps-là que trois d'arrivés; mais je n'attendrai pas les trois autres pour tenter le passage de la Doire, près de Livorno, qui est le lieu où l'armée doit s'assembler; je ne crois pas les ennemis en état de me disputer le passage de cette rivière; en tous cas j'irai passer à Ivrée.

Pour ce qui regarde les affaires de Lombardie, je n'ai rien à ajouter à la dernière lettre que j'ai eu l'honneur d'écrire à votre majesté. Je crois qu'elle aura trouvé nos affaires en bonne disposition de ce côté-là; et j'espère avoir fini tout ce que j'ai à faire de ce côté-ci, et arriver là-bas avant que le prince Eugène ait eu le temps de rien exécuter de considérable. J'envoie à votre majesté copie des ordres par écrit que j'ai laissés à mon frère en partant. J'en ai aussi

[1] Cette pièce se trouve en original dans les archives du dépôt de la guerre, vol. 1874, n° 141.

fait part à M. de Saint-Fremont; et, moyennant que cela s'exécute, comme il n'y a pas lieu d'en douter, je réponds à votre majesté que les affaires de la Lombardie ne troubleront pas le siége de Turin.

Votre majesté me fait l'honneur de me marquer que l'armée du duc de Savoie sera de vingt mille hommes; je sais bien qu'il a pris par la force un certain nombre d'hommes dans chaque village pour rétablir son infanterie; mais ces nouvelles levées ne sont pas capables de s'opposer à une infanterie comme celle de votre majesté. Il y a tout lieu d'espérer qu'elle sera contente; au moins puis-je l'assurer que si nous ne faisons le siége de Turin, il faut que la chose soit absolument impossible. Sitôt que l'armée sera établie devant cette place, je prendrai le chemin de Lombardie et en laisserai le commandement à M. de la Feuillade.

M. de Chamillart dira à votre majesté les lieutenants généraux qui demeureront à ses ordres; tous les anciens savent déjà leur destination, et il n'y en aura pas un seul qui passe la Doire. Je comptais faire partir M. de Montgon de Milan, mais, comme il avait encore à voir quelques régiments de cavalerie, il servira en même temps avec M. d'Albergotti et M. de Praslin.

Votre majesté verra par les instructions que j'ai données à mon frère, que je regarde Ustiano comme un poste essentiel et dont il faut empêcher les ennemis, à quelque prix que ce soit, de se rendre maîtres; mais comme je crois que, dans la conjoncture présente des affaires, il ne convient de combattre qu'à la dernière extrémité, j'ai donné ordre qu'on fît une communication bien palissadée depuis Ustiano jusqu'à l'Oglio, pour pouvoir soutenir cette place par en deçà de cette rivière. J'espère que ce travail sera bientôt dans sa perfection, car il n'y a qu'une demi-portée de fusil de cette place à l'Oglio, et il y a mille paysans qui y travaillent.

Mon frère est parti le 29 du mois dernier, avec MM. de Medavi et de Lapara, pour voir s'il ne pourra pas trouver un poste à retrancher près de Brescia, pour empêcher les ennemis de déboucher par San-Ossetto et par Nave; s'il en peut trouver un, je réponds à votre

majesté que le prince Eugène sera obligé de se rejeter dans le Véronais, ou de nous combattre avec un grand désavantage. Il paraît par toutes les dispositions des ennemis qu'ils veulent défendre Chivas; je ne suis pas surpris qu'ils prennent ce parti, n'y ayant pas lieu de douter que le duc de Savoie ne retarde autant qu'il pourra le siége de Turin. Il a remis la citadelle de Turin aux troupes de l'empereur et en a fait sortir toutes les siennes. Votre majesté voit par là que ce prince est entièrement livré à ses ennemis, et qu'il n'y a pas à espérer qu'il s'accommode jamais avec elle.

J'apprends dans ce moment qu'il n'y a point d'Allemands dans la citadelle de Turin et qu'il y a quatre cents dragons des troupes de Savoie.

J'envoie à votre majesté la relation de ce qui s'est passé avant-hier en Lombardie; elle est faite par le sieur de Concargues, que mon frère m'a envoyé, et qui a eu grande part à cette action, qui est des plus belles et des plus glorieuses pour les troupes de votre majesté; celles qui y ont eu part méritent au moins autant que celles du Mincio. Pour le sieur de Concargues, personne n'est plus digne que lui des grâces de votre majesté. Cette action a duré cinq heures: c'étaient MM. de Murcey et de Dillon qui étaient de jour; ils y ont fait à leur ordinaire et ont eu tous deux leurs chevaux blessés.

J'envoie à votre majesté l'ordre de bataille de cette armée et l'état des garnisons.

Il paraît que l'action heureuse qui venait de se passer en Lombardie redoubla la confiance de M. le duc de Vendôme dans M. le grand-prieur et dans les dispositions qu'il avait faites dans cette partie; cependant il ne perdit point de temps à agir. Le 8 il assembla l'armée, qui campa en front de bandière à Salugia, sur la rive gauche de la Doire-Baltée. Son projet était d'y passer la rivière; mais non-seulement il la trouva fort enflée et tous les gués impraticables, mais aussi toute l'armée du duc de Savoie campée à un mille de lui de

l'autre côté, sur une hauteur qui dominait la rivière, et dont il jugea l'accès trop difficile pour tenter le passage dans cette partie, ce qui le détermina à aller chercher le pont d'Ivrée, pour ne point mettre au hasard une opération qu'il regardait comme assurée.

Pendant qu'il délibérait, il fut joint le 10 par les troupes que M. de Goesbriant amenait diligemment de Nizza-della-Paglia, et dont il laissa seulement cinq escadrons à Crescentino.

Ce fut aussi pendant le séjour qu'il fit à Salugia qu'il reçut une nouvelle dépêche en date du 2 juin, par laquelle le roi lui faisait de nouveau connaître les inquiétudes qu'il avait sur le côté de la Lombardie, inquiétudes fondées sur son peu de confiance dans les lumières de M. le grand-prieur, et sur l'importance dont il était de ne laisser prendre aucun avantage au prince Eugène, ni la liberté de faire sa jonction avec le duc de Savoie. Le roi lui adressa par le même courrier un mémoire pour lui demander des éclaircissements sur les difficultés que sa majesté prévoyait qu'il rencontrerait au siége de Turin, et pour lui faire connaître la nécessité d'opposer au duc de Savoie, pendant qu'il serait occupé de cette opération, un corps de vingt bataillons et de trente escadrons.

Lettre du roi à M. le duc de Vendôme. Versailles, 2 juin 1705[1].

Mon cousin, j'ai reçu la lettre que vous m'avez écrite le 24 du mois passé par le courrier que vous m'avez dépêché, par laquelle vous me mandez qu'après avoir bien reconnu le poste des ennemis, vous les avez trouvés si bien retranchés, que vous n'avez pas jugé à propos de les attaquer, ce que vous n'auriez pu faire sans vous exposer à perdre ce qu'il y a de meilleur dans votre infanterie; que vous vous êtes déterminé à laisser l'armée à Moscoline, à la portée du

[1] Cette pièce se trouve en minute dans les archives du dépôt de la guerre, vol. 1828, 1re partie, 4e section, n° 105.

canon des ennemis, et que vous avez fait retrancher les endroits que vous avez cru qui devaient l'être. Il me paraît par le détail dans lequel vous êtes entré, que le camp de cette armée est retranché de manière que les troupes qui y sont n'ont rien à craindre de celles des ennemis; mais il ne me paraît pas que mon armée puisse empêcher le prince Eugène d'entrer dans le Brescian quand il voudra laisser la Chiese à gauche et s'avancer par San-Osetto; et j'ai lieu de croire que cette marche obligera le grand-prieur de sortir du camp où il est, pour s'avancer sur les ennemis, qui l'engageront malgré lui à une bataille, ou qu'ils se porteront dans le Milanais pour joindre le duc de Savoie, sans que rien ne le puisse empêcher, à moins que vous ne rassembliez toutes les troupes qui seraient occupées au siége de Turin, pour aller au-devant de lui. Mon intention n'est pas de vous faire voir plus d'embarras qu'il n'y en a, mais je ne saurais assez vous faire connaître l'importance dont il est d'empêcher l'armée commandée par le prince Eugène de faire aucun progrès. J'aurais bien souhaité que les vues que j'ai du côté du Piémont eussent pu s'accorder avec l'envie que j'aurais que vous fussiez toujours resté pour commander en personne l'armée de Lombardie. Il me paraît difficile que vous puissiez donner les mêmes soins à l'une et à l'autre, et cependant la conjoncture demanderait qu'il y eût des généraux également expérimentés. J'ai peine à croire que le prince Eugène reste longtemps dans le poste où il est, après que les troupes qui sont encore en marche l'auront joint. Le véritable dessein des ennemis est de se joindre, et le comte de Stahremberg, si cette jonction se fait, doit passer ensuite en Hongrie, pour y commander l'armée de l'empereur.

Vous avez bien fait de donner des ordres au régiment de l'Ile-de-France pour passer encore en Lombardie. Vous n'en avez encore donné aucun au duc de la Feuillade, pour faire avancer les dix bataillons qui restent en Savoie et en Dauphiné; ils ne sauraient arriver au rendez-vous que vous leur donnerez qu'après plusieurs jours de marche.

J'ai bien regretté Vaubecourt : c'était un très-bon officier, plein de courage et de bonne volonté; s'il en avait eu moins, il n'aurait pas péri dans la malheureuse affaire à laquelle il s'est embarqué avec trop peu de précaution, qui devait coûter aux ennemis toute la cavalerie qui l'a attaqué, si ceux qui commandaient mes troupes qui l'avaient joint avaient eu plus de modération.

P. S. J'ai jugé à propos, depuis ma lettre écrite, de faire faire le mémoire que vous trouverez ci-joint. Après avoir bien examiné tout ce qu'il contient, rien ne m'a paru plus juste et de meilleur à faire que de former un corps supérieur en infanterie et en cavalerie à celui à la tête duquel le duc de Savoie sera; d'ordonner à celui qui le commandera de se porter du même côté duquel il sera campé; si c'est de l'autre côté du Pô, d'avoir plusieurs ponts de bateaux pour pouvoir passer ce fleuve aussitôt que lui, s'il avait dessein d'attaquer les quartiers qui seraient en deçà, afin de les protéger.

En cas que vous approchiez de Turin, avant de faire tirer du canon et des bombes, en cas que les duchesses et les jeunes princes soient dans la place, vous leur ferez une honnêteté, et leur offrirez de les faire conduire en sûreté partout où elles voudront aller, si elles se déterminent d'en sortir.

Lettre de M. le duc de Vendôme au roi. Du camp de Salugia, 10 juin 1705[1].

L'armée est arrivée ici le 8, et celle des ennemis est campée à notre vue, à un mille d'ici, de l'autre côté de la Doire. Les gués de cette rivière ne sont pas praticables, et de plus la hauteur qu'ils occupent est très-difficile à monter, et domine tout à fait cette rivière. Ces raisons m'ont fait prendre le parti d'aller passer à Ivrée, et de ne pas mettre au hasard une chose sûre. L'armée se mettra demain en mouvement pour aller camper entre Villa-Reggia et Vestigne et le lendemain à Ivrée, et, de ma personne, je me rendrai le même jour dans cette place, tant pour régler nos marches de l'autre côté de la Doire, que pour porter un corps de l'autre côté de cette rivière,

[1] Cette pièce se trouve en original dans les archives du dépôt de la guerre, vol. 1874, n° 174.

ce qui dégagera beaucoup le passage de l'armée. Ce corps sera composé de quatre régiments de dragons et de huit bataillons, qui m'attendent avec M. d'Arène. Je crois que sitôt que la tête de l'armée de votre majesté paraîtra de l'autre côté de la Doire, les ennemis prendront le parti de se retirer derrière Chivas, et s'ils étaient assez hardis pour venir au-devant de nous, je ne balancerais pas à les attaquer. Je n'ai pu marcher avant le 11, non-seulement à cause d'une distribution de pain qu'il a fallu faire aujourd'hui, mais aussi parce que les troupes que M. de Goesbriant amène de l'Astesan ne font que d'arriver. Je supplie votre majesté de croire que je ne perdrai pas un moment pour m'approcher de Turin, mais en même temps elle sait bien que ces sortes de mouvements ne se font pas si vite que l'on voudrait par l'assujettissement indispensable de pousser des vivres en avant.

J'ai reçu, par le retour d'un de mes courriers, le mémoire que votre majesté m'a fait l'honneur de m'envoyer, auquel je ne puis répondre que la même chose que j'ai déjà pris la liberté de lui mander, qui est que je ferai mon possible pour investir Turin entièrement; mais que si par hasard je ne pouvais en venir à bout, je ne laisserai pas de l'attaquer par la citadelle, et je réponds sur ma tête à votre majesté que je le prendrai bien plus aisément que nous n'avons pris Verue. Je n'aurais jamais fait, si je répondais à chaque article de ce mémoire; il y a même des projets dont l'exécution est impossible aux ennemis; mais tout ce que je puis dire à votre majesté par la connaissance parfaite, si j'ose le dire, que j'ai de ce pays-ci, et par la connaissance que j'ai aussi de nos forces et de celles des ennemis, que si elle veut bien avoir la bonté de se reposer entièrement de tout sur moi, comme elle m'a fait l'honneur de me le promettre, je lui réponds que le prince Eugène ne fera rien de considérable, que nous prendrons Turin, et que pendant ce siége l'armée du duc de Savoie ne pénétrera dans le Milanais au plus que par quelques courses de hussards. J'ai mille moyens pour cela, mais je demande mille pardons à votre majesté si je ne les détaille pas,

n'en ayant pas le temps. Je me contenterai seulement de réfuter l'article du mémoire qui regarde les convois et les inquiétudes que nous peuvent donner les ennemis pendant le siége de Turin, en prenant la liberté de lui dire qu'en tout cas notre pis-aller sera de protéger avec l'armée les convois, et de ne commencer le siége qu'après que nous aurons mis devant la place tout ce qui sera nécessaire pour la prendre. Votre majesté voit par là que la plus grande partie de ce que contient le mémoire peut tout au plus retarder le siége de Turin, mais non pas l'empêcher. Il me serait aussi aisé de répondre aux autres articles dudit mémoire, mais j'ai déjà supplié votre majesté de m'excuser si je ne le fais pas; car nous sommes présentement dans des mouvements si vifs, que je ne pourrais employer le temps nécessaire à cela sans que le service de votre majesté en souffrît.

Les ennemis n'ont plus que six mille chevaux; de sorte que nous sommes plus forts qu'eux en cavalerie. Pour l'infanterie, nous sommes fort supérieurs, et encore plus par la qualité que par le nombre, ce qui me donne lieu d'espérer que le duc de Savoie ne pourra pas nous empêcher de faire le siége de Turin, cette place étant d'une si grande garde, que son infanterie et celle de l'empereur suffiront à peine pour la défendre.

A l'égard des affaires de Lombardie, elles ne peuvent être dans une meilleure disposition. Le prince Eugène n'a plus d'autre débouché que le passage de Nave et de San-Osetto, qui est un chemin dans la montagne, très-rude et très-difficile; et notre armée, par sa gauche, a la plus belle marche du monde pour se tenir toujours près d'eux sans combattre, toujours couverte du naviglio de Brescia, et se peut porter partout aisément, tant pour s'opposer au passage dudit naviglio qu'à celui de l'Oglio, comme votre majesté l'aura vu par les instructions que j'ai laissées à mon frère, et dont j'ai eu l'honneur de lui envoyer copie. Enfin je trouve que c'est beaucoup d'être en sûreté du côté du lac de Garde et de Mantoue; car pour pénétrer dans le Piémont, le prince Eugène n'y a jamais pensé. Je sais bien qu'il l'a

publié partout; il a même dit à un de nos officiers, qu'il nous a renvoyé, que c'était son dessein, ce qui me confirme d'autant plus à en douter. Après cela, s'il y pensait véritablement, je supplierais votre majesté de me permettre de lui donner un passe-port et de lui faire fournir les étapes dans le Milanais; car si ces deux armées étaient jointes ensemble, elles m'embarrasseraient beaucoup moins qu'étant séparées comme elles sont à présent, et nous conserverions en rassemblant les deux armées la même supériorité que nous avons; car il est certain que l'armée du prince Eugène n'est pas, à l'heure qu'il est si forte que la nôtre. Je ne parle point de la bonté; car je crois notre infanterie meilleure que la leur. On vient d'en voir un échantillon dans la dernière affaire qui s'est passée à l'attaque de la cassine, laquelle est beaucoup plus considérable que nous ne l'avions cru dans le commencement, les ennemis, de leur propre aveu, convenant d'y avoir perdu huit cents hommes, et je suis sûr qu'ils en ont eu plus de quinze cents hors de combat, et ils ont perdu l'élite et la tête de leur infanterie; ils doivent aussi avoir perdu bien des officiers, car nos gens ont ramassé plus de cent trente espontons. Enfin cette affaire a fait un très-bon effet dans notre armée, et cela a passé même jusqu'aux soldats de recrue. Je ne sais encore si les quatre mille hommes de troupes de l'électeur palatin viendront en Italie. Je suis persuadé que le prince Eugène fera tous ses efforts auprès du roi des Romains pour les avoir, et si l'affaire est à débattre entre le prince de Bade et lui, je ne doute pas qu'il ne l'emporte, étant beaucoup mieux que l'autre auprès de ce roi; mais quand ce renfort lui viendrait, je réponds à votre majesté que son armée ne sera pas encore assez supérieure pour donner la loi à la nôtre.

Avant de se mettre en mouvement pour s'approcher d'Ivrée et y passer la Doire, M. le duc de Vendôme manda à M. le duc de la Feuillade de marcher du côté de Suse, avec les dix bataillons qu'il devait amener en Piémont, et d'y joindre un

régiment de dragons pour faire une diversion dans cette partie, et se mettre à portée de le joindre avec ces troupes lorsque le moment en serait venu.

Le 11 il décampa de Salugia, et marcha sur deux colonnes à Borgo Masino, longeant la Doire-Baltée. Il y fit camper l'armée et s'avança de sa personne avec quatre régiments de dragons jusqu'à Ivrée. Il y trouva huit bataillons tant de la garnison que de ceux qui étaient arrivés du Dauphiné ou qu'on avait retirés du Biellois, depuis que le pays s'était soumis. Il en forma un corps auquel il joignit ses quatre régiments de dragons, et le fit camper près de la place, à la rive droite de la Doire, pour assurer le passage de l'armée au delà de la rivière.

Le 12 l'armée marcha à Ivrée et y passa la Doire, l'artillerie, la cavalerie et les bagages sur le pont de la ville, l'infanterie sur un pont qui avait été construit au-dessous; on passa ensuite la Chiusella à gué, l'infanterie ayant de l'eau jusqu'à la ceinture, et l'armée campa, la droite à Romano, la gauche à Strambino, où fut le quartier général.

Le 13, à la pointe du jour, l'armée marcha encore sur deux colonnes, celle de la droite dirigée sur Caluzzo, celle de la gauche sur Massé. Ces deux postes étaient occupés par les ennemis, qui campaient encore sur la Doire, dans la même position où M. le duc de Vendôme les avait laissés en partant de Salugia; mais ils n'attendirent point qu'on les attaquât; ils s'étaient préparés, pendant la nuit précédente, à la retraite, et ils la firent sur Chivas avec une telle diligence qu'on ne put joindre leur arrière-garde. L'armée s'avança jusqu'à Torazzi, où la gauche du camp appuya la droite à Rondissone. On jeta aussitôt un pont sur la Doire à hauteur de Salugia, et M. d'Arène alla camper près de ce lieu avec sept bataillons.

On en jeta un autre à l'embouchure de la rivière dans le Pô, pour la communication avec Crescentino, et on le retrancha.

Le 14 et le 15 l'armée séjourna pour attendre un convoi. Pendant ce temps, (le 15) on jeta un pont sur le Pô, vis-à-vis de San-Sebastiano, et on y envoya une brigade d'infanterie et un régiment de dragons. Le même jour M. d'Arène décampa de Salugia, passa le Pô à Crescentino avec dix bataillons, quatre escadrons et six pièces de canon; la nuit suivante, ses grenadiers se portèrent à Laurian, où ils prirent poste, et il s'avança avec le reste de ses troupes sur San-Sebastiano, où il arriva le 16, à six heures du matin.

A la même heure, l'armée quitta son camp de Torazzi, et, marchant sur deux colonnes, elle se porta jusqu'à la portée du canon de Chivas, où elle se mit en bataille. Pendant ce temps, M. le duc de Vendôme passa de sa personne le Pô, sur le pont construit au-dessus de San-Sebastiano, et se rendit au camp de M. d'Arène. D'une hauteur qui en était voisine, il reconnut la position des ennemis des deux côtés du Pô : leur cavalerie était en bataille, sa droite appuyée à une communication qu'ils avaient faite depuis Chivas jusqu'à ce fleuve, sa gauche à l'Orco, le Pô derrière elle; la communication était occupée par sept ou huit bataillons.

A la droite du Pô, la tête du pont de Chivas était couverte par une montagne sur laquelle était le château de Contrabuc, qui dominait entièrement le pays et qui était bien muni de canon. De ce château régnait une crête d'un bon quart de lieue d'étendue, qui conduisait au village de Castagnito, situé sur l'endroit le plus élevé de la montagne et bien retranché. Entre ce village et le château de Contrabuc était la chapelle de Saint-Grasse, située très-avantageusement et retranchée de même. Ces postes formaient aux ennemis une

communication avec Chivas d'autant plus assurée, qu'ils avaient derrière eux le village de San-Rafaele, qui tenait les chemins de tous ces postes, et que ces mêmes chemins étaient très-faciles, tandis que ceux par lesquels on pouvait y arriver étaient presque impraticables.

Lorsque l'armée fut arrivée devant Chivas, les ennemis firent passer le Pô à une partie des troupes qu'ils avaient près de cette place, et garnirent toutes les hauteurs. M. le duc de Vendôme, voyant que, par leur disposition, leurs postes étaient hors d'insulte, jugea n'avoir rien de mieux à faire que d'occuper deux hauteurs situées toutes deux à demi-portée de fusil, l'une de Castagnito, l'autre de la chapelle Saint-Grasse : c'est ce qui fut exécuté sans beaucoup d'opposition de la part des ennemis, et M. d'Arène fit retrancher ces deux hauteurs. Pendant ce temps, M. d'Estaing, qui était de jour, eut ordre de faire avancer toute la cavalerie de la droite jusqu'à l'Orco, pour être à portée de tomber sur celle des ennemis qui était entre cette rivière et la communication, et alla camper à Brandizzo. Alors M. le duc de Vendôme fit camper l'armée; il évita de trop l'étendre, afin d'être plus à portée de soutenir M. d'Arène. Elle appuya sa droite à Berri, sa gauche au Pô, et, à l'endroit où elle touchait ce fleuve, M. le duc de Vendôme fit jeter un pont pour communiquer plus promptement avec M. d'Arène, qui n'en était éloigné que d'une petite lieue. Le soir on le renforça de deux bataillons, et il eut ordre d'établir une batterie pour battre Castagnito.

Le 17 M. le duc de Vendôme, étant allé de nouveau visiter les postes de cette partie, remarqua que les ennemis tenaient avec des gardes deux cassines situées entre une des hauteurs que ses troupes occupaient et le palais de Contrabuc, et placées sur une hauteur escarpée de tous côtés, qui n'était

abordable que par un front. Comme il reconnut en même temps que les troupes de M. d'Arène pouvaient arriver sur ce front en conservant toujours la supériorité, il donna ordre d'attaquer cette hauteur à l'entrée de la nuit, et fit commander des travailleurs pour qu'on pût s'y retrancher. On s'en empara en effet, mais les dispositions se firent avec tant de confusion, que les troupes tirèrent les unes sur les autres, et qu'elles furent obligées d'abandonner les cassines après avoir eu quatre-vingts hommes tués ou blessés.

Le 18 M. le duc de Vendôme se rendit de nouveau au camp de M. d'Arène, et, ayant reconnu que les ennemis occupaient une hauteur qui, en s'en emparant, pouvait lui donner le moyen de prendre des revers sur Castagnito, il fit des dispositions pour l'attaquer le lendemain au soir. En effet, à l'entrée de la nuit, le 19, les troupes destinées à cette expédition se mirent en marche sur deux colonnes, l'une sous les ordres de M. de Carcado, composée de cent carabiniers, de vingt-huit compagnies de grenadiers et d'une brigade d'infanterie, la seconde de huit compagnies de grenadiers, de trois bataillons et de trois régiments de dragons à pied, conduits par M. d'Orgemont. Dans cette disposition, les troupes montèrent par deux arêtes sur la hauteur occupée par les ennemis, et, malgré l'âpreté du chemin, on arriva à la pointe du jour sur leurs gardes. Elles furent culbutées, et le reste de leurs troupes ayant pris la fuite, on fut maître de la hauteur. Il arriva des secours, mais il était trop tard, et leurs généraux, désespérant de chasser les troupes du roi, se portèrent avec celles qu'ils amenaient sur une hauteur opposée, dont la droite était escarpée et protégée par une grosse redoute située dans un terrain d'un difficile accès; leur gauche était protégée par le poste de Castagnito. M. le duc de Vendôme avait

fait venir du camp trois brigades d'infanterie pour soutenir ses premières troupes et pour attaquer en même temps tous les postes des ennemis ; mais, après avoir bien examiné leur situation et reconnu la difficulté des chemins, il prit le parti de renvoyer ses troupes, et il se borna à faire retrancher la hauteur nouvellement occupée, et à faire mener dans la batterie qui avait été construite six pièces de vingt-quatre, pour battre Castagnito. Il retourna ensuite à son camp, laissant M. d'Arène de l'autre côté du Pô, avec treize bataillons et un régiment de dragons, pour soutenir tous ses postes.

A la gauche de ce fleuve, on s'empara, le même jour au soir, du couvent des capucins de Chivas et de quelques cassines à portée de la place, afin de pouvoir en commencer le siége, et on ouvrit des boyaux pour se communiquer. M. d'Albergotti fut de tranchée et eut à ses ordres quatre bataillons et cinq escadrons. La place était fortifiée de bastions, avec un chemin couvert palissadé et un fossé large et plein d'eau, de la profondeur de douze pieds.

Dans la nuit du 20 au 21 la tranchée fut relevée par M. le comte d'Estaing, qui eut à ses ordres le même nombre de troupes. Le 21 au matin, les ennemis firent paraître quelque cavalerie vers la garde de la tranchée. M. le prince d'Elbeuf, qui commandait les cinq escadrons de cette garde, en ayant eu avis, en fit passer trois de l'autre côté d'un naviglio qui faisait la sûreté de son poste et qui était large et profond ; il poussa la première troupe des ennemis, mais, en la suivant, il découvrit un gros de cavalerie qui débouchait d'un bois à cinq cents pas de lui. Il reconnut alors, mais trop tard, la faute qu'il avait faite de passer le naviglio, car les ennemis s'étant avancés avec beaucoup de célérité, il n'eut le temps de faire repasser qu'un escadron; les deux autres furent assaillis

par un nombre si supérieur, qu'ils furent presque entièrement défaits; M. le prince d'Elbeuf lui-même perdit la vie, et M. de Marsillac, colonel, fut blessé dangereusement. Les piquets de l'armée accoururent et chassèrent les ennemis; les hussards reprirent quelques chevaux qu'ils emmenaient, et firent quelques prisonniers.

Dans la nuit du 21 au 22 la tranchée fut relevée par M. le comte d'Aubeterre; les ennemis firent peu de feu de mousqueterie. Ce même jour M. le duc de Vendôme fit un changement dans la position de son camp, en portant sa droite à un petit mille de l'Orco; et, comme sa position était fort étendue, il fit travailler à une ligne de circonvallation.

Les ennemis, par le moyen de différents ruisseaux qui descendaient de Montanaro à Chivas, avaient formé des inondations, ce qui occasionna de grands embarras pour les tranchées, et fit juger à M. le duc de Vendôme que l'entreprise n'était pas aussi facile qu'il l'avait espéré; d'ailleurs il y avait quatre mille hommes dans la place, et ils pouvaient être soutenus de toute leur armée. Cependant ce général, après avoir reconnu avec soin tous les abords, trouva entre des flaques d'eau un point qu'il jugea convenable pour y porter l'attaque, et en conséquence, dans la nuit du 22 au 23, il y fit ouvrir la tranchée. Le travail fut poussé jusqu'à cent toises du chemin couvert; la gauche de la parallèle fut appuyée à la chaussée de Crescentino à Chivas, et l'on fit à la droite une redoute pour assurer le flanc. On y employa le même nombre de troupes que les jours précédents, et on ne perdit personne. On établit en même temps, à la gauche du Pô, deux batteries, l'une pour battre les retranchements de Castagnito, l'autre pour battre la cassine qui était le plus près du pont des ennemis, et de laquelle dépendait la sûreté de leur

communication. Mais M. de Lapara, qui arriva le 24 pour prendre la direction des travaux du siége, ayant représenté à M. le duc de Vendôme que non-seulement ces batteries étaient trop éloignées, mais aussi que les ravins et la nature des retranchements de Castagnito et des autres postes qu'occupaient les ennemis ne permettaient pas d'espérer de les battre ni de les attaquer avec succès, on retira les pièces des batteries. On se contenta d'en faire une de douze pièces pour battre la communication que les ennemis avaient faite à la gauche du Pô, de Chivas à leur pont, et les cassines qui se trouvaient à la tête du pont à la rive droite. Elle tira le 26, et on remarqua que l'effet en était tel que personne des ennemis ne pouvait pendant le jour rester dans la communication.

On continua aussi à pousser vivement les travaux de la tranchée, sans opposition de la part des assiégés, et sans être contrarié par les inondations, dont on écoula une partie. Le 28 on se trouva assez près du chemin couvert pour pouvoir y jeter des pierres avec la main.

Mais l'objet essentiel étant de couper aux ennemis la communication de leur pont avec Castagnito et avec les postes qu'ils occupaient à la droite du Pô, on résolut d'attaquer les deux cassines qui étaient à la tête du pont : c'étaient celles qu'on avait manquées dans la nuit du 17 au 18. L'attaque fut décidée pour le 30, et on y destina treize compagnies de grenadiers et sept bataillons.

Au jour marqué, à une heure après midi, ces troupes se mirent en mouvement en deux divisions, l'une de treize compagnies de grenadiers et de trois bataillons, pour attaquer par la hauteur; l'autre de quatre bataillons pour attaquer par le bas. La batterie de douze pièces avait, depuis le 26, fort endommagé les retranchements des cassines, mais les ennemis avaient

rompu les chemins, et y avaient fait des abatis; il fallut les ouvrir, ce qui leur donna le temps d'y porter la plus grande partie de leur infanterie, qui se joignit à celle qui campait déjà entre le pont et les retranchements des cassines; d'ailleurs, malgré le travail qu'on fit pour ouvrir un chemin, on ne put parvenir à faire un débouché que pour deux hommes de front. Cependant les grenadiers arrivèrent jusqu'au pied du retranchement; mais, ayant mal à propos abandonné la crête de la hauteur, les ennemis s'en saisirent, et, les prenant alors en flanc, les forcèrent par leur feu à se retirer. Les bataillons, de leur côté, s'approchèrent des retranchements, quelques-uns même les gravirent; mais le feu des ennemis, qui avait renversé les grenadiers, les renversa aussi, et tout plia. Cette affaire ne dura qu'un quart d'heure, et coûta cent quarante hommes tués ou blessés.

M. le duc de Vendôme, jugeant alors qu'une seconde attaque ne réussirait pas mieux, prit le parti de faire rentrer les troupes, et M. de Lapara, ayant proposé d'approcher par des logements les cassines et les retranchements, et de tâcher de former à l'entrée du plateau une place d'armes qui donnât le moyen de déboucher par un front plus étendu, on y travailla dès le soir, et M. de Lapara fit ouvrir, à travers des broussailles épaisses et impénétrables, une communication pour y arriver. Il y établit dès le jour même cent hommes. Il fit en même temps établir sur un plateau qui dominait les cassines une batterie de quatre pièces de vingt-quatre, pour battre leurs retranchements, et une autre sur le bord du Pô, pour les prendre à revers. On espérait que si par ces moyens on ne réussissait pas à se rendre maître des cassines, du moins ce serait une diversion qui empêcherait le duc de Savoie de dégarnir les postes qu'il occupait à la droite du Pô, et faciliterait la prise de Chivas.

L'attaque des cassines ne ralentit point celle de cette place; et, quoiqu'on n'eût encore en batterie dans cette partie que six pièces à ricochet, les ouvrages de la tranchée se trouvèrent le 2 juillet à trois toises et demie de la palissade du grand angle du chemin couvert; mais, comme cet angle était miné, M. de Lapara jugea ne devoir cheminer que lorsque les mineurs auraient éventé la mine et qu'ils auraient fait eux-mêmes sauter l'angle, afin d'y établir des batteries de brèche : c'est ce qui arriva dans la nuit du 3 au 4. On se logea aussitôt dans l'entonnoir et l'on se rendit maître de l'angle et de ses deux branches; on travailla aussitôt aux batteries. Le lendemain trois cents grenadiers et un corps d'infanterie des ennemis attaquèrent le logement, mais, après un combat de trois heures, ils furent forcés de rentrer dans la place. Cette attaque ne retarda point le feu des batteries, et le 5 au matin douze pièces commencèrent à tirer.

Les opérations de M. le duc de Vendôme; depuis son arrivée devant Chivas, ont été si importantes et si suivies, qu'on a cru ne devoir point en interrompre le récit pour faire mention de la diversion que fit pendant ce temps M. le duc de la Feuillade du côté du Dauphiné. On va rendre compte de ce qui se passa dans cette partie, qui avait des rapports nécessaires avec l'armée de Piémont.

Le 19 M. le duc de la Feuillade, en conséquence des ordres que lui avait envoyés M. le duc de Vendôme, partit de Grenoble, et rassembla le 23 à Suse les dix bataillons et le régiment de dragons avec lesquels il devait joindre l'armée. Il laissa des détachements tant à Perosa que dans la vallée de Saint-Martin, pour contenir, conjointement avec les milices du Briançonnais et des vallées d'Oulx et de Cesane, les Vaudois, qui faisaient des courses du côté de Quieras et de Guillestre;

et le 24 il s'avança à Bossolino sur la Doire, d'où il demanda à M. le duc de Vendôme des ordres sur le côté où ce général jugerait à propos de le faire marcher lorsqu'il devrait s'avancer vers Turin. Il lui fit observer seulement que l'artillerie et les munitions qui étaient à Suse ne pouvant être conduites devant cette place qu'en passant le pont de Bossolino, le seul chemin qu'il eût à tenir avec ses troupes était celui d'Avigliano; que d'ailleurs en occupant ce poste il faciliterait la construction du pont qu'il aurait à jeter sur la Doire pour la marche de l'armée vers Turin. Il lui fit connaître par la même dépêche la nécessité de lui envoyer un corps de cavalerie, pour le mettre en état d'avancer sans crainte d'être compromis à l'entrée de la plaine. En attendant la réponse de M. le duc de Vendôme, il marcha le 26, et, après avoir passé le défilé de la tour de Celle, il alla camper à Villar-Almese, sur la rive gauche de la Doire, à hauteur d'Avigliano. Quoique ce poste fût bon par lui-même, comme les ennemis avaient deux cents chevaux à Avigliano, et un corps de cavalerie plus considérable à Caselette, qui n'était qu'à trois lieues de Turin, il se retrancha pour suppléer au défaut des troupes qu'il avait laissées dans les vallées, indépendamment d'un bataillon et d'un escadron qui restèrent à Bossolino, pour assurer sa communication avec Suse. De là il écrivit à M. le duc de Vendôme pour lui proposer de faire la jonction près du bois de Cirié, en y faisant marcher toute la cavalerie de l'armée. M. le duc de Vendôme lui manda seulement de ne point penser à occuper Avigliano, ni à marcher par la droite de la Doire, la jonction devant se faire, dans tous les cas, par le pays à la rive gauche de cette rivière.

Pendant le séjour que M. de la Feuillade fit à Villar-Almese, pour attendre les derniers ordres de M. le duc de Ven-

dôme, il alla le 29, avec dix compagnies de grenadiers et cent cinquante dragons, reconnaître le pays jusqu'à Caselette; il parut à portée de ce lieu une troupe de cavalerie des ennemis qu'il attira dans une embuscade; mais, les grenadiers embusqués ayant fait trop tôt leur feu, on ne prit qu'un cavalier et sept chevaux. La reconnaissance qu'il fit dans les environs de Caselette donna à croire aux ennemis qu'il devait y aller camper le lendemain, et que son objet était de joindre M. le duc de Vendôme; on sut même qu'ils avaient fait marcher sur Briou quinze cents chevaux qui étaient au bois de Cirié, et que leur dessein était de l'attaquer pendant sa marche, tandis que cinq cents chevaux, qui s'étaient réunis à Avigliano, tomberaient sur son arrière-garde. Dans la situation où il était, ce mouvement ne lui donna aucune inquiétude; mais peu de jours après, ayant été informé qu'un corps de mille chevaux était arrivé le 1er juillet à Alpignano, près de Rivoli sur la Doire, et que Avigliano ainsi que Sant-Antonio étaient occupés par de l'infanterie, il alla les reconnaître. Ils avaient rompu quelques piles de leur pont, ce qui l'obligea de passer la rivière à gué avec des grenadiers et des dragons. Il s'avança ensuite jusqu'au lac d'Avigliano, et reconnut qu'il serait possible de s'emparer de ce poste, qu'il regardait comme absolument nécessaire à occuper pour assurer la jonction, et qu'en rétablissant le pont et en y faisant des redoutes il pourrait le soutenir; mais, de retour à son camp de Villar-Almese, il apprit que le 3 les ennemis avaient fait avancer à Avigliano deux bataillons de Vaudois et mille chevaux, et que les paysans de la vallée de Lanzo allaient se rassembler sur les hauteurs qui dominaient les derrières de son camp. Craignant alors de voir couper sa communication avec Suse, il ne perdit pas un moment à se rapprocher de cette place; et le 4, après avoir repassé le

défilé de la tour de Celle, il alla camper à Chiavria, laissant seulement trois bataillons bien retranchés à Villar-Almese.

Son mouvement rétrograde n'empêcha pas les ennemis d'exécuter le projet qu'ils avaient formé sur sa communication. Ils se présentèrent le même jour à Bossolino avec trois cents hommes d'infanterie, deux cents Vaudois et trois escadrons, et attaquèrent vivement ce poste; mais M. de Courty, qui y avait été laissé avec un bataillon, se défendit avec fermeté, et les força d'abandonner leur entreprise.

Le principal avantage que M. le duc de Vendôme retira de la diversion de M. le duc de la Feuillade fut d'avoir attiré de son côté une partie de la cavalerie des ennemis, ce qui, en diminuant le nombre des troupes qui soutenaient Chivas, pouvait accélérer la prise de cette place. On s'était logé, comme on l'a déjà dit, sur l'angle du chemin couvert, et les batteries avaient commencé à tirer le 5. Tout faisait espérer à M. le duc de Vendôme que bientôt il serait maître de la place et en état de marcher à Turin.

Mais dans ce moment même ses heureuses espérances furent bien balancées par les affaires de Lombardie, ayant reçu une lettre de M. le grand-prieur qui lui annonçait que, malgré les dispositions avantageuses dans lesquelles il les lui avait laissées lorsqu'il était venu prendre la direction de celles du Piémont, le prince Eugène était parvenu à déboucher des montagnes du Brescian, et que dans la nuit du 27 au 28 juin il avait passé le haut Oglio près de Calcio, sans avoir trouvé la moindre opposition de la part des troupes chargées de la défense de cette partie de la rivière; que M. le grand-prieur s'était laissé surprendre plusieurs marches, et qu'au lieu de suivre le chemin que ses instructions lui prescrivaient de tenir, il s'était même éloigné des ennemis, quoique son armée fût supérieure à la leur.

Tout allait être perdu : le prince Eugène, maître de tous les chemins qui, d'un côté, conduisaient à Crémone et, de l'autre, à l'Adda, le Milanais lui était ouvert; il pouvait ou s'emparer de tout le pays ou percer par le haut des rivières, pour aller joindre le duc de Savoie, faire échouer les projets qu'on avait faits sur Turin, et rendre inutiles toutes les conquêtes qu'on avait faites en Piémont. M. le duc de Vendôme, sentant alors toute l'importance dont il était de réparer la faute que venait de faire M. son frère et d'arrêter les progrès du prince Eugène, résolut de retourner sans perdre de temps en Lombardie, c'est-à-dire aussitôt que M. le duc de la Feuillade, auquel il devait laisser le commandement de l'armée, l'aurait joint. En conséquence, il lui manda de hâter le moment de la jonction; et en l'instruisant des motifs qui la rendaient si instante, il approuva le projet qu'il avait de la faire par le bois de Cirié, et lui annonça que le 7 du mois M. le comte d'Estaing se trouverait à ce rendez-vous avec trois mille chevaux, choisis sur toute la cavalerie de l'armée.

M. le duc de la Feuillade ne prit que le temps nécessaire pour rassembler ses troupes, et partit de Chiavria le 5 au soir, marcha toute la nuit, et arriva le 6, à la pointe du jour, à Caselette. Il y trouva une patrouille composée de douze gardes du duc de Savoie, dont deux furent faits prisonniers, et desquels il apprit qu'ils étaient détachés du corps de mille chevaux des ennemis qui campaient à Alpignano, sous les ordres de M. de Martini, ce qui l'engagea à ne rester que deux heures à Caselette et à se remettre en marche pour s'approcher du lieu indiqué pour la jonction. Presque aussitôt il vit paraître cette cavalerie, qui le côtoya jusqu'à hauteur de Cassa, où il passa la nuit.

Le 7 il partit avant le jour, et arriva à cinq heures du soir

au pied d'une hauteur située à l'entrée de la vallée de Lanzo, à un demi-mille de la Stura et à deux milles de Cirié. En arrivant il fit tirer six coups de canon pour avertir M. le comte d'Estaing de sa présence; mais ce dernier n'ayant pas répondu au signal, et M. de la Feuillade n'ayant aucune nouvelle de lui, il prit le parti de laisser reposer ses troupes et campa dans une position très-avantageuse, la gauche à la hauteur, la droite à un ravin profond qui le mettait à l'abri de toute insulte.

M. le comte d'Estaing était parti du camp de Chivas le 6 au soir, avec vingt compagnies de grenadiers et trois mille chevaux, et, après avoir passé pendant la nuit l'Orco au gué de Fletto, il avait marché diligemment vers Cirié. Son avant-garde y rencontra le corps de cavalerie des ennemis, commandé par M. de Martini, qui, après avoir côtoyé M. de la Feuillade, l'avait devancé pour s'y embusquer; mais il fut lui-même si vivement attaqué par quatre cents chevaux de M. d'Estaing, soutenus du reste de sa cavalerie, qu'il fut mis en déroute. Il perdit dans le combat deux cents cavaliers; il ne dut qu'à la nuit le salut du reste de son détachement.

M. d'Estaing campa avec toutes ses troupes à Cirié, et, ayant été averti que M. de la Feuillade était de l'autre côté de la Stura, il détacha le 8 au matin M. du Héron avec quelque cavalerie pour aller au-devant de lui.

M. de la Feuillade ayant été informé que le pont de Lanzo, où les ennemis avaient fait avancer quatre cents hommes, était abandonné, se mit en marche à dix heures du soir, passa la rivière sur ce pont et à gué, et à cinq heures du soir se joignit à M. le comte d'Estaing, qui s'était avancé jusqu'à Mathy.

Le 9 ils en partirent de grand matin, et allèrent ensemble camper à Rivarolo et à Fletto, à la rive droite de l'Orco. Ils y

trouvèrent M. le chevalier de Forbin, que M. le duc de Vendôme avait détaché avec une compagnie de grenadiers et quatre cents chevaux pour avoir de leurs nouvelles. Ce détachement servit d'escorte à M. de la Feuillade, qui se rendit le même jour à l'armée. M. d'Estaing resta à Rivarolo pour y faire un fourrage, et rentra le lendemain au camp avec son détachement et les dix bataillons et les trois escadrons de dragons que M. le duc de la Feuillade avait amenés.

Ces dernières troupes remplacèrent les neuf bataillons et les dix escadrons que M. le duc de Vendôme fit partir le 11 pour l'armée de Lombardie, qu'il jugea nécessaire de renforcer. Les neuf bataillons s'embarquèrent à Crescentino, pour descendre le Pô, et arrivèrent le 13 à Lodi. La cavalerie marcha sous les ordres de M. d'Albergotti, et prit le chemin de Candia et de Pavie pour arriver aussi à Lodi le 17.

M. le duc de Vendôme se mit lui-même en chemin pour se rendre le lendemain à Lodi. Il emmena avec lui les lieutenants généraux plus anciens que M. de la Feuillade, et laissa à ce dernier en son absence le commandement de l'armée, et le soin d'achever le siége de Chivas. Il lui donna en même temps ses instructions sur les préparatifs qu'il avait à faire pour celui de Turin. Les lettres qu'il écrivit au roi avant son départ furent bien capables de rassurer sa majesté sur le danger dans lequel se trouvaient les affaires de Lombardie, par l'espérance qu'il lui donna de les remettre bientôt dans un état satisfaisant. En même temps il ne put s'empêcher de lui témoigner le regret d'être forcé d'abandonner celles du Piémont, qu'il regardait comme les plus importantes pour terminer la guerre; mais rien n'était plus instant que d'arrêter les progrès de M. le prince Eugène, et de le forcer à repasser l'Oglio et même les montagnes.

Le roi ne portait pas si loin ses vues, et jugeant, d'un côté,

que M. le duc de Vendôme rencontrerait dans l'exécution de ce grand projet plus de difficultés qu'il ne l'imaginait, et, de l'autre, que le sort de l'Italie et de la guerre dépendait de la prise de Turin, sa majesté lui manda qu'elle serait satisfaite s'il parvenait seulement à rejeter le prince Eugène de l'autre côté de l'Oglio, et à le contenir de manière qu'il ne pût pénétrer dans le Milanais et le Parmesan, ni prendre Mantoue, et qu'elle préférerait de lui abandonner le plat pays du Mantouan, la Mirandole et le Modénais, pourvu que l'on fût en état d'enlever au duc de Savoie sa capitale.

M. le duc de Vendôme laissa les travaux du siége de Chivas moins avancés qu'il ne l'avait espéré; les pluies qui depuis le 7 étaient tombées avec abondance les avaient retardés. Cependant, à la droite du Pô, on était parvenu le 10 à se loger à dix-huit toises du retranchement des cassines qu'on avait inutilement attaqué deux fois; le mineur s'était aussi logé, et l'on espérait pouvoir bientôt faire sauter le retranchement, et par là se donner le moyen d'occuper la hauteur et de couper la communication des ennemis d'un côté du Pô à l'autre. M. le duc de Vendôme avait eu le projet d'attaquer une troisième fois ces cassines de vive force; mais, M. de Lapara lui ayant fait observer la difficulté des approches et l'impossibilité de pratiquer d'assez grands débouchés, il consentit que l'on continuât à cheminer à la sape.

A l'attaque de Chivas, depuis qu'on était maître de l'angle du chemin couvert, on avait seulement étendu et perfectionné le logement; les pluies avaient retardé l'établissement des batteries de brèche. M. de Lapara en fit faire trois pour battre et les faces du bastion attaqué et le flanc du bastion de la gauche; mais elles ne furent prêtes que le 15. Pendant ce temps le mineur poussa ses galeries jusqu'à la contrescarpe. Les assié-

gés ne firent aucune démarche pour interrompre les travaux; le feu de leur canon et de leur mousqueterie fut très-vif, mais peu meurtrier.

Indépendamment des soins que M. le duc de la Feuillade eut à donner à la suite du siége, il s'occupa, aussitôt après le départ de M. le duc de Vendôme, des moyens de renforcer l'armée, à laquelle il ne se trouvait alors que quarante bataillons et cinquante-deux escadrons, le reste des troupes occupant différents postes dans l'Astesan, le val d'Aost, à Ivrée, Crescentino et Verue. Pour cet effet, il tira tant d'Acqui et d'Asti que du val d'Aost trois bataillons et trois escadrons; il se fit joindre de même par les compagnies de grenadiers des bataillons qui étaient à Verue, à Crescentino et au blocus de Montmélian ; en même temps il ordonna d'achever les lignes de circonvallation que M. le duc de Vendôme avait fait commencer, et de travailler à une ligne de contrevallation qui pût contenir vingt bataillons et deux régiments, qui auraient leur communication par le pont du Pô avec les troupes de M. d'Arène campées de l'autre côté de ce fleuve. Son objet était de pouvoir, avec le reste des troupes, lorsque les circonstances le lui permettraient, marcher à la cavalerie des ennemis, qui campait à Brandizzo.

Malgré les renforts que M. le duc de la Feuillade se procura en se faisant joindre par les troupes dont on vient de faire mention, il demanda à la cour de lui envoyer quatre bataillons qui étaient en Provence et en Dauphiné, et six escadrons de l'armée d'Allemagne, pour le mettre en état de faire avec plus de sûreté le siége de Turin; mais M. de Chamillart lui manda que le roi ayant déjà fait passer en Italie vingt et un bataillons et trois régiments de dragons aux dépens de ses autres armées et malgré les désastres de la bataille d'Höchstett, que d'ailleurs

les troubles occasionnés par les camisards des Cévennes n'étant pas entièrement apaisés, sa majesté ne pouvait dégarnir davantage ses provinces ni ses armées; ce ministre lui fit observer en même temps que le dérangement survenu dans les affaires de Lombardie ne laissant plus d'espérance de pouvoir mettre de longtemps le siége devant la capitale du Piémont, il ne devait s'occuper que de terminer le plus promptement qu'il serait possible celui de Chivas.

Malgré les pluies continuelles et la contrariété des eaux qui inondèrent les tranchées, M. de Lapara parvint à établir les batteries de brèche, et elles commencèrent à tirer le 16. On fit une parallèle sur le glacis, laquelle conduisait sur l'angle saillant de la demi-lune; on fit des logements pour l'embrasser, et successivement on établit de nouvelles batteries pour ruiner les flancs et protéger le passage du fossé.

Quant à l'attaque des cassines, M. de Lapara suivit son système, qui était de n'y employer que le mineur, afin d'en faire sauter les retranchements, au lieu de commettre les troupes à une attaque de vive force qu'il jugeait ne pouvoir avoir aucun succès.

On travailla avec beaucoup d'activité les jours suivants, et l'on parvint le 23 à se loger sur le chemin couvert, tant à l'angle flanqué de la place d'armes qu'à celui qui était vis-à-vis de l'angle flanqué de la demi-lune; les brèches commencèrent ce jour-là à devenir praticables, et l'on fit la descente du fossé. Le lendemain on la perfectionna, et on attacha le mineur à la face du bastion; le 24, il le fut à la demi-lune. Du côté des cassines, le mineur n'était plus qu'à quatre toises des retranchements.

M. le duc de la Feuillade, ne doutant plus alors que Chivas dans peu ne fût soumis, et la ligne de contrevallation,

à laquelle il faisait travailler, étant achevée, se disposa à exécuter le projet qu'il avait formé d'aller attaquer la cavalerie des ennemis, qui était campée à Brandizzo, dans l'objet de la forcer de se replier sur Turin, ce qui lui laisserait une grande étendue de pays pour ses subsistances, et lui donnerait le moyen, étant maître de ce poste, de faire craindre aux ennemis qu'il ne fît passer de l'infanterie aux gués du Pô, qui se trouvaient dans cette partie, pour aller prendre à revers et leurs cassines et les postes qu'ils occupaient sur les montagnes à la droite de ce fleuve.

Ce fut le 26 qu'il fit son premier mouvement pour l'exécution de ce projet. Ce jour-là de grand matin il passa l'Orco avec quarante-six escadrons, onze bataillons et les cinq compagnies de grenadiers qu'il avait fait venir de Crescentino, de Verue et du blocus de Montmélian. Il laissa vingt bataillons et deux régiments de dragons dans la ligne de contrevallation, sous les ordres de M. de Lapara, pour continuer le siége, et M. d'Arène resta à la droite du Pô, avec les onze bataillons qu'il commandait.

Les ennemis ne s'opposèrent point au passage de l'Orco; on ne vit que quelques troupes de cavalerie qui escarmouchèrent, et le corps qui campait à Brandizzo se retira avec précipitation à Settimo; M. de la Feuillade campa près de Cerclo, dans un pays fort abondant en fourrages, et fit faire un pont sur la rivière, pour communiquer avec les troupes qu'il avait laissées devant Chivas.

Pendant ce temps M. de Lapara poussait avec vigueur les travaux du siége. Le soir même, le mineur ayant fait sauter son fourneau sous la demi-lune, il la fit attaquer. Deux compagnies de grenadiers l'emportèrent et passèrent au fil de l'épée trente hommes, auxquels ils ne donnèrent pas le temps

de se retirer dans le réduit. On fit un logement dans la demi-lune, et on se prépara à attaquer ce réduit, pour pouvoir s'étendre et se mettre en état de monter à l'assaut des bastions de la gauche et de la courtine, qui étaient entièrement ouverts. M. de la Feuillade jugea qu'il fallait se déterminer à cet acte de vigueur, parce que le mineur avait été forcé par les grenades et les bombes des assiégés d'abandonner son travail. Les ennemis brûlèrent aussi l'épaulement du passage du fossé, ce qui obligea de différer l'attaque.

En attendant qu'elle pût avoir lieu, M. de la Feuillade détacha le 27 M. de Caylus avec des grenadiers, des carabiniers et du canon, pour aller attaquer le pont de Brandizzo, où les ennemis en se retirant à Settimo avaient laissé un régiment de dragons. A la vue du détachement de M. de Caylus, ils retirèrent quelques bateaux du pont et firent mine de vouloir tenir; mais, au premier coup de canon, ce régiment gagna la montagne en désordre et avec tant de précipitation, qu'il abandonna ses tentes et beaucoup de chevaux.

Ce fut aussi pendant qu'on se préparait les moyens de terminer le siége par un coup de main, que M. de la Feuillade exécuta le projet qu'il avait formé d'aller attaquer la cavalerie des ennemis, qui était campée à Settimo. Il marcha le 29 au matin. Le compte qu'il en rendit au roi fera connaître quelles furent ses dispositions, et quel fut le succès de cette importante expédition.

Lettre de M. le duc de la Feuillade à M. de Chamillart.

Camp de Cerclo, 29 juillet 1705[1].

La cavalerie de sa majesté, mon cher beau-père, mit hier en déroute, à huit heures et demie du matin, l'arrière-garde de celle des ennemis, qui décampait de Settimo pour aller se poster plus sûrement qu'elle n'était d'abord. J'avais envoyé M. le prince de Robecq

[1] Cette pièce se trouve en original dans les archives du dépôt de la guerre, vol. 1874, n° 452.

à Volpiano, deux heures avant le jour, avec douze cents chevaux, parmi lesquels étaient les carabiniers et cinq cents grenadiers, pour faire croire aux ennemis que nous allions au fourrage, dont ils savaient que nous avions besoin, et je lui avais donné ordre de replier sur leur camp et de les prendre par leur flanc gauche, pendant que je les attaquerais de front, m'étendant à droite et à gauche du grand chemin de Turin, qui va de Brandizzo à Settimo. Si ce projet avait pu être exécuté en son entier, il ne serait plus question de la cavalerie allemande ni de la piémontaise ; mais mes guides me trompèrent sur la distance et sur la qualité du chemin de Volpiano à Settimo, et M. de Robecq, malgré une diligence extrême, ne put arriver qu'une grosse demi-heure après la fin de l'affaire. Dès que je fus en bataille devant les ennemis, avec une première et seconde lignes bien formées ; que j'eus assuré mes flancs par deux grosses censes, où j'avais mis dans chacune deux cents dragons à pied, je ne crus pas devoir différer à les faire charger, d'autant plus que je m'aperçus que, n'étant point embarrassés d'équipages, qu'ils avaient renvoyés depuis trois jours, ils repliaient derrière eux avec grande vivacité, et qu'il ne serait plus temps, pour peu que je voulusse attendre M. de Robecq. Je les fis donc attaquer dans le moment : ils ne tournèrent jamais tête, et on les poussa l'épée dans les reins, sans tirer un coup, jusque dans la rivière de Stura, où il y en eut beaucoup de tués et de noyés, et plusieurs autres qui emportèrent leurs blessures dans Turin et y répandirent l'effroi. Nous avons cent cinquante prisonniers, parmi lesquels il y en a bien cinquante de blessés. Il y a environ deux cents chevaux de pris ; et pour marque honorable de notre petite victoire, je vous envoie deux tabliers de timbales et deux étendards du régiment de Vaubonne. Comme le reste des troupes de l'arrière-garde n'était que des détachements, on n'a pas pu en prendre davantage. Nous n'avons eu que vingt hommes tués ou blessés ; il en coûte du moins aux ennemis quatre cents hommes et la réputation de leur cavalerie, qui, à la vérité, n'était que chimérique. Je ne jugeai pas à propos de pousser les en-

nemis au delà de la Stura; ils étaient en bataille en bon ordre sur une hauteur qui domine la rivière, et il aurait fallu, sans parler de la difficulté des gués, que nous ne pouvions pas connaître, défiler sous leur feu, pour les attaquer, et être extrêmement débordés en montant la rampe, qui est fort escarpée; de sorte que, d'une affaire glorieuse et avantageuse, j'en aurais fait une mauvaise. Ils n'osèrent jamais faire passer la rivière à aucune troupe quand nous nous retirâmes; et je vous assure qu'ils ne reviendront pas camper en deçà. J'ai laissé M. de Vergetot à Settimo, avec trois bataillons et la brigade de Saint-Mico. Le poste est très-avantageux avec de l'infanterie. Mes grenadiers et le régiment des dragons de Châtillon sont à Brandizzo, et je suis revenu avec le reste de la cavalerie et huit bataillons dans notre camp, qui est très-bon. Nous sommes maîtres de tous les fourrages qui sont en deçà de la Stura, et toute la vallée de Lanzo ne peut plus s'empêcher de contribuer.

Par le pont que j'ai établi sur l'Orco, il n'y a qu'une petite demi-lieue de notre camp aux redoutes de la droite de celui de M. de Lapara, et la communication sera dès demain très-assurée.

Nous avons vu distinctement de dessus le bord de l'Orco le retranchement de la hauteur des Capucins, sans lequel, si sa majesté le trouve bon, je me charge, sur ma tête, de prendre Turin. M. de Savoie désirerait bien qu'on s'attachât à toutes les chicanes qu'il peut faire sur sa montagne; mais Turin sera plus tôt pris qu'on ne s'en serait rendu maître; et, comme il s'en faut bien qu'il n'ait, tant en nombre qu'en bonté, l'infanterie qu'il lui faudrait pour une pareille garnison, l'investissement est inutile; il faudra seulement, à droite et à gauche de la petite Doire, faire de bonnes lignes de contrevallation et de circonvallation jusqu'au Pô; moyennant quoi nous pourrons tirer par le Pô jusqu'à Chivas tout ce qui nous sera nécessaire, et nous aurons la même facilité par Suse. Je ne demande plus en tout que les deux bataillons de Hainaut et un régiment de dragons; cela n'interrompra pas les conquêtes que le roi peut faire ailleurs; et il n'en saurait certainement faire une si importante. J'ose dire qu'il me paraît

que sa majesté peut avoir quelque confiance en moi. Je crois que cette armée-ci en conviendrait tout d'une voix, quoiqu'il y ait peu de temps que j'aie l'honneur de la commander.

Je puis vous jurer que les ennemis n'ont pas actuellement plus de trois mille six à sept cents chevaux, en y comprenant les dragons qui sont dans la montagne et ceux qui sont le long du Pô; et sa majesté peut encore compter sur cinq mille chevaux combattant; et par le soin que je prends d'envoyer tous les éclopés à Crescentino, où je leur ferai donner du fourrage, et, au moyen d'une petite remonte que j'espère par le secours de M. le prince de Vaudémont, je vous réponds, au 15 septembre, de cinq mille cinq cents chevaux.

Il n'y a que les régiments de dragons d'Hautefort, Dauphin et Languedoc, et les brigades des cuirassiers et de Cherisey, qui aient chargé. MM. d'Hautefort, de Caylus, de Bonneval, de Peysac s'y sont extrêmement distingués, aussi bien que le sieur Bernard, lieutenant-colonel du régiment de dragons Dauphin, qui est un vieux et bon officier couvert de blessures. Le chevalier de Miane y a fait à son ordinaire, et, s'il se peut, encore mieux, étant à la tête de l'escadron qui a poussé les ennemis jusque dans une île de la Stura, et en a fait un grand carnage. Il a essuyé un fort gros feu de l'autre côté de la rivière, ce qui l'obligea de se replier jusqu'au bord, où il remit sa troupe en bataille et empêcha les ennemis par sa bonne contenance d'oser profiter de ce petit désordre; c'est cet escadron, à la tête duquel était le chevalier de Miane, qui a pris les timbales et les étendards du régiment de Vaubonne. Sa majesté doit en général être contente de ses officiers et de ses troupes.

J'oubliais de vous dire qu'outre le nombre de prisonniers il y a huit officiers, savoir : M. de Pastori, lieutenant-colonel du régiment de dragons de M. de Savoie, un capitaine du régiment de Vaubonne et six subalternes.

P. S. Je viens d'apprendre qu'il y a encore trente prisonniers de plus, que des officiers ont engagés. J'en ai beaucoup grondé, et j'ai défendu avec menaces qu'ils fissent dorénavant pareille chose,

attendu que ces sortes de gens ne sont propres que pour débaucher nos soldats et les emmener avec eux.

L'avantage que remporta M. le duc de la Feuillade, et l'éloignement de la cavalerie des ennemis parurent être un acheminement à la prochaine reddition de Chivas. Ce général, autant pour l'accélérer que dans l'espoir de couper à l'infanterie qui campait encore sous cette place, et à la garnison, les moyens de se retirer et d'aller contribuer à la défense de Turin, forma le projet d'établir dès le lendemain deux redoutes et une batterie sur le bord du Pô, pour leur couper la navigation de ce fleuve; il résolut en même temps d'attaquer par sept endroits différents et les troupes qui campaient sous la place et leurs postes de la montagne; mais les ennemis ne lui en donnèrent pas le temps : dans la nuit du 29 au 30 ils abandonnèrent Chivas, leur communication et tous leurs postes à la droite du Pô, et se retirèrent diligemment avec leur infanterie et leurs dragons à Turin, où leur cavalerie les avait devancés.

Le lendemain M. le duc de la Feuillade entra dans Chivas. Cette place lui ayant paru propre à former ses dépôts pour le siége de Turin, il donna ordre d'y conduire par le Pô l'artillerie et les munitions de guerre qui étaient restées à Casal, Crescentino et Pavie, où il en était arrivé depuis peu un convoi considérable, venu de France par Gênes. Il comptait, avec les pièces qui avaient servi au siége de Chivas, y former un train de trente-six pièces de canon et de quarante mortiers. D'un autre côté, il choisit Suse pour le dépôt de l'artillerie qu'il devait tirer du Dauphiné, au nombre de quarante-quatre pièces, dont vingt-deux y étaient déjà rendues, et les munitions que la cour avait destinées pour le remplace-

ment de celles qui avaient été consommées à Chivas. M. de Lapara resta dans cette dernière place pour faire combler les tranchées et réparer les brèches. Quant à M. le duc de la Feuillade, il retourna à son camp de Cerclo, pour ne s'occuper que des mesures qu'il avait à prendre pour se mettre en état de faire le siége de Turin lorsque M. le duc de Vendôme l'ordonnerait[1].

Le 1[er] août il rassembla l'armée à Cerclo, et le lendemain il la mena à Legni, le 4 à Cirié. Ce fut là qu'il fit ses dispositions pour la distribution des troupes qui devaient rester sur ses derrières et dans ses communications. Pour assurer celle qu'il devait conserver avec Gênes et les convois qu'il devait faire venir par le Pô, il laissa un bataillon dans chacune des places ou postes principaux, tels que Asti, Acqui, Carcaret[2], Trino, Chivas et Crescentino, où il laissa aussi deux cent quarante chevaux. Il resta à Sale un régiment de dragons et à Verceil soixante chevaux et trente hussards. Pour les garnisons il détacha vingt-quatre hommes par bataillons; et, comme il était déterminé à faire dans la suite sa communication avec la France par Suse, il retira du val d'Aost trois bataillons, et ne laissa que des garnisons tant à Ivrée qu'au fort de Bard; de sorte qu'il eut pour marcher à Turin cinquante bataillons, trois cents grenadiers détachés, toute sa cavalerie, excepté un régiment de dragons, et environ trois cent cinquante chevaux détachés dans différents postes[3].

[1] M. le duc de Vendôme n'avait encore, dans ce moment, repris aucun avantage considérable sur M. le prince Eugène; mais il était parvenu à se placer entre l'Adda et l'Oglio de manière à fermer à ce prince tous les passages, entre ces deux rivières, qui pouvaient lui donner l'entrée dans le Crémonais, et à s'assurer des moyens de donner la main à l'Adda pour n'y être pas prévenu.

[2] Il fit occuper Carcaret sur l'avis qu'il devait y passer un convoi de poudre que le duc de Savoie tirait de Toscane.

[3] Suivant la revue que M. de la Feuillade fit des troupes, chaque bataillon n'était que

La nécessité de laisser reposer les troupes l'engagea à séjourner le 5 à Cirié, et le 6, à la pointe du jour, il se remit en marche, passa la Stura, entre Cirié et Nolle, près de Villanova, où il campa. Le même jour il envoya M. le chevalier de Miane, avec trois bataillons, quatre compagnies de grenadiers et cinquante chevaux, occuper le poste de Lanzo, qui était nécessaire, tant pour tirer des subsistances de cette partie que pour empêcher les ennemis de passer la Stura sur ses derrières, contenir les paysans mal intentionnés, et imposer la contribution dans la montagne. Il y fit aussi établir un hôpital, à cause de la salubrité de l'air de cet endroit.

Le 7 l'armée alla camper à la Veneria, maison de plaisance du duc de Savoie, à deux lieues de Turin; elle y prit sa position, la droite au parc, la gauche à la Stura, au delà d'Altessano, à deux portées de canon de Turin, la Seronde derrière le camp.

Les troupes du duc de Savoie étaient campées sur le glacis de Turin. Suivant les rapports, elles n'étaient composées que de quatre mille hommes d'infanterie et trois mille trois cents chevaux, indépendamment de cinq cents cavaliers à pied, qui étaient dans la citadelle. La désertion était grande parmi ces troupes, et les paysans que le duc avait rassemblés commençaient à s'évader pour retourner dans leurs villages.

Il paraît que, quoique ce prince eût fait enlever les four-

de deux cent quatre-vingt-dix hommes, non compris les malades, et sept cents hommes détachés qu'il avait laissés à Perosa lorsqu'il était passé en Piémont, et que son projet était d'en retirer pour les rejoindre à leurs corps. Il avait, outre cela, les trois cents grenadiers tirés des bataillons qui étaient en garnison en Savoie. Chaque escadron était de cent maîtres au moins, de sorte qu'il estima pouvoir s'établir devant Turin avec quinze mille hommes d'infanterie et cinq mille cinq cents chevaux. M. le prince de Vaudémont devait, outre cela, lui envoyer cinq cents chevaux de remonte pour mettre à cheval tous ses cavaliers démontés.

rages des environs de sa capitale, M. le duc de la Feuillade jugea qu'il en restait assez dans le pays pour pouvoir faire vivre sa cavalerie. Quant à sa position, il la regarda comme inattaquable, lorsqu'il en aurait fait retrancher quelques parties. Ce fut dans cette situation qu'il se proposait d'attendre le moment de se placer devant Turin, c'est-à-dire lorsqu'il aurait rassemblé toute l'artillerie, les munitions et les vivres nécessaires pour le siége, ce qui ne pouvait être avant le 15 septembre. Le plan qu'il forma pour son établissement devant cette place n'était pas de l'investir, ne jugeant pas que cela fût possible avec une armée aussi faible que la sienne, mais de faire entre la Doire et le Pô des lignes de circonvallation et de contrevallation, pour mettre son camp en sûreté. Ce fut en rendant compte à la cour de ses vues, qu'il insista de nouveau pour qu'elle lui envoyât un renfort de quatre bataillons, si l'état des affaires d'Allemagne et celles de Lombardie le permettaient, et que la flotte anglaise et hollandaise ne fît aucune entreprise considérable[1].

Lorsque M. le duc de la Feuillade eut établi l'armée dans sa position et pourvu à tout ce qui avait rapport à ses approvisionnements et à ses communications, il alla le 10, escorté par cinq cents grenadiers et deux mille chevaux, reconnaître Turin du côté de la Doire et de la citadelle. Il s'avança jusqu'à la cassine du marquis de Saint-Thomas, ministre du duc de Savoie, d'où il observa la place sans être inquiété. Les ennemis retirèrent même leur grand'garde et se bornèrent à n'occuper, dans les dehors, que le retranchement qui était à la tête de leur pont de la Doire, au faubourg de Balon. Ils tirè-

[1] Cette flotte était sortie des ports d'Angleterre et faisait voile vers Gibraltar. On avait sujet de croire qu'elle était destinée à porter sur les côtes d'Espagne l'archiduc Charles, et que l'objet de ce prince était de faire le siége de Barcelone.

rent quelques volées de canon qui tuèrent un grenadier et trois chevaux.

La reconnaissance que fit M. le duc de la Feuillade le confirma dans l'idée où il était de pouvoir faire le siége de Turin sans l'investir; il manda même à la cour que, non-seulement l'investissement exigerait au moins vingt-cinq mille hommes, mais aussi que, le duc de Savoie n'ayant plus que quatre mille hommes d'infanterie, il était inutile d'investir la place; que ce prince ne pouvait rien faire pour retarder l'ouverture de la tranchée, et qu'il répondait de se rendre maître de la place, si on lui fournissait les quatre-vingts pièces de canon et les quarante mortiers qu'on lui avait promis. Altessano lui parut le lieu le plus propre pour y placer le parc et les hôpitaux, et il fit faire le dépôt des vivres et les fours à la Veneria. Il ordonna en conséquence de mettre en mouvement les premiers convois; mais, ne pouvant, à cause des chaleurs et du manque d'approvisionnements, commencer à agir avant les premiers jours du mois de septembre; prévoyant aussi que jusqu'à ce temps il lui serait difficile de faire vivre sa cavalerie, il prit le parti de renvoyer, le 11, sur la haute Stura, trente-sept escadrons, dont trente et un allèrent camper, la droite vers Caselle, la gauche à Borgaro; les six autres allèrent, partie à Volpiano, partie à Legni, et il envoya deux bataillons pour appuyer la gauche des trente et un escadrons, quoiqu'elle ne fût éloignée que d'un petit mille du pont qui était sur la Stura, à la gauche de l'armée. Le pays était très-abondant en fourrage, et la position de cette cavalerie donnait une nouvelle protection à la marche des convois. Après son départ, il resta au camp de la Veneria dix-sept escadrons, avec toute l'infanterie, excepté les deux bataillons dont on vient de faire mention. M. de la Feuillade avait mandé à M. de Givry, qui

commandait les sept cents hommes restés à Perosa, de l'évacuer et de rejoindre l'armée; mais, ayant reçu une lettre de cet officier, qui lui répondait de ce poste; jugeant d'ailleurs que le duc de Savoie ne hasarderait point de se dégarnir pour aller l'attaquer, il lui envoya, le 9, l'ordre d'y rester jusqu'à ce que l'armée fût placée devant Turin; mais M. le chevalier de Givry, ayant reçu trop tard cet ordre, en était déjà parti, et les ennemis y avaient pris poste. Quoiqu'il eût déjà gagné Fenestrelle, il y marcha avec son détachement et avec les milices qu'il avait laissées au château du Bois. Les ennemis ne l'attendirent point, abandonnèrent le fort et la ville et se retirèrent avec précipitation vers le Clusone. M. de Givry les poursuivit au delà de cette rivière et fit soixante prisonniers.

La cour approuva les dispositions de M. le duc de la Feuillade et fut aussi satisfaite des progrès qu'il avait faits que des espérances qu'il donnait sur le siége de Turin; elle se détermina même à lui envoyer de l'armée d'Allemagne quatre bataillons, qui devaient arriver à Suse le 1er septembre; cependant le roi, moins confiant que lui dans la facilité qu'il trouvait au succès de cette grande entreprise, lui témoigna ses inquiétudes sur les obstacles que sa majesté envisageait devoir s'y opposer, tant par le défaut du nombre de troupes suffisant, que par le manque de munitions nécessaires. Ce fut à ce sujet qu'elle lui prescrivit de se concerter avec M. de Lapara et de consulter un mémoire que M. le maréchal de Vauban avait fait précédemment pour faire connaître toute l'étendue des moyens indispensables pour l'entreprise d'un siége aussi important que celui de Turin. Le sentiment de ce célèbre chef du génie était que, pour assiéger cette place, il fallait non-seulement soixante bataillons de cinq cents hommes

chacun, mais aussi qu'on ne pouvait se dispenser de l'investir. M. de la Feuillade parut faire peu de cas de l'avis de M. de Vauban; et, persuadé que le duc de Savoie n'avait pas pour défendre sa capitale plus de quatre mille hommes d'infanterie au lieu de huit mille que lui supposait M. de Vauban, ni aucun officier sur qui il pût compter pour un coup de main, il répondit de nouveau de prendre Turin, à la condition seulement que l'on rendrait inutiles toutes les tentatives de M. le prince Eugène; mais il annonça en même temps que les maladies qui régnaient dans l'armée, tant parmi les troupes que parmi les officiers et dans les équipages des vivres, ne lui permettraient pas d'ouvrir la tranchée avant le 15 du mois d'octobre. Dans cette idée, il continua de faire arriver quelques convois dans ses dépôts, afin que tout y fût rendu au moment où il commencerait à agir, et afin de n'être point dans le cas d'en faire de nouveaux pendant le siége.

M. le duc de la Feuillade ne resta pas longtemps dans la prévention avantageuse dans laquelle il était sur la facilité avec laquelle il espérait se rendre maître de Turin; il reconnut bientôt la solidité des principes de M. le maréchal de Vauban. Son erreur ne dura que deux jours; envisageant alors le danger de faire inconsidérément une aussi grande entreprise, il manda le 20 à M. de Chamillart qu'il ne pouvait plus s'en charger si le roi ne consentait à lui envoyer un renfort de quatorze bataillons et de quinze escadrons.

Lettre de M. le duc de la Feuillade à M. de Chamillart.

C'est une sottise de promettre aisément, mon cher beau-père, et de se charger d'une entreprise considérable sans être assuré d'un heureux succès. Je veux d'autant mieux m'en corriger que je sais qu'on n'en sait pas grand gré, et qu'on trouve souvent celui qui fait tout difficile, sensé, et celui qui entreprend le possible, imprudent.

Du camp de la Veneria, 20 août 1705[1].

Le siége de Turin est trop important pour hasarder de le faire avec les troupes que nous avons; outre que les bataillons sont fort faibles, c'est que tout est malade; à la vérité les maladies ne sont pas dangereuses et l'on a lieu d'espérer qu'au 15 de septembre les bataillons seront à trois cents hommes, l'un portant l'autre, mais cela ne suffit pas; j'ai besoin absolument de quatorze bataillons et de quinze escadrons d'augmentation pour faire ce siége, sans quoi je ne puis en répondre, ne voulant pas me charger à la légère d'une affaire aussi sérieuse, de laquelle le sort de toute cette guerre dépend. Vous devez convenir que je suis le seul capable de parler si hardiment avec un si petit nombre de troupes. S'il fallait investir Turin de tous les côtés et suivre le projet que M. le maréchal de Vauban a envoyé à M. de Lapara, et même l'avis dudit sieur de Lapara, il faudrait au moins un tiers de troupes de plus; mais il n'en est plus question, cette place étant aussi grande qu'elle est; la garnison, quoique investie, ne serait pas incommodée quand elle serait infiniment plus forte qu'elle ne sera. Il n'est point question de secours tant que M. de Vendôme contiendra le prince Eugène si glorieusement; et en coupant à M. de Savoie la communication de Gênes, ce que je ferai certainement, Turin sera aussi incommodé que s'il était investi. Enfin je réponds au roi de l'événement pourvu que vous m'envoyiez le renfort que je vous demande; je ne puis point m'en charger autrement. S'il y a quelqu'un qui ose davantage, j'y consens volontiers, ne désirant que ce qui peut contribuer à la gloire de sa majesté. Je vous dépêche ce courrier en toute diligence afin que vous preniez vos mesures là-dessus. Permettez-moi de vous dire qu'il me paraît extraordinaire que M. le maréchal de Villars veuille garder inutilement un nombre aussi considérable de troupes que celui qu'il a, pendant que ceci est le point décisif. Si l'on voulait se contenter de bloquer Turin, ce qu'on peut faire en coupant la communication de Gênes, les troupes que nous avons pourraient suffire;

[1] Cette pièce se trouve en original dans les archives du dépôt de la guerre, vol. 1875, n° 136.

M. de Savoie serait dans une situation fâcheuse; mais je crois que le siége est préférable. C'est au roi à décider si M. le maréchal de Villars lui promet quelque entreprise plus avantageuse à l'état et plus glorieuse pour lui. Je ne puis m'empêcher de vous informer que plusieurs lettres de l'armée portent qu'il fait l'armée des ennemis plus forte d'un tiers qu'elle n'est, afin de ne se point dégarnir.

P. S. Comme il vous faut mander les mauvaises nouvelles comme les bonnes, je vous dirai qu'un de nos partis de trente maîtres escortant un courrier a été battu; cela provient de ce que l'officier qui le commandait marchait avec un peu trop de confiance. Je n'en sais point encore le détail. Je vous prie de vouloir bien m'envoyer le brevet du sieur de Lavalette, à qui vous avez eu la bonté de procurer le commandement du donjon de Verue.

J'apprends dans le moment que M. le duc de Savoie fait tout ce qu'il peut pour rassembler des milices et recruter son infanterie, et qu'il prend les chevaux des paysans pour remonter sa cavalerie; quoique cela soit mauvais, cela ne laisse pas de faire nombre, ainsi je ne puis rien faire sans les quatorze bataillons et les quinze escadrons que je vous demande.

Lettre de M. de Chamillart à M. le duc de la Feuillade. Versailles, 26 août 1705[1].

Je conviens qu'il est bien plus honorable de ne pas se charger d'une entreprise douteuse que de s'embarquer sans espérance de réussir. J'aurais bien voulu, par l'intérêt sensible et véritable que je prends à ce qui vous regarde, que vous eussiez fait par vos premières lettres les mêmes difficultés que vous faites par celle du 20 : nous avons affaire à un maître qui se laisse aisément séduire par tout ce qui peut flatter l'exécution de ce qu'il désire. Vous aviez d'abord demandé huit bataillons et six escadrons; je vous avais répondu comme il convenait de le faire par rapport à la situation présente des affaires de sa majesté; vous vous êtes contenté ensuite de deux bataillons et d'un régiment de dragons; au lieu de deux bataillons,

[1] Cette pièce se trouve en minute dans les archives du dépôt de la guerre, vol. 1829, 2e partie, 3e section, n° 167.

le roi croyait faire beaucoup de vous en envoyer quatre, qui doivent être présentement en Dauphiné et que vous y devez faire rester, ou en Savoie, s'ils ne vous sont pas nécessaires, jusqu'à ce que le temps des maladies soit passé. Vous demandez présentement quatorze bataillons et quinze escadrons! Ce serait une chose bien affligeante pour vous et pour moi et encore davantage pour le roi s'il n'y avait pas lieu de faire le siége de Turin sans cette augmentation de troupes, que vous vous êtes persuadé que l'on peut aisément tirer de l'armée de M. le maréchal de Villars. C'est dans cette occasion que je me plaindrais des maudits écrivains qui donnent des idées à MM. les généraux qu'ils ne devraient certainement pas avoir; celui qui gouverne les affaires en général a une attention égale sur toutes les armées; celui qui commande en particulier n'est occupé que de la sienne. Permettez-moi de vous dire qu'il me semble que chacun dans son district doit employer le plus utilement et le plus glorieusement qu'il est possible les troupes qu'on lui donne; s'il n'en a pas suffisamment pour faire les entreprises qu'on lui propose, il a la voie de la représentation. Vous ne croiriez peut-être pas que dans le même temps que vous nous proposez d'affaiblir M. le maréchal de Villars, M. l'électeur de Bavière et M. le maréchal de Villeroy demandent, avec les dernières instances, que l'on fortifie leur armée aux dépens de la sienne; ce qu'ils mandent sur cela est d'autant mieux fondé qu'ils se sont trouvés depuis peu de jours dans la situation la plus embarrassante où l'on puisse être; le duc de Marlborough étant entré avec l'armée ennemie au milieu du Brabant, s'étant avancé jusqu'aux portes de Bruxelles, M. l'électeur et M. le maréchal de Villeroy avec M. de Marcin ont été en balance pendant un temps s'ils abandonneraient Bruxelles ou Louvain, et se sont vus forcés dans ce même temps à soutenir Bruxelles avec un bon corps de troupes, Louvain avec un autre, et à recevoir bataille si les ennemis avaient osé la leur donner dans les postes où ils s'étaient mis. Cette fâcheuse situation avait déterminé sa majesté, qui a déjà tiré de l'armée de M. de Villars un détachement de

huit bataillons et de dix escadrons pour fortifier celle de Flandre, d'en faire encore un autre de huit autres bataillons et de douze escadrons. Sa majesté ayant appris, vingt-quatre heures après ce dernier ordre envoyé, que le prince de Bade s'était mis en mouvement et qu'il avait beaucoup de troupes, elle a jugé à propos d'envoyer un contre-ordre; et je vous assure, quoique je connaisse que ce que vous mandez est fondé sur des raisons très-solides, que la Flandre a sans comparaison plus besoin de secours que vous; vous en demandez pour acquérir, il en faut de ce côté-là pour conserver; et pour peu que l'on fût entamé, il s'en suivrait un dérangement général dont les suites seraient encore plus fâcheuses que de manquer à prendre Turin. Toute autre vue de votre côté que celle d'en faire la conquête ne convient point au roi; la saison s'avance, les ennemis seront dans la nécessité d'abandonner toutes les entreprises de mer; lorsque le 15 sera passé, il n'y aura plus rien à craindre pour la Provence, et le roi pourra dans ce temps-là vous envoyer six bataillons, soit de ceux qui y sont ou de ceux qui sont en Languedoc, et les régiments de dragons de Fimarcon et de Verceil, qui pourront arriver vers le 10 octobre. Si avec cette augmentation vous pouvez prendre Turin, il y a toute apparence que sa majesté sera en état de vous la donner, et dès à présent vous pourriez faire vos dispositions sur ce pied-là; mais ne comptez sur rien davantage à moins que M. de Vendôme ne vous le donne, car vous ne sauriez certainement l'avoir d'ailleurs. Soit que vous aurez pris votre dernière résolution, en cas que ce soit celle de faire le siége, comme je n'en doute point, je vous prie de déterminer avec M. de Lapara le projet pour l'attaque et de me l'envoyer le plus tôt que vous pourrez. S'il était possible d'en faire deux en même temps, l'affaire sera bien plus tôt finie. Je vous demande en grâce, pour l'amour de vous et pour le bien du service du roi, si vous l'entreprenez, de faire en sorte de commencer au plus tard le 10 octobre. On fait plus de besogne en quatre jours dans une saison favorable qu'en dix en hiver. L'expérience de ce qui s'est passé à tous les siéges d'Italie, et l'habitude que l'on a

prise de les faire durer quatre fois plus que l'on aurait fait partout ailleurs, fait trembler ceux qui sont chargés de la dépense nécessaire pour fournir à de pareilles entreprises. M. le maréchal de Vauban avait grande envie de finir sa carrière par le siége de Turin. Si le roi lui avait voulu donner ce qui est porté par son mémoire, même quelque chose de moins, il aurait répondu de rendre sa majesté maîtresse de cette place en moins d'un mois; il me l'a dit à moi-même. Il était assez difficile d'accorder sa proposition avec le personnage que vous avez à faire et que j'espère que vous remplirez dignement.

Lettre de M. le duc de la Feuillade à M. de Chamillart. Du camp de la Veneria, 3 septembre 1705[1].

Quand je vous ai, mon cher beau-père, représenté l'entreprise de Turin beaucoup moins difficile qu'elle ne l'est effectivement, c'est que j'en connais réellement l'importance. J'ai voulu engager sa majesté, uniquement par rapport au bien de son service, à ne point se rebuter des obstacles qui s'y présentent réellement, ne les croyant pas insurmontables à de certaines conditions, et à ne point écouter un nombre de gens qui sont à la cour, composé de deux espèces aussi pernicieuses l'une que l'autre, pour en recevoir des conseils. Les uns décident sur la guerre avec une fort légère expérience, n'ayant qu'une connaissance très-imparfaite des pays où elle se fait et n'étant point doués de Dieu de cette justesse et de cette étendue d'esprit qui caractérise les hommes nés pour les grandes choses; les autres, plus envieux et plus ennemis des gens en place qu'attachés au bien de l'État et à la gloire de sa majesté, ne songent qu'à diminuer le mérite des actions glorieusement exécutées, et à s'opposer à tous les projets qui n'ont point d'abord été de leur goût. Je n'ai pas été longtemps à reconnaître que sa majesté, si je l'ose dire, et son ministre se laissent un peu trop aisément séduire par tout ce qui peut flatter l'exécution de ce qu'ils désirent, puisque vous mandâtes, en réponse de cette lettre si remplie d'espérances, que vous comptiez

[1] Cette pièce se trouve en original dans les archives du dépôt de la guerre, vol. 1875, n° 243.

que j'ouvrirais la tranchée devant Turin le 15 de septembre, et qu'il serait pris à la Toussaint.

Est-il qui que ce soit qu'une pareille proposition ne rende non-seulement circonspect, mais même difficultueux outre mesure? Elle n'a pourtant point fait sur moi un effet si violent, puisqu'il est constant qu'il n'y a aucun général en France, hors M. de Vendôme, qui voulût se charger de l'entreprise de Turin avec le renfort que j'ai demandé. Songez-vous que M. de Vauban veut soixante bataillons à cinq cents (avec lesquels cependant il ne pourrait pas en faire la circonvallation), et que, quand j'aurais les quatorze en question, je n'en pourrais avoir que soixante à trois cents, en ne laissant dans les garnisons que de quoi fermer les portes. Quand le roi regardera l'entreprise de Turin du même œil que toute l'Europe, c'est-à-dire comme quasi impossible à conduire avec succès avec les forces que j'ai, je commencerai à trouver des ressources dans le désir infini que j'ai de le servir, et j'y périrai ou je réussirai, trop heureux s'il honore ma mémoire de quelque estime; mais je vous avoue que je ne suis pas assez dépouillé de toutes les faiblesses de l'humanité pour n'être pas véritablement peiné qu'on m'abandonne dans un projet dont la réussite seule dédommagerait sa majesté avec usure des pertes qu'elle pourrait faire en Flandre, par la nécessité fatale où l'on s'y trouve de ne croire pas y pouvoir conserver toutes les places du roi d'Espagne avec une armée de cent mille hommes d'élite. Je ne parle point de l'Allemagne; les ennemis n'y peuvent rien entreprendre ni nous non plus. Toutes les lettres des particuliers font foi de la supériorité que nous y conservons en nombre et en qualité de troupes, malgré les détachements qu'on a faits pour la Flandre; comment pourrais-je donc découvrir un secret aussi impénétrable que celui pour lequel on ne m'envoie pas un secours considérable de cette armée?

Je n'ai pu me refuser, malgré toute la contrainte que je m'impose, de vous découvrir un peu mon cœur; j'endosse présentement le harnais, je connais tout le poids de mon emploi, mais il ne m'étonne

point. Je décamperai d'ici le 6 en y laissant encore pour quelque temps l'hôpital et les fours, et je m'avancerai sur Turin pour faire commencer les lignes de contrevallation depuis la Doire jusqu'au Pô. On ne peut faire ces lignes flanquées de trop bonnes redoutes afin de les garder avec moins de monde et d'assurer notre communication avec le Milanais et avec Casal, Crescentino et Chivas; et nous ne perdrons pas un moment pour faire voiturer nos munitions sur le lieu, afin de n'être plus embarrassés par les convois. C'est un grand bien que vous fassiez tous les remplacements par Suse: nous les tirerons aisément; il nous y faut un mois d'augmentation de grain pour notre cavalerie, moyennant quoi ne soyez point inquiet de sa subsistance.

A l'égard du jour qu'on ouvrira la tranchée, je ne puis vous répondre; par mon activité et ma vigilance je vous promets cependant de gagner quinze jours de temps sur un autre qui serait à ma place. Pour ce qui est du projet de l'attaque, je ne puis le déterminer avec M. de Lapara, puisqu'il est à Casal fort malade; si sa santé ne se rétablit pas assez promptement pour qu'il puisse servir au siége, il y a ici des gens fort capables dont je ferai un bon usage. Je ne connais, après y avoir réfléchi jour et nuit, de possibilité à prendre Turin avec le peu de troupes que j'ai, qu'en attaquant la citadelle avec quatre-vingts pièces de gros canon, vingt de petit en cas qu'on s'en puisse servir utilement, et quarante-cinq mortiers que nous avons; quand celà tirera tout ensemble à la façon de M. de Coehorn, je ne veux que six fois vingt-quatre heures pour ruiner toutes les défenses; cela fait, la difficulté de prendre la citadelle ne consiste que dans les contre-mines. Envoyez-moi une compagnie de mineurs outre celle que vous m'avez promise par la lettre que je reçus hier. Ordonnez à M. de la Vallière, qui est le plus habile homme que nous ayons pour les mines, de se rendre incessamment ici. M. le duc de Savoie a une trop mauvaise et trop faible garnison pour oser faire des sorties; de plus je vous réponds que les flancs des tranchées seront assurés par de bonnes redoutes. A l'égard des assauts qu'il

pourra soutenir quand la brèche sera faite, les bastions de la citadelle sont trop petits pour y pouvoir faire de bons retranchements; si elle était emportée d'assaut, la ville de Turin serait au pillage, ce que je ne crois pas qu'il veuille hasarder. Il ne peut outre cela soutenir par sa présence ses soldats ni ses bourgeois dans une telle extrémité, puisqu'il n'oserait alors, et même quelque temps devant, ne pas songer à sa retraite. Il est de toute impossibilité de pouvoir, avec le peu d'infanterie que nous avons, attaquer la ville et la citadelle en même temps comme vous me le proposez; ç'aurait été mon avis s'il y avait eu la moindre vraisemblance de succès; on peut seulement, si sa majesté le juge à propos, la bombarder, ayant assez de mortiers pour cela, ce qui peut extrêmement faire crier le bourgeois et séparer les forces de M. de Savoie en l'obligeant d'avoir des troupes dans la ville pour les contenir et remédier aux désordres de l'incendie. La ville est protégée par le feu de la citadelle, et le polygone entier de la citadelle que nous attaquerons n'est point protégé par le feu de la ville; de plus nous n'avons pas assez de munitions pour faire les deux siéges. Dans le nombre de pièces de gros canon il y en a plusieurs raccommodées qui ne pourront servir un si long temps; et à l'égard de la difficulté des mines, la ville est contreminée comme la citadelle.

Vous ne pouvez point absolument vous dispenser de nous envoyer un bataillon d'artillerie; celui qui est ici est détestable. Il nous faudra sans cela tirer sur notre infanterie quinze cents de nos meilleurs hommes pour que notre artillerie soit servie comme il convient; jugez si nous avons besoin de cette diminution. Je n'ai point de nouvelles de l'arrivée de quatre bataillons partis d'Allemagne. Je compte absolument pour le 10 octobre, comme vous me le promettez, sur les six meilleurs bataillons qui sont en Provence ou en Languedoc et sur les régiments de dragons de Fimarcon et de Verceil, sans quoi je ne puis m'engager à rien. Envoyez-nous encore Pezeux qui est bon et fort, et, si vous le voulez absolument, j'enverrai, même avant qu'il soit arrivé, Châtillon en Languedoc; je demande

en grâce à sa majesté le régiment d'Aubusson, qui n'est que de deux escadrons; cette diminution de forces sur l'armée d'Allemagne peut-elle diminuer les desseins de M. de Villars? J'oubliais de vous répondre sur l'habitude qu'on a prise de faire durer les siéges en Italie beaucoup plus longtemps que partout ailleurs; cela vient du manque d'artillerie, de la grande attention qu'il faut avoir aux détails à cause de la difficulté d'assembler les magasins et de faire les transports, et, pour rendre encore plus de justice à M. de Vendôme, des contrariétés de saisons tant par les grandes chaleurs que par les rigueurs de l'hiver. Ne vous y trompez pas: il n'y a qu'à ordonner en Flandre et en Allemagne, tout y est aisé pour les préparatifs; en ce pays-ci il naît à chaque pas de nouvelles difficultés. Je vous répète encore sur la hauteur des Capucins, que je ne m'engagerais pas de m'en emparer en trois mois; les hauteurs de Castagnito devraient avoir convaincu de la difficulté de ces entreprises. M. le duc de Savoie, tout avare qu'il est, me donnerait bien un million pour engager le roi à porter ses forces de ce côté-là.

Il n'arriva aucun événement intéressant à l'armée pendant que dura cette correspondance entre le général et le ministre; on ne s'occupa qu'à faire vivre et reposer les troupes et à former les dépôts. Il n'en était pas de même en Lombardie, où les affaires furent à deux doigts de leur perte. On a vu précédemment que M. le duc de Vendôme, peu de temps après qu'il y fut arrivé, avait commencé à réparer les fautes de M. le grand-prieur, et qu'il avait pris entre l'Adda et l'Oglio une position où il jugeait être en état de fermer au prince Eugène l'entrée du Crémonais, et, en même temps, de lui interdire le passage de l'Adda; cependant ce prince, lui ayant dérobé une marche, le prévint sur cette rivière, et, sans les ressources qu'il trouva dans son grand génie et dans son activité, tout allait être perdu : l'armée impériale franchissait

l'Adda, et le Milanais allait être envahi. Il arriva à temps, et pour empêcher le passage et pour remporter, sur son redoutable ennemi, près de Cassano, la victoire la plus importante de la guerre et la plus décisive pour le salut de l'Italie.

L'influence qu'un tel événement devait avoir sur les affaires du Piémont, jointe à la tranquillité dont devaient jouir et la Provence et le comté de Nice, par la destination de la flotte anglaise et hollandaise, que l'on sut être arrivée devant Barcelone, le 22 du mois précédent, parurent n'avoir pas peu contribué à engager M. le duc de la Feuillade à ne point abandonner l'espoir de réussir dans l'entreprise de Turin.

Après avoir annoncé à la cour sa marche prochaine pour s'établir devant cette place, il crut ne devoir point perdre de temps à se mettre en état de remplir ses engagements; en conséquence, il se fit joindre par les bataillons qui étaient à Acqui et à Asti, et abandonna ces deux postes, qu'il jugea ne pouvoir lui être d'aucune utilité; cependant les ennemis les occupèrent aussitôt que les troupes françaises en furent sorties.

Le 6 il décampa de la Veneria et mena toute l'armée devant Turin. Il paraît que la position qu'elle prit fut entre la Stura et la Doire, et qu'il ne resta sur les derrières que deux bataillons et six cents chevaux à Settimo, un à Brandizzo, un à Abbatia, pour la sûreté des convois, et deux régiments de dragons le long de la Doire, pour couvrir les fours et être à portée de secourir promptement l'endroit qui pourrait être attaqué. Le Pô étant guéable dans plusieurs endroits, il fallut prendre cette précaution.

Le premier objet auquel M. le duc de la Feuillade donna ses soins fut de faire des lignes pour investir la place dans la partie entre la Doire et le Pô; elles furent appuyées d'un côté

à ce fleuve, et de l'autre à Lucento sur la Doire. On occupa des cassines qui se trouvèrent sur leur tracé, fort voisines les unes des autres et utiles pour mettre les troupes à couvert. Dans les endroits où les distances étaient trop grandes, on éleva des redoutes capables de contenir cent cinquante hommes, et on établit à Lucento deux ponts qu'on retrancha.

Tous ces ouvrages étaient fort avancés le 10, ce qui engagea M. le duc de la Feuillade à y placer le lendemain treize bataillons sous les ordres de M. d'Orgemont, pour se procurer la facilité de porter le reste des troupes à l'attaque de la citadelle. Le choix de cette attaque était contre l'avis de MM. de Vauban et de Lapara; les motifs qui déterminèrent M. de la Feuillade à lui donner la préférence furent premièrement, parce qu'il n'avait pas assez de troupes pour embrasser la place jusqu'à Valentino, sur le haut du Pô; 2° parce qu'il avait reconnu que les ennemis avaient fait le long de la Doire une enveloppe de terre avec un chemin couvert et un fossé qui régnaient depuis cette rivière jusqu'à la citadelle; que cette première enveloppe avait derrière elle un autre chemin couvert, défendu par une deuxième enveloppe de fortifications régulières avec des demi-lunes; qu'outre cela, il y avait un troisième chemin couvert, avec un fossé soutenu par une troisième enveloppe flanquée de tours. Il fit observer aussi à la cour que, lorsque après avoir emporté tous ces ouvrages on se serait rendu maître de la ville, il faudrait faire un second siége pour prendre la citadelle, au lieu qu'en commençant par l'attaquer, sa perte entraînerait celle de la ville.

Mais plus M. le duc de la Feuillade examina Turin et les environs de cette place, plus il découvrit de difficultés; il s'en présenta même une qu'il n'avait pas prévue : il s'aperçut que les ennemis travaillaient dans les dehors de la citadelle à un fossé

et à un avant-chemin couvert, indépendamment de l'ouvrage à corne et des redoutes qui étaient sur le flanc de cet ouvrage. Il fut ébranlé alors sur le choix qu'il avait fait de cette partie pour former son attaque. Son incertitude augmenta lorsqu'il reçut une lettre de M. le maréchal de Vauban, et un mémoire de M. d'Houville, commandant l'artillerie, dont l'objet était de faire connaître que c'était par la ville et non pas par la citadelle qu'il fallait attaquer, et de lui indiquer la manière dont devait se faire cette attaque, et les précautions qu'il devait prendre pour une opération aussi délicate, eu égard au peu de moyens qu'il avait.

Ce fut alors que ses yeux s'ouvrirent sur le danger auquel son honneur autant que les affaires du roi allaient être exposés; et hésitant à entreprendre une besogne dont le succès lui parut aussi hasardé qu'auparavant il l'avait jugé certain, considérant d'ailleurs le dépérissement que les maladies occasionnaient aux troupes, il dépêcha, le 18, à la cour M. le marquis de Dreux, et à M. le duc de Vendôme M. de Marignan, pour exposer sa situation et demander des ordres.

Néanmoins il fit continuer les lignes qu'il avait fait commencer, et elles furent le 24 dans leur état de perfection. Pendant ce temps il fit deux détachements, qui partirent du camp le 18 : l'un de cinq cents grenadiers et deux cents chevaux, sous les ordres de M. Raffetot, pour aller établir la contribution dans le Val-de-Pont et les vallées voisines; l'autre, de deux brigades de carabiniers et d'un régiment de dragons, sous le commandement de M. le comte d'Estaing, qui alla au-devant de quatre bataillons que la cour avait destinés à renforcer l'armée et qui étaient arrivés à Suse. L'objet de M. d'Estaing fut aussi d'établir solidement la communication de cette place avec l'armée, ce qu'il fit avec quatre cents hommes de

troupes réglées et sept cents de milices. Il revint ensuite le 25 à Rivoli sur la Doire, où il fut renforcé de deux brigades d'infanterie.

Ce fut ce même jour qu'arriva le courrier qui apporta à M. le duc de la Feuillade la réponse de M. le duc de Vendôme à la lettre qu'il lui avait écrite au sujet du siége de Turin; elle dissipa ses craintes et son incertitude. Les termes dans lesquels elle était conçue sur la nécessité de commencer le siége, même sans attendre les ordres du roi, étaient si précis, et l'assurance que ce général lui donna de prendre l'entreprise sur son compte et de la faire agréer à sa majesté fut si positive, que M. le duc de la Feuillade ne balança plus. En même temps, rassuré sur les contradictions qu'il éprouvait de la part de M. le maréchal de Vauban sur le choix de l'attaque, par l'avis de M. le duc de Vendôme, dont le sentiment était que celle de la citadelle était la seule praticable, il se mit en mouvement le 26 pour aller prendre devant Turin une position relative à cette idée.

Ce jour-là, il marcha avec toute la cavalerie, trois régiments de dragons et cinq bataillons, et remonta la Doire; après avoir passé cette rivière à Alpignano, il campa la gauche à ce lieu, la droite à Rivoli, où il joignit M. le comte d'Estaing. Il augmenta d'un bataillon le corps de M. d'Orgemont, qui resta dans les lignes, et en même temps il détacha M. de Paysac avec trois cents chevaux, pour éclairer le pays jusqu'à Turin, et être instruit des mouvements que pourrait faire le duc de Savoie dans les dehors de la place : aucunes troupes ne parurent. Le lendemain l'armée séjourna; toutes les voitures et les chevaux de l'artillerie furent envoyés à Suse pour amener le canon au parc; et pendant ce temps M. de la Feuillade alla reconnaître sa marche du lendemain 28. Elle se fit sur

deux colonnes jusqu'à Colegno. L'armée se mit alors en bataille en vue de la citadelle, et s'avança dans cet ordre, ayant la Doire à sa gauche. A la hauteur des ponts de Lucento, elle fut jointe par dix bataillons des troupes de M. d'Orgemont, et y passa la nuit au bivouac.

Le 29 elle prit position et campa, sa droite appuyée à trois cassines que M. d'Orgemont avait fait occuper, sa gauche à la Doire, à la hauteur des troupes de ce dernier, avec lesquelles elle eut une communication assurée par les ponts de Lucento. La profondeur du camp entre la Doire et le naviglio qui descendait de Colegno à Turin et qui couvrait son front était d'environ cinq cents toises, et M. de la Feuillade, en faisant pousser une garde de la cavalerie des ennemis, qui fut la seule troupe qui se montra, fit occuper par des grenadiers une grande cassine située à pareille distance de la place dans l'emplacement où l'on projeta de faire l'ouverture de la tranchée. On n'a point trouvé le plan de la position de l'armée; mais on rapportera au rang des pièces l'état de la distribution des troupes, suivant lequel on verra que tout ce qui se trouvait ou dans les communications avec Chivas et avec Suse, ou au camp devant Turin, consistait en cinquante-trois bataillons et cinquante-cinq escadrons.

Ce n'était point l'intention de M. le duc de la Feuillade de laisser les troupes dans cette position; elles ne devaient y rester que jusqu'à ce que les lignes de circonvallation auxquelles il fit travailler seraient achevées. Il se proposait de ne laisser alors dans ces lignes que les bataillons destinés au siége, et d'appuyer ensuite la gauche de sa cavalerie à la droite de l'infanterie, en s'étendant le plus qu'il serait possible du côté de Pignerol, pour s'assurer des fourrages, qu'il reconnut être fort rares dans les environs de Turin. Il jugea ne pouvoir

s'étendre de même du côté de Valentino, parce que premièrement, quoique les ennemis n'eussent point de camp retranché, ils auraient pu, par l'autre côté du Pô, canonner le camp qu'il y aurait pris; en second lieu, parce qu'il n'avait pas assez de troupes pour être en force partout, et que d'ailleurs il manquait de pionniers, et qu'il fallait conserver pour le siége les soldats que jusqu'alors les maladies avaient épargnés.

On commença donc le 30 les lignes de circonvallation et de contrevallation sur le front de la citadelle qui devait être celui de l'attaque; leur étendue était de mille deux cents toises depuis la hauteur de la maison des jésuites jusqu'aux lignes de la Doire; le centre n'était qu'à cinq cents toises de la citadelle. Il était déjà arrivé à la Veneria onze cents voitures de farine et de pain, et le même jour il en arriva un pareil nombre chargées de munitions de guerre; le reste devait arriver successivement jusqu'au 15 du mois d'octobre.

Toutes les lettres de M. le duc de la Feuillade font connaître la satisfaction qu'il eut de l'établissement qu'il venait de faire devant la place et l'espoir qu'il avait de l'entier succès de l'entreprise, quelque grande et quelque difficile qu'elle fût. Il crut avoir à s'applaudir de la résolution qu'il avait prise de fixer son point d'attaque à la citadelle, lorsqu'il reconnut par lui-même que tous les bastions étaient vus au-dessous du cordon, que dans aucun il ne se trouvait de cavalier, et que ce n'était point un nouveau chemin couvert auquel les ennemis travaillaient dans cette partie, mais seulement des lunettes sur les angles du glacis et une contre-garde de terre, pour couvrir le bastion de la droite de l'attaque. Enfin M. le duc de la Feuillade, séduit par ces apparences de facilités, d'ailleurs excité par M. le duc de Vendôme, qui dans toutes

ses lettres, ainsi que dans celles qu'il écrivait au roi, insistait plus fortement que jamais sur la nécessité de ne pas différer l'ouverture de la tranchée, et qui répondait personnellement du succès, ne songea plus qu'à accélérer le moment de commencer l'attaque.

Ce fut dans ces circonstances que M. de Dreux, qu'il avait dépêché à la cour, revint au camp, c'est-à-dire le 30 au soir. Les représentations qu'il l'avait chargé de faire au roi sur l'affaiblissement des troupes et sur les difficultés du siége, avaient fait impression sur l'esprit de sa majesté, déjà ébranlée par l'avis de M. le maréchal de Vauban, et les ordres qu'apporta M. de Dreux furent d'abandonner l'entreprise de Turin et de se borner à établir les quartiers de manière à tenir cette place bloquée pendant l'hiver, pour être en état de faire le siége au printemps suivant; de renvoyer en Provence quatre bataillons, pour faire, avec les troupes qui y étaient restées, celui de la citadelle de Nice, et d'envoyer à M. le duc de Vendôme, en Lombardie, toutes celles qui ne seraient pas nécessaires en Piémont.

Lettre du roi à M. le duc de la Feuillade. Versailles, 25 septembre 1705[1].

Mon cousin, les efforts que j'avais faits pour vous mettre en état de faire le siége de Turin vous ont fait connaître l'importance dont il était de réduire cette place à mon obéissance. J'avais d'autant plus lieu de l'espérer que l'infanterie du duc de Savoie, par les différents siéges qu'elle a soutenus et les prisonniers que le duc de Vendôme avait faits à Verceil, Ivrée et Verue, avait été réduite à un si petit nombre, qu'à peine était-il suffisant pour la défense de la ville et de la citadelle de Turin, et que le duc de Vendôme ayant affaibli considérablement l'armée du prince Eugène, par l'avantage qu'il a remporté sur elle à la journée de Cassano, l'avait mise hors d'état de

[1] Cette pièce se trouve en minute dans les archives du dépôt de la guerre, vol. 1829, 1re partie, 3e section, n° 101.

donner aucun secours au duc de Savoie. Toutes ces considérations, jointes au nombre de troupes que je vous avais destinées et à la quantité de munitions que j'avais fait rassembler, ne me donnaient pas lieu de douter du succès, lorsque le marquis de Dreux est arrivé de votre part me faire connaître le véritable nombre et l'état auquel se trouve votre infanterie, si fort affaiblie par les maladies et si faible par elle-même et par ce qu'elle a perdu aux différents siéges auxquels elle a été employée pendant quatorze mois, que vous auriez cru faire contre mon service de vous engager dans une entreprise aussi grande et aussi difficile que celle de Turin, dont le succès a paru trop douteux pour exposer à une ruine totale l'armée que vous commandez, sans espérance de réussir. Toutes les raisons qui s'y opposent m'ayant été très-bien expliquées par le marquis de Dreux, j'ai envoyé ordre au maréchal de Vauban, qui était à Paris, de se rendre auprès de moi pour prendre encore son avis, afin de me confirmer dans la résolution que j'avais prise de remettre au printemps prochain l'entreprise de Turin. Les malades se rétabliront pour ce temps-là, les recrues joindront; je ferai en sorte, s'il est possible, d'augmenter encore de quelques bataillons le nombre que vous en avez, et de vous donner des forces suffisantes pour en faire la circonvallation entière et l'assiéger dans les formes. Le maréchal de Vauban, qui connaît cette place, qui a même donné les dessins d'une partie des fortifications nouvelles, assure qu'elle ne saurait se prendre qu'après s'être rendu maître de la hauteur des Capucins; qu'il ne faut point se flatter de réussir par la citadelle, qui est imprenable, qu'en l'attaquant par la ville, après que vous l'aurez occupée. Il ne faut donc plus songer à suivre présentement cette entreprise, mais à établir vos dépôts et vos quartiers de manière que vous puissiez rassembler le tout aisément lorsque je croirai pouvoir faire ce siége, et vous mettre en état que le duc de Savoie, qui n'oubliera rien pour vous déranger pendant tout l'hiver, ne puisse vous entamer ni vos troupes par aucun endroit. Les deux postes importants à conserver sont Chivas et Suse; il me paraît que les dépôts considérables de vivres et

munitions qui y sont pourraient courir quelque risque lorsque les troupes que vous commandez seront séparées en différents quartiers, quoique j'aie lieu de me persuader que vous les établirez à portée desdits lieux et de se pouvoir soutenir les uns les autres. J'ai cru qu'il serait à propos de faire descendre à Casal les poudres et les autres principales munitions que vous croirez n'être pas bien placées à Chivas, et qui seront dans une plus entière sûreté à Casal, et renvoyer à Exilles et à Briançon ce qui est à Suse, à l'exception des bombes, boulets et autres munitions d'un gros volume. Je donne avis au duc de Vendôme de la résolution que j'ai prise, afin qu'il concerte avec vous l'usage que l'on pourrait faire d'une partie des troupes que vous avez, s'il croyait, en se fortifiant, pouvoir déposter le prince Eugène et l'obliger à repasser les montagnes, ou du moins le mettre dans la nécessité de passer de l'autre côté du lac de Garde. Je lui mande en même temps de ne vous rien ôter de ce que vous croirez qui vous sera nécessaire pour soutenir vos quartiers, conserver vos dépôts et les conquêtes qui ont été faites jusqu'à présent. J'envoie ordre aux trois bataillons de Dauphin et à celui de Bourbon de passer en Provence. Je fais rester les quatre bataillons qui y étaient, et qui ont dû se mettre en marche pour se rendre à Turin, aussi bien que le régiment de Hainaut et celui de Pezeux, mon intention étant de former un corps de toutes ces troupes pour faire attaquer le château de Nice, ne pouvant faire le siége de Turin; cette conquête n'empêchera point qu'elles ne soient rétablies pour le printemps prochain. Tout ce qui est à craindre, c'est que l'empereur ne fortifie si considérablement l'armée du prince Eugène pour ce temps-là, que je me trouverais dans la nécessité d'augmenter celle du duc de Vendôme d'une partie des troupes que j'ai destinées pour le siége Turin, et qu'avec ce qui vous en resterait vous ne fussiez pas en état de l'entreprendre. Pour y réussir, il faut le commencer de bonne heure; s'il est possible, avant que les troupes qui viendront joindre le prince Eugène soient arrivées, et vous tenir sur vos gardes de toutes parts pendant l'hiver, afin que le duc de Savoie, qui n'oubliera rien de ce qu'il pourra faire

pour déconcerter les mesures que j'ai prises, ne puisse vous déranger d'aucun côté; c'est pour cela que j'ai jugé que votre présence serait nécessaire en Piémont, où vous commanderez tout l'hiver. Vous ferez en sorte de choisir pour votre séjour ordinaire un lieu qui vous mette à portée de tout. Travaillez, aussitôt que vous aurez reçu ma lettre, à faire vos dispositions pour les quartiers que vous avez résolu d'occuper. Envoyez-m'en le projet ensuite, et ne donnez à connaître à qui que ce soit, s'il est possible, sans exception, la résolution que j'ai prise de différer le siége de Turin jusqu'à ce que celui du château de Nice soit commencé, afin que le duc de Savoie n'y envoie point de secours avant que mes troupes aient occupé les postes nécessaires pour en défendre l'entrée.

Lettre de M. le duc de la Feuillade au roi.

Du camp devant Turin, 30 septembre 1705[1].

Je me jette aux pieds de votre majesté pour lui demander en grâce, par rapport uniquement à sa gloire, de ne pas abandonner l'entreprise de Turin. J'ose lui désobéir en ne faisant pas partir les trois bataillons de Dauphin et celui de Bourbon, et je ne puis croire qu'elle n'ait la bonté de me le pardonner, quand elle fera réflexion sur la droiture de mes intentions. Pour vous montrer, sire, que le bien de votre service est mon seul but, ce qui ne se trouve peut-être pas toujours dans ceux qui ont l'honneur de remplir de pareilles places, c'est que je déclare à votre majesté que si elle daigne, après la prise de Turin, m'honorer de la dignité de maréchal de France, je ne l'accepterai point, ne voulant pas qu'il puisse jamais entrer dans l'esprit de votre majesté qu'une idée d'ambition m'ait pu porter à hasarder le bien des affaires; je consens qu'elle me croie le plus indigne de ses sujets, si rien dans le monde m'empêche d'exécuter ce que je lui avance.

Pour revenir au fait, l'armée de votre majesté a fait des lignes depuis la Doire jusqu'au Pô. J'en commence ce soir, dont le centre est à cinq cents toises de la citadelle de Turin, et nous serons en état

[1] Cette pièce se trouve en original dans les archives du dépôt de la guerre, vol. 1875 n° 369.

d'ouvrir la tranchée le 15 au plus tard. Il est arrivé aujourd'hui un convoi de trente mille boulets et de trois mille bombes. Nous aurons après-demain au parc d'artillerie cinquante-huit pièces de vingt-quatre et vingt-trois gros mortiers; le reste suit incessamment. Enfin, sire, je prends sur ma tête la réussite de l'entreprise de Turin, et je me charge de faire subsister votre cavalerie par le pays et par les fourrages que je ferai remonter par le Pô.

Les officiers ne sont plus intimidés par l'exemple de Verue; ils sont pleins de confiance. Les soldats s'y portent avec toute la volonté possible. Tout le monde unanimement convient que la citadelle est la seule bonne attaque. Si j'abuse votre majesté dans le moindre fait, je consens à la perte de ses bonnes grâces, qui serait pour moi un plus grand mal que la mort.

Mais, sire, vous ai-je assez mal servi pour que votre majesté n'ait aucune confiance en moi? M. de Vendôme n'a-t-il pas exécuté les entreprises les plus difficiles et les plus glorieuses pour votre majesté? Le comte de Pallavicini n'est-il pas homme plein d'esprit, et ne doit-il pas connaître Turin mieux qu'un autre? Me serait-il permis de dire que les gens qui ont excellé dans de certaines professions n'approuvent jamais ce qu'ils n'ont pas pensé les premiers? Je finirai par représenter à votre majesté qu'il y aurait de la honte à retirer toute son artillerie, et qu'il est du moins absolument indispensable, en cas que votre majesté veuille que l'entreprise de Turin se remette à quelques mois, de tenir les lignes que j'ai fait achever et celles auxquelles on travaille actuellement; elles resserrent infiniment M. le duc de Savoie. Je ne suis point en peine de mettre la cavalerie de votre majesté dans de bons quartiers; et de la façon dont nos lignes sont faites, avec de bonnes grandes cassines de distance en distance, l'infanterie de votre majesté ne souffrira pas, et attendra sans aucun risque le temps où votre majesté lui enverra des recrues pour commencer le siége de Turin.

Mais, sire, renvoyez de nouveaux ordres en Provence, pour faire remarcher ici toutes les troupes qui y sont, et Turin sera au pou-

voir de votre majesté au premier jour de l'an. Envoyez M. le comte de Toulouse faire cette conquête; je serai avec grand plaisir son premier lieutenant général. La mer peut fournir de la poudre et des canonniers en abondance; le siége en ira encore beaucoup plus vite. Montmélian se rendra certainement au plus tard à la fin d'octobre, et il en reviendra six bataillons, lesquels nous fortifieront considérablement sur la fin du siége. Je sais, sans en pouvoir douter, que l'infanterie de M. le duc de Savoie est anéantie. L'augmentation des préparatifs que votre majesté pourra faire cet hiver sera fort contre-balancée par ceux que M. de Savoie pourra faire de son côté; et de plus, sire, il vous faut une paix glorieuse et prompte. Si l'Europe a le temps de se reconnaître, elle doit tout employer pour rendre le siége de Turin impossible. J'attendrai les derniers ordres de votre majesté avec une impatience infinie. Le penchant extrême et plein de raison que j'ai vu à votre majesté pour faire le siége de Turin cette année, et la lettre positive que j'ai reçue de M. de Vendôme, qui est mon supérieur, m'ont déterminé à ne point attendre la réponse de votre majesté aux représentations que j'avais chargé M. de Dreux de lui faire pour me mettre en mouvement. Le temps est bien précieux dans de certaines occasions! Votre majesté peut, outre cela, se souvenir que malgré toutes les difficultés dont M. de Dreux lui a rendu compte de ma part, dont je ne pouvais me dispenser, par rapport à l'éloignement où l'armée paraissait être pour cette entreprise dans ce temps de crise, j'ai cependant marqué très-nettement dans ma lettre que mon avis était qu'il fallait entreprendre le siége de Turin, et qu'on y réussirait, mais que je ne le pouvais sans un ordre exprès de votre majesté.

Pardonnez-moi, sire, mes fautes en faveur de ma bonne volonté, et souffrez que je réitère les assurances, etc.

La lettre que M. le duc de la Feuillade écrivit en même temps à M. de Chamillart ne fit qu'appuyer les motifs de sa résistance aux ordres de sa majesté. Il y ajouta que, persuadé

de l'inutilité du renfort qu'il pourrait envoyer à M. le duc de Vendôme, avec lequel ce général ne parviendrait point à faire repasser l'Oglio à M. le prince Eugène, ce serait perdre les affaires du Piémont sans aucun avantage pour celles de Lombardie. Plus que jamais prévenu de cette idée, et loin de renvoyer en Provence les quatre bataillons que le roi destinait au siége de la citadelle de Nice, il demanda qu'on lui envoyât toutes les troupes qui é aient restées dans cette province.

Mais à peine le courrier porteur de ses dépêches se fut-il mis en chemin, que le voile qui lui cachait ses erreurs tomba. Soit la crainte de déplaire au roi, soit celle de ne pas réussir, tout à coup il changea de sentiment, et dès le lendemain, 1er octobre, il fit des dispositions pour renvoyer à Suse et à Chivas l'artillerie et les munitions qui étaient au parc, et pour faire entrer les troupes dans des quartiers d'hiver en renvoyant en Provence les quatre bataillons que le roi lui avait demandés.

Le 2 octobre un convoi d'artillerie escorté par ces quatre bataillons se mit en marche pour Suse et un autre pour Chivas. Le même jour deux régiments de cavalerie partirent du camp pour se rendre à Alexandrie, afin de rassurer le Montferrat du duc de Mantoue, qui se trouvait fort exposé depuis qu'Asti avait été abandonné et que les ennemis s'en étaient emparés. M. de la Feuillade suivit en cela les intentions de M. le duc de Vendôme et satisfit aux instances que M. le prince de Vaudémont, dès le moment où il avait été informé de l'abandon d'Asti, lui avait faites de pourvoir à la sûreté de l'Alexandrin et du Montferrat.

En s'affaiblissant ainsi, M. le duc de la Feuillade jugea devoir ajouter à ses lignes des retranchements particuliers

pour mettre ses troupes en sûreté pendant le temps qu'elles devaient rester devant Turin et pour se procurer la facilité de donner de fortes escortes à ses convois ou d'aller au loin chercher des fourrages dont la disette était grande dans les environs de Turin.

On travailla jusqu'au 7 à ces retranchements, qui furent ce jour-là dans leur état de perfection. Pendant ce temps on fit journellement partir des convois. Le dernier se mit en marche le 9; et comme le parc se trouva entièrement évacué, M. de la Feuillade fit passer au camp retranché de M. d'Orgemont par les ponts de Lucento quatre régiments d'infanterie et tous les équipages de l'armée; et le 10, à la pointe du jour, il leva son camp. Toute la cavalerie se mit en bataille entre la Doire et le grand chemin de Turin à Rivoli. L'infanterie, qui formait le corps de l'armée et qui n'était composée que de dix-sept bataillons, se mit en colonne sur ce grand chemin, ayant avec elle quatorze pièces de canon; on se mit ensuite en marche sur deux colonnes, l'arrière-garde composée de tous les grenadiers et les dragons. L'armée alla camper la droite à Rivoli où fut le quartier général, la gauche à Alpignano, dont on fit occuper le château par trois cents grenadiers. M. d'Orgemont resta dans les lignes de la Doire; mais les équipages, qui s'étaient rendus la veille à son camp, marchèrent; et ayant remonté la rive gauche de la rivière, ils la repassèrent au pont d'Alpignano pour rejoindre l'armée. Les ennemis ne parurent point pendant la marche.

Le lendemain M. de la Feuillade fit partir deux régiments d'infanterie pour aller l'un à Chivas, l'autre à Crescentino, et un régiment de dragons pour aller en Savoie afin de s'opposer au projet que le duc de Savoie paraissait avoir de secourir Montmélian en faisant passer successivement dans le

pays un nombre d'officiers et de soldats pour se joindre aux habitants.

Après les prodigieux préparatifs pour le siége de Turin et les travaux qu'on avait faits pour être en état de commencer cette importante opération, chacun regretta de la voir abandonnée, mais personne n'en fut plus affecté que M. le duc de Vendôme, qui l'avait toujours regardée comme le principal et même l'unique objet de la campagne. Il ne fut pas plus tôt informé de la résolution qu'avait prise le roi de la remettre à l'année suivante qu'il offrit de l'entreprendre lui-même sur-le-champ avec les seules troupes qui étaient en Piémont. Il représenta au roi que l'attaque de la citadelle ne pouvait être sujette aux difficultés que prévoyait M. le maréchal de Vauban; que si l'on donnait au duc de Savoie le temps d'y faire de nouveaux ouvrages et de rétablir son armée, la place deviendrait inattaquable; que les alliés du duc de Savoie feraient pendant l'hiver les derniers efforts pour être en état de le soutenir, et qu'on ne retrouverait jamais une occasion aussi favorable de recueillir le fruit des avantages qu'on avait remportés tant en Lombardie que dans le Piémont, et de mettre fin à la guerre.

Le roi n'avait pas attendu ces représentations pour révoquer l'ordre qu'avait donné sa majesté d'abandonner le siége. Les instances que M. de la Feuillade lui avait faites dans sa dépêche du 30 septembre l'avaient engagé à lui permettre de le continuer, et le 4 octobre sa majesté lui avait expédié un courrier pour lui expliquer ses intentions à ce sujet, même pour lui laisser le choix de l'attaque; mais ce courrier n'arriva que le 11; il n'était plus temps : l'armée s'était retirée de devant Turin, et il n'y restait plus que les troupes commandées par M. d'Orgemont; toute l'artillerie et les munitions étaient

éloignées. M. le duc de la Feuillade ne vit point de remède à la précipitation avec laquelle, sans attendre la réponse du roi à sa dépêche du 30 septembre, il avait changé de sentiment malgré les conseils de M. le duc de Vendôme et le vœu de l'armée. Aussi pénétré de douleur qu'embarrassé de sa justification, il ne trouva de moyen que celui de prendre l'avis des officiers généraux, qu'il assembla à cet effet le 11.

Il n'y eut parmi eux qu'un sentiment sur l'impossibilité de renouer l'entreprise, et ils en expliquèrent les motifs dans un mémoire qu'ils signèrent et que M. de la Feuillade adressa au roi. Il l'accompagna de détails sur les mesures qu'il y avait à prendre pour être de bonne heure l'année suivante en état de réparer ce qu'il n'était plus en état d'exécuter avant ce temps, et demanda que pour lors il plût à sa majesté de lui donner soixante-deux bataillons de cinq cents hommes chacun et soixante-six escadrons complets. Il joignit à sa dépêche une lettre qui lui avait été écrite par M. de Pallavicini, officier de réputation et de confiance qui avait les connaissances les plus particulières sur Turin, pour démontrer que la seule attaque praticable était celle de la citadelle. On rapportera cette lettre au rang des pièces, ainsi qu'un mémoire que le même M. de Pallavicini adressa à M. le duc de la Feuillade sur l'emplacement qu'il convenait de faire prendre aux troupes pendant l'hiver, pour resserrer le duc de Savoie et le priver des moyens de rétablir sa cavalerie.

Dès que le roi fut informé du renvoi de l'artillerie et des munitions, tant à Suse qu'à Chivas, sa majesté perdit tout espoir de voir exécuter le second ordre qu'elle avait envoyé à M. le duc de la Feuillade, et dès ce moment elle se détermina, pour ne point perdre entièrement le fruit de la campagne, à reprendre le projet qu'elle avait formé de faire le siége de la

citadelle de Nice; elle destina à cette opération les troupes qui étaient dans le comté de ce nom et en Provence. M. le duc de Berwick en fut chargé.

Quant à M. le duc de la Feuillade, il ne s'occupa plus que de l'établissement de ses quartiers d'hiver et du projet qu'il forma d'aller prendre Asti.

Le 13 il décampa de Rivoli, repassa la Doire et alla occuper à la Veneria le même camp qu'il avait quitté le 6 septembre lorsqu'il s'était porté devant Turin. Il s'y fit joindre par le corps resté dans les lignes sous les ordres de M. d'Orgemont. Il renvoya sous ceux de M. le chevalier de Givry, à Perosa et dans les vallées, cinq bataillons, deux à Suse, deux à Chivas, deux à Castagnito, un à Crescentino, trois dans le val d'Aost sous le commandement de M. de Carcado, un régiment de dragons à Ivrée aux ordres de M. d'Arène, et un autre au blocus de Montmélian avec les compagnies de grenadiers qu'il en avait tirées. Il destina pour la Lombardie treize bataillons et douze escadrons que M. le duc de Vendôme, depuis l'abandon de l'entreprise de Turin, lui avait demandés pour se mettre en état d'agir avec supériorité contre M. le prince Eugène; mais le jour même M. de la Feuillade réduisit le nombre de ces troupes à huit bataillons et neuf escadrons; elles se mirent en marche le 14, l'infanterie pour aller s'embarquer à Crescentino, la cavalerie pour suivre le chemin de Casal et de Pavie. A peine ces troupes furent-elles à deux marches de lui, que voyant qu'il ne lui restait plus que vingt-cinq bataillons et quarante-trois escadrons, et jugeant qu'elles lui étaient nécessaires pour pouvoir reprendre Asti et établir ses quartiers dans le Montferrat piémontais, il suspendit leur marche et les fit rester à Crescentino et à Casal. Peut-être ce contre-ordre fut-il occasionné par les nou-

velles qu'il eut de l'assemblée d'un corps de troupes des ennemis du côté d'Asti et de mouvements de la part de M. le prince Eugène en Lombardie, qui lui firent craindre que le projet de ce général ne fût de chercher à donner au duc de Savoie la main par le bas Pô[1]; ce furent même ces nouvelles qui le déterminèrent à marcher lui-même le 15, avec dix-huit escadrons, pour aller à Alexandrie dans le dessein de se porter ensuite sur le chemin par lequel les Piémontais pourraient aller au-devant des secours de M. le prince Eugène. Il alla en effet le 15 avec ses troupes à Crescentino, et le 16 à Casal, où il joignit les escadrons qu'il avait destinés pour l'armée de Lombardie. Son projet était de marcher le lendemain à Alexandrie; mais il abandonna cette idée, ayant appris que les troupes des ennemis qui étaient du côté d'Asti ne consistaient qu'en mille hommes d'infanterie et mille chevaux, et que, loin de chercher à faire quelque entreprise, ils ne paraissaient occupés que des moyens de défendre Asti et Annone. Il tourna toutes ses vues sur ces deux postes[2]: le lendemain 17 il fit partir sa cavalerie pour Alexandrie, et M. de Goas, qu'il destina à former son avant-garde, alla prendre poste à Moransengo dans le Montferrat du duc de Savoie avec quatre bataillons, huit esca-

[1] En effet, M. le prince Eugène, après être resté pendant près de deux mois dans la position qu'il avait prise à la rive gauche de la haute Adda, le lendemain de la bataille de Cassano, s'était remis en mouvement le 10 du mois d'octobre, jugeant sans doute avoir assez fait pour le salut de Turin en retenant M. le duc de Vendôme sur l'Adda et l'empêchant d'envoyer des renforts à M. de la Feuillade; mais ses manœuvres furent moins offensives que relatives à la nécessité où il se trouvait, faute de subsistances, de se rapprocher du Brescian et du lac de Garde. M. le duc de Vendôme en jugea ainsi, et ce fut pour cette raison que, pour être plus en état de lui faire repasser les montagnes, il insista pour que M. de la Feuillade lui envoyât en diligence les troupes qu'il lui avait demandées; mais ce dernier, jaloux du succès de l'entreprise qu'il allait faire, les réduisit à un bataillon, qu'il fit embarquer le 17 à Crescentino.

[2] Les ennemis, depuis qu'ils étaient maîtres d'Asti, s'étaient emparés d'Annone et y avaient fait soixante hommes prisonniers de guerre.

drons et huit pièces de canon; mais il survint des obstacles qui empêchèrent M. de la Feuillade de marcher lui-même, comme il l'avait projeté, et qui retardèrent son expédition.

En partant de la Veneria, il avait laissé l'armée sous le commandement de M. le comte d'Estaing, et lui avait ordonné de décamper le soir même pour se replier sur Chivas, et de passer ensuite le Pô à Verue pour se rendre dans le Montferrat de Savoie; son dessein était de ne commencer l'expédition d'Asti que lorsque ce dernier serait arrivé à portée de Montechiaro. M. d'Estaing se mit effectivement en marche dans la nuit du 15 au 16, repassa la Stura, l'infanterie sur un pont qu'il avait fait construire avec des chariots, la cavalerie et les équipages à gué. Toutes les troupes se réunirent le 16 au matin à Caselle et allèrent ensuite le même jour camper à Volpiano. Le 17 elles passèrent le Malone; mais, arrivées au bord de l'Orco, elles trouvèrent les eaux tellement grossies par les pluies abondantes qui étaient tombées depuis deux jours, que la cavalerie seule et quelques bagages purent passer la rivière pour aller à Crescentino. Le pont de pontons de cuivre qu'on avait fait pour l'infanterie ne put tenir à la violence des eaux; plusieurs bateaux s'enfoncèrent au moment où les troupes commençaient à passer, et elles furent obligées de rester à la rive droite de la rivière. Peu s'en fallut que le lendemain matin elles ne fussent submergées par l'inondation du Malone, dont les eaux couvrirent tout le terrain jusqu'à l'Orco. On fut assez heureux pour pouvoir gagner San-Benigno, où elles campèrent en attendant qu'elles pussent passer l'Orco. On fit remonter des bateaux du Pô, et le pont ayant été fait à l'embouchure de la rivière, le 20 au soir, les troupes la passèrent la nuit suivante et se rendirent toutes à Chivas.

Dans cette situation l'armée était séparée en quatre corps

qui n'avaient aucune communication les uns avec les autres; mais le 24 les eaux s'étant écoulées, on rétablit le pont de Casal, et M. le duc de la Feuillade, jugeant qu'il allait être libre dans ses mouvements, se rendit à Alexandrie. Il y séjourna le 25 et en partit le 26 avec sa cavalerie, le bataillon de royal-artillerie et quatre pièces de canon, pour aller à Quatordeo. Il y fut joint par neuf cents hommes de milices du Montferrat du duc de Mantoue et par le corps de M. de Goas, qui marcha par Portacomaro. Le même jour de grand matin MM. d'Estaing et de Ruffey passèrent le Pô, le premier avec trente-deux bataillons, deux pièces de canon et un mortier, à Chivas; le second à Crescentino avec vingt escadrons, pour aller attaquer tous les postes que les ennemis occupaient dans la chaine de montagnes qui séparent le Pô de la plaine de Villanova d'Asti, principalement Montechiaro et ceux qui étaient entre ce lieu et Asti. M. de Ruffey se rendit à Coconato et occupa Primeglio, Passerano, Marmorito et Schieran. M. d'Estaing avait fait occuper pendant la nuit par la garnison de Castagnito les postes de San-Rafaele et de Bussolino, et en passant le Pô il envoya six bataillons s'emparer de Rivalba, et deux prendre poste à San-Sebastiano, Laurian et Casalborgone pour assurer sa communication avec Chivas. Lorsque toutes ses troupes eurent débouché dans la plaine qui conduisait à San-Sebastiano, il marcha avec ce qui lui restait à Bressano, situé sur le haut de la montagne, d'où il détacha M. de Siougeac avec quatre bataillons pour s'emparer d'Albugnano, situé sur le lieu le plus élevé de tout le Piémont. Ce dernier y fit prisonniers vingt hommes, qui commençaient à s'y retrancher. D'un autre côté, M. d'Angennes se porta avec deux bataillons et six compagnies de grenadiers sur les hauteurs de Cinzano, qui dominaient le château et le village de ce nom, poste de grande réputation,

que les ennemis occupaient avec cent hommes. Après avoir fait ainsi la distribution de ses troupes, M. d'Estaing laissa à Bressano quatre bataillons sous les ordres de M. de Sanzay et s'avança vers Pogliano, qu'il fit occuper par quatre bataillons, et se porta avec les huit bataillons qui lui restaient à Moncucco où il établit son quartier. M. d'Angennes, n'ayant pu reconnaître Cinzano avant la nuit, remit son attaque au lendemain. Ses troupes, après être entrées dans le village, emportèrent les deux premiers retranchements des ennemis qui, forcés de se retirer dans le donjon, se rendirent prisonniers de guerre au nombre de trente-six soldats, quatre officiers et vingt-cinq paysans, après avoir eu vingt-cinq de leurs gens tués. M. le comte d'Estaing arriva peu de temps avant la capitulation et retourna ensuite à Moncucco pour attendre les ordres de M. le duc de la Feuillade qui, pendant ce temps, marchait avec toutes ses troupes à Annone.

Il y arriva le 27 au matin, chassa les ennemis des hauteurs les plus voisines de celle sur laquelle était situé le château appelé la Rocca d'Annone, et s'empara du village. Il se prépara ensuite à attaquer les retranchements du château, et fit sommer le commandant; mais ce dernier ayant refusé de se rendre, M. de la Feuillade fit monter à bras sur la hauteur deux pièces de canon qui tirèrent quelques coups, et en même temps des détachements de carabiniers et de dragons à pied, deux cents grenadiers et cent fusiliers, commandés par MM. de Touy et de Gevaly, attaquèrent et le firent avec tant de vivacité, que plusieurs entrèrent dans le premier retranchement; mais, MM. de Touy et Fimarcon ayant été blessés, l'ardeur des troupes se ralentit, et, malgré les efforts que firent MM. de Guerchy et de Simiane pour les ranimer, elles plièrent au moment où elles étaient prêtes à entrer dans le second retranche-

ment, et se retirèrent avec perte de trente hommes tués ou blessés. M. de la Feuillade ne jugea pas à propos de faire le même jour une seconde attaque; mais, le lendemain matin, il plaça huit pièces de canon sur deux hauteurs dont l'une, à la droite du château, voyait les retranchements à revers. Il fit en même temps une disposition pour les attaquer l'après-midi; mais ces préparatifs déterminèrent les ennemis à battre la chamade : ils se rendirent prisonniers de guerre au nombre de deux cent sept hommes.

Après cette expédition, M. le duc de la Feuillade décampa d'Annone le 29, pour aller à Scorzolengo. Il y laissa reposer les troupes le lendemain, et marcha le 31 à Montechiaro. Les ennemis venaient de l'abandonner, ainsi que tous leurs postes de la vallée de Sessante. M. le duc de la Feuillade, persuadé qu'ils en feraient autant d'Asti, lorsqu'il s'en approcherait, porta plus loin ses vues et forma le projet d'aller s'emparer d'Alba, même de Chieri, afin de pouvoir faire prendre des quartiers à sa cavalerie dans la vallée d'Asti et d'Alba, qui était fort abondante en fourrages. Il paraît, par le compte qu'il rendit à la cour de sa situation et de ses projets, qu'il ne doutait point de leur succès. Il regardait aussi ces opérations comme une diversion favorable à l'expédition de la citadelle et du château de Nice, devant lesquels, comme on le verra bientôt, M. le duc de Berwick était à la veille de mettre le siége, et il se félicitait de n'avoir point envoyé à M. le duc de Vendôme les troupes qu'il lui avait destinées, prétendant avoir par là trompé le duc de Savoie, et avoir retenu en Piémont assez de forces pour remplir tous les objets qu'il avait en vue. M. le duc de Vendôme ne pensait pas de même; privé du renfort qu'il attendait de lui dans le moment de la plus grande vivacité des mouvements qu'il faisait pour forcer

le prince Eugène de rentrer dans les montagnes, il lui dépêcha courrier sur courrier, mais toujours inutilement. Il lui fallut par ses manœuvres suppléer aux troupes qui lui manquaient; et il en vint à bout, ayant, dans les derniers jours du mois d'octobre, rejeté de l'autre côté de l'Oglio M. le prince Eugène, qui lui abandonna tous les postes de cette rivière, depuis son embouchure jusqu'à Palazzuolo.

Ce ne fut que le 3 novembre que M. de la Feuillade se mit en mouvement pour se porter sur Asti; il alla ce jour-là camper à Cortanzo, où il séjourna le 4. Il se porta le 5 à Settimo, où il fut joint par trente et une compagnies de grenadiers, que M. le comte d'Estaing lui envoya sous les ordres de M. le marquis de Dreux.

Le 6 il marcha à Asti et campa devant cette place, la droite à une hauteur sur laquelle était située l'église de la Madona-della-Viatosta, et qu'on fit occuper par deux bataillons et trois régiments de dragons; la gauche, à une autre hauteur au-dessus de la Chartreuse, où fut le quartier général, couvert par le corps des grenadiers. L'artillerie, restée à Annone, se mit en marche le même jour pour joindre l'armée, escortée par le bataillon de royal-artillerie et un autre bataillon; mais les pluies et les inondations rendirent sa marche fort pesante.

Dans la nuit du 6 au 7 on ouvrit un boyau pour pouvoir, lorsque l'artillerie serait arrivée, placer quelques pièces de canon et faire brèche à la porte de Saint-Pierre. On fit occuper ce boyau par deux cents grenadiers; mais, les pluie l'ayant rempli d'eau, on l'abandonna le lendemain. Les ennemis sortirent de la place pour le combler, ce qu'ils firent dans une fort petite étendue, et on les força de se retirer.

Dans la nuit du 7 au 8 tous les grenadiers, les carabiniers

et les dragons avec les sapeurs, furent commandés pour l'attaque du faubourg; mais une pluie excessive ayant mis les armes hors d'état de tirer, M. le duc de la Feuillade fit rentrer les troupes.

Le 8 au matin, ayant été informé que l'artillerie, dont la marche avait été retardée par les mauvais chemins, était près d'arriver, il fit marcher tous les grenadiers à l'entrée de la plaine, hors de portée du canon de la place, afin de la recevoir et de couvrir sa marche jusqu'au camp. Il ordonna en même temps aux carabiniers et aux dragons de monter à cheval pour soutenir les grenadiers, et s'avança avec quelques officiers généraux sur le chemin que tenait l'artillerie, afin de voir par lui-même en quel état elle était et de la faire avancer diligemment. A peine avait-il rejoint les troupes, qu'il vit sortir de la ville cent chevaux qui se portèrent à toutes jambes sur la colonne d'artillerie; ils étaient suivis de toute leur cavalerie, laquelle, comme on l'a dit précédemment, devait être composée de mille chevaux. Les premières troupes qui s'approchèrent furent mises en déroute par les deux bataillons qui escortaient l'artillerie; mais le reste ayant attaqué les carabiniers et les dragons, tandis que leur infanterie attaquait les grenadiers, tout plia. M. de la Feuillade ayant rallié ces derniers et fait avancer toute la cavalerie de son camp, les ennemis, à leur tour, furent culbutés et rentrèrent en grand désordre dans la ville. On estima leur perte à quatre cents hommes tués ou blessés; ils perdirent aussi deux étendards. Leur infanterie qui soutint le combat était en effet au nombre de mille hommes, et leur cavalerie de quinze cents chevaux. Les troupes du roi eurent trois cents hommes tués ou blessés, du nombre desquels deux maréchaux de camp, deux brigadiers et quarante autres officiers blessés.

Le 10 M. le duc de la Feuillade fit quelque changement dans la position de son camp. La cavalerie, qui avait sa droite à la Madona-della-Viatosta, et les deux bataillons qui couvraient son flanc, allèrent camper dans la plaine, la droite à la hauteur qui faisait face à la porte de Saint-Pierre, la gauche au Tanaro, appuyée à une grosse cassine qu'on fit occuper par deux bataillons, et couverte par trois autres qui campèrent à cette gauche sur la montagne; le quartier général resta à la Chartreuse, ainsi que le corps des grenadiers; le reste de l'infanterie ne changea point de position.

Dans la nuit du 10 au 11 on ouvrit la tranchée et on travailla à une batterie; on y employa quatre cents travailleurs, soutenus de douze compagnies de grenadiers et de cinq cents chevaux sous les ordres de M. de Mauroy; mais la pluie abondante et la neige fondue, qui ne discontinuèrent point de tomber, ne permirent pas d'achever la batterie. La journée du lendemain fut encore plus fâcheuse; la tranchée comme la plaine furent inondées; le terrain des hauteurs fut même détrempé au point qu'il devint impraticable, et on fut forcé de cesser les travaux. A cet inconvénient se joignirent les débordements du Pô, qui ne permirent pas de faire partir d'Alexandrie un convoi de pain que l'armée attendait; la disette des fourrages pour faire subsister la cavalerie, et enfin le manque de bois et l'impossibilité de mettre les troupes à couvert. Dans cette fâcheuse extrémité, M. le duc de la Feuillade ne balança point entre la perte de l'armée et l'abandon de son entreprise.

Le 12 au matin il leva le siége; l'armée passa la Versa sans qu'aucune troupe des ennemis parût; ensuite M. de la Feuillade renvoya à M. d'Estaing, par Castello Alfero, les trente et une compagnies de grenadiers qu'il avait tirées de son corps,

et quelques bataillons. Le reste des troupes et l'artillerie descendirent le Tanaro jusqu'à Cagliano, où l'armée campa. Ce fut de là que M. de la Feuillade écrivit à M. de Chamillart la lettre suivante, pour rendre compte des motifs de sa retraite et des dispositions qu'il fit pour l'emplacement de ses quartiers d'hiver.

Lettre de M. le duc de la Feuillade à M. de Chamillart.

Du camp de Cagliano, 13 novembre 1704[1]

J'étais encore dans l'espérance, mon cher beau-père, quand je vous ai écrit par Morin; mais le temps a continué d'être si affreux pendant toute la nuit, qu'il m'a fallu prendre le parti cruel de me retirer de devant Asti, ou me résoudre, sans aucune certitude de réussite, à faire périr l'armée en deux jours de temps. Trois inconvénients insurmontables m'ont déterminé bien plus que la consternation générale que je lisais dans tous les visages: l'un, que j'appris que le convoi de pain n'avait pu partir d'Alexandrie, à cause des débordements; le second, que les soldats, ne pouvant avoir de bois pour se sécher, et n'étant point à couvert par la situation de cette maudite ville au milieu des déserts, se révoltaient contre les officiers; le troisième, qu'étant impossible de me passer de cavalerie, elle serait dépérie entièrement par le temps, par le terrain où elle était campée, et par le manque de fourrages, ayant été impossible de remonter par le Tanaro les magasins que j'en avais fait faire. Si j'avais retardé seulement jusqu'à ce matin, je n'aurais pu emmener mon canon. J'ai été obligé de laisser trente-sept blessés dans la Chartreuse; il n'y est resté aucun officier; les ennemis ne se sont point montrés à notre retraite, et ils avouent avoir eu deux cent cinquante hommes tués et cent cinquante blessés. Il n'y a pas actuellement plus de deux mille Allemands tant cavalerie qu'infanterie. Nos ponts du Pô ne peuvent être refaits de très-longtemps; les eaux ont emporté plusieurs choses nécessaires à l'artillerie qui étaient dans la

[1] Cette pièce se trouve en original dans les archives du dépôt de la guerre, vol. 1876, n° 340.

communication de Chivas. Enfin c'est une désolation inouïe, et le même temps a duré hier tout le jour et toute la nuit passée et dure encore ce matin. Toute l'armée me loue d'avoir su aussi promptement sacrifier ma gloire particulière au bien du service, et moi je loue Dieu à tout moment de ce que le siége de Turin n'a pas été entrepris. Je vous assure que j'avais besoin d'un pareil événement pour me rendre sage et moins confiant; je suis assez vivement mortifié pour que l'effet en soit sûr. J'envoie à M. de Vendôme huit bataillons des meilleurs, outre celui que je lui ai déjà envoyé, et douze bons escadrons. Je joins à ma lettre l'état de nos quartiers d'hiver; je ferai mon séjour à Casal. Je crois qu'il ne convient plus de penser à ouvrir la campagne par le côté d'Asti, puisqu'il faudrait commencer par le prendre, et que, ne pouvant être investi, ce ne laisserait pas d'être un siége, quoique la place ne puisse être rendue bien bonne. Je ne doute pas qu'on ne me blâme d'avoir abandonné le château dans le temps que j'ai rassemblé toutes mes forces devant Turin; mais comme il ne fallait qu'un mineur pour le prendre, et que je ne pouvais y prêter secours, tout homme sensé et point passionné conviendra que de le garder n'aurait produit autre chose que d'y faire prendre le mauvais bataillon qui était dedans prisonnier de guerre, ainsi que les soixante Suisses de la garnison d'Alexandrie, qui furent pris à Annone.

Mon projet est donc, si sa majesté l'agrée, de laisser ses troupes très-tranquilles dans leurs quartiers, et de les rétablir avec soin, de me mettre en campagne au 15 d'avril, avec les troupes qui m'ont été promises, et d'assiéger Turin par le même endroit que je devais l'attaquer cette année. Tous les ouvrages de terre que M. de Savoie avait fait faire ont été emportés par le débordement de la Doire, et tout ce qu'il pourra faire sera de les réparer; à l'égard de ses troupes, s'il peut, outre les Allemands, avoir six à sept mille hommes au commencement de la campagne, ce sera beaucoup.

Le 13 les troupes se mirent en marche pour aller par diffé-

rents chemins dans les quartiers qui leur étaient destinés, et M. de la Feuillade se rendit le même jour à Casal, où il établit le quartier général. Ce fut alors qu'il prit le parti d'envoyer en Lombardie huit bataillons et douze escadrons; mais ces troupes n'arrivèrent sur l'Oglio qu'au commencement du mois de décembre, temps auquel M. le duc de Vendôme ne devait plus avoir besoin de secours, étant parvenu dans les premiers jours du mois de novembre à obliger M. le prince Eugène d'aller s'adosser aux montagnes du Brescian, et la saison ne permettant pas de songer à de nouvelles opérations.

Ce ne fut néanmoins qu'à regret que M. de la Feuillade se détermina à se priver de ses troupes. Il demanda même à la cour que, pour le mettre en état de donner plus d'aisance à ses quartiers, surtout à ceux du haut Orco, d'où l'on pouvait tirer de grosses contributions, il plût au roi de lui faire renvoyer, aussitôt que le siége de la citadelle et du château de Nice serait fini, une partie des troupes qui y étaient employées. Mais ce n'est point ici le moment de parler des dispositions que la cour fit à cet égard. On doit auparavant rendre compte de ce qui se passa pendant la campagne dans le comté de Nice, et du siége qui termina les opérations de cette année avec plus de succès que M. le duc de la Feuillade n'en avait eu dans toutes les entreprises qu'il avait faites depuis la prise de Chivas.

On se souviendra que ce général, après s'être rendu maître, au commencement de la campagne, de Villefranche, Montalban, Sant-Ospitio et de la ville de Nice, qui s'était rendue le 10 du mois d'avril, avait laissé le commandement dans le comté de Nice à M. le marquis d'Usson, lequel, avec dix bataillons et un escadron de dragons, devait conserver les conquêtes qu'il avait faites dans ce pays, et tenir le château et la cita-

delle bloqués jusqu'à ce que l'entreprise de Turin, qui fixait toutes les vues de la cour, fût terminée, et que l'on fût en état de fournir les troupes et l'artillerie nécessaires pour en faire le siége. On se rappellera aussi que, peu de jours après le départ de M. de la Feuillade, M. d'Usson fit avec le marquis de Carrail, gouverneur de la citadelle et du château, une suspension d'armes pour six mois; mais cette convention ne portant précisément que sur la cessation des hostilités relativement à l'attaque de la citadelle et du château, et réciproquement à celle de la ville par la garnison, M. d'Usson eut à prendre des mesures tant pour empêcher les ennemis d'y faire entrer des renforts et d'augmenter la garnison [1], que pour assurer la conservation du pays qu'on venait de conquérir, et en tirer des contributions.

Pour remplir ces différents objets avec le peu de troupes qu'il avait à sa disposition, il s'établit à Nice avec cinq bataillons : trois occupèrent Villefranche, un Sospello, un autre était à Monaco. Comme la Provence était menacée d'une descente de la part des Anglais, qui faisaient dans leurs ports un armement formidable dont on ignorait la destination, l'intention du roi était que si en effet la Provence venait à être attaquée, M. d'Usson y envoyât six bataillons et qu'il se retirât avec le reste de ses troupes à Villefranche. En conséquence, dès les premiers jours de son arrivée à Nice, il fit miner les ouvrages de la ville, afin de la laisser sans défense lorsqu'il serait dans le cas de l'abandonner; en même temps il fit commencer un retranchement à la tour de Barilviel et un autre à celle de Boze, qui était l'endroit où les ennemis auraient pu débarquer avec plus de facilité depuis le golfe Juan jusqu'à Villefranche, et que le fort de Sant-Ospitio ne défendait point.

[1] Cette garnison était de douze cents hommes.

Il établit aussi une batterie de six pièces au lazaret, en attendant qu'on lui envoyât de Toulon le canon nécessaire pour celles qu'il se proposait de placer à la tour de Boze. Il était difficile, par les raisons qu'on a exposées au commencement de ce mémoire, lorsqu'il a été question des dispositions de M. de la Feuillade, après la prise de la ville de Nice, d'empêcher les ennemis de faire entrer dans le château des vivres et des troupes. La porte du Secours, qui touchait à la mer, ne pouvait être vue d'aucun endroit des côtes voisines, et l'avis de M. de la Feuillade, ainsi que celui de M. d'Usson, était, comme on l'a déjà dit, qu'on ne pouvait en défendre l'entrée qu'au moyen de bâtiments plats qui pourraient ranger la côte pendant la nuit; mais ce moyen manquait, ce qui fit que la garnison reçut quelques vivres, et qu'une partie d'un détachement de trois cents hommes que le duc de Savoie avait envoyé à Oneglia entra dans le château en débarquant à la porte du Secours, sans que M. le marquis de Roye, qui croisait avec quatre galères, pût l'empêcher; ce renfort ne fut que d'environ cent hommes, et à peine remplaça-t-il le vide que la désertion avait occasionné dans la garnison, depuis que la citadelle et le château étaient bloqués. Cependant M. d'Usson fit venir à Nice un des bataillons qui étaient à Villefranche, afin d'être plus en état de s'opposer à ce que le gouverneur pourrait tenter sur ses postes; mais, après avoir bien fermé par des retranchements et des barricades tous les chemins par lesquels la garnison aurait pu déboucher, il s'occupa des moyens de soumettre une plus grande étendue de pays, et de tenter de porter la contribution jusqu'au col de Tende. Pour cet effet, après avoir tiré de la Provence deux cents dragons du régiment qui y avait été renvoyé après la prise de Nice, il détacha M. de Tournon avec deux cents dragons et neuf cents hommes

d'infanterie. M. de Tournon prit la direction de sa marche sur Breglio qui était à onze lieues de Nice, afin d'y passer la rivière et de se porter dans le col de Tende. Il fit pendant son chemin contribuer tout le pays; mais, n'ayant pu passer la rivière à cause de la fonte des neiges, il se rabattit sur Dolce-Aqua. Les ennemis occupaient le château, et firent un feu très-vif de canon et de mousqueterie sur le détachement qu'il envoya dans le faubourg pour exiger la contribution, ce qui engagea M. de Tournon, sur le refus que firent les habitants de s'y soumettre, à faire mettre le feu à quelques maisons; mais les paysans et les milices du pays s'étant assemblés sur les montagnes voisines, et la garnison du château étant sortie, il fut obligé de songer à la retraite; le feu fut vif pendant près de deux heures; cependant M. de Tournon ne perdit que quelques hommes, et retourna à Nice après avoir répandu l'épouvante dans tout le pays, ce qui procura la rentrée des contributions, au payement desquelles différents cantons se refusaient. C'eût peut-être été l'occasion de pousser jusqu'à Oneglia, où les Piémontais n'avaient effectivement que deux à trois cents hommes. La cour même envoya ordre à M. d'Usson de reprendre cette expédition, et fit faire par la marine des dispositions pour concourir à son exécution; mais M. d'Usson représenta, comme l'avait déjà fait M. le duc de la Feuillade, que, les Anglais pouvant débarquer dans une infinité d'endroits sur la côte de Gênes les secours qu'ils avaient à envoyer au duc de Savoie, l'occupation de ce poste ne pouvait être un moyen d'interrompre leur communication avec le Piémont; que d'ailleurs le peu d'avantage qu'on retirerait de la possession de cette ville ne pouvait prévaloir sur le danger d'être bloquées et peut-être enlevées auquel les troupes qu'on y laisserait seraient exposées. M. d'Usson fit aussi observer à la cour que si une fois la

flotte anglaise était, comme on avait lieu de le craindre, entrée dans la Méditerranée, on aurait à regretter de s'être privé, pour la conquête d'Oneglia, des troupes qui étaient nécessaires à la défense de la Provence.

Ces considérations parurent d'autant mieux fondées que, peu de jours après l'expédition de M. de Tournon, il arriva à Oneglia de nouvelles troupes sous les ordres de M. de Castellamonte, officier général piémontais. Une partie de ces troupes alla renforcer le poste de Dolce-Aqua, ce qui donna de l'inquiétude à M. le prince de Monaco, et engagea M. d'Usson à lui envoyer deux cents hommes et trente dragons. Les autres, au nombre d'environ deux cents hommes, portés par sept coralines[1] sous l'escorte de deux brigantins et d'une barque armée, vinrent en plein jour et en présence des galères du roi qui ne purent y mettre obstacle, débarquer au château de Nice, où ils entrèrent par la porte du Secours. Ce qu'il y eut de plus extraordinaire, c'est que M. Duquesne, qui escortait avec plusieurs bâtiments de guerre un grand convoi d'artillerie et de munitions de Toulon à Gênes, et qui était en panne à deux portées de canon au large, ne put rien faire pour s'opposer au débarquement. Cet événement fit insister M. d'Usson auprès de la cour, pour l'engager à tenir dans le port de Villefranche des coralines au lieu des galères qui y étaient, ce qui, en défendant avec sûreté les approches de la côte de Nice, protégerait le commerce avec la rivière de Gênes, continuellement troublé par celles des ennemis. Il expliqua en même temps à la cour, par un mémoire particulier, les dispositions qu'il avait faites pour défendre le port de Villefranche et la rade de Sant-Ospitio.

Ces dispositions devenaient d'autant plus nécessaires que

[1] Espèce de barque qui range la côte de fort près.

la cour, instruite de l'arrivée de la flotte anglaise et hollandaise au détroit de Gibraltar[1], et craignant que le moment où elle entrerait dans la Méditerranée ne fût celui de l'entreprise annoncée depuis si longtemps sur la Provence, envoya ordre à M. d'Usson de faire passer sans délai dans cette province, sous la conduite de M. de Tournon, les cinq bataillons et les dragons qui formaient le blocus de la citadelle et du château de Nice, de faire sauter les fortifications de la ville, et de se retirer à Villefranche avec le reste de ses troupes, en laissant néanmoins à Monaco le bataillon qui y était. Ces ordres furent exécutés le 18.

Ce n'était plus M. de Grignan qui commandait en Provence: la cour venait d'y envoyer M. le comte de Toulouse, et M. le maréchal de Cœuvres sous les ordres de ce prince.

La première attention de M. le comte de Toulouse, à son arrivée dans la province, se porta sur le rétablissement des batteries de Marseille et de Toulon, et il disposa les troupes de manière à être à portée de soutenir ces deux places et Antibes. Il laissa même un bataillon sur le Var dans la vue de le faire entrer dans Antibes, si cette place venait à être menacée. Comme il n'y avait dans la province de troupes réglées que les cinq bataillons venus de Nice et un régiment de dragons, M. le comte de Toulouse forma un bataillon des soldats des galères qu'on avait désarmées, et dix bataillons, de quatre cents hommes chacun, des soldats de la marine. Les milices de la ville de Marseille et celles de son territoire, au nombre de six à sept mille hommes, lui parurent suffisantes, soutenues par quelques troupes réglées, pour mettre cette partie en sûreté; mais bientôt les craintes qu'on avait conçues pour la

[1] Cette flotte était composée de soixante vaisseaux de ligne et de seize mille hommes de débarquement, dont quatre mille de cavalerie.

Provence se dissipèrent lorsqu'on apprit que la flotte anglaise était devant Barcelone, et que l'archiduc Charles y avait débarqué le 22, pour faire le siége de cette place. Ce fut en effet l'objet auquel se fixèrent toutes les vues de ce prince, sans se mettre en peine de porter des secours au duc de Savoie, qui était à la veille de perdre le peu de pays qui lui restait, ni de faire en sa faveur une diversion sur les côtes de France.

Lorsque la cour fut rassurée sur le sort de la Provence, elle reprit le projet du siége de la citadelle et du château de Nice, rappela M. le comte de Toulouse et M. le maréchal de Cœuvres, et chargea de cette opération M. le duc de Berwick, qui commandait en Languedoc; cependant le roi n'en fixa l'époque que lorsqu'il fut instruit du mauvais succès de M. de la Feuillade dans son entreprise sur Turin; et M. le duc de Berwick eut ordre de se mettre en état de commencer le siége à la fin du mois d'octobre; c'était aussi l'époque à laquelle devait cesser la convention qu'avait faite M. d'Usson pour la suspension d'armes.

On destina à M. le duc de Berwick dix-sept bataillons, du nombre desquels étaient les quatre que le roi avait fait marcher de l'armée d'Allemagne en Dauphiné, pour passer en Piémont, et deux régiments de dragons. L'artillerie pour le siége fut composée de cinquante pièces de vingt-quatre, et de douze mortiers. M. le chevalier de Bellefontaine, chef d'escadre, fut chargé de la conduire de Toulon à Nice avec quatre vaisseaux de guerre et quelques frégates, et de former ensuite le blocus par mer pour empêcher les ennemis de jeter aucun secours dans le château.

M. le duc de Berwick se rendit de Montpellier à Toulon le 22 octobre; il y apprit en arrivant que M. de Paratte[1]

[1] M. de Paratte avait succédé, dans le commandement du comté de Nice, à M. d'Usson, qui venait de mourir.

avait renouvelé avec M. le marquis de Carrail la convention pour la suspension d'armes; mais il fit savoir à l'un et à l'autre que le roi était déterminé à y refuser son consentement. Alors M. de Carrail était maître de la ville, où ilavait fait descendre des troupes du château dès que celles du roi l'avaient abandonnée; il avait même commencé à faire rétablir quelques parties des fortifications, et M. de Tournon s'en étant approché avec trois cents hommes, pour tenter d'y rentrer par quelque brèche, il le fit attaquer dans une rue du faubourg, où il s'était déjà retranché. Le combat fut vif, mais à la fin les assaillants furent forcés de rentrer dans le château, et M. de Tournon les suivit jusqu'au glacis.

Le 25 M. le duc de Berwick commença à faire avancer sur le Var les troupes qui s'étaient rassemblées en Provence, au nombre de neuf bataillons et deux escadrons de dragons. Le lendemain M. le chevalier de Bellefontaine, ayant embarqué une partie de l'artillerie et des munitions, mit à la voile avec le premier convoi sous la protection de quatre vaisseaux et quatre galères; mais les vents contraires le forcèrent de relâcher aux îles d'Hyères, où il attendit le reste de la flotte. M. le duc de Berwick, de son côté, se rendit le 28 à Antibes afin de faire ses dispositions pour entrer dans le comté de Nice; mais, comme la suspension d'armes convenue entre M. d'Usson et M. de Carrail n'expirait que le 30, il ne passa le Var que le 31, et alla ce jour-là avec sept bataillons, deux escadrons de dragons et quatre autres bataillons que M. de Paratte lui amena de Villefranche, camper devant Nice; il fit occuper en même temps la Trinité, Sospello et tous les passages par lesquels les ennemis auraient pu envoyer par terre des renforts à Nice; mais trois jours auparavant plusieurs officiers et un nombre de recrues y étaient entrés avec des vivres, et la

garnison était composée de trois bataillons et trois compagnies de camisards, formant quatorze cents hommes.

Les vents retenaient encore la flotte aux îles d'Hyères, et à cette contrariété se joignit celle des pluies, qui grossirent tellement le Var que les ponts furent emportés et la communication avec la Provence entièrement rompue, de sorte que les troupes que M. le duc de Berwick attendait ne purent passer cette rivière, et qu'on fut obligé de tirer la subsistance de Villefranche; heureusement il se trouva encore, tant dans les campagnes que dans les villages, quelque paille pour celle des chevaux et pour le coucher du soldat. Pendant ce temps d'inaction forcée, le duc de Berwick alla avec M. Filley, directeur du génie, reconnaître ses points d'attaque, tant à la citadelle et au château qu'à la ville, dont M. de Carrail avait en effet réparé les brèches en pierres sèches avec un parapet de terre palissadé. Il profita aussi de ce temps pour faire travailler aux fascines et aux gabions nécessaires pour le siége. Quant aux attaques, il choisit le côté du Paglion pour celle de la ville; mais ne pouvant bien reconnaître la citadelle et le château que du dedans de la ville, il jugea ne devoir prendre aucun parti pour leur attaque avant de s'en être rendu maître, ni faire usage des connaissances que pouvaient lui donner sur cet article un mémoire et un plan de M. Niquet, célèbre ingénieur, que la cour lui fit communiquer.

Ce fut ce qui l'engagea à chercher à s'emparer promptement de la ville sans attendre l'artillerie que la flotte devait apporter. Pour cet effet, il fit venir de Villefranche six pièces de canon de fer et deux mortiers pour commencer le siége, et dans la nuit du 4 au 5 il s'empara du couvent de Saint-Jean-Baptiste, situé sur le bord du Paglion, et le fit occuper par cinq cents hommes aux ordres de M. de Froulay. S'étant porté

lui-même à ce poste, il reconnut que la rapidité du torrent avait emporté une partie des murailles que M. de Carrail avait réparées, ce qui lui fit juger que le canon qu'il faisait venir de Villefranche suffirait pour détruire le reste. Les six pièces arrivèrent le 9 à la plage de Nice près de la tour de Barilviel. On travailla alors à une batterie de canons, près du couvent de Saint-Jean-Baptiste, au-dessous du pont du Paglion, et à une de mortiers au-dessus de ce pont, placée avantageusement sur la prolongation de la citadelle et du château. Toutes ces manœuvres se firent sans que de la ville ni du château on tirât un coup de canon.

Enfin les vents étant devenus favorables et les pluies ayant cessé, tous les bâtiments de la flotte se rendirent le même jour 9 et le lendemain à la rade de Villefranche. On commença aussitôt à débarquer l'artillerie et les munitions[1].

Le 14 au matin les batteries du Paglion furent en état de tirer sur la ville, et M. le duc de Berwick ayant fait sommer le commandant, ce dernier prit le parti de capituler, à la condition qu'une heure après la garnison serait entrée dans le château et que la ville serait livrée aux troupes du roi, ce qui fut exécuté. M. de Tournon y entra avec quatre cents hommes et deux compagnies de grenadiers. On travailla à un retranchement pour mettre les troupes à l'abri des sorties de la garnison du château, et M. le duc de Berwick, afin de rompre tout commerce avec cette garnison, fit ordonner aux habitants des maisons qui se trouvaient entre le glacis et la partie de la ville qu'on occupa, de rentrer dans l'intérieur de la ville.

[1] Le débarquement ne se fit point à la plage de Nice, parce qu'il y avait dans cette partie de grands fonds, mais à Villefranche, où l'on rechargea sur des barques l'artillerie et les munitions pour les porter à la plage de Nice, entre cette ville et le Var. On fit venir de Provence deux cents bœufs ou mulets de trait pour conduire ensuite les pièces aux emplacements des batteries.

Ce fut alors que M. le duc de Berwick ayant reconnu de près ses points d'attaque, jugea pouvoir en faire trois : l'une par le front de la ville, l'autre par celui des trois tours, et la troisième par le côté de Montalban.

La première de ces attaques lui parut d'abord la plus praticable, parce que la rampe était plus facile et qu'il y avait moins d'ouvrages que dans les autres côtés, mais il s'aperçut que la difficulté de conduire le canon et de le placer la rendrait trop incertaine et de trop longue durée.

La seconde présentait les mêmes difficultés pour le transport du canon; d'ailleurs la nécessité de se rendre maître de l'ouvrage à corne, de la demi-lune et des bastions qui couvraient les trois tours, et qui étaient minés et entourés d'un fossé très-profond taillé dans le roc, rendait l'opération très-périlleuse et demandait beaucoup de temps, ce que l'avancement de la saison et le peu de troupes dont M. de Berwick pouvait disposer devaient faire éviter. Il se détermina pour la troisième, du côté de Montalban. La facilité d'y conduire le canon et la position avantageuse des batteries qu'on pouvait établir lui firent juger qu'elle était la seule qui pût avoir le succès le plus complet.

En conséquence, dès le 16 il fit travailler à une batterie de vingt pièces et de sept mortiers sur la hauteur de Saint-Charles, pour enfiler la citadelle et le château. Le lendemain on en commença d'autres sur une hauteur au-dessus de Montalban, pour battre en brèche le château sur tout son front, depuis la citadelle jusqu'à la mer. On commanda deux mille pionniers du pays pour réparer les chemins et faciliter les transports. En même temps, pour soulager les troupes, qui fournissaient chaque jour deux mille hommes, tant pour les gardes que pour les travaux des batteries, M. le duc de Ber-

wick fit venir à Villefranche et à Sant-Ospitio cent vingt hommes du bataillon qui était à Monaco, et cent cinquante du détachement de trois cents hommes et de cent cinquante dragons qui occupait Sospello. Il fut aussi alors renforcé des quatre bataillons restés à la droite du Var, que l'écoulement des eaux leur permit enfin de passer.

Jusqu'à ce moment on n'avait eu aucun sujet de craindre que le duc de Savoie eût le projet de secourir Nice : ce prince, occupé des mouvements que faisait M. de la Feuillade pour lui enlever Asti, ne pouvait songer à s'affaiblir en Piémont, ni s'exposer, par la perte de ce poste, à être resserré sous Turin pendant l'hiver, et à voir la plaine du Piémont ravagée; mais M. de la Feuillade venant d'échouer dans son entreprise, et ayant pris le parti de séparer son armée, le duc de Savoie avait la liberté de porter dans le comté de Nice des forces capables d'imposer au petit nombre de troupes qu'avait M. le duc de Berwick[1]; aussi différentes nouvelles annoncèrent-elles que les Anglais venaient de débarquer des munitions à Oneglia, et que le duc de Savoie devait y faire marcher trois mille hommes pour tenter le secours de Nice; ce fut même ce qui engagea M. le duc de Berwick à faire élever des redoutes tant à la Trinité et sur le chemin d'Apremont que sur le Var et sur le Paglion, du côté de Saint-Pons; ce furent les seuls passages sur lesquels il jugea devoir prendre de l'inquiétude, et il paraît que les mesures qu'il prit le rassurèrent sur les tentatives que pourraient faire les Piémontais, même en les supposant de même force que lui. Cependant, comme il apprit dans ce temps que Barcelone n'était plus au pouvoir du roi d'Espagne et que ses infidèles sujets avaient, le 9 octobre,

[1] Ce général n'estimait pas que ses quinze bataillons excédassent le nombre de cinq mille cinq cents hommes.

livré la ville à l'archiduc Charles, il craignit que les Anglais n'eussent le temps de venir, de leur côté, au secours de Nice, et demanda au roi un renfort des trois bataillons des galères qui étaient à Marseille, et du bataillon d'artillerie qui était en Dauphiné; mais sa majesté ne lui accorda que quelques détachements de l'artillerie avec un bataillon de la marine et une augmentation de pièces de canon et de mortiers, qu'elle jugea plus nécessaires qu'un plus grand nombre de troupes.

Malgré l'activité avec laquelle on travailla aux batteries et aux transports, le feu du château et de la citadelle, les pluies et les accidents qui arrivèrent aux traîneaux qui servaient à transporter le canon, les interrompirent et ralentirent infiniment ces préparatifs; ce ne fut que le 2 du mois de décembre que les batteries de Saint-Charles furent en état, et le 7 celles de Montalban.

La nuit suivante on fit un logement devant le château à la gauche des batteries, sur le bord de la Limpia, vis-à-vis de la porte du Secours; on y mit trois compagnies de grenadiers et deux cents hommes, tant pour empêcher les assiégés de faire des sorties que pour perfectionner les boyaux qui servaient de communication avec les batteries; on plaça de même une compagnie de grenadiers à la droite des batteries devant la porte de la Peyroulière, et les deux qui étaient dans la ville eurent ordre, au premier mouvement que feraient les assiégés pour sortir, de sortir eux-mêmes par cette porte pour les couper.

Le 8, à onze heures du matin, toutes les batteries commencèrent à tirer au nombre de quatre-vingts pièces et de treize mortiers. Dans la journée les parapets furent minés, et on démonta quatre pièces des assiégés. Les déserteurs, dont il arriva plus de cent, assurèrent que la garnison avait eu

cinquante hommes tués. Les troupes du roi ne perdirent que vingt hommes, du nombre desquels fut M. Filley.

Le lendemain on commença à faire brèche au bastion neuf; la grosse tour qu'il renfermait, la redoute, la courtine, la tour de la marine et une autre redoute qui était sur le bord de la mer, près de la porte du Secours, furent très-endommagées et le feu des assiégés presque éteint; les ennemis abandonnèrent même cette dernière redoute, et M. le duc de Berwick fit établir fort près de là un poste de grenadiers, pour interrompre la communication des assiégés avec la porte du Secours, à laquelle ils ne pouvaient descendre du château qu'en passant à demi-portée du feu des grenadiers.

Dans la nuit du 11 au 12 on ouvrit la tranchée; on y employa un bataillon, et on fit deux boyaux dont l'un partait de la ville et l'autre du bord de la Limpia; mais on ne put les joindre pendant la nuit. M. le duc de Berwick fit en même temps une disposition pour les troupes qui fut telle que toute sortie fut impraticable aux assiégés; mais on n'était pas si tranquille sur les secours du dehors : suivant toutes les nouvelles, le duc de Savoie, après avoir établi ses quartiers, à l'exemple de M. le duc de la Feuillade, avait fait un détachement considérable pour sauver Nice et avait envoyé ordre au gouverneur de ne se rendre que lorsqu'il ne lui resterait plus que cinquante hommes; la cour même, instruite de ces nouvelles, se détermina à faire partir de l'armée d'Allemagne trente compagnies de grenadiers, pour joindre M. le duc de Berwick.

Le 14 on fit une parallèle le long de la rampe du château, depuis la citadelle jusqu'à la mer. Il survint des pluies qui dérangèrent beaucoup et retardèrent les travaux; le Var et le Paglion se gonflèrent tellement que les passages devinrent im-

praticables; mais les batteries continuèrent à faire beaucoup d'effet : le 16 il y eut une brèche à la citadelle, et le bastion neuf se trouva entièrement bouleversé.

Dans la nuit du 17 au 18 on poussa en avant deux mineurs, l'un pour aller sous le chemin couvert et sous le bastion, afin de découvrir les galeries que les assiégés y avaient; l'autre, sous la demi-lune qui regardait Montalban, et on porta la gauche de la tranchée jusqu'à la mer, fort près de la porte du Secours. Les assiégés roulèrent une grande quantité de bombes et de grenades, mais elles firent peu d'effet; en général leur feu fut peu meurtrier. Depuis le commencement du siége, les troupes du roi n'avaient eu que vingt-sept hommes tués et cent quatorze blessés. Suivant le rapport des déserteurs, dont le nombre se montait déjà à trois cents, la garnison avait perdu trois cents hommes tués ou blessés.

On fit, les jours suivants, de nouvelles batteries, pour battre avec plus d'effet la grande courtine et le flanc de la gauche[1], ainsi que la courtine de la porte du Secours, afin d'ouvrir entièrement la partie du château qui regardait Montalban; elles commencèrent à tirer le 25. Les assiégés, de leur côté, firent sauter la caponnière qui était en avant de la grande courtine, et dont la galerie de communication avec la place avait été ruinée par les décombres de la brèche; c'était un grand avantage de n'avoir plus à craindre ce fourneau, et il paraît que M. le duc de Berwick se proposait, dès que le flanc serait ruiné, de monter à l'assaut, si le gouverneur ne capitulait pas[2]. Ce même

[1] La maçonnerie de cette courtine était neuve et avait peu de consistance, n'ayant que quatre à cinq pieds d'épaisseur.

[2] M. le duc de Berwick remarqua que les rampes de la montagne pour aller à la courtine, que M. le maréchal de Vauban prétendait impraticables, n'avaient qu'un peu de roideur, mais que celles de la porte du Secours étaient faciles, et que, par le chemin, on pouvait y monter à cheval.

jour un boulet mit le feu à un magasin de bombes et de grenades de la place, qui sauta et causa aux assiégés la perte de cinquante hommes.

Tout semblait annoncer que bientôt il ne leur resterait de ressources que de demander à capituler; mais les nouvelles du dessein qu'avait le duc de Savoie de les secourir se confirmèrent; on sut même que ce prince était venu de sa personne à Saorgio, où l'on transportait journellement des vivres; et M. le duc de Berwick, ayant été informé par le prince de Monaco que deux mille hommes de milice de la principauté d'Oneglia, ainsi que celles du Tanaro et du Mondovi, devaient s'être mises en marche, fit occuper le château d'Apremont et celui d'Eza, rassembla son régiment de dragons et fit venir dans le comté de Nice douze cents hommes des milices de Provence, dont une partie entra dans ces châteaux. Le reste fut répandu dans les différentes redoutes et les postes qu'il avait établis sur les chemins par lesquels les ennemis auraient pu pénétrer. De nouveaux avis l'ayant assuré que le duc de Savoie avait détaché douze ou quinze hommes par compagnie de ses troupes réglées, pour joindre les milices qui devaient marcher au secours de Nice, il envoya ordre aux trente compagnies de grenadiers qui venaient d'Allemagne de presser leur marche; mais elles ne pouvaient arriver à Antibes que dans les premiers jours du mois de janvier.

En même temps M. le duc de Berwick fit des dispositions pour être en état, et de s'opposer à l'entrée des secours dans le château, et de combattre le corps de troupes dont la marche était annoncée. Pour cet effet, il fit élever un retranchement en pierres sèches près du bastion de la ville voisin de la mer, pour y placer deux ou trois cents hommes, sous le feu desquels les ennemis seraient forcés de passer, s'ils tentaient de

jeter par la plage du secours dans le château. Quant à son plan de défensive, il résolut, si les ennemis arrivaient avec des forces supérieures, de laisser sept bataillons au siége et de passer le Paglion avec le reste de ses troupes, pour mettre sa droite à la montagne, sa gauche à la rivière près de la ville, et si les ennemis ne marchaient à lui qu'avec trois ou quatre mille hommes de milice, de rester dans la position où il était.

Tel était l'état des affaires le 30; et, à cette époque, M. le duc de Berwick, étant informé avec certitude que, malgré les nouvelles menaçantes qu'il avait reçues, il ne paraissait aucune troupe réglée de l'autre côté du col de Tende; qu'il s'était seulement assemblé quelques milices que le commandant de Saorgio avait répandues dans différents postes, et que celles d'Oneglia n'avaient encore fait aucun mouvement, espéra avoir le temps de recevoir les trente compagnies de grenadiers et de finir sans obstacle le siége.

Cependant il ne s'occupa pas moins des moyens d'en hâter la fin; et, le 1er janvier, ayant reconnu que les brèches commençaient à être praticables, il jugea que, pour avoir un chemin facile pour aller au pied de celle de la grande courtine, il serait utile de se rendre maître, non-seulement du ravelin, mais aussi de la citadelle, afin de pouvoir, sans essuyer de feu, longer le dedans du chemin couvert, et arriver au pied de la brèche. Le même jour, à sept heures du soir, il fit attaquer la brèche de la citadelle par trois compagnies de grenadiers, soutenues par trois autres et cent dragons qui restèrent sur le bord de la grande parallèle. Les assiégés, qui ne s'attendaient point à cette attaque, n'avaient dans la citadelle que cinquante hommes, qui furent poussés jusqu'à la porte du château. Aussitôt on commença un logement à la gorge de la citadelle, et peu de temps après les troupes restées dans la

parallèle y entrèrent aussi. Pendant la nuit les assiégés firent un feu très-vif de mousqueterie et de canon chargé à cartouches, et il y eut huit officiers blessés, dix grenadiers tués et quarante blessés. Cependant le logement se fit, et, au jour, les troupes se trouvèrent à couvert dans des voûtes et des souterrains par lesquels on communiquait au chemin couvert de la citadelle du côté de la ville.

Le lendemain les brèches de la grande et de la petite courtine paraissant praticables, M. le duc de Berwick résolut de donner, le soir, l'assaut par trois endroits; mais la pluie qui survint força de remettre l'attaque.

Les assiégés n'attendirent point; ils battirent la chamade le 4. La capitulation, suivant laquelle les honneurs de la guerre leur furent accordés, ne fut signée que le 5, et le même jour le gouverneur livra la porte du Secours, dont un bataillon prit possession. Le 6 la garnison sortit pour se retirer à Saorgio; elle était réduite à neuf cents hommes, ayant perdu, depuis le commencement du siége, environ sept cents hommes, tant du feu que de la désertion. Il en coûta moins aux troupes du roi, qui n'eurent pendant le siége que cent hommes tués et trois cent cinquante blessés.

On trouva dans le château environ cent pièces de canon, tant de fonte que de fer, et soixante et dix milliers de poudre. Tout y était bouleversé, la face et le flanc droit du bastion neuf entièrement ouverts, ainsi que les deux courtines.

Les avis qu'on avait eus, pendant la fin du siége, de l'assemblée des milices du duc de Savoie et d'un corps de troupes réglées pour marcher au secours de la place, n'étaient pas sans fondement. Le 9 on fut informé qu'environ trois mille hommes d'infanterie sous les ordres du comte de Thaun, et trois mille cinq cents hommes de milices, s'étaient avancés jusqu'à Saor-

gio et Dolce-Aqua, où ils s'étaient joints à la garnison du château de Nice.

Quoique M. le duc de Berwick présumât que l'objet pour lequel ces troupes s'étaient mises en mouvement n'existant plus, elles ne s'avanceraient pas davantage, surtout lorsque M. de Thaun apprendrait l'arrivée des trente compagnies de grenadiers de l'armée d'Allemagne, qui s'étaient rendues à Antibes le 2, le 4 et le 6; cependant, craignant une entreprise de sa part sur Sospello, il y envoya, le 11, tous les grenadiers des troupes qui avaient fait le siége, et six bataillons, sous le commandement de M. de Grimaldi, lequel se porta, le 12, à Escarena; mais à peine avait-il fait son mouvement, qu'on fut informé par des déserteurs que M. de Thaun et toutes ses troupes et milices avaient repris le chemin du Piémont, ce qui engagea M. de Berwick à renvoyer en Provence le bataillon de la Marine, ainsi que son régiment de dragons, et à faire marcher à Aix les trente compagnies de grenadiers de l'armée d'Allemagne, pour les mettre à portée des routes que la cour jugerait à propos de leur faire prendre.

Cependant, sur l'avis de l'arrivée de M. de Grimaldi à Escarena, M. de Carrail, qui était encore à Saorgio, craignant qu'on ne fît quelque entreprise sur cette forteresse ou sur Breglio et Dolce-Aqua, fit revenir sur leurs pas deux régiments d'infanterie piémontaise et les quatre cents dragons à pied qui passaient le col de Tende, et les dispersa dans ces trois postes.

Sans la rigueur de la saison et les pluies continuelles, M. le duc de Berwick eût tenté de les enlever; mais il se borna à faire sommer tous les habitants du comté de Nice de venir à l'obéissance et de payer la contribution. Il prit en même temps des mesures pour assurer la défense du réduit de Sospello. Il fit ajouter quelques retranchements à la route qu'il avait fait

faire à la Trinité, et augmenta la garnison du château d'Apremont. La conservation de ces trois postes lui parut importante, surtout Sospello, qui défendait l'entrée du comté de Nice. Quant aux autres postes du pays, son avis fut de raser non-seulement les murs de la ville de Nice, mais aussi toutes les fortifications du château et de la citadelle, ainsi que Sant-Ospitio, qu'il regardait comme un point entièrement inutile, et de ne conserver que Villefranche, où l'on pourrait laisser deux ou trois bataillons.

M. le maréchal de Vauban ne pensait pas de même, ou du moins son sentiment était de faire en sorte que la France eût à jamais la ville de Nice en son pouvoir, mais que si l'on venait à être dans la nécessité de la rendre, on attendît pour la démolir le moment où l'on serait sur le point de traiter des préliminaires de la paix. La lettre qu'il écrivit à ce sujet à M. de Chamillart explique ses motifs et les avantages qu'on pouvait retirer de la possession de cette place pour la sûreté de la Provence. Il pensait de même sur Montmélian, qui, après avoir été bloqué pendant deux ans, avait enfin capitulé le 11 du mois précédent[1].

Mais le roi avait pris sa résolution sur ces deux objets. Sa majesté envoya ses ordres pour raser entièrement la ville et

[1] Pendant la campagne cette place était restée bloquée par sept bataillons commandés par M. de la Farre-d'Alez, sous les ordres de M. de Vallière, commandant en Savoie, et, après la campagne en Piémont, M. de la Feuillade y avait envoyé deux régiments de dragons pour renforcer le blocus. Le manque de subsistances et de tout ce qui était nécessaire aux besoins de la garnison détermina le gouverneur à demander, le 1er décembre 1705, à capituler. Il demanda, suivant les ordres qu'il avait du duc de Savoie, les honneurs de la guerre; mais M. de la Farre, en conséquence de ceux que le roi lui fit adresser, lui déclara que, si le 12 au plus tard il ne remettait la ville et le château, il n'aurait plus de capitulation à espérer. Ces menaces le déterminèrent : il se rendit le 11, et le lendemain la garnison, composée de cinq cents hommes, dont le plus grand nombre déserta, sortit de la place pour se retirer à Turin.

le château de Nice, et elle manda à M. le duc de Berwick de ne conserver que Villefranche, Montalban, Sant-Ospitio et Sospello; d'y laisser seulement quatre bataillons, et de renvoyer le reste en France; elle lui permit en même temps de retourner en Languedoc, lorsque sa présence ne serait plus nécessaire dans le comté de Nice. En conséquence, le 17 une partie des troupes passa le Var, pour se rendre dans des quartiers en Dauphiné et en Provence; et comme toute l'artillerie qui avait servi au siége se trouva embarquée et les troupes des ennemis rentrées dans leurs quartiers au delà du col de Tende, M. de Berwick partit de Nice le 18, pour aller à Antibes, d'où il se rendit à Montpellier, laissant à M. de Paratte le commandement dans le comté de Nice, et le soin de raser les fortifications de la ville et du château. M. de la Farre fut chargé de faire la même opération à Montmélian, ce qui fut exécuté dans les derniers jours du mois de mai.

LOMBARDIE.

M. le duc de Vendôme continua de commander pendant cette campagne toutes les troupes du roi qui agirent en Italie conjointement avec celles d'Espagne; et la situation des affaires l'obligeant de partager ses forces et de former deux armées, l'une dans le Piémont, pour faire face à celle du duc de Savoie, l'autre en Lombardie, pour s'opposer aux entreprises de l'armée de l'empereur, M. le grand-prieur fut destiné comme l'année précédente à commander sous ses ordres celle dont il ne pouvait diriger lui-même les opérations. M. le prince de Vaudémont, pour ne point servir en campagne[1], s'excusa sur le mau-

[1] On voit, par la suite de la correspondance de M. le prince de Vaudémont, que le véritable motif qui le détermina à refuser de servir en campagne fut le peu de satisfac-

vais état de sa santé et continua de commander le Milanais.

La durée du siége de Verue, qui occupa M. le duc de Vendôme pendant tout l'hiver, ne permit pas d'exécuter le projet qu'avait formé le roi de commencer la campagne dès le mois de février par celui de Turin; mais ce retard ne fit point changer d'objet: attaquer la capitale du Piémont fut le moyen que le roi regarda comme le plus capable de réduire le duc de Savoie, et M. le duc de Vendôme eut ordre de ne pas perdre de temps, aussitôt que Verue serait soumis, à mettre le siége devant cette place. On travailla, en attendant, aux préparatifs nécessaires pour cette importante entreprise. On fit fondre du canon à Pavie, et on en envoya de France par Gênes quarante pièces avec une grande quantité de munitions de guerre tirées des arsenaux de Provence et d'Alsace.

Cependant, depuis le moment où le roi avait conçu le dessein d'attaquer Turin, les circonstances avaient bien changé. Alors l'armée austrosarde que commandait en personne le duc de Savoie, resserrée dans le Piémont, et l'armée impériale sous les ordres du comte de Linange rejetée dans les montagnes du Trentin, laissaient à M. le duc de Vendôme la liberté de tout entreprendre; mais les succès extraordinaires de l'empereur en Allemagne et la prise de Landau ayant donné à ce prince le moyen d'envoyer des renforts en Italie, et d'un autre côté les Anglais et les Hollandais ayant résolu de faire passer au duc de Savoie par le comté de Nice un secours de huit mille hommes, on était à la veille de perdre la supériorité nécessaire, et pour faire une entreprise aussi considérable que celle du siége de Turin, et pour fermer aux impériaux les portes d'Italie du côté du Trentin et du Bressan. Ce n'était

tion qu'il avait eu, la campagne précédente, de la conduite de M. le duc de Vendôme à son égard, et la crainte d'être compromis en partageant le commandement avec lui.

plus le comte de Linange qui devait avoir la direction des affaires dans cette dernière partie : le prince Eugène devait venir prendre le commandement de l'armée impériale, grossie de vingt mille hommes des troupes de l'empereur et de celles de différents princes de l'empire.

Ces dispositions, toutes menaçantes qu'elles étaient, ne firent point changer le plan des premières opérations de la campagne; et le roi, pour fermer le passage aux troupes que les Anglais et les Hollandais devaient envoyer en Piémont, prit le parti de s'emparer du comté de Nice. M. le duc de la Feuillade fut chargé de cette expédition avec dix-huit bataillons et six escadrons des troupes qui étaient dans la Provence, le Dauphiné et le Languedoc. Il passa le Var le 4 du mois de mars.

Le siége de Verue durait encore lorsque M. le duc de Vendôme fut instruit des intentions du roi et des mesures que prenait sa majesté pour être en état d'exécuter ses projets et de résister à toutes les forces que ses ennemis et ceux du roi son petit-fils allaient employer pour rétablir les affaires du duc de Savoie. Il commença néanmoins à faire des dispositions relatives au siége de Turin; mais il crut ne pouvoir se dispenser de faire connaître au roi la nécessité de lui envoyer des renforts capables de mettre l'armée du Piémont en état de ne point échouer dans cette entreprise, et celle de Lombardie, de contenir les impériaux, même de les combattre s'il se présentait une occasion favorable. Il représenta aussi que, la Lombardie paraissant devoir devenir le théâtre des principales opérations, sa présence y serait absolument nécessaire, et il proposa de charger, pendant son absence et après la conquête du comté de Nice, M. le duc de la Feuillade du commandement de l'armée du Piémont.

Mais le roi, en combinant les forces des ennemis, et regar-

dant le siége de Turin comme l'affaire la plus décisive et la plus instante, jugea que, dans le premier partage qui serait fait des troupes, il convenait que les deux armées fussent d'égale force, et régla qu'après la conquête du comté de Nice, celle du Piémont serait augmentée de seize bataillons que M. de la Feuillade y conduirait. Par la même raison le roi enjoignit à M. le duc de Vendôme de commencer lui-même le siége de Turin, aussitôt que celui de Verue serait fini, et consentit à ce qu'il allât ensuite se mettre à la tête de l'armée de Lombardie, en laissant à qui il jugerait à propos le commandement de celle du Piémont; mais M. le duc de Vendôme ayant fait connaître non-seulement l'impossibilité, à cause du manque de subsistances, de commencer avant le 20 du mois de mai la campagne en Piémont, mais aussi la nécessité de chasser les ennemis de Chivas avant de songer à attaquer Turin, et, du côté de la Lombardie, de se rendre maître de la Mirandole, le roi lui laissa la liberté de faire dans les deux parties les dispositions qu'il jugerait les plus propres à remplir ses vues.

Ces grands objets sont traités d'une manière si instructive et si intéressante dans les dépêches du roi et dans celles de M. de Chamillart et de M. de Vendôme, qu'on croit ne pouvoir omettre de les rapporter ici avant de commencer le récit des opérations.

Lettre de M. le duc de Vendôme au roi. Du camp devant Verue, 19 mars 1705[1].

Je m'étais fait un plaisir sensible de pouvoir faire ma cour à votre majesté; il était même du bien du service que je lui rendisse compte de bouche de tout ce que je pense sur la campagne prochaine; mais la marche des troupes de Brandebourg et la saison qui est trop

[1] Cette pièce se trouve en original dans les archives du dépôt de la guerre, vol. 1873, n° 131.

avancée, m'empêcheront de me servir du congé qu'elle m'a donné, et je me suis déterminé à demeurer, non-seulement par l'inquiétude continuelle où j'eusse été pendant mon voyage, mais aussi par l'envie que j'ai de plaire à votre majesté, étant bien persuadé que le parti que je prends de rester ici lui sera agréable.

Puisque je n'aurai point l'honneur et le plaisir de dire moi-même à votre majesté mon sentiment sur ce qu'il y a à faire pendant la campagne prochaine, je vais faire de mon mieux pour lui expliquer dans cette lettre ce que je crois qu'il convient de faire pour son service, et je la supplie d'en excuser la longueur.

Je commencerai par avoir l'honneur de dire à votre majesté que, quelques jours après la reddition de Verue, je compte de m'en aller à Milan et de conférer avec M. de Vaudémont, tant sur le sujet de son artillerie que sur le nombre de cavalerie et d'infanterie qu'il nous pourra fournir pour mettre en campagne, car sans cela je ne puis prendre de justes mesures sur la force des deux armées. Après cela je me rendrai à l'armée de Lombardie, qu'il faudra rendre à peu près égale à celle des ennemis; car, quoi qu'on ait pu dire à votre majesté, il ne faut point, à quelque prix que ce soit, repasser l'Oglio, car sitôt que nous mettons cette rivière devant nous, Mantoue est abandonné à ses propres forces, et c'est une si mauvaise place, que, quelque garnison qu'on y laisse, elle ne pourra faire une longue défense. La perte de Mantoue entraînera celle d'Ostiglia, ensuite peut-être celle du Modénais. On fit dans la première campagne la faute de passer cette rivière, et cette démarche pensa causer la perte du Milanais et de tous les états du roi d'Espagne en Italie. Ces raisons me paraissent si fortes que je crois qu'il n'y a point d'autre parti à prendre que de mettre l'armée de Lombardie dans une force proportionnée à celle des ennemis, et de donner une bataille plutôt que de repasser l'Oglio; car, outre que nous la pouvons gagner, ce qui vraisemblablement finirait la guerre d'Italie, quand nous serions assez malheureux pour la perdre, nous ne perdrons pas plus que ce que nous perdrons en nous mettant derrière l'Oglio, puisqu'il ne

nous en coûtera au plus que Mantoue, qu'il faut compter aux ennemis dès le moment qu'il est abandonné à ses propres forces. Comme je connais parfaitement le pays du bord de l'Oglio et du Mincio, je marquerai moi-même à mon frère les partis et les postes qu'il aura à prendre suivant les différents mouvements que les ennemis pourront faire, et je lui donnerai sa leçon par écrit, de manière que j'espère que les ennemis ne feront de ce côté-là aucun progrès assez considérable pour nous empêcher de commencer le siége de Turin, ou pour nous empêcher de le continuer en cas qu'il fût commencé. Il est impossible que nous puissions entrer en campagne de ce côté-ci que le 20 mai; et comme je compte qu'elle sera commencée quelque temps auparavant en Lombardie, je pourrai m'opposer en personne aux premiers mouvements des ennemis, lesquels, selon toutes les apparences, détermineront le succès de la campagne. Je supplie votre majesté de ne point avoir d'inquiétude sur les affaires de ce pays-ci pendant que je serai absent, car l'armée ennemie est dans un état non-seulement à ne rien entreprendre, mais même à n'oser se tenir à portée de celle-ci quand je serais obligé de la diminuer d'un tiers pour fortifier celle de Lombardie.

Je vois, par toutes les lettres que votre majesté m'a fait l'honneur de m'écrire, qu'elle croit que la prise de Turin déterminera le duc de Savoie à s'accommoder avec elle, et que c'est le seul moyen de finir la guerre en Italie. Je suis bien fâché de ne pouvoir sur cela penser comme elle. L'endurcissement de ce prince est trop connu, et lui, qui jusqu'à présent n'a fait nul scrupule de manquer à tous les traités les plus sacrés, se piquera de fermeté et de constance pour ses alliés tant qu'il croira pouvoir nuire à votre majesté, et je suis persuadé qu'il soutiendra la guerre jusque dans les montagnes du Mondovi, et qu'il laissera prendre Turin et même Coni plutôt que de s'accommoder, surtout tant qu'il aura la moindre espérance du côté de la Lombardie. Je puis mal penser, je souhaite même me tromper; mais je crois qu'il est de mon devoir et du service de votre majesté que je lui dise nettement ce que je pense sur le sujet de ce prince, qui

est assurément bien plus ennemi de votre majesté et de la France que n'a jamais été le feu prince d'Orange. Je la supplie de croire que je n'oublierai rien de ce qu'il faudra pour le mettre à la raison; et quoique je croie qu'il faut avoir une grande attention au côté de la Lombardie, je n'ai pas laissé de donner tous les ordres nécessaires pour le siége de Turin, non-seulement à l'égard de l'artillerie, mais aussi pour tous les autres préparatifs. Pour la force de cette armée, je ne puis à présent en rendre un compte juste à votre majesté, puisque cela dépend de ce qu'il faudra détacher pour envoyer à mon frère, de ce que nous donnera M. de Vaudémont, et de ce que pourra nous amener M. de la Feuillade. J'en parlerai plus positivement à votre majesté avant que la campagne commence; mais je l'ose assurer d'avance que, s'il ne vient aux ennemis que les troupes de Brandebourg, cette armée sera assez forte pour faire le siége de Turin; je ne réponds pourtant pas d'en pouvoir faire l'investiture, car les ennemis peuvent se retrancher de manière sur la montagne de Turin qu'il serait difficile de les déposter. Nous ferons pour cela ce qui sera possible; même quand nous n'en viendrions pas à bout, je réponds à votre majesté de prendre Turin par la citadelle, et sans l'investir par ce côté-ci du Pô. Cette entreprise ne sera pas aisée, mais elle sera à beaucoup près moins difficile que celle de Verue, et avec l'artillerie que nous aurons, nous mettrons en poudre les bastions de la citadelle.

Il est à désirer que M. de la Feuillade, après son expédition, nous amène le plus de troupes qu'il pourra : votre majesté en voit bien les conséquences. M. de Lapara m'a dit qu'il n'attaquerait point le château de Nice, et qu'il se contenterait de le bloquer. Ce blocus et celui de Montmélian occuperont un grand nombre de troupes qui nous seraient bien nécessaires ici; et il serait à désirer que M. de la Feuillade fût en état de faire le siége du château de Nice.

M. le duc de Mantoue fait un grand équipage pour la campagne prochaine et veut absolument se mettre à la tête de l'armée; comme je sais que ce n'est pas l'intention de votre majesté, j'ai dit à M. de

Gergy de tâcher de l'en détourner; mais quand il a quelque chose dans la tête il n'est pas aisé de le faire changer. Je ne puis me dispenser de lui dire qu'il me serait fort à charge et m'embarrasserait beaucoup, et sa présence pourrait nous faire tomber dans de grands inconvénients, surtout si j'étais obligé de passer d'une armée à l'autre. Je dirai, de plus, que ce prince est si méprisé dans toute l'Italie, que ce serait jeter un trop grand ridicule sur l'armée, et, si j'ose le dire, sur moi, si on le voyait à notre tête : c'est pourquoi je me flatte que votre majesté aura la bonté d'y remédier.

J'ai oublié de marquer à votre majesté que si les ennemis étaient une fois maîtres de Mantoue et d'Ostiglia, il serait bien difficile de défendre les bords de l'Oglio et de les empêcher en même temps de faire un pont sur le Pô; s'ils y en avaient un, cela entraînerait bientôt la perte du Modénais, et sitôt qu'ils en sont les maîtres, rien ne les empêche de traverser le Parmesan et le Plaisantin, de porter la guerre dans le Tortonais et dans l'Alexandrin, qui est le côté le plus dangereux; car Alexandrie et Tortone sont deux mauvaises places, et il n'y a aucune rivière capable de les arrêter, car toutes celles qui traversent le pays de Parme se passent à gué sitôt que les neiges de l'Apennin sont fondues, ce qui arrive toujours au commencement de juin. Le côté du Milanais est bien moins dangereux, non-seulement parce que les rivières y sont plus grosses, mais aussi par les retranchements que nous y faisons faire; de sorte que je suis convaincu que si les ennemis avaient quelque succès heureux, ils se détermineraient de ce côté-ci du Pô; mais il faut espérer que nous leur opposerons une si bonne armée et tant de difficultés, qu'ils ne pourront faire aucun progrès et que nous les obligerons de faire toujours la guerre sur l'État vénitien. Les terres de la république sont depuis longtemps le théâtre de la guerre et le seront encore selon toutes les apparences, ce qui me persuade qu'elle désire de bonne foi qu'il y ait une neutralité en Italie; et si le pape agissait d'aussi bonne foi que les Vénitiens, je crois que la chose ne serait pas impossible; mais c'est un homme faible, pour ne pas dire mal-

intentionné, lequel s'intimide par les menaces de l'empereur, qui n'a aucun ménagement pour lui; et je crois que si votre majesté en usait de même avec lui, c'est le vrai moyen de lui faire prendre le parti qui convient à l'intérêt des deux couronnes, car nous sommes dans une situation à nous faire plus craindre de la cour de Rome que les Allemands. Je supplie votre majesté de me pardonner la liberté que je prends de lui dire mon sentiment sur cet article; mais je l'ai cru nécessaire pour le bien de son service, et je suis convaincu que si le pape en usait comme doit faire le père commun de tous les peuples, la neutralité d'Italie serait bientôt faite. Pour M. de Parme, je suis sûr qu'il ne demande pas mieux, et je sais, à n'en pouvoir douter, qu'il lèvera six mille hommes en peu de temps, sitôt que sa sainteté aura parlé comme elle doit.

Voilà, sire, à peu près les choses dont je devais avoir l'honneur d'entretenir votre majesté. Je ne lui parlerai pas de M. de Vaudémont, puisqu'il n'en est plus question; mais il est si peu en état d'agir à la tête d'une armée par sa mauvaise santé, qu'elle ne doit jamais le regarder comme une ressource.

J'espère que votre majesté approuvera le parti que j'ai pris de commencer la campagne dans l'armée de Lombardie, puisque j'aurai le temps de revenir ici avant que cette armée se mette en mouvement, et je compte qu'elle a assez de confiance en moi pour être persuadée que je ne quitterai point une armée pour aller dans l'autre sans une absolue nécessité; quoique l'éloignement paraisse grand, il ne faut que deux jours en poste; et je ne plaindrai pas ma peine. Voilà le point principal sur lequel je voulais avoir l'honneur de l'entretenir. Si elle me laisse la liberté que je lui demande et celle de disposer de la force des deux armées, je lui réponds qu'elle aura lieu d'être contente. Je suis encore obligé de lui dire que, s'il me fallait demeurer à l'armée de Lombardie, je crois qu'elle ne peut mieux faire que de jeter les yeux sur M. de la Feuillade pour faire le siége de Turin, et pour le continuer en cas qu'il me fallût aller là-bas lorsqu'il sera commencé.

Je supplie humblement votre majesté de croire que ce n'est point par gloire ni par avidité de commander que je lui demande de me permettre de me porter d'une armée à l'autre, et que c'est uniquement le bien de son service qui m'y oblige. Je sais comme le prince Eugène a mené, la première campagne, tous les officiers généraux de cette armée; et s'il revient, comme l'on dit, il serait à craindre qu'il n'en usât encore de même. A l'égard de mon frère, quoique j'aie aussi bonne opinion de lui que de pas un des autres, cependant il pourrait bien y être embarrassé, n'ayant jamais été chargé d'un fardeau aussi pesant, et les plus habiles, non pas d'à présent, mais du temps passé, y seraient bien empêchés. Je connais la difficulté de cette guerre : un seul mauvais parti pris dans toute une campagne est capable de tout perdre; et je ne puis m'empêcher de dire à votre majesté que l'armée de M. de Savoie et de M. de Stahremberg sont dans une si grande faiblesse que les difficultés du siége de Turin n'approcheront pas à beaucoup près de celles qui se rencontreront en Lombardie.

Je crois n'avoir rien omis et avoir expliqué assez nettement à votre majesté ce que je pense sur les affaires d'Italie; il ne me reste plus que d'attendre ses ordres pour m'y conformer. Sitôt que je saurai ce que M. le prince de Vaudémont nous donnera de troupes, ce que M. de la Feuillade nous en amènera, et la force dont sera l'armée de M. le comte de Linange lorsque les secours qu'il attend l'auront joint, j'aurai l'honneur d'envoyer à votre majesté l'état des deux armées et de toutes les garnisons, car ce serait agir en aveugle si j'y travaillais à présent, et cela ne se peut faire juste tant que je ne saurai pas la force de nos ennemis en Lombardie.

Mon cousin, j'ai reçu la lettre que vous m'avez écrite par le courrier que vous m'avez dépêché le 15 de ce mois, par laquelle vous me mandez que le mouvement que vous avez fait faire à mes troupes

Lettre du roi à M. le duc de Vendôme. Versailles, 21 mars 1705[1].

[1] Cette pièce se trouve en minute dans les archives du dépôt de la guerre, vol. 1828, 1re partie, 4e section, n° 83.

du côté de Trino, pour les faire avancer sur Crescentino, a déterminé le duc de Savoie à vous abandonner ce poste qu'il a conservé pendant si longtemps, que les habitants vous ont apporté les clefs, et que vous y avez mis une garnison. J'ai lieu de croire que l'éloignement du duc de Savoie et la disette que vous m'assurez qui est dans la ville de Verue détermineront, avant qu'il soit peu de jours, la garnison à se rendre. Quelque parti qu'il prenne, il serait bien à désirer que cette affaire fût finie, afin de prendre des mesures pour rétablir les troupes qui ont servi à ce siége, et leur donner quelque repos avant de recommencer la campagne : elles doivent en avoir un très-grand besoin.

Vous devez ne point douter que l'armée de Lombardie ne soit avant peu de jours en état de vous donner de nouvelles inquiétudes. Les nouvelles de la marche des troupes prussiennes ont été confirmées par tant d'endroits, que j'ai lieu de croire qu'elles sont présentement vers le Trentin. Vous aurez appris par différentes lettres interceptées qu'il y en a encore d'autres qui les suivent; et le corps commandé par le comte de Linange, qui jusqu'à présent a été le plus faible, va devenir trop supérieur pour ne pas prendre de nouvelles mesures pour s'opposer aux projets du prince Eugène, qui doit être parti de Vienne il y a plusieurs jours pour le venir commander. Vous pouvez compter qu'il sera fort au moins de vingt-quatre mille hommes avant le 15 d'avril, qu'il pourra dans le reste de ce mois et dans le commencement de mai être augmenté jusqu'à trente mille Il serait bien important de composer le corps d'armée de Lombardie d'un nombre de troupes qui fût au moins égal. Si la Mirandole était rendue, les troupes qui servent à bloquer cette place seraient d'une grande utilité ailleurs. Le marquis d'Avaray a dû faire embarquer deux bons bataillons des quatre qui étaient à Naples, pour les faire passer à Gênes, où ils doivent être arrivés présentement. Dans le projet que j'avais fait pour le siége de Turin, je comptais que cette armée pourrait être composée de cinquante bataillons et de soixante escadrons au moins; que l'armée de Piémont pourrait être com-

posée d'un pareil nombre. Il me paraît que ce projet peut être mis à exécution, et pour vous en assurer davantage, je vous envoie encore un nouvel état des troupes qui sont à vos ordres, de celles que le prince de Vaudémont a promis de fournir pour le 1er avril, et de l'infanterie nouvelle que je vous destine après le siége de Villefranche et de Nice, et que le duc de la Feuillade fera marcher incessamment, aussitôt après qu'il aura mis mes troupes en possession du comté de Nice, de Villefranche et d'Oneglia. Si vous pouviez dès à présent faire vos dispositions de manière à investir la ville de Turin et assurer la communication de vos quartiers avec Suse ou Pignerol, en mettant le duc de Savoie hors d'état de pouvoir en enlever quelqu'un, je donnerais mes ordres à Gevaudan, qui commande en Dauphiné et dans les vallées de Pignerol, de faire avancer un corps d'infanterie jusqu'à Avigliano ou Pignerol, à votre choix, et je ferais remettre à Suse ou à Pignerol l'artillerie et les munitions qui doivent servir au siége de Turin, qui vous seront fournies des places du Dauphiné. La grande faiblesse dans laquelle se trouve le duc de Savoie me donne lieu de croire que vous n'aurez jamais un temps plus favorable pour finir l'entreprise de Turin. Je sais que l'infanterie qui a servi à celui de Verue est considérablement diminuée, et qu'elle a besoin de repos. La saison va devenir favorable: les recrues qui arrivent de jour à autre la fortifieront considérablement, et si vous croyez qu'il y eût lieu d'exécuter ce projet avant le mois de mai et avant que toutes les forces de l'empereur fussent réunies en Lombardie, je ferais avancer dès à présent une partie de l'infanterie du Dauphiné et de la Savoie que je vous ai destinée, et qui toute ensemble fera au moins huit mille hommes effectifs. On fait toute la diligence possible pour remettre à Toulon toutes les munitions de guerre que je vous ai promises. J'ai donné des ordres si précis au sieur de Vauvray de les faire passer à Gênes à mesure qu'elles arriveront, que vous en aurez la quantité dont vous aurez besoin, si le nombre de voitures nécessaires pour les transporter au lieu que vous choisirez pour en faire le dépôt se trouve comme il

est à désirer. Je fais écrire au sieur d'Esgrigny d'y envoyer des commissaires dont la capacité et l'activité lui puissent répondre du succès. Je vois bien que tout ce que je vous propose n'est pas sans inconvénient; les difficultés ordinaires ne doivent pas vous arrêter dans une conjoncture comme celle-ci : il est moins dangereux d'entreprendre légèrement le siége de Turin que de donner au duc de Savoie le temps de se reconnaître et de se fortifier. Il ne doit pas avoir plus de trois mille cinq cents chevaux à son armée, y compris la cavalerie des impériaux, et trois mille hommes d'infanterie au plus. Si vous prenez la garnison de Verue prisonnière de guerre, cette infanterie ne sera pas suffisante pour la défense de Turin. Lorsqu'il verra que vous aurez pris cette résolution, je ne doute pas qu'il ne fasse l'impossible pour faire joindre sa cavalerie à l'armée qui sera commandée par le prince Eugène, dans laquelle il pourra se trouver cinq mille chevaux, qui, joints aux trois mille cinq cents, en feront huit mille cinq cents; mais, en cas que ce projet s'exécute, vous n'aurez besoin pour le siége que de vingt escadrons au plus, et vous feriez marcher le surplus à mon armée de Lombardie, qui, pour lors, serait composée de cent escadrons, et, par conséquent, ma cavalerie serait de beaucoup supérieure à celle des ennemis. A l'égard de leur infanterie, elle ne pourra être au plus que de vingt-cinq mille hommes. Cinquante bataillons semblaient suffisants pour rendre le nombre égal; et plus j'examine les forces des ennemis, celles que j'ai en ce pays-là ou qui doivent y passer, plus je me confirme dans la pensée de faire le plus tôt qu'il se pourra le siége de Turin, et que le surplus de mes troupes étant bien distribué et bien ménagé, il y en aura suffisamment pour s'opposer aux entreprises du prince Eugène, pour prendre Turin et finir la guerre de Piémont.

Vous voyez que ce qu'il y aura de plus difficile à soutenir, ce sera le côté de la Lombardie. Il me paraît bien important que vous déterminiez tous les mouvements qui se feront de ce côté-là, et votre présence m'y paraît encore plus nécessaire qu'à Turin. Il n'y aura pas beaucoup à faire pour vous, dès que vous aurez ordonné les pre-

mières dispositions du siége. S'il est possible que vous vous partagiez d'un côté et d'un autre, je serai dans un grand repos. Si vous étiez obligé de vous porter par préférence à l'armée de Lombardie, comme j'ai lieu de le croire, j'ai chargé Chamillart de vous informer par une lettre de lui en particulier, des vues que je pourrais avoir, qui sont assez conformes à ce que vous aviez pensé, et qui me paraissent convenir entièrement au bien de mon service; ma confiance est si entière que je veux bien me remettre à vous sur la proposition qu'il vous fera, qui ne vous doit point obliger à vous déterminer en faveur de son gendre, si vous croyez qu'il soit plus avantageux d'en user autrement.

Souvenez-vous, dès que Verue aura capitulé, d'envoyer ordre que l'on achève de raser entièrement Verceil.

Lettre de M. de Chamillart à M. le duc de Vendôme. Versailles, 21 mars 1705[1].

Vous connaissez assez, monseigneur, l'importance dont il est de ne pas donner le temps à M. de Savoie de rétablir ses troupes et de se mettre en état, en conservant Turin, de soutenir une diversion en Piémont, qui obligerait le roi d'entretenir, tant que la guerre durerait, deux armées en Italie supérieures l'une et l'autre à celles des ennemis, sans quoi les états du roi d'Espagne deviendraient d'une si difficile garde, qu'il ne serait pas possible de se flatter de les conserver en entier, et sa majesté se trouverait en même temps dans la nécessité de tenir des troupes en Dauphiné, Provence et Savoie, ce qui diminuerait considérablement les armées que vous devez commander, et pourrait faire retomber dans des inconvénients plus grands que ceux dans lesquels on s'est trouvé dans les premières années de la guerre d'Italie. C'est par ces considérations que sa majesté est déterminée au siége de Turin; elle est persuadée par de bien solides raisons qu'il n'y a pas un moment à perdre pour l'entreprendre, et que vous pourriez, après la prise de Verue, que vous ne sauriez trop tôt finir, disposer vos quartiers de manière à investir dès à pré-

[1] Cette pièce se trouve en minute dans les archives du dépôt de la guerre, vol. 1828, 2e partie, 4e section, page 124.

sent cette place, dans laquelle M. le duc de Savoie sera forcé de jeter toute son infanterie. La vôtre se rétablira et se fortifiera de jour à autre par l'arrivée des recrues. Les munitions de guerre qui sont nécessaires pour cette entreprise sont en mouvement de toutes parts; elles arriveront successivement. Vous pourrez avoir avant le 15 avril tous les canons et mortiers, avec une partie de ce que vous avez demandé. M. de la Feuillade, qui selon les apparences aura mis le roi, à la fin de ce mois, en possession de la ville de Nice, de celle de Villefranche, du château de Montalban, des forts qu'il est nécessaire d'occuper et du port d'Oneglia, pourra vous mener seize bataillons, dont dix pourront arriver devant Turin vers le 15 avril, et le surplus à la fin, ne contribuera pas peu par ce secours à vous faciliter les moyens de réussir dans cette expédition. Si vous vouliez lui donner de l'occupation, vous en trouveriez aisément les moyens. Je ne vous en parlerais pas sans l'amitié que vous avez pour lui, et si vous ne l'aviez pas proposé vous-même au roi par la lettre que vous écrivîtes à sa majesté le 21 d'octobre dernier, par laquelle vous lui demandiez qu'en cas que les affaires de Lombardie vous obligeassent d'y aller, personne n'était plus capable que lui de se bien acquitter de la défensive que vous croyiez qu'il fallait faire en Piémont, et que vous mèneriez avec vous tous les lieutenants généraux qui sont ses anciens. Les affaires de Lombardie sont devenues si importantes par le retour du prince Eugène et l'arrivée des troupes que l'empereur y envoie d'augmentation, que le général le plus habile aura assez d'occupation de ce côté-là sans être occupé ailleurs, et que sa majesté est plus persuadée qu'elle n'a encore été que votre présence y sera absolument nécessaire avant qu'il soit peu. Elle ne veut pourtant point que cette augmentation de forces et tous les embarras qu'elles pourraient faire de ce côté-là vous détournent de l'objet du siége de Turin, dont la prise seule peut finir la guerre d'Italie. Sa majesté se persuade que vous pourrez vous donner à l'un et à l'autre, et qu'après avoir disposé vos quartiers, donné tous vos ordres pour les préparatifs du siége pendant que les troupes et les munitions se

rassembleront, vous pourriez aller en Lombardie voir ce qui s'y passe, y donner les ordres que vous croirez les plus propres et les plus convenables pour empêcher les progrès du prince Eugène, et qu'après avoir disposé les troupes et donné vos ordres vous pourriez revenir commencer le siége de Turin, et qu'aussitôt que la tranchée serait ouverte, et que vous le verriez en bon train, vous pourriez retourner en Lombardie, en laissant à M. de la Feuillade le soin d'exécuter les ordres que vous lui auriez donnés. Si vous appreniez qu'il ne fît pas tout ce que vous en devez attendre, vous y reviendriez vous-même. Tout ce qui est à désirer dans ce projet, c'est que vous ayez assez de forces et de santé pour fournir à tout, et que vous ayez, comme je n'en doute pas, pour principal objet ce que vous croirez le plus convenable au service de sa majesté. M. le grand-prieur se trouverait quelquefois sous vos ordres et souvent aurait occasion d'agir de son chef; par là tout ce que vous avez à ménager se trouverait placé. MM. les lieutenants généraux anciens murmureraient un peu du personnage que ferait M. de la Feuillade; le roi l'a tiré de la règle ordinaire en le chargeant du commandement dont sa majesté l'a honoré la campagne dernière et de la conquête de Nice et de Villefranche, à laquelle j'espère qu'il réussira. Vous voyez bien par toutes ces dispositions qu'il n'est plus possible que vous songiez à venir ici présentement.

Lettre de M. le duc de Vendôme au roi.

Du camp de Verceil, 1er avril 1705[1].

J'ai reçu par le retour de mon courrier la lettre en chiffres dont il a plu à votre majesté de m'honorer. Elle aura vu par ma dernière qu'il est impossible par plusieurs bonnes raisons que nous puissions commencer la campagne avant le 20 de mai. Je vois qu'elle désirerait que nous pussions faire le siége de Turin au 15 d'avril, et que nous prissions des quartiers à portée de cette place. Je prendrai sur cela la liberté de lui dire qu'il n'y a aucune subsistance de ces côtés-là; et M. de Savoie a retiré tous les fourrages à

[1] Cette pièce se trouve en original dans les archives du dépôt de la guerre, vol. 1873, n° 211.

Saluzzo, à Fossano et à Savigliano; il les a tous fait transporter dans Turin, et c'est de ces fourrages que sa cavalerie subsistait quand elle était à Crescentino. Le pays entre la Doire et la Sesia a été mangé par les deux armées, et depuis le mois de novembre la cavalerie ennemie a consommé tout ce qu'il y avait depuis Turin jusques à la Doire. Le côté d'en deçà du Pô n'est pas mieux fourni que l'autre, notre cavalerie ayant tout consommé depuis Asti jusques à Morano, et celle des ennemis jusqu'à Chieri et à Piorino. Quoique je me flatte que mon zèle est assez connu de votre majesté, j'ai cru être obligé de lui faire ce petit détail, afin qu'elle voie que quand je ne me conforme pas à ce qu'elle paraît désirer, il faut que la chose soit absolument impossible. J'ajouterai de plus que les ennemis ont fortifié Chivas; ils y ont mis toute leur infanterie, et il serait trop dangereux, quand même j'y trouverais de la subsistance, d'étendre mes quartiers jusqu'à la petite Doire, pour communiquer avec Suse, sans être maître de Chivas. Je crois que votre majesté trouvera ces raisons si fortes qu'elle voudra bien me pardonner si je n'exécute pas ses ordres sur-le-champ. Il y en a encore bien d'autres que j'omets, dont celle des vivres est la principale, puisqu'il me faudrait plus d'un mois et demi pour les pousser assez avant pour pouvoir porter nos quartiers où elle me marque; mais je crois celles que j'ai déduites si fortes qu'il n'est pas besoin d'en alléguer d'autres. Après cela je supplie très-humblement votre majesté de n'avoir nulle inquiétude; le temps que le duc de Savoie aura pour se reconnaître ne lui servira de rien; pourvu qu'il ne vienne aux ennemis que vingt mille hommes, que M. de la Feuillade m'amène le nombre de troupes qui est marqué dans la lettre de votre majesté, et que le prince de Vaudémont fournisse aussi ce qu'il lui a promis, je lui réponds non-seulement que nous ferons tête aux ennemis en Lombardie, mais aussi que nous prendrons Turin : je crois que c'est tout ce qu'elle désire de nous.

Je me servirai de la liberté que votre majesté me donne d'aller d'une armée à l'autre lorsque je le croirai nécessaire pour son ser-

vice, et j'ose l'assurer qu'elle aura lieu d'être contente. A l'égard de M. de la Feuillade, j'ai déjà eu l'honneur de lui mander que je le croyais très-capable de faire le siége de Turin, si je suis obligé de quitter cette armée. Je prendrai encore la liberté de lui représenter que je ne connais personne plus propre à se bien acquitter d'une semblable commission ; et quoique je sois des amis de M. de la Feuillade et de M. de Chamillart, je supplie très-humblement votre majesté de croire qu'il n'y a aucune considération au monde qui soit capable de me faire trahir ses intérêts, et que ce que je lui en dis est simplement pour le bien de son service. Si votre majesté jette les yeux sur M. de la Feuillade pour commander cette armée lorsque je serai obligé de m'en absenter, j'aurai soin d'envoyer en Lombardie tous les lieutenants généraux qui sont ses anciens.

J'ai eu l'honneur de vous marquer, sire, qu'aussitôt après la prise de Verue je m'en irais à Milan et de là à l'armée de Lombardie. Lorsque j'aurai su de M. de Vaudémont combien de troupes il nous peut donner, et que je verrai aussi à peu près les secours qui viennent au comte de Linange, j'enverrai à votre majesté l'état de la force des deux armées, m'étant impossible de lui parler juste à présent sur cela.

Le comte de Medavi me mande du 26 mars que les ennemis ont abandonné leurs camps de Monpeano et Nave, et qu'on dit que leur infanterie est allée à Riva et à Torbole. Il est certain que toute leur cavalerie avait déjà enfilé le chemin de la Rocca d'Anfo. Cette nouvelle m'a fait un grand plaisir ; car j'aime beaucoup mieux que les ennemis portent la guerre sur l'Adige que dans le Brescian. Je suis persuadé que les retranchements de l'Adda et de l'Oglio n'ont pas peu contribué à leur faire changer de projet.

Comme la prise de la Mirandole me paraît une affaire de conséquence, surtout si le comte de Linange porte la guerre dans le Ferrarais, j'ai mandé à mon frère, par M. d'Andrezel, qu'il m'avait envoyé et que je lui avais redépêché sur-le-champ, qu'il ne pouvait trop tôt commencer le siége de cette place. Je lui ai envoyé pour cet

effet des ingénieurs, des commissaires d'artillerie, des canonniers, des bombardiers et des mineurs; et comme les munitions de guerre nécessaires pour cette entreprise sont à Modène et à Carpi, à ce que m'a assuré M. d'Andrezel, je ne doute pas qu'on ne puisse ouvrir la tranchée avant le 15 avril. Par la connaissance que j'ai de la Mirandole et la faiblesse de la garnison, qui n'est à présent que de cinq cents hommes, je suis persuadé que cette place ne tiendra pas plus de quinze jours, et je compte que c'est un coup essentiel, si nous pouvons nous en rendre maîtres avant l'ouverture de la campagne. Tous ceux que j'ai envoyés pour ce siége se sont embarqués sur le Pô, et il ne leur faudra pas plus de six jours pour se rendre aux ordres de mon frère.

Il y a quelques jours que l'on prit à la tranchée un soldat allemand du régiment de Lorraine, qui se disait déserteur; mais comme en l'interrogeant on trouva un peu de contradiction dans ses réponses, M. le chevalier de Luxembourg me l'envoya, et me manda qu'il soupçonnait ledit soldat d'avoir été envoyé par les ennemis. Je le fis d'abord mener au prévôt, avec ordre de lui dire qu'il y avait plus de choses contre lui qu'il n'en fallait pour le faire mourir, mais que, s'il disait la vérité, non-seulement on lui sauverait la vie, mais même qu'il serait récompensé. Ces menées eurent leur effet, et il avoua qu'il était entré dans la place il y avait deux jours, pour dire au gouverneur, de la part de M. de Stahremberg, qu'il passerait au plus tard le 30 de mars sur le pont de Chivas avec toute sa cavalerie et son infanterie, pour tâcher de retirer la garnison. Quoique cette entreprise soit des plus téméraires et que je n'y ajoute pas beaucoup de foi, je n'ai pas laissé de faire un retranchement depuis la montagne jusqu'au Pô, de sorte qu'il est impossible à présent que ce qui est dans Verue puisse nous échapper. Le même soldat m'a assuré qu'il n'y avait de vivres que jusques au 12 avril: cela m'a été confirmé par tous les rendus, et le gouverneur même a dit à tous les soldats qu'ils eussent seulement patience jusqu'au 8 avril. Les ennemis, depuis trois ou quatre jours, font un fort gros feu jour et

nuit, tant de canon et de bombes que de pierres et de grenades dans des mortiers, et de mousqueterie, ce qui fait voir qu'ils veulent consommer les munitions de guerre. Cependant, malgré le feu qu'ils font, ils ne nous ont tué ni blessé personne depuis quinze jours. Je crois avoir beaucoup fait d'épargner aux troupes de votre majesté une attaque dans laquelle nous eussions infailliblement perdu par les mines un grand nombre de soldats, et cette infanterie est d'une si grande valeur, que j'ai cru ne la pouvoir trop ménager; cependant quoi qu'il en eût pu coûter, j'aurais pressé davantage ce siége, si j'y avais été obligé par les affaires de Lombardie; mais il est certain, non-seulement par les nouvelles de Vienne, mais aussi par celles de Bavière, de Suisse et de Venise, qu'il n'y avait encore le 15 de mars en deçà d'Inspruck aucunes troupes de Brandebourg, de Danemarck, ni de l'électeur Palatin, ce qui me ferait douter de celles que votre majesté a reçues. De plus mon frère a des gens dans le Tyrol et dans le Trentin qui l'avertiront sitôt qu'il y paraîtra des troupes; et par la dernière lettre qu'il m'a écrite du 25 mars, il me marque qu'il n'avait encore aucunes nouvelles du passage de ce secours; il y a même des lettres par lesquelles il paraît que la marche de ces troupes est encore douteuse; mais je trouve que ce serait se trop flatter de croire de pareilles nouvelles, et je serai bien content pourvu que nous soyons maîtres de la Mirandole avant qu'il soit venu aucun secours au comte de Linange. A l'égard du prince Eugène, par les lettres de Vienne, son départ paraît fort douteux; mais, quand il viendrait en Italie, j'espère qu'il ne nous fera pas plus de mal qu'il ne nous en a fait la campagne de 1702.

M. de Reding vient d'arriver; j'ai donné tous les ordres nécessaires en exécution de ceux que j'ai reçus de votre majesté sur son sujet.

J'ai oublié d'ajouter à toutes les raisons que j'ai alléguées à votre majesté sur les difficultés d'entrer en campagne avant le 20 de mai, qu'il est d'une nécessité indispensable de donner le vert à notre cavalerie pendant quinze jours, sans quoi les chevaux de remonte non-seulement périraient, mais aussi nous courrions risque de

perdre ceux que nous avons, qui ont un besoin absolu d'être rafraîchis après une campagne de onze mois sans aucune interruption, et sans cela la cavalerie de votre majesté se trouverait presque détruite et hors d'état d'agir dès l'entrée de la campagne.

Je suis persuadé que M. de Savoie n'a jamais pensé à venir retirer la garnison de Verue, mais qu'il n'a mandé au gouverneur qu'il voulait le secourir que pour l'obliger à tenir le plus qu'il pourrait, afin d'avoir plus de temps pour travailler à Chivas.

J'apprends dans ce moment que M. de Savoie fait travailler fortement à Coni, ce qui me confirme d'autant plus dans l'opinion où j'étais de l'endurcissement de ce prince, et que nous aurons bien de la peine à le réduire aux termes que votre majesté désire.

Je ne doute pas que M. de Gergy n'ait informé votre majesté de la conversation qu'il a eue avec M. de Mantoue. Je crois qu'il sera bien difficile de le réduire à ne pas se mettre à la tête de l'armée : sa nouvelle dignité lui a absolument tourné la tête. Nous ferons de notre mieux, M. de Gergy et moi, pour lui faire entendre raison sans mettre votre majesté en jeu; mais je crois qu'à la fin il faudra qu'elle parle elle-même; et je ne puis m'empêcher de lui dire que non-seulement ce prince m'embarrasserait fort, mais même que sa présence serait très préjudiciable au service de votre majesté; car il dit hautement à qui veut l'entendre qu'il veut se servir du pouvoir que votre majesté lui a donné dans toute son étendue, et faire la campagne depuis le commencement jusqu'à la fin. Il est de la dernière conséquence que votre majesté y mette ordre; car sans cela je ne saurais lui répondre de rien. Ce prince a toujours été regardé comme un fou; mais l'honneur qu'elle vient de lui faire a encore augmenté sa folie de beaucoup.

Lettre du roi à M. le duc de Vendôme.

Mon cousin, j'ai reçu la lettre que vous m'avez écrite par le courrier que vous m'avez dépêché du 1er de ce mois, par laquelle vous me mandez qu'il n'est pas possible que vous puissiez commencer la campagne en Piémont avant le 20 de mai. Je souhaite que dans ce

Versailles, 11 avril 1705[1].

temps-là les troupes soient assez bien rétablies et toutes les choses disposées de manière que rien ne vous empêche de faire le siége de Turin. Vous savez que ce qui m'avait fait désirer davantage d'avancer cette entreprise, c'est la diversion que j'appréhende avec raison du côté de la Lombardie, et que les ennemis ne deviennent assez forts pour vous mettre dans une nécessité absolue de porter un si grand nombre de troupes de ce côté, qu'il ne vous en reste pas assez pour faire ce siége. Le temps que le duc de Savoie a eu pour fortifier Chivas, qu'il est absolument nécessaire de prendre avant d'attaquer Turin, vous coûtera encore quelques jours. Je suis presque certain que le prince Eugène ne pourra avoir tout au plus que dix-huit à vingt mille hommes d'augmentation, à moins que les affaires de Hongrie ne s'accommodent; je n'y vois jusques à présent aucune disposition.

M. le duc de la Feuillade a pris Villefranche; j'espère qu'il finira bientôt tout ce que je lui ai ordonné de faire dans le comté de Nice, et qu'il se mettra en mouvement avant qu'il soit le 20 de ce mois, pour faire marcher les troupes qui doivent retourner en Dauphiné et servir en partie à remplacer celles qu'il doit conduire en Piémont, qui seront au nombre de seize bataillons, comme je vous l'ai mandé, dont la plupart sont complets et qui feront au moins huit mille hommes. Vous verrez par vous-même si le prince de Vaudémont est en état de tenir la parole qu'il m'a donnée de fournir dix bataillons et quinze escadrons. Vous me donnez une grande confiance en m'assurant qu'au moyen de ces troupes vous ferez tête aux ennemis en Lombardie et vous prendrez Turin. Je vous laisse la conduite de tout, et suis bien aise de vous faire connaître par cette distinction la satisfaction que j'ai des services que vous m'avez rendus depuis que vous êtes en Italie. Je suis bien aise que vous ayez proposé la Feuillade pour agir sous vos ordres au siége de Turin, sans aucun autre motif que celui de la connaissance que vous avez de ses talents et que vous le croyez capable d'y réussir.

[1] Cette pièce se trouve en minute dans les archives du dépôt de la guerre, vol. 1828, 1re partie, 4e section, n° 92.

J'attends avec impatience la suite des mouvements que les impériaux ont fait du côté du Brescian, et de savoir ce que leur cavalerie qui était à la Rocca d'Anfo sera devenue. Il serait bien important de prendre la Mirandole avant que les ennemis soient en état de secourir cette place. Je suis persuadé que le grand-prieur, en cas qu'il exécute les ordres que vous avez donnés de l'assiéger, aura une grande attention aux mouvements que les ennemis pourront faire pendant ce temps-là. J'attends de moment à autre la nouvelle de la prise de Verue. Par tout ce qui s'est passé et ce que j'ai appris par vos dernières lettres, j'ai lieu de croire que cette place se sera rendue avant l'arrivée de votre dernier courrier, qui vous portait des ordres précis de ma part pour attaquer cette place et l'emporter de vive force dans la crainte qu'il n'y restât encore des vivres pour un trop long temps. J'ai chargé Chamillart de vous instruire de mes intentions au sujet du duc de Mantoue. Vous ne devez point être embarrassé sur ce qui le regarde; s'il ne prend pas lui-même le parti qu'il convient, je lui ferai savoir mes véritables intentions.

Chamillart m'avait déjà informé de la grande désertion qu'il y avait parmi les recrues de milice qui marchaient pour mon armée d'Italie. Il a donné de ma part tous les ordres nécessaires pour obliger les intendants à les remplacer, du moins en partie.

Lorsque cette dernière lettre parvint à M. le duc de Vendôme, Verue venait de se rendre. Cette place avait capitulé le 9 avril, et la garnison avait été faite prisonnière de guerre. Aussitôt après M. le duc de Vendôme fit entrer ses troupes dans des quartiers d'hiver, et se rendit à Casal, où il établit le sien. Ceux de l'armée, composée alors de soixante bataillons et soixante-trois escadrons, furent couverts à leur droite par la Doire-Baltée, qui assura aussi la communication avec la France par le val d'Aost et la Savoie, où huit bataillons et deux escadrons de dragons tenaient Montmélian bloqué. La ligne s'étendait aussi à la droite du Pô, par Asti, Nizza della

Paglia, Acqui, Alexandrie, et se terminait à Pavie. Le reste des troupes fut répandu dans la Lumeline, le Novarais et le Verceillais, jusqu'au lac Majeur et aux Alpes, et se joignait aux Espagnols qui occupaient le Milanais et le Crémonais.

L'armée que M. le grand-prieur commandait en Lombardie, et qui était composée de trente-deux bataillons et cinquante-trois escadrons, tenait les deux rives du Pô, d'un côté jusqu'au Panaro, et formait dans cette partie le blocus de la Mirandole; de l'autre, elle occupait Mantoue, où M. le grand-prieur avait établi son quartier, et le Mincio, depuis son embouchure jusqu'au lac de Garde, excepté Peschiera, qui l'était par une garnison vénitienne. M. le grand-prieur, pour masquer les débouchés du Trentin, à la gauche du lac de Garde, s'était emparé, à la fin de la campagne précédente, de Lazise et de Bardolino, et avait fait retrancher ces deux postes avancés. La ligne longeait ensuite la partie inférieure du lac et la frontière du Brescian par Desenzano, Calcinato et Montechiaro, et se terminait à Palazzuolo sur le haut Oglio. M. le grand-prieur avait aussi fait occuper l'île de Sermione pour servir de refuge aux barques armées qui faisaient des courses sur le lac pour interrompre la navigation des ennemis.

L'armée impériale, commandée par le comte de Linange, et forte d'environ treize mille hommes, était répandue dans le Trentin, et occupait, d'un côté, les débouchés du Brescian; de l'autre, ceux du Véronais. M. le comte de Linange était avec la plus forte partie de son infanterie à Gavardo, où était son quartier; le reste s'étendait le long de la rive droite du lac de Garde par Salo, Riva et Torbole, jusqu'à l'Adige, et un corps séparé de douze cents hommes d'infanterie et de trois mille cinq cents chevaux s'était avancé dans le val Polisella, sous les ordres du général Roccavion, qui avait son quartier

à San-Michele, près de Vérone, d'où ses partis faisaient des courses jusque sur le bas de l'Adige.

Il n'était point à craindre que la tranquillité des quartiers du côté du Piémont fût troublée. Le duc de Savoie et le comte de Stahremberg n'étaient pas en état de faire d'entreprise; ils ne pouvaient songer qu'à leur propre sûreté, et M. de Vendôme n'eut à s'occuper que du rétablissement de ses troupes et des préparatifs pour le siége de Turin. Il n'en était pas de même du côté de la Lombardie : tout annonçait que ce serait dans cette partie que les ennemis feraient leurs plus grands efforts. On faisait à San-Michele, près de Vérone, et à Pescantina, des magasins considérables auxquels fournissaient le Véronais et la Polesine de Rovigo; on assemblait à Sacco, sur l'Adige, des bateaux destinés à descendre cette rivière pour y faire des ponts. Déjà la tête des renforts venant d'Allemagne, et composée d'un régiment d'infanterie et d'un de dragons, était arrivée dans les environs de Trente, ainsi qu'une grande quantité de munitions de guerre dans le Tyrol; et toutes les nouvelles annonçaient non-seulement que le comte de Linange était sur le point de quitter la frontière du Brescian pour aller rejoindre M. de Roccavion dans le val Polisella, mais que bientôt M. le prince Eugène déboucherait sur deux colonnes par Morano et Bolzano, pour rassembler toutes ses forces dans le Trentin, et chercher ensuite à pénétrer en Italie.

Telle était la situation des affaires, lorsque M. le grand-prieur reçut ordre de mettre le siége devant la Mirandole. Quoique cette place fût bloquée depuis le commencement de la campagne précédente, elle était encore, suivant le rapport des déserteurs, pourvue de subsistances pour six mois; mais la garnison, qui, lorsque les impériaux l'avaient abandonnée

à ses propres forces, était composée de quinze cents hommes, se trouvait réduite à mille. La ville était fermée de sept bastions, et elle était protégée par une citadelle en bon état et par un fort détaché[1]. Mais sa principale force consistait en un fossé large de seize toises et rempli de quatorze à quinze pieds d'eau.

M. le grand-prieur destina au siége neuf bataillons et quatre escadrons, sous les ordres de M. de Lapara, lieutenant général et célèbre ingénieur, qui fut chargé du siége. L'artillerie, au nombre de vingt-huit pièces et cinq mortiers, fut embarquée à Mantoue le 13, pour être conduite par le Mincio, le Pô et la Secchia à la Concordia, et ensuite devant la place, où une partie arriva le 17, jour auquel on en fit l'investissement. Un détachement de cent hommes de la garnison sortit pour reconnaître le camp; mais ils furent forcés de rentrer, laissant sur la place onze hommes tués et dix prisonniers, dont un officier, duquel on apprit que le comte de Königsegg, qui commandait dans la ville, avait reçu une lettre de M. le prince Eugène, qui lui faisait espérer d'être secouru avant le 15 du mois de mai.

Ce fut un motif de plus pour hâter l'entreprise du siége, et M. de Lapara ouvrit la tranchée pendant la nuit du 19 au 20. Mille travailleurs et six cents paysans, protégés par deux bataillons et deux compagnies de grenadiers, sous les ordres de M. d'Esclainvilliers, y furent employés. On fit environ quatre cents toises d'ouvrage et l'attaque fut poussée à vingt-cinq toises des angles du chemin couvert, sans que les assiégés eussent tiré un seul coup de fusil. La même nuit M. de Lapara ayant reconnu que le fort de la Mothe était trop éloigné de la ville, porta deux compagnies de grenadiers sur sa communication avec la ville, et fit conduire devant le fort

[1] Le fort de la Mothe ou de la Rocca.

deux pièces de douze, qui, ayant tiré à la pointe du jour, déterminèrent les troupes qui le gardaient à l'abandonner. Elles étaient au nombre de quatre-vingt-deux hommes; mais, étant tombés dans l'embuscade des deux compagnies de grenadiers, il ne s'échappa que quelques soldats : le reste fut tué ou fait prisonnier.

Le travail, pendant les deux nuits suivantes, fut poussé jusqu'aux angles du chemin couvert, et on se logea sur celui de la gauche de l'attaque. Les batteries de mortiers commencèrent à tirer dès le 22; mais M. de Lapara ne voulant établir celles de canons que fort près de la place, elles ne furent en état que le 24. Depuis le 20 le feu des assiégés fut assez vif; ils firent même une sortie du chemin couvert sur les sapes, mais elle ne réussit pas, et on se logea, dans la nuit du 23 au 24, sur l'angle de la droite. Tout annonçait un prompt succès de l'entreprise du siége; mais la pluie survint avec une telle abondance, qu'on ne put mener le canon dans les batteries; les tranchées furent inondées et tous les travaux suspendus.

M. le duc de Vendôme, pendant ce temps, s'occupait des dispositions relatives aux opérations du commencement de la campagne, et ce fut pour traiter avec M. le prince de Vaudémont ce grand objet qu'il se rendit à Milan le 23.

Les conférences qu'il eut avec lui le confirmèrent dans l'idée où il était qu'on ne devait prendre aucune inquiétude pour le côté du Pô, et que ce serait dans le Brescian que les ennemis porteraient le fort de la guerre. D'après ce système, toutes ses vues se dirigèrent sur les moyens de les empêcher de déboucher, même sur ceux de chasser M. le comte de Linange des postes qu'il occupait, s'il y trouvait de la possibilité avant l'arrivée des secours que devait amener M. le prince Eugène. En attendant, il régla la composition des deux

armées, suivant laquelle, conformément aux intentions du roi, elles devaient être d'égale force, c'est-à-dire chacune de cinquante et un bataillons et quinze escadrons des troupes d'Espagne, que M. le prince de Vaudémont s'engagea de joindre aux troupes françaises aussitôt que M. le duc de Vendôme le demanderait; mais M. le duc de la Feuillade ayant alors achevé la conquête du comté de Nice[1], l'armée du Piémont devait être incessamment renforcée de seize bataillons qu'il devait y conduire.

La lettre que M. le duc de Vendôme écrivit de Milan au roi, développant plus particulièrement ses idées sur la situation générale des affaires, et les dispositions qu'il fit à l'ouverture de la campagne, on croit devoir la rapporter ici, de même que le projet de la composition des deux armées, qu'il envoya en même temps au roi pour faire connaître le nombre des troupes qui étaient nécessaires pour les garnisons et celles qui pourraient être employées dans la campagne.

Lettre de M. le duc de Vendôme au roi.

Milan, 25 avril 1705[2].

Je suis arrivé ici avant-hier, et j'ai tout réglé avec M. le prince de Vaudémont. J'envoie à votre majesté l'état des deux armées; si elle juge à propos d'y changer quelque chose, elle aura la bonté de me le faire savoir par le retour du courrier. J'ai proportionné, autant que j'ai pu, les forces de l'armée de Lombardie à celles qu'on dit qui viennent aux ennemis, et j'espère que nous serons en état de leur faire tête. A l'égard de celle de Piémont, je n'ai pas cru devoir la diminuer davantage, étant nécessaire, ce me semble, d'être un peu en force pour pouvoir joindre M. de la Feuillade, et pour prendre Chivas. Le corps de cavalerie que nous avons ne sera

[1] On trouve, dans le mémoire de la campagne en Piémont, le détail de l'expédition de M. le duc de la Feuillade dans le comté de Nice.

[2] Cette pièce se trouve en original dans les archives du dépôt de la guerre, vol. 1864, n° 312.

qu'à peine suffisant pour un siége comme celui de Turin, et il serait à désirer que M. de la Feuillade pût nous amener les trois régiments de dragons qui sont avec lui. Je crains bien que votre majesté ne les ait destinés ailleurs, puisqu'ils ne sont pas compris dans l'état qu'elle m'a fait l'honneur de m'envoyer, lequel se rapporte à la supputation que j'ai faite, à un bataillon près, qui est celui de Saint-Aulaire, que votre majesté a fait marcher au blocus de Montmélian; mais je compte qu'elle nous le renverra, ou qu'elle nous le remplacera par un autre.

Je serai, au plus tard, le 1er de mai à Mantoue; les équipages des vivres de l'armée de Lombardie seront prêts dans le même temps; de sorte que je serai en état de faire des mouvements avec l'infanterie, si je le juge nécessaire pour le bien du service de votre majesté. Pour la cavalerie, je ne pourrai pas la remuer sitôt, à cause que les herbes ne sont pas encore assez grandes.

Je suis toujours persuadé que les ennemis porteront la guerre dans le Brescian; et comme il me paraît de la dernière conséquence de leur ôter la communication de Brescia, et de les empêcher en même temps de passer dans le pays de Castiglione par l'intervalle qui est entre la Mella et le lac de Garde, je partirai de Mantoue le plus tôt que je pourrai pour me rendre à Castiglione. M. de Vaudémont, qui connaît bien ce pays-là, m'a assuré qu'en me portant à Ponte-San-Marco j'obligerai les ennemis à demeurer au bord des montagnes, et les empêcherai de déboucher; c'est ce que je vais examiner avec soin, car si nous en pouvons venir à bout, ce sera une affaire décisive. Quand cela sera fait, je compte d'aller visiter les retranchements de l'Oglio, que l'on m'a assuré être parfaitement beaux, et je partirai le plus diligemment que je pourrai pour me rendre de là à l'armée du Piémont, vers le 20 mai, afin de me disposer à entrer en campagne aux premiers jours de juin. J'avoue que je serai bien tranquille, si je puis parvenir à établir des postes qui rendent les efforts des ennemis inutiles du côté du Brescian, car c'est, à mon sens, l'affaire principale. Je ne parle point à votre ma-

jesté de la disposition que nous prendrons en cas que les ennemis portent la guerre sur le Pô, parce qu'elle sera aisée à prendre, et parce que je suis convaincu, comme j'ai déjà eu l'honneur de le marquer à votre majesté, qu'ils feront leurs plus grands efforts du côté du Brescian.

Le siége de la Mirandole va encore plus vite que je ne l'aurais espéré. M. de Lapara l'a conduit à merveille jusqu'à présent. Je n'en rends point compte à votre majesté, étant persuadé que mon frère se donne l'honneur de l'informer exactement de tout ce qui s'y passe.

Nous n'avons encore aucune nouvelle du départ du prince Eugène, ni de la marche des Brandebourgeois et des autres troupes qui doivent venir en Italie. Je ne perdrai pas un moment de temps pour profiter de la lenteur de ces secours, non-seulement pour prendre les postes que je croirai nécessaires, mais aussi pour chasser le comte de Linange de ceux qu'il occupe, en cas que cela soit praticable. Il y a déjà quelques bataillons des troupes d'Espagne qui ont marché sur l'Oglio; et, à la fin de ce mois, les dix bataillons et les quinze escadrons que M. de Vaudémont nous donne seront aux environs de Soncino, en état de me joindre en deux jours, si j'en ai besoin. Je supplie votre majesté de croire que je n'épargnerai point ma peine pour mettre les affaires de Lombardie dans un état à ne rien craindre d'essentiel de la part des ennemis, car c'est une affaire principale, et sans quoi nous ne pourrions faire tranquillement le siége de Turin, qui sera une entreprise assez considérable pour n'avoir pas besoin d'autres attentions. Je suis, etc.

Lettre du roi à M. le duc de Vendôme. Versailles, 3 mai 1705[1].

Mon cousin, j'ai examiné l'état que vous m'avez envoyé, avec la lettre que vous m'avez écrite, le 25 du mois passé, de la distribution que vous avez faite, de concert avec M. le prince de Vaudémont, de mes troupes et de celles du roi catholique. Le nombre de bataillons que vous destinez pour la Lombardie n'est pas suffisant par propor-

[1] Cette pièce se trouve en minute dans les archives du dépôt de la guerre, vol. 1828, 1re partie, 4e section, n° 97.

tion aux forces que le prince Eugène pourra avoir de ce côté-là, et vous devez en prendre six des meilleurs de ceux qui doivent rester en Piémont pour les faire joindre incessamment; vous pouvez les remplacer, quand vous le jugerez à propos, par six de Suse, qui doivent passer du Dauphiné et de la Savoie. Le duc de la Feuillade vous les enverra lorsque vous lui demanderez. Ils peuvent vous joindre en toute sûreté, comme font les recrues. Il lui restera dix bataillons, qui se mettront en marche quand vous le jugerez à propos. J'ai destiné trois des quatre régiments de dragons qui étaient à ses ordres; il n'en reste qu'un en Savoie pour garder les bords du lac de Genève et s'opposer au passage des camisards retirés en Suisse, s'ils avaient intention de retourner en Languedoc par ce pays-là, ce que j'ai peine à croire.

Je suis persuadé comme vous que le prince Eugène ne se déterminera à abandonner le Brescian que le plus tard qu'il se pourra. J'ai vu, par quelques nouvelles particulières, qu'il avait dessein de faire agir le comte de Linange d'un côté et lui de l'autre, et de former deux armées, afin de vous obliger à vous partager. La prise de la Mirandole, si cette place est soumise à mon obéissance, comme j'ai lieu de l'espérer, pourra déconcerter leurs mesures du côté du bas Pô. Vous ne sauriez donner trop d'attention aux premiers mouvements qu'il va faire. Les Brandebourgeois arriveront incessamment aussi bien que plusieurs recrues, qui sont en marche il y a longtemps. Pour les quatre mille hommes de troupes palatines et les Danois, j'ai peine à croire qu'elles arrivent à la fin de ce mois.

Besons m'ayant témoigné que ses incommodités ne lui permettaient pas de tenir longtemps, et que sa santé n'était plus assez forte pour résister aux fatigues de la guerre d'Italie, je l'ai destiné pour servir dans la haute Normandie, ayant besoin d'un bon officier pour commander à la place du marquis de Beuvron, qui vient de mourir. Je ne crois pas que Barbesières soit en état de retourner vous joindre. Cette diminution d'officiers généraux aussi capables de bien servir pourrait vous faire de la peine, si vous ne faisiez pas de bonne heure

des dispositions telles qui conviennent pour que vous ne vous en aperceviez pas dans le cours de cette campagne. Je serais bien aise de voir dès à présent l'ordre de bataille pour les deux armées, la distribution des officiers généraux et des brigadiers qui seront employés dans chacune. Ayez une attention particulière, en les faisant, de mettre à l'infanterie ceux qui y ont toujours servi, et de même à la cavalerie.

Ce n'est point ici le moment de parler des dispositions que fit M. le duc de Vendôme pour se conformer aux intentions du roi, expliquées dans la lettre qu'on vient de lire. Si en le rapportant ici on a anticipé sur la suite de la correspondance, ce n'a été que pour rapprocher les objets; mais on ne doit point intervertir l'ordre des choses, principalement dans ce qui concerne les mouvements des troupes et les dispositions du général.

Le siége de la Mirandole éprouvait encore du retard : les pluies continuaient et tous les travaux étaient suspendus; on ne put les reprendre que le 27 : on s'occupa d'abord à écouler l'eau des tranchées et à réparer les désordres qu'elle y avait causés. On mena ensuite le canon dans les batteries, et le 29 il y eut dix-huit pièces en état de tirer. On travailla en même temps à trois sapes pour se porter sur le bord du fossé.

M. le grand-prieur s'était rendu au siége le 25, pour voir par lui-même en quel état étaient les choses; mais il n'y fit pas un long séjour. Informé que M. le prince Eugène était arrivé le 23 à Roveredo avec la tête des troupes qui venaient d'Allemagne, et qu'en même temps un gros détachement s'était de nouveau porté à Polesella Bella, sur le Pô, il retourna le 26 à Mantoue, et fit sur-le-champ partir de Castiglione delle Stiviere deux régiments d'infanterie, pour aller

joindre les quatre de cavalerie ou de dragons qu'il avait précédemment placés, à la droite du Pô, dans le Ferrarais, sous les ordres de M. de Chateaumorant. M. de Lapara, de son côté, envoya à ce dernier les deux régiments de cavalerie qui étaient au siége, et ne garda que cent chevaux. On jugea que ces troupes suffiraient pour s'opposer aux entreprises que les ennemis pourraient faire sur le Pô. Ce n'était pas le côté pour lequel M. de Vendôme crut devoir prendre de l'inquiétude : la partie du Brescian lui parut mériter toute son attention. M. le prince de Vaudémont et M. de Medavi pensaient de même, et le sollicitèrent fortement de ne point retourner en Piémont, de prendre lui-même en Lombardie la direction des affaires, en laissant à M. de la Feuillade le soin de faire le siége de Turin, et de ne pas différer de marcher au comte de Linange, pour lui faire abandonner la position qu'il occupait à Gavardo, laquelle le rendait maître du débouché des montagnes. M. le prince de Vaudémont fit même marcher, dès le 27, vers l'Oglio les dix bataillons et les quinze escadrons des troupes d'Espagne qu'il avait promis de faire servir en campagne, indépendamment de celles qui devaient former les garnisons du Milanais. Il y joignit un équipage de vingt pièces de canon.

M. le duc de Vendôme se rendit à Mantoue, le 1er mai, pour régler avec M. le grand-prieur la répartition des troupes qui formeraient l'armée et de celles qui seraient employées sur le bas Pô et dans les garnisons, ou à la garde des retranchements qu'on avait faits sur l'Oglio pendant l'hiver. Suivant la disposition qu'il fit, trente-sept bataillons et cinquante-cinq escadrons furent destinés pour l'armée, quinze bataillons et dix escadrons pour les garnisons et les différents postes qu'on résolut d'occuper.

Toutes ces troupes n'étaient point encore à portée de la frontière que M. le duc de Vendôme prévoyait devoir devenir le théâtre des premières et principales opérations. Des dix bataillons espagnols, il n'y en avait qu'un qui se fût avancé jusque sur le Mincio; les neuf autres étaient sur l'Oglio et sur les confins du Milanais, et leur cavalerie était encore dans Gera d'Adda. Deux bataillons venus de Naples étaient dans le pays de Gênes, et neuf bataillons, qui devaient passer de l'armée du Piémont à celle de Lombardie, étaient encore dans leurs quartiers. M. le duc de Vendôme envoya ordre à toute cette infanterie de se mettre en marche, c'est-à-dire à six bataillons espagnols qui étaient sur l'Oglio, pour se rendre sur le Mincio, aux neuf bataillons du Piémont et aux deux venus de Naples, de s'embarquer le 8 à Pavie pour arriver en cinq jours à Mantoue. Quant à la cavalerie espagnole, comme elle pouvait, en deux ou trois marches, se rendre sur le Mincio, M. le duc de Vendôme la laissa en dépôt sur l'Adda; mais, par les dispositions qu'il fit, toutes les troupes qui devaient composer l'armée pouvaient être rassemblées sur le Mincio le 15, et, à cette époque, il se proposait, si les ennemis étaient encore séparés dans une aussi grande étendue de pays que celle qu'ils occupaient, d'entreprendre sur le corps de M. le comte de Linange, qui était à Gavardo et Salo, pour le faire rentrer dans les montagnes et par là rompre le dessein où devait être M. le prince Eugène de pénétrer en Lombardie, et le forcer de porter la guerre sur le Mincio ou dans le bas Ferrarais. En effet, tandis que M. le duc de Vendôme méditait ses projets offensifs, les troupes des ennemis étaient encore séparées en plusieurs corps, l'un de six mille hommes d'infanterie et deux mille chevaux dans les environs de Vérone, à la droite de l'Adige, et un troisième à Polesella Bella, sur

le Pô, où l'on assurait qu'il avait été joint par les paysans des Polesines de Ferrare et de Venise, qui avaient pris les armes. Le prince Eugène était déjà venu visiter la partie de Gavardo, et était retourné à Roveredo, où arrivaient successivement les renforts qui venaient d'Allemagne, et on apprit qu'il avait fait jeter un pont sur l'Adige à un mille au-dessous de Vérone.

L'étendue de cette position parut à M. le duc de Vendôme favorable à ses desseins; et, quoiqu'elle menaçât le côté du Pô par où les ennemis pouvaient tenter de secourir la Mirandole, il jugea non-seulement que les précautions qu'il avait prises pour la garde de ce fleuve étaient suffisantes, mais aussi que les démonstrations qu'ils pourraient faire dans cette partie ne seraient que pour l'engager à s'éloigner du Brescian, où il ne doutait point que M. le prince Eugène ne portât ses plus grands efforts. Cependant il ne fut pas sans inquiétude pour le siége de la Mirandole, et il manda à M. de Lapara de tout mettre en œuvre pour qu'il fût terminé le 15 du mois. Ce siége avançait lentement, tant à cause de la difficulté du terrain, que les pluies avaient détrempé, que par la vivacité du feu des assiégés et par la mauvaise construction des batteries, dont les réparations firent perdre du temps. Les mineurs cheminaient aussi très-lentement; et, quoique depuis le 23 du mois précédent, on fût logé sur les deux angles du chemin couvert, ce ne fut que le 4 mai que les galeries jusqu'au fossé furent achevées et qu'on fit le logement dans le chemin couvert. On y établit aussi des batteries pour battre les défenses du front de l'attaque et le flanc qui défendait le passage du fossé : huit pièces commencèrent à tirer le 5, et on commença le 6 à combler le fossé.

Mais le principal objet de M. le duc de Vendôme étant de faire ses dispositions pour se mettre en état d'exécuter son

projet sur Gavardo et Salo, il alla le 6, accompagné de M. le grand-prieur, visiter les bords du haut Mincio, et se rendit à Castiglione delle Stiviere, pour voir aussi les quartiers du Brescian, et reconnaître le pays jusqu'à Ponte-San-Marco. Il se proposait de retourner ensuite à Mantoue, afin de ne donner aux ennemis aucun soupçon de ses desseins; mais leurs mouvements inopinés ne lui permirent pas de suivre ses projets.

Le 7, au moment où il se remettait en chemin pour continuer sa tournée, il apprit que le général Bibra, qui venait de remplacer le comte de Linange dans le commandement des troupes du Brescian, les avait rassemblées au nombre de six à sept mille hommes, et qu'après avoir marché le long de la Chiese, il s'était campé sur la rive gauche de cette rivière, peu loin de Calcinato, la droite à Bedizzole, la gauche à Carsago. Il eut en même temps avis de plusieurs endroits que le prince Eugène, qui était arrivé le 6 à San-Michele, près de Vérone, y avait rassemblé toutes les troupes de cette partie, et qu'il allait passer l'Adige pour tenter le passage du Mincio, dans la vue de se joindre au général Bibra.

Ces différentes nouvelles s'étant confirmées dans la journée, M. le duc de Vendôme se rendit le 8 au matin sur les hauteurs de Calcinato, pour reconnaître la position que le général Bibra avait prise à Bedizzole. Du premier coup d'œil il crut s'apercevoir qu'elle n'avait d'objet que celui d'attirer son attention de ce côté-là, pour donner au prince Eugène la facilité d'agir sans obstacle sur le Mincio, et, dès ce moment, il prit le parti de ne laisser dans le Brescian, sous les ordres de M. le grand-prieur, que dix bataillons et douze escadrons, qui étaient à Calcinato, Desenzano et Castiglione, et à porter le reste de ses troupes tant à Mantoue que sur le haut Mincio; il retira

même les postes qui étaient sur le lac de Garde, du côté de l'Adige, c'est-à-dire à Lazise et à Bardolino, et fit marcher MM. de Murcey et de Saint-Pater avec deux bataillons et un régiment de cavalerie de Montechiaro à Monzambano, pour garder les gués du Mincio, depuis ce lieu jusqu'à Goito. Ils y arrivèrent le même jour et y furent joints par quatre autres régiments de cavalerie venus de Mantoue. Il y avait déjà, sur cette rivière, un bataillon de troupes françaises, cinq des troupes d'Espagne, et trois régiments de cavalerie. Le lendemain 9, un autre bataillon de troupes françaises arriva à Carpenedolo, et cinq bataillons de l'armée du Piémont arrivèrent à Mantoue le 10. Il devait y en arriver six autres avec deux qu'on avait tirés de la droite du Pô, et M. de Medavi devait s'y rendre avec la cavalerie espagnole.

Le prince Eugène, de son côté, ne perdit point de temps: le 8 il passa l'Adige sur le pont qu'il avait fait jeter au-dessous de Vérone, et campa ce jour-là avec sept mille hommes d'infanterie et six mille chevaux à Santa-Maria de Zevio. Il y séjourna le 9, et y reçut vingt pièces de campagne, huit de gros canon et quatre mortiers venus de Trente.

Le 10 il s'avança à Povegliano, près de Villafranca.

Le 11 il fit paraître des têtes vers les gués du Mincio, entre Goito et Monzambano, et mena son armée au-dessus de Salionze, pour y jeter un pont dans le même endroit où il avait passé en 1701. Dès que MM. de Murcey et de Saint-Pater en furent avertis, ils y marchèrent avec deux régiments de cavalerie et celui d'infanterie de Bretagne, et envoyèrent ordre à toutes les troupes qui étaient répandues sur le Mincio de les joindre en diligence. Lorsqu'ils arrivèrent vis-à-vis de Salionze, l'infanterie des ennemis bordait déjà la rivière, ayant avec elle deux pièces de canon et ses bateaux, dont deux

étaient déjà à l'eau. MM. de Murcey et de Saint-Pater n'attendirent point les troupes auxquelles ils avaient envoyé ordre de marcher. Ils s'avancèrent avec le régiment de Bretagne et la cavalerie qu'ils avaient avec eux sur le bord de la rivière, à la portée du pistolet des ennemis, et leur firent un si grand feu qu'ils les obligèrent de regagner le haut de la montagne; néanmoins le feu dura encore plus de deux heures avec beaucoup de vivacité. Les troupes le soutinrent avec fermeté, malgré le désavantage du terrain, où elles étaient à découvert, tandis que les ennemis étaient derrière deux retranchements qui pouvaient contenir cent hommes. Elles donnèrent le temps à quelques autres troupes d'arriver; et, étant parvenues à se retrancher, comme l'étaient les ennemis, le combat finit. Ces derniers eurent environ quatre cents hommes tués ou blessés, et les troupes du roi quatre-vingt-dix, dont soixante et quinze du seul régiment de Bretagne. M. le duc de Vendôme, qui était resté à Castiglione, n'arriva qu'après la retraite des ennemis. Il fit camper les troupes près de Monzambano, où il prit son quartier, et laissa seulement deux compagnies de grenadiers dans le retranchement. Le compte qu'il rendit au roi de ce qui venait de se passer est rempli d'éloges sur la conduite de MM. de Murcey et de Saint-Pater, ainsi que sur la valeur de M. de Berthelot, colonel du régiment de Bretagne, et de M. de Cappy, qui, pendant l'hiver, avait été chargé de la garde du Mincio. Il fait mention aussi du sieur Vautier, cornette dans le Commissaire-général, qui, pendant l'action, combattit à côté des grenadiers de Bretagne avec vingt carabiniers à pied de son régiment, dont treize ainsi que lui furent blessés.

L'avantage d'avoir forcé M. le prince Eugène de renoncer à son entreprise ne fut pas le seul de cette journée. Pendant

que l'on combattait sur le Mincio, la Mirandole capitulait. Le fossé se trouvant presque entièrement comblé le 10, et les brèches praticables, les assiégés battirent la chamade et demandèrent les honneurs de la guerre; mais M. de Lapara n'ayant voulu les recevoir que prisonniers de guerre, la capitulation fut signée sur ce pied le 11. La garnison consistait en neuf cents soldats ou officiers. Elle avait onze drapeaux qui furent envoyés au roi. La place était encore bien approvisionnée de munitions de guerre, mais il y avait peu de vivres; on y trouva cinquante pièces de canon et quelques mortiers.

Pendant la nuit du 11 au 12 M. le prince Eugène retira ses bateaux, rassembla ses troupes derrière les hauteurs voisines de Salionze, et le lendemain il regagna le camp de Povegliano, près de Villafranca. M. le duc de Vendôme, de son côté, rassembla ce jour-là à Monzambano dix-huit bataillons et trente-sept escadrons. M. le grand-prieur resta dans le Brescian avec dix bataillons et les douze escadrons que le duc de Vendôme lui avait laissés pour observer et contenir le général Bibra; et M. de Toralba, qui commandait sur l'Oglio, eut ordre de se porter, avec huit cents hommes d'infanterie et deux cents chevaux, dans la vallée de Monpeano et de Nave, pour s'emparer de Sant-Osetto. Les autres troupes qui devaient former l'armée de Lombardie étaient à Mantoue ou sur le bas Pô, ou à la Mirandole; mais la garnison des ennemis ayant évacué cette place le 13, on n'y fit entrer qu'un bataillon, et les troupes qui avaient fait le siége furent envoyées à Mantoue, où elles arrivèrent le 14. Alors toutes les forces que M. le duc de Vendôme avait à opposer à M. le prince Eugène se trouvèrent à portée des points principaux de la frontière qu'il avait à défendre, et l'on voit par ses lettres qu'il se regardait comme en état de faire tête partout, et qu'il

reprit même le projet d'aller attaquer le général Bibra; mais, pour se conformer aux intentions du roi, expliquées dans sa dépêche du 3 mai, par laquelle sa majesté lui commandait de renforcer l'armée de Lombardie aux dépens de celle du Piémont, il en tira six nouveaux bataillons[1], auxquels il envoya ordre de se rendre le plus diligemment possible sur le Mincio; et il manda à M. de la Feuillade de les remplacer par six de ceux qui étaient en Dauphiné sous ses ordres, en les faisant passer en Piémont par le val d'Aost, pour joindre l'armée qui devait s'assembler le 25 sur la Doire.

M. le duc de Vendôme, enhardi par le mauvais succès de M. le prince Eugène à Salionze, se disposait, sans attendre le renfort qu'il faisait venir du Piémont, à marcher au général Bibra; il fit même passer quelques troupes à M. le grand-prieur, et resta à Monzambano pour s'opposer aux tentatives que les ennemis pourraient faire sur le Mincio; mais le prince Eugène prévint encore son dessein. Le 13 il alla camper au-dessus de Vérone, la droite à Castel-Novo, la gauche vers Bussolengo, et fit occuper Lazise et Bardolino. Le lendemain il fit embarquer sur le lac de Garde mille hommes, qui allèrent joindre le général Bibra. Le jour suivant un autre corps de quinze cents hommes d'infanterie et de cavalerie, embarqué sur vingt-deux bateaux, prit le même chemin; mais M. de Laubépin, qui était à Desenzano avec ses trois barques armées, attaqua le convoi au moment où il quittait le rivage, le poussa jusqu'à San-Vigilio, le força de regagner la terre; et, pendant une canonnade de quatre heures, coula à fond cinq de leurs barques.

Cette contrariété ne rebuta pas le prince Eugène : il décampa, le même jour 15 au soir, de Castel-Novo; et, ayant

[1] Les régiments de la Marine, de Leuville et de Soire.

mené son armée à Lazise et à Bardolino, il alla, pendant la nuit suivante, s'embarquer avec une partie de son infanterie à Torri, plus haut que San-Vigilio, afin d'éviter M. de Laubépin; et le 16 il arriva à Salo, d'où il marcha à Gavardo. Le reste de son infanterie l'y suivit en traversant le lac, et sa cavalerie prit son chemin par Riva et la Rocca d'Anfo. Il ne laissa, entre l'Adige et le lac, que le détachement d'infanterie et de cavalerie qu'il avait rappelé du bas Pô.

Il paraît que jusqu'au 16 M. le duc de Vendôme et M. le grand-prieur ignorèrent le mouvement que fit M. le prince Eugène; on voit même que ce jour-là M. le duc de Vendôme le croyait encore à Bussolengo, et qu'il s'occupait principalement des moyens de mettre M. le grand-prieur en état d'attaquer le général Bibra, et de s'emparer ensuite de Salo.

M. le grand-prieur marcha effectivement à lui le 18 avec vingt-deux bataillons, dix-huit escadrons et dix pièces de canon, dans l'espoir de le surprendre et de le combattre, avant qu'il fût joint par M. le prince Eugène; mais, averti de la marche de M. le grand-prieur, le général Bibra leva précipitamment son camp de Bedizzole, et se retira à Gavardo, sans qu'on pût joindre son arrière-garde. M. le grand-prieur prit le camp qu'il quittait, sa droite à Bedizzole, où il établit son quartier, la gauche au château de Drugolo. M. le duc de Vendôme s'y rendit le 19; et, ne doutant plus alors que toutes les forces de M. le prince Eugène ne fussent bientôt réunies à Gavardo, il se fit joindre par toutes les troupes qui devaient composer l'armée de Lombardie, excepté quatre bataillons et quatre escadrons, qui restèrent aux ordres de M. de Toralba, sur le haut Oglio, quatre bataillons et neuf escadrons, commandés par M. de Louvigny, sur le Mincio, qu'il fit retrancher depuis Peschiera jusqu'à Goito, deux bataillons et six

escadrons sur le bas Pô, dont la garde resta confiée à M. de Chateaumorant, depuis l'embouchure du Panaro jusqu'à hauteur de Ponte di Lago Scuro, enfin dix bataillons dans les places; de sorte que, de cinquante-huit bataillons et soixante-six escadrons qui se trouvaient alors en Lombardie, il n'y eut à l'armée que trente-sept bataillons et quarante-sept escadrons.

Ce nombre de troupes parut à M. le duc de Vendôme suffisant, non-seulement pour contenir M. le prince Eugène, mais même pour le combattre. Il n'estimait pas la force de l'armée impériale au delà de vingt mille hommes, parce que la marche des troupes palatines et de quelques autres renforts qui devaient la joindre avait été suspendue depuis la mort de l'empereur, décédé le 5 mai, et ces troupes ayant été arrêtées en Bavière, il jugea que M. le prince Eugène ne serait pas de longtemps en état de lui imposer; il résolut même de chercher l'occasion de le combattre avant qu'il fût plus en force, afin d'aller ensuite commencer ses opérations en Piémont.

Le roi avait une autre opinion des forces de M. le prince Eugène; et sa majesté, persuadée qu'elles excéderaient trente mille hommes lorsque toutes ses troupes seraient rassemblées, manda de nouveau à M. le duc de Vendôme d'en tirer encore de l'armée du Piémont, et lui recommanda aussi de regarder comme l'affaire capitale celle de Lombardie, toutes les autres troupes ne pouvant avoir de succès si celle-là n'était bien assurée.

M. le duc de Vendôme, dans la réponse qu'il fit à sa majesté, chercha à lui inspirer la même confiance qu'il avait lui-même dans ses idées, et à la rassurer sur ses craintes. Il lui représenta que le 25 il serait joint par les six derniers bataillons qu'il avait fait, en conséquence de ses ordres, venir du Piémont; que, les ennemis n'ayant plus aucune troupe dans

le Ferrarais, il pourrait en retirer quelques-unes de celles qui étaient à la droite du Pô, et que si, dans la suite, il arrivait quelques renforts à M. le prince Eugène, l'armée du Piémont pourrait, au moyen des bateaux qu'il ferait tenir prêts à Pavie, le joindre en cinq jours. Pour mieux persuader au roi que M. le prince Eugène n'était point en état de lui imposer, il fit part à sa majesté de la résolution où il était de marcher à lui dès qu'il serait joint par les six bataillons dont on vient de parler. Il l'assura que la position que l'armée impériale occupait à Gavardo, loin d'être susceptible d'une bonne défense, lui offrait l'avantage de s'en approcher sans aucun risque en suivant la crête d'une hauteur qui dominait le pays, tant du côté du lac de Garde que de celui de la Chiese; que là il se déterminerait au parti qui lui conviendrait le mieux, et que, ne doutant point de réussir à faire abandonner Gavardo à M. le prince Eugène, il s'avancerait ensuite sur Salo, pour l'attaquer, s'il y trouvait de la possibilité, et s'y retrancher de manière à ôter aux ennemis tout moyen de déboucher.

Tel fut le compte que M. le duc de Vendôme rendit au roi par sa lettre du 20, tant de sa situation que de celle des ennemis et de ses projets. Il y ajouta que, lorsque son expédition serait terminée, et qu'il aurait mis les affaires de Lombardie dans un état satisfaisant, il irait reprendre le timon des affaires en Piémont; mais il prévint le roi que quelques bataillons n'ayant pas encore été réparés, et que la cavalerie ayant été fort fatiguée de la course qu'elle venait de faire pour suivre un parti de six cents chevaux de l'armée du duc de Savoie qui avait pénétré dans le Milanais, il n'assemblerait l'armée que le 2 du mois de juin [1].

[1] Le 15 le duc de Savoie avait détaché de son armée six cents chevaux, qui pénétrèrent jusqu'au delà du Tessin et qui enlevèrent une grande quantité de chevaux et d'é-

L'impatience qu'avait M. le duc de Vendôme de marcher aux ennemis, et la confiance dans laquelle il était de les chasser de Gavardo, ne lui permirent pas d'attendre l'arrivée des six bataillons qui venaient du Piémont. Toutes les autres troupes qu'il avait destinées à son opération étant arrivées à son camp de Bedizzole le 22, il fit partir à minuit M. de Medavi et M. de Saint-Pater avec tous les grenadiers et les dragons pour aller s'emparer des hauteurs de Moscoline qui dominaient le camp des ennemis. L'armée se mit en marche à la pointe du jour sur deux colonnes, l'une d'infanterie, l'autre de cavalerie. M. de Vendôme, accompagné de M. le grand-prieur, prit les devants, et étant arrivé à sept heures du matin sur les hauteurs, il vit toute l'infanterie des ennemis se porter aux retranchements qui enfermaient leur camp, et leur cavalerie en petit nombre se mettre en bataille dans une petite plaine entre Gavardo et les hauteurs qu'occupa leur infanterie. Ces hauteurs étaient situées au pied des grandes montagnes et escarpées à leur droite et à leur gauche; le front de leurs retranchements était d'environ mille toises et enfermait non-seulement le village de Sopra-Zocco, mais aussi six hameaux qui en dépendaient, et qui étaient situés à portée de fusil l'un de l'autre. Les ennemis avaient travaillé pendant tout l'hiver à ajouter aux avantages du terrain tout ce qui pouvait rendre cette position redoutable.

M. le duc de Vendôme, quoique supérieur tant par le nombre que par la qualité de son infanterie, ne jugea pas à propos d'attaquer, et ne songea qu'à prendre lui-même une

quipages. M. de Vaubecourt, qui commandait dans le Piémont en l'absence de M. le duc de Vendôme, se mit à leur suite avec un corps de cavalerie, et les atteignit, à son retour, entre le Tessin et Mortara. Mais ses troupes n'ayant pas fait leur devoir, les ennemis se retirèrent à leur armée sans être entamés. M. de Vaubecourt fut tué et MM. de Bonnelles et Desclos blessés.

position qui serrât les ennemis de près et qui les empêchât de déboucher dans la plaine. La nature lui en offrit une sur les mêmes hauteurs où il s'était avancé. Il la jugea capable de barrer le pays dans presque tout l'intervalle entre la Chiese et le lac de Garde. Pendant qu'il la reconnut plus particulièrement, il fit canonner les retranchements des ennemis; et, après un feu très-vif de part et d'autre, qui dura trois heures, il fit camper l'armée à la portée du canon de ces mêmes retranchements, la droite vers le lac de Garde, la gauche à la Chiese, l'infanterie sur le revers des hauteurs, et la cavalerie le long de la rivière, à la gauche de l'infanterie; le quartier général à Moscoline.

Quoique les hauteurs sur lesquelles campa l'infanterie fussent escarpées de manière à en rendre l'accès très-difficile, M. le duc de Vendôme les fit retrancher et marqua lui-même l'emplacement des redoutes et des batteries qu'il chargea M. de Lapara d'établir. La lettre qu'il écrivit au roi le 24 développe dans le plus grand détail les avantages de sa position et les mesures prises pour fermer aux ennemis tous les débouchés que la leur pouvait leur procurer.

Lettre de M. le duc de Vendôme au roi.

Du camp de Moscoline, 24 mai 1705[1].

Nous arrivâmes hier à la pointe du jour sur la hauteur la plus près du camp des ennemis; et, après avoir bien reconnu leur poste, je le trouvai si bon et si bien retranché, que je ne crus pas qu'il fût possible sans témérité de l'attaquer, et sans s'exposer à perdre la fleur de notre infanterie; cela me fit prendre le parti, après une canonnade de trois heures, de camper ici, où nous sommes à la portée du canon des retranchements des ennemis. Nous les serrons de si près, qu'ils ne peuvent point venir dans la plaine sans être

[1] Cette pièce se trouve en original dans les archives du dépôt de la guerre, vol. 1865, n° 193.

sous notre feu. Je marquai hier à M. de Lapara les endroits qu'il fallait retrancher : il les traça sur-le-champ; on y travaille depuis ce matin, et j'espère que dans deux jours ils seront en état : voilà quant à ce qui regarde notre front. Je vais expliquer à votre majesté le mieux qu'il me sera possible l'état où nous sommes par nos flancs.

Je commencerai par notre gauche, qui est appuyée à la Chiese, et fermée, outre cette rivière, par deux monticules inaccessibles sur lesquels j'ai fait mettre du canon; notre gauche n'est éloignée de la grande montagne qui va jusqu'à Brescia que de deux portées de fusil: de sorte que si les ennemis voulaient prendre leur marche entre ladite montagne et le naville qui va à Brescia, il faudrait qu'ils défilassent sous notre canon, outre que par les ponts que je vais faire faire sur la Chiese il nous sera aisé de les côtoyer, toujours laissant entre eux et nous le naville de Brescia, qui ne se passe en nul endroit que sur des ponts. Notre disposition me paraît donc si bonne de ce côté-là, que je crois qu'il n'y a rien à craindre. Pour notre front, il n'est pas possible d'imaginer que les ennemis puissent y venir; mais s'ils sont assez fous pour nous attaquer, je réponds à votre majesté qu'ils seront bien battus. Il ne reste plus que notre droite, dont je vais avoir l'honneur de lui rendre compte.

Elle est appuyée à une montagne que nous occupons; et, quoiqu'elle soit presque inaccessible, je ne laisse pas d'y faire faire plusieurs redoutes dans lesquelles je mettrai du canon. L'arête de cette montagne conduit toujours en descendant jusqu'à l'endroit où elle finit, lequel n'est éloigné des retranchements des ennemis que de la portée du fusil; de sorte que nous pouvons en toute sûreté nous y porter quand il nous plaît. Je crois que votre majesté aura lieu d'être satisfaite de notre situation, et j'espère qu'elle ne le sera pas moins quand je lui aurai rendu compte du terrain qui est entre notre droite et le lac, qui est le seul qui reste à examiner.

J'aurai donc l'honneur de lui dire qu'il y a trois milles de notre droite au lac; cet espace paraît grand, mais j'espère rendre cette

marche impraticable aux ennemis par les raisons suivantes : il y a à la portée du fusil de notre droite une montagne qui n'en est séparée que par un petit vallon fort étroit. La crête de cette montagne domine tout le pays, et nous mène toujours avec la même supériorité jusqu'à une portée de fusil du lac. Je vais faire une grande redoute sur cette montagne, pour plus grande sûreté, quoiqu'elle soit si à portée de notre droite qu'il est du tout impossible que les ennemis puissent jamais l'occuper avant nous. Je vais aujourd'hui reconnaître tout cela, et je compte faire dans cet endroit au bord du lac un camp retranché où je mettrai quelques bataillons et quelques escadrons; après cela je suis persuadé qu'il sera impossible aux ennemis de passer entre le lac et nous.

Il reste un autre chemin aux ennemis pour aller à Brescia, lequel est derrière eux et que nous ne pouvons, par conséquent, leur ôter : c'est en passant par Sopra-Ponte et par Sant-Osetto; de là ils tombent à Nave et de Nave sur Brescia. Le marquis de Toralba occupe à présent le poste de Nave; mais, comme il n'est pas assez fort pour le soutenir contre toute l'armée des ennemis, je lui ai ordonné, en cas qu'il vînt un gros corps à lui de se retirer et de regagner les postes de l'Oglio; mais, comme il est essentiel d'empêcher le plus longtemps que nous pourrons les ennemis de se servir de ce débouché, je lui mande de le garder le plus longtemps qu'il pourra, sans pourtant s'exposer à être enlevé. Comme ce chemin est dans les montagnes, il est très-serré et fort rude, et il faudrait bien du temps aux ennemis pour y passer avec leur canon et leurs bagages, au lieu qu'en passant la Chiese sur les ponts que je vais faire construire à notre gauche nous pouvons gagner Brescia en pleine marche entre la Chiese et le naville, et nous aurons même le temps de choisir un poste près de Brescia, et peut-être même pourrons-nous empêcher les ennemis de déboucher dans la plaine de Brescia : ils ne peuvent prendre ce parti et laisser Salo en force. Si nous nous en rendions maîtres, comme cela pourra arriver, je les trouverai fort embarrassés sitôt qu'ils ne pourront plus tirer de secours par le lac

de Garde. La cavalerie ennemie qui était dans le Véronais n'a pas encore joint le prince Eugène. Je ne sais même si elle le joindra, car je ne vois pas bien où il la ferait subsister, étant resserré comme il est. Les nouvelles de Vérone portent qu'elle marchait à grandes journées, mais qu'il lui a mandé de demeurer aux environs de Riva et dans le val Judicaria jusqu'à nouvel ordre. S'il veut remarcher dans le Véronais, il trouvera le Mincio bien retranché, et il ne peut point nous surprendre, puisqu'il lui faut cinq ou six jours pour y aller, et que d'ici, en dix heures je puis faire passer des troupes sur le Mincio.

Je me flatte que par le compte que j'ai l'honneur de rendre à votre majesté, qui est très-juste et très-véritable, elle sera contente de notre situation, et qu'elle trouvera celle des ennemis un peu forcée. Pour moi, je trouve la nôtre si bonne, que, lorsque j'aurai été encore quelques jours ici, j'ai pris le parti de regagner l'armée de Piémont pour la mettre en mouvement. Je ne perdrai pas un moment pour prendre Chivas et établir l'armée de votre majesté devant Turin, car, quand cela sera une fois fait, ma présence n'y sera plus nécessaire, et je serai en état de venir ici m'opposer au prince Eugène, en cas qu'il lui vienne des secours considérables, car sans cela je ne crois pas qu'il puisse nous inquiéter.

Les régiments de Leuville et de Solre sont ici. J'espère que celui de la Marine y sera demain. Et quoique cette armée soit belle et bonne, votre majesté me paraît si fort désirer qu'on la fortifie, que j'envoie ordre au régiment de l'Ile-de-France, qui est un des meilleurs et des plus nombreux de l'armée de Piémont, de s'y rendre au plus tôt.

Nous avons perdu M. de Vaubecourt; je le regrette infiniment, et votre majesté y perd un homme aussi valeureux qu'il y en ait dans les armées et des plus zélés pour son service.

Les ennemis, dans la course qu'ils ont faite dans le Milanais, ont pris tout l'équipage de M. de Montgon; c'est une perte considérable pour lui; mais elle se peut réparer sans qu'il en coûte rien à votre

majesté, en lui donnant les douze mille francs que le pays avait accordés à M. de Vaubecourt. J'attendrai sur cela ses ordres.

Chaque jour M. le duc de Vendôme prit de nouveaux avantages sur la position des ennemis. Le 25 il fit placer dix pièces de canon sur un plateau situé à la gauche de la ligne d'infanterie, et si près de leur camp qu'une partie de leur droite qui tenait à Gavardo fut forcée de se reculer. Le lendemain, pour mieux fermer les passages entre la droite de l'armée et le lac de Garde, on occupa les châteaux de Monengo et de Soyanne, ainsi qu'une chapelle près de laquelle était une ancienne redoute revêtue. Il ne restait aux ennemis que le passage de Sant-Osetto dont M. le duc de Vendôme fait mention dans sa dépêche : c'était le grand chemin de Gavardo à Brescia; et, quoique très-étroit et très-difficile pour des équipages, il n'était pas impraticable. M. le duc de Vendôme avait fait occuper ce poste, ainsi qu'on l'a vu précédemment, par un détachement de huit cents hommes d'infanterie et de deux cents chevaux, sous les ordres de M. de Toralba; mais dès le 21, les ennemis, s'en étant approchés, y avaient surpris deux compagnies de grenadiers espagnols et, malgré leur défense opiniâtre, les avaient forcées de se rendre prisonnières de guerre. M. de Toralba s'était retiré avec le reste de son détachement à Nave, plutôt pour observer les ennemis que pour les empêcher de déboucher dans la plaine, n'étant pas assez en force pour leur résister.

Quelque important que fût cet objet, M. le duc de Vendôme, pressé d'aller prendre le timon des affaires en Piémont, et jugeant avoir mis celles de Lombardie en assez bon état pour que M. le grand-prieur pût les maintenir, lui laissa le soin de pourvoir aux moyens de rendre inutile aux ennemis le

débouché de Sant-Osetto, et lui recommanda principalement, si, pour s'opposer aux entreprises de M. le prince Eugène dans le Brescian, il se trouvait forcé de marcher par sa gauche, de le faire en longeant le naviglio de Gavardo à Brescia. Il se mit ensuite en chemin le 28, pour se rendre en Piémont et se disposer à aller mettre le siége devant Chivas, ensuite devant Turin.

Après son départ, le premier objet dont s'occupa M. le grand-prieur fut de reconnaître les moyens de soutenir M. de Toralba, et de le mettre en état de défendre le débouché de Sant-Osetto. Il alla le 29 avec mille chevaux et dix compagnies de grenadiers reconnaître le pays des environs de Brescia, Roncadelle, Torbole, Poncaralle et Ghedi; mais sa reconnaissance fut peu satisfaisante, et, sur le rapport qu'on lui fit de la facilité qu'avaient les ennemis de se porter à travers les montagnes par une infinité de chemins, sur Nave, il jugea ce poste insoutenable. En conséquence, il donna ordre à M. de Toralba de se retirer à Palazzuolo, et se borna à faire occuper sur la Mella et sur les navilles quelques postes qu'il reconnut pouvoir assurer une communication avec lui. En même temps, pour se procurer un passage sur la Chiese, qui n'était point guéable, et un moyen d'inquiéter et d'éclairer les ennemis sur leur droite, il fit construire un pont à la gauche de son camp, à l'endroit que M. le duc de Vendôme lui avait indiqué. Il fut achevé le 31, et le même jour on en fit usage pour tomber sur un fourrage que les ennemis faisaient dans les environs de Goglione. On s'empara en même temps d'une cassine située au delà du pont, sur le naviglio qui descendait de Gavardo à Brescia. Les ennemis, avec un gros corps d'infanterie et du canon, l'attaquèrent la nuit suivante, et, l'ayant entourée, ils parvinrent à briser les portes; mais les quatre compagnies de

grenadiers qui l'occupaient sous les ordres de M. de Narbonne, lieutenant-colonel du régiment de Mirabeau, en défendirent l'entrée avec la baïonnette, et se conduisirent avec tant de fermeté qu'ils donnèrent le temps à deux brigades d'infanterie et aux dragons à pied d'arriver à leur secours, ce qui força les ennemis à renoncer à leur entreprise. L'affaire fut vive. Il y eut dans les troupes françaises vingt officiers et deux cent vingt-six soldats ou dragons tués ou blessés, et la perte des ennemis fut estimée à neuf cents hommes.

La position de la cassine qui tenait le chemin de Gavardo à Brescia, et les efforts qu'avaient faits les ennemis pour s'en emparer, firent juger à M. le grand-prieur de l'intérêt qu'ils avaient de ne pas la laisser entre les mains des Français; c'est pourquoi, après l'action, non-seulement il y mit un gros détachement, mais il en plaça aussi un autre à la tête du pont du naviglio, et dès le lendemain matin il commanda trois mille travailleurs pour retrancher la cassine, et pour faire un retranchement depuis le naviglio jusqu'à la Chiese. On travaillait d'un autre côté à accommoder les châteaux qu'on occupait entre la droite du camp et le lac de Garde, et à faire des coupures aux chemins que les ennemis auraient pu pratiquer dans cette partie; tous ces ouvrages furent achevés le 5. M. le grand-prieur jugea alors que les passages de sa droite et de sa gauche étant par là entièrement fermés aux ennemis, et que leur armée ne pouvant subsister où elle était, il ne leur restait de ressource que de se pratiquer dans les montagnes des chemins pour se porter sur Brescia. Cela lui parut d'autant plus vraisemblable qu'il apprit qu'ils avaient déjà avancé dans cette partie un corps de trois mille hommes dont la cavalerie campait à Nave, et dont l'infanterie occupait Sant-Osetto. Comme ils avaient retiré du bas Pô le détachement qu'ils y avaient

précédemment envoyé, M. le grand-prieur en retira de même deux bataillons et six escadrons des troupes qui étaient à la droite de ce fleuve sous les ordres de M. de Châteaumorant. Il n'y laissa qu'un bataillon et quatre escadrons. Le corps de l'armée se trouva alors composé de trente-neuf bataillons et cinquante-trois escadrons; le reste des troupes était répandu sur le Mincio, au nombre de quatre bataillons et cinq escadrons, et M. de Toralba, avec quatre bataillons et quatre escadrons, gardait le haut Oglio.

Il paraît que M. le grand-prieur fut plus confiant que jamais dans les avantages de sa position, et qu'il se persuada que non-seulement M. le prince Eugène n'était pas assez en force pour tenter de déboucher devant lui, mais aussi qu'il hésiterait à porter son armée sur Brescia, parce qu'en s'éloignant ainsi du lac de Garde il se priverait de tous les secours que l'Allemagne pouvait lui fournir. Cependant les avis de toutes parts confirmèrent que le corps des ennemis qui s'était avancé à Sant-Osetto et à Nave se renforçait chaque jour, qu'on y établissait des fours, et que M. le prince Eugène faisait ouvrir les chemins dans les montagnes: tout annonçait sa marche prochaine sur Brescia et des projets de sa part sur le haut Oglio. M. de Medavi, M. le prince de Vaudémont et M. de Saint-Fremont firent à M. le grand-prieur les représentations les plus fortes et les instances les plus vives pour lui faire connaître le danger qu'allait courir et l'Oglio et le Milanais, et pour l'engager à prévenir les ennemis dans cette partie; mais M. le grand-prieur, seul de son sentiment, et regardant la partie de Moscoline comme la plus importante, résolut de ne point abandonner sa position et de ne point faire de mouvement jusqu'à ce que M. le prince Eugène fût décampé. Il jugeait qu'alors il serait en état de le suivre d'assez près pour

l'empêcher de rien entreprendre. Il prit même quelques précautions pour pouvoir le faire avec plus de diligence et moins d'embarras. Le 10 il envoya ses gros bagages à Castiglione delle Stiviere, et, afin d'avoir des troupes à portée de devancer l'armée, il fit passer les huit escadrons qui étaient à Drugolo, sous les ordres de M. de Cappy, qu'il remplaça par trois cents chevaux pour l'escorte des convois. Le 13 il fit marcher à Montechiaro, sous les ordres de M. de Louvigny, les quatre bataillons et les cinq escadrons qui étaient restés sur le Mincio; il ne laissa au bas Pô que quatre escadrons, et dans les places onze bataillons. Par cette disposition il se mit en état de renforcer le corps de l'armée, et d'avoir pour agir du côté du Brescian et du haut Oglio quelques bataillons et escadrons de plus que par la disposition qu'il avait faite le 20 du mois précédent.

Telle était la situation des affaires en Lombardie le 13 juin, tandis qu'en Piémont M. le duc de Vendôme commençait ses opérations, ayant assemblé son armée le 8 à Salugia pour marcher à Chivas.

Toutes les troupes que M. le grand-prieur rapprocha de lui devaient être rendues à leur destination le 16. M. le prince Eugène, de son côté, travaillait à rassembler tous ses moyens, à ouvrir ses marches sur Sant-Osetto et Nave, et l'on sut qu'il n'attendait pour se mettre en mouvement que l'arrivée du reste de ses troupes, qui venait d'Allemagne. On n'estimait encore qu'à vingt-trois mille hommes tout ce qu'il avait pu rassembler jusqu'alors, et ce fut un des principaux motifs qui engagèrent M. le grand-prieur à persister dans le plan défensif auquel il s'était déterminé. Mais avant de commencer le récit de ses opérations ultérieures et celui des manœuvres de M. le prince Eugène, on croit que c'est ici le lieu de faire connaître les raisons sur lesquelles MM. de Vaudémont, de Medavi et

de Saint-Fremont fondèrent les représentations qu'ils lui firent sur la nécessité de prendre des mesures pour ne pas se laisser prévenir par les ennemis. Elles sont expliquées dans les différentes lettres que ces généraux écrivirent à la cour et à M. le duc de Vendôme, dès qu'ils furent instruits des dispositions que faisait M. le prince Eugène pour se procurer la facilité de marcher sur Brescia.

Si l'on en juge par les dépêches de M. le grand-prieur, une incommodité l'empêcha pendant plusieurs jours de monter à cheval et d'aller reconnaître lui-même le pays pour chercher du côté de Ponte-Gattello une position où il pût placer un corps qui communiquât à l'Oglio, et qui, en se portant sur cette rivière, dans le cas où M. le prince Eugène marcherait de ce côté-là, donnât le temps d'y arriver avec le reste de l'armée; mais, informé par différentes voies que ce prince avait fait passer ses gros bagages avec une partie de son artillerie à Sant-Osetto, et que les Palatins, qui étaient les dernières troupes qu'il attendait, le joindraient incessamment, il partit le 19 de Moscoline avec cinq cents grenadiers et mille chevaux pour aller faire cette reconnaissance.

Elle fut peu satisfaisante : il trouva que le corps qu'il placerait à Ponte-Gattello serait trop éloigné de lui et si près des ennemis qu'il courrait beaucoup de risques. D'ailleurs, tenant toujours à l'idée qu'il avait de ne quitter la position de Moscoline que lorsque la marche de M. le prince Eugène sur Brescia serait entièrement déterminée, il craignit que ce prince, en dérobant une marche de nuit, n'allât se placer entre ce corps et Palazzuolo, et par là ne lui ôtât tout moyen de se rejeter sur l'Oglio. D'après ces considérations, il jugea que le seul parti à prendre était d'envoyer sur cette rivière un nombre de troupes assez considérable pour lui donner le temps d'y

arriver avec le reste de l'armée. Cette précaution lui parut d'autant plus nécessaire que de Nave à Palazzuolo il n'y avait que vingt-trois milles de chemin, tandis que Moscolme en était éloigné de quarante-quatre milles. Ce fut le seul moyen par lequel M. le grand-prieur se jugea capable de soutenir en même temps et le côté de l'Oglio et le Mincio. Cependant, dans la crainte de trop s'affaiblir devant M. le prince Eugène, il différa le mouvement des troupes qu'il se proposait de faire marcher sur l'Oglio.

Le prince Eugène profita de ce retard; et après avoir fait successivement défiler à travers les montagnes son artillerie, ses équipages et une partie de ses troupes, du nombre desquelles étaient les Palatins, il décampa dans la nuit du 21 au 22 de Gavardo avec ce qui y était resté de troupes, et marcha à Nave, d'où le corps qui y était se porta le même jour au pont de la Mella, près de Brescia, sur le chemin de cette ville à Palazzuolo.

On ne s'aperçut du mouvement de l'armée de M. le prince Eugène que le 22 au matin, et M. le grand-prieur, assuré par le rapport de ses détachements que non-seulement Gavardo, mais aussi Salo, étaient abandonnés, n'hésita plus à marcher aussi pour gagner en toute diligence l'Oglio. Sa marche ne fut pas ce jour-là aussi prompte qu'il l'aurait désiré, parce qu'il fallut faire une distribution de pain pour quatre jours et lever le pont de la Chiese. Cependant l'armée alla camper à Montechiaro, où elle passa la rivière pour faciliter la marche du lendemain, et M. de Louvigny fut détaché avec trois bataillons et trois escadrons pour aller à Ostiano joindre M. de Toralba sur le haut Oglio.

Pendant la nuit suivante, M. de Cappy marcha avec cinq cents chevaux vers Ponte-Gattello pour avoir des nouvelles des ennemis, et à la pointe du jour l'armée se remit en marche

sur deux colonnes, et prit le chemin de Ghedi et de Montirone. Quelques heures après, M. de Cappy, détaché en avant de l'armée, manda qu'il avait rencontré aux Chiaviche un parti des ennemis, et qu'il l'avait poussé jusqu'à Ponte-Gattello, où il tenait. M. le grand-prieur lui ayant envoyé un renfort de cent dragons, il chassa les ennemis du pont et apprit que leur armée campait à Torbole et Roncadelle, peu loin de Brescia. Sur cette nouvelle, M. le grand-prieur craignit qu'en passant la Mella aussi près d'eux[1] il ne fût forcé de combattre dans une situation désavantageuse; il se jeta sur sa gauche lorsqu'il fut arrivé à Montirone, et alla camper à Bagnolo, la droite en avant de ce village et appuyée à un naviglio profond, le front du camp couvert d'un autre naviglio.

Le 24 l'armée marcha encore et passa la Mella à Manerbio, où elle prit un camp très-avantageux, la droite à Manerbio, la gauche à Bassano, le front couvert par un naviglio qui, entourant Bassano, couvrait la gauche, de même qu'un autre naviglio couvrait la droite.

En arrivant dans ce camp, M. le grand-prieur apprit que les ennemis étaient encore à Torbole et Roncadelle, et quelques avis assurèrent que M. le prince Eugène ne s'y était arrêté que pour attendre son artillerie. M. le grand-prieur, jugeant alors avoir assez gagné de terrain avant que ce prince se fût avancé davantage vers l'Oglio, et craignant encore qu'il ne fît une contre-marche vers le Mantouan, se détermina à faire séjourner l'armée et à profiter de ce séjour pour arranger ses subsistances et pour faire reposer les troupes. M. de Saint-Fremont ne fut pas de cet avis, et fit tous ses efforts pour l'engager à marcher sans perdre de temps derrière l'Oglio; mais M. le grand-prieur ne changea point de sentiment.

[1] C'était à Corticello que M. le grand-prieur s'était proposé de passer cette rivière.

Le 25 on fit venir au camp deux convois de pain, l'un de Soncino, l'autre de Castiglione, sous l'escorte de gros détachements commandés par MM. de Miroménil et des Roseaux. Pendant ce temps M. le grand-prieur se rendit à Pontevico pour y faire faire par les Vénitiens deux ponts au-dessous de ce lieu, qui était à trois milles du camp. De retour à Manerbio, on vint lui dire qu'on voyait beaucoup d'infanterie fort près de la garde de cavalerie de la droite; et, ayant reconnu par lui-même la vérité de ce rapport, il jugea que ce corps ne pouvait pas être si près de lui sans être soutenu, ce qui l'engagea à faire ses dispositions pour recevoir le combat. L'armée se mit en bataille, la première ligne sur le naviglio qui couvrait le camp; trois brigades d'infanterie avec deux régiments de dragons furent placés à Bassano, soutenus d'une partie de la cavalerie, qui s'avança sur le naviglio qui était à la gauche. On mit dans Manerbio quatre pièces de canon, autant à Bassano, le reste de l'artillerie sur le front de la première ligne. M. le grand-prieur fit travailler les troupes à relever la terre devant elles pour se mettre à l'abri du canon dans le cas où M. le prince Eugène réduirait son entreprise à une canonnade.

L'armée passa la nuit au bivouac, et pendant ce temps celle des ennemis se retira. On ignora pendant la journée du 26 ce qu'elle était devenue; mais un détachement des troupes de M. des Roseaux, posté à Orci-Novi pour couvrir la marche d'un des convois qui venaient à l'armée, étant arrivé à Manerbio après avoir traversé le milieu du pays par Pompejano et Verola, sans avoir rencontré les ennemis, M. le grand-prieur jugea que le prince Eugène ne s'était point éloigné de la Mella; il résolut, en conséquence, de ne point abandonner son poste, où il se crut en état de donner la main au haut et au bas Oglio, et de prévenir le prince Eugène s'il venait à lui

dérober une marche. Ce ne fut que le 26 au soir qu'il fut informé que ce prince avait marché deux heures avant le jour, prenant le même chemin qu'il avait tenu pour se porter sur Manerbio, et qu'il regagnait Torbole et Roncadelle. Ayant appris en même temps par des déserteurs qu'en effet lorsqu'il s'était présenté à Manerbio il avait avec lui son armée et son artillerie, et qu'il n'avait fait cette démarche que dans l'espoir d'attaquer son arrière-garde s'il eût décampé pour marcher à l'Oglio, il s'applaudit d'être resté dans sa position, et jugea que M. le prince Eugène ne faisait une marche rétrograde que pour aller chercher des subsistances du côté de Brescia. Cette idée le confirma dans la résolution qu'il avait prise de ne faire aucun mouvement jusqu'à ce que ceux des ennemis fussent plus décidés. Instruit du gonflement des eaux de l'Oglio, qui rendait tous les gués impraticables, il était dans la confiance que M. de Toralba avec les sept bataillons et les sept escadrons qu'il avait à ses ordres, était en état de disputer pendant vingt-quatre heures le passage de l'Oglio, et que ce temps serait plus que suffisant pour arriver à son secours avec l'armée. M. de Saint-Fremont revint à la charge pour le presser de se porter derrière l'Oglio. M. le prince de Vaudémont, de son côté, craignant que M. le prince Eugène ne dérobât une marche, et jugeant que M. de Toralba n'était pas assez en force pour défendre l'Oglio, depuis Pontoglio jusqu'à Palazzuolo et jusqu'au lac de Côme, écrivit de nouveau à M. le grand-prieur pour lui faire connaître le danger auquel il laissait cette partie exposée; toutes leurs représentations furent vaines. M. le duc de Vendôme pensait ainsi que M. le prince de Vaudémont qu'il convenait de renforcer M. de Toralba; mais, en même temps, craignant que M. le prince Eugène ne portât des têtes sur l'Oglio pour engager M. le grand-prieur à y envoyer des troupes,

et que tout à coup il se portât sur lui au moment où il serait dégarni, présumant d'ailleurs que M. le prince Eugène n'entreprendrait rien sur l'Oglio avec toute son armée sans avoir pris auparavant un établissement solide, il manda à M. le grand-prieur de n'envoyer qu'avec beaucoup de circonspection des troupes sur cette rivière, et de s'attacher en même temps à ne prendre avec l'armée que des postes avantageux; surtout de tenir les ennemis au plus près, et de ne point passer la Mella, où il ne pourrait trouver aucune bonne position.

M. le prince Eugène justifia les conseils de M. le prince de Vaudémont et de M. de Saint-Fremont. Il ne s'était présenté à Manerbio qu'avec sa cavalerie et des dragons à pied, et n'avait fait cette démarche que pour cacher un mouvement plus important. Pendant ce temps son infanterie et ses équipages défilaient vers Urago, et au lieu de s'arrêter à Roncadelle, comme l'avait imaginé M. le grand-prieur, il avait rejoint son infanterie avec une telle diligence, que le 27, à midi, il arriva sur l'Oglio avec son avant-garde, passa cette rivière au gué vis-à-vis de Calcio et Pumenengo, força quatre compagnies de grenadiers qui gardaient ces deux postes de les abandonner et de se retirer derrière le naviglio Palavicini, d'où il les chassa après quelque résistance de leur part. Il prit ensuite le château de Calcio, dont la garnison, composée de cinquante Espagnols, se rendit prisonnière; il fit jeter un pont sur la rivière, et, après l'avoir passée pendant la nuit suivante avec son armée, il campa entre le naviglio Pamphilio, le naviglio di Cremona et l'Oglio, la droite vers Cividate, la gauche à Calcio, où il prit son quartier; il laissa un corps d'infanterie à Urago pour la sûreté de ses fours et pour couvrir son pont.

M. le grand-prieur, averti seulement le 28, à neuf heures du matin, des mouvements de M. le prince Eugène, détacha

aussitôt M. de Saint-Fremont et M. le chevalier de Luxembourg, avec tous les grenadiers, cinquante hommes par bataillon et les quatre régiments de dragons, pour aller avec toute la diligence possible couvrir Soncino, et les menus équipages furent envoyés à Ostiano, où étaient déjà les gros bagages. En même temps l'armée décampa de Manerbio, alla passer l'Oglio sur deux ponts qui avaient été construits au-dessous de Pontevico, et campa à Bordolano. Le lendemain 29 M. le grand-prieur mena l'armée à Soncino, où elle campa la droite à la ville, la gauche s'étendant vers Crema, et elle commença à se retrancher. Ces deux marches furent très-longues et fort pénibles, à cause de la grande chaleur, qui fit périr plus de cent soldats, et parce que, M. le grand-prieur ayant négligé de faire ouvrir les chemins, l'armée marcha sur une seule colonne; outre cela le désordre se mit parmi les troupes : elles se débandèrent, pillèrent le pays; beaucoup de maraudeurs furent assommés par les paysans; un grand nombre ne rejoignit ses drapeaux que quelques jours après. Si l'on en juge par une lettre de M. de Medavi, on perdit les bateaux des deux ponts, et en abandonnant Desenzano on laissa aux ennemis les barques que M. de Laubepin avaient armées; on eut bien de la peine à en retirer l'artillerie et les agrès.

Lettre de M. le grand-prieur à M. de Chamillart.

Du camp de Soncino, 30 juin 1705[1].

Je vous avoue, monsieur, que je suis au désespoir, bien qu'il n'y ait nullement de ma faute à ce qui vient d'arriver : voici le fait. J'avais lieu de croire que M. de Toralba, avec les forces qu'il avait, aurait pu, du moins pendant vingt-quatre heures, disputer le passage de l'Oglio aux ennemis, qui était plus qu'il ne m'en fallait par les dispositions que j'avais faites, et par la situation dans laquelle je me trouvais;

[1] Cette pièce se trouve en original dans les archives du dépôt de la guerre, vol. 1866, n° 137.

mais il n'a pas daigné ni fortifier ni garder les deux seuls endroits dangereux, qui sont les gués de Calcio et de Pumenengo, ou du moins il les a gardés si faiblement, que cela ne vaut pas la peine d'en parler, ce qui a fait que les ennemis ont passé le gué de Calcio et y ont établi un pont sans perdre un seul homme. Vous remarquerez que M. de Toralba n'avait à garder que depuis ces gués-là jusqu'à Palazzuolo, parce que je protégeais assez la tête de l'Oglio avec l'armée. M. de Toralba a fait encore mieux, car, lorsqu'il a vu les ennemis passer, il n'avait d'autre parti à prendre que de se retirer avec ses troupes derrière l'Adda, laissant seulement trois cents hommes dans le château de Palazzuolo, qui est fort bon; mais il s'est contenté d'envoyer sa cavalerie derrière l'Adda, et s'est jeté dans Palazzuolo avec sept bataillons, ayant mis trois cents hommes dans Pontoglio qui ne vaut rien du tout. Vous voyez bien, monsieur, que la tête lui a absolument tourné. M. de Sartiranne en fit à peu près de même à M. de Vendôme dans le château de Stradella.

M. de Medavi m'assure que Palazzuolo n'est pas insultable et est très-retranché, et que le château, dans lequel on ne peut empêcher les troupes de se retirer si elles étaient forcées dans la ville, est si bon, qu'il devrait durer quinze jours, étant bien défendu. Cependant je reçus hier une lettre de M. de Toralba, en chiffre, par laquelle il m'assure qu'il sera emporté s'il est attaqué, et je ne serai point surpris si à la première approche des ennemis il demande à capituler et se rend sans tirer un coup. Ce qu'il y a de pis, c'est que l'entre-deux du camp des ennemis, qui sont à présent à Calcio, Cividate et Martinengo, est si coupé de navilles, qu'il m'est aussi impossible d'aller à eux qu'à eux de venir à moi, ce qui rend, comme vous voyez, Palazzuolo insecourable. Je fis réponse hier à M. de Toralba, et je lui mandai de se retirer par la montagne pendant la nuit, si les ennemis ne le serrent pas de trop près; et en cas que cela lui soit impossible, de défendre la ville de Palazzuolo le plus vigoureusement qu'il pourra, et de se retirer après cela dans le château avec le monde qui lui restera. S'il exécute bien cet ordre, le prince Eu-

gène ne laissera pas d'être embarrassé à le prendre; il gagnera du temps, qui est une chose précieuse dans la conjoncture présente, et peut-être qu'il me donnera lieu de le délivrer, s'il veut mieux défendre Palazzuolo qu'il n'a fait l'Oglio. Je suis bien sûr que s'il y avait pareil nombre de troupes françaises dans Palazzuolo, le prince Eugène ne prendrait pas la ville et le château en trois semaines. Comme j'ai vu avec la dernière douleur qu'il n'était plus question de l'Oglio, j'ai si bien forcé la marche que je suis venu avec l'armée de Manerbio ici en un jour et demi. Il m'en coûte quarante ou cinquante soldats, que j'ai eu le chagrin de voir mourir à mes yeux de coups de soleil. J'ai mis ma droite à Soncino et ma gauche vers Crema.

Un trompette que j'avais envoyé à l'armée des ennemis pour un échange de prisonniers vient d'arriver; il était présent quand les ennemis ont passé l'Oglio; le gué était si mauvais que Zriny s'est noyé en le passant avec cinquante-quatre cavaliers. Le même trompette assure que les ennemis ne faisaient que tâter, et qu'ils ne seraient jamais passés, s'il y avait eu de l'autre côté un bataillon dans un boyau. Le prince Eugène est campé le long de l'Oglio, sa gauche à Calcio et sa droite tirant sur Cividate. Il a ses fours à Urago, avec un corps d'infanterie qui couvre son pont. Je m'en vais faire une promenade, et demain j'aurai l'honneur de vous rendre compte de la situation que je veux prendre, qui rendra inutile ce beau passage de l'Oglio qui va faire tant de bruit mal à propos, et qui n'assurera pas moins la tranquillité des siéges de Chivas et de Turin. Je vous supplie, monsieur, que l'article des Espagnols reste entre vous et moi, car je ne veux point de tracasserie avec eux, ni avec M. le prince de Vaudémont.

Les motifs allégués dans la lettre de M. le grand-prieur, pour se disculper des fautes qu'il rejeta sur M. de Toralba, ne le justifièrent point aux yeux de la cour, ni dans l'esprit de M. le duc de Vendôme. Ce général même, aussi irrité contre

lui qu'effrayé des malheurs qui pouvaient résulter de sa mauvaise conduite, ne fut pas plus tôt informé de ce qui venait de se passer, qu'il se détermina à aller lui-même chercher à rétablir les affaires, en laissant à M. le duc de la Feuillade la direction de celles du Piémont, et le soin de finir le siége de Chivas, devant lequel il avait ouvert la tranchée le 19. Il résolut aussi de mener avec lui neuf bataillons et dix escadrons de son armée, et donna des ordres pour que l'infanterie s'embarquât à Crescentino[1].

La cour de son côté, en désapprouvant la conduite de M. le grand-prieur, lui rappela les ordres qu'elle lui avait donnés précédemment, relativement à la nécessité de porter toute son attention à empêcher les ennemis de déboucher de leurs montagnes; elle lui fit connaître le dérangement que les succès de M. le prince Eugène allaient occasionner dans les affaires du Piémont, et lui recommanda, s'il ne pouvait parvenir à lui faire repasser l'Oglio, du moins de prendre de si bons postes et de faire de si bonnes dispositions, qu'il ne pût passer l'Adda. La cour ne dissimula pas non plus à M. le duc de Vendôme le tort qu'il avait eu de confier des postes importants à des officiers sur lesquels il ne pouvait pas compter; elle lui rappela de nouveau l'importance dont il était de ne pas permettre au prince Eugène de se joindre au duc de Savoie; et, prévoyant que pour arrêter les progrès de ce prince du côté de la Lombardie il allait être dans la nécessité de renforcer M. le grand-prieur aux dépens de l'armée du Piémont, elle lui laissa la liberté de différer l'entreprise du siége de Turin, plutôt que de s'exposer à voir M. le prince Eugène pénétrer dans le centre de l'Italie.

[1] M. de la Feuillade, depuis son expédition dans le comté de Nice, était resté en Dauphine. M. le duc de Vendôme lui manda de le joindre, sans perdre de temps, à son camp devant Chivas.

Quelque espérance que M. le grand-prieur donnât à la cour de rendre infructueux les succès que ce prince venait d'avoir, il ne fut pas longtemps sans reconnaître qu'il était hors d'état de tenir devant lui dans son camp de Soncino, et il se prépara à se retirer derrière l'Adda. Dès le 1er juillet il détacha M. le chevalier de Broglie avec sept bataillons et trois escadrons de dragons, pour aller pourvoir à la sûreté de cette rivière depuis Cassano jusqu'à Lecco, et occuper les retranchements qu'on y avait faits. Il s'y trouvait déjà neuf escadrons espagnols et deux de troupes françaises. Les nouvelles qu'il reçut le même jour accélérèrent sa retraite. M. de Toralba, après avoir, suivant ses ordres, laissé deux cents hommes dans le château de Palazzuolo, s'était retiré avec le reste de ses troupes et celles que commandait M. de Louvigny, et, ayant pris le chemin de Bergame pour gagner l'Adda, il avait été attaqué près de Ponte San-Pietro, à une lieue de cette ville, par mille grenadiers et un corps de cavalerie commandé par M. le prince Joseph de Lorraine. Après s'être défendu pendant quelques heures, il avait été obligé de se rendre prisonnier de guerre avec mille ou onze cents hommes; mais M. de Louvigny, qui faisait son avant-garde, s'était échappé par les montagnes avec son régiment et les débris de quelques autres. Ce malheur fut suivi de la perte de Palazzuolo et de Pontoglio, dont les ennemis s'emparèrent. Les cinq cents hommes qui gardaient ces deux postes furent faits prisonniers, et l'on perdit environ six mille sacs de grain ou de farine.

Au moment où M. le grand-prieur fut informé de ces désastres, il ordonna que l'on fît partir, le lendemain 2, tous les équipages, pour aller à Lodi, et le 3 l'armée décampa de Soncino, et, marchant sur deux colonnes, se rendit à Ombriano, où elle campa, la droite à Crema, la gauche s'étendant vers Lodi,

son front et ses flancs couverts par de grands navilles. Ombriano fut occupé par deux brigades d'infanterie; il ne resta à Soncino que cinquante hommes de troupes françaises avec la garnison espagnole, composée de deux cents hommes et de trente dragons. Pendant la marche, M. de Châteaumorant, qui avait été détaché avec cinq cents chevaux pour la couvrir, rencontra une troupe de quatre-vingts chevaux des ennemis, qu'il poussa jusqu'à Fontanella, et ramena des prisonniers.

Lettre de M. le grand-prieur à M. de Chamillart.

Du camp d'Ombriano, 4 juillet 1705[1].

Je n'entrerai point, monsieur, dans le détail du malheur qui vient d'arriver à M. de Toralba, lequel a été pris à trois milles par delà Bergame, avec une partie des troupes qu'il conduisait. Il avait, selon mes ordres, évacué Palazzuolo, en laissant deux cents hommes dans le château, pour amuser quelques jours le prince Eugène et me donner le temps de me disposer comme j'aurai l'honneur de vous en rendre compte tout présentement. Si M. de Toralba avait voulu se tenir dans la montagne, il n'aurait perdu personne; mais, après avoir passé Bergame de deux milles, il a voulu passer une petite plaine dans laquelle il a été joint et investi par la cavalerie des ennemis. Louvigny, voyant cela, a gagné les montagnes avec son régiment, celui de Naples et quelques gens de ceux de Toralba, qui aurait pu encore se tirer d'affaire avec Louvigny, s'il avait fait un effort pour le joindre et pour le suivre. Mais au lieu de cela il s'est laissé amuser pendant cinq heures sur une colline où il était, ce qui a donné le temps à l'infanterie des ennemis d'arriver; après quoi M. de Toralba a demandé à capituler et s'est rendu à discrétion : voilà, monsieur, comme cette affaire s'est passée. Louvigny doit avoir avec lui plus de la moitié du détachement; et s'il ne fallait pas échanger le reste qui est pris je vous jure que je compterais tout cela pour peu de chose ou, pour mieux dire, pour rien. Je crois que vous m'enten-

[1] Cette pièce se trouve en original dans les archives du dépôt de la guerre, vol. 1866, n° 161

dez bien, et si ç'avait été de notre infanterie française, je vous réponds que la cavalerie ennemie ne l'aurait pas empêchée de se retirer sans perdre un seul homme. Mais en voilà assez pour cet article.

Il faut que le prince Eugène ait trouvé de grandes difficultés pour arranger ses subsistances, ou qu'il n'ait pas tourné bien vivement ses projets du côté de l'Adda, puisqu'il m'a donné le temps de m'arranger comme je le ferai dans deux jours. De Broglie est présentement établi sur l'Adda depuis Cassano jusqu'à Lecco, avec sept bataillons et quatre escadrons. Je viens de recevoir une de ses lettres, par laquelle il me mande que l'Adda n'est guéable en aucun endroit, que je n'ai qu'à dormir en repos, et qu'il me répond sur sa tête que l'armée du prince Eugène ne le forcera en aucun endroit des postes qu'il occupe. C'est un officier très-soigneux et très-appliqué, et en qui l'on peut prendre toute sorte de confiance.

Pour moi, je suis venu ici avec le reste de l'armée, composée de trente-six bataillons et cinquante escadrons, et je m'en vais cette après-dînée reconnaître le pays vers Revere et Rivalta, afin de me porter un peu plus en avant pour protéger un pont que je fais faire sur l'Adda, entre Cassano et Lodi, pour communiquer facilement avec le corps du chevalier de Broglie et couvrir toujours Crémone. J'espère que cet arrangement plaira bien au roi. Pour moi, je me trouve bien soulagé d'avoir eu le temps de le faire, et vous pouvez assurer sa majesté de ma part que désormais nos postes seront bien gardés, puisqu'ils sont confiés à ses seuls officiers et à ses seules troupes.

Je conviens, monsieur, que la licence de l'armée a été considérable; comme vous savez que la cruauté n'est pas mon vice, j'ai fait ce que j'ai pu pour la contenir par la douceur et par les retenues que j'ai fait faire sur les troupes; mais en conséquence des ordres positifs du roi, que vous avez eu la bonté de m'envoyer par une de vos dernières lettres, je vois bien qu'il m'est indispensable d'exercer les dernières rigueurs tant sur le soldat que sur l'officier, qui a encore plus tort que lui. On pend actuellement trois cavaliers du régiment de la Reine, dont l'un est de la compagnie du sieur Sinot, que

je viens d'envoyer en prison dans le château de Lodi. Comme c'est un vieil officier et un galant homme, je crois qu'il suffira pour cette première fois que le roi lui fasse la peur sans le casser. Sa majesté peut être assurée que je n'oublierai rien pour discipliner son armée autant qu'elle le désire et qu'elle le doit être effectivement. J'espère que j'en viendrai dans peu à bout, et sa majesté sera contente de moi sur cela, comme elle le sera toujours de toutes les choses dont elle me fait l'honneur de me charger.

Lettre de M le prince de Vaudémont à M. de Chamillart. Milan, 7 juillet 1705[1].

Depuis la dernière lettre que j'ai eu l'honneur de vous écrire, par laquelle je vous mandais que j'avais prié M. de Chemerault d'aller rendre compte à M. de Vendôme de l'état où étaient les choses sur l'Oglio, il en revint avant-hier au soir. La surprise où en est M. de Vendôme est des plus grandes, et sa colère ne peut s'exprimer; il a enfin résolu de se rendre à l'armée de Lombardie pour le 12. Dix bataillons qu'il fait embarquer à Crescentino joindront ladite armée le même jour, et sept escadrons aussi qui viennent par terre. Il a dépêché des courriers à M. le duc de la Feuillade pour le faire venir en Piémont. Si tout cela s'était fait à l'avance, nous n'en serions pas où nous en sommes aujourd'hui. M. le grand-prieur, qui était venu camper à Soncino, comme je vous le mandais, monsieur, par ma dernière lettre, et qui s'y était même retranché, en décampa tout d'un coup le 3, ce que j'ai appris à mon grand étonnement, et qu'il avait passé le Serio et s'était venu camper à six milles de Lodi, la droite à Crema et sa gauche à l'Adda, laissant par ce mouvement la liberté aux ennemis d'attaquer et de prendre Soncino à sa vue; car d'où est M. le grand-prieur, il faudrait qu'il repassât le Serio à la vue des ennemis, manœuvre impraticable. Si bien que voilà notre armée à l'Adda, et les ennemis maîtres de toute la Gera d'Adda et du cours de l'Oglio dans le Crémonais. Cette situation me parut si sensible, que, dès que je l'appris, je dépêchai un courrier à M. de

[1] Cette pièce se trouve en original dans les archives du dépôt de la guerre, vol. 1866 n° 188.

Saint-Fremont, le priant de venir me parler aux Capucins de Lodi, où je lui donnai rendez-vous pour tâcher avec lui d'apporter tout le remède qui se pourrait à une démarche si importante et laquelle met ce pays-ci dans une terrible consternation, et pour tâcher en même temps de faire remédier à l'excès de licence et de maraude qui se commet dans le Milanais, qui passe ce qui s'est jamais vu de plus horrible. M. le grand-prieur, à qui Saint-Fremont dit que je lui avais donné un rendez-vous, voulut en être; et hier, avant de partir d'ici pour m'y rendre, je dépêchai un courrier à M. de Vendôme, pour le tenir instruit du dernier mouvement qu'avait fait M. le grand-prieur en s'éloignant des ennemis et en s'approchant de l'Adda. Vous jugerez mieux, monsieur, de la surprise où il en sera lisant la même lettre qu'il m'a écrite et que je joins ici telle qu'elle est. Ce que nous pûmes faire hier au rendez-vous de Lodi, MM. de Saint-Fremont, de Montgon, de Bissy, de Chemerault et moi, après avoir fait voir à M. le grand-prieur, sans le persuader pourtant, la dangereuse situation où il avait mis les affaires, ce fut de le faire convenir de faire incessamment ouvrir des chemins par sa droite qui portent sur Soresina et sur Genivolta, des ponts sur tous les navilles et sur le Serio, le tout pour ne pas laisser prendre Soncino, et pour barrer aux ennemis le chemin de Crémone; et que par sa gauche, en cas que les ennemis de l'autre côté se portent au haut de l'Adda, il construirait incessamment un pont sur cette rivière, pour la faire remonter à des troupes qui s'opposeraient aux endroits où les ennemis voudraient la passer. C'est ce qui fut arrêté et mis par écrit et envoyé à M. de Vendôme par un courrier. Je ne vous dis pas après cela, monsieur, si les ennemis prennent un de ces deux partis, que M. le grand-prieur exécute rien de ce qui vient d'être réglé. Chemerault, qui lui a rapporté de terribles choses de la colère de M. de Vendôme, lui parlera fortement pour le lui faire exécuter; mais je doute qu'il y parvienne, car les conseils n'ont point de lieu, et ce qui s'est passé avec ceux qui lui en ont dû et pu donner marque bien qu'il n'en fait aucun cas. Je ne m'attacherais pas à ce détail, s'il n'était de la

dernière importance que le roi en soit informé, afin que sa majesté ne compte pas que les conseils de Saint-Fremont ni de personne aient lieu. Vous saurez d'ailleurs, monsieur, ce qui s'est passé là-dessus; en un mot je voudrais que M. de Vendôme soit déjà arrivé, comme je lui ai mandé encore cette nuit par un courrier; car je crains avec raison que M. le prince Eugène, qui prit avant-hier Palazzuolo, ne se mette en mouvement avant l'arrivée de M. de Vendôme, et je ne saurais me flatter que M. le grand-prieur fasse rien de ce que nous sommes convenus. Saint-Fremont, que j'emmenai hier coucher ici avec moi, s'en retourne à ce moment, et me promet de ne point se rebuter, et de faire de son mieux, surtout pour empêcher les scandaleux désordres qui se commettent. Vous pouvez, monsieur, assurer le roi que je travaille déjà à raccommoder les troupes qui ont été défaites à la malheureuse affaire de Toralba, et que, bien loin de me rendre sur rien, je renouvelle de force et de courage, comme il convient dans des cas comme celui-ci.

Je vous supplie aussi de rendre compte au roi que j'ai eu le bonheur de découvrir un nouveau dessein que les ennemis avaient sur Crémone par le moyen de quelque canaille, que j'ai fait prendre et qui commence à chanter. Le dessein était de faire couler jusqu'au nombre de deux mille hommes petit à petit dans un certain nombre de cassines qui sont aux environs de Crémone, de s'y tenir bien cachés jusqu'à ce qu'une nuit bien obscure leur donnât occasion de se glisser par un trou qu'ils prétendaient trouver à la muraille de la ville dans un fossé sec; mais ce trou avait été rebouché et plâtré quelques jours avant qu'on découvrit rien de tout ceci. Jusqu'ici il n'y a pas de gens de considération de nommés. Je ferai faire les informations qu'il convient, et ensuite une justice bien sévère de ce qui résultera. Cette découverte, jointe aux précautions et aux travaux que j'ai fait faire, nous met en état de ne rien craindre pour Crémone, toutes les fois que l'armée en sera à portée, ou qu'elle pourra jeter sept bataillons dans les retranchements nouveaux.

Le roi ne sera pas fâché de savoir que, malgré la disette de moyens

où je suis, j'en ai trouvé pour construire un pont sur le Pô, audit Crémone, lequel est achevé; sa majesté en sait la conséquence. Je vous supplie, monsieur, de rendre compte au roi de tout ce que j'ai l'honneur de vous mander, et d'assurer sa majesté que je n'oublierai rien de mon côté de tout ce que je croirai utile pour le bien de son service et du roi son petit-fils.

On ne voit par aucune lettre de M. le grand-prieur qu'il se soit mis en devoir d'exécuter ce dont on était convenu dans la conférence dont M. le prince de Vaudémont fait mention; il paraît au contraire que moins porté que jamais à suivre les conseils des généraux les plus expérimentés de l'armée, et persuadé que les manœuvres qu'il venait de faire ne procuraient à M. le prince Eugène que de faibles avantages, il s'en tint à croire que sa position le mettait en état non-seulement de répondre du salut de Crémone, mais que, lui assurant aussi le moyen de donner la main à M. le chevalier de Broglie derrière l'Adda, il n'avait rien à faire jusqu'à ce que M. le duc de Vendôme, connaissant par lui-même l'état des choses, décidât du parti qu'il avait à prendre. On voit de même que les représentations de M. de Vaudémont et des autres généraux, sur le danger auquel Soncino était exposé firent peu d'impression sur lui. Il regarda la perte de cette place comme un événement de peu d'importance et qui ne méritait pas que, pour la conserver, il perdît un moment de vue la protection de Crémone et la sûreté de l'Adda, objets qu'il jugeait ne pouvoir remplir en même temps. Cependant, malgré cette indifférence pour le salut d'une place que chacun regardait comme un point capital sur l'Oglio, il parut désirer que l'officier qu'il y avait laissé avec un détachement de troupes françaises contribuât, avec ce qui y était de celles d'Espagne, à sa

défense de manière à donner à M. le duc de Vendôme le temps d'arriver et d'aviser aux moyens de la secourir.

Il est vraisemblable que M. le prince Eugène eut une autre idée que M. le grand-prieur des avantages que lui procurerait la prise de Soncino. Il se porta le 9 devant cette place, avec un corps de ses troupes, et l'investit.

On apprit cette nouvelle par M. de Courtades, qui, ayant été détaché la veille de ce côté-là avec quatre cents chevaux, pour éclairer les mouvements des ennemis, était tombé à un demi-mille de la ville dans une embuscade dont il s'était retiré par ses bonnes manœuvres, avec perte seulement de quelques cavaliers, et ayant lui-même fait quelques prisonniers. M. le grand-prieur fut aussi informé par lui, le 11, que l'armée entière de M. le prince Eugène était devant la place, où elle avait pris le même camp qu'avait occupé celle des deux couronnes couvert par le naviglio Palavicini.

Quoique l'avis de tout le monde fût que cette position était inattaquable, par conséquent Soncino insecourable, et quoique chacun pensât que cette place n'était pas en état de résister plusieurs jours au gros canon, M. le grand-prieur, ayant été informé qu'il s'y était rassemblé un grand nombre de traîneurs, et qu'alors la garnison était forte d'environ huit cents hommes, se persuada qu'elle donnerait à M. le duc de Vendôme le temps d'arriver à son secours. Il chercha même de nouveau non-seulement à rassurer la cour sur cet objet, mais aussi à lui persuader que, quand même elle tomberait entre les mains des ennemis, comme suivant son sentiment rien ne pouvait l'empêcher de se mettre derrière l'Adda, et rien le forcer d'abandonner cette rivière, il n'en résulterait aucun inconvénient relativement aux affaires du Piémont. La lettre qu'il écrivit le 12 à M. de Chamillart mérite d'être rapportée, pour

faire connaître l'excès de sa confiance dans ses propres idées et la satisfaction infinie qu'il avait des manœuvres qu'il avait faites depuis son départ du camp de Moscoline.

Il s'en fallait bien que M. le duc de Vendôme pensât de même ; toutes ses lettres sont remplies des reproches les plus vifs sur la conduite que M. le grand-prieur avait tenue depuis qu'il s'était séparé de lui ; mais le mal était fait, et il ne songea plus qu'à le réparer. Les neuf bataillons qu'il avait destinés à passer avec lui en Lombardie furent embarqués le 11 à Crescentino. La cavalerie, sous les ordres de M. d'Albergotti, prit la route de Candia, pour y passer la Sesia à gué, et suivre ensuite le chemin de Pavie pour se rendre à Lodi. Ces troupes furent remplacées le même jour par un pareil nombre de celles qui étaient en Dauphiné, et M. le duc de la Feuillade étant arrivé au camp devant Chivas, M. le duc de Vendôme lui remit le commandement de l'armée, et partit le 12 pour se rendre à Lodi.

Il y arriva le lendemain 13, avec les neuf bataillons embarqués à Crescentino. La cavalerie ne pouvait être à portée de passer l'Adda que le 17. M. le prince de Vaudémont s'était rendu de Milan à Lodi pour y recevoir M. le duc de Vendôme ; et dans la conférence que ce général eut avec lui, il fut résolu de marcher sans aucun retardement pour regagner l'Oglio et combattre M. le prince Eugène, si l'occasion s'en présentait.

Les moments parurent à M. le duc de Vendôme encore plus instants, lorsqu'à son arrivée à l'armée le 14 au matin, il apprit que la garnison de Soncino, composée d'environ cinq cents hommes, après s'être défendue pendant trois jours, s'était rendue la veille à discrétion, et que déjà un corps de seize cents chevaux des ennemis, avec de l'infanterie et du canon,

était à Casal-Buttano et du côté de Bordolano. Quelques avis ayant aussi assuré que les ennemis étaient maîtres d'Ostiano et de Caneto, M. le duc de Vendôme détacha sur-le-champ cent hommes d'infanterie, avec ordre de faire tous leurs efforts pour rentrer dans Ostiano; et en même temps il fit embarquer deux bataillons sous les ordres de M. Destouches, pour se rendre en diligence par Casal Maggiore à Gazzuolo, afin de s'assurer de ce passage sur l'Oglio, qui était le seul qui lui restât, le retrancher et faire remonter des bateaux pour y construire un pont.

Dans des circonstances aussi critiques et aussi malheureuses, M. le duc de Vendôme crut ne devoir pas perdre un moment pour marcher; et étant allé, aussitôt après son arrivée à Ombriano, visiter les environs de Crema et les bords du Serio, il se détermina à faire passer dès le lendemain cette rivière à l'armée, soit à des gués, soit sur des ponts qu'il ordonna de construire, afin de s'avancer le 16 à Soresina, et faire en sorte de gagner Bordolano, dans la vue de barrer le pays aux ennemis, et d'être à portée de communiquer par sa droite à Mantoue, par Ostiano et Caneto, si l'on parvenait à reprendre ces postes, ou du moins par Gazzuolo, et couvrir par sa gauche Pizzighettone et Crémone.

En faisant ces dispositions, il régla que M. le chevalier de Broglie resterait sur l'Adda avec neuf bataillons, quatorze escadrons et six pièces de canon, pour garder cette rivière depuis Cassano jusqu'à Lecco; et comme tous les magasins de l'Oglio étaient tombés entre les mains des ennemis, il ordonna de forcer les approvisionnements de Crémone, de Pizzighettone et de Lodi; en même temps il fit partir M. de Bissy pour aller prendre à Mantoue le commandement, que M. le grand-prieur avait jusqu'alors laissé à un officier de grade inférieur, et

dont la capacité ne devait pas rassurer sur les dangers auxquels cette place pouvait être exposée. Les quatre escadrons qui étaient restés au bas du Pô eurent ordre de se rendre dans cette place.

Le 15, à la pointe du jour, l'armée décampa d'Ombriano, et passa le Serio sur deux colonnes, celle de l'infanterie sur le pont de Crema, celle de cavalerie à un gué qui en était voisin. Pendant la marche, des ennemis parurent sur le chemin de Crema à Romanengo; comme le pays était fort couvert, on ne put savoir quelle était leur force; mais les bruits de guerre qu'on entendit ayant fait juger que toute leur armée marchait de ce côté-là, M. le duc de Vendôme fit mettre la sienne en bataille, la droite à Isano, la gauche à Offanengo, qu'il fit occuper par une brigade d'infanterie; et comme on lui rapporta qu'il n'y avait à Romanengo que cinquante hommes des ennemis, il fit avancer les hussards avec un régiment de dragons espagnols, soutenus d'une brigade de cavalerie et quelques compagnies de grenadiers, sous le commandement de M. le chevalier de Luxembourg, pour attaquer ce poste. Ces troupes ayant rencontré un détachement de cent cinquante maîtres des ennemis, les dragons les poussèrent jusque sur Romanengo; mais, M. le duc de Vendôme ayant reconnu par lui-même que leur armée était au delà du naviglio qui passe dans ce lieu, il fit replier les troupes et continuer la marche pour aller jusqu'à Fiesco, où l'armée campa la droite à ce village, la gauche à Isano, son front couvert d'un naviglio. Le même jour M. le prince Eugène campa à deux milles de là, sa droite à Romanengo, sa gauche à Ticengo, ayant devant lui le naviglio di Cremona ou canal Communità, son quartier général à Albara.

La proximité où l'on était des ennemis engagea M. le duc de Vendôme à se renforcer de trois bataillons et de cinq esca-

drons des troupes qu'il avait laissées sur l'Adda. La nécessité d'attendre ces troupes et la cavalerie que M. d'Albergotti amenait du Piémont, jointe à la difficulté d'ouvrir les marches dans un pays très-coupé, tel que celui qu'il fallait traverser pour se porter à Soresina, ne permit pas à M. le duc de Vendôme de marcher vers l'Oglio aussi rapidement qu'on se l'était proposé. M. de Moyria fut chargé d'aller ouvrir les chemins avec quatre cents travailleurs armés et soutenus par deux cents chevaux; mais M. le duc de Vendôme ayant été informé le 16 au matin, par le commandant du détachement de cent hommes à qui il avait donné ordre de tâcher de se jeter dans Caneto ou Ostiano, qu'il avait pénétré jusqu'à Gabbianetta, et qu'Ostiano n'était pas occupé par les ennemis, M. de Caylus fut détaché avec trois cents dragons pour se jeter dans cette place, et M. d'Uzès, pour protéger sa marche, eut ordre d'aller avec six cents chevaux se présenter sur Genivolta, que M. le prince Eugène tenait par sa gauche.

Lettre de M. le duc de Vendôme au roi. Du camp de Fiesco, 16 juillet 1705[1].

Je suis parti de devant Chivas le 12 au matin, et suis arrivé de bonne heure le 13 à Lodi. Les dix bataillons de l'armée du Piémont y sont arrivés le même jour que moi; mais, malgré cette grande diligence, j'ai trouvé Soncino pris, Ostiano et Caneto abandonnés. Je fis partir sur-le-champ cent hommes, pour tâcher de rentrer dans Ostiano, et envoyai en même temps M. Destouches avec son bataillon et celui de Labour à Gazzuolo, afin de me conserver au moins un passage sur l'Oglio. Je n'ai point encore de ses nouvelles, et je viens d'apprendre dans ce moment que nos cent hommes n'ont pu arriver à Ostiano, et que les ennemis y sont et à Caneto.

Je suis arrivé au camp d'Ombriano le 14, et le 15, à la petite

[1] Cette pièce se trouve en original dans les archives du dépôt de la guerre, vol. 1866, n° 240.

pointe du jour, j'ai passé le Serio et suis venu camper ici. Le passage de cette rivière m'a paru de si grande conséquence que je n'ai pas jugé à propos d'attendre les dix escadrons de l'armée de Piémont que m'amène M. d'Albergotti, ni le régiment de Belle-Isle, les deux bataillons de Grancey et celui de Berwick, qui viennent de l'Adda. Je ne me suis point trompé dans mes conjectures, puisque nous avons trouvé hier à six heures du matin la tête de l'armée ennemie à Romanengo, où il y avait un corps de dragons qui était déjà avancé un grand mille par delà dudit Romanengo sur le chemin de Crema, lequel fut repoussé par MM. de Colmenero et de Chemerault, qui menaient notre colonne d'infanterie. Si nous avions tardé six heures, nous n'aurions pu passer le Serio, et il aurait fallu passer l'Adda à Lodi, et la venir repasser à Pizzighettone, ce qui nous eût tenu du temps, et nous aurions abandonné Crémone et tout le Crémonais, outre qu'il n'eût pas été difficile aux ennemis de se venir poster devant Pizzighettone, et de nous empêcher d'en déboucher.

J'ai cru devoir représenter à votre majesté le triste état des affaires de Lombardie, et, quoique je sois persuadé qu'elle en sera fort fâchée, j'ose l'assurer que j'en suis plus pénétré qu'elle, si cela se peut. Depuis que les ennemis ont passé l'Oglio, mon frère n'a songé uniquement qu'à couvrir le Milanais et empêcher le passage de l'Adda, et n'a pas assez prévu de quelle conséquence il était de ne point abandonner l'Oglio.

Après avoir appris à votre majesté tant de choses désagréables, il faut l'informer des remèdes que nous pouvons y apporter; les voici : Comme les deux armées ne sont qu'à un mille et demi l'une de l'autre, et qu'on ne peut trop prendre de précautions quand on doit marcher si près de l'ennemi, je fais accommoder les chemins, et je compte marcher après-demain à Soresina, et ensuite à Casal-Buttano, où je me retrancherai le mieux qu'il me sera possible; et lorsque j'aurai mis ce camp dans une entière sûreté, ce qui est aisé à faire dans un pays aussi coupé que celui-ci, je marcherai moi-même avec un détachement considérable de cavalerie et d'infanterie,

et j'irai passer l'Oglio à Gazzuolo, pour marcher de là à Caneto et à Ostiano, et tâcher de les reprendre. Si M. Destouches a trouvé les ennemis maîtres de Gazzuolo, je serai obligé de passer sur le pont de Crémone et de gagner Borgoforte; cela serait beaucoup plus long, et je souhaite de n'y pas être obligé. Tout ce que j'ai l'honneur de marquer à votre majesté ne se peut exécuter qu'avec bien du temps; mais si j'y puis réussir, comme je l'espère, je crois que j'obligerai le prince Eugène à repasser l'Oglio, qui est le seul but que nous devions avoir.

J'ai eu l'honneur de marquer à votre majesté, par mon dernier courrier, qu'après la prise de Chivas, il y avait deux partis à prendre : l'un, de renvoyer des troupes de cette armée en Piémont, pour marcher à Turin; et l'autre, de demeurer en Piémont sur une défensive qui se fera avec peu de troupes après la prise de Chivas, et de faire marcher ici un corps considérable qui nous rendît assez supérieurs, non-seulement pour obliger les ennemis à repasser l'Oglio, mais même pour les rechasser de l'autre côté des montagnes. Mais dans ce temps-là je ne croyais pas les affaires de Lombardie dans l'état où elles sont à présent, et je crois que ces deux partis se doivent indispensablement réduire à celui d'envoyer ici le plus de troupes qu'il se pourra : voilà pourquoi M. de la Feuillade ne peut trop tôt se rendre maître de Chivas. J'ai laissé ce siége assez avancé; il y a tout lieu d'espérer que nous en aurons une heureuse issue. Je crois de mon devoir de dire à votre majesté ce que je pense pour le bien de son service; après cela, si elle pensait différemment et qu'elle voulût que M. de la Feuillade, après la prise de Chivas, marchât à Turin, je lui réponds, avec ce que j'ai ici, de lui donner le temps de faire ce siége sans que le prince Eugène m'oblige à demander de nouveaux secours. Je ne puis m'empêcher, si votre majesté prend ce parti, de lui dire qu'elle doit faire les derniers efforts pour fortifier M. de la Feuillade, au moins de huit bataillons et de six escadrons; et, comme il lui faut du temps, non-seulement pour prendre Chivas, mais aussi pour y pousser les

choses nécessaires pour faire le siége de Turin, peut-être avant ce temps-là serons-nous assez heureux pour mettre les affaires de Lombardie sur un meilleur pied, et, si cela arrive, je serai peut-être en état d'envoyer des troupes à M. de la Feuillade; au moins puis-je assurer à votre majesté que je ne garderai que ce qui me sera absolument nécessaire. Je sais de quelle conséquence il est de prendre Turin. J'ose aussi la supplier en même temps de ne point désespérer de ce siége, et, quand on ne le commencerait qu'à la fin d'octobre; je tiens qu'il faut absolument l'entreprendre, et on en viendra beaucoup plus aisément à bout que d'Ivrée.

Je souhaite que votre majesté approuve tout ce que j'ai l'honneur de lui marquer. J'attendrai avec impatience les ordres qu'il lui plaira de me donner par le retour de ce courrier, et, d'ici à ce temps-là, je ne négligerai rien de ce que je croirai devoir faire pour le bien de son service.

Les ennemis sont campés, la droite à Romanengo, et leur gauche à Ticengo, le quartier général à Albara; ils sont en deçà du naville di Cremona et au delà de celui de Communità, qui les sépare de nous.

Le temps nécessaire pour ouvrir les marches retint M. le duc de Vendôme au camp de Fiesco jusqu'au 19. Quoique les armées fussent fort près l'une de l'autre, il ne se passa rien d'important. M. de Moyria seulement eut une affaire de laquelle M. le duc de Vendôme rendit le compte le plus avantageux. Pendant qu'il était occupé à faire ouvrir le pays vers Soresina, il aperçut près de Trigolo trois troupes des ennemis, formant cent cinquante chevaux, placées sur deux grands chemins qui se réunissaient à cinquante pas du village. Quoiqu'il n'eût alors avec lui que cent chevaux, il marcha sur elles, les renversa, et, après les avoir poussées à un mille de là, ramena vingt prisonniers. Cette action se passa le 17.

Le 18 M. le duc de Vendôme, pour alléger la marche qu'il

devait faire, envoya tous les équipages à Castelleone, et le 19 l'armée marcha sur trois colonnes, celle de cavalerie à la droite, celle de l'artillerie et des bagages au centre, celle d'infanterie à la gauche; elle arriva de bonne heure au camp qu'elle prit, la gauche à Soresina, la droite à Casal Morano. M. d'Albergotti la joignit ce jour-là avec les dix escadrons qu'il amenait du Piémont, et elle fut alors composée de quarante-sept bataillons et de soixante-six escadrons, indépendamment des six bataillons et des neuf escadrons restés sur l'Adda avec M. le chevalier de Broglie. M. de Couches, qui avait été détaché en avant de l'armée avec cent chevaux, ayant rencontré une troupe des ennemis, la poussa jusqu'au pont de Castelletto; mais le feu de ce poste le força de se retirer; les ennemis y étaient retranchés et l'occupaient avec un gros d'infanterie.

Comme ils étaient aussi retranchés sur le canal Palavicini (ou di Cremona), M. le duc de Vendôme, ne prévoyant pas pouvoir forcer aucun de leurs postes, résolut de détacher M. de Moyria avec six cents chevaux et six cents hommes de pied, pour aller prendre poste sur l'Oglio et s'y ménager un passage; mais considérant l'importance dont il était, pour empêcher M. le prince Eugène de descendre l'Oglio, de s'emparer de Genivolta et du poste retranché que ce prince avait occupé aux quatorze navilles, peu loin de ce lieu, il partit le 20 de Soresina, suivi de six compagnies de grenadiers et de cinq cent cinquante chevaux, commandés par M. de Châteaumorant, pour aller reconnaître par lui-même ce poste; mais les circonstances produisirent un événement aussi heureux qu'inespéré. Les hussards et les grenadiers qui marchaient à la tête de l'escorte de M. le duc de Vendôme, ayant poussé quelques gardes avancées des ennemis, l'attaque de la redoute que ceux-ci occupaient aux quatorze navilles s'engagea, et,

quoiqu'elle fût défendue par un bataillon de Croates, les grenadiers l'emportèrent en un instant, l'épée à la main. On rapportera au rang des pièces la lettre par laquelle M. le duc de Vendôme rendit compte au roi de cette action brillante, dans laquelle les grenadiers, ainsi que MM. de Châteaumorant, de Forbin et de Carolles, qui les commandaient, donnèrent des marques de la valeur la plus distinguée. On y joindra le détail que M. le chevalier de Forbin en envoya à la cour.

M. le duc de Vendôme regarda cet événement comme le plus important qui pût arriver dans les circonstances où il se trouvait, parce que premièrement ce poste eût été difficile à forcer si les ennemis eussent été à portée de le soutenir; en second lieu, comme il y avait à peine un mille de distance de Genivolta à l'Oglio, et que cet espace était entièrement rempli de marais, c'était tenir l'Oglio que d'occuper et barrer aux ennemis le chemin du bas de cette rivière. Ces considérations engagèrent M. le duc de Vendôme, aussitôt qu'on fut maître des quatorze navilles, à y faire marcher deux brigades d'infanterie et quatre pièces de canon, avec lesquelles M. de Châteaumorant alla occuper Genivolta; et, le lendemain 21, pour tenir de plus près et plus en force l'Oglio, la droite de l'armée se porta à ce lieu, la gauche resta à Soresina pour couvrir le Crémonais. Mais en même temps M. le duc de Vendôme, ayant été informé que les ennemis attaquaient le château de Marcaria, où il n'y avait que cent hommes, fit partir le même jour au soir M. le grand-prieur avec huit bataillons et onze escadrons, pour aller joindre à Gazzuolo MM. de Caylus et Destouches, qui y étaient déjà avec deux bataillons et trois cents dragons. Son objet était non-seulement de secourir ce poste, mais aussi, étant persuadé que les ennemis ne pourraient pas en même temps soutenir Soncino, Palazzuolo,

Ostiano et Caneto, son projet était de faire attaquer, peu de jours après, Ostiano par M. le grand-prieur, afin de se mettre ensuite en devoir d'aller chasser les ennemis du haut Oglio. La prise du poste des quatorze navilles lui ouvrait le chemin de la plaine qui régnait jusqu'à Soncino. Il manda, en conséquence, à M. de Bissy d'envoyer de Mantoue à M. le grand-prieur quelques pièces de vingt-quatre, et ordonna de préparer ce qui était nécessaire pour jeter un pont à Bordolano, afin de communiquer avec lui lorsqu'il serait à Ostiano. On demanda, à cet effet, des bateaux au provéditeur de Pontevico; mais n'en ayant pu obtenir, autant par la mauvaise volonté ordinaire aux Vénitiens que par la lenteur des ordres qu'il demanda au sénat, M. d'Albergotti, qui fut chargé de cette opération avec quatre compagnies de grenadiers et un régiment de dragons, trouva moyen de rassembler un nombre de petits bateaux, et de jeter deux ponts, qui furent achevés le 23. Ces ponts furent placés au pied du château de Bordolano, dans une anse rentrante de la rivière et dans une position avantageuse, protégée par les hauteurs de la rive droite qui commandaient au loin le pays de la rive gauche. On fit, outre cela, un retranchement palissadé. M. d'Albergotti laissa, pour les garder, le régiment de dragons qu'il avait avec lui, et M. le duc de Vendôme y envoya deux cents hommes d'infanterie, deux cents chevaux et les hussards, avec ordre à ces derniers d'être continuellement en campagne de l'autre côté de la rivière, pour interrompre la communication de l'armée ennemie avec Ostiano.

M. le grand-prieur, après s'être rendu le 21 au soir avec ses troupes à Casal-Buttano, arriva, en deux marches forcées, avec sa cavalerie, le 23, à Gazzuolo, où il joignit les troupes de M. Destouches et de M. de Caylus. Son infanterie n'y arriva

que le 24, et le même jour il passa l'Oglio, et campa sur la rive gauche de la rivière.

Comme on marquait le camp, on aperçut du côté de Campitello un corps de cavalerie des ennemis : c'était le partisan Saint-Amour qui venait reconnaître ce qui se passait à Gazzuolo. M. de Chemerault marcha à lui avec quatre compagnies de grenadiers et trois cent cinquante chevaux, le mit en fuite, et le poursuivit jusqu'à deux milles de Marcaria. Le partisan Saint-Amour avait avec lui quatre cents chevaux. M. de Chemerault en prit quarante et vingt-cinq cavaliers. Cet avantage fut suivi de la retraite des troupes des ennemis qui s'étaient emparés du château de Marcaria. M. de Simiane s'y porta avec trois cents chevaux et y prit poste.

Le 25 M. le grand-prieur séjourna pour faire reposer ses troupes et leur donner du pain. Le 26 il remonta l'Oglio et se porta jusqu'à Acqua-Negra, pour y passer la Chiese; mais ayant trouvé le pont occupé par deux cents hommes des ennemis, qui y étaient retranchés, il envoya M. d'Autrey avec quatre compagnies de grenadiers et deux cents chevaux, pour les tourner par celui d'Asola. Cette manœuvre eut tout le succès qu'on pouvait désirer : cent chevaux des ennemis qui y étaient postés se retirèrent à son approche, et le baron de Wesel, qui commandait un corps de quatre mille hommes répandus dans les postes de l'Oglio, se voyant ainsi tourné, abandonna non-seulement Acqua-Negra, mais aussi Caneto, et rassembla toutes ses troupes avec quatre pièces de canon à Ostiano, où il se retrancha.

Le 27 M. le grand-prieur passa la Chiese, fit occuper Caneto et alla camper à Volongo, qui n'était qu'à un mille d'Ostiano. M. le duc de Vendôme, persuadé alors que les ennemis ayant toutes leurs subsistances à Palazzuolo et à Soncino ne

chercheraient point à soutenir ce poste avec toute leur armée, manda à M. le grand-prieur d'y marcher avant que M. de Wesel s'y fût mis en défense; et, pour concourir au succès de son expédition, M. de Muret, avec un régiment de dragons, trois cents hommes d'infanterie, deux cents chevaux et quatre pièces de canon, fut détaché le 28 pour aller occuper Gabbianetta, situé à la droite de l'Oglio, vis-à-vis d'Ostiano, et faire en sorte de rompre le pont qui rendait les ennemis maîtres des deux bords de la rivière.

Le lendemain M. de Vendôme ayant été informé qu'un corps de quatre mille hommes, commandé par le général Visconti, avait passé l'Oglio à Soncino, et s'était porté à Orci-Novi, pour donner la main à Ostiano, M. d'Albergotti eut ordre de passer aussi la rivière sur les ponts de Bordolano, avec quatre bataillons et huit escadrons, pour se porter à Quinzano. Il s'y rendit en effet le 29, et commença à s'y retrancher; mais M. le duc de Vendôme ayant jugé à propos de renforcer le corps qui était à Gabbianetta, M. d'Albergotti se replia sur Bordolano le 31, y laissa sa cavalerie, deux compagnies de grenadiers et deux cents hommes d'infanterie, sous le commandement de M. d'Esclainvilliers, et alla avec le reste de ses troupes joindre à Gabbianetta M. de Muret, qui s'était déjà emparé de deux châteaux peu éloignés du pont d'Ostiano, et qui avait fait au débouché du pont, devant l'ouvrage qui le couvrait, une redoute propre à contenir cent hommes. Il y eut alors dans cette partie quatre bataillons et six escadrons de dragons, deux cents chevaux et trois cents hommes d'infanterie, avec quatre pièces de canon, et M. le grand-prieur ayant fait un pont à Monticelli, leur communication avec lui fut ouverte. Il était jusqu'alors resté dans son camp de Volongo, attendant trois escadrons et quatre pièces de canon de vingt-quatre qui

lui venaient de Mantoue. Ce renfort étant arrivé le 31, il eut sous ses ordres dix bataillons et quatorze escadrons, avec huit pièces de canon.

Par la disposition de ces différents corps, placés tant à Volongo qu'à Gabbianetta et à Bordolano, celui de M. de Wesel, qui s'était retiré sous Ostiano, se trouvait masqué de tous côtés; et l'on voit, par toutes les dépêches de M. le duc de Vendôme, qu'il regardait comme une faute principale de la part de M. le prince Eugène de l'avoir ainsi compromis, au lieu de le rapprocher de son armée et de ne laisser à Ostiano qu'une faible garnison. Suivant son sentiment, il devenait même impossible à ce prince de lui donner du secours, attendu la précaution qu'il avait prise d'ordonner à M. le grand-prieur de faire rompre tous les ponts de la Mella, depuis Manerbio jusqu'au haut de cette rivière, comme les ennemis les avaient rompus depuis Manerbio jusqu'à son embouchure. Par là les troupes que M. le prince Eugène pouvait avoir dessein d'envoyer à M. de Wesel devaient être dans la nécessité de remonter plus haut, tandis que, par la communication établie avec M. le grand-prieur, celles de l'armée pouvaient en un jour se rendre à son camp de Volongo. Il paraît aussi que M. le duc de Vendôme ne craignait ni que M. le prince Eugène l'attaquât dans sa position, ni qu'il pût le déposter en tournant sa gauche, pour se mettre entre lui et Pizzighettone, parce qu'il avait fait rompre tous les chemins qui conduisaient du camp de l'armée impériale à Castelleone, et de Castelleone à Crema; et, par ces obstacles, M. le prince Eugène ne pouvait y arriver qu'en deux jours, tandis qu'il pouvait s'y porter en deux heures.

Par cette heureuse situation M. le duc de Vendôme sembla avoir déjà réparé une partie des fautes de M. le grand-prieur,

et il assura le roi que M. le prince Eugène ne prendrait sur lui aucun avantage qui pût apporter du dérangement aux affaires du Piémont. Tout, dans cette dernière partie, était dans la situation la plus favorable. M. de la Feuillade, après avoir remporté un avantage considérable sur la cavalerie de l'armée austrosarde s'était rendu maître de Chivas, et avait forcé le duc de Savoie de se retirer avec son infanterie sous les murs de Turin. Il ne s'agissait plus que de se mettre en état d'exécuter le grand projet formé depuis si longtemps du siége de cette place; et M. le duc de Vendôme ne fut pas plus tôt informé de la prise de Chivas qu'il fit au roi les plus fortes représentations sur l'importance dont il était de hâter cette entreprise et sur la nécessité de faire passer de France à M. de la Feuillade quelques bataillons de renfort; même, sans cela, de lui ordonner de s'approcher de Turin pour faire en sorte de se rendre maître de la hauteur des Capucins, et de porter tous ses approvisionnements à Chivas.

Les dispositions que M. le duc de Vendôme venait de faire pour ne point laisser échapper le corps des ennemis qui était à Ostiano n'eurent pas tout le succès qu'il en attendait. Les ordres réitérés qu'il avait donnés à M. le grand-prieur d'aller l'attaquer ne furent pas exécutés avec la diligence qu'il avait prescrite. Depuis son arrivée à Volongo, le 27, il était resté dans une inaction qu'il chercha à autoriser par différents prétextes, principalement par l'attente du canon et des trois escadrons qui lui venaient de Mantoue; mais, depuis l'arrivée de ces troupes, il n'en fut pas plus actif. Ce ne fut que le 1er août que M. d'Albergotti s'étant rendu près de lui pour le presser de se mettre en mouvement, il convint avec lui des dispositions pour attaquer Ostiano des deux côtés de l'Oglio.

En conséquence de ces dispositions, M. d'Albergotti mar-

cha, le 2 au soir, avec quatre compagnies de grenadiers, à l'ouvrage qui couvrait le pont des ennemis à la droite de la rivière, dans la vue de le reconnaître de près. Les grenadiers, ayant à leur tête MM. de Muret et de Carolles, l'attaquèrent avec tant de vivacité qu'ils l'emportèrent en un instant; à peine les troupes des ennemis qui le défendaient eurent le temps de repasser la rivière pour gagner Ostiano; et cet événement décida la retraite de M. de Wesel. Pendant la nuit suivante, il abandonna ce poste, et prit le chemin de Manerbio. M. d'Albergotti fit passer ses grenadiers dans des bateaux; mais en arrivant à Ostiano ils n'y trouvèrent que les habitants. M. le grand-prieur, qui avait dû marcher par la gauche de l'Oglio, en même temps que M. d'Albergotti attaquait sur la rive droite, était encore dans son camp. Il envoya quelques troupes à la suite de M. de Wesel; mais il était trop tard, et ce dernier, sans être entamé, joignit, par le pont de Manerbio que M. le grand-prieur n'avait pas fait rompre, le général Visconti, lequel s'était avancé d'Orci-Novi à Gabbiano pour le recevoir. M. le duc de Vendôme, averti le 3 au matin de sa retraite, se porta diligemment à Bordolano avec deux brigades d'infanterie et deux de cavalerie, dans le dessein de l'attaquer dans sa marche, tandis que M. le grand-prieur le suivrait de son côté; mais, ayant été informé que ce dernier n'avait même pas encore paru à Ostiano, et que M. de Wesel avait déjà dépassé la hauteur du pont de Bordolano, dont il ne s'était approché qu'à la distance de sept milles, il retourna à son camp de Soresina, et fit rentrer ses troupes. Cependant M. le grand-prieur étant arrivé à Ostiano, y mit une garnison de deux cents hommes, et renvoya à Mantoue les trois escadrons et les quatre pièces de canon qu'il en avait reçus. Le 4 il remonta la rive gauche de l'Oglio, tandis que M. d'Albergotti

et M. de Muret remontaient la rive droite, et ils arrivèrent tous à Bordolano le 5. M. d'Albergotti y resta avec la cavalerie, et le lendemain M. le grand-prieur rejoignit l'armée avec l'infanterie.

De là il écrivit à la cour pour justifier la conduite qu'il avait tenue depuis qu'il avait été chargé du commandement sur le bas Oglio; mais les cris de l'armée contre lui parvinrent jusqu'à Versailles, malgré le soin que prit M. le duc de Vendôme de dissimuler les fautes que lui faisait oublier le faible qu'il avait pour lui; et le roi, malgré son amitié pour ce général, ne put s'empêcher de lui faire connaître son mécontentement. Ce fut par la même dépêche que sa majesté instruisit M. le duc de Vendôme des ordres qu'elle avait donnés à M. de la Feuillade de suivre le projet d'assiéger Turin, et de la résolution qu'elle avait prise de lui envoyer quatre bataillons en attendant qu'elle eût les moyens de lui faire passer de plus grands renforts.

Lettre du roi à M. le duc de Vendôme. Versailles, 8 août 1705[1].

Mon cousin, j'ai reçu vos lettres des 1er et 4 de ce mois. Vous me mandez, par la première, que les ennemis avaient abandonné Marcaria et Caneto; vous croyiez qu'ils quitteraient en même temps Ostiano, ou du moins qu'ils n'y laisseraient qu'une faible garnison; au lieu de cela qu'ils y avaient un corps de quatre mille hommes, qu'ils avaient fait un pont en deçà de l'Oglio, et qu'ils l'avaient couvert par un ouvrage palissadé; que le grand-prieur était à un demi-mille de cette place avec dix bataillons, trois cents dragons et onze escadrons; que vous aviez envoyé les sieurs d'Albergotti et de Muret, pour se rendre maîtres de la tête du pont, en deçà. J'apprends, par votre lettre du 4, que lesdits sieurs d'Albergotti et de Muret ont attaqué cet ouvrage, qu'ils l'ont emporté, et

[1] Cette pièce se trouve en minute dans les archives du dépôt de la guerre, vol. 1829, 1re partie, 3e section, n° 72.

que les ennemis, après l'avoir abandonné, se sont retirés dans Ostiano, par-dessus leur pont, qu'ils ont rompu ensuite, et que ce corps entier s'est sauvé sans que le grand-prieur ait pu le joindre ni l'entamer. J'avoue que j'avais lieu d'espérer que le prince Eugène, n'ayant pris aucune mesure pour les soutenir, ils n'en seraient pas quittes à si bon marché. Il me paraîtmême, par votre lettre du 1er, que vous en étiez persuadé, et que vous étiez surpris que le prince Eugène eût pris un parti aussi extraordinaire, que vous regardiez comme un effet de son humeur plutôt que de sa raison. J'ai ordonné à Chamillart de vous écrire sur ce qui regarde le grand-prieur. Vous connaîtrez, dans tout ce qu'il vous mandera, mon attention et l'amitié que j'ai pour vous.

Le duc de la Feuillade s'est fort bien conduit depuis que vous l'avez laissé devant Chivas; il me paraît occupé de son métier et de l'envie de réussir. Je ne puis présentement lui fournir autant de troupes que je le voudrais, pour suivre le projet dont vous êtes informé. Je lui envoie seulement quatre bataillons, en attendant que les munitions puissent être rassemblées et que l'on sache ce que deviendra la flotte ennemie; ce serait beaucoup s'il pouvait commencer le siége vers le 15 de septembre. Il y a lieu de croire que le duc de Savoie sera obligé de jeter toute son infanterie dans Turin. Sa cavalerie seule aura peine à troubler cette entreprise, pourvu que les affaires de Lombardie demeurent dans le bon état où vous les avez mises.

M. le duc de Vendôme n'était pas moins persuadé qu'on l'était à la cour, que du maintien des affaires en Lombardie dépendait le succès des entreprises en Piémont; et l'on voit par ses lettres qu'il se croyait certain de mettre M. le prince Eugène hors d'état de faire de nouveaux progrès; mais, après être parvenu à couvrir le Crémonais et le Mantouan, et après avoir chassé les ennemis de tous les postes qu'ils avaient enlevés à

M. le grand-prieur sur le bas Oglio, il jugea qu'ayant toutes ses forces réunies et ses derrières assurés, il ne devait pas s'en tenir à une simple défensive pour contenir M. le prince Eugène, mais chercher l'occasion de le combattre et tout employer pour le faire rentrer dans les montagnes. M. le prince de Vaudémont pensa comme lui; mais en même temps ce dernier, inquiet pour le côté de l'Adda, où il n'était resté que quatre bataillons et neuf escadrons pour garder les retranchements faits le long de cette rivière, l'engagea à y envoyer des renforts. Ses conseils ne prévalurent pas sur la confiance qu'avait M. le duc de Vendôme dans les dispositions qu'il avait faites pour s'assurer les moyens de n'être pas prévenu dans cette partie par les ennemis; il n'y fit passer qu'un régiment de dragons, qui prit sa route par Pizzighettone, et il ne s'occupa qu'à se préparer la facilité de pénétrer dans le pays couvert et coupé de navilles qui le séparait du prince Eugène, afin de pouvoir tomber sur lui au premier mouvement qu'il ferait. De toutes parts ce mouvement était annoncé comme très-prochain; mais M. le duc de Vendôme, sachant que les ennemis le publiaient eux-mêmes ouvertement, témoigna des doutes à M. de Vaudémont, et se refusa de nouveau à renforcer le côté de l'Adda, se bornant à faire ouvrir des chemins pour s'approcher de leur camp et à tenir sur eux un grand nombre de partis. La première disposition qu'il se proposait de faire pour les resserrer était de porter sa gauche à Trigolo, sa droite aux quatorze navilles, sans abandonner Genivolta, et ayant Moscone en avant de son centre.

Le 9 et le 10 M. de Moyria alla ouvrir les chemins sur ce dernier endroit et sur Trigolo, et envoya au camp plusieurs prisonniers qu'il fit pendant son opération. Il eut ordre de s'approcher le 11 plus près de Trigolo. Il y marcha avant le jour; et ayant appris en chemin que les ennemis avaient

abandonné ce poste et les environs, il l'occupa. M. le duc de Vendôme, en recevant à six heures du matin l'avis qu'il lui en donna, fut averti d'un autre côté que les ennemis marchaient, ce qui lui fut successivement confirmé par ses différents partis. L'incertitude de leurs desseins et la crainte d'une contremarche de leur part sur Genivolta, après lui avoir montré une tête sur Offanengo, et l'importance de ne pas se séparer de l'Oglio, l'engagea à attendre pour marcher qu'ils fussent entièrement déterminés vers l'Adda. Ce ne fut qu'à cinq heures du soir qu'ayant été assuré que M. le prince Eugène passait le Serio sur le pont de Crema, et que Romanengo et Castelletto étaient abandonnés, il ébranla l'armée pour la porter vers cette rivière et sur l'Adda. Il manda en même temps à M. d'Albergotti de le joindre avec la cavalerie qui était à Bordolano, et à M. Dillon de rester avec douze bataillons à Genivolta, et de continuer à occuper les retranchements jusqu'aux quatorze navilles.

L'armée marcha sur trois colonnes et arriva à onze heures du soir à hauteur de Fiesco. Là on apprit par un des partis qui avaient été envoyés à la découverte, qu'une des colonnes de l'armée ennemie, composée d'infanterie et de cavalerie avec six pièces de canon, et conduite par M. le prince Eugène en personne, avait passé le Serio sur le pont de Crema, et marchait vers l'Adda. Sur ces nouvelles, M. le duc de Vendôme manda à M. Dillon de le joindre avec ses troupes et de laisser seulement un bataillon dans le château de Genivolta et un autre dans le retranchement des quatorze navilles. L'armée continua sa marche, et, malgré la difficulté des chemins, arriva le 12, au soleil levant, au pont de Crema, que l'arrière-garde ennemie avait achevé de passer la veille à cinq heures du soir.

Comme le duc de Vendôme sut en même temps que M. le

prince Eugène avait avec lui des pontons, il ne douta plus que son projet ne fût de tenter le passage de l'Adda; et, quoique M. de Broglie lui eût mandé qu'il était en état de le bien recevoir, ayant entendu du canon du côté de Trezzo, il se mit aussitôt en chemin avec quatre régiments de dragons pour gagner en toute diligence l'Adda, et donna ordre à M. le grand-prieur de mener le même jour l'armée à Bagnolo, et le lendemain à Agnadello, ce qui fut exécuté. M. le duc de Vendôme fit une telle diligence, qu'à midi il arriva à Lodi. Son premier soin fut de faire rassembler des bateaux pour faire un pont sur l'Adda. Forcé de laisser reposer ses dragons, il ne partit de Lodi que le soir, et, après avoir marché toute la nuit, il se trouva le 13, à neuf heures du matin, à Cassano; c'était le poste de la droite de M. de Broglie, dont les troupes étaient répandues le long de la rivière jusqu'à Trezzo. En y arrivant, on rapporta à M. le duc de Vendôme que les ennemis avaient sondé la rivière en plusieurs endroits entre Trezzo et Vaprio, et qu'ils avaient approché leurs bateaux du bord de la rivière; mais qu'ayant été reçus à coups de fusil et de canon partout où ils s'étaient présentés, ils n'avaient osé mettre leurs bateaux à l'eau, et qu'ils s'étaient retirés du côté de Capriati, où ils étaient campés, leur droite à la hauteur de Trezzo, leur centre à Brembate, leur gauche au delà du torrent de Brembo, qui séparait leur ligne.

M. le duc de Vendôme se porta jusqu'à Trezzo, pour reconnaître par lui-même les lieux et les dispositions de M. de Broglie. Il les trouva telles qu'il jugea n'avoir plus rien à craindre pour l'Adda, quoiqu'il ne se trouvât alors derrière cette rivière que quatre bataillons français avec ce qu'on avait pu rassembler de l'infanterie espagnole, et trente-trois escadrons, dont vingt-quatre de dragons. M. de Broglie avait même

prévenu ses intentions en faisant rassembler lui-même des bateaux avant son arrivée, et ayant jeté près de Cassano un pont, qui fut achevé le même jour.

Après avoir visité le cours de la rivière et les postes de M. de Broglie, M. le duc de Vendôme retourna à Cassano, résolu de rejoindre l'armée le lendemain, et de marcher incessamment pour s'approcher des ennemis et les resserrer sur le haut de l'Adda, sans cependant éloigner sa droite du Serio, pour ne pas s'exposer à être prévenu sur l'Oglio par une contre-marche rapide de M. le prince Eugène, comme il venait de l'être sur l'Adda, ni risquer de se voir enlever Genivolta et les retranchements des quatorze navilles, ce qui, suivant son sentiment, était le seul mal que les ennemis pussent faire.

Mais M. le prince Eugène fut plus actif qu'il ne l'imaginait. Le 14 ce prince commença à jeter un pont sur l'Adda, près d'une maison de plaisance appelée le Paradis. Sur le premier avis qu'en eut M. le duc de Vendôme, il rassembla à Cornate, qui n'en était éloigné que d'un mille, toutes les troupes qui étaient à la droite de la rivière, et en même temps il manda à M. le grand-prieur de lui envoyer, par le pont de Cassano, quinze bataillons des troupes campées à Agnadello, et de porter la droite de l'armée à Rivolta, la gauche au pont de Cassano. Le naviglio Cremasco sur le front.

Comme il reconnut, en attendant le renfort, que les retranchements qui avaient été élevés à l'endroit où les ennemis faisaient leur pont étaient tellement enfilés de droite et de gauche par les hauteurs dont ils étaient maîtres, qu'il était impossible de les défendre sans y faire périr l'armée, il ne s'attacha qu'à retarder leur travail à coups de canon, pour donner aux troupes qu'il avait demandées à M. le grand-prieur le temps de le joindre. Elles arrivèrent en effet le 15 de grand

matin, conduites par M. de Saint-Fremont et M. le comte de Luxembourg, et le pont des ennemis fut achevé dans la journée. Dès qu'elles eurent joint, M. le duc de Vendôme les plaça avec ses quatre régiments de dragons et les quatre bataillons de troupes françaises, qui étaient déjà derrière la rivière, au débouché du pont des ennemis, sur les hauteurs qui, tenant à l'Adda par la droite et la gauche, formaient un demi-cercle et une position si avantageuse, qu'il jugea impraticable aux ennemis de déboucher.

La journée du 15 se passa en canonnade continuelle de part et d'autre, et M. le prince Eugène fit passer à la rive droite environ cinq cents hommes qui élevèrent un retranchement à la tête de son pont; mais il n'entreprit rien. M. le duc de Vendôme, de son côté, donna des ordres pour qu'on jetât un pont à Vaprio, afin de rendre plus directe sa communication avec l'armée, qui ne pouvait jusque-là se faire que par Cassano.

Le 16, à la pointe du jour, il fut averti par M. de Colmenero et M. le chevalier de Luxembourg, qui étaient de jour, que pendant la nuit les ennemis avaient levé leur pont, dont ils avaient abandonné six bateaux, et qu'ils se retiraient. Ne doutant plus alors qu'ils ne marchassent sur M. le grand-prieur pour l'attaquer, tandis qu'il était affaibli des troupes qui étaient à la droite de l'Adda, il mit sur-le-champ ses dragons en marche pour les porter à Cassano, et les fit suivre par les quinze bataillons qui étaient arrivés le 15; il n'en resta sur le haut de l'Adda que quatre et un régiment de dragons. Après avoir fait cette disposition, il prit les devants avec MM. de Saint-Fremont, de Chemerault et de Broglie, pour se rendre à Cassano et disposer l'armée.

Lettre

Le prince Eugène voyant que, par le poste que j'avais pris, il lui

de M. le duc de Vendôme au roi. Du camp de Cassano, 19 août 1705[1].

était impossible de déboucher du pont qu'il avait fait sur l'Adda, prit le parti, la nuit du 15 au 16, de le rompre, et marcha avec toute son armée, pour venir attaquer mon frère, persuadé qu'il n'avait avec lui que huit mille hommes en tout. Je ne fus averti de sa marche qu'au point du jour, que nous ne vîmes plus ni pont ni armée. Je donnai aussitôt ordre à M. de Senneterre de venir ici avec les quatre régiments de dragons le plus diligemment qu'il pourrait, et à MM. de Colmenero et de Luxembourg, de m'amener au plus tôt les quinze bataillons qui avaient été détachés de l'armée, et je pris les devants avec MM. de Saint-Fremont, de Chemerault et le chevalier de Broglie. En arrivant ici j'appris que la tête de l'armée des ennemis était à deux milles d'ici; et sur les onze heures du matin je les vis qui se mettaient en bataille à deux portées de fusil de nous. Comme j'étais arrivé ici avant neuf heures, j'eus le temps de disposer l'armée pour défendre le naville qui était devant nous, et dans le temps que tous les bataillons de M. de Colmenero avaient passé le pont, à la réserve de trois, les ennemis commencèrent à attaquer notre gauche. Je fis d'abord border le ruisseau, et le feu commença très-vivement de part et d'autre de la longueur de la pique; un demi-quart d'heure après, notre centre et notre droite furent aussi attaqués. Le feu a duré pendant près de quatre heures, toujours de la même distance et aussi gros qu'on en ait jamais entendu. Les ennemis ont percé en deux endroits dans notre centre, vis-à-vis des brigades de Grancey et de Bourck; mais dans le même temps MM. de Grancey et de Bourck ont marché à eux la baïonnette au bout du fusil, et les ont culbutés dans le naville. Comme le premier effort des ennemis s'est fait sur l'extrémité de notre gauche, le désordre y a été aussi un peu plus grand qu'ailleurs, et les ennemis sont venus jusqu'à l'ouvrage qui couvre notre pont, et se sont même rendus maîtres d'une cassine dans laquelle j'avais mis un bataillon; mais ce désordre a été bientôt réparé; quelques bataillons que M. d'Albergotti nous en-

[1] Cette pièce se trouve en original dans les archives du dépôt de la guerre, vol. 1867, n° 121.

voya n'y ont pas peu contribué, ainsi que le feu du château de Cassano. MM. les officiers généraux de l'infanterie ont fait plus qu'on ne peut dire. M. de Medavi, qui était à la droite, a empêché la cavalerie de pénétrer. M. d'Albergotti a eu toujours affaire à l'infanterie, et a toujours soutenu son poste, ainsi que M. Dillon et milord Galmoy; et MM. de Colmenero, de Chemerault, de Vaudrey, de Saint-Pater et de Luxembourg, qui étaient à la gauche, se sont très-distingués. M. de Praslin, quoique attaché à la cavalerie, s'y est trouvé, et a été blessé, ainsi que MM. de Colmenero et de Vaudrey. Notre cavalerie a toujours soutenu notre infanterie de fort près, et M. Saint-Fremont l'avait postée de manière que si le désordre de la gauche avait duré plus longtemps, il eût été en état de le réparer. M. de Murcey et lui, quoique attachés à la cavalerie, n'ont pas laissé de se porter plusieurs fois à nos bataillons, et ont essuyé beaucoup de feu. J'avais envoyé, deux heures avant l'affaire, mon frère avec deux brigades de cavalerie et une d'infanterie à Rivolta, avec MM. de Billy, de Langallerie, de Forsat et de Broglie; ils étaient à près de trois milles de nous, et, comme le vent était contraire, ils n'ont rien entendu; de sorte qu'ils ne sont arrivés qu'à la fin de l'action. J'oubliais de dire à votre majesté que le régiment de Vendôme attaqua la colline dont les ennemis s'étaient rendus maîtres, l'emporta et leur tua plus de trois cents hommes, et depuis ce moment-là les ennemis ne songèrent plus qu'à se retirer. Les régiments de dragons de du Héron, de Vérac et de Lautrec y ont fait des merveilles; ils étaient auprès du régiment de la Marine, qui a toujours soutenu son poste, et c'est là où les ennemis ont le plus perdu. On ne peut trop se louer de MM. de Vérac et de Lautrec, ainsi que du marquis du Héron, qui avec son régiment a repris une de nos pièces de canon; enfin, sire, tout le monde s'y est employé de son mieux, et votre majesté doit être contente de son infanterie. Les bataillons irlandais y ont assez souffert. J'ai l'honneur de lui envoyer l'état de notre perte, qui n'est pas à beaucoup près si considérable que celle des ennemis, puisque nous avons jeté dans les

navilles ou dans l'Adda mille morts des leurs et que nous avons dix huit cents prisonniers. Ils ont emmené avec eux un nombre infini de blessés; et je crois ne pouvoir exagérer en disant à votre majesté qu'ils ont eu au moins douze mille hommes hors de combat. Le prince Eugène, le prince Joseph de Savoie, et M. de Wurtemberg sont blessés; le comte de Linange a été tué. Nous avons perdu de notre côté beaucoup d'honnêtes gens, parmi lesquels sont MM. de Moyria et de Forbin, qui étaient mes amis particuliers, et que je regretterai toute ma vie. Votre majesté perd en ces deux hommes plus que je ne puis lui dire.

Les ennemis sont retranchés à trois milles d'ici dans un bon poste. Je suis persuadé qu'ils y demeureront jusqu'à ce qu'ils aient renvoyé tous leurs blessés, dont le nombre est infini, à ce que m'assurent tous les rendus; il y a apparence que d'ici ils regagneront l'Oglio. L'armée de votre majesté marchera demain; nous mettrons Rivolta dans notre centre. Dans cette situation nous tenons l'Adda par notre gauche, et par notre droite nous sommes en état de n'être point prévenus sur l'Oglio par les ennemis: ils ont été si maltraités qu'ils ne sont plus en force pour entreprendre; ce serait même à nous à songer à les chercher; mais comme votre majesté me paraît déterminée au siége de Turin, je crois qu'il ne serait pas prudent de mettre au hasard d'une bataille une entreprise sûre et aussi décisive que celle-là. Mais si par hasard votre majesté changeait de sentiment, et ne voulait point faire cette campagne le siége de Turin, ce que j'ai pourtant bien de la peine à croire, puisqu'elle ne l'aura jamais si beau, il est de la dernière conséquence qu'elle ait la bonté de m'en avertir au plus tôt, car en ce cas-là je chercherais à profiter de la supériorité de cette armée sur celle des ennemis. Je me flatte que votre majesté approuvera le parti que je prends de ne rien risquer jusqu'à ce que j'aie reçu ses ordres.

Quoique les détails que contient la lettre de M. le duc de Vendôme, sur ce qui se passa dans cette importante et glorieuse

journée, paraissent ne rien laisser à désirer, il se trouve dans les papiers de la guerre quelques lettres particulières qui renferment des circonstances si intéressantes, qu'on croit ne devoir pas se dispenser de les joindre à ce mémoire. On y verra principalement en quel danger l'armée, à l'arrivée de M. de Vendôme à Cassano, se trouvait exposée par la faute de M. le grand-prieur, qui, au lieu de lui faire prendre le 14 la position que lui avait indiquée son frère à Rivolta, avait entassé les troupes dans un terrain resserré à la tête du pont de Cassano, mêlées avec les équipages et dans une affreuse confusion; on y verra aussi de quelle honte se couvrit M. le grand-prieur pendant cette journée, qui pouvait, par ses mauvaises manœuvres, coûter en un instant la perte et de l'armée et du Milanais, et peut-être celle de toute l'Italie; ce fut même ce qui engagea le roi à le rappeler en France.

Comme il se trouve dans la relation que firent les ennemis de ce qui se passa dans cette journée, des détails plus particuliers de leurs manœuvres, on croit devoir rapporter ici celle qui a été insérée dans l'Histoire militaire de M. le prince Eugène.

Ce fut sur Triviglio que les ennemis se retirèrent après le combat; ils y appuyèrent leur droite et portèrent leur gauche à Calvenzano, couverts par deux navilles d'une bonne défense. Ils n'étaient, dans cette position, qu'à trois milles de Cassano; mais, pour les serrer de plus près, M. le duc de Vendôme marcha le 20 à Rivolta, et campa sa droite vers Agnadello, sa gauche à l'Adda. Il conserva le pont de Cassano, et en fit faire un plus à portée de sa gauche. Quatre bataillons français, deux espagnols et neuf escadrons de cette nation restèrent à la droite de l'Adda, sous le commandement de M. Dillon, qui eut ordre de faire perfectionner les retranchements; et pour assurer ceux des quatorze navilles, on y envoya deux batail-

lons, sous les ordres de M. de Barville ; l'armée resta alors composée de quarante-cinq bataillons et de soixante-six escadrons.

Les objets que M. le duc de Vendôme se proposait de remplir par cette position étaient premièrement d'être à portée de s'opposer au passage de l'Adda, si le prince Eugène, malgré la perte de onze mille hommes que lui avait coûtés la journée de Cassano, venait à le tenter de nouveau; secondement de ne pas se laisser prévenir sur l'Oglio. Pour cet effet on travailla à ouvrir des chemins tant sur la droite que sur la gauche. On prépara même des marches vers le camp des ennemis, mais seulement pour leur donner de l'inquiétude. Ils étaient trop bien couverts par le naviglio qui régnait sur le front de leur camp, et M. le duc de Vendôme craignait, en allant les y attaquer, de tomber dans le même inconvénient qui avait occasionné le combat de Cassano. Il espéra les obliger, par ses démonstrations, à abandonner d'eux-mêmes le pays. Il fit faire en avant de son camp de fréquents fourrages, avec de fortes escortes, qui ne furent point entamées, et quinze cents hommes des leurs s'étant portés dans un bois du côté d'Agnadello et d'Arsago, M. d'Albergotti y marcha avec trente compagnies de grenadiers et neuf cents chevaux, et les fit retirer avec beaucoup de précipitation.

La situation des affaires en Piémont n'était pas moins favorable. Depuis que M. de la Feuillade avait forcé les Piémontais et les Autrichiens d'abandonner Chivas, il s'était avancé à la Veneria près de Turin, et il se disposait à aller mettre le siége devant cette place ; mais, comme le duc de Savoie et le comte de Stahremberg s'y étaient enfermés avec ce qui leur restait d'infanterie, il avait besoin de renforts. M. le duc de Vendôme, qui désirait qu'on profitât des circonstances heureuses dans lesquelles on se trouvait, représenta au roi la nécessité de

mettre M. de la Feuillade en état de commencer le siége à la fin de septembre; mais en même temps qu'il exposa tous les motifs qui devaient engager sa majesté à faire cette entreprise, qu'il regardait comme décisive pour réduire le duc de Savoie, il lui demanda que, si elle trouvait plus convenable de la remettre à l'année suivante, elle voulût lui faire passer de l'armée du Piémont quinze bataillons et vingt escadrons pour l'aider à forcer M. le prince Eugène à repasser non-seulement l'Oglio, mais aussi les montagnes.

Le roi se décida à faire, sans le différer davantage, le siége de Turin, qu'il regardait, ainsi que M. de Vendôme, comme le moyen le plus certain de terminer la guerre. Il envoya à M. le duc de la Feuillade l'ordre d'en presser les préparatifs, et lui destina un renfort de onze bataillons, dont quatre se mirent en marche de la frontière du Dauphiné le 1er septembre. Sa majesté manda en même temps à M. le duc de Vendôme de s'occuper uniquement à contenir l'armée impériale de manière qu'elle n'apportât point d'obstacles à l'opération du siége.

Ce général, qui jusqu'alors avait hésité à retrancher son camp pour ne point affaiblir l'idée de l'avantage qu'il venait de remporter sur les ennemis, et prévoyant qu'il serait obligé d'y faire un long séjour, se détermina à faire des redans de distance en distance sur tout son front, afin de pouvoir faire avec moins de risque de gros détachements, soit pour se porter vers l'Adda ou l'Oglio, suivant les mouvements des ennemis, soit pour aller au loin chercher des fourrages qui commençaient à devenir rares. Il détacha deux cents hommes, qui allèrent occuper la Madona del Cormente, poste important qui tenait les ponts des deux navilles sur le chemin de Rivolta à Triviglio. On le fit retrancher; et tous ces travaux furent achevés le 4.

Ils parurent d'autant plus nécessaires qu'on apprit que

M. le prince Eugène attendait dix mille hommes, que l'empereur lui envoyait d'Allemagne pour réparer ses pertes; que déjà il avait fait venir du Trentin quelques troupes, des recrues et dix pièces de canon, et qu'il faisait ouvrir des chemins dans des bois qui étaient entre sa droite et l'Adda; qu'il faisait construire des ponts à Vailate sur un naviglio qui était devant sa gauche, et établir des fours à Triviglio et à Caravaggio.

Ces dispositions firent juger qu'il méditait quelque entreprise ou que du moins il se préparait les moyens de rester longtemps dans sa position; et ce fut à cette dernière idée que s'arrêta M. le duc de Vendôme, lorsqu'il fut informé que les Vénitiens venaient de déclarer qu'ils ne souffriraient plus qu'aucune troupe étrangère prît des quartiers d'hiver dans leur pays. Cette démarche de leur part lui fit même concevoir le projet de chercher à les engager à se joindre à celui des deux partis qui leur serait le moins à charge, ne doutant pas que si l'on parvenait à les y déterminer, ils ne se déclarassent pour les deux couronnes, parce que les troupes françaises et espagnoles pouvaient sans leur secours subsister, non-seulement pendant le reste de la campagne, mais aussi pendant l'hiver. M. le duc de Vendôme envisageait ces moyens comme capables d'engager le pape et les princes d'Italie à suivre l'exemple des Vénitiens, et par là rétablir la paix dans l'Italie.

Pendant que M. le duc de Vendôme s'occupait de ces objets politiques, M. le prince Eugène fit un mouvement qui lui donna de l'inquiétude pour les affaires militaires, en faisant marcher à Soncino un gros détachement d'infanterie et de cavalerie. M. le duc de Vendôme, en ayant été instruit le 16, craignit que ce ne fût pour attaquer les postes de Genivolta et des quatorze navilles, qui n'étaient gardés que par les deux

bataillons qu'il y avait envoyés sous le commandement de M. de Barville, et qui étaient fort affaiblis par les maladies; en conséquence il y fit marcher diligemment huit cents chevaux ayant quatre cents fantassins en croupe, sous les ordres de M. de Figuerroa, brigadier espagnol, qui y arriva le 17 au matin. Les ennemis en effet s'étaient déjà emparés de quelques postes autour du château de Genivolta; la garnison avait même tenté inutilement de les déloger; mais ils n'eurent pas plus-tôt aperçu le détachement de M. de Figuerroa qu'ils les abandonnèrent et regagnèrent leur armée. M. de Königsegg, qui les commandait, fut blessé et perdit quinze ou seize de ses gens. M. de Figuerroa laissa à M. de Barville l'infanterie qu'il lui avait amenée, et retourna avec sa cavalerie au camp de Rivolta.

Des lettres que M. le prince de Vaudémont fit intercepter quelques jours après firent connaître que M. le prince Eugène avait de plus grands projets, ou du moins qu'il annonçait au duc de Savoie des dispositions pour tenter de le secourir, afin de soutenir sa constance pour les intérêts de l'empereur, que pouvaient ébranler les dangers qu'allait courir Turin. M. de la Feuillade avait investi cette place dès le 6 du mois.

Ces circonstances ne firent qu'augmenter le désir qu'avait M. le duc de Vendôme de voir commencer le siége; et malgré les représentations que lui fit M. le duc de la Feuillade, premièrement sur l'impossibilité où il était d'investir entièrement la place, parce qu'il n'avait pas assez de troupes, ce qui l'obligeait à faire des lignes entre la Doire et le Pô, pour fermer cette partie de l'investissement; en second lieu, la difficulté d'attaquer la ville, qui avait trois enveloppes de fortifications, ce qui le mettrait dans la nécessité de commencer le siége par l'attaque de la citadelle, il lui manda de hâter l'ouverture de

la tranchée; et, pour mieux l'engager à ne pas hésiter dans son entreprise, il l'assura que si la cour venait à le désapprouver, il prendrait sur lui l'événement.

Il paraît que M. le duc de Vendôme fut seul de son avis. M. de Medavi, considérant les difficultés infinies que rencontrait le siége, lui représenta, ainsi qu'à la cour, qu'il serait plus à propos que M. de la Feuillade le différât jusqu'au mois de mars, temps auquel il aurait reçu et des recrues et des renforts, et qu'en attendant il pouvait envoyer à l'armée de Lombardie vingt bataillons et autant d'escadrons, pour aider à chasser les impériaux de l'Italie. M. le maréchal de Vauban pensa de même, et appuya son sentiment principalement sur l'impossibilité d'attaquer la citadelle avec apparence de succès par aucun autre endroit que par le côté de la ville, ce qui était entièrement contraire au projet de M. de la Feuillade.

Le roi lui-même, instruit des obstacles qu'il devait rencontrer et de l'affaiblissement de son infanterie, dont aucun bataillon n'excédait trois cents hommes, conçut de l'inquiétude sur le succès de son entreprise; et sa majesté, confirmée dans ses craintes par l'avis de M. le maréchal de Vauban et par les représentations que M. de la Feuillade lui fit faire par M. de Dreux, se détermina à l'abandonner, et à mander à ce général de se borner à prendre des quartiers aux environs de Turin, et d'envoyer en Lombardie les troupes qui ne lui seraient pas nécessaires. Sa majesté, en instruisant M. le duc de Vendôme de cette nouvelle disposition, lui recommanda de profiter de la supériorité qu'elle allait lui donner, pour rejeter M. le prince Eugène dans les montagnes, sans cependant abandonner les conquêtes qu'il avait faites en Piémont.

Mon cousin, le duc de la Feuillade m'ayant envoyé le marquis Lettre du roi

À M. le duc de Vendôme. Versailles, 25 septembre 1705[1].

de Dreux pour me faire connaître la faiblesse dont était l'infanterie qui est à ses ordres, et le peu d'espérance de réussir au siége de Turin, si elle n'était augmentée considérablement, ne lui étant pas possible avec ce qu'il en a de faire la circonvallation entière ni d'établir des quartiers de l'autre côté du Pô, et ne voyant d'autres moyens, en l'état où il se trouve, d'attaquer cette place que par la citadelle, qui, selon le sentiment du maréchal de Vauban, que j'ai voulu entendre avant de me déterminer, est imprenable hors par la ville, j'ai jugé à propos de différer cette entreprise pour le mois d'avril. Les soldats malades se guériront, les convalescents se fortifieront, les recrues rejoindront, et je pourrai pour ce temps-là augmenter encore de quelques bataillons l'armée de Piémont et la mettre en état de pouvoir commencer le siége au moins avec vingt-cinq ou trente mille hommes d'infanterie, dont le nombre paraît à peine suffisant pour s'assurer du succès de cette entreprise. J'ai mandé au duc de la Feuillade de travailler présentement à faire un projet pour prendre des quartiers aux environs de Turin et les établir de manière qu'il puisse assurer et conserver les dépôts qui sont à Chivas et à Suse, dont il semble néanmoins qu'il faut tirer ses canons, mortiers, poudres et autres munitions plus importantes, et les faire transporter à Casal et à Briançon. Je lui fais connaître en même temps qu'il serait nécessaire de fortifier votre armée, si cela se peut sans qu'il courre risque, afin de se mettre en état d'obliger le prince Eugène à repasser les montagnes, ou du moins de l'autre côté du lac de Garde. Si vous y pouviez réussir, cela vous donnerait de grandes facilités pour vos subsistances et du temps pour finir l'entreprise de Turin avant que le prince Eugène fût à portée de la pouvoir troubler. Quoique je sois persuadé que vous ne vous laisserez pas entraîner par cet objet, qui d'abord vous frappera, sans en même temps faire toute l'attention à la conservation des conquêtes que vous avez faites en Piémont, et à la nécessité qu'il y a

[1] Cette pièce se trouve en minute dans les archives du dépôt de la guerre, vol. 1829, 1re partie, 3e section, no 79.

d'y assurer plusieurs postes à portée de Turin, j'ai été bien aise néanmoins de vous y faire faire les réflexions que ce côté-là mérite, et de vous recommander d'agir d'un parfait concert sur cela avec le duc de la Feuillade, qui n'aura point avant le mois d'avril les onze bataillons que je faisais marcher en Piémont, les ayant destinés ailleurs, dans le nombre desquels sont compris les trois du Dauphin et celui de Bourbon, qui étaient déjà arrivés à Suse. Je laisserai continuer la route du régiment de Fimarcon, qui restera en Savoie, ou qui s'avancera en Piémont si vous le croyez nécessaire.

Lettre de M. le duc de Vendôme au roi.

Du camp de Rivolta, 1er octobre 1705[1].

C'est avec un déplaisir sensible que j'ai vu par la lettre que votre majesté m'a fait l'honneur de m'écrire qu'elle est déterminée à différer jusques au printemps prochain le siége de Turin. Quoique je lui aie représenté bien des fois de quelle importance il était de faire ce siége au plus tôt, je ne puis encore me dispenser de lui dépêcher sur-le-champ ce courrier pour lui dire encore ce que je pense pour la dernière fois, et je souhaite de tout mon cœur que cela puisse lui faire changer la résolution qu'elle a prise.

Je commencerai d'abord par avoir l'honneur de lui dire que, quoi que puisse alléguer M. de Vauban, le siége de Turin par la citadelle est un siége tout ordinaire, et qu'il est impossible par la ville, non-seulement par la difficulté de se rendre maître de la hauteur des Capucins, chose dont on ne viendra point à bout sans y employer beaucoup de temps et sans perdre beaucoup de monde, mais aussi par les travaux immenses que M. de Savoie a fait autour de la ville de Turin, qui en éloignent considérablement les attaques.

Secondement si l'on donne du temps au duc de Savoie, non-seulement il aura le temps de rétablir son armée, mais il fera faire pendant l'hiver autour de la citadelle plusieurs bons retranchements, avec des chemins couverts bien palissadés et bien minés, comme il a fait autour de la ville, ce qui rendrait l'attaque de la citadelle bien

[1] Cette pièce se trouve en original dans les archives du dépôt de la guerre, vol. 1868, n° 3.

plus difficile, pour ne pas dire impossible. Je ne parle point de l'empereur, lequel indubitablement ne manquera pas de faire pendant l'hiver les derniers efforts pour sauver le duc de Savoie, en rendant l'armée du prince Eugène fort supérieure à la nôtre. Je ne parle point d'une chose qui me fait toujours trembler, et que je suis toujours surpris qui ne soit pas encore arrivée, c'est l'accommodement du prince Ragotsky avec l'empereur. Si cela arrivait, c'est pour lors que votre majesté, bien loin de pouvoir faire de nouvelles conquêtes en Italie, serait bien embarrassée de conserver Mantoue et les états du roi d'Espagne.

Quoi que puisse dire M. de Vauban, je ne vois pas de quelle importance il est qu'une place soit bien ou mal investie, lorsqu'on a mis dedans tout ce qu'on y peut mettre et qu'on n'y peut jeter aucun nouveau secours. Je supplie votre majesté de considérer que le siége de Verue était beaucoup plus difficile que celui de Turin; cependant nous en sommes venus à bout presque sans canon, avec des bataillons encore plus faibles qu'ils ne sont, et en bien plus petit nombre; et je suis persuadé que si votre majesté avait consulté M. de Vauban, nous n'aurions ni Verue ni Chivas; cependant, quoique cela ait été entrepris contre les règles, ces deux places n'en ont pas été moins prises, et je réponds sur ma tête que Turin le sera aussi, si votre majesté veut bien ordonner à M. de la Feuillade d'en faire le siége. Je sais qu'il ne demande pas mieux et qu'il n'attend que l'ordre de votre majesté. Les maladies n'ont point été au point qu'on l'a dit, et je sais par les entrepreneurs mêmes des hôpitaux qu'il n'y a jamais eu au plus que quatre mille malades à la fois dans les hôpitaux, ce qui n'est rien en comparaison de l'état de l'armée en allant à Verue, puisqu'en huit jours de temps il nous en tomba plus de six mille. J'ajouterai à toutes ces raisons que le prince Eugène va triompher avec raison, puisqu'il sera parvenu à son but, qui était d'empêcher le siége de Turin. Nous allons être décrédités dans toute l'Italie, et l'armée de Piémont va perdre toute la réputation qu'elle a acquise; enfin je vois avec un regret mortel, et à n'en

pouvoir douter, que si votre majesté manque à présent l'occasion de prendre Turin, elle ne la retrouvera jamais; il paraîtra même étonnant à tout le monde qu'on se soit établi aussi près d'une place sans l'attaquer; et je voudrais de tout mon cœur qu'il m'en eût coûté un doigt de la main, et qu'on n'eût jamais passé l'Orco.

Il m'a paru par toutes les lettres de M. de la Feuillade que, malgré les difficultés, il voulait toujours faire le siége de Turin. Je serais bien fâché de courir sur son marché; mais s'il avait changé de sentiment, je m'offre de bon cœur d'y aller et de lui laisser le commandement de cette armée. Je ne demande point les bataillons qui devaient venir de Provence, et je me contenterai des troupes qui composent à présent l'armée de Piémont; avec cela, que votre majesté me fasse couper le cou, si je ne prends Turin contre les règles; et quoique ce que je fais ici à présent ne paraisse pas beaucoup, je me trouverai soulagé lorsque je n'aurai que Turin à prendre.

A l'égard des troupes que M. de la Feuillade peut m'envoyer, c'est à votre majesté à en fixer le nombre; car pour moi je n'en parlerai point: c'est à lui, qui est sur les lieux, à voir ce qu'il peut faire sur cela. Pour moi, je ne puis faire autre chose que de mettre en usage ce que l'on m'enverra le mieux qu'il me sera possible.

Je supplie votre majesté de me pardonner la liberté avec laquelle je lui dis ce que je pense, puisqu'elle ne part que de l'attachement que j'ai pour elle, du zèle que j'ai pour son service et de l'intérêt que je prends à la gloire de ses armes, qui est une chose qui se doit compter pour beaucoup en ce pays-ci et dans la conjoncture présente; et je la supplie de considérer qu'en attaquant une place il n'en peut arriver d'autre inconvénient que de lever le siége; il n'en est pas de même d'une bataille, qui décide presque toujours de la destinée de plusieurs états, comme nous ne l'avons que trop vu l'année dernière.

Avant que la réponse de M. le duc de Vendôme parvînt au

roi, sa majesté avait déjà changé de résolution; elle avait, en conséquence des précédentes dépêches de ce général et des lettres que M. de la Feuillade lui avait écrites pour l'engager à approuver l'entreprise du siége, envoyé ses ordres à ce dernier pour qu'il le commençât sans perdre de temps, et elle confirma ces mêmes ordres par ses dépêches du 6 octobre; mais elles arrivèrent trop tard. M. de la Feuillade, ayant reconnu de plus près les difficultés que le siége devait rencontrer, s'était déjà conformé aux intentions du roi expliquées dans la dépêche de sa majesté du 25 septembre, et dès le 2 octobre il avait commencé à renvoyer à Suse et à Chivas l'artillerie et les munitions, et à séparer ses troupes pour les faire entrer dans des quartiers d'hiver. Il se prépara aussi à envoyer en Lombardie treize bataillons et douze escadrons. Comme ce ne fut que le 12 qu'il fut instruit de la nouvelle résolution qu'avait prise le roi d'assiéger Turin, il n'était plus temps de reprendre cette opération : toute l'artillerie et les munitions étaient déjà éloignées, les troupes dispersées, les lignes rasées. M. de la Feuillade, jugeant qu'il lui faudrait six semaines pour remettre les choses dans l'état où elles avaient été, abandonna entièrement toute idée de siége.

M. le duc de Vendôme regretta plus que jamais qu'on eût manqué une occasion aussi favorable de porter au duc de Savoie le coup le plus capable de le déterminer à la paix. Toutes les nouvelles le confirmèrent dans l'idée où il était que ce prince profiterait du temps pour rendre le siége de sa capitale plus difficile, et l'empereur, pour mettre son armée en état d'y apporter les plus grands obstacles. Il était déjà arrivé au prince Eugène deux mille hommes de renfort; trois mille autres étaient en marche pour le joindre par le Trentin; les Anglais et les Hollandais étaient à la veille d'embarquer sept mille

hommes d'infanterie et huit cents chevaux pour les faire descendre sur la côte de Nice[1].

Dans ces circonstances, M. le duc de Vendôme jugea ne devoir plus s'occuper qu'à chercher à éloigner M. le prince Eugène de l'Adda, avant qu'il eût reçu les renforts qu'il attendait, et il manda à M. de la Feuillade de lui envoyer le plus diligemment qu'il serait possible les treize bataillons et les douze escadrons qu'il avait résolu de lui faire passer.

Le prince Eugène, de son côté, soit qu'il jugeât avoir assez fait par ses mouvements et par son séjour dans son camp pour délivrer Turin, soit qu'il manquât de subsistances, soit qu'il redoutât la supériorité que les renforts de l'armée de Piémont allaient donner à M. le duc de Vendôme, n'attendit point qu'on le forçât à décamper. Dès le 7 il rassembla un corps d'infanterie à Fontanella, près de Romanengo, et le 10 au matin il décampa de Triviglio. Son armée marcha sur deux colonnes en descendant le naviglio Communità, qu'elle laissa à sa droite, et, après avoir passé par Caravaggio et Vailate, elle alla camper la droite à Pieranica, où fut le quartier du prince Eugène, la gauche à Trascorre.

M. le duc de Vendôme, qui était allé trouver M. le prince de Vaudémont pour conférer avec lui, ne fut averti de ce mouvement qu'à deux heures après midi, et ne marcha point ce jour-là parce qu'il craignit que, s'il se déplaçait, les ennemis, ne s'étant éloignés de Triviglio que de trois milles, ne s'emparassent de ses retranchements, ce qui leur donnerait la facilité de passer l'Adda; il les fit seulement observer par un détachement de huit cents chevaux commandé par M. de Cappy. Ce

[1] La ville de Nice était encore occupée par les troupes du duc de Savoie. Celles du roi, lors de la conquête du comté de ce nom, ne s'étaient emparées sur cette côte que de Montalban, Villefranche et Sant-Ospitio.

ne fut que le 11 au matin, qu'ayant été informé qu'ils marchaient encore et qu'ils se dirigeaient vers Crema, il quitta son camp de Rivolta. L'armée marcha sur deux colonnes, celle de la droite composée de toute la cavalerie, celle de la gauche de toute l'infanterie; et, laissant à droite et à gauche le village de Pandino, elle alla camper à Palazzo. En quittant Rivolta, M. le duc de Vendôme envoya ordre à M. Dillon, qui commandait sur le haut de l'Adda, de descendre cette rivière jusqu'à Lodi avec deux régiments de dragons et deux bataillons de troupes françaises. On laissa à Rivolta un bataillon pour couvrir les équipages de l'armée, qui, après s'être rassemblés entre la rivière et Rivolta, se rendirent le même jour à Lodi.

Le 12 l'armée marcha comme la veille sur deux colonnes: celle de la droite, composée de toute la cavalerie, passa par Crespatica; celle de la gauche, composée de toute l'infanterie, prit son chemin par le village de Postino, et l'on campa sur le chemin de Lodi à Crema, près du village de Tormo, la gauche en avant de ce lieu, la droite à un marais qui était entre le camp et le village de Ceredo.

Le prince Eugène était arrivé à trois milles et demi de là, où il campa, sa droite entre Crema et Ombriano, sa gauche vers San-Michele, le naviglio Cremasco devant son camp, le Serio derrière, position qui lui donnait le double avantage et d'attaquer le poste de Castelleone et celui des quatorze navilles, et d'envoyer des détachements dans tout le Crémonais et dans le Mantouan sans qu'on pût s'y opposer.

M. le duc de Vendôme, le voyant ainsi placé entre lui et le Crémonais, et jugeant le poste de Castelleone fort exposé, eût désiré pouvoir le combattre, mais il n'y avait pour marcher à lui que le chemin de Lodi à Crema, où quatre cavaliers pouvaient à peine passer de front. D'un autre côté, le pays était

tellement coupé de ruisseaux, de rivières et de marais, qu'il était impossible de marcher par la droite. Ces difficultés et l'importance de ne pas laisser le Crémonais à découvert lui firent prendre le parti d'aller passer l'Adda à Lodi, et de le repasser ensuite à Pizzighettone, dans la vue de gagner Castelleone avant les ennemis, et dans la confiance que, s'il pouvait y arriver avant qu'ils eussent passé le Serio, il les mettrait dans une situation très-périlleuse, se trouvant alors entre eux et Soncino, d'où ils tiraient leur subsistance, ou que du moins il aurait l'avantage de les obliger de repasser le Serio et de se rejeter sur l'Oglio. La longueur de cette marche ne l'effraya point; et, après avoir préparé tout ce qui pouvait la rendre diligente et jeté un second pont sur l'Adda, il fit partir le 13 à midi deux brigades d'infanterie et une de cavalerie, avec huit pièces de canon, sous les ordres de M. d'Albergotti, pour se rendre par Lodi à Pizzighettone. A la retraite, qui servit de générale, l'armée se mit en marche sur deux colonnes, l'une d'infanterie, l'autre de cavalerie, qui passèrent à Lodi, d'où celle d'infanterie continua sa marche par Castiglione et celle de cavalerie par Casal-Pusterlengo. Elles firent tant de diligence que le 14 au soir l'infanterie repassa la rivière à Pizzighettone, où elle campa; la cavalerie resta à la rive droite.

Pour cacher sa marche aux ennemis, M. le duc de Vendôme laissa dans le camp de Tormo M. de Courtades, avec les vieilles gardes, composées de trois ou quatre cents chevaux et un tambour de chaque bataillon pour battre les bruits de guerre ordinaires; et comme l'armée allait s'éloigner de l'Adda, il laissa cinq bataillons et trois escadrons des troupes du roi, cinq bataillons et six escadrons espagnols sous les ordres de M. Dillon, dans les retranchements qu'on avait faits sur la rive droite de cette rivière, depuis Cassano jusqu'à Lodi.

La cavalerie qui était restée à la rive droite de l'Adda passa la rivière le 15 au matin; et lorsqu'elle fut à la rive gauche, le reste de l'armée se remit en marche sur deux colonnes : celle de la droite composée de tous les dragons, de cinq brigades d'infanterie et de toute l'aile droite de cavalerie; celle de la gauche, qui marcha le long de l'Adda, fut composée d'une brigade de cavalerie, de cinq brigades d'infanterie et de toute l'aile gauche de cavalerie. L'armée campa la droite à une cassine sur le chemin de Castelleone, et à un mille de cet endroit, la gauche à Gombito, où fut le quartier général. Les deux armées ne se trouvèrent alors séparées que par le Serio, sur lequel les ennemis étaient venus camper le 13 au soir près du village de Montodine, où était un pont sur cette rivière; mais dans cette position M. le duc de Vendôme avait rempli son objet en donnant la main à Castelleone et en se mettant entre les ennemis et le Crémonais.

Le 16 au matin, ce général ayant été informé que les ennemis occupaient avec trois bataillons et mille hommes détachés la tête du pont du Serio et la portion du village de Montodine située à la rive gauche de la rivière, où ils étaient retranchés, résolut de les attaquer. On commanda pour cet effet tous les grenadiers de l'armée de cent hommes par bataillon, cinquante maîtres par escadron, et trois régiments de dragons. Ces troupes furent séparées en deux corps pour former deux attaques, celle de la gauche sous les ordres immédiats de M. le duc de Vendôme, celle de la droite sous ceux de M. d'Albergotti.

A midi M. le duc de Vendôme arriva avec sa colonne à portée des ennemis; mais M. d'Albergotti était encore éloigné. Néanmoins, se voyant découvert, et craignant que les troupes qui occupaient la tête du pont ne fussent renforcées

par leur armée qui bordait le Serio, il attaqua. M. le chevalier de Broglie, avec cinq compagnies de grenadiers, marcha aux maisons retranchées et les emporta; le reste des grenadiers le suivit, et après deux heures d'un feu très-vif on chassa les ennemis de la tête du pont. Ils repassèrent avec précipitation la rivière pour rejoindre leur armée, laissant trois cents morts et cent quinze prisonniers. M. d'Albergotti n'arriva qu'à la fin de l'action; mais il occupa des maisons d'où, avant que les ennemis fussent retirés, il les incommoda beaucoup par son feu et son canon.

Lorsqu'on fut maître de la tête du pont, on s'y retrancha et on y laissa des détachements; le reste des troupes rentra. M. le prince Eugène, se voyant alors privé de ce passage, leva son camp de Montodine le lendemain 17, à la pointe du jour, et remonta la rivière vers le pont de Crema. Aussitôt que M. le duc de Vendôme en fut averti, il décampa de Gombito et mit l'armée en marche sur deux colonnes, l'une d'infanterie, l'autre de cavalerie, pour remonter aussi le Serio. De sa personne, il prit les devants avec six compagnies de grenadiers, six cents chevaux et deux régiments de dragons. A une heure après midi il arriva à Rivolta-Magra, peu loin du pont de Crema, chassant devant lui quelques troupes de cavalerie des ennemis qui avaient passé le Serio. Ayant aperçu de l'autre côté de la rivière leur avant-garde qui s'avançait vers Crema, il laissa ses troupes à MM. de Valfuentes, de Saint-Pater et de Châteaumorant, entre Rivolta-Magra et le pont, avec ordre d'observer si les ennemis faisaient des dispositions pour le passer, et alla chercher l'armée, qui faisait une trop longue halte à Castelleone; il la remit aussitôt en marche; mais elle ne put gagner que Ripalta-Vecchia; elle n'y arriva même que pendant la nuit, et, pour éviter la confusion, elle y campa.

Le 18, à la pointe du jour, elle se mit en mouvement sur deux colonnes, celle de la droite composée des gardes ordinaires et de toute la cavalerie, celle de la gauche des deux régiments de dragons, trois cents chevaux détachés, dix compagnies de grenadiers et toute l'infanterie. Elles allèrent dans cet ordre camper la droite à Casaletto, la gauche à San-Bernardino, où fut le quartier général. Les ennemis avaient marché de leur côté, et M. le duc de Vendôme, étant allé les reconnaître, vit leur camp, dont la gauche appuyait à Santa-Maria-della-Croce, sous les murs de Crema, leur droite à Sergnano, le dos tourné au Serio. S'étant aperçu en même temps qu'ils avaient déjà fait passer quatre cents chevaux et quelque infanterie sur le pont de Crema, il les fit attaquer à neuf heures du matin par les six compagnies de grenadiers et les deux régiments de dragons et l'avant-garde, qui les forcèrent à repasser la rivière. Ils rejoignirent leur armée, qui se mit en bataille, et s'avança vers le pont.

Celle du roi fit de même; les grenadiers s'étendirent à sa droite et à sa gauche, et firent un si grand feu que les ennemis furent obligés de s'éloigner de la rivière. Le prince Eugène fit avancer quatre pièces de canon; M. le duc de Vendôme lui en opposa six. Le feu de l'artillerie et de la mousqueterie dura depuis midi jusqu'à la nuit; alors les deux armées rentrèrent dans leurs camps, et chacun de son côté se borna à masquer le pont; mais deux cents chevaux des troupes du roi ayant passé le Serio à un gué et pénétré jusqu'au glacis de Crema, on prit aux ennemis quelques voitures chargées de tentes et de bagages.

Les deux armées restèrent en présence pendant la journée du 19, et M. de Vérac fut détaché avec six cents chevaux pour aller reconnaître les environs de Soncino, sommer la garnison ou du moins empêcher qu'elle ne s'évadât. Pendant la

nuit suivante M. le duc de Vendôme fit retrancher les gués de Casale et de Ricengo, au-dessus de Crema.

Le 20 au matin il fut informé que l'armée des ennemis marchait en remontant le Serio vers Mozzanica, où cette rivière était guéable partout, de manière qu'on pouvait la passer en bataille. On voit, par le compte qu'il rendit au roi de leurs mouvements et des siens, qu'il aurait pu avec apparence de succès aller s'opposer à leur passage; mais, affaibli des troupes qu'il avait laissées derrière l'Adda et dans le retranchement des quatorze navilles, il jugea ne devoir pas s'exposer à un combat avant d'être joint par le renfort qu'il attendait du Piémont. Il se contenta d'envoyer à Casale deux brigades d'infanterie et une de cavalerie, sous les ordres de M. de Saint-Fremont, pour observer les ennemis et les obliger de passer le Serio plus haut; mais, ayant appris pendant la nuit du 20 au 21 qu'en effet ils le passaient à gué entre Vidolasco et Mozzanica, pour prendre une position sur la gauche de la rivière, entre le premier de ces villages et Camisano, et craignant que, comme ils n'étaient alors qu'à neuf milles de Soncino, ils n'y arrivassent avant lui par une marche de nuit en passant par Fontanella et Galignano, il prit le parti de marcher lui-même à Soncino. L'armée décampa de San-Bernadino le 21 à la pointe du jour; elle marcha sur deux colonnes: celle de la droite, qui passa par Gramignago et Ticengo, fut composée de trois cents chevaux détachés et de toute la cavalerie; celle de la gauche, qui prit son chemin par Romanengo et Ticengo, fut composée des gardes de la cavalerie et de toute l'infanterie. Les équipages furent envoyés par Rivolta-Magra et Rivoltella à Castelleone, d'où le lendemain ils rejoignirent l'armée par Genivolta. Le camp que prit l'armée devant Soncino le 21 au soir, lorsque M. de Vendôme sut que les ennemis n'avaient fait aucun mouvement pendant la jour-

née, eut sa droite à l'Oglio, au-dessus de cette place, la gauche à Ticengo, où fut le quartier général. Le détachement de M. de Vérac, qui s'était posté sur le haut Oglio pour masquer Soncino, fut augmenté jusqu'au nombre de trois mille hommes. M. de Saint-Fremont rejoignit l'armée avec les trois brigades qu'il avait menées à Casale, où elles auraient été fort exposées, et M. de Barville rentra en ligne avec les deux bataillons qui occupaient Genivolta et les quatorze navilles. Il ne resta dans ces deux postes et à Bordolano que cent quatre-vingts hommes. M. de Barville amena aussi avec lui huit pièces de canon, qui furent destinées à battre Soncino. Un convoi de pain venant de Pizzighettone à l'armée par Rivolta-Magra, Gramignano et Ticengo, fut attaqué près de Cumignano; mais M. de Custaing, lieutenant-colonel, détaché avec cent cinquante chevaux pour en faire l'arrière-garde, repoussa les ennemis, et le convoi arriva à l'armée sans être entamé.

Le 22 M. le duc de Vendôme ordonna de retrancher le camp, tant afin d'être plus en état de faire des détachements et d'empêcher les ennemis de se répandre dans le Crémonais que pour pouvoir entreprendre en leur présence le siége de Soncino. On fit en même temps les préparatifs de l'attaque; on commanda à cet effet quatre compagnies de grenadiers, quatre cents hommes d'infanterie et quatre cents travailleurs, et pendant la nuit suivante on mit en batterie six pièces de canon.

Elles commencèrent à tirer le 23, à la pointe du jour, principalement sur les portes, qui furent brisées après quelques heures, ce qui détermina le commandant de la place, quoique la tranchée ne fût point ouverte, à battre la chamade à midi, et à se rendre prisonnier de guerre avec sa garnison, composée de quatre cents hommes. On trouva dans la ville, presque dans son entier, le magasin de fourrages qu'on y avait laissé

lorsqu'on l'avait abandonnée. On apprit par le commandant qu'il avait eu ordre de M. le prince Eugène d'en sortir avec sa garnison, mais que le détachement de M. de Vérac l'avait empêché de s'évader.

Pendant que le duc de Vendôme était occupé de cette opération, il eut différents avis qui l'assurèrent que les ennemis évacuaient Palazzuolo, où il projetait de se porter avec toute l'armée par la rive gauche de l'Oglio. Ces nouvelles ne lui firent point abandonner ce projet; mais, comme il pouvait se trouver dans le cas d'y livrer un combat, il fit ses dispositions pour rassembler toutes ses forces. Il avait compté sur le renfort de treize bataillons et de douze escadrons qui devait lui venir du Piémont, et, suivant ce qu'il manda au roi, il répondait avec ce secours du succès de l'opération qu'il méditait; mais il apprit que non-seulement il n'était pas encore en marche, mais aussi que ce secours serait réduit à huit bataillons et neuf escadrons, et que M. de la Feuillade ne lui enverrait ces troupes que lorsqu'il aurait repris Asti, qu'il avait mal à propos abandonné lorsqu'il avait investi Turin[1]. Dans ces circonstances, M. le duc de Vendôme se détermina à se faire joindre par cinq bataillons et sept escadrons des troupes qu'il avait laissées sous les ordres de M. Dillon derrière l'Adda. Il lui envoya, en conséquence, l'ordre de partir avec ces troupes dans la nuit du 28 au 29, et de passer par Crema et Lodi pour se rendre le 30 au soir à l'armée, ce qui fut exécuté.

En attendant l'arrivée de ce renfort, il fit jeter sur l'Oglio, près de Soncino, deux ponts de bateaux qui furent achevés le

[1] On rapportera au rang des pièces la lettre que M. le duc de Vendôme écrivit à M. de Chamillart, pour lui faire connaître l'irrégularité de la conduite de M. de la Feuillade, tant dans l'abandon d'Asti que dans le retard de la marche des troupes qu'il lui avait anoncé devoir lui envoyer.

25 au soir, et, pour en assurer la tête à la rive gauche de la rivière, il fit rétablir une ancienne redoute placée avantageusement pour la protéger. On commença le 27 à la rive droite une communication d'environ quatre cents toises, depuis Soncino jusqu'aux ponts, et l'on couvrit cette communication par des redoutes. C'était une espèce de camp retranché où il se proposait de laisser dix bataillons pour la sûreté de Soncino et pour celle du Crémonais, lorsqu'il s'en éloignerait pour marcher vers le Brescian, qui était l'objet qui fixait ses vues.

Le prince Eugène n'avait point évacué Palazzuolo comme les nouvelles précédentes l'avaient annoncé; on fut même informé qu'il s'était rapproché de ce poste, et que le 25 il avait porté sa droite à Fontanella, sa gauche à Calcio; qu'il avait détaché sur la rive gauche de l'Oglio un corps qui campait à Urago, d'où il tirait ses vivres, et qu'il y avait jeté deux ponts sur la rivière. C'était à peu près la même position qu'il avait prise lorsqu'il l'avait passée le 28 juin. On eut en même temps des notions plus particulières sur l'objet des mouvements qu'il venait de faire lorsque M. le duc de Vendôme reçut d'un de ses correspondants le détail d'un conseil de guerre qui s'était tenu le 24, et dans lequel, après plusieurs avis, dont les uns avaient été pour gagner le Ferrarais, les autres pour se retirer dans le Seraglio ou derrière le Mincio, le prince Eugène avait fait convenir ses généraux que le seul parti à prendre était de se tenir le plus longtemps qu'il serait possible à portée de l'Oglio, afin de tenter quelque entreprise pendant l'hiver, et d'être à portée de faire au commencement de la campagne, au moyen des secours qu'il devait recevoir, une diversion capable de sauver le duc de Savoie et de rétablir les affaires de l'empereur en Italie.

Ce fut dans ces circonstances que M. le duc de Vendôme

reçut une lettre du roi qui, en lui faisant connaître ses inquiétudes sur l'état où se trouverait l'armée impériale lorsque ces renforts l'auraient joint, et la nécessité de l'éloigner du Mantouan et du Milanais avant qu'ils fussent arrivés, lui recommandait de former de bonne heure un projet si bien concerté, qu'il pût, avec les troupes qu'il avait en Lombardie et celles que M. le duc de la Feuillade devait lui envoyer, faire face à toutes les forces que le prince Eugène serait en état de lui opposer, et que pendant ce temps on pût, avec soixante bataillons et autant d'escadrons, entreprendre avec sûreté le siége de Turin. Cette dépêche développe avec tant de précision les vues de la cour, et elle donna occasion à M. le duc de Vendôme d'expliquer au roi ses sentiments sur des objets d'une si grande importance, qu'on ne peut se dispenser de la rapporter ici, de même que la réponse de ce général.

Lettre du roi à M. le duc de Vendôme. Fontainebleau, 20 octobre 1705[1].

Mon cousin, j'ai reçu votre lettre du 13 de ce mois. Les mouvements que le prince Eugène vient de faire, ceux auxquels vous vous êtes déterminé, me donnent beaucoup d'inquiétude sur le parti qu'il pourra prendre avant que le secours qui vous vient de l'armée du Piémont ait pu vous joindre; il me paraît bien nécessaire pour vous mettre en état de rapprocher l'armée du prince Eugène avec supériorité, et la forcer à s'éloigner des états du roi d'Espagne et du duc de Mantoue. Je souhaite que les difficultés du pays ne vous fassent pas trouver des obstacles invincibles pour y réussir. Si vous ne vous trouvez pas en état de profiter de la conjoncture, les temps à venir seront encore plus embarrassants. Je ne saurais douter, par tout ce qui me revient, que l'armée du prince Eugène ne se fortifie de jour à autre dans tout le courant de cet hiver, et qu'elle ne se trouve au commencement de la campagne prochaine, du moins aussi forte que

[1] Cette pièce se trouve en minute dans les archives du dépôt de la guerre, vol. 1829, 1re partie, 3e section, n° 83.

celle que vous commandez, et je vais dès à présent prendre avec vous des mesures assez concertées pour les pouvoir suivre, quelque chose qu'il arrive, afin de me déterminer de bonne heure, et de ne rien faire au hasard. Je ne saurais plus compter sur le siége de Turin, quoique j'en connaisse toute l'importance. Il ne se peut faire que l'armée destinée pour l'attaquer ne soit composée au moins de soixante bataillons et autant d'escadrons bien recrutés et en bon état; ce serait se tromper soi-même que de se flatter que vous serez en état de renvoyer les treize bataillons et les douze escadrons qui doivent avoir joint présentement votre armée. Je serais même fort content si vous n'aviez pas besoin d'une augmentation de troupes pour vous opposer à toutes les forces du prince Eugène, dont l'armée augmentera considérablement, et qui serait tellement supérieure à la vôtre, si les affaires de Hongrie s'accommodaient, que je n'ose porter mes vues jusque-là, par le dérangement général que ce changement pourrait faire. Supposé qu'il n'arrive pas, je suis bien aise de savoir dès à présent si je puis compter sûrement, quelque secours qu'il arrive au prince Eugène d'ailleurs, que vous vous soutiendrez avec le nombre de troupes que vous avez, y compris les treize bataillons et douze escadrons que je suppose qui vous ont joint.

Lettre de M. le duc de Vendôme au roi. Du camp de Soncino, 31 octobre 1705[1].

J'ai reçu par le retour d'un de mes courriers la lettre que votre majesté m'a fait l'honneur de m'écrire. Il est bien difficile que je puisse à présent former un projet fixe pour la campagne prochaine, comme votre majesté le désire. Ce que je puis lui dire dès à présent est qu'il faut, à quelque prix que ce soit, faire au printemps le siége de Turin, et qu'elle ne peut trop prendre de mesures tant pour recruter les deux armées de bonne heure, que pour fortifier celle de Piémont du plus grand nombre de troupes qu'il lui sera possible. Les troupes de la marine ont servi au siége de Barcelone, qui n'était

[1] Cette pièce se trouve en original dans les archives du dépôt de la guerre, vol. 1868, n° 204.

pas plus important que celui de Turin. Votre majesté me fait l'honneur de me marquer qu'elle croit qu'il faut au moins soixante bataillons et autant d'escadrons pour le faire; si elle est en état d'en envoyer encore davantage, ce sera encore mieux; mais j'ose lui répondre qu'on le prendra sûrement avec cinquante bataillons et cinquante escadrons, et la conquête de cette place est si importante et si décisive, qu'il la faut tenter avec ce qu'on pourra rassembler, au hasard même de n'y pas réussir. Voilà mon opinion, dans laquelle je persiste toujours; et si votre majesté ne prend pas le parti d'assiéger Turin, je lui dirai avec regret qu'à la fin nous perdrons l'Italie. Je suis sûr qu'elle tremblerait si elle savait le gros jeu qu'elle joue de ce côté-ci dix fois par campagne. Il peut arriver que je ne serai pas toujours heureux; je puis même faire des fautes, et le moindre accident entraînera à coup sûr la perte de l'Italie. Il n'en est pas de même en Piémont, et si l'on assiége Turin, il n'en peut arriver d'autre mal que de ne le pas prendre; la difficulté du pays, les postes que nous occupons et la faiblesse de l'armée du duc de Savoie font qu'il n'y a rien à craindre de ce côté-là. Toutes ces raisons, ce me semble, sont assez fortes pour que votre majesté se détermine dès à présent au siége de Turin; elle a vu le temps qu'on a perdu cette campagne, que j'aurais employé très-utilement et à des choses décisives; mais je n'ai rien à me reprocher sur cela, et elle sait bien qu'il n'y a point de ma faute. M. de la Feuillade m'a mandé d'abord qu'il m'enverrait treize bataillons et douze escadrons; ensuite, par une lettre de Rivoli, du 13 octobre, il me marque qu'il a fait partir huit bataillons et neuf escadrons, et qu'il ne peut pas se dégarnir davantage, parce qu'il va marcher à Asti, et, en dernier lieu, il me marque qu'il ne peut rien m'envoyer qu'il n'ait pris Asti et rejeté M. de Savoie sur sa capitale : ce sont ses propres termes. Cependant, après tout cela, j'ai reçu le bataillon de Thiérache, qui arriva hier ici composé de cent soixante hommes, et, pour tous officiers, du colonel et de deux lieutenants. J'ai cru devoir faire à votre majesté tout ce détail, parce qu'il me paraît, par sa dernière lettre, qu'elle est per-

suadée que j'ai reçu des secours considérables. J'ai écrit une longue lettre à M. de la Feuillade par laquelle je l'informe de la situation des ennemis, des secours qui leur viennent, et des mouvements que je vais faire pour tâcher de déplacer le prince Eugène et le combattre, si je puis, avant que les troupes qu'il attend l'aient joint; et comme je connais parfaitement le pays où est à présent M. de la Feuillade, je lui dis mon sentiment sur la manière dont j'établirais mes quartiers si j'étais à sa place. Après cela il prendra le parti qu'il jugera à propos, et je ne doute pas qu'il ne prenne celui qui conviendra le mieux au bien du service de votre majesté; pour moi, j'irai toujours mon chemin, sans compter sur des secours qui ne dépendent point de moi, et que je dois regarder par conséquent comme très-incertains.

Je fais une communication bien retranchée et bien palissadée, depuis Soncino jusqu'aux deux ponts que j'ai sur l'Oglio. On y travaille avec toute la diligence possible, et j'espère que ce travail sera fini au plus tard dans quatre ou cinq jours. J'y laisserai dix bataillons, et je passerai l'Oglio avec le reste de l'armée, et marcherai droit à Urago, au-dessous duquel sont les ponts des ennemis. Je n'aurais jamais osé faire ce mouvement sans avoir mis en sûreté la tête de mes ponts, sans quoi il aurait été aisé aux ennemis de reprendre Soncino et de m'empêcher de repasser en deçà de l'Oglio, n'y ayant, de Fontanella où ils sont, que quatre heures de marche pour venir ici. La précaution que je prends de faire un camp retranché sous Soncino me paraît si importante, que je suis persuadé que votre majesté l'approuvera, et qu'elle verra aussi que je ne puis me dispenser de chercher à déplacer les ennemis, et à tâcher de les combattre avant que leurs secours les aient joints.

Je voudrais bien pouvoir dès à présent répondre à votre majesté de me soutenir la campagne prochaine comme j'ai fait celle-ci; mais je m'exposerais à la tromper, si je lui parlais affirmativement sur une chose aussi incertaine. Je ne sais point la force des secours qui viendront aux ennemis; ils pourraient être si considérables que je serais

obligé de succomber, quoi que je pusse faire; de plus, la fin de cette campagne décidera de bien des choses. Si nous étions assez heureux pour faire abandonner l'Oglio aux ennemis, leur faire repasser les montagnes, en occuper les passages de manière qu'ils ne pussent jamais rentrer dans le Brescian, et les obliger de faire la guerre, la campagne, qui vient sur le Mincio ou dans le bas Ferrarais, notre défensive deviendrait aisée; si, au contraire, nous ne pouvons empêcher les ennemis d'avoir un pied en deçà de l'Oglio et l'autre dans le Brescian, cette défensive sera très-dangereuse et exigera, par conséquent, un bien plus grand nombre de troupes que l'autre. Voilà, sire, les raisons qui m'empêchent de rien promettre d'avance à votre majesté. De quoi je puis l'assurer, c'est que je ferai de mon mieux avec ce que j'aurai. Je me flatte que ma bonne volonté et mon zèle lui sont connus; ils sont à l'épreuve de la boue, de la pluie, de la neige, et de la plus grande rigueur de l'hiver; je les soutiendrai l'un et l'autre jusqu'à la fin, sûr pourtant que les exemples que je donne sur cela ne seront jamais suivis de personne.

Il faut espérer que pendant cet hiver nous verrons plus clair dans l'avenir que nous ne faisons à présent. En attendant, votre majesté sait la force des deux armées; si elle veut bien me marquer de combien de troupes elle peut fortifier celle de Piémont d'ici au printemps, j'aurai l'honneur de lui envoyer un état du nombre de troupes dont je croirai que les armées doivent être composées, tant pour le siége de Turin que pour la défensive de ce côté-ci; et si elle veut bien avoir assez de confiance en moi pour me laisser faire, j'espère que tout ira bien. Elle ne doit point appréhender que je dégarnisse trop l'armée de Piémont pour fortifier celle-ci; elle sait que ce n'est point ma manière, et que je n'ai en vue uniquement que le bien de son service; et le siége de Turin me paraît si important, que je risquerai même plutôt quelque chose de ce côté-ci pour pouvoir laisser l'armée de Piémont en plus grande force. J'attendrai sur cela ses ordres avec impatience.

J'envoie à votre majesté la copie d'une lettre de M. de Puysieulx,

par laquelle elle verra les troupes qui sont en marche pour l'Italie. Ces nouvelles me sont confirmées par tant d'endroits qu'il n'est plus permis d'en douter. Par la supputation que j'ai faite, elles joindront le prince Eugène vers le 25 novembre; je vais tâcher de profiter de ce petit intervalle de temps.

P. S. Depuis ma lettre écrite j'ai eu des nouvelles sûres que le régiment de Bareuth, infanterie, a passé il y a six jours à Bolzano, et qu'il y a d'autres troupes qui le suivent de près.

J'envoie à votre majesté copie des deux lettres de M. de la Feuillade, que j'ai reçues par des courriers que je lui avais dépêchés; j'y joins aussi les deux réponses que je lui ai faites.

Le roi n'eut pas de peine à reconnaître la justesse des combinaisons de M. le duc de Vendôme et la solidité de ses projets; sa majesté entra dans ses vues; et, comme elle était informée d'ailleurs que les renforts attendus par M. le prince Eugène devaient être au moins de quinze mille hommes, elle se détermina à faire passer de nouvelles troupes en Italie, et donna des ordres pour qu'avant le mois d'avril ces troupes et les recrues fussent rendues à leur destination; elle manda en même temps à M. de la Feuillade, en lui faisant connaître la faute qu'il avait faite d'abandonner Asti et le tort qu'il avait d'avoir différé le départ des troupes destinées pour la Lombardie, de les faire partir sans délai, afin que M. le duc de Vendôme pût exécuter avant la fin de la campagne le projet qu'il avait formé de rejeter les ennemis dans les montagnes.

Ce fut cependant avec regret que le roi se vit obligé de porter de nouvelles forces en Italie, dans le moment où le roi d'Espagne son petit-fils venait de perdre Barcelone, et où tout était à craindre pour la Catalogne et les provinces voisines; mais sa majesté jugea ne devoir point se refuser à ces nouveaux efforts, tant afin de ne pas exposer M. le duc de

Vendôme à recevoir un échec, qui pouvait causer la perte de toute l'Italie, que pour pouvoir, après la prise de Turin, n'avoir plus qu'une armée, et alors en retirer une partie de ses troupes pour les employer dans les autres parties où elle avait à soutenir la guerre.

Un autre objet non moins embarrassant était celui des recrues; les fatigues de la campagne et les maladies avaient tellement affaibli l'infanterie, que le plus grand nombre des bataillons n'était pas de trois cents hommes, et l'on vit que le roi lui-même n'espérait pas pouvoir parvenir à les porter au nombre de cinq cents.

M. le duc de Vendôme était retenu dans son camp de Soncino par la nécessité d'achever, avant de s'en éloigner, les retranchements qu'il avait fait commencer; mais, afin d'accélérer l'ouvrage, il fit, dans les premiers jours du mois de novembre, doubler les travailleurs qui y étaient employés, et se prépara à passer la rivière pour marcher à Urago, et par cette manœuvre forcer les ennemis à décamper de Fontanella et de Calcio; mais ils le prévinrent.

Le 3 au matin ils se mirent en marche sur trois colonnes, et passèrent l'Oglio, leur cavalerie à Pontoglio, leur infanterie sur les ponts qu'ils avaient faits entre Calcio et Urago, leurs équipages à Palazzuolo. La rivière était tellement gonflée par les pluies qui étaient tombées depuis plusieurs jours que les ponts rompirent; l'arrière-garde fut même obligée de gagner celui de Pontoglio, qui était de pierre. Leur armée campa le même jour en front de bandière, la droite à Urago où fut le quartier du prince Eugène, la gauche à Castelcovati, Chiari derrière les lignes.

M. le duc de Vendôme, averti de ce mouvement, se rendit le 4 au matin au bord de l'Oglio, dans le dessein de le passer;

mais ses ponts de bateaux et ceux sur chevalets qu'on avait faits sur les navilles venaient d'éprouver le même accident que ceux des ennemis : les bateaux qui n'avaient pas été entraînés par les eaux ne suffisaient pas pour en rétablir un. On fut obligé d'en faire venir d'Ostiano et de Pizzighettone. Cette contrariété dérangea le projet de M. le duc de Vendôme; mais les ennemis ayant passé l'Oglio, une partie de son objet était remplie; et, forcé par les inondations de rester à la droite de la rivière, il ne songea plus dans ce moment qu'à mettre M. le prince Eugène dans l'impossibilité de la repasser, en s'approchant de lui et en s'emparant de la tête du pont de Pontoglio, où il avait laissé un corps, et de la partie de Palazzuolo située à la droite de la rivière.

En conséquence, les retranchements de Soncino ayant été achevés le 6, et sur la nouvelle qu'on eut que M. le prince Eugène était encore dans la même position qu'il avait prise après avoir passé l'Oglio, M. le duc de Vendôme décampa le 8 à la pointe du jour, et marcha avec quarante et un bataillons, neuf escadrons de cavalerie et neuf escadrons de dragons, sur deux colonnes, à Cividate, où il campa. La colonne de la droite, composée des dragons, de huit brigades d'infanterie, de toute l'artillerie et des équipages des troupes, prit, en partant de Soncino, le chemin de Torre Palavicina et de Pumenengo; celle de la gauche, composée d'une brigade de cavalerie et de deux d'infanterie, passa de Ticengo à Fontanella, d'où elle se rendit à Cividate; le reste des troupes demeura à Soncino, sous les ordres de M. de Saint-Fremont, et en passant à Calcio M. de Vendôme y laissa M. de Medavi avec trois brigades d'infanterie et huit pièces de canon, qui tirèrent quelques volées sur le quartier de M. le prince Eugène. Deux brigades d'infanterie et neuf escadrons de dragons restèrent sous le

commandement de M. d'Albergotti à la tête du pont de Pontoglio, où ces troupes se retranchèrent.

Le lendemain 9 M. le duc de Vendôme se rendit lui-même, avec une brigade d'infanterie, un détachement de dragons et six pièces de canon, devant la partie de la ville de Palazzuolo située à la droite de l'Oglio, et s'en empara. Les ennemis, qui occupaient une tour à la tête du pont, l'abandonnèrent la nuit suivante.

M. le duc de Vendôme ne se contenta pas de se retrancher à ce débouché comme M. d'Albergotti l'était à celui de Pontoglio : pour ôter aux ennemis tout moyen de rentrer dans le Bergamasque et le Crémonais, il fit commencer le 11 des retranchements le long de la rivière, depuis Palazzuolo jusqu'à Soncino; et il parut avoir une telle confiance dans cette disposition, qu'il fit entrer dès le même jour ses troupes dans des cantonnements. Ils furent disposés de manière que les troupes étaient à portée des travaux et qu'elles pouvaient se rassembler en une marche, soit à Soncino, soit à Bordolano, pour passer l'Oglio à l'un ou l'autre de ces deux endroits, suivant les mouvements que pourraient faire les ennemis, et marcher à eux pour les faire rentrer dans les montagnes, même pour tâcher de les leur faire repasser si l'on en trouvait la possibilité.

Quoique depuis le combat de Cassano ils eussent déjà successivement reçu un renfort de cinq mille hommes, soit de troupes, soit de recrues, M. le duc de Vendôme, voyant qu'ils n'avaient pas profité du moment où la crue des eaux l'avait empêché de passer l'Oglio, pour gagner le Mantouan ou le Ferrarais, jugea qu'ils ne pouvaient avoir d'autre dessein que de prendre des quartiers dans le Brescian, depuis Palazzuolo jusqu'au lac de Garde, afin d'être à portée de communiquer d'un

côté avec l'Oglio et de l'autre avec l'Allemagne, et il ne douta point que la mauvaise saison ne les engageât à prendre dans peu ce parti. C'est ce qui le confirma dans l'idée où il était de passer l'Oglio au premier mouvement qu'ils feraient; et comme il avait prévu depuis longtemps qu'ils pourraient occuper pendant l'hiver la position de Gavardo, qui leur avait été si favorable au commencement de la campagne, il en avait fait raser les retranchements par M. de Filtz, qui s'y était porté quelques jours auparavant avec les hussards et un détachement de trois cents chevaux.

Telle était la situation des affaires le 11, et tels étaient les projets de M. le duc de Vendôme. Le renfort qu'il attendait du Piémont n'était pas encore arrivé; et informé, que M. de la Feuillade ne le mettrait en marche qu'après qu'il aurait repris Asti, il avait pour y suppléer demandé à M. le prince de Vaudémont de lui envoyer tout ce qu'il pourrait de l'infanterie d'Espagne qui était restée sur l'Adda, dans le dessein de la répandre avec quelques bataillons français dans des postes sur l'Oglio lorsqu'il passerait cette rivière. Cinq bataillons et un escadron de ces troupes arrivèrent le 12 à l'armée, qui fut alors composée de cinquante-six bataillons et de soixante et onze escadrons.

Le même jour M. le prince Eugène décampa d'Urago et alla camper à Roncadelle et Ponte-Gattello sur la Mella. Dès que M. le duc de Vendôme en fut informé, il se rendit de sa personne à Soncino, et donna ordre à toute l'infanterie de l'y suivre le lendemain sous la conduite de M. d'Albergotti, excepté douze bataillons, qui restèrent aux ordres de M. de Medavi sur le haut Oglio pour occuper Palazzuolo et Pontoglio, que les ennemis avaient abandonné, et pour achever les retranchements.

Pendant que l'infanterie marchait pour se rassembler à Soncino, suivant l'ordre de M. le duc de Vendôme, ce général tenta d'y passer l'Oglio avec la cavalerie qui était cantonnée à portée de là; mais les débordements rendant le passage impraticable, il résolut de gagner le pont d'Ostiano, et se fit précéder par neuf escadrons et deux régiments de dragons sous les ordres de M. de Saint-Fremont. Ce dernier trouva le terrain encore plus couvert d'eau qu'à Soncino, et s'arrêta à Gabbianetta. Sur l'avis qu'il en donna à M. le duc de Vendôme, ce général établit son quartier à Corte-de-Cortesi le 13 au soir, et fit cantonner l'armée depuis Soncino jusqu'à hauteur de Bordolano.

Les eaux se soutinrent et les pluies continuèrent avec une telle abondance, qu'on fut obligé de séjourner le 14 et le 15; mais on parvint pendant ce temps à allonger les ponts de Bordolano; et M. le duc de Vendôme s'étant fait rejoindre par les neuf escadrons qui étaient avec M. de Saint-Fremont, auquel il manda de passer l'Oglio avec ses deux régiments de dragons dès que le passage serait praticable, il rassembla l'armée le 16 au matin près de Bordolano, et y fit passer la rivière à l'infanterie. Il alla de sa personne s'établir à Verola-Vecchia, et les troupes cantonnèrent tant à Verola-Vecchia même qu'à Verola-Alghise et à Quinzano, les dragons à Scorciarolo; la cavalerie ne passa que le lendemain, et cantonna en deuxième ligne à Monticelli, Villa-Nova et Campazzo. M. de Coulanges fut détaché avec quatre cents chevaux vers la Mella, pour couvrir la marche et apprendre des nouvelles des ennemis. Il s'avança sur le chemin de Verola-Vecchia à Brescia; mais un corps des ennemis, embusqué de l'autre côté du Strone, ayant chargé à l'improviste deux de ses troupes qui avaient passé ce ruisseau, il fut forcé de se retirer, après avoir perdu quelques-

uns de ses gens et deux officiers, qui furent faits prisonniers.

M. de Saint-Fremont trouva moyen de passer aussi l'Oglio à Ostiano le 16, et de faire sur la basse Mella deux ponts de bateaux pour le passage de l'armée. M. le duc de Vendôme apprit par lui que les ennemis, après être restés trois jours dans leur camp de Roncadelle, en étaient partis le 16 au matin, marchant sur trois colonnes vers Montechiaro et Ponte-San-Marco. En conséquence, il fit marcher l'armée, le 18, à Cigole, sur la Mella. Une partie des troupes, c'est-à-dire les dragons et six brigades d'infanterie, passèrent cette rivière sur le pont de Pavone, où cantonna l'infanterie. Les dragons allèrent à Gottalengo; deux autres brigades d'infanterie occupèrent Cigole, où fut aussi le quartier général; deux autres restèrent à Quinzano, pour attendre les caissons qui, à cause du mauvais temps, n'avaient pu suivre l'armée. L'artillerie, escortée par une brigade d'infanterie, marcha par Monticelli et Ostiano, où elle passa la Mella sur un des ponts qu'avait faits M. de Saint-Fremont. Une partie de la cavalerie passa cette rivière sur le pont de Pralboino, et alla cantonner à Gambara, et l'autre partie resta à la rive droite, et occupa le village de Pralboino et celui de Milvano.

Le 19 l'armée marcha encore; elle fut précédée par les dragons, sous les ordres de M. d'Albergotti. Ils passèrent le naviglio Gambara, au village de ce nom, et allèrent ensuite, par Casal-Romano, s'emparer du pont d'Asola, sur la Chiese, et cantonner à Santa-Croce.

La colonne de la gauche fut composée de la brigade de cavalerie qui était à Gambara et de toute l'infanterie; elle suivit le même chemin que les dragons; la cavalerie alla cantonner à Corvione, qui fut la gauche de l'armée; l'infanterie dans

les villages de Medole, Sorbere, Casal-Romano, Casa-di-Marco et Fiesse.

La colonne de la droite fut composée de la cavalerie, dont une partie alla cantonner à Caneto, le reste à Levale et à Bizzolano. M. le duc de Vendôme établit le quartier général aux cassines d'Asola.

Les deux brigades d'infanterie qui étaient restées à Quinzano en partirent le 19 avec les caissons, et allèrent à Pavone; elles continuèrent leur marche le 20, et arrivèrent à Gambara, d'où le 22 elles joignirent l'armée et cantonnèrent, l'une à Casa-di-Marco, l'autre à Fiesse, avec les brigades qui occupaient déjà ces villages. Le même jour M. le duc de Vendôme trouvant les deux brigades qui étaient à Corvione trop éloignées du pont d'Asola, les fit avancer à Remedello-di-sotto, et l'artillerie, qui était restée en arrière avec une brigade d'infanterie, arriva à Casal-Romano.

La position qu'occupait l'armée le mettait en état de passer la Chiese tant à Asola qu'à Aqua-Negra, pour marcher aux ennemis, qui, de leur côté, s'étaient portés par Ponte-Gattello et Brescia sur Carpenedolo, Montechiaro et Calcinato. M. le duc de Vendôme, ayant même été informé le 22 que leurs équipages défilaient encore le long de la montagne, résolut de commencer, la nuit suivante, à passer la rivière pour se porter en deux marches par Casalmoro sur Carpenedolo et Montechiaro, afin d'attaquer ces deux postes, qu'il jugeait ne pouvoir être soutenus par M. le prince Eugène, parce que les Vénitiens avaient refusé à ses troupes l'entrée dans le château de Montechiaro, et que la ville était sans défense, ainsi que Carpenedolo. Il se détermina d'autant plus volontiers à cette démarche qu'il se trouvait dans le cas de n'avoir aucune inquiétude pour le haut Oglio, M. de Medavi,

après avoir occupé Palazzuolo, s'étant emparé du château de Caleppio, qui appartenait aux Vénitiens, et que M. le duc de Vendôme regardait comme capable de garantir le pays de toute incursion de la part des ennemis, depuis Palazzuolo jusqu'au lac Iseo.

Le renfort de trois bataillons et d'un régiment de dragons que M. le prince Eugène venait de recevoir, et la privation des troupes qui devaient venir du Piémont, dont M. le duc de Vendôme n'avait encore aucune nouvelle, ne lui firent point changer de sentiment. Il douta même que M. de la Feuillade se déterminât à lui en envoyer, lorsqu'il apprit qu'il avait échoué dans son entreprise sur Asti, et qu'après avoir ouvert la tranchée devant cette place, dans la nuit du 10 au 11, il avait été forcé de lever le siége le lendemain[1].

L'armée se mit donc en marche le 23, sur deux colonnes, dont celle de la gauche passa la Chiese au pont d'Asola, celle de la droite à Aqua-Negra. La première fut composée des dragons, de toute l'infanterie et des équipages de ces troupes, et du quartier général, et alla cantonner dans les environs de Casalmoro, où logea M. le duc de Vendôme, et à Castelnovo; l'artillerie suivit cette colonne et se rendit à Casalmoro avec la brigade chargée de l'escorter. La brigade de cavalerie qui cantonnait à Corvione fit l'arrière-garde de tout, et alla occuper le village de Barchi.

L'autre colonne fut composée de tout le reste de la cavalerie, qui, après avoir passé le pont d'Aqua-Negra, alla cantonner avec les dragons de la colonne de la gauche à Casaloldo et au village de Barchi.

Le 24 l'armée marcha sur trois colonnes : celle de la droite,

[1] On trouve, dans le mémoire de la campagne en Piémont, le détail des opérations de M. le duc de la Feuillade.

composée de toute l'infanterie, alla cantonner à Medole, où fut le quartier général, et à Castel-Goffredo.

Celle du centre fut composée de l'artillerie, qui se rendit à Medole, et de tous les équipages des troupes, qui rejoignirent ensuite leurs corps dans leurs cantonnements.

Celle de la droite fut composée des cinq régiments de dragons et de toute la cavalerie, et se rendit partie à Medole, partie à Castel-Goffredo.

Le 25 M. le duc de Vendôme fit séjourner l'armée pour pouvoir la rassembler et marcher avec toutes ses forces vers les ennemis, qu'il sut être campés en front de bandière, la droite à Carpenedolo, la gauche à Montechiaro, ayant la Chiese derrière eux.

Le 26 l'armée se remit en marche sur trois colonnes pour traverser les plaines.

Celle de la gauche, composée de toute l'infanterie, alla, par le chemin le plus droit de Medole à Castiglione. Son flanc fut couvert par un détachement de cinq cents chevaux, sorti de Castiglione, sous les ordres de M. de Fitte. Elle passa à un mille et demi du camp des ennemis, sans qu'ils se missent en devoir de l'attaquer.

La colonne du centre fut composée de toute la cavalerie, précédée des cinq régiments de dragons.

Celle de la droite fut composée de toute l'artillerie et de tous les bagages de l'armée.

Deux cents hommes de pied et deux cents chevaux furent détachés à la queue de chaque colonne, et firent l'arrière-garde. L'armée prit ses quartiers sur la montagne et sur deux lignes, en forme d'équerre, l'une d'infanterie, l'autre de cavalerie, dans l'ordre suivant, Castiglione au centre :

Quatre brigades d'infanterie cantonnèrent au village d'Exenta,

éloigné de Castiglione d'un mille et demi et de deux milles de Lonato; deux autres furent mises en communication entre Exenta et Castiglione.

Quatre autres brigades restèrent dans le faubourg de Castiglione, de même que l'artillerie et le quartier général.

Les cinq régiments de dragons cantonnèrent derrière Castiglione, dans des cassines appelées les Fontane.

Toute la cavalerie cantonna à Solferino et dans les environs jusqu'à Castiglione.

Ce mouvement détermina M. le prince Eugène à changer de position. Il alla, le 27, mettre sa droite à Calcinato, sa gauche à Lonato, qui était occupé par une garnison vénitienne. Il laissa un corps à Montechiaro, mais il abandonna Carpenedolo, qu'on occupa aussitôt avec cent hommes d'infanterie et deux cents chevaux.

Le lendemain 28 M. le duc de Vendôme détacha, à la pointe du jour, M. le prince Pio avec les quatre brigades d'infanterie cantonnées à Exenta, et six pièces de canon pour occuper toutes les cassines répandues le long de la montagne, depuis Exenta jusqu'à Lonato; mais ayant été averti que les ennemis marchaient sur Lonato, à couvert de la Fossa-Seriola, il y fit marcher aussi l'armée. Quelque diligence que pût faire M. le prince Pio, la tête de ses troupes ne put arriver à portée de Lonato qu'après que la plus grande partie de l'infanterie des ennemis s'était déjà jetée dans les fossés et dans le chemin couvert de cette ville qui appuyait leur gauche; le reste de leur armée s'étendit le long du naviglio jusqu'à Montechiaro, où fut leur droite, et ils commencèrent à retrancher ce poste. Leur cavalerie campa derrière cette ligne du côté de Calcinato.

M. le prince de Pio, en arrivant à portée de Lonato, incom-

moda beaucoup les ennemis avec son canon. Leur colonne s'étant trop approchée de lui, le leur fit peu d'effet sur ses troupes et ne blessa que cinq soldats; mais M. le duc de Vendôme, jugeant impraticable de les attaquer à cause du naviglio dont ils étaient couverts, plaça son infanterie sur les hauteurs, à petite portée de canon d'eux, la droite et le quartier général aux cassines voisines de Lonato, la gauche à Exenta; la cavalerie et les dragons cantonnèrent en seconde ligne le long du lac de Garde, depuis le faubourg de Desenzano, qui était occupé par les Vénitiens, jusqu'à Rivoltella.

Les deux armées, séparées seulement par la Fossa-Lonato, se canonnèrent pendant trois jours avec beaucoup de vivacité; celle des ennemis resta pendant tout ce temps en bataille, et les déserteurs assurèrent qu'elle avait perdu plus de trois cents hommes; celle des deux couronnes ne souffrit point, par la précaution qu'eut M. le duc de Vendôme de faire retirer les troupes derrière les crêtes des montagnes.

Le 1er décembre M. le prince Eugène prit le parti de retirer aussi ses troupes du bord de la Fossa-Lonato, et de se retrancher sur les hauteurs, depuis Lonato jusqu'à Montechiaro, qui était occupé par trois mille hommes avec du canon. Ils continuèrent à retrancher ce poste ainsi que Calcinato. M. le duc de Vendôme fit de même sur les hauteurs qu'il occupait, et mit toute son infanterie à couvert dans les cassines qui étaient au revers de ces mêmes hauteurs; la cavalerie et les dragons restèrent dans leurs cantonnements le long du lac de Garde; de sorte que toutes les troupes se trouvèrent à l'abri des injures de la saison et dans une entière sûreté. Alors M. le duc de Vendôme tira des arines de Mantoue avec le secours des mulets et des chevaux d'équipages de l'armée; et, comme il jugea que le projet de M. le prince Eugène pouvait

être de se soutenir pendant l'hiver dans la position qu'il venait de prendre, il résolut de s'emparer de Desenzano, et d'y faire des fours, afin de pouvoir marcher le long du lac et s'approcher de Salo, pour tourner la gauche des ennemis, tandis que M. de Medavi, avec une partie des troupes restées sur l'Oglio, auxquelles se joindraient les huit bataillons et les douze escadrons, qui enfin commencèrent à arriver du Piémont à Palazzuolo, le 2 décembre, marcherait sur Brescia pour les resserrer par leurs derrières. Ce furent les moyens que M. le duc de Vendôme espéra pouvoir employer avec succès, non-seulement pour forcer M. le prince Eugène à rentrer dans les montagnes, mais aussi pour se préparer les moyens de les lui faire repasser.

M. de Medavi, ayant reçu des instructions sur l'objet qu'il avait à remplir, fit ses dispositions pour former avec une partie des troupes, tant françaises qu'espagnoles, qui étaient sur l'Oglio, et celles qui y arrivaient du Piémont, un corps de neuf bataillons et de neuf escadrons pour marcher vers Brescia. Il rassembla ces troupes à Pontoglio le 4, au nombre de trois mille deux cents hommes d'infanterie et environ neuf cents chevaux. Le lendemain il alla camper à Rovato, laissant dans les différents postes de l'Oglio onze bataillons très-faibles et trois escadrons.

Le 6 il se porta à Roncadelle, sur la Mella, peu loin de Brescia. Dès qu'il y fut arrivé, il envoya des détachements qui approchèrent de fort près l'armée des ennemis. Il enleva beaucoup de fourrages de la plaine de Brescia, et le fit transporter à Palazzuolo et à Pontoglio, ainsi que le lui avait recommandé M. le duc de Vendôme, afin d'en priver les ennemis, et, en leur ôtant le moyen de faire subsister leur cavalerie pendant l'hiver, de les rejeter dans le Trentin et le Véronais.

Il fit aussi attaquer un convoi des ennemis par un de ses partis, qui était à Torbole; on coupa les jarrets de plus de cent paires de bœufs, et on fit quarante prisonniers. Peu de jours après il fut renforcé par sept escadrons de l'armée, qui le joignirent par Asola et Ostiano.

M. le duc de Vendôme, de son côté, commença le 6 ses opérations pour l'exécution du projet qu'il avait formé pour tourner la gauche des ennemis. M. le comte d'Estrades, avec les cinq régiments de dragons, s'empara ce jour-là de Desenzano, de concert avec les Vénitiens, qui y avaient une forte garnison. On s'empara en même temps de plusieurs barques qui étaient dans le port, et M. le duc de Vendôme donna ordre de les armer pour les mettre en état de faire des courses sur le lac. Après cette expédition, les dragons retournèrent dans leurs cantonnements, et furent remplacés à Desenzano par six bataillons, qui y entrèrent le soir.

Le prince Eugène, déjà maître du chemin couvert de Lonato, tenta, à l'exemple de M. le duc de Vendôme, d'introduire des troupes impériales dans la ville. Il s'y présenta avec quelques pièces de canon, mais il ne put ni gagner ni intimider le commandant de la garnison vénitienne, et fut obligé de se retirer.

M. le duc de Vendôme ne fut pas plus tôt instruit du peu de succès de cette démarche, qu'il s'avança de sa personne le long du lac, depuis Desenzano jusque vers Salo, pour reconnaître s'il était praticable d'y mener l'armée; mais, ayant remarqué que, vis-à-vis de Padenghe, le passage entre le lac et la montagne que les ennemis occupaient était tellement serré qu'on ne pouvait s'y engager sans être soumis à leur canon et sans s'exposer à être attaqué avec beaucoup de désavantage, il renonça à son projet, et ce parti lui parut d'autant plus con-

venable qu'ayant été informé qu'un corps de trois mille hommes des ennemis, sous les ordres du général Visconti, campait à Santa-Eufemia, près de Brescia, pour couvrir Nave, Sant-Osetto et Gavardo, qu'ils faisaient retrancher, il jugea ne pouvoir s'emparer de ces postes, ni les garder, s'il parvenait à en chasser les ennemis, à moins d'y employer la plus grande partie de l'infanterie, ce qui laisserait le Mantouan entièrement ouvert à leurs courses. Il espéra même que peut-être le manque de subsistances seul les obligerait d'abandonner Montechiaro et Calcinato pour aller prendre les mêmes quartiers que le comte de Linange avait occupés pendant l'hiver précédent. Ce qui le porta à le croire fut la nouvelle qu'il eut du renvoi de leurs bagages et de presque toute leur artillerie à Gavardo et à Salo; mais il paraît en même temps qu'en supposant qu'ils restassent dans la position où ils étaient, il ne craignait point qu'elle leur procurât aucun avantage sur lui, ni pendant l'hiver ni pour le commencement de la campagne suivante.

Toutes ces considérations le déterminèrent à faire entrer les troupes dans des quartiers d'hiver à l'époque du 20 du mois. Suivant le plan qu'il forma pour leur emplacement, la droite de la première ligne devait appuyer à Desenzano, le centre à Castiglione delle Stiviere, la gauche à Carpenedolo; la deuxième ligne devait être plus étendue, et avoir sa droite à Lazise et Bardolino, sur le lac de Garde, la gauche à Ostiano sur l'Oglio, de manière qu'en vingt-quatre heures la plus grande partie de l'armée pût se rassembler au moyen des ponts qu'il ordonna de jeter sur le Mincio, entre Valeggio et Borghetto. Il ne destina que quatre bataillons et treize escadrons pour le Modénais et le Mirandolais, sous les ordres de M. de Saint-Fremont.

En attendant le moment de la séparation de l'armée, M. le duc de Vendôme prit des mesures pour mettre à l'abri des courses des ennemis les quartiers qu'il se proposait d'occuper. Il fit retrancher Medole, Carpenedolo, Rivoltella sur le lac de Garde, et plusieurs cassines qui se trouvaient sur la ligne, depuis le lac jusqu'à Castel-Goffredo. Il donna ordre de faire, sur le bas Oglio, des retranchements pareils à ceux qu'on avait faits sur le haut de cette rivière, et de réparer ceux du Mincio et de la Fossa-Maestra, depuis Curtalone jusqu'à Borgoforte, que les inondations avaient fort dégradés. Il fit occuper l'île de Sermione dans le lac de Garde, et l'on y établit un poste pour protéger les barques armées qui devaient être employées à priver les ennemis du commerce du lac et les empêcher de tirer des subsistances du Véronais.

Pendant qu'on était occupé de ces dispositions, M. le duc de Vendôme eut avis que le comte de Stahremberg était venu de Turin au quartier du prince Eugène, pour lui communiquer un projet qu'avait formé le duc de Savoie, tendant à lui faciliter les moyens de lui faire passer des secours en Piémont, et qu'il avait pris ensuite la route de Vienne, pour aller solliciter auprès de l'empereur les renforts nécessaires pour l'exécution de ce projet. On vit aussi, par une lettre interceptée du prince Eugène au duc de Savoie, que, sans ces renforts, il n'était en état de rien entreprendre, et M. le duc de Vendôme se le persuada d'autant plus facilement qu'il savait que l'armée impériale avait tellement souffert pendant la campagne, qu'elle était réduite à onze mille hommes d'infanterie et quatre mille chevaux, tandis que les troupes du roi, non compris les Espagnols, étaient encore de vingt mille hommes d'infanterie et sept mille chevaux. On chercha à lui donner de l'inquiétude d'un projet de M. le prince Eugène sur Mantoue;

mais on voit qu'averti depuis longtemps du dessein que ce prince pouvait avoir sur cette place, il avait pourvu aux moyens de le faire échouer. Enfin sa confiance dans l'impossibilité où devait être le prince Eugène d'agir pendant l'hiver était telle, qu'il demanda au roi la permission de se rendre auprès de sa majesté, en laissant le commandement de l'armée à M. de Medavi ou à M. le prince de Vaudémont; mais ce dernier, moins rassuré que M. le duc de Vendôme sur ce que les ennemis pourraient entreprendre pendant l'hiver, fit de fortes représentations sur le danger de laisser les affaires de Lombardie au hasard d'éprouver pendant son absence un dérangement qui pourrait entraîner la perte de celles du Piémont, et auquel il serait peut-être difficile d'apporter du remède au commencement de la campagne[1]; mais ce fut sur quoi M. le duc de Vendôme chercha de même à dissiper les inquiétudes que pourrait concevoir le roi, en l'assurant que si, comme on devait le croire, le prince Eugène cherchait, au commencement de la campagne, à lui livrer un combat, il saurait se poster de manière à ne lui laisser prendre aucun avantage sur lui.

Tous les travaux que M. le duc de Vendôme avait ordonné de faire ayant été presque achevés le 20, et voyant M. le prince Eugène prolonger son séjour dans son camp de Lonato, malgré ce que la rigueur de la saison faisait souffrir à ses troupes, et jugeant qu'il était déterminé à ne pas se séparer le premier, il prit le parti de faire son mouvement pour prendre des quartiers d'hiver, et le fixa au 26.

Ce jour-là toutes les troupes sortirent de leurs cantonne-

[1] M. le prince de Vaudémont proposa au roi de confier le commandement de l'armée à M. de Saint-Fremont, en cas que sa majesté permît à M. le duc de Vendôme de se rendre auprès d'elle. Il regardait cet officier comme le seul qui fût capable de suppléer à ce général.

ments et se rendirent sous Castiglione delle Stiviere; tous les grenadiers firent l'arrière-garde, et se retirèrent sans être attaqués; les ennemis tirèrent seulement quelques coups de canon, qui ne firent point d'effet. Lorsque les troupes furent arrivées à la hauteur de Castiglione, elles se séparèrent et se rendirent dans les quartiers qui leur étaient destinés. M. de Medavi fit son mouvement de retraite en même temps que l'armée, et se replia sur le bas Oglio. Les Espagnols prirent leurs quartiers sur le haut de cette rivière, depuis Soncino jusqu'à Caleppio.

M. le duc de Vendôme resta quelques jours à Castiglione, pour attendre que M. le prince Eugène prît un parti, et garda avec lui un nombre de troupes; mais le 1er janvier les impériaux firent aussi leur mouvement pour se séparer. Tous les postes qu'ils avaient aux environs de Lonato se retirèrent, et leur infanterie alla prendre des quartiers, partie sur la rive gauche de la Chiese, depuis Montechiaro et Calcinato jusqu'à Gavardo, où le prince Eugène établit son quartier général, et partie entre Gavardo et Salo; le reste occupa le bord du lac de Garde jusqu'à Gargnano; leur cavalerie resta à la droite de la Chiese, dans la plaine de Brescia. Quelques jours après, M. le prince Eugène fit passer dans le Véronais un corps de mille hommes d'infanterie et de deux mille chevaux, sous les ordres du colonel Paté, de sorte que les deux armées se trouvèrent à peu près dans la position qu'elles avaient occupée l'hiver précédent.

Le 3 M. le duc de Vendôme se rendit à Mantoue et y établit le quartier général. M. de Medavi resta à Castiglione pour commander cette tête des quartiers; et, quelques jours après, ayant eu avis que soixante grenadiers et quarante chevaux, détachés de Lazise et de Bardolino, pour aller reconnaître des

fourrages, avaient été entièrement défaits par le colonel Paté, il fit marcher le 7 M. de Tavagny avec deux bataillons et un régiment de dragons pour occuper Villa-Franca dans le Véronais, et M. Dillon alla prendre le commandement des quartiers de cette partie.

Comme les ennemis tiraient des subsistances du bas de l'Adige, M. le duc de Vendôme, pour les priver de cette ressource, résolut de s'emparer de la partie de pays appelée l'île de Villa-Bona, formée par l'Adige, le canal Blanc et le Tartaro. M. de Guerchois, chargé de cette expédition, s'embarqua à Mantoue, le 8, avec dix compagnies de grenadiers, deux cents hommes d'infanterie et deux pièces de canon. Trois cents chevaux marchèrent aussi pour cette opération. Il fit une telle diligence que le 10 il arriva à sa destination et s'empara non-seulement de Villa-Bona, mais aussi de Badia. Il se retrancha aussitôt dans ces deux postes, et fit un pont à Canda, sur le Tartaro, pour communiquer avec les quartiers du Pô. Par cette position il ferma tous les passages par lesquels les ennemis pouvaient tirer des grains, soit de la Polésine de Rovigo, soit du Padouan, où ils avaient de grands magasins, soit enfin de la mer et de Trieste.

M. de Medavi, de son côté, ayant été averti que les ennemis faisaient des mouvements entre le lac de Garde et l'Adige, dans le dessein d'attaquer Lazise et Bardolino, s'avança lui-même le 15 avec douze cents hommes d'infanterie et dix-huit cents chevaux, à Castel-Novo, entre Villa-Franca et Lazise. Ce mouvement leur imposa; ils rompirent même le pont qu'ils avaient à Pontone sur l'Adige. Alors M. de Medavi renvoya son détachement dans ses quartiers, et, étant retourné à Castiglione, il fit faire un pont à Aqua-Fredda, sur la Chiese, pour pouvoir éclairer la rive droite de cette rivière. Deux

troupes de cavalerie qu'il y envoya rencontrèrent un parti de cent cinquante chevaux des ennemis, dont vingt furent tués et vingt-cinq faits prisonniers.

Ce fut dans ces circonstances que M. le duc de Vendôme fut informé que M. le prince Eugène avait quitté l'armée, et qu'après avoir passé le lac de Garde avec quelques troupes dont il avait renforcé le corps du colonel Paté, dans le Val Polesella, il s'était rendu à Roveredo, d'où il avait pris la route de Vienne, laissant le commandement des troupes qui étaient dans le Brescian au général Reventklau, et celles du Véronais au prince d'Anhalt.

Comme on apprit en même temps qu'un régiment de dragons était descendu à Castel-Baldo, vis-à-vis de Villa-Bona, M. le duc de Vendôme renforça M. de Guerchois de deux bataillons, qui allèrent le 20 prendre des quartiers sur le Tartaro, depuis Zelo jusqu'à Trecenta. Quelques jours après, il envoya encore dans cette partie trois bataillons et sept escadrons; et, ayant obtenu du roi la permission de se rendre à la cour pour n'y rester que six semaines, il partit de Mantoue le 31, et laissa à M. de Medavi le commandement de l'armée, que M. le prince de Vaudémont, sous le prétexte de sa mauvaise santé, s'était excusé d'accepter. En passant à Marignano, il eut avec lui et M. de la Feuillade une conférence sur les projets de la campagne suivante et se remit en chemin le 3 février pour se rendre à la cour. Montmélian, bloqué depuis deux ans, venait de se soumettre, et M. le duc de Berwick s'était rendu maître de la citadelle de Nice.

TROISIÈME PARTIE.

CAMPAGNE D'ALLEMAGNE.

Les changements que produisirent, dans les affaires d'Allemagne, les désastres de la journée d'Höchstett devaient nécessairement changer l'espèce et le théâtre de la guerre. L'empereur, maître de tous les états de l'électeur de Bavière, et l'empire, délivré des armées françaises, n'avaient plus à craindre pour leur propre pays. Ce prince et ses alliés n'avaient plus à se défendre; ils n'eurent plus à former que des projets offensifs. Tout leur était favorable; tout était contraire à la France. La possession de Landau, dont ils s'étaient emparés pour la seconde fois l'année précédente, l'occupation des lignes de la Lauter, qu'ils avaient réparées, leur ouvraient l'entrée de la basse Alsace; la prise de Trarbach et de Trèves leur donnait les moyens d'entreprendre sur la Moselle et sur la Sarre.

Les avis qu'on avait eus de toutes parts, dès la fin de la campagne précédente, annonçaient que ce serait sur cette dernière frontière qu'ils feraient leurs plus grands efforts. Toutes leurs dispositions confirmèrent ce projet; la position du plus grand nombre de leurs troupes, tant à Trèves, dont ils firent la tête de leurs quartiers en l'occupant avec un corps de dix mille hommes, que dans les pays situés aux deux rives

de la basse Moselle, d'un côté jusqu'au Palatinat, et de l'autre jusqu'aux portes de Cologne; les magasins considérables qu'ils formèrent dans cette dernière ville, ainsi qu'à Coblentz et à Trèves, ne laissèrent plus douter que leur dessein ne fût en effet de chercher à pénétrer par là dans l'intérieur du royaume, en s'emparant de Thionville ou de Sarre-Louis, plutôt que d'entreprendre, soit du côté de l'Alsace, où ils avaient donné le temps de retrancher la Moder et de mettre en défense le Fort-Louis et Strasbourg, soit dans les Pays-Bas, dont le nombre infini de places fortes leur fermait les avenues des frontières de la France.

Les nouvelles qu'on eut, au commencement de l'année 1705, du plan général formé par l'empereur et ses alliés pour la distribution de leurs forces confirmèrent ce projet. Soixante mille hommes, sous les ordres du duc de Marlborough, devaient agir sur la Moselle. Trente mille, commandés par le prince de Bade, étaient destinés pour le Rhin; trente mille pour la Meuse, aux ordres de M. d'Overkerke; et un pareil nombre, sur le bas Escaut, du côté d'Anvers.

D'après la connaissance de ces dispositions, le roi fit les siennes pour se mettre de tous côtés en défense. Ce fut sur la Moselle que sa majesté résolut d'assembler la plus considérable de ses armées : elle devait être de soixante et dix bataillons et cent dix escadrons, et elle en donna le commandement à M. le maréchal de Villars, qui avait été occupé pendant la campagne précédente à réduire les rebelles des Cévennes. M. le maréchal de Villeroy, sous les ordres de l'électeur de Bavière, fut destiné à commander l'armée de Flandre, qui devait être de cinquante bataillons et soixante et douze escadrons, et M. le maréchal de Marcin celle du Rhin, composée de quarante bataillons et soixante escadrons. Les trois géné-

raux devaient agir de concert et se secourir réciproquement, suivant les circonstances.

Il ne resta pendant l'hiver que peu de troupes, tant en Alsace que sur la frontière des Évêchés; le plus grand nombre de celles qui devaient former l'armée de la Moselle et celle du Rhin devaient être tirées de l'armée de Flandre ou de l'intérieur du royaume, où elles avaient été envoyées pour réparer les pertes que leur avaient occasionnées les malheurs qu'elles avaient éprouvés en Bavière, et la maladie dont les chevaux avaient été attaqués. Leur rétablissement avait été le principal objet dont la cour s'était occupée à la fin de la campagne précédente.

On travailla aussi pendant l'hiver à perfectionner les lignes de la Moder; on retrancha les postes qui pouvaient assurer la communication de l'Alsace avec la Sarre et la Moselle; on forma des magasins de toute espèce sur cette dernière rivière. On ne travailla point aux lignes proposées, au commencement de l'hiver, par MM. d'Alegre et de Chamlay, pour fermer le pays depuis Luxembourg jusqu'à Sarre-Louis; le roi attendit, pour se déterminer sur cet objet, que son nouveau général eût lui-même reconnu les lieux. M. de Chamlay présenta un nouveau mémoire pour faire connaître l'utilité de ces lignes et pour développer en même temps les dispositions qu'il y avait à faire, tant en Alsace qu'en Flandre, relativement à la défense de la frontière de la Moselle et de la Sarre.

M. le maréchal de Villars se rendit à Metz le 10 février. Des détachements des ennemis venaient de faire différentes entreprises, tant du côté de la Moselle que du côté de la Sarre. Cinq cents hussards, soutenus par mille hommes d'infanterie et mille chevaux, après avoir passé la Moselle entre Königsmacheren et Hombourg, s'étaient avancés, le 6, dans le pays Messin, et avaient brûlé plusieurs villages, tels que ceux de

Chelaincourt, Hessange et Saint-Hubert, dépendant de Metz, et celui de Bettlainville, de la prévôté de Thionville, sans que les détachements que M. d'Alegre avait fait sortir de cette place et de Metz eussent pu s'y opposer ni couper leur retraite. Un détachement de cent chevaux, envoyé à leur poursuite, fut même fort maltraité par la faute du commandant, qui se laissa surprendre en sortant d'un défilé qui le conduisait à Hessange. Un autre détachement des ennemis, d'environ mille hommes, avec trois pièces de canon, s'était porté sur Bliescastel, pour attaquer le château qu'occupait M. de Vernon, avec trois cents hommes; mais il n'avait pas eu le même succès que l'autre, et, après avoir perdu du monde, il avait été forcé de se retirer.

M. le maréchal de Villars, après son arrivée sur la frontière, s'occupa principalement des moyens d'empêcher les partis ennemis de s'avancer dans le pays et d'y faire du désordre; mais il manquait de troupes capables de leur imposer. L'infanterie était en assez bon état; mais la cavalerie n'était point encore réparée; les six escadrons qui étaient à Verdun n'avaient pas cent maîtres à cheval; et la cavalerie qui était à Metz, Thionville et Sarre-Louis, n'en formait que six cents; d'ailleurs ce qui était à Sarre-Louis ne pouvait, à cause de son éloignement, être d'aucune utilité pour protéger les environs de Metz. Pour suppléer à ce manque de troupes à cheval, il fit marcher à Metz et à Thionville sept escadrons qui venaient d'arriver de Flandre à Luxembourg et qui étaient en bon état.

On a fait mention dans le mémoire de la campagne précédente de la proposition que M. le maréchal de Tallard avait faite à la cour de chercher à faire abandonner Trèves aux ennemis, et des avantages qu'on retirerait de cette expédition; on a aussi rapporté un mémoire de M. de Reffuge pour faire

connaître les moyens de tenter cette entreprise; mais M. le maréchal de Villars ne les jugea pas capables d'en assurer le succès, quoique persuadé, ainsi que M. de Tallard, de la nécessité de chasser les ennemis de ce poste important. Il représenta à la cour que, pour y réussir, il fallait l'investir, et que, pour l'investir, il fallait marcher des deux côtés de la Moselle; que, pour cet effet, on avait besoin d'une nombreuse cavalerie; et, qu'au défaut de cette espèce de troupe, les ennemis, restant maîtres d'une des deux rives de la rivière, ils seraient en état de soutenir Trèves avec leur infanterie.

Un autre objet sur lequel M. le maréchal de Villars fit aussi des représentations fut la neutralité de la Lorraine. Depuis le commencement de la guerre, il avait insisté sur la nécessité de remplir cette province de troupes pendant les hivers, et dans ce temps les ennemis ne tenaient ni Trèves, ni Sarrebourg ni la basse Sarre. Il fit connaître combien il leur était avantageux, dans les circonstances où l'on était, qu'il n'y eût point de troupes dans cette province et que la neutralité subsistât. Mais le roi, par des égards particuliers pour madame la duchesse de Lorraine, persista dans la résolution qu'il avait prise de n'occuper que Nancy.

Chaque jour, depuis son arrivée à Metz, M. le maréchal de Villars eut des avis d'une entreprise prochaine, de la part des ennemis, sur Sierck, et de l'embarquement de leur artillerie pour remonter la Moselle et pour servir au siége de ce poste. M. de Vandal, qui y commandait, n'ayant qu'environ trois cent cinquante hommes pour le défendre, représenta qu'avec cette faible garnison il était hors d'état de soutenir la ville; mais il promit de faire dans le château la plus vigoureuse résistance. M. de Villars douta que les ennemis fussent en état de faire une telle entreprise; cependant il fit avancer de Metz

à Thionville cinq bataillons, et manda à M de Vandal de se laisser emporter d'assaut plutôt que de ne pas attendre du secours; il se rendit lui-même à Thionville le 14.

Soit que ce mouvement eût imposé aux ennemis, soit que la nouvelle d'un projet de leur part sur Sierck eût été sans fondement, ils ne parurent point, et leur inaction laissa à M. le maréchal de Villars le temps d'aller à Luxembourg, moins cependant pour aller visiter cette place, qui était dans un parfait état de défense, que pour reconnaître le pays entre cette ville et la Moselle, et juger de la possibilité de pratiquer la ligne proposée par M. le maréchal de Tallard et par M. de Chamlay, depuis cette place jusqu'à Sierck. L'inspection du terrain ne le fit point hésiter de mander à la cour que le projet de cette ligne n'était pas praticable, parce qu'il y aurait beaucoup de bois à percer, et que d'ailleurs le pays était si montueux que, pour éviter les hauteurs contraires à sa défense, il faudrait lui donner une beaucoup plus grande étendue que celle de sept lieues, qui étaient la distance de Sierck à Luxembourg, et que, quand même on parviendrait à perfectionner cette ligne, on ne pourrait en mettre toutes les parties à l'abri de l'insulte. Il reconnut cependant, dans cet espace, deux positions avantageuses à occuper avec une armée; mais il ne les indique point dans ses dépêches.

De Luxembourg il se rendit à Sierck, qu'il trouva, ainsi que M. d'Alegre le lui avait annoncé, une place de la plus grande importance. Il alla ensuite, le 20, visiter le pays de la Moselle à la Sarre; il suivit, pour cet effet, le chemin de Sierck à Sarre-Louis, qui passait à trois lieues de Sarrebourg.

Dans le détail qu'il fit au roi de sa reconnaissance, il rendit justice aux lumières de M. le marquis d'Alegre, et approuva son idée sur le retranchement qu'il avait proposé pour fermer

le pays entre les deux rivières, en appuyant sa droite à un ravin impraticable qui touchait à la Sarre, et sa gauche à un pareil ravin qui descendait à la Moselle; mais il ne jugea pas pouvoir faire travailler à ce retranchement avant d'être en état de soutenir le travail contre les entreprises d'un corps aussi considérable que celui qui était dans Trèves. Il se contenta de faire établir des postes depuis Thionville jusqu'à la Nied, sous les ordres de M. de Streiff. Cette précaution lui parut d'autant plus nécessaire qu'il eut avis de l'arrivée de nouveaux régiments de cavalerie à Trèves, et de la marche des troupes de Hesse et des Danois, qui étaient en quartier sur la Nahe et la Glan, pour s'approcher de cette ville. M. le marquis d'Alegre fit aussi apercevoir à M. le maréchal de Villars l'erreur où l'on avait été jusqu'alors qu'un moyen infaillible de sauver Sarre-Louis était d'occuper les hauteurs de Vaudrevange, et il reconnut qu'un ennemi une fois établi devant cette place, ces hauteurs ne donnaient aucun avantage sur lui, et qu'il pouvait faire le siége sans être inquiété.

Pendant le séjour que M. le maréchal de Villars fit à Sarre-Louis, il songea à aller chasser les ennemis de Hombourg, de Deux-Ponts et de Hornbach; mais le défaut de cavalerie lui fit abandonner ce projet. Les remontes ne commencèrent à arriver qu'à la fin du mois, tant de l'intérieur du royaume que de la Franche-Comté, où l'on avait assemblé le plus grand nombre. Cependant, ayant été informé, peu de jours après, que les troupes des ennemis qui s'étaient mises en marche pour s'approcher de Trèves avaient reçu ordre de s'arrêter dans les environs de Saint-Wendel et dans le Hundsrück, et une partie des régiments de cavalerie de l'armée du roi ayant reçu leurs remontes, il reprit le projet de chasser les ennemis de Hombourg, de Deux-Ponts et de Hornbach, pour se ra-

battre ensuite sur Trèves et couper la communication de cette ville avec Sarrebourg, qu'il devait faire attaquer par les garnisons de Thionville et de Sierck. Son projet était de s'avancer lui-même sur Trèves pour reconnaître les retranchements que les ennemis avaient élevés sur les hauteurs qui environnaient la ville. Suivant les rapports qu'on lui avait faits de l'espèce de ces retranchements, il les jugeait d'une telle étendue [1] que les troupes qui avaient passé l'hiver à Trèves ne pouvaient suffire pour les garnir, et il espérait que, ne les trouvant occupés que par neuf ou dix mille hommes, il serait peut-être en état de les attaquer ou du moins de profiter du moment pour marcher à la Moselle et faire abandonner aux ennemis leurs retranchements de Consarbrück, se rendre par là maître de tout le cours de la Sarre, occuper tous les villages de la rive gauche, rompre les gués et prendre tous les moyens nécessaires pour défendre les passages. Les pluies continuelles retardèrent de quelques jours l'exécution du projet. Le temps étant devenu favorable le 7 mars, il mit ce jour-là en mouvement une partie des troupes qu'il destinait à son opération. Mais à peine étaient-elles en marche, qu'on reconnut que les chemins étaient impraticables et que toutes les plaines étaient inondées. M. le maréchal de Villars se vit forcé de renoncer pour ce moment à son entreprise; les seules troupes destinées pour l'armée du Rhin continuèrent leur marche vers l'Alsace; et, jugeant alors, et par les dispositions des ennemis et par la

[1] Suivant ces rapports, les ennemis avaient tiré, depuis la montagne jusqu'au pont de pierre, qu'ils rétablissaient, un second retranchement parallèle à celui qu'ils avaient fait depuis Consarbrück jusqu'à la Chartreuse, et pratiqué à la gauche de la Moselle une troisième ligne pour envelopper les retranchements déjà élevés dans cette partie. Au-dessous de la ville, ils avaient fait beaucoup de coupures et établi plusieurs barrières. A un quart de lieue au-dessus de la ville, la Moselle était traversée par une chaîne de fer pour empêcher les bateaux d'y arriver.

difficulté de se mouvoir, qu'il n'y avait rien à craindre pour la tête de la frontière, il profita de la permission qu'il avait reçue du roi pour se rendre à la cour, et partit de Metz le 8.

M. le marquis d'Alegre, à qui il laissa le commandement en son absence, ayant eu avis qu'un corps de hussards avait pénétré dans le pays Messin, fit sortir de Metz et de Thionville des détachements pour l'en chasser. M. de Ballivière, avec celui de la garnison de Metz, marcha du côté de la Kaner; et, ayant rencontré dans un bois, à une demi-lieue de Hombourg, une troupe de deux cents hommes d'infanterie et de quelques hussards, il les attaqua et les défit entièrement : leur commandant, fameux partisan, et tous ses officiers furent faits prisonniers, ainsi que soixante et quinze hommes; le reste fut tué ou prit la fuite. Après cette expédition, M. de Ballivière, pour mieux fermer aux partis ennemis l'entrée du pays, laissa cent hommes dans le château de Hombourg et fit occuper ceux de Chemery et de Freistroff.

Il ne pouvait encore être question de grandes opérations de part ni d'autre; jusqu'au retour de M. le maréchal de Villars à l'armée, on n'avait à faire que la petite guerre pour garantir des courses des ennemis les pays appartenant au roi et à achever le rétablissement des troupes, surtout celui de la cavalerie, dont les remontes n'arrivaient que successivement. Les ennemis, de leur côté, ne s'occupèrent qu'à augmenter et à perfectionner les retranchements qu'ils avaient élevés, tant à la droite qu'à la gauche de la Moselle, pour mettre Trèves et l'embouchure de la Sarre en sûreté. Ils travaillèrent aussi à approvisionner Trèves de toutes sortes de munitions de guerre et de bouche; on sut qu'il venait d'y arriver soixante bateaux chargés de grains, de fourrages, et quarante pièces de canon; et, comme on eut avis que cette artillerie était destinée pour

le siége de Sarre-Louis, M. de Choisy, qui y commandait, fit des dispositions pour se mettre en défense. Il forma six compagnies de bourgeoisie, chacune de soixante hommes; désigna les gens inutiles qu'il ferait sortir de la place dans le cas d'un siége; demanda à M. de Saint-Contest, intendant de la province et de l'armée, cent bœufs et deux mille moutons pour la subsistance des troupes et des habitants; et, autant pour faciliter l'arrivée du secours dont il pourrait avoir besoin, s'il venait à être assiégé, que pour priver les ennemis de quelques moyens de retrancher leur investissement, il fit couper les bois de la montagne de Vaudrevange, du côté de Berus, qui était le seul chemin par lequel on pût secourir la place, et détruire les digues de plusieurs étangs des environs, qui formaient un cercle entre la montagne et Sarre-Louis, fort favorable à l'investissement, et dont le fond de sable pouvait, dans peu de temps, s'affermir. La cour, en approuvant ces précautions, destina M. de Marcé, maréchal de camp, pour commander en second dans la place et remplacer M. de Choisy, s'il venait à être par quelque accident hors d'état de remplir ses fonctions. Thionville ne paraissant pas moins menacé, la cour fit de même passer dans cette place M. de Reffuge pour seconder M. d'Espagne, qui, par son grand âge, n'était pas en état de supporter les fatigues d'un siége.

M. le maréchal de Villars ne fit pas un long séjour à la cour. Dès le 21 du mois de mars il fut de retour à Metz. Le succès pour le rétablissement des troupes avait passé ses espérances, et presque toutes les remontes étaient arrivées aux différents corps de cavalerie. Les ennemis, au contraire, avaient beaucoup souffert pendant l'hiver de la mortalité parmi les chevaux; cependant toutes les nouvelles assuraient qu'ils devaient se mettre en campagne dès le 15 du mois d'avril, et qu'il était

déjà arrivé à Trèves quatre régiments de cavalerie qui avaient hiverné sur le bas Rhin.

Mais M. le maréchal de Villars ne fut pas longtemps dans l'erreur. Des émissaires, au rapport desquels il jugea devoir ajouter foi, le détrompèrent non-seulement sur les renforts que l'on prétendait être arrivés à Trèves, mais l'assurèrent aussi qu'on n'y attendait pas de sitôt de nouvelles troupes; que le départ du duc de Marlborough de la Haye était retardé jusqu'au 10 du mois d'avril; qu'on ne s'occupait à Trèves qu'à retrancher ce poste et à le munir abondamment de subsistances, et qu'il n'y était encore arrivé que quinze pièces de gros canon; enfin qu'il n'y avait nulle apparence que les ennemis fussent prêts à commencer leurs opérations aussitôt qu'ils l'avaient publié; qu'ils semblaient même tellement persuadés de l'anéantissement de la cavalerie française, qu'ils pensaient que rien ne pourrait s'opposer à la supériorité de la leur.

Ces circonstances firent naître à M. le maréchal de Villars l'idée de profiter de l'inaction des ennemis pour reprendre le projet sur Hombourg, Deux-Ponts et Hornbach, qu'il avait été sur le point d'exécuter avant son départ pour la cour, et il s'y détermina d'autant plus volontiers, que M. de Streiff, qu'il avait chargé de reconnaître ces postes, lui fit envisager beaucoup de facilités pour le succès. Son objet, dans cette expédition, était de donner de l'audace aux troupes, d'enlever aux ennemis quelques bataillons, et de se rapprocher ensuite de la Sarre, pour chercher les moyens de rompre les chemins et la navigation de Trèves à Sarre-Louis.

Pour ne point donner de soupçons aux ennemis en assemblant à Sarre-Louis les chevaux de paysans qui lui étaient nécessaires pour son expédition, il fit préparer un convoi de farines pour l'envoyer dans cette place, afin de pouvoir se

servir des mêmes voitures pour porter le pain lorsqu'il se mettrait en marche. Tout était prêt; mais les pluies abondantes et le débordement des rivières le forcèrent de différer de nouveau son entreprise, ce qui lui laissa le temps de recevoir des nouvelles de la cour, qui lui permit de l'exécuter. Tout semblait favoriser ce projet: la tranquillité des ennemis, dont les quartiers n'étaient couverts que par les petites rivières de Blise et de l'Horn, et la dispersion de leur cavalerie dans les villages; d'ailleurs le retard, au lieu d'être nuisible, devenait avantageux, en donnant aux troupes qui devaient former l'armée le temps d'arriver: elles devaient toutes être rendues sur la frontière le 20 du mois suivant.

Les pluies continuèrent pendant les premiers jours du mois d'avril, et les débordements devinrent si considérables qu'il ne fut pas possible de faire aucun mouvement; d'ailleurs les quartiers des ennemis, couverts par ces mêmes inondations, étaient à l'abri de toute surprise; mais ils éprouvèrent eux-mêmes de grands inconvénients de la crue des eaux. Leur pont de bateaux fut rompu, et les retranchements qu'ils avaient élevés sur les bords de la Moselle furent entièrement dégradés.

Cependant M. le maréchal de Villars, craignant que les ennemis ne vinssent à se renforce non-seulement pour la conservation de Hombourg, de Deux-Ponts et de Hornbach, mais aussi pour s'opposer aux autres entreprises que les circonstances pourraient l'engager de tenter après sa première expédition, et espérant que peu de jours suffiraient pour l'écoulement des eaux, se détermina, le 5, à donner ses ordres pour ébranler les troupes le 10.

Bientôt il eut sujet de croire qu'il n'avait point de temps à perdre, lorsqu'il apprit, le 7, que le prince de Bade assem-

blait des troupes en basse Alsace, près de Weissembourg, où il devait se rendre incessamment; ce qui lui fit juger que ce général pouvait avoir sur les quartiers de la Sarre le même projet que celui qu'il avait lui-même sur ceux de la Blise et de l'Horn; il eut même peu de jours après des nouvelles de quelques mouvements de la part des ennemis, qui avaient fait avancer de l'infanterie à Selbach, sur le chemin de Birkenfeld, et à l'abbaye de Tholey; mais, encore arrêté par les inondations, il se vit forcé de différer jusqu'au 16 la marche des troupes qu'il destinait pour son opération. Celles qui devaient partir de Metz avec lui étaient au nombre de onze bataillons avec les chevaux d'élite de dix escadrons. Cette colonne devait passer la Sarre à Saint-Jean-de-Sarrebrück et marcher à Deux-Ponts. M. d'Alegre, avec un pareil corps tiré des garnisons de Thionville et de Luxembourg, devait passer à Sarre-Louis et aller attaquer Hombourg. M. de Druys devait, avec un troisième corps, composé des troupes qui étaient à Marsal, Vic et Moyenvic, se rendre à Sarguemines et tomber sur Hornbach. M. le commandeur de Courcelles devait, pendant que ces trois corps seraient en marche, en assembler un quatrième à Metz et s'avancer à Bouzonville pour être à portée de les joindre, suivant les entreprises que les circonstances permettraient de faire à la droite de la Sarre.

Ce fut le 19 que les trois corps destinés à attaquer les quartiers des ennemis passèrent cette rivière. La lettre que M. le maréchal de Villars écrivit le lendemain à la cour fait connaître quel fut le succès de son expédition et quels furent les obstacles qui ne lui permirent pas de pousser son entreprise jusqu'à Trèves.

Pour avoir l'honneur de vous rendre compte, monsieur, de notre Lettre

de M. le maréchal de Villars à M. de Chamillart. Sarrebrück, 20 avril 1705[1].

petit voyage, je vous dirai que nous avons trouvé le seul point dont on pouvait se servir sur la Blise, soutenu par une redoute et quelques retranchements. On a fait passer cent cinquante grenadiers dans de petites nacelles qui ont pris les ennemis par les derrières, tandis qu'on les amusait par devant. On a emporté la redoute. Le commandant a été pris et trente hommes des troupes de M. l'électeur palatin. En même temps M. de Streiff a marché avec les dragons de Scepaux sur quelques quartiers de cavalerie que les ennemis avaient auprès de Deux-Ponts, lesquels, avertis par le feu, et leurs chevaux étant plus frais que les nôtres, il a été impossible à M. de Streiff de joindre le gros; on a pris quelques traîneurs.

M. de Druys est arrivé sur Hornbach, et, n'ayant pu faire assez promptement raccommoder les ponts que les ennemis avaient rompus, il a vu retirer les hussards et tout ce qu'il y avait de troupes, de cette petite ville.

Le général Buttler, qui commandait à Deux-Ponts, s'est sauvé avec la garnison, et nous avons appris par un très-grand nombre de déserteurs des ennemis que les quartiers de Kayserslautern, Landstuhl, Kussel et tout le reste, fuient vers Landau et Mayence.

J'ai envoyé M. le chevalier du Rosel avec des troupes à Deux-Ponts, non pour y entrer, puisque les ennemis n'y sont plus, mais pour dire au général comte d'Oxenstiern, qui commande dans le pays pour le roi de Suède, qu'il voyait bien que c'était se charger de très-dangereux hôtes et qui ne portent pas bonheur, que d'avoir des impériaux chez soi.

M. du Rosel est tombé sur les bagages des ennemis, a pris plusieurs chariots et plus de cent cinquante prisonniers; il a laissé les malades abandonnés par les ennemis sur la parole du comte d'Oxenstiern, lequel a chargé mondit sieur du Rosel de me donner parole de sa part qu'il ne laissera plus rentrer les impériaux dans les états du roi de Suède que par violence; il se plaint fortement au roi

[1] Cette pièce se trouve en original dans les archives du dépôt de la guerre, vol. 1852, n° 77.

son maître des mauvais traitements des impériaux. M. d'Oxenstiern m'a fort remercié aussi des honnêtetés que j'ai eues pour lui.

Quant à Hombourg, la garnison, qui avait déjà sauvé ses équipages, s'est retirée au château, qui est assez bon; cependant les ordres étaient donnés pour l'attaquer; mais la maudite pluie qui nous persécute depuis si longtemps a redoublé; enfin, monsieur, voyant que, pour avoir la garnison du château prisonnière de guerre, car l'on n'en voulait pas autrement, l'on serait peut-être obligé à faire monter du canon sur la montagne, le fourrage nous manquant absolument, le pain même suivant avec peine, et la pluie d'ailleurs étant plus horrible que jamais, j'ai pris le parti de finir une fatigue qui ne nous fera pas grand tort; mais il ne faut rien outrer.

J'aurai l'honneur de vous dire, monsieur, que les chemins de Sarre-Louis à Trèves sont naturellement si mauvais, joint au temps horrible que nous avons, qu'il faut de toute nécessité attendre qu'il soit plus beau, et même que nous ayons tous les équipages des vivres et ceux d'artillerie pour entreprendre ce voyage; si le temps me l'avait permis, j'y aurais marché de suite.

Voilà, monsieur, la première partie de mon projet exécutée, qui était, sans fatiguer l'armée, de se montrer aux ennemis qui menaçaient notre frontière, et de les chasser de leurs quartiers d'hiver. Certainement tout fuit vers Mayence et Landau, et cela sans nous être donné beaucoup de peine; mais c'était la moindre partie.

Pour venir au reste, vous savez bien, monsieur, que j'avais eu l'honneur de vous mander que M. le marquis d'Alegre devait marcher de Sarre-Louis droit à Hombourg; cela n'a pas été possible, et il a fallu qu'il soit venu de Sarre-Louis passer à Sarrebrück. Ma première intention était, après avoir chassé les impériaux de leurs postes sur la Blise, de marcher au travers du pays, m'approchant seulement assez de Sarre-Louis pour en tirer mon pain; cela est impossible aussi par les inondations; ainsi, monsieur, de toute nécessité, il faut revenir chez nous pour quelques jours; j'en suis bien fâché, mais l'on ne va pas contre le temps.

J'aurai l'honneur de vous dire encore, à l'égard des troupes, qu'elles sont bien rétablies pour ce qui vient du roi, c'est-à-dire les chevaux; mais bottes, armes, habits, il en manque beaucoup à la cavalerie, à l'infanterie de même; par exemple, au seul régiment de la Reine, il manque onze cents fusils. J'ai donc l'honneur de vous répéter qu'il faut de toute nécessité donner jusqu'à la fin du mois, et par la qualité des chemins impraticables, et par ces dernières raisons. Pour moi, je vais à Sarre-Louis et à Sierck revoir les postes et le pays.

Après l'expédition, toutes les troupes se rassemblèrent à Sarrebrück le 20, et M. le maréchal de Villars les renvoya le 22 dans leurs différents quartiers, où elles furent toutes rendues le lendemain. Pendant cette course, qui dura sept jours, elles souffrirent peu de la mauvaise saison, M. le maréchal de Villars ayant eu l'attention de ne point les faire camper.

Ce général, satisfait d'avoir dispersé quelques quartiers des ennemis, et de leur avoir fait connaître qu'au lieu de se laisser intimider par les menaces qu'ils faisaient depuis longtemps, il avait été en état de prendre lui-même l'offensive, n'eut plus qu'à attendre le moment où il pourrait être question d'opérations plus importantes.

Les troupes qui venaient de Flandre et de l'intérieur du royaume pour former l'armée n'arrivaient que successivement; elles furent répandues dans des cantonnements d'où elles pouvaient en trois ou quatre jours se rassembler sur le même point; M. le maréchal de Villars profita du temps pour aller de nouveau visiter la tête de la frontière. Il se rendit le 23 de Sarrebrück à Sarre-Louis. Il apprit en y arrivant que le duc de Marlborough était arrivé le 14 à La Haye; que, malgré les temps contraires, la plus grande partie des troupes des enne-

mis étaient en mouvement; que celles dont il avait fait lever les quartiers se rapprochaient, et que cinq régiments d'infanterie et deux de cavalerie marchaient en toute diligence pour se rendre de Birkenfeld à Trèves. Quoiqu'il jugeât que peut-être son expédition avait occasionné une partie de ces mouvements, il craignit qu'ils n'eussent Sarre-Louis pour objet, et il fit, en conséquence, avec MM. de Choisy et de Marcé, qui commandaient dans cette place, les dispositions nécessaires pour la mettre en état de faire une longue résistance, et régla qu'en cas de siége on y mettrait douze bataillons, dont neuf de campagne, trois cents hommes de compagnies franches et un escadron de dragons. Il se rendit ensuite à Sierck pour reconnaître par lui-même les postes et les marches qui pourraient lui donner les moyens de se porter promptement à Sarre-Louis sans abandonner Sierck ni découvrir Thionville. Le résultat des connaissances qu'il prit fut que l'ennemi une fois placé devant Sarre-Louis, cette place ne pouvait être secourue, et que le seul moyen de la sauver était d'y arriver aussitôt que lui. Le principal obstacle pour s'approcher de la circonvallation était le manque d'eau depuis la Nied jusqu'à Sarre-Louis, et l'impossibilité de profiter de celle de la Sarre, parce qu'au delà de la Nied ce n'était que des montagnes inaccessibles pour descendre à cette rivière. Mais en même temps il parut désirer que les ennemis s'attachassent à ce siége, lorsqu'il s'aperçut qu'à cinq lieues à la ronde de cette place, à peine la dixième partie des terres était ensemencée, et qu'il serait impossible au duc de Marlborough d'y faire subsister pendant quinze jours une cavalerie aussi nombreuse que celle qui lui serait nécessaire pour un pareil investissement, c'est-à-dire au moins cinq mille chevaux. Quant aux moyens de donner la main en même temps à Sarre-Louis et à Thionville, on ne voit

point que les connaissances que prit M. le maréchal de Villars dans cette tournée l'aient mis encore en état de fixer ses idées sur cet objet important; il manda seulement à la cour que, pour secourir Sarre-Louis sans abandonner Thionville, le seul parti qu'il y aurait à prendre serait de suivre la route de Sierck à Sarre-Louis par la Nied. Cependant tout confirmait que les ennemis se renforçaient chaque jour à Trèves, et que le duc de Marlborough avait envoyé ordre d'y faire remonter tous les fourrages et les munitions qui restaient à Coblentz. M. le maréchal de Villars, de son côté, recevait journellement des troupes et des recrues; mais vingt escadrons de sa cavalerie ne pouvaient joindre l'armée qu'à la fin du mois de mai, ce qui lui fit craindre d'avoir à soutenir les premiers efforts des ennemis avant d'être assez en force pour pouvoir y résister; d'ailleurs il était obligé de s'affaiblir des neuf bataillons de campagne qu'il destinait pour Sarre-Louis, tandis que le duc de Marlborough, dont l'armée devait être composée de cent douze bataillons et cent soixante et seize escadrons, n'ayant d'autre place à garder que Trèves, devait conserver toute sa supériorité; elle pouvait même augmenter encore par les secours de l'armée impériale qui était sur le Rhin. Le prince de Bade était en état, suivant toutes les nouvelles qui venaient de cette partie, de mettre en campagne, le 20 du mois de mai, trente-deux escadrons et quatre-vingt-huit bataillons; et M. le maréchal de Villars jugeait que, si en effet le duc de Marlborough avait des vues sur Sarre-Louis, le prince de Bade chercherait à donner de la jalousie pour les lignes de la Moder, et qu'après y avoir attiré les troupes destinées à les défendre, il ne manquerait pas de se jeter tout à coup sur la Sarre. Ce fut même ce qui l'engagea à demander à la cour de donner des ordres positifs pour que, de l'armée du Rhin, on lui

envoyât un secours proportionné à ce que le prince de Bade pourrait faire marcher vers cette rivière.

Les représentations qu'il fit à ce sujet et les avis particuliers qu'avait la cour du projet formé par les ennemis de faire faire par le prince de Bade le siége de Sarre-Louis, tandis que le duc de Marlborough, avec sa formidable armée, occuperait M. le maréchal de Villars sur la Moselle, déterminèrent le roi à mander à M. de Cheyladet, qui commandait en Alsace pendant l'absence de M. le maréchal de Marcin[1], de ne songer à aucun projet offensif et de ne s'occuper qu'à garantir la basse Alsace des entreprises que la possession de Landau mettait les ennemis en état de faire sur cette province, et à prendre des mesures pour pouvoir faire passer des secours à M. le maréchal de Villars si le prince de Bade se mettait en devoir d'en envoyer ou d'en mener au duc de Marlborough.

M. de Cheyladet, prévenu, ainsi que l'avait été M. le maréchal de Villars, de l'assemblée de quelques troupes des ennemis dans les environs de Weissembourg, d'où elles pouvaient en peu de temps se porter par les montagnes et par Bitche sur la Sarre, avait reconnu un chemin par lequel on pouvait d'Ingweiler se rendre par la Petite-Pierre à Bouquenom en six heures.

Quant aux objets qu'il avait à remplir relativement à la défense de l'Alsace, il fit travailler avec tant d'activité, qu'à la fin du mois de mars les lignes de la Moder furent achevées, et il cantonna à portée de ces lignes les troupes de la Moselle et de la Sarre que M. le maréchal de Villars lui avait envoyées,

[1] Les ennemis étant restés dans l'inaction sur le Rhin, et n'ayant fait aucune disposition inquiétante pour l'Alsace, M. le maréchal de Marcin, après avoir donné ses ordres pour perfectionner les lignes de la Moder, fortifier Haguenau, Drusenheim, Saverne, et mettre en défense les approches du Fort-Louis, était parti de Strasbourg, le 15 février, pour se rendre à la cour.

et qui faisaient partie de celles que le roi avait destinées pour l'armée du Rhin. Dès le 1er du mois d'avril il employa deux mille pionniers aux travaux de Drusenheim : ce poste était d'autant plus important qu'il appuyait la droite des lignes de la Moder, qui en était la partie la plus dangereuse, et qu'il était nécessaire pour procurer à l'armée le moyen de donner la main au Fort-Louis.

Les ennemis firent, dans le commencement du mois d'avril, quelques mouvements dans leurs quartiers de la rive gauche du Rhin, qui firent juger ou qu'ils craignaient pour Trèves, ou que leur dessein était d'y être assemblés de bonne heure. Trois régiments hessois et deux palatins marchèrent les uns par Landstuhl, les autres par la gorge d'Anweiler, pour se porter sur Deux-Ponts. Mais les troupes des ennemis qui étaient à la droite du Rhin ne firent aucun mouvement inquiétant. M. de Cheyladet fut seulement informé que celles qui étaient à portée de la ligne de Bühl et de Stollhofen avaient ordre de se tenir prêtes à entrer dans cette ligne, et que celles des cercles de Souabe et de Franconie avaient reçu celui de se rendre dans les environs de Philipsbourg; que quelques régiments étaient partis d'Allemagne pour passer à l'armée du prince Eugène, en Italie, et que les troupes de Wurtemberg s'assemblaient près de Stuttgart. Il apprit en même temps qu'on travaillait faiblement aux réparations de Landau, et que les ennemis donnaient toute leur attention à celles des lignes de la Lauter, ce qui lui fit présumer que leur projet était de rester sur la défensive. Cependant, ayant appris le 22 qu'ils avaient établi un pont sur le Rhin au-dessous de Lauterbourg, vis-à-vis du village de Berg, et que déjà quelques troupes avaient passé ce fleuve, les unes pour se rendre sous Landau, les autres pour former un camp près de Lauterbourg, quoique persuadé

que ce mouvement était occasionné plutôt par la crainte de quelque entreprise sur les lignes de la Lauter que par des vues de leur part sur celles de la Moder, M. de Cheyladet fit une disposition pour pouvoir, dans le cas de nécessité, assembler en vingt-quatre heures trente bataillons sous Haguenau.

Deux jours après, un nouveau mouvement de deux régiments d'infanterie, d'un de cavalerie et un de dragons, qui passèrent le Rhin sur le pont de Berg, lui parut mériter une plus sérieuse attention de sa part, parce qu'il eut en même temps avis que les troupes qui étaient à la droite du Rhin commençaient à s'assembler partie dans la ligne de Bühl et Stollhofen, partie sous Philipsbourg, où celles de Souabe et de Franconie devaient arriver à la fin du mois, et que le prince de Bade y était attendu dans le même temps. Ces circonstances l'engagèrent à se rendre à Haguenau et à faire avancer vers la Zorn quatre régiments d'infanterie; mais il trouva les lignes de la Moder en si bon état, et leurs approches tellement couvertes par les débordements de la rivière, qu'il les regarda comme dans une entière sûreté, et il retourna à Strasbourg.

Mais il n'y fut pas plus tôt arrivé qu'il eut nouvelle de mouvements plus décidés de la part des ennemis. Suivant les rapports de différents émissaires, quatre nouveaux bataillons, qui devaient être suivis de huit autres, avaient passé le Rhin le 29, et marchaient vers Rheinzabern; un corps de cavalerie était campé vis-à-vis du Fort-Louis, à la droite du Rhin; toutes les troupes qui avaient hiverné à la gauche du Rhin devaient se tenir prêtes à s'assembler, tant à Weissembourg qu'à Lauterbourg, où campaient déjà celles qui étaient venues de la rive droite de ce fleuve; bientôt elles devaient être au nombre de quinze à vingt mille hommes; le reste, suivant les mêmes avis, était destiné à passer sur la Sarre; le général Thungen était

arrivé le 29 à Lauterbourg, où était attendu le prince de Bade. Cette ville et Weissembourg étaient abondamment pourvues de farines et de fourrages.

M. de Cheyladet, pour se mettre en état d'agir suivant ce que pourraient exiger les mouvements des ennemis, rassembla sous Strasbourg et à portée des lignes de la Moder le plus de troupes qu'il lui fut possible, et, suivant ses dispositions, toute l'infanterie pouvait être campée le 15 sur la ligne, et la cavalerie portée sur la Zorn depuis Saverne jusqu'au Rhin; mais il ne put assurer la subsistance de cette cavalerie qu'au moyen de la pâture et de quelques distributions d'avoine.

Sur l'avis que les ennemis se disposaient à attaquer la redoute et le pont de Beinheim, il s'y rendit de sa personne, et, quoique ce poste fût en état de défense, comme il n'était gardé que par cent cinquante hommes, il en fit entrer deux cents de plus, afin de se donner le temps, s'il venait à être attaqué, d'arriver à son secours.

Revenu à Strasbourg le 4, il fut informé de l'arrivée du prince de Bade à Lauterbourg, et on lui rapporta qu'un corps de huit à dix mille hommes des troupes qui avaient hiverné à la gauche du Rhin était campé près de cette ville, dans la ligne de la Lauter; un autre corps vis-à-vis le Fort-Louis, et un troisième, de trois à quatre mille hommes, à Pfortzheim; que chaque jour il arrivait de nouvelles troupes des cercles de Souabe et de Franconie, de celles du duc de Wurtemberg, de Mayence, de Francfort, et quelques régiments de l'empereur et de l'électeur palatin.

Ces nouvelles furent confirmées par les déserteurs, dont le nombre devint si considérable, surtout en officiers et hussards hongrois, que le roi ordonna d'en former des compagnies, et accorda aux officiers le grade qu'ils avaient au service de

l'empereur[1]. M. le maréchal de Marcin, qui était encore à la cour, informé des mouvements des ennemis, jugea que sa présence sur la frontière était nécessaire : il arriva le 11 à Strasbourg. Les mesures qu'avait prises M. de Cheyladet pour faire avancer l'infanterie et la mettre à portée de s'assembler promptement pour soutenir les lignes de la Moder lui parurent convenables; mais, ne voyant encore rien d'instant dans les manœuvres des ennemis, il se détermina à laisser les troupes le plus longtemps qu'il serait possible dans des cantonnements, afin de ne pas faire une consommation prématurée des subsistances.

En effet, quoique le prince de Bade fût arrivé à Lauterbourg, ainsi qu'il avait été annoncé, sa présence n'occasionna aucun changement dans les dispositions qui avaient été faites avant son arrivée. Il renouvela seulement ses ordres pour que les douze mille hommes qui étaient déjà assemblés sur la Lauter travaillassent avec la plus grande activité au rétablissement des lignes, il les visita lui-même et retourna ensuite à Rastadt, où l'on sut qu'il devait aller prendre le commandement sur la Moselle et être remplacé sur le Rhin par le général Thungen, et M. le duc de Marlborough passer en Flandre; et à l'égard de la distribution des troupes, on eut avis que celles de l'électeur palatin, au nombre de douze mille hommes, avaient reçu ordre de se rendre sur la Moselle, et que la cour de Vienne augmentait l'armée d'Italie de dix-sept mille

[1] On eut sujet de croire qu'une telle désertion était l'effet des menaces du prince Ragotzky, lequel avait fait savoir aux Hongrois attachés au service de l'empereur, dans les armées qui combattaient contre la France, que, s'ils ne quittaient ce service pour passer à celui du roi, leurs maisons et leurs terres seraient ravagées. Ces menaces étaient appuyées de ses succès en Hongrie, dont la plus grande partie s'était déjà soumise à ses armes. Il allait faire le siége de Bude, et l'empereur conçut d'autant plus d'inquiétude de ses progrès, que le Grand Seigneur se mettait en devoir de lui faire aussi la guerre.

hommes, dont quinze mille, depuis la fin de la campagne, avaient été tirés de celle du Rhin, où il n'était resté que quelques régiments des troupes de l'empereur.

Ces nouvelles, et principalement l'inaction des ennemis sur le Rhin, le soin qu'ils prenaient de s'y retrancher, le peu de troupes qu'ils devaient laisser sur cette frontière, et la prodigieuse quantité de celles qu'ils destinaient pour la Moselle ne laissèrent plus douter que ce côté ne fût celui sur lequel ils porteraient leurs plus grands efforts.

M. le maréchal de Villars, qui voyait de plus près les dispositions que faisaient les ennemis pour être en état de fondre sur lui avec toutes leurs forces, crut devoir rendre compte à la cour et de sa situation et des mesures qu'il jugeait nécessaire de prendre pour s'opposer à leurs vastes projets. C'est ce qu'il expliqua dans ses dépêches du 2 et du 5. Il demanda en même temps les ordres du roi sur la conduite qu'il avait à tenir s'il se trouvait dans le cas de livrer ou de recevoir un combat. Il eût désiré, dès ce moment, pouvoir s'assembler et détromper les ennemis de l'idée où ils étaient que les troupes n'étaient ni rétablies ni en état de se montrer; mais la terre ne pouvait encore fournir aucune subsistance entre la Sarre et la Moselle, les pluies ne discontinuaient point, et les jeunes chevaux exigeaient les plus grands ménagements; c'est pourquoi il se borna à faire avancer vers Sierck une tête sous les ordres de M. le chevalier du Rosel, et à envoyer M. de Quadt à Bouquenom pour communiquer avec l'armée du Rhin et éclairer la marche des troupes allemandes qui se portaient des bords de ce fleuve vers la Moselle.

Lettre de M. le maréchal

Par la lettre, monsieur, dont vous m'honorez, du 27, il paraît que vous ne comptez pas que les ennemis aient l'audace de former

de Villars à M. de Chamillart. Metz, 2 mai 1705[1].

un siége devant cette armée. J'ai eu l'honneur de vous expliquer ce qui nous manquera, pendant tout le mois de mai, sur le premier état que vous m'avez fait l'honneur de me donner, et trois régiments de dragons, que vous ne me permettez d'espérer, au plus tôt, qu'à la fin de juin. J'ose me flatter, monsieur, d'avoir l'honneur d'être assez connu de vous pour n'être pas soupçonné de penser faiblement; mais enfin jusqu'à présent on a compté que les ennemis seraient en état de faire un siége. Pour moi, je ne l'ai cru qu'au cas que les forces de M. de Bade et M. de Marlborough trouvent moyen de se joindre. C'est à M. le maréchal de Marcin à ne pas être tellement retenu par les lignes de Haguenau, qu'il se laisse prévenir par M. de Bade. M. de Cheyladet m'a mandé qu'il avait reconnu une route très-belle d'Ingweiler à Bouquenom, par laquelle il n'y avait que six heures de chemin.

Vous comprendrez bien aisément, monsieur, de quelle conséquence il est que les deux armées ne se joignent pas de manière que M. le maréchal de Marcin ne puisse plus se rapprocher de moi qu'en passant derrière Marsal; car si les ennemis se mettent entre nous, ils commenceront par vouloir me pousser. En ce cas, la prudence ne veut pas que je commette l'armée du roi contre des forces très-disproportionnées, et je ne connais de poste sûr que vers la Moselle, où je pourrais attendre le double des forces que j'aurais sans inquiétude.

Dans cette situation, les ennemis, après avoir gagné quelque terrain, pourront peut-être songer à faire attaquer Sarre-Louis derrière eux, se tenant en avant avec le gros de leurs forces. Leur subsistance serait plus aisée pour la cavalerie, mais très-difficile pour leurs vivres. En ce cas, il faut joindre nos forces aussi et resserrer l'ennemi. Je crois, monsieur, que, Sarre-Louis tenant un temps raisonnable, l'on pourrait se flatter de ruiner leurs armées, puisque nous mettons toujours le bon pays derrière nous, et que l'on resserre les ennemis dans le mauvais.

[1] Cette pièce se trouve en original dans les archives du dépôt de la guerre, vol. 1852, n° 131.

Voilà les partis de sagesse qui peuvent cependant produire des actions; mais comme on ne les cherche qu'en approchant d'un ennemi avec précaution, on peut se flatter de donner peu au hasard.

Si les ennemis ne croient pas pouvoir faire les siéges de Sarre-Louis ou de Thionville, et tournent leurs efforts vers la Flandre, alors, monsieur, il faut être préparé de bonne heure à profiter de leur faiblesse en ces pays-ci. On peut, dans ce cas-là, avoir deux vues : ou attaquer Trèves, où je suppose qu'ils laisseront peut-être vingt mille hommes, ou faire le siége de Landau. Pour le premier, je croirais pouvoir marcher avec quarante bataillons et soixante escadrons par l'autre côté de la Sarre, et trente bataillons, et le reste de la cavalerie la porter sur la Sur, ensuite voir à gagner les hauteurs sur les ennemis, par les deux côtés de la Moselle, et essayer de les emporter dans Trèves, bien que l'on puisse pour lors compter leurs ouvrages perfectionnés autour de cette place. Cependant, ce n'est qu'un camp retranché, et quand on serre un camp retranché par tous les endroits, surtout dominé par autant de hauteurs qu'il y en a autour de Trèves, il est bien difficile qu'on ne réussisse.

Pour faire le siége de Landau, il faudrait que M. le maréchal de Marcin, se tenant, avec toutes ses forces, derrière les lignes de Haguenau, ne marchât en avant que quand il saurait que j'arriverais avec toute l'armée du roi par les derrières de Neustadt. Pour cela je n'aurais d'autre difficulté que celle des vivres, et j'ai peine à croire que M. de Bade osât se tenir entre les rivières de Lauter et du Speyerbach, pouvant être emporté par M. le maréchal de Marcin ou par moi, et forcé à séparer ses forces pour garder ces deux postes. Je n'aurais, comme j'ai eu l'honneur de vous le dire, monsieur, d'autre difficulté que celle des vivres, mais j'espérerais que nos caissons, tous les chariots de Lorraine et tous nos équipages nous mèneraient assez de farines pour avoir le temps de prendre son parti. Je serais obligé de marcher par les routes que nous avons déjà faites de Kayserslautern et de Deux-Ponts.

Voilà, monsieur, les vues que l'on peut avoir dans les divers cas.

Je vous supplie de me faire l'honneur de me mander ce que vous en pensez, à moins que vous ne voulussiez fortifier M. le maréchal de Villeroy. En ce cas, il faudrait examiner si le secours arriverait à temps pour rompre les projets des ennemis.

Par les lettres que je reçois d'Allemagne, je n'ai pas de certitude que le prince de Bade ait encore quitté Aschaffenbourg.

J'apprends de Sarre-Louis et des autres postes de cette frontière qu'il y arrive une grande quantité de déserteurs des ennemis.

Lettre de M. le maréchal de Villars à M. de Chamillart. Metz, 5 mai 1705[1].

Je vois, monsieur, par la lettre dont il vous a plu de m'honorer, du 30 avril, les avis que vous avez que le prince de Bade et milord Marlborough doivent agir de concert pour l'exécution de leurs projets sur la Sarre. Vous m'ordonnez de dire ma pensée sur cela; mes précédentes dépêches ont prévenu vos ordres, et j'ai eu l'honneur de vous informer de tout ce qui se pouvait imaginer et des divers partis que l'on pouvait prendre si les ennemis unissaient leurs forces pour le siége de Sarre-Louis, et les projets que nous pouvons former si les ennemis, au contraire, faisaient leurs principaux efforts en Flandre. Je ne puis sur cette matière rien ajouter à ma dépêche du 2.

Vous me faites l'honneur de me dire, monsieur, que si M. de Bade et M. de Marlborough joignaient leurs forces pour le siége de Sarre-Louis, en ce cas ils abandonneraient Landau. Je dois prendre la liberté de vous demander si, en ce cas, le roi ordonne à M. le maréchal de Marcin d'en faire le siége? Car de marcher simplement aux lignes de Weissembourg, c'est une peine inutile; les ennemis ne songeront pas à les défendre, et se contenteront de jeter dans Landau et Philipsbourg le peu de troupes qu'ils auraient laissé dans ce pays-là.

Quant à la marche des ennemis vers la Sarre, elle ne sera pas difficile. Celle de M. le prince de Bade à Sarrebrück est très-belle. Pendant que milord Marlborough marchera entre la Moselle et la Sarre droit à moi, lui seul ne me fera pas quitter mon poste; mais

[1] Cette pièce se trouve en original dans les archives du dépôt de la guerre, vol. 1852, n° 141.

si, pendant que milord me fera tête, M. de Bade marche à la Nied, après avoir passé la Sarre à Sarrebrück, alors je n'ai plus que les postes du côté de Sierck, et je suis forcé de leur quitter une partie de la Nied, jusqu'à ce que M. le maréchal de Marcin, m'ayant joint, par un tour assez grand, je sois assez en force pour marcher aux ennemis et les resserrer, enfin leur disputer le terrain, me conduisant sagement. Si les ennemis cherchent un combat, ils prendront le parti que je viens de dire, et je dois éviter de le donner avec des forces inégales. Il peut arriver aussi que M. de Bade fortifiera M. de Marlborough de la plupart de ses troupes, et se contentera de faire croire qu'il a des desseins, quand il s'en tiendra à celui de conserver ses lignes.

Quant à la subsistance des ennemis pour les vivres, la marche de M. de Bade, s'il vient sur la Sarre, est courte; il en portera suffisamment et sans peine pour le temps qu'il sera sans joindre Marlborough; après cela ils les tireront conjointement de Trèves.

Quant à la subsistance des chevaux, elle sera fort courte, jusqu'à ce qu'ils soient sur la Nied, qui commencera à leur fournir des herbes.

Si M. le maréchal de Marcin, faisant la diligence possible, arrive sur Sarrebrück avant M. le prince de Bade et lui défend le passage de la Sarre, cela est fort différent, car alors je donne la main à M. le maréchal de Marcin, et nous pouvons espérer de défendre la Sarre.

Pour cela, monsieur, il ne faut pas être retenu par la crainte d'abandonner les lignes de Haguenau; il faut seulement que le Fort-Louis, Strasbourg et Phaltzbourg aient des garnisons suffisantes.

Ce que j'ai l'honneur de vous dire, monsieur, est la première réflexion que j'ai faite quand le roi m'a honoré du commandement de cette armée. J'ai eu l'honneur de la représenter à sa majesté et à vous aussi, monsieur, en arrivant de Languedoc. J'espère, avec l'aide de Dieu, que si les ennemis font quelque fausse démarche devant moi, je saurai en profiter: s'ils sont assez fous pour m'attaquer dans de bons postes, s'ils font des marches imprudentes devant

moi; enfin, si je puis entreprendre sur eux, sans commettre légèrement les forces de l'état, je n'en perdrai pas l'occasion.

Je suis toujours bien résolu à me mettre entre la Sarre et la Moselle; mais, comme déjà j'ai eu l'honneur de vous le mander, si je m'y mettais trop tôt, il en faudrait sortir avant que les ennemis y arrivassent, par le peu de subsistance.

Je vois, monsieur, que les vaines frayeurs que l'on voulait avoir de manquer d'hommes, de chevaux, d'argent, n'ont plus aucun fondement par les sages précautions de sa majesté et la force avec laquelle vous exécutez ses ordres. Nos armées sont bonnes, bien payées; enfin, nous avons le temps et l'argent. Ce n'est plus le cas où je vous demandais moi-même s'il fallait chercher à combattre. Vous comprendrez aisément, monsieur, que s'il pouvait arriver que les armées ne fussent pas payées, elles pourraient se ruiner et se dissiper sans combat; auquel cas, monsieur, il vaut bien mieux hasarder une bataille. Il y a des occasions où c'est prudence de la chercher, quand même on la donnerait avec désavantage. Il y en a d'autres où, paraissant toujours chercher le combat, il faut cependant manquer plutôt une occasion que de ne se la pas donner la plus favorable qu'il est possible.

Je suis persuadé que milord Marlborough se présentera. Si c'est aussi imprudemment qu'ils l'ont fait la dernière fois, j'espérerais de la bonté de Dieu de profiter de leur témérité. Voilà proprement ce qui s'appelle fausse démarche. S'ils n'en font pas d'autre que de se mettre, comme l'on dit, en place marchande, c'est-à-dire qu'il n'y ait ni avantage ni désavantage à les attaquer, c'est à vous, monsieur, à voir ce que vous estimez convenable à la situation actuelle des affaires du roi, et à sa majesté à me donner ses ordres.

Je ne les ai pas attendus pour combattre à Friedlingen, car il n'y avait d'autre parti que de chercher le combat, comme les ennemis n'en avaient d'autre que de l'éviter; mais j'ai vu souvent sa majesté ordonner à ses généraux de chercher les ennemis et le combat. Tels furent les ordres que reçut M. de Luxembourg, avant la bataille

de Fleurus; j'ai vu la lettre; il y avait deux fois: « et sa majesté s'attend qu'avec l'armée qu'elle a mise sous votre commandement vous ne manquerez pas la première occasion de combattre. » Si elle me l'ordonne ainsi, la première occasion sera dès que milord Marlborough passera la Sarre. Il y avait toujours ordre de combattre en Allemagne toute la dernière guerre.

Je crois, monsieur, avoir l'honneur de vous exposer bien nettement la matière, et avoir raison de désirer vos instructions; ce n'est point par inquiétude, mais pour connaître mieux les véritables intérêts de sa majesté. Je n'attendrai pas ses ordres pour profiter d'une fausse démarche, pour empêcher, autant que je le pourrai, l'investissement d'une place; mais si je ne le puis qu'en donnant une franche bataille, je crois, monsieur, qu'il est de la sagesse que j'aie l'honneur de vous demander ce que veut sa majesté. Je vous répète encore que ce n'est pas pour avoir des ordres qui puissent me disculper en cas d'événement: la bonté du roi est trop connue; j'ose me flatter que mon ardeur pour son service l'est aussi. Je n'ai aucune timidité d'esprit et prendrai hardiment, avec l'aide de Dieu, les bons partis; mais si je dois chercher une bataille à terrain et avantage égaux, et à forces à peu près égales, c'est sur quoi sa majesté doit voir ce qui lui convient, et me rendre la justice d'être bien persuadée qu'elle n'a pas un sujet plus zélé ni plus dévoué.

P. S. J'apprends par tous les avis que M. le prince de Bade est arrivé du 30 avril à Rastadt et que les ennemis sont déjà campés en divers endroits. On voit leurs tentes autour de Trèves. Par le temps horrible qu'il fait, l'on doit être bien aise de les voir déjà en campagne. Je suis persuadé que M. le maréchal de Marcin est bien assuré que rien ne presse, puisqu'il est encore à Paris. Pour moi, je vais après-demain m'établir à Thionville, pour être plus près des nouvelles.

Reponse de M. de Chamillart à

J'ai lu au roi la lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire le 2 de ce mois sur les différentes vues que peuvent avoir les ennemis, et sur les différents partis que vous croyez que l'on pourrait

prendre. Il serait difficile de faire des projets certains, par le peu de connaissance que nous avons de leurs véritables desseins, qui, selon les apparences, étaient déterminés, l'année dernière, pour le côté de la Moselle, et que je crois changés, depuis qu'ils ont vu ce côté-là gardé par une armée qui leur a fait faire de sérieuses réflexions. S'ils se déterminent à porter du côté de la Flandre la meilleure partie de leurs forces, il serait d'une nécessité absolue de fortifier à proportion l'armée que commande M. le maréchal de Villeroy; s'ils prenaient, au contraire, le parti de faire avancer le prince de Bade du côté de la Sarre, et d'assiéger Sarre-Louis avec son armée, pendant que M. de Marlborough occuperait la vôtre avec la sienne, le roi est persuadé, supposant que votre armée ne courrait aucun risque, que le seul bon parti à prendre ce serait de faire assiéger Landau par l'armée de M. de Marcin, ce qui obligerait sans doute le prince de Bade de quitter le siége de Sarre-Louis, pour aller au secours de cette place, ou du moins, s'il persévérait dans le dessein de la prendre, et qu'il y réussît, sa majesté en serait dédommagée par la prise de Landau, qui, étant en mauvais état, ne durerait pas aussi longtemps que Sarre-Louis; il paraît même que l'armée de M. de Marcin serait suffisante pour mettre ce projet à exécution; je m'explique de vues fort imparfaites, qui peuvent se rectifier avec le temps.

la lettre de M. le maréchal de Villars, du 2 mai.

Marly, 7 mai 1705[1].

Bientôt M. le maréchal de Villars fut informé avec certitude qu'un corps des ennemis, fort de plus de douze mille hommes, avait passé le Rhin à Mayence le 5, et s'avançait dans le Hundsrück; que toutes les troupes qui étaient dans le Palatinat avaient ordre de se rendre incessamment à Hombourg et d'y camper; enfin que le duc de Marlborough n'était point destiné, comme on l'avait annoncé, à commander l'armée des alliés aux Pays-Bas, mais que c'était lui qui agirait sur la Mo-

[1] Cette pièce se trouve en minute dans les archives du dépôt de la guerre, vol. 1828, 2e partie, 2e section, n° 62.

selle, et que le prince de Bade, de concert avec lui, contribuerait, en tout ce que pourraient exiger les circonstances, pour le succès de ses opérations.

D'après ces nouvelles, M. le maréchal de Villars ne balança plus à faire avancer les troupes à la tête de la frontière. Le 7 un corps sous les ordres de M. de Streiff se porta à Bouzonville, pour tenir la basse Nied et empêcher les Lorrains de ce canton de continuer à conduire, comme ils faisaient depuis plusieurs jours, leurs fourrages à Trèves, suivant la permission que le duc leur maître leur avait donnée de les vendre ou aux Français ou aux alliés. Le même jour, toutes les troupes qui étaient le long de la Seille se mirent en marche pour s'approcher de la Nied, et celles qui étaient dans des quartiers plus reculés allèrent les remplacer.

Le 8 les troupes commandées par le chevalier du Rosel, qui s'étaient avancées sur le chemin de Thionville à Sierck, allèrent camper à la Chartreuse de Rettel, près de cette ville. Le 9 et le 10 le gros de l'armée prit des cantonnements entre Metz, Thionville et la Nied, d'où toutes les troupes pouvaient en vingt-quatre heures être rendues dans les postes où M. le maréchal de Villars se proposait d'attendre les ennemis, ou se rassembler pour marcher à eux. Ce général se porta de sa personne, le 9, à Thionville, et le 10 à Sierck, afin de visiter, pour la quatrième fois, le pays depuis la Moselle jusqu'à la Sarre, et reconnaître de nouveau la possibilité de barrer par des lignes l'intervalle d'une rivière à l'autre. Il chercha d'abord les moyens d'établir celles qu'avait proposées M. d'Alegre; mais il y aperçut plus de difficultés que jamais. Il chercha de même en vain du côté de la Sarre un poste qui pût induire le duc de Marlborough à une attaque indiscrète; mais il reconnut que les abords de cette rivière étaient si sauvages et

tellement coupés de ravins, qu'on ne pouvait s'en approcher au plus près que d'une lieue et demie, et que le milieu du pays était entièrement dépourvu d'eau. Du côté de la Moselle, il examina le pays en avant de Sierck et y trouva des hauteurs avantageuses, principalement celles de Tunsdorf et celles qui étaient vis-à-vis de Mensberg; mais il remarqua qu'en y plaçant l'armée, elle se trouverait séparée par une ravine escarpée et sans communications faciles. Les environs de Haute-Sierck lui parurent le seul endroit capable de remplir son objet et de lui donner le moyen de tenir le milieu du pays entre Sierck et l'embouchure de la Nied, pour arriver aussitôt que les ennemis sur Sarre-Louis, sans abandonner la Moselle, qu'il regardait comme le côté le plus important et celui où il pouvait se mettre le plus en sûreté. La position de Haute-Sierck lui parut même capable d'arrêter les ennemis, quelques forces qu'ils pussent employer pour l'en chasser. Cependant il ne se pressa pas de l'occuper, parce que ses troupes étaient placées de manière à ne pouvoir être prévenu par les ennemis.

Le 13 il retourna à Thionville, sans avoir pendant sa tournée rien appris de leurs mouvements, quoiqu'il arrivât journellement un grand nombre de leurs hussards déserteurs; c'est ce qui lui fit présumer que les pluies avaient forcé le duc de Marlborough et le prince de Bade de différer l'exécution de leurs projets. En effet, il apprit dès le lendemain que le gros de leurs troupes était encore répandu dans le pays entre Trèves, Coblentz et Landau; que celles qui étaient rassemblées dans les environs de Trèves étaient en très-petit nombre, et que les Anglais étaient encore près de Maëstricht.

Le séjour que ces derniers faisaient dans un pays aussi éloigné de celui que tout avait annoncé devoir être le théâtre des grandes opérations commença à donner à M. le maréchal

de Villars quelques doutes sur les véritables desseins des ennemis. On pensa de même à la cour, et bientôt on y prit des inquiétudes pour la Flandre, lorsqu'une lettre de M. le maréchal de Villeroy, du 12, apprit au roi que le duc de Marlborough, qui s'était rendu à Maëstricht, faisait assembler un grand nombre de troupes dans les environs de cette place, et que ses desseins semblaient regarder la Flandre plutôt que la Moselle; c'est ce qui donna lieu à la lettre que le roi écrivit à M. le maréchal de Villars, le 15, pour lui donner des ordres relatifs aux craintes que sa majesté concevait pour la Flandre.

Lettre du roi à M. le maréchal de Villars. Marly, 15 mai 1705[1].

Mon cousin, j'ai reçu une lettre du maréchal de Villeroy, de Tirlemont, du 12, par laquelle il me mande que le duc de Marlborough, qui était à Maëstricht depuis quelques jours, fait assembler les troupes ennemies aux environs de Saint-Pierre; que les nouvelles qui lui revenaient de toutes parts donnaient lieu de croire que son dessein était de faire quelques entreprises sur les lignes ou du côté de la Flandre; qu'il n'y avait plus d'apparence qu'il se portât du côté de la Moselle, où mes forces étaient trop grandes pour leur laisser aucune espérance d'y réussir. La marche des Anglais, qui sont campés en deçà de la Meuse, doit décider; elle se fera avant qu'il soit peu de jours, et ne laissera plus lieu de douter des résolutions qu'ils auront prises soit pour la Moselle ou pour la Flandre. S'ils prennent ce dernier parti, l'armée que commande le maréchal de Villeroy est trop faible pour s'opposer au grand nombre de troupes qui seront destinées pour l'attaquer, et celle qui est à vos ordres trop forte par rapport à celles qui vous seraient opposées. Dans cette incertitude, vous devez séparer votre armée en deux corps : en porter un du côté de Luxembourg, composé de bonnes troupes en état de secourir le maréchal de Villeroy, s'il en avait besoin,

[1] Cette pièce se trouve en minute dans les archives du dépôt de la guerre, vol. 1828, 1re partie, 2e section, n° 40.

ou de rejoindre le corps que vous auriez vers Sierck; cette marche donnerait une avance de trois ou quatre jours aux troupes que vous enverrez au maréchal de Villeroy, et qui pourraient le mettre en état d'arrêter les ennemis. La seule chose qui vous pourrait empêcher de prendre ce parti, ce serait la marche des troupes du prince de Bade, s'il était vrai, comme Choisy vous l'avait mandé, qu'il eût fait avancer à Hombourg, à Deux-Ponts et à Hornbach, douze mille hommes des troupes qui étaient de l'autre côté du Rhin; car si cela était, il n'y aurait pas lieu de douter que le duc de Marlborough ne se portât sur la Moselle, et qu'il ne suivît les projets qui avaient été résolus l'année dernière, lorsqu'ils attaquèrent Trarbach, et qu'ils ont pris le parti d'occuper Trèves et d'y établir des magasins considérables. Je vous ai fait connaître que le succès de cette campagne dépendait du concert entre mes généraux, et que leur attention à être informés des mouvements des ennemis et à se donner des secours réciproques devait décider des événements. Vous êtes dans le centre et vous devez veiller également de tous côtés; ne vous déterminez à vous affaiblir que lorsque vous serez bien informé qu'il n'y aura plus rien à craindre pour les places de Sarre-Louis et de Thionville, et que vous aurez une connaissance certaine que les ennemis portent ailleurs la meilleure partie de leurs forces; mais n'attendez pas qu'ils aient le loisir de former quelques entreprises considérables du côté de Flandre, sans y envoyer tous les secours dont vous n'aurez pas besoin pour conserver le pays que vous devez garder; établissez une correspondance réglée avec le maréchal de Villeroy, pour avoir de ses nouvelles et lui donner des vôtres de jour à autre; il aura la même attention à vous secourir que je vous recommande d'avoir pour lui. Mes ennemis n'ont pas tant d'infanterie qu'il y en a dans mes armées de Flandre, de la Moselle et du Rhin; leur cavalerie est à peu près égale; les seuls avantages qu'ils ont dépendent de la disposition du pays que j'ai à garder, et que je puis conserver avec beaucoup de soin et de vigilance de votre part et de celle des maréchaux de Villeroy et de Marcin. Et la présente, etc.

Réponse de M. le maréchal de Villars au roi.

Thionville, 17 mai 1705[1].

Sire, je vois par la dépêche dont il a plu à votre majesté de m'honorer, du 15 mai, qu'elle était informée par celle de M. le maréchal de Villeroy, du 12, que les ennemis commençaient à s'assembler autour de Maëstricht, et que, par les divers avis qui lui revenaient, il paraissait que leurs desseins regardaient plutôt les lignes de Flandre que les premiers objets répandus depuis le commencement de l'hiver. Il n'était pas possible de ne pas croire ces objets fondés sur les dépenses infinies que les Anglais et Hollandais ont faites pour se magasiner à Trèves, et faire de très-grands ouvrages non-seulement autour de ladite ville, mais même pour pouvoir défendre le bas de la Sarre, en cas que leur principale armée fît le siége de Sarre-Louis.

Tous ces préparatifs, qui imposent bien plus que les discours et toutes les conjectures ont établi que les ennemis en voulaient à Thionville ou Sarre-Louis, et leurs alliés et l'Europe entière s'y attendaient; de manière que ce grand dessein manqué marquerait un grand dérangement dans leurs affaires.

Pour moi, sire, si tant est que cela soit ainsi, comme M. le maréchal de Villeroy en paraît persuadé dans la dépêche de votre majesté, je trouve que c'est déjà un très-grand avantage.

Par une de ses lettres du 13, que m'apporta avant-hier un de ses courriers, il doute toujours des desseins des ennemis.

Votre majesté aura vu par les lettres du 15, de M le comte d'Autel, que j'ai envoyées à M. de Chamillart, que l'on prétendait que M. de Marlborough devait se rendre, le 19, à Coblentz; que M. le prince de Bade devait s'y trouver, aussi bien que MM. les électeurs palatins de Mayence et de Trèves.

Enfin, sire, il est bien constant que tout est encore ou suspendu ou indécis. J'ai pris la liberté de faire savoir à votre majesté ce que je pensais en cas que les ennemis tournassent leurs principales forces vers la Frandre. Il est question de bien peser ce qui convient le

[1] Cette pièce se trouve en original dans les archives du dépôt de la guerre, vol. 1852, n° 196.

mieux au service de votre majesté, sur quoi je la supplie de pardonner à mon zèle la liberté d'oser lui dire ma pensée.

Il y a plusieurs vues : celles des ennemis sur la Flandre, il ne me convient pas d'en juger; je compterais pour rien de passer les lignes, si cela n'est suivi d'autres avantages que de les avoir passées; mais en passant lesdites lignes on leur donne de plus grands desseins. Les seuls sont les siéges d'Anvers ou de Namur. Il me semblait, par ce que j'ai vu dans une carte, chez M. de Chamillart, d'un camp retranché près d'Anvers, que l'investissement de ladite place est impossible, et par conséquent il est avantageux d'y mettre des secours pour en faire durer le siége, et après cela juger ce qui convient le mieux à votre majesté, de rassembler ses forces, pour marcher promptement au secours, ou commencer par d'autres conquêtes et puis marcher à ce secours, comme votre majesté l'ordonna dans les précédentes guerres où, voyant Maëstricht assiégée, elle fit prendre Aire, tous les forts qui l'environnaient, celui de Linck, et puis on arriva assez à temps pour secourir Maëstricht.

Il pourrait donc arriver que, si les ennemis retiraient leurs principales forces de Trèves, l'on pourrait emporter ce poste et puis marcher au sécours de la Flandre. Peut-être même qu'on rappellerait les troupes des ennemis qui quitteraient la Moselle pour aller en Flandre, si milord Marlborough voyait Trèves et le corps qu'il y aurait laissé en péril.

J'ai déjà eu l'honneur de proposer à votre majesté ce que je pensais sur Landau dans le même cas.

Cependant, sire, pour ne pas perdre un moment à suivre les derniers ordres dont il plaît à votre majesté de m'honorer, j'ai mandé, dans l'instant qu'ils m'ont été rendus, que l'on fît descendre un pont de bateaux que nous avons à Metz. Je le ferai construire au-dessus de Sierck. Je placerai un corps de troupes entre Luxembourg et Sierck; dudit Sierck à Luxembourg il n'y a que cinq lieues, c'est-à-dire deux lieues de moins que de Thionville. Si je ne reçois point de nouveaux ordres de votre majesté, et qu'il arrive qu'il marche des troupes des

ennemis de la Moselle vers la Flandre, je commencerai par faire marcher vingt escadrons des plus vieux et meilleurs régiments à Luxembourg et même plus loin. Comme les courriers ne sont qu'un jour et une nuit pour aller d'ici à M. le maréchal de Villeroy, je l'en avertirai dans l'instant. J'y joindrai dix des plus anciens et meilleurs bataillons, et ne perdrai pas un moment à suivre les intentions de votre majesté.

Si, après avoir eu l'honneur de lui exposer ce que j'ai fait en exécution de ses ordres, elle me permet la liberté de lui dire ma pensée, elle serait, si les ennemis retirent leurs forces principales de la Moselle, de marcher à Trèves. Ne pourrait-on pas aussi, marchant au travers du pays de Luxembourg, aller droit à Huy et à Liége? Les ennemis laisseront-ils prendre Huy et Liége, pour former un vain projet sur Anvers? On serait à portée ou de joindre M. le maréchal de Villeroy avec des forces considérables, laissant un corps vers Sierck en état de couvrir la frontière, et Sarre-Louis muni, que les ennemis ne songeraient certainement plus à assiéger, si ce n'est avec toutes leurs forces; enfin, sire, se mettre sur l'offensive le moment d'après que nous aurons quitté la défensive.

Je ne sais si MM. les maréchaux de France sont plus délicats, pour servir les uns sous les autres, que lors de la dernière guerre; mais je supplie très-humblement votre majesté de ne point me ménager sur cela. J'irai sous M. le maréchal de Villeroy tant qu'il plaira à votre majesté et avec joie. Je ne sache aucun de mes cadets qui doive raisonnablement craindre la même destinée avec moi.

Dans le moment que j'achève cette lettre, j'en trouve les projets changés par celle que m'apporte un courrier de M. le maréchal de Villeroy, parti le 15 après midi de Tirlemont. J'ai l'honneur d'envoyer à votre majesté la copie de cette lettre. J'en reçois d'autres de M. le comte d'Autel, qui me donne les mêmes avis, et j'apprends par celles de M. de Quadt, que j'ai laissé à Bouquenom, pour m'informer diligemment des mouvements que les troupes de M. de Bade pourraient faire, que la tête de ses troupes est

arrivée à Landstuhl. J'ai l'honneur d'envoyer sa lettre à votre majesté.

Les ennemis ne nous ont pas trompés dans leurs projets. J'ai toujours pensé que les pluies excessives qui continuaient le 1er mai avaient obligé MM. de Bade et de Marlborough à suspendre leur marche de quelques jours; et quant à leur conduite présente, j'ai eu l'honneur de l'expliquer à votre majesté dès la première fois qu'elle a daigné me parler de cette frontière.

On peut donc les compter déterminés. Je crois, sire, devoir former incessamment la garnison de Sarre-Louis; ce ne sera que le plus tard qu'il me sera possible, sans rien hasarder. J'y mettrai neuf bataillons de campagne, outre les bataillons de Quercy, Carney et Hamal, et un escadron de dragons. Je suis obligé de laisser un bataillon de plus à Luxembourg que l'état de votre majesté ne porte, M. le comte d'Autel m'ayant envoyé M. le chevalier de Courcelles me dire que quatre bataillons et un escadron de dragons ne suffisaient en aucune façon du monde pour garder les postes. Le second bataillon de Périgord, qui était à Marche et devait venir à Luxembourg, a pris une autre route. Ainsi, pour remplacer celui-là et en mettre un de plus, c'est de deux qu'il faut affaiblir l'armée de votre majesté. Tout cela, sire, n'est pas bien considérable.

Je puis assurer votre majesté que cette armée est pleine d'ardeur; les officiers généraux sont gens de mérite. Nous avons, Dieu merci, très-bonne opinion les uns des autres, et j'espère, avec l'aide du Seigneur, que nous donnerons des marques heureuses de notre zèle au plus grand et au meilleur maître du monde.

Je rassemble demain l'armée de votre majesté à hauteur de Haute-Sierck, et déclare qu'informé de la marche de tous nos ennemis pour venir nous chercher, je veux leur épargner la moitié du chemin. Ç'a été une de mes raisons pour me tenir dans les derrières le plus longtemps que j'ai pu, et ne faire de pas en avant que quand nous sommes assurés que les ennemis viennent nous chercher; on se conduira avec fermeté et sagesse.

Je crois devoir commencer par bien munir Sarre-Louis. Ce n'est pas, sire, que je ne songe à en empêcher l'investissement, autant qu'il sera possible, sans se commettre à une bataille, que je ne puisse compter de la donner avec avantage par la bonté de mon poste ; cela n'est pas sûr quand on combat dans une marche. Assurément les ennemis ne la chercheront que supérieurs en nombre. Les apparences veulent qu'ils commenceront par essayer de m'attaquer. Je le souhaite, sire; je connais vos troupes et mon terrain.

La marche des Anglais était l'indice le plus certain des vues que les ennemis avaient sur la frontière de la Moselle; mais M. le maréchal de Villars, de son côté, ne tarda point à apprendre non-seulement que les troupes cantonnées sous Trèves avaient commencé, le 13, à camper près du village de Consarbrück, sur les hauteurs voisines de la Chartreuse, mais aussi que les Danois étaient arrivés le 15 à Trèves; que les Hessois, qui avaient été cantonnés dans les environs de Birkenfeld, s'étaient mis en marche le même jour pour se rendre aussi à Trèves, ainsi que la garnison de Saint-Vendel, et enfin que cinq régiments d'infanterie et deux de cavalerie de l'armée du prince de Bade étaient en pleine marche pour se porter de Neustadt par Kayserslautern et Landstuhl vers la Sarre.

M. le maréchal de Villars, voyant l'orage se former de tous côtés contre lui, jugea ne pouvoir plus différer de se rassembler. Le 18, presque toutes les troupes s'avancèrent sur le ruisseau de Königsmacheren (la Kaner), où elles campèrent en corps séparés dans les terrains non cultivés, pour ménager les grains, et M. le maréchal se rendit de sa personne à Bouzonville, pour visiter de nouveau la Nied et le pays entre cette rivière, la Sarre et la Moselle. Les reconnaissances qu'il fit ne

furent pas plus satisfaisantes que les précédentes; un pays couvert de bois presque impraticables, des montagnes dénuées de fourrages et sans eau, lui persuadèrent mieux que jamais qu'il ne pouvait prendre des postes qui le missent en état de tenir en même temps la Moselle et la Sarre, Thionville et Sarre-Louis. Tout son espoir fut dans la position qu'il avait reconnue à Haute-Sierck, où il se promettait de tenir tête aux ennemis, quand même ils s'y présenteraient avec vingt-cinq ou trente bataillons de plus que lui. A en juger par les états des troupes qui étaient déjà assemblées sous Trèves, non compris les Anglais et quelques troupes des alliés qui marchaient avec eux, ce qui formait un corps de vingt-quatre bataillons et trente-six escadrons, indépendamment des troupes qui étaient encore dans le Hundsrück ou sous Trarbach, et de celles de l'armée du prince de Bade, il était à croire que celle du duc de Marlborough, lorsque toutes ses forces seraient réunies, serait au moins de quatre-vingt-dix bataillons et de cent soixante escadrons. M. le maréchal de Villars, au contraire, ne pouvait compter que sur soixante et dix bataillons de campagne et cent treize escadrons, dont cinq bataillons et six escadrons ne pouvaient le joindre que dans le courant de juin, et dont dix bataillons et trois escadrons étaient destinés pour les garnisons de Sarre-Louis, de Luxembourg et de Thionville, ce qui réduisait le nombre des troupes qu'il pouvait mettre en campagne à cinquante-cinq bataillons et cent quatre escadrons. Les seuls renforts qu'il avait à espérer étaient les treize escadrons de la maison du roi et ce que M. le maréchal de Marcin pourrait lui envoyer, s'il ne faisait pas le siége de Landau; mais on voit par les lettres de ce dernier général que, privé d'une partie des quarante bataillons et des soixante escadrons destinés à former l'armée du Rhin, parce

que six bataillons et cinq escadrons ne l'avaient pas encore joint; affaibli de cinq bataillons de campagne, qu'il avait jugés nécessaires à la sûreté de Vieux-Brisach; et informé qu'il restait sous Lauterbourg un corps considérable des ennemis, qui devait être renforcé des troupes de Souabe et de Franconie et de celles du duc de Wurtemberg, campées entre Stuttgart et Pfortzheim, il représentait l'impossibilité où il était, pour ne point découvrir Haguenau, qui n'était point encore en état de défense, non-seulement d'envoyer des troupes sur la Sarre, mais aussi de s'étendre au delà de Saverne, et que tout ce qu'il pourrait faire serait de chercher à opérer une diversion en se portant sur la Lauter, dès que la terre serait en état de fournir de la subsistance.

M. le maréchal de Villars regardait une telle diversion comme peu efficace pour le salut des affaires de la Moselle, et la perte des lignes de la Lauter comme peu importante pour les ennemis, à moins que M. le maréchal de Marcin ne fût en état et en disposition de faire le siége de Landau. Néanmoins, quoiqu'il se vît privé dans ces circonstances de tout autre secours que de celui de la maison du roi, et quoiqu'il ne pût douter de la grande supériorité que les ennemis allaient avoir sur lui, sa confiance dans la position qu'il se proposait de prendre à Haute-Sierck était telle, qu'il désirait d'y être attaqué, et que, pour y engager le duc de Marlborough, il était résolu de n'y faire aucun retranchement, que quelques heures avant qu'il se présentât devant lui. Sa seule inquiétude fut de se trouver dans le cas de chercher à gagner ou Sarre-Louis ou Luxembourg avant les ennemis, et par là d'être exposé à donner en marchant un combat d'infanterie; c'est ce qu'il expliqua au roi dans la lettre qu'il écrivit à sa majesté le 22, pour lui rendre compte de sa situation et de la con-

duite qu'il se proposait de tenir pour ne point se commettre sans apparence de succès.

Lettre de M. le maréchal de Villars au roi.

Du camp de Rettel, 22 mai 1705[1].

Sire, je vois par la lettre dont il a plu à votre majesté de m'honorer, du 19, les très-sages résolutions qu'elle prend sur les conjonctures présentes. Elle aura trouvé, dans mes dernières dépêches, que j'ai eu le bonheur de penser comme elle. Que si M. le maréchal de Marcin peut faire le siége de Landau, il n'y a pas à balancer, d'autant plus que naturellement Landau, tel qu'il est, doit tenir six semaines moins que Sarre-Louis, vu la bonté de cette dernière place, l'état où elle est présentement et avec l'abondance de tout ce que peut désirer un gouverneur.

Je n'ai pas cru devoir différer à en composer la garnison, à peu de chose près, que je tâcherai d'y mettre encore quand le dessein des ennemis me paraîtra un peu plus décidé. Votre majesté trouvera ci-joint l'état des troupes que j'y laisse.

J'ai cru y devoir envoyer, outre les deux brigadiers qui y sont déjà, dont M. de Grenut, Suisse, m'a été nommé pour homme de réputation, M. de Permangle. Par ce que je connais de cet homme-là, et par tous les soins que j'ai pris de m'en informer, j'ai lieu de le croire homme d'ambition et sage. Il a été au siége de Mayence; je lui ai parlé des intentions de votre majesté, que l'on défende les corps de la place jusqu'à l'extrémité.

J'ai déjà eu l'honneur de le dire à votre majesté, si l'on veut faire une défense opiniâtre dans Sarre-Louis, l'on peut y faire périr une armée, par ce qu'elle y perdra et par la difficulté des subsistances.

Cependant, sire, je prends toutes les mesures possibles pour pouvoir arriver en même temps que l'ennemi, suivant les mouvements qu'il fera, mais sans commettre l'armée de votre majesté à un combat inégal. Elle verra, par l'ordre de bataille ci-joint, que son armée est composée de cinquante-cinq bataillons et cent quatre escadrons en

[1] Cette pièce se trouve en original dans les archives du dépôt de la guerre, vol. 1852, n° 222.

ligne. Il y en a huit de campagne dans Sarre-Louis. J'ai été obligé d'en retirer celui de Lestrange, que j'ai cependant mis dans Thionville; mais, comme je couvre cette place, je n'en compte pas la garnison. Le bataillon de Boulonnais n'est pas en état d'être mis en campagne; je le mets aussi dans Thionville. Je suis obligé de laisser Conflans dans Luxembourg.

Cette armée, sire, est très-belle et les troupes de votre majesté dans le meilleur état qu'elle puisse désirer; mais cependant l'opinion générale et toute l'apparence est que les ennemis ne marchent point à nous avec moins de quatre-vingt-dix bataillons et de cent cinquante ou cent soixante escadrons. Ainsi, quoique l'armée de votre majesté soit excellente, il y a quelque disproportion pour le nombre. Je dois donc, sire, me conduire avec sagesse. Votre majesté me fait l'honneur de me le prescrire par sa dernière, mais aussi avec toutes les apparences de l'audace qui convient à la dignité de ses armes.

Pour cela, sire, j'ai marché en avant, dès que j'ai su que nos ennemis étaient assemblés sous Trèves; le poste que j'occupe est bon. Je n'oublierai rien pour persuader que, si les ennemis veulent marcher à Sarre-Louis, je tâcherai de les prévenir et de les combattre dans la marche. Ces apparences peuvent les retenir; mais cependant je ne le ferai qu'avec de grandes précautions, car il ne convient pas de combattre dans des bois et par colonne une armée qui serait supérieure de près de quarante bataillons.

Voilà donc, sire, sur quoi votre majesté peut compter, c'est-à-dire que je ne me commettrai pas à une bataille, dans une marche, que je ne voie une sûreté de pouvoir me poster devant l'ennemi, et qu'il ne puisse me renverser une tête que j'aurais témérairement avancée au delà du bois. En cas que l'ennemi marche sur Sarre-Louis, telle est la conduite que je tiendrai.

Il peut prendre un autre parti, me présenter une tête devant moi, et faire marcher une armée considérable de l'autre côté de la Moselle, qui menacerait Luxembourg. Sur cela, sire, je défendrais la Moselle avec une partie de vos troupes jusqu'à Thionville. Si l'ennemi marche

toujours de l'autre côté de la Moselle, je me rapprocherai de Thionville, et gardant la Moselle, difficile pourtant par la quantité de gués.

Si la tête qu'il m'opposerait, à la droite de la Moselle, voulait me suivre de trop près, alors mon intention est de retourner sur elle avec mes forces unies et de la combattre.

Voilà, sire, les desseins que je puis former, jusqu'à ce que je sache ce qu'aura médité et résolu M. le maréchal de Marcin. S'il ne prend pas le parti d'attaquer Landau, nous aurons perdu huit ou dix jours qui pouvaient vous donner les troupes à temps.

Je finirai par avoir l'honneur de supplier très-humblement votre majesté d'être persuadée que je ne ferai aucune faute par manque d'attention, et que, prenant conseil et écoutant ceux de nos premiers généraux que j'ai lieu de croire les plus sensés, nous nous croyons pour le moins aussi habiles que les ennemis. Dieu merci, les affaires de votre majesté vont bien. Je vois qu'elles commencent très-heureusement en Italie. J'espère qu'avec l'aide de Dieu votre majesté sera maîtresse de faire une paix avantageuse dans la fin de la campagne, et que ses ennemis, qui ne décident pas aussi absolument qu'elle des charges qu'ils imposent à leurs états, seront pressés de finir.

Si M. le maréchal de Villeroy nous avait envoyé des bataillons à proportion de ceux qui sont partis de Maëstricht, ils nous auraient été d'un grand secours.

Dans le moment que je ferme cette lettre, je reçois les avis ci-joints, que j'ai l'honneur d'envoyer en original à votre majesté, par lesquels elle verra que les ennemis prennent le plus court, et seront bientôt sur nous. Je ne compte pas que les troupes de M. de Marcin, s'il m'en envoie, puissent suivre la Sarre.

Les nouvelles contenues dans la lettre de M. le comte d'Autel se confirmèrent. Les Anglais, au lieu de prendre leur chemin par Coblentz, avaient suivi celui de Düren et étaient arrivés le 21 à Schleiden, d'où ils pouvaient en quatre marches, passant par Wasserbillig, se rendre à Trèves. D'un autre

côté, M. le maréchal de Villars eut avis que le nombre des troupes rassemblées sous cette dernière ville était augmenté depuis deux jours, et que cinq régiments d'infanterie, que le prince de Bade avait fait partir de son armée, campaient depuis le 19 à Kayserslautern, qu'ils étaient suivis de deux autres régiments d'infanterie et de sept de cavalerie, qui devaient les joindre le 25; et que le prince de Nassau-Weilburg y arriverait le même jour pour les conduire par Landstuhl à Trèves.

Suivant les bruits que répandaient les ennemis, toutes ces troupes devaient composer une armée de quatre-vingt-cinq mille hommes; mais M. le maréchal de Villars, quoique persuadé que M. le duc de Marlborough n'avait pas formé un aussi grand projet que celui qu'il était à la veille d'exécuter, sans être assuré d'une grande supériorité, parut moins redouter le nombre que craindre les inconvénients qu'éprouverait la marche du renfort que pourrait lui envoyer M. le maréchal de Marcin, si les ennemis étaient rassemblés avant que ce renfort l'eût joint, prévoyant que dans ce cas il serait forcé de prendre la route de Marsal, au lieu de se porter en droiture sur Bouquenom.

Il fut même d'autant mieux fondé à croire que M. de Marcin ne se déterminerait point à s'affaiblir pour lui donner du secours, que, dans ce même temps, ce général, uniquement occupé des moyens d'opérer la diversion qu'il avait en vue, fit avancer, le 21, son infanterie entre la Moder et la Zorn, et toute sa cavalerie sur cette dernière rivière, d'où, le 24, tout devait marcher à la Lauter; il se disposait en même temps à jeter un pont sur le Rhin, à hauteur d'Offendorf, afin de donner aux ennemis de la jalousie pour la ligne de Bühl; mais ayant reçu alors la lettre du roi par laquelle sa majesté, en lui expli-

quant les raisons qui faisaient craindre que le prince de Bade n'entreprît le siége de Sarre-Louis pendant que le duc de Marlborough ferait tête à M. le maréchal de Villars, lui mandait que s'il lui était possible de se mettre en peu de jours en état de faire de son côté celui de Landau, cette diversion obligerait vraisemblablement les ennemis à abandonner leur entreprise; que s'il jugeait cette opération non praticable il eût à détacher, sans perdre de temps, de l'armée du Rhin, quinze bataillons et vingt escadrons pour les faire passer à M. le maréchal de Villars, M. le maréchal de Marcin n'aperçut que des obstacles insurmontables dans l'entreprise du siége de Landau : premièrement par la nécessité de le commencer sans différer; en second lieu par la facilité qu'avaient les ennemis de se porter au secours de cette place avant que M. le maréchal de Villars fût en état de les suivre. En conséquence, il se détermina pour le détachement, et donna ses ordres pour le faire assembler à Saverne le 24, sous le commandement de M. de Lannion, lieutenant général, et de deux maréchaux de camp; il devait le lendemain marcher à Sarrebourg et se rendre par Marsal à l'armée de M. le maréchal de Villars.

Comme il ne restait plus à celle du Rhin que vingt-cinq bataillons et trente-cinq escadrons, parce que quatre bataillons et cinq escadrons, qui devaient en faire partie, ne l'avaient pas encore joint, M. le maréchal de Marcin prit le parti de distribuer ses troupes le long des lignes de la Moder: l'infanterie et les dragons en première ligne, la cavalerie en deuxième ligne. Les places du reste de l'Alsace continuèrent d'être gardées par vingt-deux bataillons et douze compagnies séparées; ces garnisons devaient être renforcées de quatre bataillons.

Affaibli par un détachement aussi considérable et encore privé d'une partie des troupes qui lui étaient destinées, M. le

maréchal de Marcin commença à craindre pour la basse Alsace. Informé que le duc de Marlborough était venu, le 21, conférer avec le prince de Bade à Rastadt, et que le 23 il en était reparti pour se rendre sur la Moselle; que les troupes de Wurtemberg s'avançaient vers le Rhin; que les ennemis se préparaient à faire un second pont près de Lauterbourg; qu'ils ouvraient des chemins en avant de leur ligne de Bühl et de Stollhofen; que, d'un autre côté, douze à quinze mille hommes restaient campés aux environs de Kayserslautern et de Landstuhl, d'où ils pouvaient également se porter sur la Sarre ou revenir sur les lignes de la Lauter, et mettre le prince de Bade en état d'attaquer celles de la Moder, avec d'autant plus de supériorité qu'il devait être encore renforcé de six mille Hessois : toutes ces circonstances lui firent former le projet, en cas d'attaque, de jeter toute son infanterie dans les places, et de se retirer avec sa cavalerie au camp de Châtenois, près de Schlestadt.

En attendant le moment où il pourrait être dans la nécessité de prendre ce parti extrême, il augmenta le nombre des pionniers qui travaillaient à Haguenau et à Drusenheim, et y joignit mille travailleurs des troupes afin de mettre plus promptement ces deux postes en état d'être livrés à leurs propres forces. Il fit en même temps élever une redoute devant l'île de Dahlund, afin d'empêcher les ennemis d'y jeter un pont: c'était le lieu le plus favorable pour eux entre Strasbourg et le Fort-Louis.

Dès que le roi fut informé du parti qu'avait pris M. le maréchal de Marcin d'envoyer un renfort sur la Moselle plutôt que d'entreprendre le siége de Landau, et que sa majesté fut instruite de l'inquiétude qu'il avait conçue de voir revenir sur le Rhin les troupes que le prince de Bade avait envoyées sur

la Sarre, elle manda à M. le maréchal de Villars que si les ennemis venaient à se rejeter sur le Rhin ou à se porter vers la Flandre, il eût, sans attendre ses ordres, à faire marcher vers l'un ou l'autre côté un nombre de troupes proportionné, et que, comme il était dans le centre, c'était à lui de veiller à tout et de se conduire suivant les mouvements des ennemis qu'elle présumait ne pouvoir, faute de subsistances, rester devant lui au delà de quinze jours, sans se déterminer à l'attaquer ou à porter leurs vues sur une autre partie.

M. le maréchal de Villars ayant été, de son côté, prévenu, le 26, par M. le maréchal de Marcin, de la marche du détachement de l'armée du Rhin, qui devait le lendemain arriver à Marsal, envoya ordre à M. le comte de Lannion, qui le conduisait, de se rendre le 29 à Condé-Northen, entre les deux Nied. Suivant les différents rapports sur les mouvements des ennemis, les Anglais étaient arrivés le 25 à Schönecken, d'où ils pouvaient, en deux marches, se porter à Trèves par le chemin de Bittburg; mais M. le maréchal de Villars ayant appris en même temps qu'ils devaient séjourner à Schönecken, il jugea que le détachement de M. de Lannion l'aurait joint avant que le duc de Marlborough pût s'approcher de lui avec toutes ses forces réunies; ce fut même sur cette idée qu'il fonda le système de la conduite qu'il allait tenir et dont il rendit compte au roi par la lettre suivante.

Lettre de M. le maréchal de Villars au roi. Du camp de Rettel, 26 mai 1705 [1].

Sire, j'apprends, par un courrier que m'a dépêché M. le maréchal de Marcin, que quinze bataillons et vingt escadrons partirent hier 25 de Saverne, et arrivèrent à Sarrebourg, d'où ils prennent leur route par Marsal, où je leur envoie ordre de marcher à Condé-Northen, entre les deux Nied. Je crois, sire, par les derniers avis que

[1] Cette pièce se trouve en original dans les archives du dépôt de la guerre, vol. 1852, n° 249.

j'ai de la marche des Anglais, pouvoir compter que ce secours m'arrivera avant que les ennemis soient à portée de l'armée de votre majesté. J'avais déjà commencé à faire ouvrir les chemins pour pouvoir marcher diligemment sur Sarre-Louis, en cas que milord Marlborough veuille l'investir. Véritablement, sire, je n'étais pas bien assuré de pouvoir me servir desdits chemins, bien résolu de ne pas commettre l'armée de votre majesté avec des forces fort inégales. Mais comme présentement les nôtres sont fort augmentées, je crois, sire, ne devoir pas balancer, au hasard d'une bataille, à faire tout ce qui dépendra de moi pour empêcher que les ennemis n'attaquent aucune des places de la frontière. Pour peu qu'il nous vienne encore quelque chose de Flandre, je crois que milord Marlborough aura bien de la peine à réussir dans ses projets. Votre majesté comprendra aisément que je ne puis les traverser sans chercher l'armée des ennemis lorsqu'elle voudra former un siége, surtout si c'est celui de Sarre-Louis.

J'avais eu quelque inquiétude qu'il n'y eût de la maladie dans le régiment de cavalerie de Duras, et, sur cela, je l'avais séparé de l'armée; mais, après avoir approfondi, j'ai trouvé que, hors une compagnie, laquelle, dès le commencement, j'ai envoyée dans des villages au delà de Metz, il n'y avait rien à craindre pour le reste du régiment.

Je crois, sire, devoir dépêcher cet exprès à votre majesté, pour qu'elle soit plus promptement informée que nous avons lieu d'espérer que le renfort de l'armée du Rhin peut nous joindre avant que les ennemis puissent arriver sur nous. J'en ai différé le départ jusqu'à ce moment, que je reçois les lettres ci-jointes de M. le commandeur de Courcelles et du sieur de Lacroix, lesquelles j'ai l'honneur d'envoyer en original à votre majesté.

Elle verra par lesdites lettres que les Anglais peuvent arriver demain 27 à Trèves, s'ils ne séjournent point à Bittburg, ainsi que le sieur de Lacroix m'en assure. Si elles ne séjournent pas à Bittburg, selon les apparences elles séjourneront à Trèves; car il faut bien un

ou deux jours pour préparer une grande marche. Je compte donc qu'elles ne pourraient arriver que le 31 mai sur les hauteurs de Mensberg, et que le détachement qu'amène M. de Lannion, campant demain 27 à Marsal, peut arriver le 30 à Bouzonville; mais c'est toute la diligence possible : ainsi votre majesté peut voir que notre temps est bien juste.

Je prends la liberté de réitérer à votre majesté que si le détachement arrive, et que les ennemis, passant la Sarre à Consarbrück, viennent droit à moi, je les attendrai dans mon camp; si, se contentant de se montrer, ils marchent vers la Nied, mes marches sont préparées pour y arriver en même temps qu'eux. S'ils veulent m'attaquer dans ma marche, elle est couverte d'un petit ruisseau assez fâcheux à passer, dont je tâcherai de profiter.

Ils peuvent, en se présentant devant moi, faire investir Sarre-Louis par les troupes qui viennent d'Allemagne et quelques détachements partis de Trèves. A cela je trouverais bien quelque remède si j'avais plus de temps ou plus de troupes, et qu'il me fût possible de poster un corps sur la basse Nied. Enfin, sire, je tâche d'imaginer tout ce que peuvent faire les ennemis, et votre majesté doit être persuadée que l'on fera humainement tout ce qui sera possible.

M. le maréchal de Villars, déterminé à donner ou à recevoir un combat, suivant ce que les circonstances pourraient exiger, alla le 27 reconnaître de nouveau le pays; et, présumant que lorsque le détachement de M. de Lannion l'aurait joint, le duc de Marlborough hésiterait à chercher l'occasion de combattre, il fit ouvrir les bois pour pouvoir s'approcher de lui et élever des redoutes pour déboucher avec plus de sûreté dans la plaine au delà des bois de Haute-Sierck. D'un autre côté, afin de gêner la marche que ce général pourrait faire vers Sarre-Louis, il manda à M. de Choisy de faire relever un ancien re-

tranchement sur la crête de la montagne de Vaudrevange, et de le faire garder par un détachement de quatre cents hommes de sa garnison.

Les Anglais avaient en effet séjourné à Schönecken le 26; mais le 27 ils arrivèrent à Bittburg, qui n'était qu'à six lieues de Trèves : c'est ce dont M. le maréchal de Villars fut informé à son retour à Rettel, le 27 au soir. Il apprit en même temps que les troupes du cercle de Westphalie marchaient aussi vers la Moselle; mais tous ces renforts ne diminuèrent point sa confiance dans l'avantage de son poste et dans le succès des mouvements qu'il se proposait de faire, tant en défensive qu'en offensive. Il espéra d'ailleurs que M. le maréchal de Villeroy, étant au moment de faire une entreprise sur Huy, les Hollandais pourraient se déterminer à faire repasser leurs troupes en Flandre. Mais, en supposant même toutes les forces des ennemis réunies contre lui, il parut ne point craindre leur nombre et n'être inquiet que de la difficulté de soutenir en même temps deux places séparées par des pays presque impraticables, surtout Sarre-Louis, qu'ils pouvaient faire investir par leurs derrières, tandis qu'ils se présenteraient devant lui avec le gros de leur armée, peut-être dans des positions où il ne lui serait pas possible de les attaquer. Ce fut même cette considération qui le détermina à prendre le parti d'aller les chercher lui-même, afin de profiter de quelque situation avantageuse pour les attaquer, quoique supérieurs, plutôt que de courir le risque d'être prévenu par eux à Sarre-Louis, et plutôt que d'envoyer sous cette place un corps d'infanterie avec lequel il pourrait se trouver sans communication, si les ennemis venaient pendant une nuit à passer la Sarre à Merzig.

Des lettres interceptées confirmèrent non-seulement les vastes projets des ennemis sur la Moselle, mais aussi que ces

projets avaient été concertés avec les principales puissances amies de l'empereur, et que les alliés avaient pris le parti de tout sacrifier pour les faire réussir, n'ayant laissé aux Pays-Bas que quarante bataillons et quarante escadrons, et sur le Rhin une armée fort inférieure à ce nombre. Le duc de Marlborough était à Trèves depuis le 26, avec le prince de Hesse Cassel, le prince François de Lorraine et celui de Wurtemberg. Les Anglais étaient arrivés le 28 sur les hauteurs entre Wasserbillig et Igel, où l'on travaillait à un second pont sur la Moselle, et les dernières troupes destinées à renforcer l'armée étaient à la veille de la joindre. Depuis l'arrivée des Anglais elle avait déjà une grande supériorité, et, sans y comprendre les troupes du cercle de Westphalie et celles que le duc de Marlborough attendait encore du Rhin, elle était forte de soixante et dix-neuf bataillons et de quatre-vingt-quatorze escadrons.

Telle était la situation des ennemis et telles étaient les sentiments de M. le maréchal de Villars, lorsque le 30 on vint lui dire que la tête de l'armée du duc de Marlborough commençait à passer la Sarre, et qu'elle occupait déjà les hauteurs de Sarrebourg, où l'on cuisait du pain depuis deux jours. Cette nouvelle l'engagea à faire marcher le même jour M. de Lannion, qui se porta à Bouzonville et le lendemain à Freistroff. M. le maréchal, de sa personne, s'avança, avec quinze cents chevaux, sur les avenues de la marche des ennemis, pour reconnaître s'il lui serait possible de prendre sur eux quelque avantage avant qu'ils fussent postés; mais l'avis de leur passage à la rive gauche de la Sarre se trouva sans fondement, et tout à leur armée resta dans le même état. Mais M. le maréchal de Villars, informé que les troupes qui avaient été détachées de celle du Rhin, et qui s'étaient arrêtées dans les environs de

Kayserslautern et de Landstuhl, étaient en marche pour se rendre sur la Sarre, ayant d'ailleurs quelque sujet de croire que le duc de Marlborough avait résolu de chercher à le combattre avant d'entreprendre sur les places, jugea que c'était le moment de prendre la position qu'il avait reconnue capable de lui donner les moyens et de tenir la tête et les débouchés des bois de Haute-Sierck et de gagner promptement la Nied par les chemins qu'il avait fait ouvrir. En conséquence, il porta toute son infanterie, le 2, sur les hauteurs de Haute-Sierck, et laissa sa cavalerie sur le bord de la Moselle, où elle était à portée de vivre avec facilité et de joindre en fort peu de temps l'infanterie. Comme il désirait, de préférence à tout, que le duc de Marlborough prît le parti de l'attaquer dans son poste, il ne se retrancha point et persista dans la résolution qu'il avait prise de ne remuer de la terre que lorsqu'il le verrait ébranlé pour venir à lui. Il paraît d'ailleurs qu'il n'y avait dans sa position qu'un seul endroit où il jugeait nécessaire de faire quelques travaux.

Il semblait que les deux généraux eussent concerté leurs mouvements. Tandis que M. le maréchal de Villars faisait ses dispositions dans les environs de Sierck, le duc de Marlborough préparait son mouvement général. Pendant la journée du 2 il approcha de Consarbrück toutes les troupes qui campaient entre ce lieu et Trèves, et les Anglais eurent ordre de marcher le lendemain pour le suivre; tous les équipages de l'armée restèrent à Trèves.

Le 3, de grand matin, le duc de Marlborough passa la Sarre à Consarbrück, et, après une marche forcée, arriva le soir, avec le gros de ses troupes, sur les hauteurs de Perl, à vue de l'armée du roi, embrassant tout le terrain entre les deux rivières, sa droite à la Moselle, sa gauche vers Scheuerwald.

Dans la journée du 4 il fut joint par une partie de son artillerie et par quelques troupes restées en arrière. Il publia qu'il venait avec cent dix mille hommes attaquer les Français, et fit dire à M. le maréchal de Villars qu'il espérait voir une belle campagne puisqu'il avait affaire à lui. Ces propos n'imposèrent point à ce dernier général, et la vue de son ennemi, quoiqu'il n'en fût séparé par aucun ruisseau ni rivière n'affaiblit point le désir qu'il avait de l'attirer à un combat. Il jugea que ce ne serait pas le lendemain, parce que le duc de Marlborough devait, pour l'attaquer, s'allonger par sa gauche. Il profita du temps pour faire venir à son camp M. de Lannion, qui y arriva le 4, et pour faire prendre à chaque troupe la place qu'elle devait occuper dans la position générale. L'armée se trouva alors de soixante et treize bataillons et de cent vingt-quatre escadrons, et il paraît, par les lettres de M. le maréchal de Villars, que ces troupes étaient en bon état et remplies d'ardeur pour le combat.

Pour pouvoir mieux faire usage de sa cavalerie, il recula la droite de son infanterie, et établit son camp sur deux lignes en forme circulaire. Il plaça la droite de l'infanterie sur les hauteurs de Kerling, qui dominaient les fonds et les bois, le centre sur les hauteurs de Früching, à l'endroit où la pente présentait aux ennemis l'accès le plus facile de toute la position. La gauche fut appuyée à la cense de Königsberg. L'aile gauche de cavalerie occupa le terrain depuis cette cense jusqu'à la Moselle, en arrière de celle de Bechstroff; l'aile droite de cavalerie prit son camp entre la droite de l'infanterie et la Moselle, et remplit tout l'espace jusqu'à cette rivière. Sur le front du centre de l'infanterie, qui était l'endroit le plus accessible, M. le maréchal de Villars fit élever des retranchements dans lesquels on laissa des ouvertures du front

d'un escadron, afin de pouvoir, suivant les circonstances, faire sortir de la cavalerie.

Les ennemis de leur côté prirent leur position à mesure que leur artillerie et ce qui n'avait pu joindre la veille arrivait. Ils appuyèrent leur droite à la Moselle, sur la hauteur qui était derrière Apach, et prolongèrent leur ligne le long du ravin de Mensberg jusqu'au bois de Scheuerwald et jusqu'à Biestroff, où se terminait leur gauche, ayant derrière elle le village d'Efft, où le duc de Marlborough établit son quartier général.

Le ravin de Mensberg était impraticable jusque vers Mandern, ce qui obligeait les ennemis, pour s'approcher de M. le maréchal de Villars, d'en prendre la tête par Scheuerwald, pour tourner de même le ravin de Montenach, aussi impraticable que celui de Mensberg et descendre sur Kirchnaumen, pour pénétrer par un pays difficile jusqu'à Haute-Sierck. De ce lieu ils pouvaient déboucher sur la partie de la position de l'armée du roi la plus accessible; mais, quoique la pente fût plus facile que partout ailleurs, la hauteur dominait les avenues, et non-seulement c'était le centre de l'infanterie, mais aussi cette partie était fermée par le retranchement dont on vient de faire mention. M. le maréchal de Villars, bien assuré de l'avantage de son poste, témoigna dans ses dépêches au roi plus d'impatience que jamais d'y être attaqué. Il ignorait encore la véritable force des ennemis. Le duc de Marlborough continuait à annoncer qu'il était à la tête de cent dix mille hommes. Il était à croire qu'en effet il était nombreux, les autres armées des ennemis ne se montrant ni en Allemagne ni en Flandre, et le siége de Huy n'ayant pas attiré dans cette dernière partie un seul homme de l'armée de la Moselle. Cependant M. le maréchal de Villars, persuadé que cette armée

n'excédait pas quatre-vingt mille hommes, ne regardait pas la supériorité qu'elle avait sur la sienne comme capable de lui imposer; et, malgré l'avis de plusieurs officiers, qui cherchèrent à l'engager à des partis de faiblesse, il parut plus ferme que jamais dans la résolution d'imposer lui-même aux ennemis sans cependant se commettre légèrement, et en prenant toutes les mesures possibles pour arriver sur la Nied en même temps que le duc de Marlborough, et, s'il était nécessaire, lui livrer un combat pour sauver Sarre-Louis.

Plusieurs jours depuis l'arrivée de l'armée ennemie sur les hauteurs de Mensberg se passèrent en reconnaissances de la part des généraux respectifs et en escarmouches, dans lesquelles quelques détachements des troupes du roi eurent l'avantage. On fit des prisonniers, et il vint un grand nombre de déserteurs, qui confirmèrent les bruits répandus dans leur armée, de la résolution où était le duc de Marlborough d'attaquer. Cependant on était au 6 du mois, sans qu'il eût encore fait aucune démarche offensive; mais M. le maréchal de Villars ne fut plus surpris de son inaction lorsqu'une lettre de M. le maréchal de Marcin, qu'il reçut le 6, lui annonça que le prince de Bade, avec les troupes qui avaient été détachées de l'armée du Rhin, était en marche pour se rendre sur la Sarre et faire le siége de Sarre-Louis, tandis que le duc de Marlborough ferait tête à l'armée du roi. Il eut à peu près les mêmes nouvelles par M. le comte d'Autel, qui lui manda que dix bataillons et quatre escadrons de troupes palatines, qui s'étaient arrêtés à Kayserslautern, étaient passés le 4 à Trèves pour se rendre ensuite à l'armée, et que ces troupes étaient suivies par sept à huit mille hommes de celles de Brandebourg, qui venaient d'Allemagne.

Ces différentes nouvelles firent présumer à M. le maréchal

de Villars que le duc de Marlborough attendait ces renforts, ou pour l'attaquer ou pour former deux armées, afin d'être en état d'assiéger Sarre-Louis, et, dans la crainte qu'il ne prît ce dernier parti, il envoya dans cette place un renfort de deux cents hommes; elle était d'ailleurs pourvue de vivres et de munitions qui pouvaient la mettre en état de soutenir un long siége.

Ses conjectures sur l'inaction des ennemis parurent d'autant plus vraisemblables, que le 9 il apprit, par les rapports des détachements, qui, de la rive gauche de la Moselle, voyaient tout ce qui entrait dans leur camp, que la veille il y était arrivé quelques troupes, et que d'autres avis lui annonçaient que celles de Westphalie, qu'attendait le duc de Marlborough, n'avaient passé à Cologne que le 31 du mois précédent, et qu'elles ne joindraient l'armée que le 12.

C'est ce dont il fut bientôt certain, ayant été informé le 11 que les dernières troupes de Brandebourg et celles de Munster étaient arrivées ce jour-là à Tavern, d'où elles devaient le lendemain se rendre à l'armée. Mais ce qui le confirma encore mieux dans son sentiment sur les motifs de l'inaction du duc de Marlborough fut la nouvelle positive qu'il reçut par M. de Cheyladet de la marche du prince de Bade, qui enfin avait quitté de sa personne la basse Alsace, où il n'avait pas laissé plus de neuf mille hommes, et qui allait se mettre à la tête de ses troupes, qui avaient pris les devants pour se rendre sur la Sarre.

Jusqu'alors la cour avait paru persuadée que M. le maréchal de Villars était supérieur aux ennemis en infanterie; il chercha à la détromper tant par les rapports uniformes de ses émissaires que par ceux des prisonniers, dont aucun ne croyait leur armée moins forte de cent mille hommes, sans y com-

prendre les troupes du prince de Bade; mais en même temps il assura de nouveau la cour qu'il ne l'estimait pas à plus de quatre-vingt mille hommes, ce qui cependant la rendait supérieure de plus de vingt-cinq mille à celle du roi; que, malgré cette supériorité, il n'abandonnait point le projet de combattre le duc de Marlborough dès qu'il en trouverait l'occasion favorable, et qu'il ne perdait point l'espoir de le vaincre par la supériorité de l'espèce et de la qualité des troupes qu'il avait à commander.

Ce fut dans ces circonstances que le roi, ne pouvant plus se refuser à l'évidence de la grande supériorité des forces que les ennemis rassemblaient et craignant qu'en effet elle ne fût telle que M. le maréchal de Villars ne fût pas en état de faire face en même temps au duc de Marlborough et de s'opposer aux entreprises du prince de Bade sur la Sarre, se détermina à faire détacher quinze bataillons de l'armée de Flandre et dix de celle du Rhin, pour renforcer celle de la Moselle. Mais, pour ne point dégarnir trop tôt ces deux parties, sa majesté n'envoya à ses généraux que des ordres conditionnels et relatifs à ce que M. le maréchal de Villars lui-même penserait de l'efficacité d'un tel secours pour le salut non-seulement de la frontière, mais aussi de la place dont les ennemis pourraient former le siége.

Lettre du roi à M. le maréchal de Villars. Versailles, 10 juin 1705[1].

Mon cousin, les avis que je reçois de toutes parts du nombre de troupes qui composent l'armée du duc de Marlborough et de celles qui marchent pour le joindre ne me laissent pas lieu de douter qu'il n'en ait plus que vous, et d'appréhender en même temps qu'il ne soit assez supérieur pour occuper l'armée que vous commandez

[1] Cette pièce se trouve en minute dans les archives du dépôt de la guerre, vol. 1828, 1re partie, 2e section, n° 49.

avec des forces à peu près égales aux vôtres, et qu'avec le surplus il ne forme le siége de Sarre-Louis. Je ne doute point que la première vue n'ait été de vous combattre; mais j'ai peine à me persuader qu'il ose vous attaquer dans un camp aussi avantageux que celui que vous occupez; il ne le pourrait faire qu'avec un très-grand désavantage, et s'exposerait à perdre les meilleures troupes de son armée sans espérance de succès. La situation dans laquelle vous êtes, quoique bonne en apparence, et qu'elle ne semble devoir me laisser aucune inquiétude pour mon armée, ne me rassure pas sur celle que je dois avoir pour Sarre-Louis, et je ne serai point tranquille jusqu'à ce que j'aie une connaissance certaine du nombre de troupes qui sont sur la Moselle et sur la Sarre. En attendant ces éclaircissements, comme je sais qu'il reste peu de troupes aux ennemis en Flandre; qu'ils ne sont occupés que de s'y retrancher, apprenant qu'ils en usent de même du côté du Rhin, je n'ai pas lieu de douter que la meilleure partie de leurs forces ne soit assemblée sous les ordres du duc de Marlborough, et qu'ils n'aient intention d'exécuter le projet qu'ils ont formé depuis longtemps d'avoir deux armées sur la Moselle: l'une pour opposer à la mienne, et l'autre pour assiéger une place qui leur donne entrée en Lorraine ou en Champagne. Le seul moyen de les en empêcher serait d'avoir un nombre de troupes à peu près égal aux leurs. Il aurait été nécessaire, pour partager les miennes dans la juste proportion, d'être assuré de ce qu'ils avaient dessein de faire; et si, avant qu'ils se fussent déterminés, j'avais porté trop de troupes sur la Moselle, ils auraient sans doute pris d'autres résolutions, dont les suites auraient été encore plus dangereuses que la situation dans laquelle vous êtes. Je vous ai mandé plusieurs fois que si vous aviez eu encore quinze bataillons de plus que vous n'avez, ils vous auraient servi pour mettre un corps sous Sarre-Louis bien retranché et ôter par là les moyens aux ennemis d'en faire le siége; comme il n'y a plus de remède au passé il n'y faut plus songer, mais seulement aux moyens d'empêcher les ennemis de faire aucun progrès, même de réussir au siége de Sarre-Louis, s'ils voulaient l'entre-

prendre, quoiqu'il semble qu'ils ne puissent avoir d'autre objet que celui-là, supposant, comme je fais, qu'ils ne pourront pas vous combattre dans le camp où vous êtes, et qu'ils seront forcés d'abandonner celui qu'ils occupent avant qu'il soit peu de jours, à cause de la difficulté des subsistances. Ils ne peuvent attaquer Sarre-Louis qu'ils n'aient au moins quarante ou cinquante bataillons occupés à cette entreprise; s'ils en ont un pareil nombre pour leur armée, c'est au delà de tout ce qu'il semble qu'ils en peuvent avoir. Pour leur cavalerie, je la crois forte au moins de cent soixante ou cent soixante et dix escadrons. Supposant la chose en cet état, ma pensée serait de détacher encore quinze bataillons et quinze escadrons des troupes de Flandre, de les faire avancer vers Luxembourg diligemment, afin qu'étant à portée de vous joindre vous pussiez agir avec plus d'égalité. Je ne l'ai pas voulu faire sans vous expliquer auparavant les raisons seules qui pourraient m'y déterminer, même à faire venir encore dix escadrons d'Alsace, s'il était nécessaire; car pour l'infanterie, il y en a moins que vous ne croyez, et il n'y en a pas trop. Je veux donc bien ordonner ces détachements; mais je ne le puis faire que je ne sois assuré par vous-même qu'avec une augmentation aussi considérable vous seriez en état de me répondre que les ennemis ne feraient aucun progrès du côté de la Moselle, et de les empêcher de prendre une place quelle qu'elle fût, si ce renfort vous avait joint, quand même elle serait assiégée, en vous partageant à proportion des ennemis, et vous portant sur eux-mêmes, attaquant les lignes, ou leur rendant leurs subsistances si difficiles qu'ils fussent obligés d'abandonner l'entreprise qu'ils auraient commencée.

Je me déterminerai d'autant plus volontiers à diminuer mes autres armées pour augmenter la vôtre, que je ne vois rien qui puisse me donner de l'inquiétude en Flandre ni sur le Rhin; mais j'aurais à me reprocher d'empêcher les avantages que l'électeur et le maréchal de Villeroy peuvent remporter en Flandre, si les troupes que je leur ôterai ne servaient qu'à augmenter le nombre de celles que vous avez, sans empêcher les progrès du duc de Marlborough. Faites

de sérieuses réflexions sur votre situation, donnez aux ennemis tout ce qu'ils peuvent avoir de troupes sans leur en donner davantage; voyez ce qu'ils peuvent faire et ce qu'ils peuvent entreprendre avant l'arrivée de ce nouveau secours, et l'usage que vous en pourriez faire s'il vous avait joint. Je vous demande sur le tout une lettre raisonnée, un projet déterminé et un avis décidé, tel que je dois l'attendre de votre zèle et de votre expérience. Et la présente, etc.

Lettre de M. de Chamillart à M. le maréchal de Villars. Versailles, 10 juin 1705[1].

Le roi m'a commandé, monsieur, de vous dépêcher ce courrier pour vous porter une lettre qui n'a été écrite qu'après de sérieuses réflexions sur l'état auquel vous vous trouvez présentement. Dieu veuille que les idées de vous fortifier puissent produire leur effet, et que vous trouviez qu'avec l'augmentation que sa majesté veut vous donner vous puissiez imposer assez aux ennemis pour fixer la grandeur de leurs desseins. Si vous vous déterminez à accepter les offres que sa majesté vous fait, vous enverrez la lettre du roi ci-jointe à M. le maréchal de Marcin afin qu'aussitôt qu'il l'aura reçue il fasse avancer les dix escadrons qu'il vous doit envoyer; vous dépêcherez pareillement à M. le maréchal de Villeroy pour lui demander les quinze bataillons et autant d'escadrons qu'il doit détacher; vous lui marquerez la route qu'il doit leur faire tenir. Il est bien fâcheux de ne point savoir à peu près le nombre de troupes ennemies qui sont sur la Sarre et sur la Moselle. Vous verrez par la lettre du roi que sa majesté les croit de beaucoup supérieurs à vous; plus leur armée est nombreuse, plus ils auront de peine à subsister; ce serait vous offenser que de vous rapporter des exemples, parce que je crois que vous en savez du moins autant que ceux qui ont été à la tête des armées de sa majesté avant vous. La campagne de M. le maréchal de Créqui, sans le nommer, me donne de grandes espérances; quelque chose qui arrive on vous rendra toujours justice, moi encore plus que tout autre, qui suis, etc.

[1] Cette pièce se trouve en minute dans les archives du dépôt de la guerre, vol. 1828, 2e partie, 2e section, n° 70.

Réponse de M. le maréchal de Villars à la lettre du roi, du 10 juin.

Du camp de Frûching, 13 juin 1705[1].

Je vois par la dépêche dont il a plu à votre majesté de m'honorer du 10 de ce mois, qu'elle compte que ses ennemis assemblent toutes leurs forces sur la Sarre et la Moselle, et songent uniquement à se retrancher sous Maëstricht, laissant du côté du Rhin un très-médiocre corps qui même pourrait se retirer dans Landau et Philipsbourg. Les dernières lettres de MM. de Cheyladet et de la Houssaye confirment les divers avis que nous avons reçus et les premiers projets des ennemis, qu'ils ont toujours suivis, sans même paraître vouloir donner de l'ombrage pour d'autres entreprises.

Il est inutile de rappeler les ordres dont il avait plu à votre majesté d'honorer MM. les maréchaux de Villeroy et de Marcin. Il me semble que le dernier devait se tenir à portée de gagner la Sarre quand la marche de M. le prince de Bade tournerait vers Kayserslautern ou la Moselle; et je prendrai la liberté de dire à votre majesté qu'il eût été du bien de son service, quand le lieutenant de l'empereur et général du Rhin marche vers la Sarre, que le général de votre majesté sur le Rhin marchât pareillement vers la Sarre, cela impose plus que des détachements, et enfin que l'on paraisse opposer armée à armée. Pour moi, sire, je n'ai eu nulle inquiétude que M. le maréchal de Villeroy vînt sur la Moselle, quand j'ai vu les principales forces des ennemis s'y tourner. Je l'en ai même sollicité par deux de mes lettres, étant occupé, préférablement à tout, du bien du service de votre majesté; mais enfin, sire, il faut laisser le passé, travailler au présent et pourvoir à l'avenir.

Il est bien apparent, sire, et presque certain que milord Marlborough a cru pouvoir nous pousser en arrivant sur nous, et m'attaquer si je tenais dans mon poste, comptant d'être assez supérieur pour m'en chasser. Peut-être que les bruits qui se répandaient dans notre armée qu'il serait bon de repasser la Moselle, ou du moins le ruisseau de Kōnigsmacheren, étaient parvenus jusqu'à lui, car nous sommes au milieu d'espions, et nos Français parlent quelquefois trop libre-

[1] Cette pièce se trouve en original dans les archives du dépôt de la guerre, vol. 1853, n° 72.

56.

ment de ce qu'ils pensent. Quoi qu'il en soit, il ne serait jamais venu passer onze jours dans un camp où il manque de tout, s'il avait cru y être arrêté si longtemps.

Sans doute les ennemis n'avaient pas compté sur un aussi prompt rétablissement des troupes de votre majesté. Comment n'en seraient-ils pas surpris, puisque nous le sommes nous-mêmes ?

Elles n'ont jamais été si belles ni plus remplies d'ardeur; j'ose dire, sire, que je sais et pratique ce qui peut inspirer et conserver cette ardeur. On a voulu me presser de faire retrancher ce camp dans de certains endroits dès les premiers jours. Je savais qu'à tout événement j'en aurais le temps, que cela même ne m'était pas absolument nécessaire quand les ennemis n'auraient que douze à quinze mille hommes plus que moi.

Si le prince de Bade joint Marlborough, comme tous les divers avis le portent, alors je ferai des ouvrages qui me donneront toujours le temps de prendre mon parti, si je ne m'en tiens pas à celui de les attendre où je suis; car, sire, avec deux armées, il n'y a bon poste qui tienne: l'une nous observe et l'autre peut rendre nos subsistances difficiles. Mais quand nos troupes apprendront qu'il est arrivé quinze mille hommes de renfort aux ennemis, alors je leur dirai : « Faisons, puis qu'ainsi est, quelques redans de plus. » Si je les avais faits d'avance et que les quinze mille hommes arrivassent ensuite, des bastions ne les rassureraient pas.

Votre majesté me pardonnera la liberté de lui expliquer ces détails, qu'elle ne jugera peut-être pas indignes de son attention, et par lesquels elle verra cependant la conduite que nous tenons en attendant l'honneur de ses ordres.

Si MM. de Villeroy et de Marcin n'avaient pas eu d'autres vues, et que les premiers dont votre majesté avait daigné nous honorer en sa présence eussent été suivis, certainement on aurait rompu les desseins des ennemis; car, avec toutes les troupes que votre majesté me fait l'honneur de me destiner présentement j'aurais posté trente-cinq bataillons et quarante à cinquante escadrons sur les hauteurs

de la Nied, bien retranchés, et je me serais mis en état de pouvoir toujours donner la main à ces troupes, tenant cependant à la Moselle; mais il est inutile de parler de ce qui est passé.

Présentement votre majesté ordonne de lui dire ma pensée sur les secours qu'elle me destine, sur ce que je pense du nombre des troupes des ennemis, et si, avec les détachements de Flandre et d'Alsace qu'elle veut envoyer ici, je puis répondre que les ennemis ne feront aucun progrès du côté de la Moselle et de la Sarre, et de les empêcher de prendre une place quelle qu'elle soit, quand même elle serait déjà assiégée lorsque ce renfort me joindra, soit en me partageant à proportion des ennemis, ou attaquant leurs circonvallations et leurs lignes, ou leur rendant les subsistances si difficiles, qu'ils fussent obligés d'abandonner l'entreprise commencée.

Votre majesté ajoute qu'elle se déterminerait d'autant plus volontiers à diminuer ses autres armées, qu'elle ne voit rien qui puisse lui donner de l'inquiétude en Flandre ni sur le Rhin, mais qu'elle aurait à se reprocher d'empêcher les avantages que M. l'électeur de Bavière et M. le maréchal de Villeroy peuvent remporter en Flandre, si les troupes qu'elle tirerait de leurs armées ne servaient qu'à augmenter celle que j'ai l'honneur de commander, sans empêcher les progrès du prince de Bade et du duc de Marlborough.

Sur tout cela votre majesté veut bien m'ordonner de faire de sérieuses réflexions, et de lui donner un projet déterminé et un avis décidé. Votre majesté connaît mon zèle et, j'ose le lui dire, mon esprit de vérité, qui me portera toujours à la dire telle que je la connais, et sans aucun ménagement, uniquement occupé du bien du service.

Il faut commencer, sire, par examiner autant qu'il est possible les forces des ennemis.

Par tous les avis que nous avons de Flandre, l'on ne compte dans les lignes de Maëstricht que trente-six bataillons, quelques-uns même ne leur en donnent que trente-quatre, trente-six escadrons de cavalerie et trois régiments de dragons.

Je doute qu'ils aient laissé rien de considérable vers les côtes de la mer.

Tous les avis du côté du Rhin assurent qu'il n'y reste aux ennemis que neuf à dix mille hommes.

Sur cela, sire, votre majesté peut faire des supputations plus justes que personne des forces des ennemis sur cette frontière. Il n'est pas possible que par les avis qu'elle a, et de Hollande et de l'empire, elle ne sache à peu de chose près le nombre de troupes de ses ennemis.

Comptons-leur quinze mille hommes restés sur le Rhin : c'est quatre ou cinq de plus que tous les avis ne leur en donnent; vingt-quatre ou vingt-cinq mille hommes dans les lignes de Maëstricht; douze ou quinze dans les garnisons de Huy, Liége et autres places : cela ferait quarante mille hommes en tout, sur leurs frontières qui regardent la Flandre; quinze mille hommes sur le Rhin : c'est cinquante-cinq mille hommes. On a dit que plusieurs princes et états avaient fait de nouvelles levées dans l'empire cet hiver. On en a fait assurément en Angleterre, et nous savons qu'il y a ici six bataillons entièrement nouveaux.

Votre majesté ne croit-elle point que tout ce que les Anglais, les Hollandais et tout l'empire ont de troupes puisse composer cent soixante mille hommes? Tout ce que j'ai marqué à peu près aux ennemis en Flandre et sur le Rhin, au delà même de ce que l'on publie, va tout au plus à cinquante-cinq mille hommes; votre majesté peut compter tout le reste ici, et que c'est un effort général, un projet formé, comme elle l'a vu par les dépêches que j'ai eu l'honneur de lui envoyer, avec les principales puissances de l'empire, pour attaquer par une force supérieure la frontière que l'on estime la plus faible de vos états. J'ajouterai même que nous apprenons nouvellement que ce corps de Danois resté dans le haut Palatinat et destiné pour l'Italie, devant suivre M. le prince Eugène, marche aussi contre nous. Je prendrai la liberté de dire à votre majesté, si cela est, que M. le duc de Savoie est abandonné par l'empereur, ce qui me pa-

raîtrait surprenant, quand même ce malheureux prince aurait pu se flatter que le puissant effort que les ennemis préparent de ces côtés-ci pût obliger votre majesté à la paix; mais enfin, sire, sans se flatter, ne serait-il pas possible que ses ennemis marchassent avec plus de quatre-vingt-dix mille hommes contre nous? Cette supputation est très-vague; mais les états que j'enverrais à votre majesté le seraient encore davantage. Leurs bataillons et escadrons sont tous inégaux, quelques-uns composés seulement de deux compagnies, d'autres de trois, d'autres de quatre; leurs bataillons de même.

Il est certain que toutes les troupes de Munster, Hesse, Hanovre, Saxe-Gotha, Lunebourg, toutes celles de Westphalie, de Souabe, Franconie, hors le peu qu'ils auront laissé sur le Rhin, sont ici.

Votre majesté verra par un mémoire ci-joint, que je reçois dans l'instant, de ce qui compose l'avant-garde de M. le prince de Bade, que tout vient ici. Je ne cherche point à les faire plus forts, mais je ne crois pas aussi devoir flatter votre majesté dans une occasion si importante.

J'ai présentement soixante et seize bataillons et cent vingt-sept escadrons. Les bataillons assurément ne sont pas à cinq cents hommes; on dira même à votre majesté que de les compter à quatre cent soixante, l'un portant l'autre, n'est point leur faire tort. Je compte la cavalerie à fort peu de chose près complète, et je crois cette armée de cinquante-deux mille hommes bien effectifs et excellents. Votre majesté peut compter sur cela, vos troupes tenant de bons discours, s'estimant fort au-dessus de celles des ennemis. Cet esprit, sire, est dans l'armée, peu ou point de désertion, une assez grande dans les ennemis, nos troupes bien payées, le pain, la viande bien fournis, le soldat gai.

Voilà, sire, notre état; je ne puis pas répondre si juste de celui des ennemis pour le nombre; mais je ne crois pas beaucoup me tromper. Leurs magasins sont immenses. Votre majesté a vu par des lettres du directeur général des vivres des Anglais et des Hollandais, qu'il avait envoyé quatre-vingt-dix mille sacs d'avoine et qu'il en

promettait encore. Enfin, sire, c'est un dernier effort de tous vos ennemis.

Si une armée passe la Moselle, peut-être, sire, serais-je obligé de la repasser. Cette rivière n'est rien présentement; il faut en retrancher les bords comme l'on se retrancherait dans une plaine; et si je les laissais établir sur la Moselle devant moi, ils pourraient me troubler mon commerce de Thionville. S'ils viennent tous en force sur moi, essayant de tourner mon camp, je les crains moins.

Peut-être aussi que M. de Bade, passant la Sarre à Merzig, ira s'établir sur les hauteurs de la Nied, et que le tour qu'il prend n'est que pour faire ses mouvements unis avec milord Marlborough, c'est-à-dire plus sûrement. Enfin je ne leur vois que ces deux partis, ou Luxembourg. Il est bien certain que dès que M. de Bade arrive à Trèves, je dois jeter des troupes dans Luxembourg, ce qui m'affaiblit encore.

Enfin, sire, dans la supériorité de forces que l'on doit leur croire, et à trois jours près d'être ensemble, ils peuvent s'établir autour de Sarre-Louis assez longtemps avant que les secours m'arrivent, pour que leur circonvallation et leurs lignes soient en bon état quand je m'approcherais d'eux. Il serait donc téméraire à moi de répondre à votre majesté de rompre tous leurs projets avec les renforts que votre majesté me fait l'honneur de me destiner. Ce que je puis avoir l'honneur de dire à votre majesté, c'est qu'avec de tels secours je m'approcherai d'eux, je les resserrerai; s'il est possible d'entreprendre sur leurs lignes, je le ferai, leur rendrai les subsistances difficiles. Ils y ont pourvu par de grands magasins d'avoine. Enfin, sire, je ferai tout ce qui sera humainement possible, mais sans garantir de traverser sûrement leurs desseins. Je les contraindrai, les empêcherai de s'étendre, et peut-être ferai mieux.

C'est à votre majesté à examiner présentement l'importance de ce que promet M. l'électeur de Bavière; s'il espère de forcer les lignes de Maëstricht, j'avoue, sire, que cette entreprise pourrait étonner la Hollande; mais pour prendre Huy, Liége, Limbourg, milord

Marlborough n'en détachera pas de son armée une compagnie de dragons. Et quand je vois, dans les lettres de l'armée de Flandre, que l'on espère faire grande peur aux Hollandais, que M. d'Overkerke est fort embarrassé dans Maëstricht, qu'il envoie courriers sur courriers à milord Marlborough, que ce dernier se plaint de M. de Bade, votre majesté me pardonnera la liberté de lui dire que je reconnais à cela le caractère d'esprit de M. l'électeur de Bavière. Mais serai-je le seul qui ait osé dire la vérité à votre majesté sur le très-peu de solidité qu'il y a dans le jugement de ce prince? J'ai mandé à M. le maréchal de Villeroy que ceux qui donnaient de pareils avis méritaient plutôt des punitions que des récompenses. Votre majesté seule peut mieux juger que personne des avantages que lui promet M. l'électeur de Bavière; mais, puisqu'elle m'ordonne de lui dire ma pensée, elle est que cette frontière, l'ancienne barrière de vos états, doit être conservée, plutôt que d'attaquer Huy, Liége et Limbourg; que, puisque l'on a laissé le temps aux ennemis d'assembler toutes leurs forces, il faut au moins tâcher de les contenir, et que, dût-on compter Sarre-Louis pris, il faut songer de bonne heure à être en état de se montrer, de les resserrer, de les empêcher d'aller plus avant. Si je ne regardais que mon intérêt, sire, je prendrais la liberté de conseiller à votre majesté de faire pousser ses conquêtes par M. l'électeur de Bavière. Et moi avec des forces inégales je ne serais point blâmé de laisser faire aux ennemis ce que je ne pourrais empêcher, au lieu que, votre majesté les augmentant encore, je suis, ce me semble, plus responsable de leurs progrès, dont je ne garantirai cependant pas de pouvoir empêcher les premiers, par n'avoir pas à temps les secours nécessaires.

J'ose me flatter que votre majesté est persuadée de mon zèle et de mon entière application au bien de son service aussi bien que du très-profond respect, etc.

Je vois, monsieur, par la lettre dont vous m'honorez, du 10, à quelles conditions je puis demander à MM. les maréchaux de Ville- Réponse de M. le maréchal

de Villars à la lettre de M. de Chamillart, du 10 juin.

Du camp de Früching, 13 juin 1705[1].

roy et de Marcin les renforts que sa majesté veut bien me faire espérer. Vous verrez, par ce que je prends la liberté de répondre au roi, ce que je pense sur la conjoncture présente. Voici le parti que je prends dans l'incertitude.

M. le maréchal de Marcin n'ayant rien du tout à craindre, et sa majesté ne voulant qu'une simple défensive du côté de l'Alsace, je ne balance point à le prier d'envoyer jusqu'à Marsal les dix escadrons; bien entendu que je les lui renverrai, sur le premier avis positif qu'il me donnera que, des troupes qui suivent M. le prince de Bade, il en remarche vers le Rhin.

A l'égard de la Flandre, comme j'ignore les projets de M. l'électeur de Bavière, et qu'il ne me convient pas de les troubler, dans l'incertitude où je suis des derniers ordres qu'il plaira à sa majesté de donner sur ceux dont elle m'honore pour lui dire ma pensée, j'explique à M. le maréchal de Villeroy le doute où je suis, que, s'il croit ne se pas déranger en faisant toujours avancer les quinze bataillons et quinze escadrons sur la route de Luxembourg, il peut les mettre en marche, puisque ces troupes ne s'éloigneront tout au plus de lui que de trois jours de marche, et qu'étant informé des intentions de sa majesté par un de ses courriers, il pourra ou les rappeler ou leur ordonner de continuer leur route suivant lesdits ordres de sa majesté.

Voilà, monsieur, tout ce que je puis faire, dans l'incertitude où me mettent les ordres conditionnels de sa majesté, et pour ne perdre que le moins de temps qu'il est possible, en attendant sa décision.

Je dois avoir l'honneur de vous représenter qu'il conviendrait, si lesdits renforts me viennent, d'augmenter à proportion l'artillerie et les vivres.

Vous me rendez justice, monsieur, par être persuadé que je n'ai pas besoin d'exemple pour être animé à faire tout de mon mieux; mais j'aurai l'honneur de vous dire qu'outre que M. le duc de Lor-

[1] Cette pièce se trouve en original dans les archives du dépôt de la guerre, vol. 1853, n° 73.

raine fit des fautes capitales dans la campagne de la Sarre et de la Moselle, et qu'il n'avait ni un grand objet ni aucun moyen de l'exécuter, n'ayant rien à Trèves ni à Luxembourg qui pût donner les moyens de former le siége de Thionville; outre cela, dis-je, il est certain que, passé le premier mois de campagne, M. le maréchal de Créqui fut toujours aussi fort que les ennemis, dès que la maison du roi et le corps de M. de Schomberg l'eurent joint. Voilà, monsieur, ce qui est certain.

Pour cette fois, c'est l'Angleterre, la Hollande, tout l'empire qui ont formé depuis sept mois le dessein d'attaquer la frontière.

Je ne ferai point de faute, monsieur, faites-moi l'honneur d'en être persuadé, par prendre de mauvais postes, marcher inconsidérément sur les ennemis, ne les pas tenir de près, autant que je pourrai sans me commettre; mais s'ils ont trente-cinq mille hommes plus que moi, la guerre est difficile à conduire.

N'ayant pas assez de temps, monsieur, pour faire chiffrer les présentes dépêches, j'ai commandé des escortes qui conduiront mon courrier en sûreté jusqu'à Verdun. Dans ce moment l'Orange revient de l'armée de l'ennemi; il prétend que le prince de Bade était encore à Mayence. M. de Marlborough m'a envoyé quantité de liqueurs d'Angleterre, de vin de Palme et de cidre; on ne peut recevoir plus d'honnêtetés. J'ai renchéri autant qu'il m'a été possible. Nous verrons comme les affaires sérieuses se passeront. Vous êtes bien persuadé, monsieur, de ma très-vive application; j'espère qu'elle sera heureuse, et que je me conserverai l'habitude de vous apprendre des nouvelles agréables. En vérité, monsieur, je le souhaite bien ardemment, et que vous soyez toujours bien persuadé du respect et de l'attachement, etc.

P. S. Comme il me paraît, par la lettre que je reçois de M. le comte d'Autel en fermant celle-ci, que la tête de l'armée de M. le prince de Bade arrive à Trèves, je ne puis balancer à envoyer demain à Luxembourg un régiment de dragons et deux bataillons.

Les nouvelles de M. le comte d'Autel, dont M. le maréchal de Villars fait mention dans sa lettre, portaient que les troupes de M. le prince de Bade marchaient en trois divisions, la première sous les ordres du duc de Wurtemberg, qui devait arriver à Trèves; la deuxième sous le commandement du prince de Hohenzollern, et la dernière sous la conduite du comte de Frise, gouverneur de Landau. En effet, on eut le 14 confirmation de l'arrivée de la première division la veille à Trèves. Le même jour 14, les deux bataillons et le régiment de dragons, que M. le maréchal de Villars avait destinés pour Luxembourg, se rendirent dans cette place. Il ne paraît cependant pas qu'il craignît de la voir attaquer; il jugea aussi, par la direction qu'avaient prise les troupes du prince de Bade, en marchant sur Trèves, au lieu de venir en droiture sur la Sarre, que le duc de Marlborough ne portait point ses vues sur Sarre-Louis, mais que son objet était de le combattre.

Quoique rassuré en quelque manière sur le sort de ces deux places, et quoique toujours confiant dans l'avantage de sa position, il commença à craindre d'être forcé de l'abandonner, si les ennemis, formant deux armées, l'une venait à passer la Moselle, tandis que l'autre lui ferait tête. Cette rivière leur offrait des passages avantageux et par un nombre infini de gués et par la facilité de ses rives, surtout de Sierck jusqu'à Metz.

A cette inquiétude se joignit l'incertitude où il était du parti que prendraient MM. les maréchaux de Villeroy et de Marcin sur l'envoi des secours que le roi les avait autorisés à lui donner; mais il ne fut pas longtemps incertain sur cet objet : une lettre de M. le maréchal de Villeroy, qu'il reçut dans la journée du 16, lui apprit que ce général, étant parvenu à réduire le château de Huy, et jugeant avoir assez de

troupes pour le siége de la citadelle de Liége, s'était déterminé à lui envoyer quinze bataillons et quinze escadrons. M. le maréchal de Marcin, de son côté, aussitôt après avoir eu la certitude de la marche des troupes du prince de Bade vers la Moselle, avait jugé que, dès que les ennemis y portaient toutes leurs forces, on ne pouvait se dispenser d'y rassembler aussi tout ce qui était nécessaire pour résister à leurs efforts; et comme la seule opération considérable qu'on pût avoir en vue du côté du Rhin était le siége de Landau, et que cette entreprise éprouvait des obstacles insurmontables, il s'était déterminé à faire passer à M. le maréchal de Villars un détachement de quinze escadrons. Il offrit même de le conduire. Ce détachement était tout disposé, lorsqu'il reçut la lettre de M. le maréchal de Villars; et il le mit en marche le 15, sous les ordres de M. de Saint-Jal, pour aller le même jour à Saverne, le lendemain à Sarrebourg, le 18 entre cette ville et Marsal, et le 19 sous cette dernière place. Il ne resta plus alors à l'armée du Rhin que vingt-cinq bataillons et vingt-trois escadrons; mais cela n'empêcha pas M. le maréchal de Marcin de chercher à inquiéter les ennemis, que l'on assurait être encore au nombre de vingt mille hommes, tant dans les lignes de la Lauter que dans celles de Bühl, aux ordres du général Thungen. Il marcha en conséquence le 15, avec quinze bataillons et vingt et un escadrons, passa la Moder, et campa entre cette rivière et le ruisseau de Mertzweiler, le quartier général à Haguenau. L'objet de ce mouvement fut aussi de couvrir la marche du détachement qu'il envoyait à M. le maréchal de Villars. Le 16 il alla camper à Dürrenbach sur le Surbach, au-dessous de Werdt, et fit ouvrir des marches, tant en avant que sur ses derrières, afin de donner de l'inquiétude aux ennemis et en même temps de se pré-

parer le moyen de regagner diligemment les lignes de la Moder, où il laissa le reste de ses troupes. Son mouvement en occasionna un chez les ennemis, qui se rassemblèrent de tous côtés derrière les lignes de la Lauter, et abandonnèrent avec précipitation le poste de Werdt. M. le maréchal de Marcin le fit occuper par trois cents hommes et cinquante hussards. Ce poste, qui était à l'abri d'un coup de main, éclairait les avenues de la gauche des lignes de la Moder, et donnait des facilités pour s'approcher de celles des ennemis. M. de Marcin resta dans cette situation en attendant le dénoûment des affaires de la Moselle qui fixaient l'attention de toute l'Europe.

En effet, on était à la veille de voir décider, sur les bords de cette rivière, le sort des deux plus formidables armées qu'on eût vues rassemblées depuis le commencement de la guerre. Les trois divisions des troupes de M. le prince de Bade étaient arrivées sous Trèves, et par les détails que reçut M. le maréchal de Villars le 16, sur le nombre et l'espèce de ces troupes, il jugea que le duc de Marlborough lui était supérieur de trente mille hommes. Tout annonçait que les grands projets de ce général allaient enfin se développer. M. le maréchal de Villars fut même averti que dès le soir il devait se mettre en mouvement, et partager son armée en deux corps, l'un, pour passer la Moselle et s'avancer sur la rive gauche de cette rivière, à la hauteur de Sierck, l'autre, pour occuper la tête des ravins les plus voisins de son camp. C'est ce qu'il avait prévu depuis longtemps et ce qui lui avait paru le plus capable de le mettre dans l'embarras; mais on voit par sa lettre à M. de Chamillart, qu'il fut moins inquiet qu'il ne l'avait été précédemment, et qu'il espérait trouver des moyens de rompre les projets du duc de Marlborough. Le roi, con-

fiant dans le courage et dans les lumières de son général, autant que dans les forces qui allaient être à sa disposition, lui laissa la liberté de faire ce qu'il jugerait de plus utile à son service et à la gloire de ses armes; mais, jugeant que peut-être il serait dans le cas de séparer son armée en deux corps, craignant que quelque accident ne le mît hors d'état d'agir, sa majesté ordonna à M. le maréchal de Marcin de se rendre auprès de lui soit pour le suppléer, soit pour commander, suivant les circonstances, une partie de l'armée, et de remettre à M. de Cheyladet le commandement de celle du Rhin.

Mais bientôt les affaires changèrent de face. Dans le temps même auquel M. le maréchal de Villars se disposait à recevoir les ennemis, ou à manœuvrer de manière à faire échouer leurs projets, le duc de Marlborough, de son côté, préparait sa retraite. Il décampa sans bruit, pendant la nuit du 16 au 17, et, marchant avec diligence, il passa le lendemain la Sarre et la Moselle sur ses ponts de Consarbrück et d'Igel. Toute son armée se trouva rassemblée dans les environs de Trèves, les Anglais et les Hollandais à la rive gauche de la Moselle, les Allemands à sa rive droite.

Aussitôt que M. le maréchal de Villars fut informé de cette retraite précipitée et inattendue, il renforça de douze compagnies de grenadiers et de deux régiments de dragons la garnison de Luxembourg. Quoique cette place fût déjà pourvue d'un nombre de troupes suffisant pour sa défense, comme c'était la seule qui fût dans le cas d'être menacée, il jugea devoir prendre cette précaution, tant pour imposer aux ennemis que pour avoir une tête de troupes dans cette partie. En même temps il envoya ordre à MM. d'Alegre et de Saint-Jal de suspendre leur marche et de s'arrêter où ses courriers

les trouveraient[1]. Ces renforts lui devenant inutiles, il eut en vue de les laisser à portée de rejoindre les armées dont ils avaient été détachés avant que les ennemis pussent arriver en Flandre, ou sur le Rhin; il se disposa même à envoyer à M. le maréchal de Villeroy de ses troupes, dès les premiers mouvements que pourraient faire les ennemis vers la Meuse.

Tel fut le dénoûment extraordinaire d'une entreprise méditée depuis plus de six mois par toutes les puissances ennemies de la France, et entamée par un des généraux de l'Europe les plus renommés, entreprise du succès de laquelle ces puissances et leur général s'étaient promis la conquête d'une des plus importantes frontières du royaume. Tout ce qu'on a pu recueillir sur les motifs qui produisirent un changement aussi subit fait connaître que le duc de Marlborough, malgré sa supériorité, ayant examiné différentes fois le poste qu'occupait l'armée du roi, avait reconnu l'impossibilité, non-seulement de l'attaquer de front, mais aussi de prévenir M. le maréchal de Villars du côté de la Nied, avait projeté de chercher à le tourner par celui de la Moselle, comme un moyen de le déposter et de pouvoir faire les siéges de Thionville, de Metz ou de Luxembourg; mais que les généraux allemands, trouvant trop de difficulté dans l'exécution de ce projet, s'y étaient opposés, et avaient prétendu qu'il y aurait moins de danger à tenter d'assiéger Sarre-Louis; que les débats occasionnés par les différents avis, la désertion prodigieuse qu'avaient éprouvée les troupes de toutes les nations alliées, l'extrême disette des fourrages et enfin les pressantes sollicitations des députés des États-Généraux pour le retour de leurs troupes à Maëstricht, dont ils craignaient le siége, après que celui de

[1] M. d'Alegre s'arrêta à Marche-en-Famène, et le détachement de l'armée du Rhin, à Vic.

Liége serait fini[1], avaient déterminé le général anglais à la retraite. Il répandit lui-même ces motifs dans le public; mais, pour mieux se justifier, il fit dire à M. le maréchal de Villars, par un trompette que ce général lui avait envoyé peu de jours auparavant, qu'il était au désespoir, que le prince de Bade lui avait manqué de parole, et qu'il ne pouvait s'en prendre qu'à lui si ses projets avaient échoué. On sut par le même trompette qu'il avait dépêché à Vienne un de ses aides de camp, pour porter ses plaintes à l'empereur; que tous les officiers généraux se déclaraient contre le prince de Bade, qu'ils l'accusaient même de trahison, en ce que, ayant dû, conformément aux résolutions qui avaient été prises, joindre l'armée le 10, avec toutes ses troupes, pour attaquer les Français, il n'avait point paru. En effet, ses troupes n'étaient arrivées à Ruwer, près de Trèves, que le 17, et de sa personne il s'était séparé d'elles à Kreutznach, pour aller aux eaux de Schlangenbad, après avoir défendu au duc de Wurtemberg, qui les commandait, de se mettre dans le cas de combattre. On eut quelque sujet de croire qu'il fut porté à ce parti violent par la résistance du duc de Marlborough, auquel il avait demandé que le commandement de la droite lui appartînt, et qu'elle fût composée de quarante mille hommes. On sut de même qu'il avait fait à ce général de vifs reproches de ce que, l'ayant forcé de lui envoyer un corps de troupes considérable, il lui avait ôté les moyens d'attaquer les lignes de la Moder, pour s'ouvrir l'entrée de l'Alsace et de la Lorraine. Enfin, tout annonça entre les deux généraux une mésintelligence et une désunion dont M. le maréchal de Villars espéra un heureux effet pour les affaires du roi. Bientôt ces espérances se con-

[1] Après la prise de Huy, qui s'était rendu le 11 juin, M. le maréchal de Villeroy avait marché à Liége.

firmèrent, lorsqu'il apprit que déjà il était question de séparer l'armée ennemie, que l'on embarquait à Trèves le gros canon et une partie des munitions de guerre[1], que le duc de Marlborough faisait marcher en Flandre quarante bataillons et un nombre égal d'escadrons, et que le prince de Bade devait venir commander l'armée de la Moselle, qui resterait forte de quarante-cinq mille hommes.

M. le maréchal de Villars, persuadé qu'en effet le duc de Marlborough ne songeait qu'à regagner la Meuse et Maëstricht, fit ses dispositions pour mettre la maison du roi à portée de retourner en Flandre, à la suite du détachement de M. d'Alegre, et même pour envoyer de plus grands renforts à M. le maréchal de Villeroy, si les circonstances venaient à l'exiger. Il avait l'avantage de pouvoir lui faire passer des secours, par la route d'Arlon, de Marche-en-Famène et de Namur ou de Huy, beaucoup plus promptement que le duc de Marlborough ne pouvait en porter sur la Meuse, étant obligé de gagner Aix-la-Chapelle. M. le maréchal de Villars jugea même que ses troupes, en partant du camp de Sierck le jour même où celles des ennemis partiraient de Trèves, elles seraient à Liége cinq jours avant que ces dernières ne fussent arrivées à Maëstricht.

Quoique déterminé à s'affaiblir, pour ne point laisser les ennemis prendre en Flandre la supériorité, il représenta au roi que, suivant toute apparence, le prince de Bade retiendrait sur la Moselle le plus de troupes qu'il lui serait possible, et demanda à sa majesté des ordres sur la conduite qu'il aurait à tenir, et si elle voulait qu'il cherchât à entreprendre ou qu'il

[1] L'artillerie que les ennemis avaient destinée pour les siéges qu'ils avaient espéré pouvoir entreprendre consistait en quatre-vingt-cinq pièces, dont une partie était restée à Trarbach.

restât sur la défensive. Il se prépara en attendant à passer la Moselle, pour s'approcher de la Sarre, dès que les ennemis auraient commencé à se séparer, ou bien, si le roi lui permettait d'agir, à passer la Sarre, entre Merzig et Sarre-Louis, pour se mettre ensuite au milieu du pays, afin de donner aux ennemis de l'inquiétude en même temps sur Trèves et sur Landau.

Dès le 18 les équipages des Anglais et des Hollandais se mirent en marche, se dirigeant par Stadtkyll et Aix-la-Chapelle sur Maëstricht, ce qui fit présumer à M. le maréchal de Villars que leurs troupes les suivraient le lendemain, et le détermina à donner ordre à la maison du roi d'aller, le 19, camper sous Luxembourg.

Il ne se trompa point dans ses conjectures; il apprit avec certitude, le 20, que le duc de Marlborough était parti de Trèves le 19, et qu'il avait pris la route de Stadtkyll. On ne sut pas d'abord quelles troupes avaient marché avec lui; mais quelques heures après, M. le maréchal de Villars ayant été informé qu'elles étaient au nombre d'environ trente mille hommes, ne balança plus à envoyer à M. le maréchal de Villeroy, sans attendre les ordres de la cour, dix bataillons et douze escadrons les plus complets de l'armée. Ces troupes se mirent en marche le 21, pour se rendre à Luxembourg et de là à Namur, où elles auraient à recevoir, ainsi que le détachement de M. d'Alegre et la maison du roi, les ordres de M. le maréchal de Villeroy, qui s'était emparé, le 18, de la ville de Liége, et qui se disposait à commencer le siége de la citadelle le 21. Le détachement de l'armée du Rhin, qui était resté à Vic, sous les ordres de M. de Saint-Jal, en était parti la veille, pour retourner en Alsace par Bouquenom.

M. le maréchal de Villars, en faisant ces dispositions, pré-

venait les intentions du roi, qui, en lui marquant sa satisfaction sur la conduite qu'il avait tenue devant le duc de Marlborough, lui fit connaître ses volontés sur la distribution de ses forces et sur les objets que sa majesté avait en vue pour le reste de la campagne.

Lettre du roi à M. le maréchal de Villars. Versailles, 20 juin 1705[1].

Mon cousin, j'ai appris par la lettre que vous m'avez écrite le 17, que le duc de Marlborough, après avoir fait reconnaître de nouveau, pendant deux jours, votre camp, s'était déterminé à quitter le sien; qu'il avait décampé la nuit avec assez de précipitation. La résolution qu'il a prise, qui est due à votre fermeté et au choix que vous aviez fait d'un bon poste, semble devoir assurer qu'il a trouvé de l'impossibilité à exécuter ses projets sur Sarre-Louis ou sur Thionville. Quoique la précaution que vous avez prise d'envoyer des troupes à Luxembourg soit très-judicieuse, j'ai peine à croire qu'ils puissent attaquer cette place, et je ne doute point, s'ils quittent la Moselle et la Sarre, comme il y a apparence, que ce grand nombre de troupes ne se partage, que le prince de Bade ne retourne sur le Rhin avec celles qui devaient composer son armée, et que le duc de Marlborough ne marche en Flandre avec les Anglais, Hollandais et toutes celles qui sont à la solde des États-Généraux; qu'il n'emploie toutes ses troupes, avec celles qui composent l'armée d'Overkerke, pour en former deux, et faire les derniers efforts de ce côté-là, n'ayant pas pu réussir sur la Moselle. Ce premier objet, qui est le plus naturel, me donne lieu de vous rappeler ce que je vous ai dit lorsque vous reçûtes mes derniers ordres, que l'armée que je vous avais destinée, si les ennemis ne suivaient pas leur projet sur la Moselle, devait servir à fortifier celles de Flandre et du Rhin, à proportion des troupes que les ennemis y auraient. Avant qu'il soit peu, il y a bien de l'apparence que vous serez obligé de vous déterminer

[1] Cette pièce se trouve en minute dans les archives du dépôt de la guerre, vol. 1828, 1re partie, 2e section, n° 53.

sur le partage que vous aurez à faire. Quoique j'aie lieu de croire, par les ordres que vous avez envoyés au marquis d'Alegre et au détachement du maréchal de Marcin, et par ce que vous me mandez d'ailleurs, que vous êtes occupé de cette idée, j'ai été bien aise néanmoins de vous faire connaître encore plus particulièrement mes intentions, et de vous dire que, par l'expérience que je viens de faire, je ne saurais douter que les troupes qui composent mes armées de Flandre, de la Moselle et du Rhin ne soient du moins aussi nombreuses que celles des ennemis, et que je suis en état de les empêcher de faire aucun progrès, si mes généraux agissent de concert, et s'ils sont avertis assez à temps des mouvements des ennemis et de la manière dont ils se partageront, pour se donner réciproquement les secours qui leur seront nécessaires et à proportion des forces avec lesquelles ils seraient en état de les attaquer, pour soutenir par ce moyen une défensive qui fera plus d'effet parmi les Hollandais, qui avaient conçu de grandes espérances des vastes projets du duc de Marlborough et de celles qu'il leur avait données, que de songer à quelque entreprise qui occuperait une partie de mes troupes, dans les temps que rien ne pourrait empêcher d'entreprendre d'un autre côté. Mes affaires, par le parti que vous avez obligé le duc de Marlborough de prendre, sont au meilleur état que je les pouvais désirer; il ne faut songer qu'à les maintenir jusqu'à la fin de la campagne; si elle était heureuse, je pourrais disposer les choses de manière à la finir par quelque entreprise considérable. Trèves ne doit pas être un objet présentement; j'ai même peine à croire que les ennemis y laissent leurs magasins et un corps de troupes considérable pour occuper ce poste pendant la campagne; et je prévois qu'avant qu'il soit peu de jours, il n'y aura point d'armée ni d'ennemis devant vous, ou si peu, qu'un petit corps de troupes suffira pour conserver le pays et mettre en sûreté ce côté-là. J'ai résolu, en ce cas, de partager, comme je vous l'ai marqué ci-devant, mes troupes de la même manière qu'ils partageront les leurs. S'ils envoient du côté de la Flandre la meilleure partie de celles qui com-

posaient leur armée, vous y enverrez la meilleure partie des vôtres; s'ils les envoient du côté du Rhin et que le duc de Marlborough y marche, vous y marcherez vous-même, avec toute l'armée, et n'enverrez en Flandre que ce qui y sera nécessaire; mais, soit du côté de la Flandre ou du côté du Rhin, vous proportionnerez le partage de vos troupes à celui que les ennemis feront des leurs, et laisserez seulement un petit corps sur la Moselle, commandé par un lieutenant général, composé de huit ou dix bataillons et d'une vingtaine d'escadrons, à moins que les ennemis n'y laissassent un corps plus considérable, auquel cas vous seriez obligé d'en laisser un à peu près égal au leur. Les troupes que vous aviez mises dans Sarre-Louis vous donneront une partie de celles qui sont nécessaires pour composer l'infanterie de ce corps. Vous voyez par tout ce que je vous ai dit ci-devant que mon intention n'est pas de vous laisser inutile sur la Moselle, mais de vous employer dans les armées qui seront destinées pour empêcher mes ennemis de rien entreprendre, ou pour leur donner lieu de s'en repentir, s'ils l'osent faire devant vous. Quoique je sois persuadé que leurs grands efforts seront du côté de la Flandre, je vous destine néanmoins pour le Rhin; vous y servirez plus agréablement et plus utilement que vous ne feriez avec l'électeur, à cause de ce qui s'est passé entre lui et vous. Si les ennemis portent en Flandre la meilleure partie des troupes qu'ils ont sur la Moselle, et qu'ils composent deux armées, j'y enverrai le maréchal de Marcin pour en commander une; s'ils portent leurs forces sur le Rhin, il restera avec vous pour servir dans la même armée ou pour commander un corps séparé, lorsque vous le jugerez à propos. Il me semble que je vous explique mes intentions de manière à ne vous laisser aucun doute sur les partis différents que vous aurez à prendre : c'est à vous à les prendre bien à propos, et c'est ce que j'ai lieu d'attendre de votre zèle et de votre attention, etc.

Ce que le roi avait prévu arriva; et lorsque le 22 M. le maréchal de Villars reçut la dépêche de sa majesté, il fut in-

formé non-seulement que le duc de Marlborough menait sur la Meuse la plus considérable portion de son armée, mais aussi que les troupes allemandes s'étaient mises en marche pour retourner sur le Rhin, et qu'il n'était resté à Trèves, sous les ordres du général Obach, que onze bataillons et quatre régiments de cavalerie de troupes palatines, à la solde de la Hollande. Ces nouvelles et les ordres du roi déterminèrent M. le maréchal de Villars à commencer ses mouvements et à faire le partage de ses troupes relativement à celui qu'en faisaient les ennemis et aux vues de sa majesté. Dès le même jour 22 il fit partir pour Luxembourg un nouveau détachement de cinq bataillons et de huit escadrons, pour suivre en Flandre les dix bataillons et les douze escadrons qu'il avait déjà envoyés à M. le maréchal de Villeroy avec la maison du roi. Il destina sept bataillons et quatorze escadrons pour rester au camp de Sierck, sous les ordres de M. de Druys, deux bataillons pour Luxembourg, un pour entrer dans Sierck et deux pour Sarre-Louis; de sorte que des soixante et dix bataillons et cent escadrons dont l'armée de la Moselle avait été composée, il ne lui restait que quarante-trois bataillons et soixante-trois escadrons.

Suivant son calcul, M. le maréchal de Villeroy, renforcé du détachement de M. d'Alegre, de la maison du roi et des quinze bataillons et douze escadrons qu'il lui envoyait, devait être à peu près de même force que M. le duc de Marlborough et le général Overkerke joints ensemble; mais, indépendamment de ces renforts, M. le maréchal de Villars manda à M. de Villeroy que des troupes qu'il laissait sur la Moselle il pourrait encore en attirer une portion en Flandre, si les circonstances les lui rendaient nécessaires. Quant à ce qui regardait le côté du Rhin, il estimait que les troupes qu'il se

proposait d'y mener, jointes avec celles qui y étaient aux ordres de M. le maréchal de Marcin, pourraient former une armée de quatre-vingts bataillons et de cent vingt escadrons, ce qui donnerait les moyens d'entreprendre sur les lignes de la Lauter, pour rejeter le prince de Bade derrière le Speyerbach, et se placer devant Landau. Ce fut l'objet qu'il eut en vue dès qu'il sut que le roi le chargeait de la défense de l'Alsace, sans cependant vouloir se compromettre indiscrètement avec le prince de Bade, mais en cherchant à profiter des mouvements qu'il pourrait faire. A l'égard de Trèves, il jugea, par le peu de troupes que les ennemis y avaient laissées, que, s'il y marchait, il le leur ferait abandonner; mais il résolut de ne point employer inutilement le temps à une expédition aussi peu importante, qui retarderait sa marche vers l'Alsace. Il se contenta de faire, de ce côté-là, une démonstration, au hasard de ne point assez intimider le commandant pour l'engager à abandonner son poste.

Ce fut dans cette vue que, le 24, il fit marcher MM. du Bourg et de Druys, avec des détachements, en descendant la Sarre des deux côtés de cette rivière, vers Trèves et vers Sarrebourg, qu'occupaient encore les ennemis. Ce mouvement servit aussi à couvrir ceux qu'il fit de son côté pour s'acheminer vers l'Alsace. Le même jour 24 il décampa de Sierck, et alla camper à Bouzonville. En même temps, pour avoir une tête de troupes vers l'Alsace, et pour ôter toute inquiétude à M. le maréchal de Marcin sur la diligence que pourrait faire le prince de Bade, il envoya ordre à MM. du Rosel et de Coigny, qui la veille avaient rassemblé sous Sarre-Louis vingt bataillons et sept escadrons, de passer la Sarre à Saint-Jean-de-Sarrebrück, et de s'avancer le lendemain sur la Blise, pour se rendre ensuite en Alsace par la Petite-Pierre.

Quelque intérêt qu'eût M. le maréchal de Villars d'arriver en force dans cette province et d'y être supérieur à M. le prince de Bade, étant informé par de nouveaux avis que les troupes que le duc de Marlborough menait en Flandre étaient au nombre de trente-cinq mille hommes, il détacha cinq nouveaux bataillons pour joindre M. le maréchal de Villeroy.

Le 25 l'armée marcha de Bouzonville à Beaumarais, près de Sarre-Louis. En y arrivant, M. le maréchal de Villars reçut une lettre que le roi, ignorant encore les dispositions que venait de faire ce général, lui avait écrite le 22, par laquelle sa majesté, persuadée que le duc de Marlborough repasserait en Flandre avec toutes les troupes anglaises, hollandaises et celles qui étaient à la solde des États-Généraux, et que le prince de Bade retournerait sur le Rhin avec toutes celles qui avaient été destinées à composer son armée, lui mandait que, pour mettre M. le maréchal de Villeroy en état de s'opposer aux forces que le duc de Marlborough et le général Overkerke pourraient y rassembler, il eût à détacher pour la Flandre, indépendamment de la maison du roi, trente-cinq bataillons et quarante escadrons de l'armée de la Moselle; de laisser sur cette rivière quinze bataillons et vingt escadrons, dont M. d'Alegre prendrait le commandement, et d'aller, avec les vingt bataillons et les quarante escadrons qui lui resteraient, joindre M. le maréchal de Marcin, pour former, avec les troupes qui étaient en Alsace, une armée de soixante bataillons et cent escadrons, qui pourrait, au mois de septembre, être augmentée du corps qui serait resté sur la Moselle, et mettre en état de faire le siége de Landau.

Ces nouveaux ordres furent exécutés sur-le-champ; et M. le maréchal de Villars, quoique persuadé que M. le maréchal de Villeroy n'avait pas besoin d'un aussi grand nombre

de troupes, fit partir le 26 quinze bataillons et sept escadrons pour suivre les premiers détachements; le corps qui était à Sierck resta composé de quinze bataillons et vingt escadrons sous les ordres de M. de Conflans, en attendant que M. d'Alegre vînt en prendre le commandement. Il ne resta à l'armée que vingt bataillons et quarante escadrons.

Elle décampa des environs de Sarre-Louis le 26, pour aller à Sarrebrück et, le lendemain, à Sarguemines. Ce ne fut qu'alors que M. le maréchal de Villars fut instruit du succès des mouvements de MM. du Bourg et de Druys sur la basse Sarre. Suivant le rapport que ces officiers firent de leur expédition, ils s'étaient approchés de Sarrebrück, après avoir défait un détachement de cavalerie des ennemis; et la garnison de ce château, après avoir brûlé ses magasins et fait sauter les ouvrages qu'ils y avaient faits, s'était retirée à Trèves; en même temps les quatre régiments de cavalerie qui étaient dans Trèves en étaient sortis pendant la journée, et avaient été suivis, à l'entrée de la nuit, par les onze bataillons qui occupaient cette ville. La retraite de ces troupes s'était faite avec tant de précipitation, qu'elles avaient mis le feu au pont de bateaux de la Moselle, ainsi qu'à un magasin de quatre-vingt mille rations de fourrages; elles avaient jeté dans la rivière ce qui leur restait de munitions de guerre et de bouche, et elles n'avaient pas eu le temps de détruire les retranchements qui avaient été faits dans les environs de la ville, ni les ouvrages du fort Saint-Martin. On fut informé en même temps que toutes ces troupes s'étaient repliées sur Trarbach, et que celles qui venaient de Westphalie y étaient arrivées, ce qui formait un corps d'environ dix mille hommes.

Dès que M. le maréchal de Villars fut informé de l'abandon qu'avaient fait les ennemis de leurs différents postes, il

donna ordre de les occuper et d'en raser les retranchements. M. de Conflans fut chargé de cette opération et fit entrer deux cents hommes dans le château de Sarrebourg, qui n'avait point été détruit, comme les premières nouvelles l'avaient annoncé. On y trouva même deux pièces de canon et des munitions [1]. M. de Conflans s'y rendit le 28, avec les troupes restées au camp de Sierck, et le lendemain il alla camper sous Trèves. Là il apprit que le général Obach, au lieu de gagner Trarbach, s'était arrêté à Berncastel, dans le dessein de retourner sur ses pas si les circonstances venaient à le lui permettre; mais M. de Conflans lui imposa; on apprit même qu'on travaillait à miner le château de Trarbach pour le faire sauter lorsque les troupes françaises s'en approcheraient.

Ce n'était pas l'intention de M. le maréchal de Villars de faire la guerre sur la Moselle. Toutes ses vues étaient dirigées vers le Rhin: son principal objet était de prévenir le prince de Bade en basse Alsace, et de chercher à surprendre les lignes de la Lauter. Quoiqu'il sût que ce prince était encore aux eaux de Schlangenbad, et quoique le premier corps qui allait joindre M. le maréchal de Marcin dût entrer le 29 en Alsace par la Petite-Pierre, il jugea ne devoir point différer de s'y rendre aussi avec le reste de ses troupes. M. le maréchal de Marcin lui demandait avec instance de le faire le plus promptement qu'il lui serait possible; il l'assura même,

[1] Le château de Sarrebourg était situé sur un rocher séparé des autres hauteurs, dont il était commandé, à la portée du fusil, jusques dans son intérieur. Les murailles qui l'enveloppaient étaient en mauvais état; il y avait un puits, et les ennemis y avaient fait des fours et une espèce de souterrain dans la cour du donjon. M. de Reffuge ordonna de faire, dans les deux cours du donjon, du côté de la hauteur qui le dominait, un épaulement à l'abri du canon, et des traverses en fascinages dans différents endroits du château, pour couvrir la communication avec le donjon. Il ordonna aussi d'escarper, du côté des étangs, le rocher sur lequel était bâti le château.

par sa lettre du 26, qu'une partie des troupes des ennemis, revenues de la Moselle, étaient déjà arrivées sur la Lauter, et même que le corps qui était rassemblé derrière cette rivière était assez nombreux pour lui faire craindre qu'une marche subite de ce corps sur Sultz ne le forçât, attendu le peu de troupes dont il avait à disposer, d'abandonner la position qu'il occupait à Dürrenbach, et de se retirer derrière la Moder. Il lui fit d'ailleurs observer que les premières troupes des ennemis, revenues de la Moselle en basse Alsace, étaient suivies de près par celles qui étaient destinées à former leur armée du Rhin, et, quoiqu'elles prissent la route de Kreutznach et d'Alzey, ce n'était point, comme il pensait, un détour, mais le chemin le plus direct, en partant de la Moselle, pour gagner ensuite Neustadt et Landau. Quant à celui que M. le maréchal de Villars pouvait tenir pour joindre M. le maréchal de Marcin, il paraît que les deux généraux avaient peu de connaissance sur la nature du pays et sur les communications de la Sarre au Rhin; cependant M. le maréchal de Tallard indiqua à M. de Villars la route de Phaltzbourg et de Saverne pour ses équipages et celle de Sarguemines, par Bitche et Niederbronn, comme la plus facile et la plus sûre pour porter ses troupes dans la basse Alsace, sur le point de Werdt, qu'il lui proposa pour celui de leur jonction, afin de marcher ensuite aux lignes de la Lauter. Il le dissuada de suivre le chemin de Bitche à Weissembourg par Fischbach, parce qu'il était fort difficile à pratiquer, surtout depuis Fischbach jusqu'à Weissembourg, et que les ennemis pourraient y ajouter de nouveaux obstacles par des abatis et des retranchements.

M. le maréchal de Villars profita d'une troisième route, par laquelle il jugea pouvoir faire une plus grande diligence. Il décampa de Sarguemines le 29 et alla le même jour à Bou-

quenom. Le 30 il fit une marche forcée, et arriva à la Petite-Pierre, et le 1er juillet il alla camper à Mülhausen, entre Ingweiler et Pfaffenhofen. La fatigue que les troupes avaient éprouvée dans leur marche le força d'y séjourner le 2.

Ce fut à Werdt que les deux généraux eurent une conférence sur les opérations auxquelles on pourrait employer les deux armées réunies. Leurs idées furent entièrement conformes sur la nécessité de chasser les ennemis de la Lauter et de les rejeter de l'autre côté du Speyerbach, pour pouvoir ensuite entreprendre le siége de Landau, dont serait chargé M. le maréchal de Marcin, tandis que M. le maréchal de Villars ferait tête aux ennemis; mais le roi ne portait pas si loin ses vues. Quoique sa majesté connût l'importance dont il était d'enlever Landau à ses ennemis, elle jugea qu'il convenait de remettre cette entreprise au mois de septembre, afin d'avoir le temps de faire les dispositions nécessaires et de donner aux habitants de l'Alsace celui de faire leur récolte; c'est ce qu'elle fit connaître à ses généraux, en les prévenant que si alors ils n'avaient pas assez de troupes pour une si grande opération, elle les renforcerait d'une partie de celles qui étaient restées sur la Moselle ou par un détachement de l'armée de Flandre. Elle leur enjoignit en même temps de profiter de la supériorité qu'ils avaient déjà sur les ennemis pour manger leur pays et leur ôter par là les moyens de s'approcher de son armée; mais, malgré cette supériorité, bientôt le roi se détermina à ne point attendre, pour renforcer l'armée du Rhin, le moment où elle pourrait entreprendre le siége de Landau. Sa majesté, informée plus positivement, le 1er juillet, de l'abandon total de Trèves et de la marche des troupes des ennemis, d'un côté vers la Meuse et de l'autre côté vers le Rhin, jugeant d'ailleurs que M. le maréchal de Villeroy était en état de se

soutenir contre les forces réunies du duc de Marlborough et du général Overkerke, autorisa M. le maréchal de Villars à retirer du corps qui était resté sur la Moselle, aux ordres de M. de Conflans, dix bataillons et douze escadrons. Elle envoya en même temps ordre à M. d'Alegre de rester à l'armée de Flandre, et à M. de Reffuge, qui fut chargé du commandement sur la Sarre et la Moselle, de faire entièrement raser tous les ouvrages que les ennemis avaient faits, tant à Trèves qu'à Consarbrück et à Sarrebourg, et de faire transporter les palissades par la Moselle à Thionville.

Les deux généraux n'attendirent point ce renfort. Pendant le séjour des troupes de M. le maréchal de Villars à Mülhausen, ils firent leurs dispositions pour l'entreprise qu'ils avaient résolu de faire sur les lignes de la Lauter. Les ennemis continuaient à travailler à les mettre dans leur état de perfection; mais M. le maréchal de Marcin, sachant qu'ils n'avaient fait aucun retranchement au-dessus de Weissembourg, ni dans les bois qui couvraient leur flanc droit, jugea qu'on pourrait par là tourner les lignes, le pays n'étant pas impraticable pour l'infanterie, et qu'alors Weissembourg ne pourrait plus tenir; mais il prévit en même temps que les ennemis, chassés de ce poste et du haut de la Lauter, auraient la facilité de se retirer, par un pays couvert, sur le bas de cette rivière, pour se mettre entre Lauterbourg et Berg, où était leur pont sur le Rhin, et où ils avaient fait, à la faveur des abatis et des marais, un camp retranché, dont il serait difficile de les déposter. Néanmoins il regarda comme un avantage considérable de se rendre maître de Weissembourg, l'occupation de ce poste devant donner le moyen de profiter des subsistances qui étaient entre la Lauter et la Moder, et même de celles du pays depuis la Lauter jusqu'à Billigheim,

et de priver par là les ennemis de la facilité de s'avancer sur la Moder. Quant au siége de Landau, il paraît que M. le maréchal de Marcin, voyant M. le maréchal de Villars plus affaibli qu'il ne l'avait imaginé par la quantité de troupes qu'il avait fait passer en Flandre, ne crut pas qu'on fût en état de former les deux armées qui seraient nécessaires, l'une pour faire le siége, l'autre pour le couvrir.

On se borna donc à tenter de pénétrer par le haut de la Lauter, et de se rendre maître de Weissembourg, pour agir ensuite suivant les circonstances et chercher à remplir les intentions du roi.

Le 3 juillet M. le maréchal de Villars quitta son camp de Mülhausen, et se porta avec ses troupes à Werdt. M. le maréchal de Marcin l'y joignit avec les siennes, et il n'y eut plus alors qu'une seule et même armée, qui fut composée de cinquante-neuf bataillons et quatre-vingt-quinze escadrons.

Le même jour on fut informé que les ennemis, qui depuis plusieurs jours étaient campés dans la plaine derrière Weissembourg, sur l'avis de l'arrivée de l'armée qui revenait de la Moselle, avaient renvoyé leurs bagages à Landau et s'étaient retirés vers Lauterbourg, n'ayant laissé, dans leur camp, que deux régiments de cavalerie et un de hussards, indépendamment de la garnison ordinaire de Weissembourg, composée de deux bataillons et de quatre cents hommes détachés.

Le 4, à la pointe du jour, M. le maréchal de Villars mit l'armée en marche sur quatre colonnes, et prit la tête avec dix escadrons, mille grenadiers et tous les hussards, soutenus des gardes ordinaires. En approchant de Weissembourg, il trouva cinq à six cents hussards qu'il fit pousser et qui repassèrent la rivière sous les murs de la ville et sous la protection du feu de la ligne, que les ennemis avaient réparée et qui était en

très-bon état. Elle était gardée par cinq régiments, qui s'étaient la veille préparés à la retraite, mais qui avaient reçu, pendant la nuit, l'ordre de rester dans leur poste en attendant la tête des troupes qui revenaient de la Moselle et qui étaient arrivées le 3 à Landau. Dès que les dix escadrons que M. le maréchal de Villars menait avec lui et la tête des grenadiers furent à portée des lignes, trois escadrons de dragons mirent pied à terre, et, conduits par MM. de Coigny et Deszeddes, marchèrent aux redoutes des ennemis et les forcèrent. M. de Bonnaire, capitaine de hussards, passa la rivière, et suivit vivement, jusqu'à Langenkandel et même jusqu'aux portes de Landau, les troupes qui abandonnèrent la ligne. On fit cent prisonniers et on s'empara de plusieurs voitures d'artillerie et de beaucoup d'effets que les ennemis ne purent emmener. Ils convinrent eux-mêmes que cette journée leur coûta quinze cents hommes. L'armée arriva successivement et prit son camp à la rive droite de la Lauter près de Weissembourg.

Le gros des ennemis se retira sur Lauterbourg, où l'on présuma que se rendaient, le soir, les troupes qui étaient arrivées à Landau. Quant aux dix mille hommes que le général Obach avait rassemblés sur la Moselle, et que l'on apprit s'être mis en marche pour se rendre sur le Rhin, M. le maréchal de Villars jugea qu'ils ne pouvaient être rendus à Lauterbourg que dans quatre ou cinq jours.

Les deux généraux furent d'avis de prévenir leur arrivée, et de profiter de la faiblesse des ennemis en allant les attaquer dans leur camp, quoiqu'il fût bien retranché et couvert par différents bras du Rhin, et en faisant une tentative sur Lauterbourg, dont ils avaient fait un poste redoutable.

Le 5 au matin, après avoir fait entrer, dans Weissembourg, cinq bataillons et huit escadrons pour la sûreté de la ville et

des convois qu'on devait tirer de Haguenau, MM. les maréchaux remirent l'armée en marche sur deux colonnes. M. le maréchal de Villars se mit à la tête de celle de la gauche, qui suivit la rive droite de la Lauter; elle fut composée de la plus considérable partie des troupes. M. de Chamarande marcha avec seize bataillons et vingt escadrons par la rive gauche de la rivière. En approchant de Lauterbourg, les hussards tombèrent sur une garde de soixante cuirassiers, qui furent tous tués ou pris. Les ennemis étaient dans leur camp retranché, la droite à Berg, la gauche à Lauterbourg. On ne put qu'avec beaucoup de difficulté reconnaître leurs retranchements; cependant M. de la Frezelière, s'étant avancé avec deux cents grenadiers pour examiner de près le lieu où l'on pourrait placer des batteries, remarqua une hauteur qui n'en était qu'à la demi-portée du fusil, et qui était assez étendue pour y établir quarante pièces de canon; il s'y porta avec les officiers généraux de jour, des grenadiers, des travailleurs pourvus de fascines et d'outils; mais, en arrivant sur la hauteur, on trouva les ennemis postés dans un ravin, entre cette hauteur et Lauterbourg, dont ils étaient soutenus de près. Comme on commençait à mettre les troupes en bataille et à étendre les travailleurs, une décharge des ennemis les força de se retirer à deux cents pas; on avança de nouveau, mais on fut reçu de la même manière, et l'on perdit du monde, ce qui obligea M. de la Frezelière à mettre entre les troupes et les ennemis une distance d'une portée de fusil; il y établit une batterie seulement pour battre un petit camp qui était à la gauche de la Lauter, entre le retranchement et la ville. Après quelques volées de canon, les troupes de ce camp se retirèrent; mais leur retraite ne donnait point d'accès, et l'on ne pouvait ruiner les défenses de la place; d'ailleurs

M. le maréchal de Villars, ayant reconnu que les retranchements étaient en bon état, que le canon des ennemis était bien placé dans des embrasures et qu'une crête de hauteurs bien fortifiées dominait le terrain par lequel on pouvait marcher à eux, jugea, ainsi que les officiers généraux, qu'il était impossible de les forcer, ou du moins que pour y parvenir il en coûterait fort cher. Dans ces circonstances, le roi lui ayant prescrit de ne rien donner au hasard, et les ennemis, renfermés dans leurs retranchements, lui laissant la liberté de vivre à leurs dépens dans le reste du pays, il se détermina à ne point faire une entreprise qui pouvait le compromettre. L'armée campa à Lauterbach, où il prit son quartier; celui de M. le maréchal de Marcin fut à Scheibenhard; M. de Chamarande, après avoir masqué la ville et le camp des ennemis à la gauche de la Lauter et fait rentrer dans leurs retranchements tous les postes qu'ils avaient dans les bois, repassa la rivière et rejoignit l'armée.

M. le maréchal de Villars, en rendant compte au roi des difficultés qu'il avait rencontrées et des motifs qui l'avaient engagé à ne point tenter de les vaincre, jugea devoir présenter à sa majesté les objets qui pouvaient fixer ses vues pour le reste de la campagne, et le calcul des forces que lui et les ennemis pouvaient rassembler sur la frontière du Rhin.

Lettre de M. le maréchal de Villars au roi. Du camp de Lauterbach, 7 juillet 1705[1].

Il en faut venir à expliquer à votre majesté tout ce qui regarde actuellement cette frontière, et commencer par donner à votre majesté la plus juste idée qu'il sera possible de tout ce que les ennemis y peuvent avoir.

On peut compter que milord Marlborough a mené en Flandre

[1] Cette pièce se trouve en original dans les archives du dépôt de la guerre, vol. 1845, n° 38.

généralement tout ce qu'il a pu et toutes les troupes étrangères qui sont à la solde de l'Angleterre et de la Hollande; enfin qu'il n'a laissé au prince de Bade que ce qu'il n'a pu lui ôter. Toutes les nouvelles ne sont remplies que des plaintes injurieuses, invectives mêmes diffamantes de ce milord, contre la généralité impériale et allemande, des pertes de leurs magasins, que leurs gazettes disent inestimables. Enfin, sire, dans une telle disposition il est vraisemblable que le duc de Marlborough n'a laissé en ces pays aucune des troupes qu'il a pu emmener. Il faut voir celles qu'il n'a pu ôter au prince de Bade.

On peut, dis-je, compter les troupes des cercles de Souabe et de Franconie. M. le maréchal de Marcin en a envoyé des états par bataillons; mais il a toujours été établi que celles des deux cercles faisaient vingt-quatre mille hommes : il en faut ôter trois ou quatre pour le complet.

L'empereur n'a laissé de toutes ses troupes en ces pays-ci que cinq régiments : ceux de Bade et de Thungen d'infanterie, et les cuirassiers de Hohenzollern et de Lobkowitz, ci-devant Zante, et Mercy. Pour le pied de ces régiments, je le connais. Chaque régiment d'infanterie fait quatre bataillons de six cents hommes et sur le total une compagnie de grenadiers de cent hommes : c'est deux mille cinq cents hommes par régiment d'infanterie complet, sur quoi il y a une prime plane à déduire qui comprend tous les grands et petits officiers.

Les régiments de cavalerie ou dragons sont de douze compagnies chacun; lesdites compagnies de quatre-vingt-quatre et quatre-vingt-trois, faisant mille têtes, la prime plane à déduire pareillement, c'est-à-dire que deux compagnies font un escadron, lequel est censé bon et complet à cent cinquante maîtres; il y est rarement.

L'empereur a outre cela en ces pays-ci un régiment d'Osnabrück et un de Bareuth, sur le pied impérial, c'est-à-dire à dix-sept compagnies sur le pied complet[1], devant faire deux mille cinq cents hommes.

Il y a un régiment suisse nommé Erlach, qui est même à Fribourg. Ce régiment est de douze cents hommes bien complet, à ce que me mande M. de Reignac.

Les troupes de Westphalie aussi bien que celles de Brandebourg qui ont hiverné en Bavière, et pour lesquelles même votre majesté a vu dans les lettres interceptées que M. l'électeur de Brandebourg demande les mêmes quartiers d'hiver en Bavière.

Il y a quatre mille hommes des troupes du duc de Wurtemberg qui ne sont pas comprises dans celles des cercles.

Il y a un petit corps de troupes de Mayence et de Würtzbourg.

Il y a aussi des troupes de Neubourg. Certainement il en était demeuré dix bataillons et dix escadrons à Trèves; je ne sais si elles reviendront toutes ici; on l'assure.

A l'égard de tous les contingents de l'empire, je ne crois pas, sire, pouvoir en donner aucune connaissance certaine à votre majesté, ni même approcher de là.

Mais en faisant le calcul le plus juste, il me semble que les deux cercles de Souabe et de Franconie, qui doivent être de vingt-quatre mille hommes, peuvent être comptés pour vingt.

Les troupes de l'empereur, en comptant les deux régiments de Bareuth et Osnabrück, font seize bataillons et dix-huit escadrons : sur le pied complet ce serait treize mille hommes; ne les comptant qu'à dix, c'est à peu près ce qu'ils ont.

Celles de Brandebourg sont comptées à huit mille hommes; il les faut mettre à six mille.

Celles du duc de Wurtemberg, M. le maréchal de Marcin et M. de la Houssaye les estiment à cinq mille hommes; je ne les mets qu'à quatre.

Celles de Westphalie à deux mille cinq cents; celles de Mayence et de Würtzbourg à peu près de même. Elles avaient marché vers la Moselle; on les disait bien plus fortes.

J'ai l'état nom par nom des dix bataillons et dix escadrons des troupes de Neubourg, ou autrement palatines, restées sous Trèves.

Tous nos avis sont qu'il en revient une partie ici; et M. l'électeur palatin a assez d'intérêt à la conservation de Landau pour croire qu'il fortifiera de ses troupes l'armée qui en peut faire la sûreté.

Enfin, sire, je trouve, tout calculé le plus juste qu'il est possible, et déduisant le non complet, que les ennemis auront une armée de quarante mille hommes, leurs places et postes gardés. J'en mets peut-être moins, car certainement ce n'est pas les hommes qui leur ont manqué. C'est le mauvais concert, les différentes résolutions de leurs généraux et les bons ordres de votre majesté qui ont ruiné leurs projets; et l'on peut attribuer au mouvement des troupes de votre majesté vers Trèves, ou plutôt à l'ignorance des généraux ennemis, la lenteur de leur marche pour venir défendre la Lauter.

L'armée de votre majesté en ces pays-ci est plus nombreuse que celle des ennemis, et si supérieure, selon moi, par la qualité des troupes, que le mauvais succès d'une action ne pourrait jamais être attribué qu'à une mauvaise disposition.

Je compte que les troupes que votre majesté me permet de tirer de la Moselle étant arrivées, nous pourrons mettre en campagne soixante et dix bataillons, faisant trente-deux mille hommes bien effectifs, et cent huit ou cent neuf escadrons. Je compte que cela fera bien près de quatorze mille chevaux : c'est quarante-six mille hommes.

Avec cela je tiendrai la campagne partout. Je réponds à votre majesté de faire vivre son armée toujours sur le pays des ennemis. Leurs généraux sont persuadés que je ne perdrai pas la première occasion de les combattre. Je n'oublierai aucune démonstration pour les confirmer dans cette opinion. Cependant, sire, en prenant tous les partis apparents de hauteur, je ne m'écarterai pas de ceux de sagesse; il me paraît que c'est l'intention de votre majesté.

Elle voit la supériorité en nombre et beaucoup en qualité dans son armée; mais elle ne trouvera pas que ce soit assez pour songer présentement au siége de Landau, surtout les ennemis occupant un poste qui leur donne l'un et l'autre côté de la Lauter, de manière

que l'armée d'observation de votre majesté ne laisserait pas d'être embarrassée pour se placer.

Si elle veut couvrir le siége pour lequel M. le maréchal de Marcin prétend qu'il faut au moins quarante-cinq bataillons, on laisse tout le côté de l'Alsace découvert, les lignes de Haguenau exposées, aussi bien que le chemin de nos convois.

Si l'on veut se tenir vers Weissembourg, l'ennemi peut inquiéter l'armée qui ferait le siége. On trouverait cependant des remèdes à cela, par faire de grands abatis dans les bois au travers desquels ils auraient à passer pour marcher vers Landau; mais votre majesté jugera aisément de l'augmentation des troupes nécessaires, puisque M. le maréchal de Marcin dit qu'il faut au moins quarante-cinq bataillons pour le siége de Landau; et il est vraisemblable que les ennemis, voyant partir les troupes de Flandre, malgré leur division, enverront quelques secours en Allemagne.

Si j'avais pu forcer les retranchements des ennemis, toutes les difficultés étaient aplanies. J'étais fort tenté de l'entreprendre; mais j'ai cru, sire, ne devoir pas hasarder une action qui tout au moins aurait coûté fort cher et le succès douteux.

Il m'a toujours paru que le dessein de votre majesté, supposé même qu'elle songeât à Landau, n'était que pour le mois de septembre. Jusque-là l'ennemi aura tout le temps de le munir et de le réparer, et l'on n'est pas toujours sûr d'une belle saison. Je ne sais même si l'ennemi tenant son armée où elle est, il ne trouverait pas moyen de bloquer Landau, dès que l'armée de votre majesté s'en serait éloignée après l'avoir pris, à moins que l'on eût un camp retranché sous Weissembourg, comme eux sous Lauterbourg, ce qui nous est plus difficile, puisque l'ennemi a le Rhin et tous les pays derrière le Rhin, pour tirer ses subsistances à la faveur de ses ponts. On n'aurait pas les mêmes commodités dans le camp qu'il faudrait laisser à Weissembourg.

Il est certain que le camp des ennemis retranché sur la Lauter rend le siége de Landau très-difficile. Celui de Fribourg serait plus

aisé, puisque l'armée d'observation qui demeurerait dans les lignes de Haguenau aurait toujours le temps de joindre celle qui ferait le siége avant que les ennemis pussent y arriver.

Nous trouvons donc, sire, le maréchal de Marcin et moi, le siége de Landau difficile, à moins d'une assez grande supériorité pour que l'armée ennemie campée sur la Lauter ne pût le traverser. Je crois, moi, celui de Fribourg sans comparaison plus facile, avec aussi quelque augmentation, mais moindre que pour Landau.

En attendant les ordres de votre majesté sur cela, son armée, qui est, grâce à Dieu, dans le meilleur état du monde, subsistera très-grassement dans le pays ennemi, et même le fera toute la campagne.

Je fais attaquer par M. de Silly, maréchal de camp, les postes que les ennemis ont à Seltz, Röderen et Hatten. On n'oubliera pas l'île de Dahlund, mais en revenant. Le premier poste a déjà été fait prisonnier de guerre : il y avait cent trente hommes; les autres auront la même destinée avant la nuit.

Je ne doute pas que les ennemis ne se montrent quand ils seront assemblés, ce qui sera dans trois ou quatre jours. Leur poste même est propre à leur donner envie de traverser notre communication de Haguenau. Cependant les troupes de votre majesté conserveront tout l'air de supériorité qu'elle peut désirer et qu'elle est accoutumée de voir dans ses armées.

Je mande à MM. de Reffuge et de Conflans que, si les dix bataillons et les douze escadrons qu'elle me permet de retirer de la Moselle leur sont encore nécessaires pour bien achever de raser Trèves et Sarrebourg, dont ils me mandent que les retranchements étaient très-solides, ils peuvent garder lesdites troupes encore quelques jours, puisque je puis m'en passer en attendant les ordres de votre majesté.

M. de Silly ne trouva pas beaucoup de résistance aux différents postes qu'il était chargé d'attaquer. Tous se rendirent à discrétion, et on y fit quatre cents prisonniers. M. le maré-

chal de Villars fit sur-le-champ démolir la tour de Seltz, mais il jugea devoir conserver quelque temps les châteaux de Röderen et de Hatten, qui pouvaient contribuer à la sûreté de la communication avec Haguenau. Il fit aussi raser tous les retranchements que les ennemis avaient élevés le long de la Lauter.

Le séjour que les ennemis avaient fait pendant cette campagne et les précédentes sur cette rivière avait épuisé une grande partie du pays. Le peu de fourrage qui y restait fut bientôt consommé, et le 10 M. le maréchal de Villars, ne trouvant plus aucune ressource dans les environs de son camp, ni de là jusqu'au Rhin, se rapprocha de Weissembourg pour y vivre des pays qui étaient à la droite et à la gauche de la rivière, dans lesquels on l'assura qu'il trouverait de la subsistance pour un mois.

L'armée marcha le 10 sur trois colonnes et campa la droite sur les hauteurs voisines de Weissembourg, la gauche vers Schleithal, la Lauter derrière le camp.

Chaque jour les ennemis recevaient de nouvelles troupes: on estima que le 11 ils étaient plus forts de quinze mille hommes, tant des troupes palatines que de celles de Wurtemberg et de Brandebourg, qui étaient successivement arrivées les jours précédents, et l'on fut informé avec certitude que les dix mille hommes qui s'étaient rassemblés à Irmenach, près de Trarbach, ne s'étaient mis en marche que le 5, pour se rendre par Kreutznach à Landau; de sorte qu'il ne resta plus sur la Moselle que la garnison de Trarbach et celle de Hombourg; c'est ce qui engagea M. le maréchal de Villars à envoyer ordre à M. de Conflans de le joindre avec les dix bataillons et les douze escadrons que le roi lui avait permis de retirer de cette frontière, et à M. de Reffuge, à qui il devait rester cinq

bataillons et huit escadrons, d'aller attaquer Hombourg, en retenant pendant quelques jours pour cette expédition les troupes de M. de Conflans.

Il ne se passa rien d'intéressant pendant les jours qui suivirent l'établissement de l'armée dans son camp sous Weissembourg. M. le maréchal de Villars s'occupa principalement à faire reconnaître les fourrages dont il pourrait disposer pour la subsistance de sa cavalerie. C'était un objet essentiel, soit qu'on fût réduit pendant une partie du reste de la campagne à manger le pays ennemi, soit que le roi se déterminât à faire assiéger Landau. M. le maréchal de Villars fut dans l'incertitude sur ces objets jusqu'au 17, jour auquel il reçut la réponse du roi à sa dépêche du 7, par laquelle sa majesté lui fit connaître qu'il ne devait point songer au siége de Fribourg, mais se préparer à faire au mois d'octobre celui de Landau, et que pour cet effet elle lui ferait passer de Flandre un renfort qui le mettrait en état d'assurer le succès de cette grande entreprise.

Lettre du roi à M. le maréchal de Villars. Marly, 12 juillet 1705[1].

Mon cousin, j'ai reçu la lettre que vous m'avez écrite du 7 de ce mois, par laquelle je vois l'impossibilité qu'il y a eu de vous rendre maître du poste de Lauterbourg et d'en chasser les ennemis; il vaut mieux les y laisser que de s'exposer à une affaire qui aurait pu coûter beaucoup de monde, sans être assuré du succès; il faut se contenter d'incommoder les ennemis autant que vous pourrez, et de subsister à leurs dépens pendant une partie de la campagne, et voir ce qui se passera en Flandre, où il y a lieu d'espérer que le duc de Marlborough ne sera pas plus heureux qu'il l'a été sur la Moselle. Quoique les ennemis aient un très-grand nombre de troupes de ce côté-là, j'ai néanmoins lieu de croire que mon armée est supérieure à la

[1] Cette pièce se trouve en minute dans les archives du dépôt de la guerre, vol. 1829, 1re partie, 2e section, n° 57.

leur en nombre de bataillons, et que l'on pourrait aisément en tirer quinze ou vingt dans les premiers jours de septembre, les faire filer successivement du côté des Évêchés pour passer ensuite en Alsace, fortifier votre armée jusqu'à peu près au nombre de quatre-vingt-dix bataillons, et vous mettre en état par ce moyen de faire le siége de Landau, le 1er octobre; d'avoir cinquante bataillons pour l'armée d'observation et quarante pour le siége. On pourrait dans le même temps faire joindre dix escadrons, lesquels, avec les cent dix que vous aurez, feront le nombre de cent vingt, dont trente serviraient au siége et quatre-vingt-dix à l'armée d'observation. Tous ces mouvements se peuvent faire d'une manière imperceptible et ne donneront d'autres inquiétudes aux ennemis que celles qu'ils doivent avoir présentement de la situation dans laquelle ils se trouvent.

Il n'est pas possible de croire, quand même ils auraient connaissance du petit nombre de troupes que j'ai dessein de tirer de Flandre, qu'ils fassent un détachement considérable de l'armée de Marlborough pour envoyer sur le Rhin; l'intelligence n'est pas assez grande parmi eux pour que les Hollandais s'exposent à quelque événement qui pourrait renouveler leurs inquiétudes et les mettre en état de perdre Liége, que le maréchal de Villeroy pourrait attaquer aisément s'ils envoient un corps de troupes un peu considérable pour fortifier le prince de Bade. Le siége de Fribourg n'est point de mon goût, et ne pourrait être d'aucune utilité. La conquête de cette place aurait été avantageuse dans le temps que l'électeur de Bavière était encore dans son pays et qu'il occupait la ville d'Ulm; elle serait présentement fort embarrassante et l'exécution très-difficile. Je ne vois rien à faire présentement qu'à ménager les subsistances autour de Landau, et se disposer pour commencer cette entreprise au 1er octobre qui pourra facilement réussir, à moins qu'il n'arrive des choses que je ne puis prévoir, etc.

Réponse de M. le maréchal

Je reçois par le courrier que j'ai eu l'honneur de dépêcher à votre majesté la lettre dont elle a daigné m'honorer du 12 de ce mois,

par laquelle je vois qu'elle ne regarde pas l'entreprise de Fribourg comme assez importante au bien de son service, et qu'elle désire, préférablement à toute autre, celle de Landau. Sur quoi, sire, nous avons de nouveau agité la matière avec M. le maréchal de Marcin et M. de la Houssaye, examinant tous les moyens d'y parvenir et tous les obstacles qui s'y rencontrent.

de Villars à la lettre du roi, du 12 juillet. Du camp de Weissembourg, 17 juillet 1705[1].

M. de la Houssaye envoie à M. de Chamillart l'état de ceux qui regardent son emploi, et j'aurai l'honneur d'expliquer à votre majesté ceux qui sont purement et simplement dans la situation du pays et des armées de votre majesté et des ennemis.

Il peut être, sire, que je me sois trompé sur leurs forces. J'envoie un état de cet hiver, inférieur aux connaissances très-précises que nous avons. Par exemple, ledit état ne compte les régiments d'infanterie de Bareuth et Osnabrück que sur le pied de mille hommes. Or nous savons, à n'en pouvoir douter, que ces deux régiments sont sur le pied impérial, qui est seize compagnies à cent cinquante hommes et une de grenadiers de cent hommes; ce qui fait sur le pied complet deux mille cinq cents hommes.

Mais, sire, pour abréger, j'avais dit que l'on pouvait compter quarante mille hommes aux ennemis, leurs places et postes gardés. J'en rabats dix et ne leur en donnerai que trente; postés à Lauterbourg, nous croyons le siége de Landau comme impossible, par les raisons suivantes.

Votre majesté comprend qu'il faut attendre des secours de Flandre, qui n'arriveront que vers le 1er octobre. Si nous les avions, le siége se commencerait dès à présent; sans quoi il est très-difficile, puisque, pour attendre la fin de septembre, il faut ou que l'armée de votre majesté demeure sur la Lauter ou qu'elle s'en éloigne.

Si elle y demeure, elle consomme les fourrages de manière qu'il n'y en aura plus, je ne dis pas quand le mois d'octobre arrivera, mais avant le 20 d'août : j'entends sur la Lauter ou à portée.

[1] Cette pièce se trouve en original dans les archives du dépôt de la guerre, vol. 1845, n° 119.

Si son armée se retire, quand on voudra revenir on trouvera les ennemis replacés derrière Weissembourg et la Lauter, et un poste à forcer où ils auront eu le temps de placer leurs troupes, relever leurs retranchements, qui sont présentement rasés, faire des retenues d'eau, et enfin un obstacle tout nouveau, heureusement surmonté présentement par notre diligence à prévenir les ennemis.

On peut compter encore qu'ils auront trois mois de temps à réparer Landau, que nous aurions trouvé en grand désordre à cette heure. D'ailleurs un siége que l'on commence dans le premier octobre, ayant une armée ennemie retranchée derrière soi, est sujet à de grands inconvénients.

Quand M. le maréchal de Tallard l'a fait, il n'a eu d'ennemis à craindre que ceux qui sont venus de Hollande à la fin de novembre.

Si pour fortifier l'armée de Flandre, supérieure, je crois, à celle de M. de Marlborough, on avait désiré quinze bataillons de moins et vingt escadrons, nous aurions pu faire le siége de Landau dès à présent; il serait même peut-être avancé.

Mais je suppose que vers le mois d'octobre, plus supérieurs encore aux ennemis que nous le sommes à cette heure, nous les forcions à s'en tenir à leur camp retranché de Lauterbourg. Je supplie votre majesté de vouloir bien examiner où pourra se placer l'armée d'observation et où elle trouvera des fourrages. Je compte bien que les avoines ne nous manqueront pas, mais elles ne suffisent pas pour l'entretien de la cavalerie.

Le poste de Lauterbourg se soutiendra, puisqu'il a le dos au Rhin, et qu'ainsi l'ennemi y aura tant et si peu de cavalerie qu'il voudra, dont les fourrages seront voiturés de tous leurs derrières. Et comme j'ai eu l'honneur de le mander à votre majesté, Landau pris sera investi par les ennemis dès que son armée sera obligée de se retirer au delà de Haguenau.

Quant aux convois, ils ne peuvent se faire qu'avec l'armée entière d'observation, laquelle, pour couvrir en même temps les lignes de Haguenau, les convois et le siége, ne peut quitter son camp de

Weissembourg, dont les fourrages seront épuisés dans quinze jours.

Votre majesté sera bien persuadée que quand je fais des obstacles sur une entreprise de guerre où elle paraît incliner, je les trouve bien grands; mais je manquerais à la fidélité que je lui dois si je perdais un moment à me donner l'honneur de lui représenter que son armée, même quand on pourrait réussir, se ruinera par le seul manque de fourrage.

Enfin, sire, je le répète, il faut pour faire le siége de Landau, ou demeurer sur la Lauter jusqu'à la fin de septembre, ce qui est impossible, ou s'en éloigner. Si je demeure sur la Lauter, il n'y aura plus de subsistance lorsque le temps du siége arrivera; si je m'en éloigne, qui peut répondre que je pourrai repasser?

Et d'ailleurs, quand même on pourrait prendre Landau, comment le soutenir quand l'ennemi a une armée retranchée sur la Lauter?

Enfin, sire, sans parler davantage de Fribourg, ne pourrait-on pas songer présentement à Trarbach ? On peut fortifier le corps de la Sarre, et avec vingt bataillons et vingt-cinq escadrons faire ce siége; cela vaut encore mieux que de laisser des forces supérieures aux ennemis inutiles.

J'ai mandé à M. de Reffuge de prendre Hombourg. J'ai compté que les troupes qui reviennent de la Moselle pourraient faire cette petite expédition chemin faisant.

Si votre majesté l'a pour agréable, on peut attaquer dès à présent Trarbach. M. le maréchal de Marcin ou moi, ou un lieutenant général, peut faire ce siége avec vingt-cinq escadrons. Il y en a vingt-deux sur la Moselle ; on peut en donner encore huit d'ici : cela ferait trente. Il y a quinze bataillons, j'en donnerai encore dix de ceux qui sont ici, et l'on vivra toujours aux dépens des ennemis. Cela vaut mieux que rien : je tâche d'aller au solide.

Je dépêche ce courrier pour être plus promptement honoré des ordres de votre majesté, et perdre le moins de temps qu'il se pourra.

Quand cette expédition sera faite, supposé que votre majesté l'ap-

prouve, elle ordonnera du reste de la campagne, et en envoyant des troupes, on verra ce qui se pourra entreprendre. Mais, pour Landau, tant que l'ennemi a une armée retranchée à Lauterbourg, on ne peut s'empêcher d'en croire le siége très-difficile.

Lettre de M. le maréchal de Villars à M. de Chamillart. Du camp de Weissembourg, 17 juillet 1705[1].

Quand vous m'avez trouvé un peu fâché, monsieur, de ce qu'il marchait tant de troupes en Flandre, c'est que je craignais qu'ils n'en eussent trop pour se tenir dans les lignes, et nous trop peu pour faire dès à présent le siége de Landau; et, quoique je ne connusse point le poste de Lauterbourg, quand j'ai eu l'honneur de vous mander que ce siége serait difficile dans l'arrière-saison, je voyais bien que, si l'on ne profitait des premières facilités, il s'en trouverait peu dans la suite. Je suis au désespoir d'être obligé de montrer tant de difficultés aux intentions du roi; mais je manquerais à la fidélité que je lui dois, si je lui laissais l'idée d'une entreprise qui pourrait s'exécuter présentement avec un peu plus de troupes, et sera presque impossible dans une autre saison, par tous les obstacles que je ne puis m'empêcher de représenter à sa majesté.

Pour pouvoir faire un pont sur le Rhin, vous comprenez bien, monsieur, qu'il faudrait forcer auparavant le poste de Stollhofen, sans quoi nous ne ferons pas un pont devant les ennemis. Ce fut une pensée de M. le maréchal de Tallard, ayant dans Landau cinquante bateaux propres à être portés sur des chariots et croyant d'ailleurs en pouvoir faire passer un grand nombre sous l'île de Dahlund et sous Philipsbourg : tout cela, monsieur, ne parut plus possible quand il en fallut venir à l'exécution.

Je n'ai plus l'honneur de vous parler du siége de Fribourg; n'étant pas du goût de sa majesté, je ne suis plus surpris du peu de cas qu'elle en fait. Le premier objet qui se présente est l'inutilité d'une porte en Allemagne, lorsque nous n'avons plus d'alliés à y soutenir;

[1] Cette pièce se trouve en original dans les archives du dépôt de la guerre, vol. 1845, n° 120.

on dira ensuite, et quelle porte! dont nos généraux n'ont pu faire aucun usage dans les guerres passées.

Je répondrai à tout et commencerai par dire que, si les difficultés et possibilités étaient égales, je préférerais Landau, moins par mon sentiment que pour ne pas combattre celui de sa majesté, le vôtre et même le général, prévenu qu'une place qui ferme notre frontière est plus importante qu'une autre qui ne nous ouvre qu'imparfaitement celle de nos ennemis.

Quant aux frontières, l'on peut compter la Sarre tranquille, les vastes projets des ennemis pour l'attaquer étant détruits, après les avoir concertés pendant une année entière, et il en faudrait bien dix pour réunir les esprits et les forces de l'empire, de l'Angleterre et de la Hollande pour un pareil dessein.

L'Alsace est couverte par les lignes de Haguenau, et l'on a conclu un traité de contribution avec le Palatinat.

Voilà ce qui peut rendre Landau moins important.

Pour l'entreprise de Fribourg, elle a aussi ses difficultés : ce ne sera pas celle des transports, puisque étant au milieu de l'Alsace, et arrivant par le Rhin de Strasbourg et Huningue sur Brisach, il faudra peu de charrois. L'armée d'observation demeure donc dans les lignes de Haguenau tant que l'ennemi est à Lauterbourg, et revient joindre par Strasbourg ou par un pont qui sera fait au-dessus de Kappel.

Si l'ennemi vient par le milieu de la plaine, après avoir passé la Kintzig, il trouve ses subsistances d'autant plus difficiles qu'il ne peut les tirer que de Philipsbourg, laissant Strasbourg et le fort de Kehl derrière lui.

Quand il passe la Kintzig pour s'approcher de la rivière d'Eltz, marchant entre le Rhin et la montagne, il s'expose à donner un combat contre toutes les forces unies de sa majesté; nous devons le chercher pour lors par le nombre et la qualité de nos troupes, et l'ennemi l'éviter.

S'il prend le derrière des montagnes, on a tout le temps de se rassembler et de rendre vains ses efforts pour le secours.

Quant à l'utilité de la conquête, outre qu'elle donnerait toujours

dans un traité de paix les moyens de ravoir Landau par un échange, peut-être pourrait-on faire une guerre très-fatigante aux ennemis par la vallée de Saint-Pierre et le Holegraben. M. le maréchal de Créqui, immédiatement après la prise de cette place, proposa d'entrer dans l'empire et de prendre Villingen; je penserais de même : peut-être forcerait-on par là les impériaux à retirer une partie de leurs troupes d'Italie.

Vous trouverez ci-joint un état des troupes de l'empereur et de l'empire sur cette frontière. Nos avis sont très-divers sur la force des ennemis; je n'en suis pas surpris, puisque outre le camp de Lauterbourg, il y en a quatre ou cinq autres aux environs, de l'autre côté du Rhin. Quelques avis disent même qu'il y a quatre régiments qui retournent vers la Bavière; j'ai peine à le croire, mais cela ne peut être ignoré dès qu'ils auront véritablement pris cette route-là.

Je ne compte point du tout, monsieur, que sa majesté songe au siége de Fribourg vers la fin de la campagne; mais si cette vue-là lui venait, vous voulez bien que j'aie l'honneur de vous dire qu'il nous faudrait un peu plus de troupes que nous n'en avons, moins cependant que pour celui de Landau.

On m'a voulu donner quelque inquiétude pour un commencement de maladie dans les chevaux. Le régiment du Mestre de camp général d'Espagne a été le plus soupçonné. On m'a dit qu'il y en avait dans quelques autres; j'ai envoyé sur-le-champ le sieur de Beaujeu en faire une très,exacte perquisition : il m'a rapporté qu'il y avait quelques chevaux malades du feu, ce qui n'est pas rare dans les commencements que les chevaux mangent le froment et le seigle en grain, mais qu'il n'y avait point de maladie. Vous croyez bien, monsieur, que l'attention est grande, et sur les moindres apparences je sépare les régiments et les compagnies.

P. S. Le sieur Faurot a eu l'honneur de vous envoyer hier, monsieur, un plan du camp des ennemis. Je suis bien fâché qu'il ne me l'ait pas remis, parce que vous l'auriez reçu plus diligemment par mon courrier.

Lettre de M. le maréchal de Marcin à M. de Chamillart. Du camp de Weissembourg, 17 juillet 1705[1].

Je profite, monsieur, du départ du courrier que M. le maréchal de Villars vous dépêche, pour répondre aux deux dernières lettres que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire des 9 et 12 de ce mois.

Je n'avais prévu que trop bien et avec beaucoup de douleur de ma part l'impossibilité de chasser les ennemis du poste de Lauterbourg. Et comme M. le maréchal de Villars vous informe en détail de celle qui se trouve à les obliger de le quitter par famine, et qu'ainsi il est inutile de vous ennuyer de la répétition des mêmes choses, je me rapporte à ce qui est marqué sur ce sujet dans ma dépêche au roi du 2 juillet, dans laquelle je mandais que les ennemis persistant à se maintenir dans le poste de Lauterbourg, comme je n'en doutais point, c'était encore un nouvel obstacle pour le siége de Landau, et, selon mon sens, presque insurmontable, non-seulement à cause du nombre des troupes d'augmentation que l'on serait obligé d'avoir pour observer ce poste et pour empêcher le corps qui y serait de forcer les lignes de la Moder et de pénétrer dans l'Alsace, mais encore parce qu'il rendrait le succès de ce siége presque inutile, et réduirait même peut-être sa majesté à la nécessité de raser cette place, à cause de la difficulté de la soutenir, les ennemis conservant Lauterbourg et pouvant rétablir leurs lignes sur la Lauter et les rendre même beaucoup meilleures aussitôt après que l'armée du roi se serait retirée d'auprès de Landau, après l'avoir pris, et y avoir laissé les troupes et les munitions de guerre et de bouche pour sa défense. De sorte que cette place ne se pourrait regarder que comme bloquée dès le lendemain de sa prise; ce qui m'avait engagé à marquer dans ma même lettre qu'il me paraissait qu'il était nécessaire, avant de songer à l'entreprise de Landau, de commencer par celle de Lauterbourg, qui certainement est absolument impossible, à moins de se commettre à faire périr l'armée sans certitude de succès.

Comme ce n'est que par surérogation et pour satisfaire à l'ordre

[1] Cette pièce se trouve en original dans les archives du dépôt de la guerre, vol. 1845, n° 122.

que j'ai reçu de vous, monsieur, que je continue à me donner l'honneur de vous mander mon sentiment sur les affaires de ce pays-ci, pendant le cours de cette campagne, ainsi que vous m'avez témoigné le souhaiter par votre lettre du 9 de ce mois, il est inutile que j'entre dans un plus grand détail sur ce sujet, ne doutant point que M. le maréchal de Villars et M. de la Houssaye ne vous rendent compte très-exactement des autres difficultés qui s'opposent au siége de Landau, tant par rapport à la subsistance qu'au transport des choses nécessaires pour cette entreprise, qui pourrait être plus nuisible que profitable. Ce qui n'empêche pas qu'on ne doive regarder les affaires du roi comme étant dans une fort bonne situation en ce pays-ci, où l'on peut avec facilité profiter encore de quelques petits avantages pendant le reste de la campagne, sans compter celui de faire subsister les troupes de sa majesté aux dépens des ennemis, puisque l'on se défera de l'incommodité que l'on recevait de l'établissement que les ennemis avaient fait à Hombourg, qui n'était pas médiocre pour la frontière de la Sarre, et que dans quelque temps lorsque le Rhin sera moins haut qu'il n'est dans cette saison, on pourra se rendre maître de l'île de Dahlund et des postes que les ennemis y occupent depuis trois ans, ce qui rétablira le commerce avec le Fort-Louis, et remettra cette place en sûreté, qui était sans cela un sujet continuel d'inquiétude.

Je ne puis finir cette lettre sans vous remercier, monsieur, de la permission que vous me donnez de continuer à profiter du commerce que vous voulez bien que j'aie l'honneur d'avoir avec vous; j'en userai avec la discrétion convenable pour ne vous pas donner sujet de vous en repentir, et pour ne pas abuser d'un temps aussi précieux et aussi bien employé que le vôtre. Vous me rendrez justice quand vous serez fortement persuadé de l'attachement fidèle et respectueux avec lequel, etc.

Tels étaient les sentiments des généraux sur les objets qui pouvaient fixer les vues de sa majesté pour le reste de la cam-

pagne ; telles étaient aussi les difficultés que l'on devait éprouver, et par le manque de subsistances, et par le nombre et la position des ennemis. Le roi lui-même avait prévu une partie de ces obstacles; mais sa majesté fit connaître à ses généraux qu'elle redoutait moins leur nombre que l'avantage du poste qu'ils occupaient, et regardait la disette des subsistances comme le plus grand obstacle au siége de Landau; qu'à l'égard de celui de Trarbach, elle laissait à M. le maréchal de Villars la liberté de régler la quantité de troupes qu'il croirait nécessaires pour cette opération, mais qu'il ne devait espérer aucun secours de la Flandre, où il n'y avait pas trop de troupes pour contenir le duc de Marlborough, qui venait de forcer les lignes de la Ghète, et qu'elle ne se déterminerait jamais qu'à des entreprises qui seraient jugées susceptibles de succès.

M. le maréchal de Villars, persuadé lui-même qu'il n'y avait rien à faire de mieux que de vivre le plus longtemps qu'il pourrait aux dépens du pays ennemi et de couvrir l'Alsace, fit fourrager de préférence celui qui était entre le camp de Lauterbourg et Landau. Les ennemis, pour s'y opposer, envoyèrent sous cette dernière place un corps de cavalerie, commandé par le général Mercy; mais tous leurs détachements qui se présentèrent furent battus. Comme ils renforcèrent en même temps les troupes qui étaient restées dans la ligne de Bühl, et qu'en six heures toutes celles qui étaient sous Lauterbourg pouvaient s'y porter par leur pont de Berg, M. de Coigny, avec deux bataillons et deux régiments de dragons, alla prendre poste à Stattmatten, entre Drusenheim et le Fort-Louis, et fit élever des retranchements dans l'intervalle des redoutes que M. le maréchal de Marcin avait fait construire vis-à-vis l'île de Dahlund, pour empêcher les ennemis d'y

jeter un pont. Il paraît cependant que M. le maréchal de Villars prit moins d'inquiétude de ce qu'ils pourraient entreprendre dans cette partie que du danger de manquer bientôt de fourrage, et de voir la cavalerie attaquée de la même maladie que l'année précédente ; elle se manifestait déjà dans quelques régiments, et le camp qu'occupait l'armée était voisin de celui dans lequel on assurait que les ennemis, avant et après le siége de Landau, avaient perdu dix mille chevaux.

Pendant que M. le maréchal de Villars s'occupait des moyens de soutenir jusqu'à la fin de la campagne les affaires du Rhin, M. de Reffuge travaillait à mettre en sûreté la frontière de la Sarre et de la Moselle. M. de Conflans, qui avait eu ordre de conduire en Alsace dix bataillons et quatorze escadrons des troupes qui étaient à Trèves, les mena, le 14, à Sarre-Louis, où tout était préparé pour le siége de Hombourg. M. de Reffuge, qui était chargé de cette expédition, le joignit à Sarre-Louis le 18, avec les cinq bataillons et les huit escadrons qu'il avait gardés à Trèves pour achever de raser les retranchements des ennemis, et le 22 il se remit en marche avec toutes ces troupes, huit pièces de canon et deux petits mortiers, et alla passer la Sarre à Saint-Jean-de-Sarrebrück : il investit le même jour Hombourg. La nuit suivante trois compagnies de grenadiers s'emparèrent de la basse ville; quatre cents hussards qui l'occupaient avaient pris la fuite à l'approche des troupes du roi.

Le prince de Nassau-Weilbourg étant encore avec un corps dans les environs de Kreutznach et à portée de troubler le siége, M. le maréchal de Villars, pour soutenir M. de Reffuge, fit avancer, le 27, M. le comte du Bourg, dans la gorge de Weissembourg, avec dix bataillons et douze escadrons ; mais cette précaution fut inutile. M. de Reffuge ayant fait ouvrir

la tranchée devant le château, pendant la nuit du 24 au 25, le commandant capitula le 26. M. d'Alegre, quoique l'intention de M. le maréchal de Villars fût de ne le recevoir que prisonnier, lui accorda les honneurs de la guerre sans canon; et la garnison, composée de sept cents hommes, sortit le 27, pour être conduite à Manheim. De ce nombre il n'en arriva pas cent à leur destination; la plus grande partie déserta, pour prendre parti dans les régiments allemands au service du roi, et deux cents hommes allèrent joindre l'électeur de Bavière en Flandre. M. d'Alegre se justifia auprès de M. le maréchal de Villars, sur ce qu'il ignorait que M. du Bourg dût marcher pour lui donner du secours, en cas de besoin, et sur ce qu'il avait appris que le prince de Nassau-Weilbourg se rassemblait pour traverser son opération.

On trouva dans le château de Hombourg six pièces de canon, des munitions et tout ce qui était nécessaire pour une meilleure défense que celle qu'avait faite le commandant. L'occupation de ce poste était d'autant plus avantageuse, qu'on pouvait le soutenir par tous ceux de la Sarre; que les ennemis en étant privés ne pouvaient prendre des quartiers dans le duché de Deux-Ponts, ni dans les pays voisins, et que l'on ôtait à leurs hussards une retraite qui jusqu'alors avait favorisé leurs courses jusque dans le pays Messin; d'ailleurs le poste était fort par sa situation. M. d'Alegre y fit entrer quatre cent cinquante hommes et une compagnie de dragons, sous les ordres de M. de Faverolles, qui fut, dans la suite, remplacé par M. Duvernon. M. le maréchal de Villars fut d'avis d'en augmenter les fortifications, ainsi que celles de Sarrebourg; il demanda aussi au roi son agrément pour faire de nouveaux travaux au fort de Saint-Martin de Trèves, et fit connaître à sa majesté l'importance dont il était de ne pas permettre aux

ennemis de s'emparer de nouveau de cette ville, et celle de faire travailler à une ligne, depuis Sierck jusqu'à Bouzonville, ou jusqu'à un autre point dans la partie inférieure de la Nied. Une portion de cette ligne pouvait être formée par les abatis qui avaient été faits pour couvrir la communication de la Moselle à la Sarre, lorsque l'armée avait occupé le camp de Sierck.

La prise de Hombourg donnait aussi des facilités pour le siége de Trarbach, que M. le maréchal de Villars avait en vue; ce fut même pour être en état de l'entreprendre, si le roi y consentait, que, lorsqu'il fut informé de la reddition de Hombourg, il manda à M. du Bourg, qui s'était avancé par Sarguemines et Hornbach jusqu'à Geisheim sur la Blise, où il était arrivé le 29, et où le joignit M. de Conflans, avec les dix bataillons et les quatorze escadrons destinés pour l'armée du Rhin, d'y attendre de nouveaux ordres. Quant à M. de Reffuge, il retourna à Trèves, avec les cinq bataillons et les huit escadrons qui l'avaient suivi au siége de Hombourg. Cependant M. le maréchal de Villars, informé de l'avantage que les ennemis venaient d'avoir en Flandre, en pénétrant dans les lignes de la Ghète, changea de sentiment et jugea qu'on devait préférer le salut de cette partie à toute autre entreprise, et il proposa au roi d'y envoyer un renfort de dix bataillons et autant d'escadrons des troupes qui étaient sur la Moselle et la Sarre.

M. le maréchal de Marcin fut non-seulement du même avis, mais il manda même au roi que, n'y ayant plus rien à entreprendre sur le Rhin jusqu'à la fin de la campagne, il suffisait d'y laisser environ cinquante bataillons et quatre-vingt-dix escadrons, et qu'il convenait de faire passer en Flandre, sans perdre de temps, le reste, qui, en y comprenant les troupes de M. de Conflans, formerait un corps de vingt bataillons et

de trente escadrons. Il était personnellement intéressé au rétablissement des affaires de la Flandre, étant destiné à y seconder M. le maréchal de Villeroy, et il se mit en chemin le 31 pour s'y rendre.

M. le maréchal de Villars trouva dans le pays, entre la Lauter et la Queich, et dans les environs de Weissembourg, moins de ressources qu'il ne l'avait espéré pour la subsistance de sa cavalerie. La disette des fourrages et l'opinion générale où l'on était à l'armée, que le camp qu'elle occupait contribuait à la maladie des chevaux, l'engagèrent à le quitter. Il décampa le 1er août, et se replia sur la Surbach, où il prit son camp près de Surbourg, à la rive gauche de la rivière. Il reçut le lendemain des dépêches de la cour qui, en lui faisant connaître la nécessité de renforcer l'armée de Flandre, lui ordonnaient d'y faire passer, sans perdre de temps, huit bataillons et dix escadrons des troupes qui étaient sur la Moselle. Tout était prêt pour la marche de ces troupes; et, sur l'ordre qu'il envoya aussitôt à M. de Conflans, elles se mirent en chemin de leur camp de Geisheim le 4, pour gagner Namur par Sarrebourg, Thionville et Sedan. M. le comte du Bourg resta à Geisheim avec les troupes qui étaient sous son commandement.

Mais M. le maréchal de Villars, jugeant qu'il ne pouvait plus être question du siége de Trarbach, et, ayant avis que le prince de Bade était arrivé le 1er du mois à Stollhofen, manda à M. du Bourg de reprendre le chemin de l'Alsace, afin de pouvoir ensuite exécuter le dessein où il était de passer le Rhin, pour subsister dans le pays à la droite de ce fleuve, et contenir les ennemis derrière la ligne de Bühl, sans cependant se mettre hors de portée de soutenir les lignes de la Moder et le Fort-Louis. Les moyens de remplir ces deux

derniers objets lui parurent ceux qui exigeaient le plus d'attention de sa part, et en même temps ceux qui éprouveraient le plus de difficulté. Bien éloigné de penser comme avaient fait plusieurs généraux des armées du Rhin, qui, par l'inquiétude que leur avait donnée le Fort-Louis, à cause de la difficulté de le secourir, si une fois il était investi, avaient été d'avis de le raser, il se proposait de tout mettre en œuvre pour garantir de l'investissement entier cette place qui, par la position des ennemis, était déjà bloquée à la rive droite du Rhin, et qui pouvait l'être facilement à la rive gauche, s'ils venaient à dérober un passage, surtout à l'île de Dahlund, qu'ils occupaient déjà avec un nombre de troupes, et où ils avaient un pont sur le grand bras du Rhin qui séparait cette île du continent.

A l'égard des lignes, il crut devoir, dans ces circonstances, faire connaître au roi le peu de confiance qu'il avait dans ce moyen de défense; il ne le regardait comme avantageux qu'en les considérant comme un poste derrière lequel on pouvait tenir une armée ensemble et des corps légers à la droite et à la gauche, pour tomber sur un ennemi qui les percerait dans quelque point, ou comme présentant à l'ennemi un défilé qu'il aurait à passer pour livrer un combat; mais des lignes qui assujettissaient à se séparer lui paraissaient d'une dangereuse défense, parce qu'elle mettait une armée considérable dans le cas d'être battue en détail, ainsi qu'il venait d'arriver aux lignes de la Ghète. Outre ces inconvénients, dont étaient susceptibles celles de la Moder, M. le maréchal de Villars représenta au roi la supériorité qu'avaient acquise les ennemis sur lui, depuis qu'ils avaient rassemblé sur le Rhin quatorze mille hommes des troupes de l'empereur, celles des cercles, celles de Brandebourg, de Wurtemberg, de Westphalie, les

Palatins et les contingents des différents états de l'empire, ce qui formait au moins cinquante mille hommes de troupes de campagne, tandis qu'il s'était affaibli de quarante-trois bataillons et soixante-trois escadrons, qu'il avait envoyés à M. le maréchal de Villeroy en Flandre. Néanmoins il se flatta qu'en approchant les ennemis de près il trouverait dans la qualité de ses troupes le moyen de les combattre avec avantage.

Le 3 l'armée décampa de Surbourg; et, après avoir passé la Moder sur trois colonnes à Haguenau, Neubourg et Bischweiler, elle alla camper à Weyersheim, sur la rive gauche de la Zorn. Le lendemain M. le maréchal de Villars alla visiter le Fort-Louis et ses environs, et ce fut dans cette reconnaissance qu'il se confirma dans l'idée où il était sur la difficulté de remplir en même temps trois objets : empêcher l'investissement de cette place, protéger les lignes de la Moder et aller à la droite du Rhin pour y chercher de la subsistance, aux dépens des ennemis. On avait jusqu'alors prétendu que les inondations qui avaient été pratiquées aux environs de Drusenheim mettaient le Fort-Louis entièrement à couvert; mais il trouva dans plusieurs parties du terrain des intervalles de mille pas entièrement découverts, et les différentes petites rivières qui devaient les couvrir d'eau, renfermées dans leur lit naturel, et, quoique plus enflées qu'à l'ordinaire par les retenues, ne pouvant apporter aucun obstacle à l'établissement des ponts des ennemis, ni les empêcher de se placer autour du Fort-Louis et d'y prendre une position inattaquable. Suivant son sentiment, vingt bataillons auraient à peine suffi pour garder ces trouées, tant du côté de Stattmatten qu'au-dessus du Fort-Louis; et en laissant dans ces parties un aussi gros corps, c'eût été se priver des moyens de passer le Rhin en force et de protéger en même temps les lignes de la Moder.

Ce fut même ce qui l'engagea à examiner plus particulièrement s'il ne convenait pas de faire écouler quelques parties des inondations, afin de se conserver une avenue pour secourir le Fort-Louis par un combat, si les ennemis venaient à tenter de l'investir.

Il eut tout sujet de croire que c'était leur dessein, lorsqu'il apprit qu'ils faisaient paraître une tête du côté de Willstett, tandis que leur armée entière se rassemblait vers la Lauter, pour venir occuper le camp de Surbourg, qu'il avait quitté le 3, d'où ils pouvaient menacer également le Fort-Louis et les lignes de la Moder. Néanmoins le 5 il fit passer le Rhin à toute la cavalerie à Kehl, sous les ordres de M. de Lannion, qui se couvrit de la Kintzig et campa sous le fort; l'infanterie resta au camp de Weyersheim, et M. le comte de Coigny à Stattmatten, avec deux bataillons et deux régiments de dragons. En même temps, pour donner aux ennemis de la jalousie pour les lignes de Bühl, il donna ordre de jeter un pont à Gambsheim, près d'Offendorf, sur le bras du Rhin dont on était maître. Cette disposition lui parut la plus convenable pour se donner le moyen de vivre sur le pays ennemi et de veiller en même temps à la conservation du Fort-Louis et à la défense des lignes.

Les ennemis, de leur côté, cherchèrent à lui donner de l'inquiétude par différents mouvements dont on ignora le véritable objet, mais que M. le maréchal de Villars jugea tendre à une entreprise ou sur les lignes ou sur le Fort-Louis. Le comte de Nassau-Weilbourg venait d'arriver à Langenkandel avec les troupes palatines et une partie de la garnison de Landau, et le général Thungen faisait des dispositions pour remonter, avec les troupes du camp de Lauterbourg, la rive gauche du Rhin vers Hatten. On eut aussi avis que le prince

de Bade se faisait joindre dans son camp de Stollhofen par la plus grande partie de la garnison de Fribourg, qui marchait par derrière les montagnes.

Cela n'empêcha pas M. le maréchal de Villars d'exécuter le projet qu'il avait formé de chercher par ses manœuvres à imposer aux ennemis, et peut-être de faire un coup de main sur quelques-uns de leurs postes, espérant par là les occuper assez pour attirer toute leur attention du côté de leur ligne de Bühl, les empêcher de songer à entreprendre sur celles de la Moder, et pendant ce temps vivre dans leur pays. Il résolut en conséquence de s'avancer vers Stollhofen; et comme son camp sur Kehl n'était composé que de sa cavalerie, il s'y fit joindre, le 9, par trois brigades d'infanterie et trente pièces de canon; en même temps il envoya ordre à M. d'Hautefort, qui commandait le reste de l'infanterie à Weyersheim, d'achever en diligence le pont de Gambsheim et de se tenir prêt à y passer le Rhin, lorsqu'il descendrait lui-même la rive droite de ce fleuve pour s'approcher des ennemis; mais il ne perdit de vue ni le Fort-Louis ni les lignes; et, pour se donner le temps de marcher à leur défense, il renforça M. de Coigny du corps que M. du Bourg amenait de la Moselle; ce dernier eut ordre d'aller camper à Drusenheim, où il arriva le 11.

Ce même jour fut celui du mouvement général. M. le maréchal de Villars, avec les troupes du camp de Kehl, marcha sur trois colonnes à Bischofsheim, et, comme son projet était au moins de surprendre les postes que les ennemis avaient sur la Rench, les troupes décampèrent et marchèrent sans battre. M. le maréchal mena lui-même l'avant-garde, composée de mille grenadiers et de douze escadrons; M. d'Hautefort, de son côté, passait le Rhin et joignit la tête de l'armée, à son

arrivée à Bischofsheim, où campèrent toutes les troupes, la droite à ce lieu, la gauche vers les bois qui touchaient au bas de la rivière de Rench. Sur l'avis que les ennemis n'avaient à Renchen que trois à quatre cents hommes d'infanterie, M. le maréchal, accompagné des officiers généraux de jour, y marcha avec deux cents grenadiers, quelques escadrons de dragons et les hussards. En approchant de ce poste, on rencontra une troupe de cavalerie des ennemis qu'on poussa; les grenadiers attaquèrent ensuite le village de Renchen, d'où ils chassèrent les troupes qui l'occupaient; elles se retirèrent à Lichtenau. Cent cuirassiers, qui protégeaient la retraite de l'infanterie, furent entièrement défaits; on força une maison à Lichtenau, dans laquelle les ennemis tinrent longtemps, et on ramena cent cinquante prisonniers. On apprit par eux que presque toutes les troupes qui occupaient la ligne de Bühl avaient reçu ordre de marcher à Lauterbourg, et que celles qui étaient sur la Lauter étaient déjà en marche pour se porter à Hatten, mais que le prince de Nassau-Weilbourg, avec les troupes de Brandebourg et les Palatins à la solde des États-Généraux, descendait vers Mayence, pour joindre le duc de Marlborough aux Pays-Bas.

M. le maréchal de Villars, pour engager les ennemis à rappeler ces troupes à la droite du Rhin, et pour les contenir dans leur ligne de Bühl, ou les engager à un combat, s'avança le 12, jusqu'à la vue de cette ligne, du côté de Stollhofen, avec deux cents grenadiers et quinze cents chevaux; il poussa leurs postes avancés et fit différentes manœuvres pour engager les ennemis à sortir de leur ligne; mais il ne put réussir; sa marche opéra seulement un effet avantageux pour la rive gauche du Rhin. Le général Thungen, qui marchait à Hatten, eut ordre de retourner sur ses pas et de se rendre dans la ligne de Stollhofen.

M. le maréchal de Villars, n'ayant pu attirer les ennemis à un combat, résolut de mener l'armée à Schwarzach, pour la faire subsister aux dépens du pays; mais les ennemis en avaient enlevé tous les fourrages et les avaient fait transporter dans leur ligne. Il se trouva forcé de séjourner à Bischofsheim jusqu'à ce qu'il eût consommé toutes les subsistances qui restaient dans les environs. Informé alors du mouvement rétrograde du général Thungen et du peu de troupes qu'il avait laissées sur la Lauter, il manda à M. le comte du Bourg de faire tout ce qui serait possible pour s'emparer du camp de Lauterbourg, tandis que de son côté il marcherait avec toutes ses forces à la ligne des ennemis. Mais ce projet s'évanouit presque aussitôt qu'il fut formé. Le 16 il eut avis que non-seulement le général Thungen était retourné dans son camp de Lauterbourg, mais aussi qu'il y avait été joint deux jours auparavant par le prince de Nassau-Weilbourg, avec les Palatins et les troupes de Brandebourg. M. du Bourg, qui eut les mêmes nouvelles, jugea impraticable l'expédition dont il était chargé, et M. le maréchal de Villars prit de nouvelles inquiétudes pour le Fort-Louis et pour la Moder; il les crut d'autant mieux fondées que, suivant tous les rapports, les ennemis étaient forts de cinquante mille hommes, et que, dans ce moment, il fut obligé de s'affaiblir de quatre bataillons, qu'il eut ordre de faire passer à l'armée d'Italie[1]. Il ne douta point que le prince de Bade ne profitât de sa supériorité, et que, dès qu'il le verrait éloigné de la ligne de Bühl, il ne s'approchât de celles de la Moder, et qu'il ne cherchât à se placer autour du Fort-Louis.

Ces motifs l'engagèrent à se rapprocher de ses ponts et même à faire passer une partie de son infanterie à la gauche

[1] Trois bataillons du régiment Dauphin et le premier bataillon du régiment de Bourbon

du Rhin, pour être en état de s'opposer aux entreprises que pourraient faire les ennemis dans cette partie.

Le 17 au soir les gros bagages, suivis d'une partie de l'infanterie aux ordres de M. d'Hautefort, passèrent le Rhin au pont de Gambsheim et se rendirent à Weyersheim.

Le 18 à la pointe du jour le reste de l'infanterie et toute la cavalerie se mirent en marche pour remonter le Rhin et aller reprendre le camp de Kehl, afin de subsister pendant quelque temps sur le pays ennemi. Il se trouvait encore dans les environs des pâtures abondantes.

M. le maréchal de Villars s'était trompé dans ses conjectures sur les desseins du prince de Bade : au lieu de passer, comme il l'avait imaginé, à la rive gauche du Rhin, ce prince, jugeant sans doute que la disette de fourrage forcerait bientôt l'armée du roi de faire une marche rétrograde, était sorti de la ligne de Bühl le 17 au soir. Dans le même temps que les équipages de l'infanterie de M. d'Hautefort passaient le Rhin, il se dirigea sur Renchen. M. le maréchal de Villars ignorait ce mouvement le 18, lorsqu'il décampa de Bischofsheim; il n'en fut instruit qu'à six heures du matin, par des déserteurs et des prisonniers qui assurèrent que les ennemis cherchaient à combattre. Dans toute autre circonstance une action eût été de son goût; mais il paraît que dans ce moment il redouta la supériorité de M. le prince de Bade, qui marchait avec soixante-deux bataillons et quatre-vingt-six escadrons, indépendamment des troupes qu'il apprit être sur la Lauter, aux ordres du général Thungen, au nombre de dix-huit bataillons et douze régiments de cavalerie. Il regarda aussi comme un grand désavantage de combattre en marche; d'ailleurs, il paraît que, par la négligence des commandants des corps, à peine chaque bataillon avait deux cents hommes sous les armes. Cependant il mit

l'armée en bataille, et en trois quarts d'heure elle fut en état de recevoir l'ennemi. On envoya sur toutes les avenues des détachements, qui firent des prisonniers; mais l'armée ennemie n'ayant point paru, on se mit en marche et on la continua sans être inquiété jusqu'à Kehl, où l'armée campa. Le 20 M. le maréchal de Villars ayant été averti que le prince de Bade était rentré dans ses lignes et qu'il était en marche vers Rastadt, pour aller passer le Rhin à son pont de Berg, jugea que ce mouvement avait pour objet, ou l'attaque des lignes de la Moder, ou l'investissement du Fort-Louis; en conséquence il décampa dès le soir même de Kehl; et, après avoir marché toute la nuit, il joignit à Weyersheim l'infanterie qu'y avait menée M. d'Hautefort. M. de Coigny, qui était à Stattmatten, et M. du Bourg à Drusenheim, ne firent point de mouvement.

Le 22 le prince de Bade passa la Lauter et campa à la rive droite de la rivière : la droite à Schleithal, la gauche à hauteur de Lauterbourg, son quartier général à Lauterbach. M. le maréchal de Villars, en ayant été averti le 23, porta l'armée sur la Moder : sa gauche et son quartier général à Bischweiler, la droite à Drusenheim. M. le comte du Bourg s'avança alors jusqu'à Stattmatten, pour défendre, de concert avec M. de Coigny, les approches du Fort-Louis et le petit bras du Rhin qui séparait du continent de l'Alsace l'île de Dahlund, dans laquelle les ennemis avaient des troupes, du canon et des bateaux pour jeter plusieurs ponts. Les deux corps de MM. du Bourg et de Coigny formaient ensemble vingt bataillons et trente escadrons.

Il s'en fallait bien que la totalité des forces de M. de Villars fût égale à celles des ennemis : suivant le rapport des déserteurs, le général Thungen étant joint au prince de Bade, ce

dernier général était en état de rassembler soixante et dix mille hommes; M. le maréchal de Villars, au contraire, n'ayant pas dans son armée de bataillon qui excédât quatre cents hommes, et les escadrons étant réduits à cent maîtres, assura la cour qu'il ne pouvait compter sur trente-cinq mille combattants. Cependant ce fut dans ces circonstances que le roi, ignorant encore que les troupes palatines et celles de Brandebourg, qui avaient pris le chemin de Mayence pour passer aux Pays-Bas, étaient retournées à Lauterbourg, lui envoya ordre de faire un nouveau détachement pour la Flandre. Il ne balança point à suspendre l'exécution de cet ordre, et fit des représentations sur le danger auquel l'Alsace serait exposée, s'il s'affaiblissait encore pour envoyer à M. le maréchal de Villeroy un renfort dont il n'avait pas besoin pour faire tête au duc de Marlborough. Il fit en même temps à la cour le tableau de sa situation, d'autant plus dangereuse, que les deux points auxquels il devait donner le plus d'attention étaient les deux extrémités de sa ligne, dont l'étendue était de neuf lieues, et ayant outre cela à défendre le Rhin dans l'espace de trois lieues, depuis Drusenheim jusqu'à Beinheim, pour mettre le Fort-Louis à couvert. Il rassura cependant la cour sur les événements en lui annonçant que, quoiqu'il eût une aussi grande étendue de pays à garder, il ne se séparerait point, et qu'il se mettrait peu en peine que sa ligne fût percée, mais qu'il marcherait avec toutes ses forces sur tout ce qui tenterait d'investir le Fort-Louis ou de pénétrer dans le pays, regardant cette conduite comme la plus avantageuse à suivre dans le cas où il était réduit d'avoir à se défendre derrière des lignes.

Le roi n'attendit point ses représentations pour lui envoyer un contre-ordre au sujet du détachement pour la Flandre; sa majesté, instruite et du retour des troupes palatines et de

Brandebourg sur la Lauter, et des forces considérables qu'avait rassemblées le prince de Bade, lui permit de garder en Alsace toutes les troupes qui étaient sous ses ordres.

Bientôt les mouvements des ennemis les lui rendirent nécessaires. Le 25 au matin les déserteurs et tous les détachements qui étaient à la découverte rapportèrent que leur armée entière était en marche pour se porter à Sultz, et tous assurèrent qu'elle était de cinquante mille hommes, et que l'artillerie consistait en quatre-vingts et même cent pièces. Sultz n'étant qu'à deux lieues de Haguenau, M. le maréchal de Villars ne douta plus que le prince de Bade n'eût des projets offensifs; la position qu'il allait prendre le mettait dans un centre d'où il pouvait menacer également la droite ou la gauche; d'un côté, tenter de pénétrer dans la ligne par le pied de la montagne; de l'autre, investir le Fort-Louis. Dans cette incertitude, M. le maréchal de Villars, constant dans la résolution qu'il avait prise de se tenir ensemble et de faire son objet capital du soutien du Fort-Louis et de Haguenau, prévint la cour que les lignes étant défectueuses en beaucoup d'endroits, il ne hasarderait point de les défendre dans toute leur étendue, en abandonnant les points les plus importants, et que le roi ne devait point prendre d'inquiétude s'il apprenait qu'elles eussent été percées dans leur partie supérieure; mais qu'à moins de malheurs, auxquels on ne devait pas s'attendre, Haguenau et le Fort-Louis seraient sauvés. Il parut craindre aussi que si la démarche de M. le prince de Bade n'avait pour objet que de le retenir dans les lignes, ce général ne détachât un corps de troupes pour aller faire le siége de Hombourg; c'est ce qui l'engagea à mander à la cour que, n'étant pas assez en force pour envoyer des troupes au secours de cette place, il convenait que le roi donnât ordre à M. le maréchal de Ville-

roy de la soutenir par un détachement de l'armée de Flandre; et en même temps il manda à M. de Reffuge de l'approvisionner de tout ce qui était nécessaire pour une longue défense.

Le 26 M. le maréchal de Villars fut averti que les ennemis portaient leur droite à Werth et leur gauche à Surbourg. Ce mouvement lui paraissant indiquer un projet décidé de leur part sur le haut de la ligne, il détacha sur-le-champ quatre régiments de dragons, aux ordres de MM. de Silly et de Coigny, pour occuper les hauteurs de Pfaffenhofen, et une brigade d'infanterie à Schweighausen, au-dessus de Haguenau; en même temps il retira de Stattmatten le corps de M. du Bourg, qui repassa la Moder et rejoignit l'armée. Il ne laissa dans la plaine du Fort-Louis que mille hommes d'infanterie et douze escadrons, sous les ordres de M. d'Anlezy, brigadier, pour soutenir différents passages qui n'étaient point encore couverts d'eau, quoiqu'on eût beaucoup augmenté les inondations.

Le 28 au matin les partis envoyés à la guerre et les déserteurs rapportèrent que le prince de Bade marchait par sa droite vers le haut des lignes. M. le maréchal de Villars changea alors la position de l'armée, en la rapprochant de Haguenau, mais sans perdre de vue l'objet du Fort-Louis : il mit sa gauche à Haguenau, sa droite à Bischweiler. Pendant ce temps MM. de Silly et de Coigny retirèrent d'Ingweiler et de Pfaffenhofen les troupes, les farines et les munitions qui y étaient, et se replièrent sur l'armée; les derniers de leurs escadrons furent suivis par les ennemis, mais leur retraite se fit en bon ordre, et ils ne perdirent que quelques dragons et quelques chevaux. Les ennemis restèrent maîtres de la ligne depuis Pfaffenhofen jusqu'à la montagne, mais leur armée ne la passa point, et M. le maréchal de Villars, déterminé à ne

pas se séparer, dans la crainte d'une contre-marche de leur part, pour tomber sur le Fort-Louis, ne fit aucune disposition pour s'opposer à ce qu'ils entrassent dans la ligne; il envoya seulement quelques renforts à Saverne et à Phaltzbourg, et il se borna à chercher à donner au prince de Bade de l'inquiétude pour la ligne de Stollhofen et de Bühl, en faisant rétablir le pont de Gambsheim; il résolut même, si les ennemis venaient à passer la ligne, de ne point marcher à eux sans un ordre du roi. Il le demanda par sa dépêche du 28, en rendant compte à sa majesté de sa situation, et en lui faisant apercevoir le danger de se commettre aux hasards d'un combat.

Il ne fut pas longtemps dans l'incertitude du véritable projet des ennemis. Le 29 au matin il apprit que le gros des troupes, au nombre de quarante-deux bataillons et soixante et douze escadrons, avait passé la ligne entre Pfaffenhofen et Ingweiler, et qu'elles étaient campées près de Morschweiler. Il alla aussitôt reconnaître leur position, qui lui parut avantageuse: elle avait sa droite à Pfaffenhofen, sa gauche à Morschweiler, l'une et l'autre couvertes par des bois fort épais. Sur le front était le ruisseau qui tombait dans la Moder, à Schweighausen. Doutant de la possibilité de les attaquer dans ce poste, et déterminé à ne pas le faire sans savoir auparavant les intentions du roi, il ne songea dans ce moment qu'à prendre lui-même une position de défensive qui, en mettant l'armée dans une espèce de sûreté, pût couvrir en même temps et Haguenau et le Fort-Louis. Pour cet effet, il porta sa droite à l'ouvrage couronné de Haguenau, avança son centre sur un marais et un bois fort clair qui se trouvèrent sur son front, sa gauche à l'abbaye de Marienthal, d'où elle se repliait sur Bischweiler. Mais cette position, tout avantageuse qu'elle lui parut, ne diminua point ses embarras. Il en fit connaître

à la cour toute l'étendue, en demandant de nouveau des ordres sur la conduite qu'il aurait à tenir dans les différents cas où il pourrait se trouver.

Lettre de M. le maréchal de Villars à M. de Chamillart. Du camp de Bischweiler, 29 août 1705[1].

J'ai eu l'honneur de vous mander hier, monsieur, que le prince de Bade était entré dans les lignes. Il est campé à Morschweiler, dans un poste qui paraît bon. J'ai été le reconnaître ce matin. Je vous avoue que je me trouve dans une situation très-embarrassante, par avoir à couvrir deux places, dont on ne peut s'éloigner sans compter de les perdre : c'est le Fort-Louis et Haguenau. D'un autre côté, l'ennemi peut attaquer Saverne; j'y ai envoyé du monde et dans Phaltzbourg.

Permettez-moi, monsieur, de vous demander des ordres de sa majesté dans différents cas.

Si l'ennemi fait attaquer Saverne, dois-je donner un combat pour l'empêcher, et ne conviendrait-il pas de laisser Haguenau pour couvrir Saverne ?

Si les fourrages me manquent, et que l'ennemi puisse durer dans son camp plus longtemps que moi dans le mien, comme les apparences le veulent, sa majesté permet-elle que l'on se retire vers Strasbourg et à portée de couvrir Saverne ? Et dans ce cas, quelle garnison dois-je mettre dans le Fort-Louis? Haguenau ne vaut rien, et la plus commune opinion est de n'y laisser personne et l'abandonner. C'est un poste que les ennemis occuperont, à la vérité; mais il est si mauvais, que l'on peut craindre que la garnison ne soit prisonnière de guerre, quelque grosse qu'elle pût être. Le commandant croit y pouvoir tenir huit jours avec trois bataillons; on dit que, pour y tenir huit jours, il faut au moins dix bataillons.

Il est certain que l'on ne pouvait couvrir ces deux places et les lignes qu'avec des forces supérieures; et, outre les armées ordinaires de l'empire, les ennemis ont assurément vingt mille hommes

[1] Cette pièce se trouve en original dans les archives du dépôt de la guerre, vol. 1846, n° 170.

d'extraordinaire des troupes de Prusse et palatines, à la solde de Hollande.

Je vous conjure, monsieur, de vouloir bien que je sache les intentions de sa majesté, premièrement sur hasarder une bataille.

En second lieu, si, manque de fourrage, je suis obligé de m'éloigner de Haguenau, si je n'y laisserai personne.

Tout cela, monsieur, est pressé, car les ennemis grossissent. Les troupes de Prusse sont de l'autre côté du Rhin, et si elles joignent, l'ennemi sera assez supérieur pour m'embarrasser peut-être dans ma retraite vers Strasbourg.

La sagesse que le roi ordonne en Flandre me retient fort.

Je ne compte que la perte du Fort-Louis, car pour Haguenau, en vérité, monsieur, je ne sais pas comment on a voulu relever de la terre autour d'une très-grande ville ruinée que vingt bataillons ne peuvent pas défendre. D'ailleurs il n'y a point d'artillerie, ni armes, ni poudre.

Je prends beaucoup sur moi de n'aller pas aux ennemis. Il n'est pas assuré que l'on puisse les attaquer où ils sont, et je m'éloignerais de Haguenau et du Fort-Louis, sur quoi je dois désirer les ordres de sa majesté.

D'ailleurs je songe que, les affaires du roi allant bien partout, ses ennemis ne concevront pas de grandes espérances par ces petites conquêtes de place, en vérité très à charge à qui a l'honneur de commander une armée.

J'envoie des troupes derrière le canal de Molsheim, et j'ai l'honneur de vous dépêcher ce courrier, parce que je ne puis être trop promptement honoré des ordres de sa majesté.

Un officier qui a déserté de l'armée des ennemis nous assure qu'ils ont cinquante mille hommes en ces pays-ci; que véritablement le prince de Bade n'a présentement avec lui que vingt-six mille hommes, le reste à portée de le joindre.

Je crois devoir me donner l'honneur de vous répéter encore,

monsieur, qu'il est du bien du service qu'il vienne un gros corps de troupes de Flandre sur la Moselle.

P. S. J'ai écrit à M. Lepelletier pour le prier de faire ce qui dépendra de lui pour avancer les réparations de Hombourg, où l'on ne travaille point encore.

Les ennemis ne laissèrent point à M. le maréchal de Villars le temps de recevoir les ordres du roi. Ils se mirent en marche, pendant la nuit du 20 au 30, se dirigeant vers son camp. Il en fut averti à la pointe du jour, et leur tête paraissant déjà à cinq heures à la vue de ses gardes, il fit prendre les armes. Malgré le danger qu'il avait aperçu, les jours précédents, à se commettre à une action, et malgré sa confiance dans l'avantage de sa position, il jugea qu'il valait mieux aller chercher les ennemis que de les attendre, et qu'une marche audacieuse pourrait leur imposer. Le bon esprit et l'ardeur des troupes l'enhardirent; et, considérant que, par la nature du pays, ses ailes seraient toujours couvertes dans les mouvements qu'il aurait à faire, il marcha en bataille jusqu'à Schweighausen. On poussa la tête de la cavalerie des ennemis qui s'était avancée, et leur armée s'arrêta au delà du village d'Eckendorf.

M. le maréchal de Villars marcha lui-même avec les hussards, deux régiments de dragons et douze escadrons de l'aile droite, commandés par le comte d'Évreux et MM. de Lannion et de Chamillart, qui étaient de jour. Les hussards furent poussés par les ennemis; mais, soutenus par les dragons, ils firent, à leur tour, plier huit ou dix de leurs escadrons jusque sur leur colonne. On sut par plusieurs officiers prisonniers que le dessein du prince de Bade avait été d'attaquer l'armée du roi, mais que, l'ayant vue marcher à lui, il avait changé de résolution. M. le maréchal de Villars chercha, pendant le reste du jour, à profiter des circonstances et

à prendre une position assez avancée sur les ennemis, pour les mettre dans le cas de ne pouvoir sortir de la leur sans lui donner quelque avantage sur leur arrière-garde; mais il n'y avait point d'eau au delà de la Moder : la sécheresse avait tari tous les ruisseaux; c'est ce qui l'engagea à faire rentrer les troupes dans leur camp. Tous les rapports confirmèrent que celles qui étaient aux ordres du prince de Bade consistaient en cinquante mille hommes, mais que trente mille hommes seulement étaient à l'armée, le reste dans leur camp de Lauterbourg ou à la tête de leur pont, à la droite du Rhin, près de Mühlberg, où campaient les dix à douze mille hommes des troupes de Brandebourg, ou dans la ligne de Bühl, qui était gardée par dix-huit bataillons; mais que ces troupes étaient fort affaiblies, et que la maladie qui régnait parmi les chevaux en avait enlevé un grand nombre.

Le succès de la démarche que venait de faire M. le maréchal de Villars l'encouragea; et, quoiqu'il fût encore dans l'attente des ordres du roi sur les différents objets qu'il avait présentés à sa majesté, il résolut, si les ennemis venaient à marcher à Saverne, de les suivre et même de leur livrer un combat pour sauver ce poste important; mais ils parurent plus intimidés qu'occupés de mouvements offensifs. Les partis qu'on envoya continuellement à la guerre eurent partout l'avantage, et chaque jour on ramena des prisonniers et des chevaux. Le pont de Gambsheim leur causa de telles inquiétudes, que les troupes qui étaient dans la ligne de Bühl en sortirent et firent tous leurs efforts pour rompre ce pont à coups de canon; mais ils ne purent y réussir. M. le maréchal de Villars chercha, de son côté, à prendre quelque avantage sur les ennemis. Ayant appris qu'ils attendaient de Lauterbourg un grand convoi de pain, il détacha M. le chevalier du Rosel, avec deux mille cinq

cents hommes d'infanterie et deux mille cinq cents chevaux, pour l'attaquer entre Lauterbourg et Sultz, et pour faire en même temps un coup de main sur la tête de leur pont de Lauterbourg, auquel les partisans assurèrent qu'on pouvait arriver par un chemin entre la place et le Rhin; mais sa marche fut inutile; les nouvelles qu'on avait eues de celle du convoi étaient sans fondement, et la tête du pont était trop bien couverte pour que M. du Rosel pût oser entreprendre de l'attaquer.

M. le maréchal de Villars était encore dans l'attente des ordres du roi; mais, espérant que sa majesté l'autoriserait à prendre un parti de vigueur, il se prépara à marcher aux ennemis; il lui parut même d'autant plus important de ne pas différer de faire des démonstrations audacieuses, qu'il eut nouvelle de la marche d'un corps de troupes saxonnes qui traversait l'empire pour se rendre sur le Rhin, et que l'armée du prince de Bade allait être affaiblie par le départ des Prussiens, qu'on assurait avoir quitté le camp qu'ils occupaient à la tête du pont du Rhin, près de Mühlberg, pour descendre le Rhin. Ce ne fut que le 5 qu'il fut instruit des intentions du roi sur la conduite qu'il avait à tenir dans les circonstances critiques dans lesquelles il se trouvait.

Lettre du roi à M. le maréchal de Villars, Versailles, 1er septembre 1705[1].

Mon cousin, j'ai vu, par la lettre que vous avez écrite à Chamillart, par le courrier que vous lui avez dépêché le 28, que le prince de Bade était sur les lignes, entre Ingweiler et Pfaffenhofen, qu'il pouvait les passer et entrer en Alsace sans y trouver aucune opposition; que vous aviez jugé qu'il était du bien de mon service de rassembler toute mon armée et de conserver le Fort-Louis

[1] Cette pièce se trouve en minute dans les archives du dépôt de la guerre, vol. 1829, 1re partie, 2e section, n° 60.

et Haguenau, par préférence aux lignes; qu'il vous aurait été impossible de répondre du Fort-Louis, si vous vous étiez porté vers Ingweiler, parce que les ennemis auraient pu vous dérober une marche et investir cette place avant que vous eussiez été à portée de vous y opposer; que le seul moyen de les empêcher d'entrer en Alsace, s'ils en ont formé le dessein, c'est de leur donner bataille, ce que vous n'avez point voulu hasarder sans en avoir reçu des ordres précis, et avoir su de moi, auparavant, s'il convient à l'état de mes affaires que vous exposiez à l'événement d'un combat, qui peut toujours être douteux, ce que vous espérez conserver sans vous y commettre. Si le gain de la bataille pouvait finir la guerre, je ne balancerais pas à vous mander de la donner; si les ennemis étaient déterminés à vous combattre, et qu'ils cherchassent à vous attaquer même dans des postes avantageux, vous ne devez pas non plus la refuser; mais si vous pouvez, après qu'ils auront été quelques jours sur les lignes, les obliger à se retirer manque de subsistances, c'est le meilleur parti de tous. Je suppose qu'ils n'entreront point en Alsace en corps d'armée; car s'ils s'avançaient dans le pays, je ne doute point que vous n'employassiez toutes vos forces pour leur rendre la retraite difficile, et que vous ne les combattissiez, si vous croyiez qu'il y eût lieu de le faire avec espérance de quelque avantage; je m'explique assez pour que vous connaissiez quelles peuvent être à peu près les vues que j'ai; c'est à vous, qui voyez les choses de plus près, à vous déterminer; je vous donne un pouvoir absolu de faire tout ce que vous croirez du bien de mon service. Et la présente, etc.

P. S. Chamillart m'apporte la lettre qu'il vient de recevoir par votre second courrier, dépêché du 29; la réponse que j'ai faite à celle du 28 pourrait suffire pour vous mettre en état de prendre le parti que vous croirez le plus convenable au bien de mon service et à la gloire de mes armes; je ne puis vous ordonner d'abandonner le Fort-Louis et Haguenau, ni de donner bataille; il est à désirer que vous puissiez conserver l'une ou l'autre de ces

places, sans commettre mon armée au sort d'une journée qui, n'étant pas heureuse, pourrait me jeter dans de plus grands embarras que ceux dans lesquels vous êtes; tout ce que je puis vous dire, c'est de vous conduire avec sagesse et fermeté, et que ma confiance en vous est assez entière pour que vous preniez le parti que vous croirez le plus convenable, etc.

Quoique le roi ne prononçât point affirmativement sur la permission ou la défense de livrer un combat, M. le maréchal de Villars crut devoir profiter de la liberté que lui laissait sa majesté de juger lui-même de la nécessité de le risquer et de prévenir l'arrivée des Saxons, qui étaient encore à douze marches du Rhin. Dès le jour même auquel lui parvint la dépêche du roi, il publia que l'ordre de sa majesté était qu'il cherchât à combattre; et le lendemain, pour paraître vouloir exécuter cet ordre, il fit marcher l'armée une heure avant le jour pour se porter sur les ennemis. La marche se fit sur cinq colonnes, deux d'infanterie au centre, séparées par celle de l'artillerie, deux de cavalerie sur les ailes. Ces colonnes débouchèrent du bois, à la droite et à la gauche de la cense de Harthausen, et l'armée, après s'être mise en bataille dans la plaine, marcha jusqu'au delà des villages de Berstheim et de Keffendorf, la gauche s'étendant à hauteur de la droite des ennemis. En arrivant, on poussa leurs gardes et on leur enleva beaucoup de chevaux; cependant leur armée ne fit aucun mouvement; on vit seulement, pendant qu'on se mettait en bataille, arriver un trompette de M. le prince de Bade, chargé de demander un passe-port pour M. le duc de Wurtemberg qui était malade. M. le maréchal de Villars profita de cette circonstance pour faire voir l'armée au trompette, et pour faire dire par lui au prince de Bade qu'il avait ordre

de le combattre; qu'il espérait que, comme il l'avait annoncé, il ne s'y refuserait pas, surtout lorsque les différents renforts qu'il attendait seraient arrivés. Il ne se présenta point. Cependant M. le maréchal de Villars, suivi des officiers généraux, alla reconnaître son camp et fit sonder le ruisseau qui coulait au pied de la hauteur sur laquelle il était placé, et, comme on lui rapporta qu'il était vaseux et qu'il ne pouvait le passer sans ponts, ce qui obligerait à défiler en présence des ennemis et sous le feu de la hauteur qui dominait, il prit le parti de se replier à l'entrée de la nuit et de ramener l'armée au camp de Bischweiler, auquel il fit faire des retranchements entre Haguenau et Marienthal, afin de pouvoir étendre sa cavalerie vers Strasbourg, et envoyer de plus gros détachements sur la marche des convois des ennemis.

Les troupes parurent regretter de n'avoir point eu occasion de combattre. M. le maréchal de Villars, dans toutes ses lettres, fait l'éloge de leur ardeur et de leur confiance. Quant aux ennemis, on jugea que les motifs qui avaient engagé M. le prince de Bade à ne point se commettre à une action, étaient et l'avantage de son poste, et l'éloignement des troupes de Brandebourg, qui étaient, en effet, parties de Mühlberg pour aller à Mayence, et descendre ensuite le Rhin pour se rendre aux Pays-Bas[1]. On eut cependant avis que le prince de Bade travaillait fortement, de concert avec l'envoyé de Hollande, à les faire revenir à son armée, et M. le maréchal de Villars imagina que, s'il réussissait, il prendrait peut-être le parti de les faire marcher sur la Sarre et de les faire joindre, non-seulement par les trois à quatre mille Saxons qu'il attendait, mais

[1] On sut que ces troupes n'avaient quitté l'armée que parce que les Hollandais les avaient prises à leur solde, et que l'électeur de Brandebourg avait demandé qu'elles servissent à l'armée du duc de Marlborough, prétendant qu'elles n'avaient jamais éprouvé que des malheurs sous les ordres du prince de Bade.

aussi par les troupes palatines que les Hollandais avaient aussi prises à leur solde; c'est ce qui l'engagea à représenter à la cour la nécessité d'envoyer ordre à M. le maréchal de Villeroy de faire passer, dans cette partie, des secours pour soutenir Trèves et Hombourg, cette dernière place surtout méritant une attention particulière, parce qu'on n'avait pas encore commencé les réparations ni les nouveaux ouvrages qu'on avait projeté d'y faire.

Dès que M. le maréchal de Villars vit qu'il ne pourrait attirer le prince de Bade à un combat, et que ce serait trop risquer que de l'attaquer dans sa position, il ne s'occupa plus que des moyens de lui rendre ses subsistances difficiles. Ayant été averti le 6 que le convoi qu'il attendait de Lauterbourg était en marche, M. de Lannion partit du camp la nuit suivante avec deux mille hommes, tant infanterie que cavalerie; mais le convoi avait déjà fait du chemin: il le trouva parqué à Werth; et ayant su que les troupes qui l'escortaient étaient de même force que son détachement, il se replia sans avoir attaqué. Il marcha de nouveau, dans la nuit du 6 au 7, avec trois mille hommes d'infanterie et deux mille chevaux, mais il ne trouva plus le convoi à Werth; pendant qu'il était revenu au camp, il avait continué sa marche et était arrivé à l'armée. Cependant le retard que ces démonstrations lui avaient occasionné et les pluies continuelles causèrent un tel dommage au pain, qu'il ne fut pas possible d'en faire usage, et, de ce moment, il y eut dans le camp une disette qui engagea un grand nombre de soldats à déserter. Un autre objet, inquiétant pour le prince de Bade, était le pont qu'on avait fait jeter à Gambsheim : il l'obligeait à laisser un gros corps dans la ligne de Bühl, indépendamment de celui qui était sous Lauterbourg, pour la sûreté de sa communication d'un côté

du Rhin à l'autre, ce qui fit présumer qu'il aurait de la peine à se soutenir longtemps dans cette situation.

M. le maréchal de Villars fut bientôt détrompé de cette idée lorsque, le 11, il apprit que les troupes de Brandebourg étaient revenues de Mayence, qu'elles avaient pris leur route par Landau, et qu'elles avaient fait une telle diligence, qu'elles avaient passé la Lauter et étaient campées peu loin de Weissembourg, ayant avec elles quinze pièces de gros canon et beaucoup de munitions et de vivres qu'elles avaient tirés de Landau.

Ces nouvelles dispositions et l'arrivée prochaine des Saxons donnaient aux ennemis une supériorité que M. le maréchal de Villars estima de vingt mille hommes; et, dans cette idée, il se persuada que le prince de Bade, loin de songer à un mouvement rétrograde, se préparait à faire contre lui les plus grands efforts. Différents autres motifs l'engagèrent à penser ainsi, en considérant que le système des alliés devait être de chercher à accabler l'armée que le roi avait sur le Rhin, premièrement parce qu'ils n'ignoraient pas que sa position, trop étendue, donnait de grands avantages au prince de Bade; en second lieu, parce que le duc de Marlborough, dans l'état où étaient les affaires en Flandre, ne pouvait rien entreprendre de considérable, et que, de son côté, il ne devait pas craindre que M. le maréchal de Villeroy, tout supérieur qu'il était, se mît sur l'offensive. Ces mêmes motifs parurent aussi à M. le maréchal de Villars devoir déterminer le roi à ne pas laisser inutilement en Flandre un aussi grand nombre de troupes, et à en employer plutôt une partie à la sûreté de la Sarre et de la Moselle. Toutes ces considérations lui firent plus que jamais regretter de n'avoir pu, avant l'arrivée des renforts qu'allait recevoir le prince de Bade, l'attirer à un

combat, et il prévit que, lorsque ce général aurait rassemblé toutes ses forces, la prudence et les intentions du roi ne permettraient pas de se commettre avec lui, ce qui lui laisserait la liberté de s'avancer sur la Zorn et de couper à l'armée du roi la communication avec Strasbourg, ou de tomber sur Haguenau et le Fort-Louis, si on prenait le parti d'abandonner la Moder.

Dans cette situation critique, après avoir conféré avec les officiers généraux, pendant la journée du 12, sur la grande supériorité du prince de Bade, sur le dépérissement de la cavalerie de l'armée du roi, qui avait perdu environ trois mille chevaux, sur la facilité avec laquelle le prince de Bade pouvait, en une marche de nuit, se porter derrière Brumpt, établir un pont sur le Rhin et se faire joindre par les troupes qui étaient dans la ligne de Bühl, et alors séparer de Strasbourg l'armée du roi, il fut résolu de se rapprocher de cette place. Presque tous les officiers généraux furent d'avis d'abandonner Haguenau; M. le maréchal de Villars se laissa même entraîner par leurs instances, quoique le corps de cette espèce de place et ses dehors fussent en état de défense; mais M. de Péry, maréchal de camp, qui y commandait, répondit qu'il n'y serait point fait prisonnier. M. du Portal, ingénieur, se joignit à lui, et ils parvinrent à persuader M. le maréchal de Villars, qui se détermina à y laisser mille hommes détachés, indépendamment des trois bataillons qui y étaient en garnison. Quant au Fort-Louis, on résolut d'y laisser, sous les ordres de M. de Vaisse, six bataillons, dont un de campagne et six cents hommes détachés, et trois cents dans Drusenheim, sous le commandement de M. de Conche.

Le 13 M. le maréchal de Villars ayant été informé que les troupes de Brandebourg, auxquelles étaient joints quel-

ques Hessois, étaient en marche pour se rendre des environs de Weissembourg, par Werth, à l'armée des ennemis, et que les Saxons étaient à la veille d'arriver dans la ligne de Bühl, où était rassemblé un nombre prodigieux de chariots et de chevaux, avec un équipage de pontons chargés sur leurs haquets, les dispositions furent faites pour décamper le lendemain.

L'armée se mit en marche, à la pointe du jour, sur trois colonnes, dont deux composées d'infanterie et de cavalerie, la troisième des équipages et de l'artillerie; elle passa la Zorn entre Brumpt et Weyersheim, et alla camper la droite et le quartier général à Hönheim, près de Strasbourg; la gauche à Mundolsheim, le ruisseau sur le front du camp. On fit remonter jusque près de Wantzenau le pont de Gambsheim, dans la vue d'y faire passer l'infanterie de l'autre côté du Rhin, tandis que la cavalerie le passerait à Kehl pour marcher aux lignes de Bühl; mais ayant appris que les troupes de Brandebourg et quelques troupes de Hesse avaient joint le prince de Bade le 14, et considérant alors la grande supériorité que ce prince avait sur lui, surtout dans l'état où était la cavalerie de l'armée du roi, très-affaiblie par les pertes que la maladie lui avait occasionnées; d'ailleurs, arrêté par la difficulté de porter des fourrages pour trois jours, et par la crainte de ne pouvoir faire suivre l'artillerie par des chemins qu'une pluie, qui survint, rendit presque impraticables, il abandonna ce projet, et, regardant sa position comme soutenable contre un ennemi supérieur, il ne s'occupa plus qu'à se mettre en état d'y recevoir les ennemis s'ils venaient l'attaquer, ou de profiter de quelque occasion favorable pour marcher lui-même à eux; en attendant, il ordonna d'envoyer de tous côtés des partis pour éclairer leurs mouvements et inquiéter leurs communications.

Ils décampèrent le 16 de Morschweiler et allèrent mettre leur droite à Brumpt, leur gauche vers Weyersheim, ayant la rivière devant leur camp. Par son étendue, qui était d'environ une lieue et demie, M. le maréchal de Villars jugea mieux que jamais qu'ils lui étaient fort supérieurs en nombre, et que, quoique jusqu'alors le prince de Bade se fût refusé au combat, son projet était de l'attaquer, ou bien de faire sur ses derrières les siéges de Haguenau et de Drusenheim. Ce fut, en effet, le parti qu'il prit.

Le 17 il détacha neuf bataillons et neuf escadrons sous les ordres du comte de Frise, qui alla investir Drusenheim et jeta un pont sur le Rhin, au-dessus de ce poste, pour communiquer avec la ligne de Bühl et tirer des subsistances de la rive droite du Rhin. Le lendemain au soir il ouvrit la tranchée et fit attaquer un petit ouvrage qui couvrait la digue, mais ses troupes furent repoussées. Dès que M. le maréchal de Villars en fut informé, il fit travailler à jeter les eaux de la rivière d'Ill dans les prairies qui s'étendaient depuis son camp jusqu'à Offendorf, afin de priver les ennemis de leur communication avec le pont qu'ils avaient jeté au-dessus de Drusenheim et ensuite attaquer la tête de ce pont; mais c'était une opération peu importante relativement à la situation générale des affaires, et il ne restait à M. le maréchal de Villars que de petits moyens pour retarder les progrès des ennemis; leur grande supériorité et le dépérissement de la cavalerie, qui augmentait chaque jour par les pertes qu'occasionnait la maladie parmi les chevaux, le mettait dans l'impossibilité de chercher l'occasion de combattre, et leur laissait la liberté de tout entreprendre; il espéra cependant qu'après la prise de Drusenheim ils s'en tiendraient au siége de Haguenau, et que la disette des fourrages, la maladie qui continuait à faire des

ravages dans leur armée, ne leur permettraient pas d'entreprendre celui du Fort-Louis, où il y avait une garnison de six bataillons et de six cents hommes détachés, et qui était approvisionné de tout ce qui pouvait le mettre en état de soutenir un long siége. Il se borna donc à tenir en campagne un grand nombre de partis, pour les inquiéter et les resserrer dans leurs subsistances; la plupart de ces partis eurent tout le succès qu'on pouvait désirer. M. de Vivans de Saint-Cristau, qui était à Saverne avec six cents chevaux, ayant appris qu'un petit corps de cavalerie des ennemis était campé à Hochfeld pour couvrir leurs fourrageurs et leurs postes de la Zorn, y marcha le 21, le surprit, mit le feu au camp et ramena un nombre de prisonniers. M. de Péry, qui commandait à Haguenau, fit brûler, par un détachement de sa garnison, les trois moulins de Pfaffenhofen, où les ennemis avaient environ deux mille sacs de grain; un autre de ses partis en défit un des leurs et prit cinquante chevaux. On apprit en même temps que M. de Péry avait formé une inondation qui couvrait les deux tiers de son enceinte et achevait deux ouvrages qui défendaient ses portes; mais, malgré le bon état dans lequel on était parvenu à mettre cette espèce de place, elle n'était pas susceptible d'une longue défense contre des forces aussi considérables que celles que pouvaient employer les ennemis pour la réduire, et M. le maréchal de Villars, craignant que le prince de Bade, après s'en être rendu maître, ne se déterminât à le combattre, ou ne cherchât à pénétrer par la Petite-Pierre dans la Lorraine, fit à la cour de nouvelles représentations sur la nécessité de tirer de Flandre un corps considérable, pour le faire avancer sur la Moselle, même sur la haute Sarre, à portée de soutenir Phaltzbourg et Saverne, ou de le joindre en Alsace, si les entreprises du

prince de Bade venaient à lui rendre ce secours nécessaire.

La cour ne pensa pas comme lui sur cet objet; et, loin d'être persuadée de la grande supériorité des ennemis, elle parut, non-seulement rassurée sur ce qui regardait le côté de la Sarre, mais elle fit aussi à M. le maréchal de Villars des reproches sur l'abandon qu'il avait fait de la haute Moder. Les idées de la cour sont développées dans la lettre de M. de Chamillart, qu'on va rapporter, et l'on a jugé devoir y joindre la réponse de M. le maréchal de Villars qui, blessé de se voir soupçonné de faiblesse ou de timidité, chercha à justifier ses démarches par le détail des motifs qui l'avaient déterminé à prendre le parti de ne pas se compromettre depuis que les ennemis avaient reçu toutes leurs forces.

Lettre de M. de Chamillart à M. le maréchal de Villars. Marly, 19 septembre 1705[1]

J'ai reçu, monsieur, les deux lettres que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire les 13 et 15 de ce mois, l'une de Bischweiler, et l'autre du camp de Hönheim; il paraît, par l'une et par l'autre, que vous ne doutez point de la grande supériorité du prince de Bade, et je vois, par la dernière, que vous avez pris le parti de vous rapprocher de Strasbourg dans la crainte que l'armée ennemie ne se fût avancée derrière Brumpt en s'appuyant sur le Rhin, et qu'elle ne vous eût barré le chemin de Strasbourg. Ce n'est point à moi à vous donner de conseils, ainsi vous me dispenserez de raisonner sur le mouvement que vous venez de faire; je souhaite que M. Péry soit récompensé de la résolution qu'il a prise, et que sa fermeté ne tourne pas contre lui; peut-être que si le prince de Bade avait trouvé des troupes sur les lignes, pour lui en disputer le passage lorsqu'il l'a entrepris, il n'aurait pas osé le tenter; il est certain qu'il s'est avancé à Pfaffenhofen avec beaucoup moins de troupes que vous n'en aviez, puisque le détachement qui vient de le joindre, qui est de dix à

[1] Cette pièce se trouve en minute dans les archives du dépôt de la guerre, vol. 1829, 2e partie, 1re section, n° 88.

douze mille hommes, en était séparé, et qu'il était encore obligé de garder les lignes de Stollhofen. Je ne saurais croire qu'il ait d'autres troupes que celles que nous avons comptées, dès le commencement de la campagne, qui pouvaient se joindre à lui; j'ai tant répété de fois l'état général qui m'a été envoyé cet hiver, et dans lequel je me confirme tous les jours de plus en plus, que je ne crois pas que M. le prince de Bade puisse avoir soixante bataillons, toutes ses troupes réunies, et au plus quatre-vingt-dix ou cent escadrons. Si la maladie était parmi les chevaux de son armée, comme elle est dans la vôtre, vous pourriez être à peu près but à but à cet égard. Je tiens ses bataillons beaucoup plus forts que les vôtres. Je comprends votre juste douleur de la situation dans laquelle vous vous trouvez; celle de Flandre est devenue meilleure par la grande mortalité des chevaux dans l'armée des ennemis, que l'on assure monter à onze mille, et par le nombre d'hommes qu'ils ont aussi perdu, que l'on dit être de quinze mille.

Il n'y a rien du côté de la Moselle ni de la Sarre qui puisse donner présentement de l'inquiétude; il pourrait bien arriver, lorsque le prince de Bade séparera son armée, qu'il enverra les troupes qui sont à la solde de la Hollande du côté de Trèves; il y a encore du temps avant qu'il prenne cette résolution.

Lettre de M. le maréchal de Villars à M. de Chamillart. Du camp de Hönheim, 25 septembre 1705[1].

C'est avec une véritable douleur, monsieur, que je vois, dans la lettre que vous me faites l'honneur de m'écrire du 19, qu'il n'y a aucun ordre donné pour faire marcher une armée sur la Moselle et la Sarre, et qui remonte cette rivière jusqu'à hauteur de Sarrebourg, que vous ne me faites pas l'honneur de me croire sur les forces des ennemis, et que vous regardez comme une faute de n'avoir pas marché à Pfaffenhofen pour défendre les lignes. Par l'événement, j'ai tort; mais, à considérer les choses telles qu'elles nous paraissaient, j'avais tenu la conduite la plus convenable au bien du service. Ceux qui

[1] Cette pièce se trouve en original dans les archives du dépôt de la guerre, vol. 1846, n° 321.

la blâment présentement devaient montrer leur zèle en me donnant de bons conseils; car il y a peu d'officiers généraux avec qui je n'aie agité cette matière; et il n'y en a pas un seul, tel qu'il puisse être, qui ose dire m'avoir conseillé de marcher à Pfaffenhofen en m'éloignant du Fort-Louis, que nous regardions pour lors comme le plus important à conserver.

J'aurai l'honneur de vous dire, monsieur, que je fus averti par M. de Silly, à deux heures après minuit, le jour que les ennemis s'établirent sur les lignes, qu'ils y marchaient. Deux heures après, le même M. de Silly me manda qu'ils n'y marchaient point, que ce n'était qu'une tête, et qu'il renvoyait au château de Mulhausen le même officier qui avait quitté ledit château, lui donnant la première nouvelle. Je mandai à M. de Silly que, puisque cet officier lui avait donné un faux avis, il ne fallait pas le renvoyer, mais un autre. Je fus donc jusqu'à onze heures du matin persuadé que les ennemis n'avaient fait marcher qu'une tête vers nos lignes pour m'ébranler, et j'appris en même temps que toute leur armée marchait en bataille à Pfaffenhofen; alors il n'était plus temps de s'y opposer.

Mais, comme j'ai déjà eu l'honneur de vous le mander, si M. de Bade n'avait pas reçu des renforts considérables, c'était un médiocre avantage pour lui que cette entrée dans nos lignes, dont il ne se serait pas éloigné, et je me serais tenu entre Haguenau et Bischweiler si la supériorité en nombre ne m'avait fait craindre, avec raison, que, marchant à Brumpt, il ne mît l'armée du roi dans une périlleuse situation, ce qui serait arrivé le lendemain si je ne l'avais prévenu.

Quant aux forces des ennemis, permettez-moi, monsieur, d'avoir l'honneur de vous dire qu'en arrivant en Alsace je vous ai représenté qu'elles se trouveraient plus considérables qu'on ne vous l'avait mandé. Nous n'avons presque jamais vu les armées de l'empire se former que vers le 20 d'août.

Vous trouverez ci-joint un mémoire du sieur Klinglin, lequel leur ôte ce qu'il peut. Je l'ai apostillé pour vous faire voir combien il

se trompe; et ceux qui vous écrivent qu'elles sont si faibles les trouvent bien grosses dès qu'il y a la moindre apparence d'action.

Je compte donc, monsieur, et ne crois pas me tromper, que les ennemis ont au moins quinze mille hommes plus que moi.

M. le comte du Bourg vous envoie les états de la cavalerie. Je charge M. de Tressemanes de vous envoyer pareillement ceux de l'infanterie. Je ne crois pas que ces messieurs trouvent réellement plus de huit à neuf mille chevaux et dix-huit mille hommes de pied tout au plus.

Drusenheim s'est rendu hier; je ne sais si c'est prisonnier de guerre; il a tenu huit jours. Selon les apparences, les ennemis vont attaquer Haguenau, qui tiendra, je crois, plus que nous ne l'avions espéré d'abord, par le temps qu'a eu M. de Péry d'accommoder quelques ouvrages; et peut-être que les ennemis se contenteront de bloquer le Fort-Louis, et marcheront, après cela, à Saverne ou à la Petite-Pierre. Si je veux troubler ce dessein, je dois me mettre au hasard de leur donner une bataille, dans de grandes plaines, avec douze à quinze mille hommes moins qu'eux.

Pour cela, monsieur, et pour exposer la plus importante frontière du royaume, je crois devoir attendre un ordre de sa majesté; Haguenau me donnera le temps de le recevoir. Comptez que je suis outré de douleur d'une pareille situation.

Les ennemis n'ont pris la résolution de réunir leurs forces, pour attaquer l'Alsace, que sur nos derniers détachements pour la Flandre et l'Italie. Il n'est pas vraisemblable que ce soit avec cinq ou six mille hommes de plus que M. le prince de Bade et les Hollandais aient formé ce dessein. Il leur est très-aisé de savoir, à un homme près, nos forces; nous ne pouvons pas si facilement démêler les leurs, mais cependant, par les prisonniers et les déserteurs, on rectifie les avis.

Pour moi, monsieur, quand je vois que l'on dit l'armée des ennemis, en Flandre, diminuée de onze mille chevaux et quinze mille

hommes, et que celle du roi, en ces pays-ci, est affaiblie de plus de cinq mille chevaux, je crois qu'il est aussi aisé à M. le maréchal de Villeroy de nous envoyer de puissants secours que la nécessité en paraît urgente.

Je ne vous ai rien représenté sur tout ce que l'on a ordonné que l'on envoyât en Flandre. Je ne balance pas à faire partir dans le moment le bataillon des canonniers, qui est le plus nombreux que nous ayons, quoique M. le marquis de la Frezelière m'ait très-vivement représenté qu'il ne pouvait pas répondre de faire servir son artillerie dans une action, privé de ce secours-là. J'en garde seulement quarante hommes.

Si je vous avais représenté, sur le dernier détachement envoyé en Flandre, que M. le maréchal de Villeroy n'en avait pas grand besoin, les ennemis n'auraient jamais songé à un dessein qui ne leur réussit que trop bien. Il ira encore plus loin si sa majesté ne fait très-promptement marcher une armée vers la Sarre. C'est ce qui m'oblige, monsieur, à vous dépêcher ce courrier, et pour savoir si, avant l'arrivée de ce secours, je dois pour soutenir Saverne hasarder une bataille, plus faible que l'ennemi de douze à quinze mille hommes.

On me mande de Trèves, du 19, et le bruit en est répandu dans l'armée impériale, qu'il leur vient quinze mille hommes de l'armée de milord Marlborough. Si cela était, il faudrait que M. le maréchal de Villeroy en envoyât vingt-cinq mille.

J'ai été visiter tous les postes à Saverne; il n'y en a aucun que celui de Dettwiller, où je ne puis me placer que l'ennemi ne m'ôte le commerce de Strasbourg, où sont nos vivres, n'y en ayant pas assez à Phaltzbourg pour l'armée.

Enfin, monsieur, sur les forces des ennemis, croyez-en ceux qui jugent le plus sainement, qui voient leur camp et examinent tous les rapports des prisonniers et déserteurs, avec tous les autres avis et toutes les apparences.

Je suis assurément plus fâché que personne du monde de combattre votre opinion et de vous mander des choses pénibles, et

que vous n'ayez pas ajouté foi à la lettre que j'avais l'honneur de vous écrire le 29 août.

Je n'ai qu'une consolation à espérer, c'est que M. le duc de Savoie, voyant que l'empereur et les Hollandais aiment mieux attaquer l'Alsace et la Sarre que le secourir, s'accommodera. Donnez-moi, monsieur, quelques espérances sur cela et sur voir avorter les desseins de M. l'archiduc devant Barcelone. Moyennant ces deux nouvelles ou l'une des deux, je bénirai Dieu des tribulations que j'ai depuis un mois, et que je prévois depuis que j'ai vu M. de Bade retenir les troupes de Brandebourg; car j'aurai l'honneur de vous le dire encore, avec cette supériorité, plus grande que vous ne l'avez voulu croire, il m'aurait tourné au-dessus d'Ingweiler, quand même je me serais attaché à défendre les lignes.

Je crois devoir me donner l'honneur de vous dire encore, monsieur, que vous trouverez que véritablement dans quelques régiments des cercles et de la cavalerie de l'empereur il y a de la maladie; mais dans toutes les troupes palatines et de Brandebourg il n'y en a aucune; et même, quand nous voulons approfondir, nous ne trouvons pas qu'elle fasse dans les ennemis un désordre approchant de celui que nous voyons chez nous. Il en guérit quelques-uns, et par le juif et par l'homme que vous avez envoyé; mais l'on croit que ceux qu'ils guérissent n'avaient pas la véritable maladie.

Vous croyez bien, monsieur, que si les ennemis faisaient un détachement de leur armée pour l'Italie, comme il en a couru quelques bruits, jusqu'à présent sans nul fondement, j'aurais l'honneur de vous en avertir par un courrier, puisque vous seriez moins pressé d'envoyer ici les secours que j'estime présentement très-nécessaires.

J'avais toujours appréhendé que l'inondation que voulait former le sieur de Regemorte n'arrivât après la prise de Drusenheim. Elle n'est pas encore prête, et les ennemis ayant baissé leur pont audessous de Drusenheim, elle nous sera presque inutile; en tout cas, il n'en a pas coûté un sou au roi.

J'apprends, monsieur, dans ce moment, par une voie très-sûre, que M. de Thungen va faire le siége de Haguenau avec les troupes de Prusse, pendant que M. le prince de Bade le couvrira avec l'armée d'observation bien postée sur la Zorn; qu'ensuite ils veulent attaquer Saverne, la Petite-Pierre et marcher à la Sarre. Vous verrez, monsieur, par les états de M. le comte du Bourg, que je ne puis compter que sur huit mille chevaux. Assurément les ennemis en ont plus de quatorze mille. En vérité, monsieur, ceux qui vous mandent que nous sommes aussi forts qu'eux méritent d'être sévèrement punis.

J'ai l'honneur de vous répéter que si vous voulez défendre la Sarre et reprendre les postes que je ne puis garantir présentement qu'en hasardant une bataille avec douze ou quinze mille hommes de moins que les ennemis, et, pour cela, je crois ne le devoir que par un ordre de sa majesté; si vous voulez, dis-je, monsieur, reprendre la supériorité sur ces frontières, il faut qu'il marche vingt mille hommes de Flandre.

Je ne vous en importunerai pas davantage et je suis assurément bien affligé d'être obligé de le faire, mais je ne mériterais pas l'honneur de la confiance de sa majesté et celui de votre amitié si je ne prenais la liberté de vous parler ainsi.

La lettre de M. le maréchal de Villars ne fit pas plus d'effet que ses précédentes. Elle ne persuada point la cour de la nécessité de garnir la Moselle et la Sarre, premièrement parce qu'on ne pouvait le faire qu'aux dépens de la Flandre et que le roi craignit que, si l'on en retirait un corps de vingt à vingt-cinq mille hommes tel que M. le maréchal de Villars le demandait, les affaires dans cette partie ne fussent dans un plus grand danger que ne l'étaient celles d'Alsace, parce que les places qui auraient dû en faire la sûreté n'étaient pas d'espèce à remplir cet objet, à moins qu'elles ne fussent soutenues par

des forces à peu près égales à celles des ennemis. En second lieu, la cour jugea que le prince de Bade, loin de songer à pénétrer par la haute Sarre, ne devait porter son attention qu'à profiter de l'occasion qui se présentait de faire le siége du Fort-Louis qu'il avait en vue depuis si longtemps, et que si en effet il attaquait cette place, on pouvait espérer qu'elle tiendrait assez de temps pour donner celui de faire avancer de Flandre des troupes sur la Moselle et la Sarre. C'est ce que M. de Chamillart expliqua dans sa dépêche du 29 à M. le maréchal de Villars, en lui faisant connaître que les malheurs qui pourraient arriver en Flandre seraient beaucoup plus funestes au bien des affaires générales que les progrès que les ennemis pourraient faire en Alsace; que d'un autre côté, les alliés ayant repris en Espagne une supériorité qui faisait tout craindre pour Barcelone, et la guerre d'Italie, quoique heureuse, consommant un grand nombre de troupes, le roi se trouvait dans l'impossibilité de porter à la frontière du Rhin les secours dont elle pouvait avoir besoin, mais que les subsistances y étant fort difficiles pour les ennemis, on pouvait par le moyen des partis augmenter encore ces difficultés, retarder leurs opérations et leur causer beaucoup de dommages.

C'était, comme on l'a vu précédemment, le parti qu'avait pris M. le maréchal de Villars, et en effet on enleva aux ennemis un grand nombre de chevaux, et leur cavalerie fut réduite à ne subsister que de quelques fourrages et des avoines qu'ils avaient rassemblés derrière la ligne de Bühl et de Stollhofen.

Cependant la disette de subsistances ne dérangea point leurs projets; et, Drusenheim s'étant rendu le 24, le général Thungen fut détaché, le 26, avec vingt bataillons et autant d'escadrons pour faire le siége de Haguenau. Le 27 la place fut investie des deux côtés de la rivière, et dans la nuit du 29 au 30,

à la faveur des rideaux qui en étaient voisins, la tranchée fut ouverte à cent toises des palissades et à deux attaques, l'une devant la branche gauche de l'ouvrage couronné, l'autre devant la demi-lune de Weissembourg. M. de Péry s'en aperçut assez tôt pour faire un grand feu sur les travailleurs, qui perdirent beaucoup.

Quelque confiance qu'eût M. le maréchal de Villars dans la défense que cet officier lui avait promis de faire, il ne se flatta point qu'elle durât assez longtemps pour empêcher les ennemis de faire quelque nouvelle entreprise. Toutes les nouvelles annoncèrent même qu'ils se contenteraient après la prise de Haguenau de bloquer le Fort-Louis, et qu'ils attaquéraient la Petite-Pierre, Saverne, Hombourg et les postes de la Sarre, pour pouvoir couvrir les quartiers qu'ils se proposaient de prendre dans le Palatinat, le duché de Deux-Ponts et le Hundsrück; que l'envoyé de Hollande près le prince de Bade le sollicitait vivement d'envoyer un détachement vers la Moselle, où devait en venir un de l'armée des Pays-Bas, et que, pour mettre leurs quartiers en sûreté du côté de l'Alsace, ils feraient sur la rive gauche de la Moder, des lignes depuis la montagne jusqu'à Drusenheim.

Ces avis confirmèrent M. le maréchal de Villars dans l'idée où il était sur l'importance de ne point laisser la Sarre ni la Moselle à la disposition des ennemis; et la nécessité d'y faire avancer des troupes de l'armée de Flandre lui parut plus évidente que jamais, lorsqu'il apprit qu'il était arrivé au camp du prince de Bade de nouveaux renforts, consistant en un régiment de dragons des troupes de Wurtemberg et deux régiments de la garnison de Fribourg, qui avaient été remplacés par deux mille cinq cents hommes du contingent de Bavière et que les Saxons qui depuis quelques jours avaient joint

l'armée étaient au nombre de quatre mille cinq cents hommes. Enfin, tout lui faisant juger que les forces du prince de Bade excédaient cinquante mille hommes, dont trente-cinq mille étaient à l'armée, dix à douze mille au siége de Haguenau et sept à huit mille dans la ligne de Bühl, tandis que l'armée du roi était à peine de vingt-six mille hommes, et hors d'état de s'opposer à ce que les ennemis voudraient entreprendre, il insista de nouveau sur les dangers auxquels était exposée la frontière de la Sarre et de la Moselle, à laquelle il ne pouvait donner aucun secours, et demanda au roi d'y faire passer sans perdre de temps douze ou quinze mille hommes de l'armée de Flandre, pour commencer à mettre les postes en sûreté et faire entrevoir aux ennemis des difficultés pour s'en emparer.

En attendant il envoya à Saverne et à la Petite-Pierre, qui étaient les postes les plus exposés, un régiment de dragons espagnols qui était presque entièrement à pied, la maladie ne lui ayant laissé que quarante chevaux. M. de Chamarande, qui avait été envoyé à Phaltzbourg, fut chargé de veiller à la sûreté de cette partie. Dans le même temps M. de Streiff fut détaché avec quinze cents chevaux et deux cents hussards, pour aller dans les montagnes Noires et pousser au delà des montagnes la contribution le plus loin qu'il serait possible; mais il trouva les passages si bien gardés, qu'il ne put pénétrer : son expédition se borna à l'avantage qu'il eut sur un corps de sept à huit mille hommes qui se présenta sur sa retraite du côté de Waldkirch; il le força, lui fit des prisonniers, et revint au camp sans avoir perdu aucun des siens.

Le général Thungen travaillait à réduire Haguenau, et la vivacité avec laquelle on sut par les déserteurs qu'il poussait

ses attaques, fit craindre que la garnison ne fût bientôt forcée de se rendre prisonnière de guerre; mais M. de Péry tint la parole qu'il avait donnée de la sauver.

Dès le commencement du siége, il fit un si grand feu de canon et de mousqueterie, que les assiégés furent contraints de cheminer à la sape; néanmoins le 1er du mois d'octobre ils commencèrent à battre en brèche avec vingt pièces de canon; et le 5 le corps de la place se trouva ouvert en trois endroits, sans qu'il fût possible de réparer les brèches. M. de Péry demanda alors à capituler; mais M. le prince de Bade n'ayant voulu le recevoir que prisonnier de guerre, il lui fit dire qu'il se défendrait jusqu'à la dernière extrémité. En même temps il communiqua aux principaux officiers de la garnison le projet qu'il avait formé d'évacuer la place sous le prétexte de faire une sortie sur les tranchées des assiégeants. En effet, le 5 au soir, vers neuf heures, il sortit par la porte de Saverne, avec toute sa garnison, excepté quatre cents hommes qu'il laissa dans les chemins couverts, sous les ordres de M. de Harlin, pour faire un grand feu, et par là imposer aux assiégeants et favoriser sa manœuvre. Il trouva sur son chemin deux gardes de cavalerie chacune de soixante maîtres; il les surprit, en enleva une partie, et continua sa marche sans obstacle, par le plus droit chemin, sur Saverne, où il arriva le 6 à la pointe du jour. M. de Harlin l'y rejoignit, n'ayant laissé dans Haguenau que cent malades ou blessés. Les ennemis ne s'aperçurent qu'à une heure après minuit de l'abandon de la place, et, ne pouvant imaginer que M. de Péry eût pris avec de l'infanterie le chemin de la plaine, ils détachèrent deux mille chevaux, qui le cherchèrent inutilement dans les bois et le pays couvert. Le 8 M. de Péry mena sa garnison à Strasbourg, et sur le compte que M. le maréchal de Villars rendit au roi de ce qu'il

venait de faire, sa majesté l'éleva au grade de lieutenant général; M. de Harlin fut fait brigadier.

Après s'être rendus maîtres de Haguenau, les ennemis ne firent aucun mouvement ni aucune disposition qui indiquassent leurs projets ultérieurs; on eut seulement avis qu'au lieu d'attaquer Saverne, le prince de Bade, sur les instances de l'électeur Palatin, avait résolu de détacher le comte de Nassau-Weilbourg, pour reprendre Trèves et Hombourg, et que du côté du Rhin il se contenterait de resserrer le Fort-Louis en tenant son armée sur la Moder.

Ce projet, qui annonçait une séparation des forces des ennemis, fit renaître dans l'esprit de M. le maréchal de Villars l'espérance de trouver une occasion favorable de combattre le prince de Bade, si, affaibli du corps qu'il détacherait sous les ordres du comte de Weilbourg et des troupes que l'empereur lui avait donné ordre de faire passer en Italie, il ne restait sur la Moder qu'avec trente-cinq ou quarante mille hommes; il fit même dès ce moment choisir, tant parmi les chevaux des vivres que dans ses équipages et dans ceux des officiers généraux et des troupes, mille chevaux pour remonter une portion de la cavalerie, et être par là en état de profiter des circonstances pour marcher aux ennemis, ou du moins pour pouvoir s'établir sur la Zorn et tenir cette rivière depuis Wantzenau jusqu'à Saverne.

Mais bientôt il apprit que l'empereur avait permis au prince de Bade de ne point envoyer des troupes en Italie, et de garder toutes celles qui étaient à ses ordres pour s'étendre en force sur la frontière d'Alsace et sur celle des Évêchés. Ces nouvelles lui firent prendre de nouvelles précautions pour la sûreté de Saverne et de la Petite-Pierre, et il augmenta de cent hommes la garnison de Hombourg, dont il ordonna

d'achever les réparations avec toute la diligence possible.

Ce fut à cette occasion que, craignant plus que jamais pour la frontière de la Sarre et de la Moselle, et considérant que tout était sans défense depuis Saverne jusqu'à la Flandre, il crut devoir représenter de nouveau au roi le danger d'une pareille situation et l'impossibilité où il était, attendu la supériorité des ennemis, d'y apporter du remède sans le secours des troupes de Flandre; mais sa majesté parut ne pas regarder les avantages que les ennemis avaient remportés en Alsace comme assez considérables pour faire perdre l'espérance de garantir le reste de cette province et de soutenir la communication avec la Lorraine; et, croyant savoir avec certitude que le prince de Bade avait ordre d'envoyer en Italie un corps de huit ou dix mille hommes, elle jugea n'avoir point d'entreprise importante à craindre de sa part, mais devoir plutôt redouter celles du duc de Marlborough en Flandre, si elle en retirait des troupes pour les employer sur la frontière de la Moselle et de la Sarre; cependant elle laissa espérer à M. le maréchal de Villars des secours pour cette partie, proportionnés aux troupes que le duc de Marlborough pourrait y faire passer.

Instruit aussi positivement des intentions du roi, M. le maréchal de Villars ne s'occupa plus que des moyens d'empêcher les ennemis de pénétrer plus avant en Alsace. L'inaction dans laquelle ils étaient restés depuis dix jours qu'ils étaient maîtres de Haguenau, les ravages que la maladie occasionnait dans leur cavalerie, la désertion qui continuait dans leurs troupes, lui firent espérer qu'ils préféreraient leur donner du repos plutôt que de faire des entreprises dans une saison avancée, surtout ne pouvant ignorer que le Fort-Louis, Saverne et la Petite-Pierre étaient en état de défense. Ce qui le confirma dans cette idée fut l'avis qu'il eut du désir qu'avaient les troupes

de Brandebourg de repasser le Rhin, et de l'arrivée des députés des cercles, qui s'étaient rendus le 15 près du prince de Bade, pour régler les quartiers d'hiver. Il sut même qu'on était déjà convenu de laisser derrière la Moder un gros corps d'infanterie sous les ordres du général Thungen et du comte de Frise, et que la seule opération que le prince de Bade eût encore en vue était le siége de Hombourg. M. le maréchal de Villars regardant ce poste comme étant de la dernière importance pour empêcher l'établissement des quartiers des ennemis dans le duché de Deux-Ponts et pour protéger la Sarre, y fit entrer un nouveau renfort; en sorte que la garnison fut composée de sept cents hommes, ce qui lui parut suffisant pour une longue défense et pour donner le temps de porter à son secours des troupes de Flandre.

De tous côtés on continua d'envoyer des partis à la guerre, et chaque jour on leur vit ramener des chevaux et des prisonniers. M. le comte d'Autel fit le même usage de la garnison de Luxembourg. Le sieur de Châteaufort sortit de cette place avec cent quatre-vingts hommes de sa compagnie franche, alla passer le Rhin près de Bonn, força plusieurs redoutes qui avaient été construites le long de ce fleuve pour couvrir le pays de Berg et le mettre à l'abri de la contribution, dispersa les troupes palatines qui les gardaient, et, après avoir recueilli des sommes assez considérables, il se replia en bon ordre et sans autre perte que six de ses gens tués et quatre blessés, quoique poursuivi par des détachements des garnisons de Bonn, de Dusseldorf et de Coblentz. On apprit par lui que les ordres étaient arrivés dans le pays à la droite du Rhin pour préparer les quartiers que les troupes de l'armée du prince de Bade devaient aller incessamment occuper.

Cependant le 19 M. le maréchal de Villars eut des nou-

velles qui lui firent croire que ce général méditait encore quelque entreprise : on lui rapporta qu'il avait rassemblé toutes ses troupes à Weyersheim, qu'il y faisait venir l'artillerie qui avait servi au siége de Haguenau, et que les bruits qui s'étaient répandus du départ de différents régiments pour l'Italie étaient sans fondement. De telles dispositions lui firent juger que le dessein du prince de Bade était de le combattre avec toutes ses forces réunies, ou du moins de chercher à lui imposer, pour l'engager à faire une marche rétrograde; il n'en douta plus lorsque le 21 au matin on vint l'avertir qu'il marchait à lui. Il s'avança aussitôt avec les hussards et les piquets de la droite pour reconnaître; mais s'étant aperçu que ce n'étaient que huit ou dix escadrons qui sortaient des bois de Brumpt pour couvrir un fourrage, il les fit attaquer et les força de rentrer dans le bois. Il ramena ensuite les troupes au camp.

Tout ce qu'il apprit des ennemis confirma ce qu'il savait déjà de la résolution qu'avait prise l'empereur, de ne retirer aucune de ses troupes de l'armée du Rhin pour les envoyer en Italie. Le prince de Bade conservant par là toute sa supériorité, M. le maréchal de Villars, pour lui faire croire que l'armée était en état ou de recevoir le combat ou de s'opposer aux entreprises qu'il pourrait faire, en fit la revue, et rassembla deux mille chevaux des vivres ou des équipages propres à remonter le même nombre de cavaliers à pied. Il restait encore dans l'armée des chevaux de cette espèce : on en dressa des états pour pouvoir les distribuer à la cavalerie, si le besoin venait à l'exiger. Mais, comme on touchait à la fin du mois d'octobre, et qu'on ne vit aucune disposition de la part des ennemis pour se mettre en action, il présuma qu'ils ne s'occupaient plus que des arrangements relatifs à la répartition des quartiers d'hiver, que l'on savait éprouver de grandes contrariétés

de la part des Brandebourgeois et de quelques autres princes, qui refusaient de laisser leurs troupes à la gauche du Rhin, dans des pays ruinés et entièrement dépourvus de subsistances.

Dans cette idée, il jugea devoir aussi prendre des mesures pour l'établissement des quartiers des troupes du roi. Son avis fut, 1° de laisser à Strasbourg et à Kehl vingt bataillons et vingt escadrons, afin de pouvoir tenir la plaine entre la Zorn et le Rhin; 2° de placer beaucoup de troupes derrière le canal de Molsheim, à Saverne et à Phaltzbourg; 3° de bien garnir la Sarre depuis Sarrebourg jusqu'à Trèves, et de répandre derrière cette rivière, tant dans la Lorraine que dans les Évêchés, un gros corps de cavalerie pour faciliter la subsistance et assurer cette frontière, qu'il regardait comme la plus importante; 4° d'augmenter les fortifications de Hombourg et sa garnison, cette place étant, suivant son sentiment, d'une aussi grande importance que Landau, parce qu'elle couvrait la Lorraine et les Évêchés, et qu'étant occupée par les troupes du roi, les ennemis ne pouvaient prendre de quartiers à plus de quinze lieues de la Sarre. Il estimait ces dispositions comme capables non-seulement d'assurer la défensive depuis le Rhin jusqu'à la Moselle, mais aussi de donner le moyen d'assembler l'année suivante assez de troupes pour se rendre maître de la campagne, avant que les ennemis fussent en état de sortir de leurs quartiers.

Le 29 au matin M. le maréchal de Villars fut averti que l'armée ennemie décampait de Weyersheim, et, s'étant avancé avec les piquets, il vit qu'elle prenait le chemin de Pfaffenhofen. Le lendemain il apprit qu'elle avait repassé la Moder, et qu'elle était campée à Kindwiller, d'où le prince de Bade devait faire partir un corps de troupes pour aller attaquer Hombourg, ce qui l'engagea à augmenter de cinquante

hommes la garnison de cette place. Le bon état dans lequel elle était et la résolution où était M. du Vernon, qui y commandait, de n'écouter aucune capitulation, lui firent espérer que si les ennemis en entreprenaient le siége, et que les troupes de Brandebourg repassassent le Rhin, il pourrait de son côté tenter de reprendre Haguenau. Ce fut la seule expédition qu'il jugea praticable pour déranger le projet qu'avait le prince de Bade de prendre des quartiers sur la Moder, et pour dégager le Fort-Louis. Et il manda à la cour que, si elle ne l'approuvait pas, il n'y avait d'autre parti à prendre que de séparer l'armée.

Le roi consentit à l'exécution de ce projet, s'il y trouvait de la facilité; mais sa majesté lui ordonna de ne séparer l'armée que lorsque les ennemis auraient séparé la leur.

Le 1er novembre M. le maréchal de Villars se porta sur le terrain du camp que les ennemis avaient occupé pendant six semaines entre Weyersheim et Brumpt, et reconnut par les traces qui en restaient que leur première ligne avait été composée de trente-trois bataillons, la seconde de vingt-six et la cavalerie de cent cinq escadrons, indépendamment de six bataillons qui avaient été employés à couvrir le quartier général; que six bataillons et quatre escadrons avaient eu leur camp près de Haguenau, et que dix autres bataillons et douze ou quinze escadrons étaient restés dans la ligne de Bühl, ce qui formait à peu près le même nombre de troupes que celui dont jusqu'alors les différents rapports avaient assuré que leur armée était composée. Il en fut encore plus certain quelques jours après, lorsqu'il sut par un officier principal de l'armée ennemie, porteur d'un ordre de bataille, qu'elle était de soixante et dix-neuf bataillons et de cent vingt-cinq escadrons, mais que leur cavalerie était fort diminuée par la mortalité, qui avait enlevé un grand nombre de chevaux.

La nouvelle du dessein des ennemis sur Hombourg se confirma chaque jour. On fut même informé, dès le 3 novembre, que les troupes palatines et une partie de celles de Brandebourg avaient été détachées de l'armée pour cette expédition, et qu'elles devaient prendre leur chemin par la vallée de la Lauter et celle de la Queich; elles se mirent en effet en marche, mais elles s'arrêtèrent à Billigheim, et on assura que le motif qui suspendait leur marche était la crainte qu'avait le prince de Bade qu'en s'affaiblissant par ce détachement, et le reste des troupes de Brandebourg venant à passer à la droite du Rhin, il devînt impossible de soutenir la Moder et ses autres postes, et que ce prince, loin de se rendre aux instances de l'électeur palatin, qui n'avait sollicité l'entreprise de Hombourg que pour mettre en sûreté ses états du Hundsrück, était déterminé à ne point étendre ses quartiers et à placer le plus grand nombre de ses troupes entre la Moder et la Queich, le reste à la rive droite du Rhin.

Cependant M. le maréchal de Villars, voyant de l'incertitude dans les démarches des ennemis et un commencement de séparation de leurs forces par la position que venaient de prendre les troupes de Brandebourg et celles de l'électeur palatin, envoya le 4 à Sarrebourg les troupes d'Espagne, qui consistaient en quatre bataillons très-faibles et en neuf escadrons dont presque tous les cavaliers étaient à pied; et étant persuadé que les démonstrations qu'il avait faites précédemment en s'avançant vers les ennemis leur avaient imposé, il jugea qu'en s'approchant de nouveau d'eux il leur ferait perdre entièrement l'idée du siége de Hombourg. Il résolut donc de marcher le 8; mais, informé alors que la seule infanterie que le prince de Bade avait détachée de l'armée ne consistait qu'en deux bataillons palatins, qui étaient allés à Kayserslautern, et que

leur cavalerie seulement et celle de Brandebourg formaient le camp de Billigheim; que d'ailleurs aucune de leurs troupes n'avaient repassé le Rhin, il changea de résolution, et prit le parti de faire baraquer son infanterie et de répandre sa cavalerie dans les villages voisins.

Les ennemis étaient encore sous la toile, et le même jour où M. le maréchal de Villars avait dû faire son mouvement en avant, ils décampèrent de Kindwiller et allèrent camper sur deux lignes, la droite derrière Haguenau, la gauche à hauteur de Bischweiler, la Moder devant eux, et on eut avis qu'ils avaient détaché vers Weissembourg de nouvelles troupes qu'on assura être destinées pour le siége de Hombourg; que d'un autre côté le prince de Hesse amenait dans le Hundsrück quinze mille hommes de l'armée des alliés aux Pays-Bas. C'était plus qu'il n'en fallait pour attaquer cette place; ce fut aussi ce qui fit craindre à M. le maréchal de Villars que, non-seulement cette opération eût lieu, mais aussi qu'ils n'eussent des projets plus étendus, et il crut ne pouvoir se dispenser de faire à la cour de nouvelles instances pour que M. le maréchal de Villeroy fît passer sur la Sarre et sur la Moselle un corps de pareille force pour soutenir Trèves et les postes de la basse Sarre.

Ce secours lui parut bientôt plus instant que jamais lorsque, le 11, il eut des nouvelles certaines de la marche du comte de Nassau-Weilbourg avec un corps d'environ dix mille hommes, vingt pièces de canon et quatre mortiers, pour aller par Bitche mettre le siége devant Hombourg. Ne pouvant encore compter sur aucun secours de la part de M. le maréchal de Villeroy, et ayant reçu de la cour la répartition des quartiers d'hiver, avec la permission d'y envoyer les troupes lorsque les ennemis seraient séparés, il se détermina à faire partir, le 12, M. du Rosel, avec neuf bataillons et douze escadrons de celles

qui étaient destinées pour la Sarre, et lui donna ordre de se porter par Bouquenom sur Sarrebrück, et de se faire joindre par les troupes espagnoles qu'il avait fait passer sur la haute Sarre, afin d'opposer à l'entreprise des ennemis sur Hombourg tous les obstacles qui dépendraient de lui. Les régiments espagnols furent remplacés à Sarrebourg par des bataillons et escadrons français qui y furent détachés sous les ordres de M. de Streiff.

M. le maréchal de Villars, en prenant ses précautions pour tâcher de sauver Hombourg, doutait cependant encore que les ennemis en entreprissent le siége Le temps qu'ils avaient perdu depuis plus d'un mois qu'ils étaient maîtres de Haguenau, celui qu'on avait eu de mettre cette place en état de défense, et la rigueur de la saison, qui était telle que la terre était couverte de neige, lui firent présumer qu'ils perdraient de vue un projet capable d'achever de ruiner leurs troupes, et qui obligerait le prince de Bade de rester quelque temps dans son camp, où il manquait de paille pour le coucher du soldat et de fourrage pour sa cavalerie, qui ne vivait que d'avoine, et qui perdait chaque jour, suivant le rapport des déserteurs, plus de cent chevaux.

Les troupes du roi, quoique bien baraquées, souffraient aussi de la rigueur de la saison, et elles manquaient aussi entièrement de paille ; c'est ce qui engagea M. le maréchal de Villars à faire entrer toute son infanterie dans les villages les plus voisins de Strasbourg, tels que Schiltigheim, Geispoltzheim, Wolfisheim, Oberschäffolsheim et à cantonner toute la cavalerie dans ceux qui étaient à la droite de la Bruche, depuis Molsheim jusqu'à Strasbourg, où il établit le quartier général et une partie des troupes qui étaient destinées à y rester pendant l'hiver.

Ce mouvement se fit le 14, et M. le maréchal de Villars

résolut de rester dans cette position jusqu'à ce que les projets des ennemis fussent entièrement développés. Des dépêches interceptées du roi de Prusse au général d'Arnheim, qui commandait ses troupes, firent connaître que ce prince était peu satisfait du traitement que l'empereur leur faisait, et qu'il rappelait dans ses états les dix bataillons et les six régiments de cavalerie ou de dragons qu'il avait sur le Rhin. C'était une diminution considérable dans les forces des ennemis, et d'un autre côté leur armée était affaiblie du corps qui avait marché vers Hombourg, ce qui, joint aux difficultés occasionnées par la rigueur de la saison et le manque de subsistances, donna à M. le maréchal de Villars plus d'espoir que jamais de les voir renoncer à l'entreprise sur Hombourg. En effet, il apprit que cinq régiments formant l'avant-garde du corps du comte de Weilbourg étaient arrivés le 14 à une lieue de cette place pour en faire l'investissement, mais qu'ayant reçu contre-ordre ils avaient repris le 15 la route de Landstuhl et de Kaysers-lautern, pour retourner sur le Rhin, et qu'ils avaient été fort maltraités dans leur retraite par M. de la Felonnière, commandant à Bliescastel, qui avait attaqué leurs équipages et enlevé ou brûlé un grand nombre de chariots chargés de vivres et de fourrages qu'ils menaient avec eux. Le comte de Nassau-Weilbourg, qui devait être chargé du siége et qui s'approchait aussi de cette place, rebroussa chemin pour mener dans le bas du Palatinat les troupes palatines qu'il commandait.

Dès ce moment on regarda la conservation de Hombourg comme d'autant plus assurée que M. du Rosel arriva le 16 à Sarguemines, avec le corps détaché sous ses ordres, et que de là il pouvait facilement donner la main à cette place. D'un autre côté, on fut informé le 18 que l'infanterie des troupes de Brandebourg venait de quitter l'armée des ennemis pour

joindre la cavalerie de cette nation, qui s'en était déjà séparée pour aller à Billigheim, et que tout était à la veille de repasser le Rhin pour se rendre dans les états de sa majesté prussienne, où ces troupes devaient passer l'hiver. On sut en même temps que le général Thungen, commandant l'armée impériale en l'absence du prince de Bade, qui s'était rendu à Rastadt, où il devait pendant l'hiver avoir son quartier général, venait de mettre sa cavalerie à couvert dans les villages à la gauche de la Moder, et qu'il ne restait au camp de Bischweiler que l'infanterie. Cette disposition fut suivie de près du départ de cette cavalerie pour se rendre dans ses quartiers d'hiver, et le 23 M. le maréchal de Villars, ayant reçu de la cour la permission de séparer l'armée lorsqu'il le jugerait à propos, et étant informé qu'une grande partie de celle des ennemis l'était déjà, et que ce qui restait sur la Moder était occupé à achever les retranchements qui avaient été commencés pour la défense de cette rivière, d'ailleurs manquant entièrement de fourrages, n'hésita point à congédier ceux des officiers généraux qui ne devaient point être employés pendant l'hiver, ainsi que les équipages des vivres et de l'artillerie. Il fit aussi partir les officiers de semestre et les troupes destinées pour la Franche-Comté. Celles qui devaient hiverner sur la Sarre commencèrent aussi à se mettre en marche le 25, et deux jours après les trente compagnies de grenadiers que la cour lui avait mandé précédemment de faire passer en Provence, dès que les circonstances le permettraient, quittèrent l'armée pour se rendre à leur destination, ainsi que six bataillons et douze escadrons destinés les uns pour la Savoie, les autres pour le Roussillon.

Les ennemis, de leur côté, continuèrent à se séparer : les troupes de Wurtemberg passèrent le Rhin le 26. Elles furent

suivies par celles des cercles de Souabe et de Franconie, qui retournèrent dans leur pays; et, dans les derniers jours du mois, il ne resta sur la Moder que vingt bataillons avec un régiment de cavalerie et un de dragons pour soutenir le travail du retranchement qu'ils élevaient à la droite de la rivière, depuis Haguenau jusqu'à Marienthal, et de Marienthal à Bischweiler. Ces mêmes troupes étaient destinées à garder, pendant l'hiver, ces retranchements et les postes de la rivière.

M. le maréchal de Villars voyant que les ennemis n'étaient plus occupés que des moyens de mettre leurs quartiers en sûreté, jugea que désormais sa présence sur la frontière serait inutile, et, en rendant compte au roi des motifs qui l'avaient engagé à commencer de séparer l'armée, il demanda à sa majesté la permission de se rendre auprès d'elle.

Lettre de M. le maréchal de Villars au roi. Strasbourg, 2 décembre 1705[1].

Sire, quoique les ennemis aient encore un assez grand nombre de troupes sur la Moder, et que j'eusse été porté à tenir l'armée de votre majesté sur la Bruche jusqu'à ce que la dureté de la saison et le manque de subsistance forçât les ennemis à s'éloigner, je me suis rendu à l'opinion générale et à la crainte d'épuiser l'Alsace de fourrages. D'ailleurs les ordres de votre majesté, de détacher trente compagnies de grenadiers, et son intention de ne rien changer à la première disposition des quartiers d'hiver, m'ont persuadé qu'elle préférait le rétablissement de ses troupes au dessein de faire ruiner celles des ennemis, lesquelles ont assurément beaucoup souffert depuis six semaines, et nous ne pouvons pas douter que leur cavalerie ne soit encore plus ruinée que celle de votre majesté, la même maladie s'étant enfin mise dans les chevaux, et assez violemment; outre la fatigue de camper dans la neige et le peu de subsistance, jamais ils n'ont tant perdu par la désertion. Et à la dureté

[1] Cette pièce se trouve en original dans les archives du dépôt de la guerre, vol. 1848, n° 179.

que nous voyons aux ennemis sur toutes les pertes, il semble qu'ils comptent pour rien les hommes et les chevaux. Leurs troupes manquent souvent de pain, sont très-mal payées, et rien n'étonne tant nos ennemis que de voir toutes celles de votre majesté, depuis le premier officier jusqu'au dernier soldat, entièrement payées, le pain de munition régulier, et les équipages de vivres et d'artillerie plus complets et en meilleur état qu'ils n'ont jamais été. Cette abondance, à laquelle vos sujets mêmes ne pouvaient s'attendre, jointe à ce qui se répand d'une nouvelle levée, forcera sans doute la Hollande et l'Angleterre à se contenter des conditions raisonnables que votre majesté voudra bien prescrire pour une paix générale, que ces puissances désirent plus que l'on ne veut le penser. J'ai vu avec plaisir le mécontentement de l'électeur de Brandebourg; et les nuages qui s'élèvent vers le nord sont bien propres à calmer le reste de l'Europe. Je supplie très-humblement votre majesté de me pardonner la liberté de telles réflexions. Je reviens à ce qui me regarde, et j'aurai l'honneur de lui dire que, persuadé qu'elle a plus à cœur le rétablissement de ses troupes que la ruine de celles de ses ennemis, j'ai commencé à séparer son armée, comme elle l'aura vu dans mes précédentes, et conservé seulement sur la Bruche les troupes qui sont destinées à hiverner en Alsace, laissant ordre à M. de Cheyladet de ne les envoyer dans leurs quartiers que quand il croira le pouvoir faire sans péril.

J'avais cru nécessaire de mettre un corps de troupes en Lorraine, pour soutenir la tête de la Sarre, dont tout le cours est au pouvoir de votre majesté et fortifié par une place bien importante, qui est celle de Hombourg.

Votre majesté m'aura trouvé affligé sur les fins de la campagne, et j'avoue, sire, que j'ai senti vivement les petits avantages que la supériorité des ennemis leur a donné lieu de prendre, et ne suis consolé que par voir la frontière des états de sa majesté la plus importante, dans une situation bien différente de celle du printemps, et l'on peut dire une campagne heureuse, quand les vastes projets des

ennemis sont détruits. Cette armée nombreuse, qui n'avait laissé dans les lignes de Maëstricht que vingt-huit à trente bataillons, lorsque je n'en ai pas reçu un seul de Flandre, et soutenue de presque toutes les forces de l'empire, s'est retirée honteusement.

Celle du prince de Bade, depuis le 14 septembre, a été très-nombreuse, et j'aurai l'honneur d'en porter à votre majesté des états vérifiés par tous les avis; les déserteurs, les prisonniers, et quatre ou cinq officiers des ennemis, lesquels ayant quitté leur service, nous ont donné des connaissances très-justes.

Enfin, sire, votre majesté a chassé ses ennemis de Trèves, Sarrebourg, et pris Hombourg. Le duché de Deux-Ponts, qui fournissait de gros quartiers d'hiver aux ennemis, est au pouvoir de votre majesté. Dans diverses petites occasions on leur a fait un assez grand nombre de prisonniers pour retirer les trois meilleurs bataillons des troupes de votre majesté.

Et jusqu'à présent la supériorité du prince de Bade ne lui a donné que Drusenheim et Haguenau, que l'on a abandonné. Le Fort-Louis est bloqué, mais il est dans le meilleur état que l'on puisse désirer par les nouveaux ouvrages, et muni de tant de munitions que cette conquête, s'ils l'entreprennent, achèvera de ruiner leurs troupes; mais quand ils trouveraient le moyen de le prendre, votre majesté aura beaucoup plus gagné que perdu depuis la Moselle jusqu'au Rhin, le seul endroit où les forces des ennemis aient été au commencement et à la fin de la campagne très-supérieures aux siennes, ses armées partout ailleurs l'étant beaucoup aux ennemis.

Je m'en vais visiter les postes de la frontière. La Petite-Pierre est très-important : je commencerai par celui-là, ensuite je suivrai la Sarre jusqu'à Sarre-Louis. Pour Hombourg, sire, votre majesté, avec fort peu de dépense, le mettra en tel état que les ennemis n'oseront pas même songer à l'attaquer.

Je supplie, après cela, votre majesté de me permettre de me rendre auprès d'elle pour le temps qu'elle aura agréable.

En attendant la réponse du roi, M. le maréchal de Villars alla visiter les postes de la frontière depuis Strasbourg jusqu'à Metz. Lichtenberg et la Petite-Pierre étaient en bon état; il regardait Lichtenberg comme inattaquable et ces deux espèces de forteresses comme capables de couvrir non-seulement la haute Sarre, mais aussi Phaltzbourg; cependant, pour mettre cette partie encore plus en sûreté, il fit occuper Bitche par trois cents hommes sous les ordres de M. de Quadt, qui eut ordre d'y faire tous les ouvrages qui pourraient être nécessaires à sa défense. Après avoir longé la Sarre et donné les mêmes ordres tant à Bouquenom qu'à Sarguemines et Sarrebrück, il se rendit à Deux-Ponts, où il jugea à propos de mettre deux bataillons, et de là à Hombourg, où il fit venir de Sarre-Louis huit pièces de canon et beaucoup de munitions. Cette place parut être dans un bon état de défense, et pouvoir, en y faisant quelques nouveaux ouvrages, devenir presque aussi difficile à attaquer que Lichtenberg.

Enfin il se rendit le 11 à Metz, où il acheva de régler la distribution des troupes dans les différents quartiers. Il partit ensuite pour la cour, où il arriva le 20.

M. de Cheyladet, qu'il avait laissé à Strasbourg pour commander en son absence les troupes qui étaient en Alsace, et qu'il avait autorisé à les séparer lorsqu'il ne verrait plus rien à craindre de la part des ennemis, les fit sortir le 9 des cantonnements qu'elles occupaient sur la Bruche, et elles se rendirent dans les places et les quartiers qui leur étaient destinés dans la province. Vingt bataillons et vingt escadrons restèrent à Strasbourg et au fort de Kehl; et M. de Cheyladet garda auprès de lui M. de Broglie, maréchal de camp, et M. de la Vrillière, brigadier. M. de Lannion, lieutenant général, alla à Huningue avec M. Danlezy, brigadier; M. le comte de Grammont,

à Besançon, et M. de Streiff, maréchal de camp, à Saverne. M. de Reignac resta à Brisach, et M. de Vaisse au Fort-Louis.

Sur la fontière des Évêchés, de la Sarre et de la Moselle, M. du Rosel, lieutenant général, prit son quartier à Thionville avec M. de Silly, maréchal de camp; M. de Druys, à Bouquenom, pour veiller aux postes de la Sarre, avec MM. de Ballivière et de Signy, maréchaux de camp, de Permangle, de Massenbach et de Quadt, brigadiers. M. le commandeur de Courcelles, lieutenant général, demeura à Luxembourg; M. de Reffuge, à Metz, et M. de Choisy, à Sarre-Louis. Toutes les troupes qui étaient aux ordres de ces différents officiers généraux, tant en Alsace qu'en Franche-Comté, dans la Lorraine et les Évêchés, étaient au nombre de cinquante-huit bataillons de campagne et cent dix escadrons.

Les ennemis n'avaient attendu que l'entière séparation de l'armée du roi pour répandre leurs troupes dans les quartiers et les postes qu'elles avaient à occuper sur la Moder, pour la défense de cette rivière, et pour resserrer le Fort-Louis. Le 10 tout ce qui restait au camp de Bischweiler se mit en marche; mais on ne sut qu'à la fin du mois la véritable position que prirent les différentes troupes qui le composaient. On vit alors, par les états d'emplacement, que dix-huit bataillons et trente escadrons, tant des troupes palatines que de celles de Hesse et de Lunebourg, étaient sur la basse Moselle et dans le Hundsrück; trente-trois bataillons, six régiments de cavalerie et un de hussards, à la gauche du Rhin, depuis la Moder jusqu'au Speyerbach; onze bataillons, un régiment de cavalerie et un de dragons, à la rive droite de ce fleuve, depuis Bade jusqu'à Pfortzheim. Une partie des troupes palatines, de Hesse, de Lunebourg, de Wurtemberg, celles des cercles de Westphalie, de Souabe et de Franconie étaient retournées dans leur pays

ainsi que celles de Brandebourg, excepté cependant quatre régiments d'infanterie, trois de cavalerie ou de dragons et un de hussards de ces différentes nations, qui avaient marché en Bavière pour aider les troupes de l'empereur à soumettre les paysans bavarois, qui s'étaient révoltés et qui, au nombre de dix mille, conduits par des officiers, avaient déjà forcé plusieurs châteaux et faisaient main-basse sur tous les postes qu'ils pouvaient surprendre.

Enfin tous les détails qu'on parvint à se procurer, tant sur la destination que sur le nombre des troupes qui avaient composé, pendant la campagne, l'armée des ennemis, firent connaître que depuis le 14 septembre, qu'étaient arrivées celles de Brandebourg et de Saxe, le tout, en y comprenant les garnisons de Fribourg, de Philipsbourg, de Landau et de Rheinfels, avait formé cent quinze bataillons et cent quarante-huit escadrons, ce qui justifia ce que M. le maréchal de Villars avait constamment mandé à la cour sur la supériorité du prince de Bade.

On espéra pendant quelque temps que la révolte des peuples bavarois pourrait occasionner quelque changement dans les dispositions de ce général : leur nombre augmentait chaque jour; plus de vingt mille étaient en armes; officiers, soldats, écoliers, paysans, tout était animé par l'esprit de vengeance contre les impériaux; ils s'étaient déjà emparés de Burkhausen, de Kelheim, de Braunau, de Scharding et de Kempten, dont ils avaient désarmé les garnisons. Mais cet attroupement, qui parut devoir devenir funeste aux impériaux, fut tout à coup dissipé. Ces derniers, commandés par le comte de Löwenstein, reprirent au mois de janvier Kelheim et Kempten, et, sur l'avis des approches des renforts qui leur venaient du Rhin, les paysans mirent bas les armes, et rendirent Burk-

hausen, Braunau et Scharding. L'empereur leur accorda une amnistie; leurs chefs seulement furent sévèrement punis, et les troupes qui s'avançaient vers la Bavière retournèrent sur le Rhin, où elles prirent des quartiers d'hiver.

PIÈCES RELATIVES

A LA

CAMPAGNE DE FLANDRE.

MÉMOIRE DE M. DE CHAMLAY SUR LES AFFAIRES DE LA CAMPAGNE DE 1705, AUX PAYS-BAS, SUR LA MOSELLE ET EN ALSACE, 10 FÉVRIER 1705[1].

(*Voir pages* 6 *et* 383.)

Suivant la disposition des magasins des ennemis faits sur des rivières sur lesquelles leurs munitions peuvent être transportées aux Pays-Bas, dans les Évêchés et en Alsace, il est difficile de porter un jugement certain sur celui des trois pays où ils feront leur principal effort.

Ils peuvent faire ledit effort :

Premièrement, aux Pays-Bas, pour tâcher de se rendre maîtres d'Anvers et du reste de la Flandre maritime (hors peut-être Ostende et Nieuport), ou pour tâcher de prendre les grandes villes du Brabant ou Namur;

Secondement, sur la Moselle, pour tâcher de prendre Thionville ou Sarre-Louis (car, pour Luxembourg, il n'y a pas d'apparence qu'ils y pensent), ou pour tâcher de pénétrer en Lorraine, de s'approcher de Nancy et de Toul, ou pour se porter sur la Meuse, au-dessous de Verdun, à quoi il y a peu d'apparence;

Troisièmement, en Alsace, pour prendre d'abord le Fort-Louis,

[1] Archives du dépôt de la guerre, pièce originale, vol. 1833, n° 166.

du Rhin, ou pour rompre le pont de Strasbourg et favoriser ensuite le siége de Kehl, et peut-être même celui de Vieux-Brisach, après avoir rompu le pont de cette place et pris le fort Mortier.

Par tout ce qui revient des desseins présents et passés des ennemis, et par l'occupation, le fortifiement et l'approvisionnement de Trèves, il paraît que les vues des ennemis sont de porter leurs principales forces sur la Moselle, pour y exécuter quelques-unes des entreprises marquées ci-dessus.

Sur ce fondement, c'est fort prudemment fait de s'arranger de ce côté-là par l'assemblée d'une armée considérable, et par le munissement des places exposées, pour rendre tous les desseins des ennemis sur cette frontière, dont il a été fait mention ci-dessus, inutiles; ce qui arrivera certainement si l'on prend Trèves avant l'ouverture de la campagne, et ce qui pourra bien arriver, quand même on ne prendrait pas préalablement Trèves, si on prend le parti de se porter d'abord en avant, du côté de Tavern et de Consarbrück. Pendant lequel mouvement on pourra, si on le juge à propos, faire faire un retranchement entre la Sarre et la Moselle, qui aboutisse d'un côté vers Sierck, de l'autre à la Nied, vers son embouchure dans la Sarre, pour se servir dans l'occasion de ce retranchement. On pourra aussi dans la suite faire faire, s'il convient, un retranchement derrière le ruisseau de Rodemackern, depuis son embouchure jusqu'à Luxembourg.

Dans la disposition susdite, comment les ennemis pourront-ils perdre Trèves de vue pour s'approcher de Thionville ou de Sarre-Louis, ou pour pénétrer en Lorraine? Et quand ils trouveraient le moyen de surprendre des marches, et de se porter dans les endroits susdits, comment pourraient-ils attaquer une place sans deux armées? Et quand ils auraient les deux armées, comment les feraient-ils subsister, éloignés autant qu'ils seraient de Trèves, qu'ils perdraient peut-être pendant la marche qu'ils feraient du côté de Thionville ou de Sarre-Louis.

On peut donc dire, sans parler témérairement, que, tant qu'on

sera en avant du côté de Consarbrück et de Tavern, les ennemis n'oseront jamais perdre Trèves de vue.

Je sais bien qu'on alléguera deux choses contre ce poste de l'armée du roi, du côté du cul-de-sac de la Sarre et de la Moselle.

L'une, la difficulté de la faire subsister dans ce pays.

Je répliquerai sur cela : quant aux hommes, qu'il sera aisé d'y voiturer du pain de Sierck ou de Sarre-Louis; quant aux chevaux, qu'il faudra nécessairement leur donner de l'avoine, aussi bien qu'à ceux des autres armées, et particulièrement de l'armée d'Alsace, pour soutenir les jeunes chevaux dont la cavalerie est présentement toute remplie et pour les empêcher de périr.

L'autre, l'exposition où l'on se mettra à combattre.

Je répliquerai sur cela qu'on s'exposera à une action partout où l'on se mettra, pourvu que les ennemis puissent y arriver; et qu'ainsi, comme pour soutenir le pays on ne peut pas se dispenser d'être en campagne, et que, pour la réputation des armes, il ne conviendrait pas de faire, à l'approche des ennemis, des démarches précipitées et honteuses, il n'y a qu'à se placer dans de bons postes et s'y bien accommoder, lesquels bons postes, par les montagnes, les grands fonds et les grands ravins, comme aussi par les grands bois qu'il y a dans le pays, n'y manquent pas.

Les difficultés que les ennemis trouveront indubitablement à faire la guerre et des progrès sur la Moselle, tels que leur vanité et l'élévation de leurs projets peuvent désirer et tels que le bien de leurs affaires le requiert, ces difficultés, dis-je, pourront leur faire changer de dessein et les déterminer tout d'un coup à se porter, par des marches surprises ou précipitées, ou en Alsace, ou aux Pays-Bas, pour joindre l'armée qu'ils auraient dans celui des deux pays qu'ils choisiront, et pour, avant l'arrivée de l'armée française des Évêchés audit pays, ou y battre l'armée du roi qui y sera, ou y commencer quelqu'une des entreprises mentionnées ci-dessus.

C'est pourquoi il est de la prudence du général qui commandera sur la Moselle de faire deux choses :

La première, de disposer à l'avance des vivres sur les routes de la Moselle en Alsace, et de la Moselle aux Pays-Bas, afin que rien ne puisse retarder sa marche de l'un de ces côtés, quand il jugera à propos de le faire;

La seconde, de prendre des mesures justes pour être averti promptement des mouvements des ennemis, afin de pouvoir se mettre en état de les suivre diligemment, et d'arriver, s'il est possible, à celui des deux pays susdits où ils iront, en même temps qu'eux ou du moins fort peu après eux.

Moyennant quoi, et la situation dans laquelle l'armée de France qui agira aux Pays-Bas ou celle de la même couronne qui agira en Alsace se mettra pour joindre facilement et sûrement l'armée française de la Moselle qui viendra à son secours, il sera difficile aux ennemis de faire de grandes expéditions.

De même, si l'armée des ennemis, qui agira sur la Moselle, prenait le parti de se faire joindre brusquement par l'armée qu'ils auront en Alsace (car ils ne feront pas venir celle qui est aux Pays-Bas, parce qu'elle y est absolument nécessaire pour couvrir leurs places et leurs pays), si, dis-je, les ennemis prenaient ce parti pour tâcher d'accabler l'armée de France qui serait sur la Moselle, en ce cas il faudrait que l'armée de France qui serait en Alsace se mît en devoir de joindre diligemment, pour la plupart, l'armée française des Évêchés, et que celle-ci se mît à portée d'être jointe facilement et sûrement par l'autre.

Cette guerre donc consiste à faire de tous côtés des mouvements justes et à propos sur ceux des ennemis.

Il est vrai que ces mouvements pourront peut-être exposer à quelque action; mais quand on ne pourra pas s'en dispenser avec bienséance, il faut tâcher de ne s'y engager que dans de bons et avantageux postes.

Dans l'état où sont les affaires, il semble qu'il serait de la prudence d'éviter toutes sortes d'actions; cependant, si l'on veut considérer l'esprit et le caractère de la nation française et ménager la

réputation des armes, il peut être aussi vicieux d'éviter trop les actions que de les rechercher avec trop d'empressement et de hasard. MM. les généraux doivent, en cette rencontre, se gouverner avec prudence et suivant les ordres qu'ils auront du roi.

Si les ennemis portent le gros de leurs forces sur la Moselle et se fixent à faire la guerre dans ce pays-là pendant tout le cours de la campagne, sans songer à faire aucun retour sur les Pays-Bas ni sur l'Alsace, en ce cas, les armées de France qui y agiront doivent, ce semble, avoir pour objet :

Premièrement, d'empêcher l'armée ennemie qui sera opposée à l'armée française des Pays-Bas, de forcer les lignes et d'entreprendre ni sur Namur, ni sur Anvers, ni sur la Flandre maritime, pour la défense de laquelle province on doit, à ce qu'il paraît, destiner un corps de troupes fixe;

Secondement, d'empêcher l'armée ennemie qui sera opposée à l'armée française d'Alsace de forcer les lignes de la Moder et d'entrer en Alsace, comme aussi d'y exécuter une entreprise et de faire passer le Rhin à aucune troupe, soit par les villes forestières, soit dans des bateaux entre Brisach et Huningue pour faire des courses dans cette province et une diversion à ladite armée française.

Sur quoi, à l'égard des villes forestières, il est, ce me semble, à propos d'engager de nouveau les Suisses à empêcher les ennemis d'y faire passer des troupes.

Et, à l'égard de l'autre passage susdit du Rhin au-dessus et même au-dessous de Brisach, il est de la prudence de rétablir les retranchements qui sont le long et en deçà du Rhin et les redoutes qui sont dans les îles, et de tenir toujours un corps de troupes dans la haute Alsace pour protéger cette province.

Y ayant une si grande liaison et une si grande connexité entre les affaires de l'Alsace, de la Moselle et des Pays-Bas, il est, ce me semble, nécessaire pour le bien du service du roi que MM. les généraux qui commandent les armées de sa majesté dans ces pays-là

agissent ensemble avec beaucoup de concert et d'intelligence sur tous les mouvements de troupes que les opérations des ennemis obligeront à faire d'une armée à l'autre pour s'entr'aider au besoin.

Sur quoi il faudrait examiner si, en attendant qu'on connût le véritable dessein des ennemis, il conviendrait ou non de tenir deux corps de troupes :

L'un du côté de Montmédy;

L'autre derrière la Nied, du côté de Créhange et de Faulquemont, ou derrière la rivière de Seille, vers Marsal ou Dieuze.

Lesdits deux corps destinés à se porter au besoin :

Le premier sur la Moselle et aux Pays-Bas, et l'autre sur la Moselle ou en Alsace.

Approvisionnement des places frontières suspectes de siége.

Amélioration à faire dans les fortifications, autant que le besoin et le temps pourront le permettre.

Grand dépôt de toutes sortes de munitions à Metz.

Bateaux pour faire des ponts sur la Moselle et sur la Sarre.

Préparatifs de toutes sortes de choses pour l'entreprise de Trèves.

Ce qu'on fera de Trèves si on le prend, savoir : si on le détruira tout à fait, ou si on fera proposer à M. l'électeur de Trèves de le faire mettre en neutralité.

Bois à remettre à Thionville, pour faire des espèces de souterrains en appentis.

Vivres à remettre dans les places frontières, pour la subsistance non-seulement des armées, mais encore des troupes que l'on aura à faire passer, premièrement, d'Alsace sur la Moselle, ou de la Moselle en Alsace; et, en second lieu, des Pays-Bas sur la Moselle, et de la Moselle aux Pays-Bas.

Avoines partout, pour la subsistance de la cavalerie et des chevaux des vivres et de l'artillerie.

Mise de Toul et de Marsal au meilleur état qu'il sera possible.

Accommodement de Ramberviller, qui est un poste important dans la conjoncture présente.

Importance à l'armée d'Alsace de bien conserver le passage de Saverne.

Ce qu'on fera des postes de la haute Sarre, si les ennemis s'en approchent.

Mise des écluses de Metz et de Sarre-Louis au meilleur état qu'il sera possible.

Mise des fortifications de Metz au meilleur état qu'il sera possible.

A examiner si aux environs de Thionville il y a à couper quelques bois qui puissent, en cas de siége, empêcher l'armée de France d'approcher facilement de cette place.

A examiner s'il convient de joindre par un bon retranchement les rivières d'Ornes et d'Othain, pour empêcher les ennemis de courre les pays qui sont entre les rivières susdites et la Meuse.

A examiner s'il convient ou non de lever, dans les Évêchés et dans le pays de Luxembourg, des compagnies franches pour courre sur les ennemis.

Mesures à prendre avec M. le duc de Lorraine pour affermir la neutralité de son pays plus qu'elle n'est, pour empêcher les Lorrains de se fourrer dans les partis ennemis ou de les conduire, et pour faire serrer dans Nancy les blés du plat pays qui est aux environs de cette ville.

Convenance de faire serrer dans Thionville, dans Sarre-Louis, dans Luxembourg, dans Longwy, dans Metz et dans Marsal les blés des pays voisins de ces places, afin que les ennemis ne puissent pas s'en servir.

MÉMOIRE OU PROJET POUR LA CONSTRUCTION D'UNE LIGNE ENTRE LE DEMER ET LA NÈTHE, 4 MARS 1705 [1].

(*Voir page* 8.)

Ayant examiné le terrain de la nouvelle ligne proposée depuis le Demer jusqu'à la Nèthe, pour avoir une communication de Louvain

[1] Archives du dépôt de la guerre, pièce originale, vol. 1834, n° 14.

à la ligne de Lierre et d'Anvers, afin de la pouvoir soutenir en cas que l'on soit obligé de se retirer derrière la Dyle, j'y ai trouvé un ouvrage assez considérable, à cause du terrain bas et marécageux qui se trouve autour du village de Werchter, situé au confluent de la Dyle avec le Demer, et cette dernière rivière forme encore une branche assez forte à une demi-lieue par delà nommée la Laeck, laquelle se rejoint à la Dyle une demi-lieue au-dessous du clocher et pont de Werchter, ce qui obligera de faire les ponts pour le passage de l'armée au-dessous de la jonction de cette branche, près d'un hameau qui se nomme Ninde, situé au bord de la rivière, à un quart de lieue du village d'Haeght, ce qui augmentera notablement les travaux de cette ligne par sa longueur, qui sera de deux lieues et demie de distance depuis le susdit hameau de Ninde jusqu'à la Nèthe, près de Boisschot. Il est vrai que l'on pourra se servir de la Laeck sur une demi-liene de distance, ou il ne faudra qu'un simple retranchement; mais après cela il y aura près de deux lieues de ligne à faire en pleine terre, dont la moitié est bruyère, une quatrième partie de bois, et une quatrième partie de champs labourés, fort entrecoupés de haies et de chênes à tête plantés sur des levées de terre avec des fossés. Il y pourra quasi avoir partout de l'eau dans les fossés de la ligne, le pays y étant assez bas et uni, où se trouvent des espèces de marais ou flaques d'eau qui se ramassent dans les bois et dans la bruyère, qui forment ensuite deux petits ruisseaux qui traversent le pays. Il n'en pourra point avoir sur la hauteur du moulin et de la bruyère de Werchter, qui est trop élevée, et où le terrain est fort léger et difficile à faire tenir les terres, comme dans la bruyère de Wineghem : il faudra les soutenir à force de bois et de gazons.

Cette ligne demandera beaucoup de travailleurs, si on la veut faire en peu de temps, car je compte qu'il y aura cinq toises cubes par toise courante d'excavation de fossés à faire et de terres à transporter l'une portant l'autre, et cela sur sept à huit mille toises de longueur, y compris les redans et autres petits contours que l'on est obligé de faire à une ligne; de manière que cet ouvrage demanderait huit

mille pionniers pour en avoir un par toise courante, et quatre mille pour en mettre un sur deux toises courantes; mais ce dernier nombre ferait durer l'ouvrage d'autant plus qu'il est difficile d'avoir un travail diligent des pionniers, à moins que ce ne soit à force de monde.

OBSERVATIONS SUR LA SITUATION DES CAMPS QUE L'ON PEUT OCCUPER DANS LA FLANDRE ESPAGNOLE, DEPUIS GAND, DAMME, OSTENDE, JUSQU'À NIEUPORT, ET SUR LES MOUVEMENTS QUE L'ENNEMI Y PEUT FAIRE [1].

(*Voir page* 8.)

Il est de la dernière conséquence de soutenir Damme et de le conserver pour la sûreté de Bruges, d'Ostende et de tous les pays de la Flandre espagnole.

Si les ennemis occupaient cette place, ils seraient en état d'entreprendre le siége de Bruges, et de pouvoir passer les canaux de Gand et d'Ostende, et resserreraient de près cette dernière place du côté des terres.

Pour y remédier, il faut au commencement de la campagne, outre le corps de troupes qui serait destiné pour s'opposer aux mouvements des ennemis, avoir huit à dix bataillons qui camperaient la droite au canal de Damme, devant le chemin qui vient de la Maison Bleue au canal, et la gauche, à celui de Saint-Dônas, devant l'église de Coolkercke.

Ce camp est situé entre Bruges et Damme, et les ennemis ne sauraient faire le siége de cette dernière place quand on sera les maîtres de ce poste, et ils ne pourraient alors en faire la circonvallation. Tout le front de ce camp est fort marécageux, et se peut joindre par une écluse qui est au canal de Damme sous le feu des ouvrages de la place, à la réserve d'une langue de terre qui est entre ce camp et la place, mais sur laquelle on ne saurait arriver que par la digue qui retient l'eau du canal de Saint-Donas; il y a pour cet effet, à la tête de ce terrain, une redoute qui en défend l'entrée.

Si les ennemis voulaient attaquer ce camp, ils marcheraient avec

[1] Archives du dépôt de la guerre, pièce originale, vol. 1833, n° 147.

la meilleure partie de leurs troupes de l'autre côté du canal de Saint-Donas, pour arriver en bataille à la hauteur du village de Coolkercke, qui est au flanc gauche du camp, et l'autre partie viendrait se présenter à la droite, près de la Maison Bleue, sur le chemin qui arrive au canal de Damme; alors les troupes qui défendraient ce poste se porteraient à droite et à gauche, elles se partageraient derrière les retranchements le long des deux canaux; de cette manière il me paraît que les ennemis auraient beaucoup de difficultés d'établir des ponts sur ces deux canaux devant des troupes qui seraient si bien postées, et qui seraient soutenues par le feu des batteries qui voient le terrain où ils seraient obligés de travailler.

Si les ennemis occupaient ce camp, ils pourraient inonder par les eaux du canal de Damme une partie du terrain qui est entre les deux canaux et le camp jusqu'à Bruges; par ce moyen il y aurait de l'impossibilité d'aller à eux pour les en chasser; ainsi ils feraient avec peu de troupes la circonvallation de cette place. Sur cela on doit juger de la nécessité qu'il y a de bien conserver ce poste, car, n'en étant pas les maîtres, ils ne sauraient attaquer cette place que par le terrain qui est entre le fort de Beckaf et Damme, ce qui serait une entreprise bien téméraire pour les ennemis, puisque l'on serait en état de rafraîchir cette place de troupes et de toutes les choses dont elle aurait besoin.

On me dira peut-être : d'où vient que l'on n'occuperait pas plutôt le camp qui se peut prendre entre le fort Beckaf et Damme? Je réponds que, si l'on était supérieur à son ennemi, c'est par cet endroit que l'on commencerait de camper, pour marcher en avant; mais autrement il y aurait trop de risque à l'oser entreprendre, puisque l'ennemi pourrait venir à vous en pleine bataille sans que rien pût l'arrêter, parce que le canal Salé, qui était autrefois rempli par la marée jusqu'à Damme, ne subsiste plus, et il est à présent praticable partout jusqu'au fort de Beckaf, qui est entièrement détruit; et quand même le tout serait dans son entier, lorsque la mer se serait retirée de ce canal, il ne serait pas d'une grande défense.

Il faut encore remarquer que si les ennemis se présentaient pour vous attaquer dans ce camp, et qu'ils envoyassent en même temps un détachement de leurs troupes et de leur canon de l'autre côté du canal de Saint-Donas pour faire des batteries derrière ce camp, ils en traverseraient par leurs boulets la droite, le centre et la gauche, ce qui pourrait obliger les troupes à une mauvaise manœuvre pour se retirer, dont l'ennemi pourrait profiter, n'ayant que deux défilés pour pouvoir arriver à l'autre camp de Damm, à cause du marais qui s'étend le long du canal de Saint-Donas jusqu'à portée de la redoute qui défend le terrain dont j'ai déjà parlé, que l'on ne saurait inonder; et d'ailleurs l'ennemi pourrait, dans le temps même qu'il canonnerait, faire marcher des troupes qui passeraient le canal de Saint-Donas, devant l'église de Coolkercke, et un autre détachement en ferait autant au canal de Damm, devant la Maison Bleue; ainsi en devenant maître de ce poste, il le serait en même temps de la redoute, de tout le terrain qui se trouve entre les deux canaux, et, dans cette situation, vos troupes seraient forcées de se rejeter dans Damm, et ne seraient plus en état de se porter sur les canaux de Bruges et d'Ostende pour en défendre les passages, étant enveloppées de manière qu'elles se trouveraient par là assiégées dans Damm, que l'on ne pourrait plus secourir; ainsi, tant que l'on sera sur la défensive en ce pays-là, il faut mettre toute son attention à conserver ce poste.

Comme l'ennemi peut porter de Damm, avec plus de promptitude que vous, ses troupes dans le pays de Waes, par la même raison, lorsqu'on y serait arrivé, il peut revenir avec la même diligence sur cette place ou sur le canal de Bruges à Gand; ainsi, ce poste étant abandonné, il serait en état de le surprendre. L'ennemi pourrait encore, dans le temps de son mouvement pour le pays de Waes, laisser assez de troupes à l'Écluse et à Saint-Donas pour favoriser cette entreprise; il est même à propos de remarquer que l'on aurait huit lieues à faire plus que l'ennemi pour pouvoir le suivre au pays de Waes, à cause des canaux qu'il faut côtoyer et laisser

devant soi dans la marche; tous ces mouvements donneraient trop d'attention au général qui voudrait les suivre, et qui souvent ne pourrait y parvenir s'il n'avait des troupes au lieu que l'ennemi voudraît surprendre.

Si les ennemis voulaient porter leurs forces près d'Ostende, afin de favoriser une descente sur les dunes pour pouvoir investir cette place, il faudrait alors faire avancer six à huit bataillons à Plasschendael, qui seraient postés depuis cet endroit jusqu'au port d'Ostende, ayant la digue et le canal devant eux; le reste des troupes, où il y aurait de la cavalerie et des dragons, marcherait dans le Camerling Ambacht, entre Ostende et Nieuport; elles seraient campées sur les dunes, leur droite près d'Ostende, et leur gauche vers Midelkercke; de cette manière on serait en état d'empêcher les ennemis de faire leur descente et de passer le canal d'Ostende pour faire de ce côté-là leur jonction.

Si les ennemis étaient maîtres du Camerling Ambacht, ils pourraient tirer beaucoup d'avantage des eaux du canal de Nieuport et de la mer, et ils pourraient inonder tout ce pays jusqu'aux dunes, où ils laisseraient un corps de troupes pour arrêter le secours que l'on voudrait porter dans Ostende.

Il serait à propos, pendant que les ennemis feraient leurs mouvements de ce côté-là, d'avoir au camp de Damm les troupes qui seraient nécessaires pour sa défense, de peur qu'ayant manqué leur coup ils ne se rejetassent promptement sur cette place, étant plus à portée d'y arriver que les troupes qui seraient campées aux dunes et à Plasschendael.

Si l'ennemi se portait sur le canal de Bruges à Gand, quelques forces qu'il y présentât pour l'attaquer, il ne faudrait pas pour cela dégarnir celui de Damm, non plus que la ligne qui couvre Gand, qui est entre le canal de cette place et celui du Sas de Gand; car, s'il ne trouvait pas des forces suffisantes à quelques-uns de ces postes, il ne manquerait pas d'en profiter et de l'attaquer.

Si l'ennemi pénétrait dans le pays par le canal de Bruges et de

Gand, il faudrait alors se rejeter du côté du canal de Nieuport pour le passer à Snaeskercke et à Leffinghe, où l'on posterait toutes les troupes le long de la digue de ce canal, afin de le défendre, ne pouvant plus se communiquer de Bruges à Gand, à cause des marais et des ruisseaux qui sont dans ce pays, dont les ennemis seraient alors les maîtres; par cet avantage ils seraient en état d'empêcher que rien n'entrât dans Bruges; cette place serait par là contrainte de se rendre en moins de quinze jours, parce que tout le peuple de cette grande ville est dans l'habitude de ne faire aucune provision pour sa subsistance que les jours de marché. Ainsi, par cette perte, les ennemis gagneraient peu à peu un pays qui est la clef et la richesse de tout celui que le roi d'Espagne y possède, qui deviendrait dans la suite très-important pour l'ennemi, qui ne manquerait pas d'y faire les dépenses qui seraient essentielles pour le rendre inaccessible.

ÉTAT DES OFFICIERS GÉNÉRAUX DE L'ARMÉE DE FLANDRE; 20 AVRIL 1705[1].

(*Voir page 12.*)

LIEUTENANTS GÉNÉRAUX.

Le marquis de Gacé.	Le duc de Villeroy.	Le marquis de Biron.
Le comte de Guiscard.	M. de Caraman.	Le prince de Rohan.
Le comte d'Artaignan.	Le marquis d'Antin.	Le chevalier de Courcelles.
Le duc de Roquelaure.	Le marquis de Liancourt.	Le marquis de Vibraye.
Le comte de Gassion.	M. de Souternon.	Le comte de Horn.
Le comte de Lamothe.	Le comte de Saillant.	Le prince de Birkenfeld.
Le marquis d'Alegre.	Le duc de Guiche.	

MARÉCHAUX DE CAMP.

M. de Rohan.	M. de Villars-Chandieu.	Le comte de Sézanne.
M. de Mouroux.	M. d'Achy.	M. de la Caunelays.
M. de Puiguion.	Le marquis de Bouzols.	M. de Montgeorge.
Le baron de Palavicini.	M. du Tot.	
M. de Courten.	Le prince de Talmont.	

[1] Cette pièce a été copiée d'après M. de Vault, qui paraît l'avoir empruntée à l'Histoire militaire du règne de Louis-le-Grand, par le marquis de Quincy, tom. IV, p. 497.

ORDRE DE BATAILLE DE L'ARMÉE DE FLANDRE, COMMANDÉE PAR M. LE MARÉCHAL DE VILLEROY, SOUS LES ORDRES DE S. A. S. E. DE BAVIÈRE, LE 12 MAI 1705[1].

(*Voir page* 16.)

M. LE MARÉCHAL DE VILLEROY.

Lieuten. généraux : ROQUELAURE. BIRON. CARAMAN. — GUICHE. ARTAIGNAN. LIANCOURT. — SOUTERNON. GUISCARD.
Maréch. de camp : D'ACHY. — COURTEN. — HOUROUX. — PALAVICINI.
Brigadiers : ... — ... — BILL. — LA MARCK. LA BARRE. BRANDELET. — ZUNIGA. — FRAULA. — NAUTAFF.

1re LIGNE.		BATAILL.	ESCADR.
CAVALERIE.			
Grenadiers à chev.	1	»	13
Gardes du corps.	8		
Mousquetaires	2		
Chevau-légers	1		
Gendarmes	1		
Fraula	2	»	9
Glimes	2		
Desmarets	2		
Royal-allemand	3		
INFANTERIE.			
Los Rios	1	5	»
Zuñiga	1		
Lignes	1		
Saint-Sulpice	2		
Alsace	4	7	»
Brandelet	3		
Gardes françaises	4	7	»
Gardes suisses	3		
Gondrin	2	4	»
La Marck	2		
Prince electoral	2	6	»
Gardes de S. A. E.	2		
Gardes de Colog.	2		
CAVALERIE.			
Toulouse	3	»	6
Courrillon	2		
Fresin	1		
Costa	5	»	12
Arco	5		
Arco, régim[t] des gardes de Colog.	2		
Grenadiers à cheval gardes	1	»	7
Carabiniers gard.	1		
Gardes wallonnes	3		
Gardes archers de Cologne	1		
Gardes archers bavarois	1		
TOTAL		29	47

Lieuten. généraux : D'ALÈGRE. HORN. — D'ARTIS. BIRKENFELD. D. DE VILLEROY. — PRINCE DE ROHAN. GASSION.
Maréch. de camp : ARÈNE. — VILLARS-CHANDIEU. — BOTAOLA.
Brigadiers : TALMONT. — D. A. GRIMALDI. LAMOTHE. LÉE. VILLARS. S.-PIERRE. GRIMALDI. — SARDOUCK. ROSEN. NUGENT.

2e LIGNE.		BATAILL.	ESCADR.
CAVALERIE.			
Cravates	3	»	7
Scheldon	2		
Gantano	2		
Rosen	2	»	6
Acosta	2		
Beaussart	2		
Heyder	2	»	4
Rios	2		
INFANTERIE.			
Nice	1	3	»
Bassigny	1		
Wolfskel	1		
Saint-Vallier	2	4	»
La Faille	2		
Villars	3	6	»
Greder	3		
Lée	1	3	»
Noailles	1		
Artaignan	1		
Courrières	1	3	»
Lamothe	1		
Bruneau	1		
Laerne	2	3	»
Grimaldi	1		
CAVALERIE.			
Louvigny	2	»	4
Belfond	2		
Oblestein	2	»	13
Wekel	4		
Volmenstorf	4		
Carabiniers bavar.	3		
TOTAL		22	34

ARTILLERIE.

	Batail.
Royal-artillerie	1
Bombardiers	1
Fusiliers de l'armée d'Espagne	1
TOTAL	3

RÉSERVE DE DRAGONS.

Première ligne de droite.	Escad.
NAUTAFF. Nautaff	2
Valansart	3
Le Roi	3
Première ligne de gauche.	
Flavacourt	3
Mestre de camp général	3
TOTAL	14

Seconde ligne de droite.	Escad.
FERRARE. Ferrare	3
Aubigne	3
Pignatelli	1
Seconde ligne de gauche.	
Chassonville	2
Posteau	3
TOTAL	12

RÉCAPITULATION.

	Batail.	Escad.
Première ligne	29	47
Deuxième ligne	22	34
Réserve de dragons	»	26
Artillerie	3	»
TOTAL	54	107

[1] Archives du dépôt de la guerre, pièce originale, vol. 1835, n° 51.

DISPOSITION DES TROUPES RÉPARTIES DEPUIS LIERRE JUSQU'À BRUGES, 20 MAI 1705[1].

(*Voir page* 23.)

CAMP SUR LA LIGNE D'ANVERS A LIERRE.

OFFICIERS GÉNÉRAUX.

M. le comte de Gacé.
M. le marquis de Vibraye, lieutenant général.
M. de Montgeorge, maréchal de camp.
M. le marquis de Lostanges, brigadier.
M. de Grouff. } brigadiers espagnols.
M. d'Alvelda. }

RÉGIMENTS.		BATAILLONS.	ESCADRONS.	EMPLACEMENTS.
Marschal	1	2	"	A Oeleghem.
Louvigny	1			
Grimaldi	1	5	"	A Vyneghem.
Castelas	3			
Lostanges	1			
Antragues		1	"	A Merxem.
Bournonville	1	4	"	A Deurne.
2e de Bugey	1			
2e d'Agenois	1			
Saint-Second	1			
Pignatelli, dragons		"	1	
TOTAL		12	1	

CAMP AU PAYS DE WAES.

OFFICIERS GÉNÉRAUX.

M. le baron de Wrangel, maréchal de camp.
M. le marquis Du Biez, brigadier.

RÉGIMENTS.	BATAILLONS.
Poteghem	1
Grouff	1
Kerkum	1
Du Biez	1
Boufflers-Remiencourt	1
Mouroux	1
La Rochetulon	1
TOTAL	7

[1] Archives du dépôt de la guerre, pièce originale, vol. 1835, n° 118.

CAMP A BRUGES ET GAND.

OFFICIERS GÉNÉRAUX.

M. le comte de Lamothe, lieutenant général. | M. de Tournin, brigadier.
M. de la Caunelays, maréchal de camp. | M. le chevalier de Villefort, *idem*.

RÉGIMENTS.	BATAILLONS.
Le prince de Holstein	1
Berghes	1
Sars	1
1er de Pratameno	1
Pfiffer	3
Barville	1
TOTAL	8

ÉTAT DES TROUPES QUE M. DE GACÉ MÈNE AVEC LUI; 25 MAI 1705[1].

(*Voir page* 24.)

RÉGIMENTS.	BATAILLONS.
Grimaldi	1
Bournonville	1
Castelas	3
Saint-Second	1
2e de Bugey	1
Antragues	1
TOTAL	8

M. de Grouff, brigadier.

ÉTAT DES BATAILLONS DESTINÉS AU SIÉGE DE HUY; 29 MAI 1705[2].

(*Voir page* 27.)

RÉGIMENTS.		BATAILL.	RÉGIMENTS.		BATAILL.
Détachés de l'armée.	Fusiliers d'Espagne	1		*Report*	7
	Nice	1	Arrivés avec M. de Gacé.	Castelas, suisse	3
	Bassigny	1		Bournonville, espagn'.	1
	Saint-Vallier	1		Grimaldi, espagnol	1
	Noailles	1		Antragues	1
	Courrières, espagnol	1		2e de Bugey	1
	3e de Greder, suisse	1			
	A reporter	7		TOTAL	14

[1] Archives du dépôt de la guerre, pièce originale, vol. 1835, n° 159.
[2] *Idem*, n° 217.

ORDRE DE BATAILLE DE L'INFANTERIE DE L'ARMÉE DE FLANDRE;
1er JUILLET 1705[1].

(Voir page 42.)

PREMIÈRE LIGNE.			DEUXIÈME LIGNE.		
GÉNÉRAUX.	RÉGIMENTS.	BATAIL.s	GÉNÉRAUX.	RÉGIMENTS.	BATAIL.s
MERCY	Gardes de Cologne. 2 Gardes de Bavière. 2 Prince électoral. 1	5	ALVELDA	A. Grimaldi. 1 Bournonville. 1 Antragues. 1 Houdetot. 1	4
SELUC	Picardie. 3 Royal-Roussillon. 2	5	A. GRIMALDI	A. Grimaldi. 1 Laerne. 2 Bassigny. 1	4
GRIMALDI	Saint-Sulpice. 2 Nice. 1 Saint-Vallier. 1	4	LEEDE	Courrières. 1 Loede. 1 Brancas. 1 Artaignan. 1	4
SAINT-SIMON	Gardes françaises. 4 Gardes suisses. 3	7	GREDER	Villars. 3 Greder. 3	6
BRANDELET	Brandelet. 3 Castelas. 3	6	VOLSFKEL	Fusiliers d'Espag. 1 Bugey. 1 Noailles. 1 Volfskel. 1	4
LA MARCK	Gondrin. 2 La Marck. 2	4	C. CHACE	La Faille. 2 Hessy. 3	5
ZUÑIGA	Alsace. 4 Lignes. 1 Zuñiga. 1 Los Rios. 1	7	LAMOTHE	Lamothe. 1 Conflans. 1 Vivarais. 1 Beauvoisis. 1	4
	TOTAL	38		TOTAL	31

ARTILLERIE.	BATAIL.s	RÉCAPITULATION.	BATAIL.s
Royal-artillerie	1	Première ligne	38
Bombardiers	1	Seconde ligne	31
		Artillerie	2
TOTAL	2	TOTAL	71

[1] Archives du dépôt de la guerre, pièce originale, vol. 1836, n° 3.

ÉTAT DES PREMIERS BATAILLONS QUI SONT ARRIVÉS DE L'ARMÉE DE LA MOSELLE, SOUS LES ORDRES DE M. DE MONTESSON, LE 29 JUIN 1705[1].

(*Voir page 42.*)

RÉGIMENTS.	BATAILLONS.
Picardie	3
Royal-Roussillon	2
2e de Beauvoisis	1
Chessy	3
Conflans	1
TOTAL	10

ÉTAT DES BATAILLONS QUI DOIVENT ARRIVER LE 1er JUILLET SOUS NAMUR, AUX ORDRES DE M. DE MANGELSCHOT.

RÉGIMENTS.	BATAILLONS.
Greder, allemand	2
Nassau	1
Villemaure	1
Laval	1
De Sourches	1
TOTAL	6

[1] Archives du dépôt de la guerre, pièce originale, vol. 1836, n° 4.

ÉTAT DES QUARTIERS DE L'ARMÉE DEPUIS GEBRESSÉE JUSQU'À HEYLISSEM, Y COMPRIS LES DÉTACHEMENTS VENANT DE LA MOSELLE; 3 JUILLET 1705[1].

(*Voir page 44.*)

QUARTIERS.	GÉNÉRAUX.	RÉGIMENTS.	BATAIL[ts].	ESCADR[s].
	MM.	Du Roi.......... 4	5	″
A Gebressée........	De Surville.......	Royal-artillerie.......... 1		
		Le 17 au soir on fit avancer à Gebressée 16 escad[s] de drag[s].		
A Hanret..........	Le comte de Roussy.	Royal-italien.......... 1	6	″
	La Chastre.......	Clare.......... 1		
	Spaar..........	Spaar.......... 2		
		Saint-Germain-Beaupré... 1		
		Philippe.......... 1		
		La gendarmerie..........	″	8
		2 régiments de cavalerie....	″	5
A Hemptine........	D'Isenghien......	Vendôme.......... 1	9	″
		Isenghien.......... 1		
		La Fère.......... 1		
		Béarn.......... 1		
		Deslandes.......... 1		
		Des Fugerets.......... 1		
		Duthil.......... 1		
		Saint-Second.......... 1		
		Belsunce.......... 1		
A Wasseige........	Le comte de Horn.	Greder, allemand........ 2	6	″
	De Mangelschot...	Villemaure.......... 1		
	Gasquet..........	Nassau.......... 1		
		Laval.......... 1		
		Sourches.......... 1		
		Une brigade de canons.		
A Mierdorp........	D'Artaignan......	Cologne.......... 2	14	″
		Gardes de Bavière....... 2		
		Prince électoral......... 1		
		Picardie.......... 3		
		Royal-Roussillon........ 2		
		Saint-Sulpice.......... 2		
		Nice.......... 1		
		Saint-Vallier.......... 1		
		Une brigade de canons.		
	....	Ph. Grimaldi.......... 1	4	″
		Bournonville.......... 1		
		Antragues.......... 1		
		Houdetot.......... 1		
		Une brigade de canons.		
		A reporter.....	44	13

[1] Archives du dépôt de la guerre, pièce originale, vol. 1836, n° 34.

QUARTIERS.	GÉNÉRAUX.	RÉGIMENTS.		BATAIL^s.	ESCADR^s.
		Report.......		44	13
A Jandrain.........	MM. Le maréchal de Villeroy.........	Ant. Grimaldi..........	1	8	»
		Laerne................	2		
		Conflans..............	1		
		Courrières............	1		
		Leede.................	1		
		Brancas...............	1		
		Artaignan.............	1		
A Jauche..........	L'électeur.......	Gardes françaises........	4	7	»
		Gardes suisses..........	3		
		Une brigade de canons.			
A Nodrenge........	Le duc de Guiche..	Villars................	3	10	»
	Caraman.........	Greder................	3		
	Leede...........	Fusiliers d'Espagne......	1		
	Capres..........	Bugey.................	1		
	Mouroux........	Noailles..............	1		
		Volfskel..............	1		
A Marilles.........	....	La Faille..............	2	5	»
		Hessy.................	3		
A Noduwez.........	D'Antin.........	Lamothe...............	1	4	»
	Birkenfeld.......	Bassigny...............	1		
	De Sézanne......	Vivarais...............	1		
		Beauvoisis............	1		
A Libertange.......	....	Brandelet.............	3	6	»
		Castelas..............	3		
A l'abbaye d'Heylissem	Le prince de Talmont.........	Gondrin...............	2	11	»
		La Marck..............	2		
		Alsace................	4		
		Lignes................	1		
		Zuñiga................	1		
		Los Rios..............	1		
A Boneff et à Haute-Église...........	De Guiscard...... De Liancourt..... Le prince de Rohan.	Les dragons de la droite, la maison du roi et la cavalerie de la droite.			
	....	La cavalerie de la gauche, 1re et 2e ligue.			
A Gutsenhoven et à Haeckendover....	De Roquelaure....	4e bataillon d'artillerie....	1	2	»
		Bombardiers............	1		
	D'Alegre.........	Valensart..............	3	»	12
	Le comte de Horn.	Le Roi................	3		
	Biron...........	Flavacourt.............	3		
	Bouzols.........	Rohan.................	3		
A Orsmael et à Tirlemont...........	....	Le régiment de Montluc....		1	»
		TOTAL.......		98	25

ÉTAT DES BATAILLONS QUI SONT ARRIVÉS LE 6 JUILLET DE LA MOSELLE, AUX ORDRES DE M. D'ISENGHIEN[1].

(*Voir page* 46.)

RÉGIMENTS.	BATAILLONS.
Vendôme	1
La Fère	1
Isenghien	1
Béarn	2
Deslandes	1
Des Fugerets	1
Duthil	1
TOTAL	8

ÉTAT DES ESCADRONS ET BATAILLONS QUI SONT ARRIVÉS LE 8 JUILLET, AUX ORDRES DE M. LE COMTE DE ROUSSY.

RÉGIMENTS.	BATAILLONS.	ESCADRONS.
Gendarmerie	»	8
Heringhen	»	3
Prince de Tarente	»	2
Béarn	»	2
Royal-italien	1	»
Clare	1	»
Spaar	2	»
Saint-Germain-Beaupré	1	»
Maubourg	1	»
Philippe	1	»
TOTAL	7	15

[1] Archives du dépôt de la guerre, pièce originale, vol. 1836, n° 85.

Lettre des États-Généraux à M. le duc de Marlborough. La Haye, 7 juillet 1705[1]. (Voir page 47.)

Puisque après le départ de votre excellence avec l'armée de la Moselle, et par la retraite précipitée du lieutenant général Obach, de Trèves, les mesures qu'on avait prises pour la campagne et les affaires en Allemagne paraissent être fort dérangées, nous croyons bien qu'il sera absolument nécessaire, pour le bien de la cause commune, qu'on fasse, le plus tôt qu'il sera possible, de nouveaux concerts sur les mesures qu'on pourra et devra prendre de nouveau sur les opérations de la campagne, afin que les ennemis ne puissent nulle part profiter de l'assiette où se trouvent présentement les affaires. C'est pourquoi nous avons jugé à propos d'écrire et d'ordonner au sieur d'Almelo, notre envoyé extraordinaire, qui est présentement à Francfort, de se rendre auprès du prince de Bade, et de lui demander ses considérations et son avis sur la constitution des affaires présentes, tant à l'égard de ce que l'on pourrait avoir à craindre en Allemagne, et des forces et moyens que le prince de Bade a à la main pour s'opposer à l'exécution de leurs desseins, qu'à l'égard de ce qu'on pourrait entreprendre offensivement de la part des alliés contre les ennemis, soit en Allemagne, soit aux Pays-Bas, ou bien de nouveau du côté de la Moselle, pendant la campagne présente; comme aussi sur la manière que les armées et les troupes, en Allemagne et ici-bas, pourraient et devraient se prêter la main et s'entre-secourir les unes et les autres, soit par diversion, soit par des secours réels, tant pour se tenir sur la défensive que pour agir offensivement selon les occurrences, afin que les choses puissent être réglées sur un bon pied entre les premiers généraux de part et d'autre, et que, faute de bons concerts, la cause commune n'en souffre, ni ici ni ailleurs. Nous n'avons pu nous dispenser d'en donner communication à votre excellence, et nous vous prions de vouloir prendre en considération s'il ne serait pas utile et même nécessaire que quelques-uns des généraux de l'armée de la Meuse, soit le lieutenant général Dopff ou quelque autre qu'on trouverait propre à cette affaire, soit envoyé incessamment vers ledit prince

[1] Archives du dépôt de la guerre, copie originale, vol. 1836, n° 78.

de Bade, instruit des sentiments de votre excellence et des autres généraux sur tout le plan et sur les opérations de la campagne, afin de renouveler les concerts et de prendre des mesures nécessaires là-dessus pour avancer le bien de la cause commune; le plus qu'il sera possible, et que celui qu'on enverra ait ordre d'agir de concert avec le sieur d'Almelo, et de l'informer des sentiments de votre excellence et des généraux; il sera aussi bon qu'on avertisse ledit sieur d'Almelo, qui est à présent à Francfort, par un courrier, du temps que le général qu'on enverra pourra être auprès du prince de Bade, à Schwalbach, ou autre part, afin qu'il puisse régler son voyage là-dessus pour y être en même temps. Nous ordonnons aussi aux sieurs nos députés à l'armée de s'entretenir sur tout ce sujet avec votre excellence et les généraux, afin que tout se fasse d'un commun concert. Au reste nous sommes, avec une très-grande estime et véritablement, etc.

ORDRE DE BATAILLE DE L'ARMÉE DE FLANDRE, COMMANDÉE PAR M. LE MARÉCH[...]

V[...]

M. LE MARÉCH[...]

M. LE FELD-MARÉC[...]

Lieutenants génér. : MM. ROQUELACRE. LIANCOURT. EGMONT. S.-MAURICE. MONASTEROL. CARAMAN. SURVILLE. GRIMAL[...]

Maréchaux de camp : MM. ARCO. D'ACHY. COURTEN. CEFELDT. CAPRES. SPA[...]

Brigadiers : MM. PERATTE. SANTINI. BAR. CHAMPLIN. ZUÑIGA. GRIMALDI. BRANDELET. LA BAR[...]

Brigadier	Corps	Escadrons		
PERATTE.	Grenadiers à chev.	1	2	7
	Carabiniers gardes	1		
	Gardes wallones.	3		
	Archers gardes de Cologne.	1		
	Archers gardes bavaroises	1		
SANTINI.	Arco-Cologne	2	2	11
	Wekel	4		
	Arco-Bavière	5		
BAR.	Flische	3	2	5
	Bar	2		
CHAMPLIN.	Condé	3	2	7
	Tarente	2		
	Gaëtano	2		
	CAVALERIE.			
ZUÑIGA.	Alsace	4	7	2
	Lignes	1		
	Zuñiga	1		
	Los Rios	1		
	Le Roi		4	2
GRIMALDI.	Saint-Sulpice	2	4	2
	Saint-Vallier	1		
	Nice	1		
BRANDELET.	Brandelet	3	6	2
	Hessy	3		
LA BAR[...]	Gardes suisses	3	[illegible]	
TOTAL			51	61

Lieuten^{ts} généraux : MM. D'ALEGRE. HORN. MANGELSCHOT. D'ANTIN. BIRKENFELD. L[...]

Maréchaux de camp : MM. REIDBERG. TALMONT. ALBERT. CLARE. VIL[...]

Brigadiers : MM. COSTA. LANDON. LE VIDAME. BERINGHEN. LAMOTHE. C. CHACK. SOURCHES. VOLFSKEL. [...]

Brigadier	Corps	Escadrons		
COSTA.	Oblestein	2	2	14
	Costa	5		
	Volsmanstorf	4		
	Carabiniers	3		
LANDON.	Beaussart	2	2	4
	Heyder	2		
LE VIDAME.	Bellefond	2	2	4
	Fresin	2		
BERINGHEN.	Le Maine	3	2	6
	Beringhen	3		
	CAVALERIE.			
LAMOTHE.	Lamothe	1	5	2
	S.-Germain-Beaupré	1		
	Saint-Second	1		
	Beauvoisis	1		
	Vendôme	1		
C. CHACK.	La Faille	2	5	2
	Greder, allemand	2		
	Houdetot	1		
SOURCHES.	2e de La Fère	1	5	2
	Bassigny	1		
	Des Fugerets	1		
	Sourches	1		
	Dubil	1		
VOLFSKEL.	Fusiliers d'espag.	1	4	2
	Bugey	1		
	Noailles	1		
	Volfskel	1		
TOTAL			47	52

RÉSERVE DE DRAGONS.

	1re LIGNE DE DROITE.	ESCADRONS.		2e LIGNE DE DROITE.	ESCA[...]
NAUTAFF.	Nautaff	2	CHASSONVILLE.	Chassonville	
	Mestre de camp général	3		Pasteur	
	Rohan	3		Aubigny	
	1re LIGNE DE GAUCHE.			2e LIGNE DE GAUCHE.	
VALENSART.	Le Roi	3		Flavacourt	
	Ferrare	3		Bretagne	
	Valensart	3		La Reine	
	TOTAL	17		TOTAL	

…ILLEROY, SOUS LES ORDRES DE S. A. S. E. DE BAVIÈRE; 14 JUILLET 1705[1].

…p 44.]

…ILLEROY.
…m Marco.
…nan. Horn. Roussy. — Biron. Souterron. Guiscard.
…oul. Lévy. — Palavicini. Puiguion.
…ier. Albergotti. La Marck. Seluc. Mercy. — C. Hill. Mimors. Mézières. Montesson.

1re LIGNE.

Infanterie : … Royal-Roussillon 2, Royal-italien 1, Clare 1, La Marck 2, Gondrin 2, Béarn 2, Picardie 3, Prince électoral 2, Gardes de Bavière 2, Gardes de Cologne 2.

Cavalerie : Gravates 3, Courcillon 2, Desmarets 2, Toulouse 3, Gendarmerie, Maison du roi.

BATAILLONS.	[illegible]	6	4	5	6	[illegible]	[illegible]	[illegible]	[illegible]
ESCADRONS.	[illegible]	[illegible]	[illegible]	[illegible]	[illegible]	5	5	8	13

…Villeroy. La Chastre. Chimay. — Rohan. Gassion.
…t. Sélanne. — Bouzols.
…de. Villemaure. Greder. Ant. Grimaldi. Alvelda. — Mortany. Nugent. Rosen. Fracla.

2e LIGNE.

Infanterie : … Philippe 1, Artagnan 1, Laval 1, Villemaure 1, Greder 3, Villars 3, Belsunce 1, Conflans 1, Lacroix 2, Ant. Grimaldi 1, Maubourg 1, Antragues 1, Vivarais 1, Royal-artillerie 1, Ph. Grimaldi 1.

Cavalerie : Royal-allemand 3, Ligondez 2, Louvigny 2, Sommery 2, Shelldon 2, Climes 2, Los Rios 2, Rosen 2, Acosta 2, Froula 2, Royal-étranger 3.

BATAILLONS.	[illegible]	4	6	[illegible]	[illegible]	[illegible]	[illegible]	[illegible]	[illegible]
ESCADRONS.	[illegible]	[illegible]	[illegible]	[illegible]	[illegible]	[illegible]	[illegible]	6	4

ARTILLERIE.	BATAILL.
…al-artillerie	1
…bardiers	1
TOTAL	2

RÉCAPITULATION.	BATAILL.	ESCADRONS.
Première ligne	51	61
Deuxième ligne	47	52
Réserve de dragons		34
Artillerie	2	
TOTAL	100	147

[1] Archives du dépôt de la guerre, pièce originale, vol. 1836, n° 138.

ORDRE DE BATAILLE DES ARMÉES DES ALLIÉS QUAND ELLES MARCHERONT POUR ATTA[C…]

CAPITAINE GÉNÉRAL, [illegible]

Général d'infanterie. [illegible]

Lieutenants généraux : ALBEMARLE. DOPFF. … [illegible]. [illegible]. COMTE D'OSTF[RISE]…

Majors généraux : PRINCE DE HESSE. ATHLONE. SAINT-LAURENT. … MURRAY. PALLANT. C. V. [illegible]. [illegible]…

Brigadiers : L. V. ECK. FRESCHAPEL. CRALINGH. … AMMAMA. KEPPEL. [illegible]. W[…]

Corps	
Carabiniers	[illegible]
Obdam	[illegible]
Frieshapel	[illegible]
Bois-David	[illegible]
La Leck	[illegible]
L. V. Leck	[illegible]
Driesbergh	[illegible]
Wurtemberg	[illegible]
Athlone	[illegible]
Dopff	[illegible]
Walef	[illegible]
Gardes-Frise	[illegible]
Tilly	[illegible]
Chanclos	[illegible]
Cralingh	[illegible]
Gardes bleues	[illegible]
Gardes du corps	[illegible]
Gardes-dragons	5
CAVALERIE.	
Schlangenbourg	[illegible]
Albemarle	[illegible]
Ammama	[illegible]
Cron-Prins	[illegible]
Keppel	[illegible]
Nassau-Walons	[illegible]
Tucharmer	[illegible]
Dalrymple	[illegible]
Lellie	[illegible]
Murrey	[illegible]
Gardes hollandaises	[illegible]
Gardes danoises	[illegible]
TOTAL	40 / 61

Général d'infanterie :

Lieutenants généraux : DOMPRÉ. OYEN. … PRINCE DE […]

Majors généraux : PRINCE D'AUVERGNE. LA LECK.

Brigadiers : PAUL PALLANT. GROVESTEIN. J. C. V. ECK. … [illegible]. WOOD[…]

Corps	
Dompré	[illegible]
Paul de Rammingen	[illegible]
Hondorbeen	[illegible]
Emmingen	[illegible]
Hesse-Hombourg	3
Walef	[illegible]
Nassau-Frise	[illegible]
Rhoden	[illegible]
Grovestein	[illegible]
J. C. Van Eck	[illegible]
Cantelyn	[illegible]
Heyden	[illegible]
Vander Nath	[illegible]
CAVALERIE.	
Soltsch	[illegible]
Ommeloren	[illegible]
Zoutland	[illegible]
Hoorb	[illegible]
Alberti	[illegible]
Nassau-Woudenbourgh	[illegible]
TOTAL	30 / 30

TROUPES DESTINÉE[S…]

Lieutenants généraux : SCHOLTS. … COMTE D'OSTFRISE.

Généraux-majors : WRECK. … PRINCE DE HESSE HOMBOURG.

Brigadiers : HAMILTON. MEREDITH. … FOSSEUR. … [illegible]…

Corps	
Prince Jurien	[illegible]
Rocks	[illegible]
Rechteren	[illegible]
Albemarle	[illegible]
Jamar	[illegible]
Saxe-Gotha	[illegible]
Adorkas	[illegible]
Argyle	[illegible]
Orckney	[illegible]
INFANTERIE.	
TOTAL	9
Brodia	[illegible]
Grevendorf	[illegible]
Prince Wilhelm-Gotha	[illegible]
Leib, regt de Hanovre	[illegible]
Commende Hesse	[illegible]
Leib, régiment danois	[illegible]
Wurtemberg-Oels	[illegible]
Erbach	[illegible]
Boldewein	[illegible]
Benennen	[illegible]
Schmettau	[illegible]
Prince Wilhelm-Gotha	[illegible]
TOTAL	[illegible]

[1] Cette pièce n'a pas été retrouvée dans les archives du dépôt de la guerre; elle a […]

[…] LIGNES DES ENNEMIS, ENTRE HEYLISSEM ET ORSMAEL : 18 JUILLET 1705[1].

[…] 52)

[…] DE MARLBOROUGH.

[…] de cavalerie : PRINCE DE HESSE. CHURCHILL.

[…] DUC DE WURTEMBERG.

[…] SAINT-POOL. WILKENS. ELBERFELD.

[…] STARCK. GOTHIN. SACKEN. CAPPEL. MEREDITH. FERGUSSON. BROTXDORF. HET. BULAT. RANTZAU. SCHULENBOURGH.

1re LIGNE.		BATAILLONS.	ESCADRONS.
CAVALERIE.			
Bulau	4		
Leib, rég[t] de Hanovre	2	•	7
Schulenbourgh	2		
Prince de Hesse	4		
Leib, regim[t] de Hesse	2	•	6
Brouxdorf	2		
Smettau	2		
Major général Rantzau	2	•	9
Leib, régiment danois	1		
Wurtemberg-Oels	2		
INFANTERIE.			
Gardes anglaises		2	1
Salune	1		
Lalou	1		
Strauger	1	5	•
Fergusson	1		
Godfroy	1		
Mordant	1		
Evans	1	4	•
Macatney	1		
Meredith	1		
Erb, prince Hesse Prusse	1		
Grouteau	1		
Nagel	1	5	•
Sturler	1		
Alt Seckendorf	1		
Gardes hessoises	1		
Erb, prince Hesse	1	3	•
Grenadiers hessois	1		
Baremsdorf	1		
Goutois	1	3	•
Rantzau	1		
Gezarde	[illegible]		
[…] Pool	[illegible]	[illegible]	[illegible]

[…] POLOISY. SPIEGEL. […] AUERBOCHS. […] SWARSTYEUT. STARCKE. GOTHIN. SACKEN. BULAT. WERB. VITTERWICK. ROURS. RANTZAU. VILLERS.

2e LIGNE.		BATAILLONS.	ESCADRONS.
CAVALERIE.			
Villers	4		
Voight	2	•	6
Auerochs	4		
Spugel	2	•	6
Otterwick	2		
Alfeldt	2		
Dewits	2	•	10
Lieuten[t] général Rantzau	2		
Wurtemberg-Oels	2		
INFANTERIE.			
Taston	1		
Temple	1		
Farington	1	4	•
Ingolsby	1		
Warenne	1		
Lotorf	1		
Schwartz	1	4	•
Schwerin	1		
Ester	1		
Wilhelm Wartensleben	1	3	•
Strickrand	1		
Rantzau	1		
Luck	1	2	•
Starck	1		
Bellingh	1	3	•
Goor	1		
Funen	1		
Schönefeld	1	3	•
Wurtemberg	1		
Orange	1		
[illegible]	1	3	•
[illegible]	[illegible]		

[…]TAQUE DES LIGNES.

COMTE DE NOYELLES. HOMPESCH. LUMLEY. BALDEWEIN. EBBECK. PALMS VAN HET. ROSSWOOD. WILKENS. SACKEN.

		BATAILLONS.	ESCADRONS.
CAVALERIE.			
Royal-écossais	3		
Royal-irlandais	3		
Lumley	3		
Cadogan	2	•	17
Schomberg	2		
Windham	2		
Wood	2		
Fittinghof	1		
Pens	2		
Oostfrise	2	•	7
Grevendorf	2		
TOTAL		•	24
INFANTERIE.			
Churchill	1		
Noyel	1	3	•
Webb	1		
Anhalt Zerbst	1		
Hirzel	1	3	•
Jung-Seckendorf	1		
Wilkens	1		
Carl-Wartensleben	1	3	•
Techlenbourg	1		
Du Breuil	1	3	•
Donop	1		
TOTAL		12	[illegible]

[1] D'après M. de Vault, qui la rapporte à la page 206 du volume 1842 de ses Mémoires.

Lettre de M. le maréchal de Villeroy au roi.

Du camp de Betlehem, 25 juillet 1705[1].

(Voir page 56.)

Le 17 je fus averti, avant midi, que les ennemis devaient marcher le lendemain. Dans le reste de la journée cela me fut confirmé de mille endroits différents, avec la circonstance que les ennemis avaient renvoyé leurs gros équipages à Maëstricht et à Liége, et qu'ils faisaient un gros détachement pour la Moselle. Cela nous parut vraisemblable, et que, dans le temps qu'ils s'affaiblissaient par un détachement, ils s'éloignaient de nous pour prendre ensuite le parti qui leur conviendrait.

Pendant le cours de la journée, j'avertis tous les quartiers de se tenir prêts à marcher et de redoubler d'attention par des partis en avant et par des batteurs d'estrade pendant la nuit, hors des lignes, pour être informé de quel côté les ennemis marcheraient. Je demeurai, pendant la nuit, à la barrière de Mierdorp, comme l'endroit le plus près des ennemis, et l'électeur resta au château de Jauche, qui n'en était éloigné que d'une heure. Plusieurs fois, pendant la nuit, j'avertis que les ennemis marchaient, et je renouvelai les ordres que les troupes fussent en état de se porter au premier endroit qui pourrait être attaqué, marquant à M. de Roquelaure, qui était à l'extrémité de la gauche, avec MM. d'Alegre, de Biron, comte de Horn et plusieurs maréchaux de camp, d'avoir des partis en avant, et de recommander aux trois régiments de dragons de Valensart, Ferrare et Flavacourt, qui étaient campés à Orsmael, de se tenir fort alertes, aussi bien qu'au régiment du Roi, de dragons, qui était campé à Weser, d'observer de s'avancer sur Léau à mesure que les ennemis les déborderaient pour aller camper à Saint-Tron, comme le bruit en était public. Voilà, sire, ce qui regarde l'ordre général qui a été donné à l'armée; voici ce qui est arrivé, suivant le rapport qui m'en a été fait.

Le 18, à la pointe du jour, les ennemis s'approchèrent de la barrière d'Heylissem et de celle de Wanghe, gardées par des troupes, dont les abords étaient fort difficiles, ayant la rivière et le retranchement à passer, les trois régiments de dragons derrière pour les soutenir,

[1] Archives du dépôt de la guerre, pièce originale, vol. 1836, n° 229.

les brigades de Zuñiga et de Gondrin, et toute l'aile gauche de cavalerie qui débordait Gaussoncourt avec une brigade d'artillerie. J'ai eu l'honneur d'expliquer à votre majesté que je l'avais séparée en cinq endroits différents, pour avoir partout de l'artillerie à la main.

Ces deux brigades d'infanterie sont composées : Zuñiga, de trois bataillons espagnols et de quatre d'Alsace, et l'autre, des régiments de Gondrin et de la Marck; l'aile gauche de cavalerie, votre majesté en trouvera l'état ci-joint.

On m'a dit que les ennemis, à la petite pointe du jour, se rendirent maîtres de la barrière de Wanghe et de celle d'Heylissem, sans que les dragons qui étaient destinés pour les défendre s'y soient portés, les ennemis pour y arriver passant une plaine unie comme la main, où il était aisé de les voir venir avec quatre batteurs d'estrade dehors; que les dragons, au lieu de défendre ces deux passages et donner avis à notre aile gauche de l'arrivée des ennemis, qui, étant avertie, leur aurait donné un prompt secours, s'en allèrent à Léau, sans avoir averti de rien. Quand le bruit vint à la gauche que les ennemis étaient dans les lignes, il y avait plus de deux heures qu'ils commençaient d'y entrer. M. de Roquelaure et tous ces messieurs se mirent en marche; la cavalerie prit les devants; les deux brigades d'infanterie que je viens de nommer suivirent; celles de Brandelet et de Lamothe, qui étaient un peu plus éloignées, marchèrent aussi. Quatre escadrons de la tête de nos troupes, qui s'avançaient un peu avant les autres, trouvèrent les ennemis en bataille sur deux lignes fort étendues. Le temps qu'il fallut pour donner le loisir à nos troupes d'arriver en donna encore un considérable aux ennemis pour augmenter leurs forces. Quand nous fûmes en bataille, sans infanterie, étant encore fort éloignés, les ennemis, qui étaient formés et qui nous débordaient de beaucoup, nous chargèrent et nous rompirent quasi sans résistance. On dit que les escadrons des gardes d'Espagne firent leur devoir, mais si faibles par le nombre de sauvegardes qu'ils envoient, que leurs escadrons

n'étaient que de soixante maîtres; le reste était des troupes de Bavière, qui ne tinrent pas un moment, les escadrons étant encore plus faibles que ceux des Espagnols. C'est dans la première charge que nos officiers généraux furent pris.

J'ai déjà eu l'honneur de mander à votre majesté que l'électeur fut averti entre sept et huit heures du matin que les ennemis étaient dans la ligne; je le fus en même temps; nous y poussâmes à toute bride; nous trouvâmes, en arrivant, toute notre cavalerie fort en désordre, mais soutenue par notre infanterie qui fit des merveilles pendant toute l'action, et qui donna les moyens à la cavalerie de se retirer. L'armée des ennemis était placée, la gauche à la ligne, et la droite à Haeckendover près de Tirlemont. Si l'on s'était opiniâtré d'attendre l'armée, qui venait en toute hâte, on l'aurait fait battre en détail sans pouvoir faire un effort général, la plus grande partie de celle des ennemis étant formée en des endroits sur trois lignes. Cela fit prendre le parti à l'électeur de retirer ses troupes de cavalerie qui étaient trop engagées, et qui ne le furent qu'à la faveur des onze bataillons de nos deux brigades, qui avaient M. de Caraman à leur tête; ils se retirèrent en faisant feu par pelotons, sans jamais être rompus, et sauvèrent miraculeusement notre cavalerie; nous la reployâmes derrière le défilé de Noduwez, par où venait toute l'armée, et dès qu'elle fut en sûreté on prit la résolution de marcher à Louvain, pour y passer la Dyle. Ces deux marches se sont faites avec une diligence incroyable, bien nécessaire pour le salut de l'armée de votre majesté; si le duc de Marlborough avait marché tout de suite, il serait arrivé à Louvain avant nous.

On m'a dit que l'artillerie qui a été prise avait marché sans ordre; si elle était restée avec l'infanterie, comme elle y devait être, on ne l'aurait pas perdue. Voilà, sire, le triste récit d'une journée à laquelle on ne devait pas s'attendre.

Les ennemis campèrent le 18, leur droite à Tirlemont et leur gauche à la ligne; comme c'était le quartier du duc de Marlborough,

il étendait des troupes jusqu'à Corbeeck pour couvrir son quartier.

Le 19, deux heures avant que notre arrière-garde eût passé la Dyle, l'avant-garde des ennemis parut; tout acheva de passer sans être inquiété. Ils vinrent camper la droite à Vlierbeeck, et la gauche à Molendael, où ils sont encore.

RELATION DE L'AFFAIRE DES LIGNES DE LA GHÈTE; 18 JUILLET 1705[1].

(*Voir page* 56.)

L'armée des ennemis, campée la droite au moulin de Trognée, et la gauche à Braive sur la Mehaigne, fit repasser le 17 la Mehaigne à une partie de celle d'Overkerke, qui étendait sa gauche jusqu'à Burdine, le bruit étant répandu chez eux, qui nous était rapporté par tous les déserteurs, qu'il était résolu dans leur conseil d'attaquer nos lignes par trois endroits : l'un, par le château d'Hambrenne, sur le ruisseau qui tombe dans la Mehaigne et qui bordait nos lignes de ce côté-là; l'autre, par Mierdorp, et l'autre, par le côté d'Heylissem.

Ce projet fit porter l'attention plus sur notre droite que sur la gauche, quoique M. le maréchal n'oubliât rien de toutes les précautions qu'un bon général peut prévoir.

Notre armée était étendue et tenait depuis Marchovelette, qui est à l'extrémité de nos lignes près de Namur, jusqu'au delà de l'Abbaye d'Heylissem, ayant même mis des postes d'infanterie le long de la ligne jusqu'au château de Wanghe, du côté de Léau.

Comme tous nos avis étaient qu'ils devaient nous attaquer dans la nuit du 17 au 18, il fut donné à l'ordre dans notre armée que, quand la retraite battrait, le 17 au soir, toute l'infanterie prendrait les armes et se mettrait en bataille à la tête de son camp, et la cavalerie sellée, prête à monter à cheval; que tous les officiers généraux couchassent à la tête des troupes, et ceux de la gauche avaient ordre d'envoyer toute la nuit des batteurs d'estrade et des patrouilles par le dehors de la ligne, s'en écartant de deux ou trois

[1] Archives du dépôt de la guerre, pièce originale, vol. 1836, n° 174 *bis*.

cents pas pour écouter si l'on n'entendait point quelque marche de troupes pour venir de notre côté; et en cas que l'officier général commandant la gauche pendant la nuit eût avis que les ennemis s'allongeassent du côté de Saint-Tron, ou s'approchassent de la ligne, il avait ordre de s'allonger de son côté sur Léau et d'avertir toute l'armée de suivre sur la gauche, en faisant passer la nouvelle aussitôt à M. le maréchal, qui passa cette nuit à la barrière de Mierdorp, pour être plus près des nouvelles et plus à portée du point où l'on croyait que devait se faire la grande attaque.

Sur les dix à onze heures du soir, il vint plusieurs avis confirmés à M. le maréchal, que les troupes de l'armée d'Overkerke, qui avaient passé la Mehaigne le jour du 17, dès le commencement de la nuit, s'étaient remises en marche, et avaient repassé la Mehaigne pour joindre la grande armée, et que tout le gros de leurs troupes prenait la route pour s'en aller à Saint-Tron. Toutes les nouvelles de la nuit confirmèrent ces nouvelles. Cependant les ennemis s'étaient mis en marche dès l'entrée de la nuit par leur droite, prenant le chemin de Saint-Tron, sans canon ni préparatifs nécessaires et sans aucun travailleur: et comme ils furent vis-à-vis d'Heylissem et du château de Wanghe (ils savaient par des paysans qu'il y avait deux ponts de pierre qui n'étaient gardés que par trente hommes d'infanterie chacun), ils tournèrent leur tête tout d'un coup sur ces postes, qui étaient à une lieue de la gauche, et arrivèrent à une heure après minuit au château de Wanghe, passèrent sur le pont et la barrière de nos lignes, qui n'étaient gardées que par trente hommes d'infanterie, sans que notre gauche en fût avertie ni par ses patrouilles ni par ses batteurs d'estrade; le poste d'infanterie qui y était ne put faire nulle résistance, et la plupart furent égorgés. Les ennemis continuèrent à faire entrer sept ou huit bataillons qu'ils placèrent dans les haies de Wanghe, et ensuite leur colonne de cavalerie entra le plus brusquement qu'elle put. Enfin la nouvelle arriva à notre gauche que les troupes ennemies entraient à force dans nos lignes. Les officiers généraux

aussitôt y marchèrent avec l'aile gauche de cavalerie, composée de trente-trois escadrons, avec ordre à l'infanterie de les suivre; mais comme il fallut faire une lieue et demie fort vite avant d'arriver à ces passages, dès quatre heures du matin, quand ils arrivèrent fort essoufflés et nos escadrons fort faibles, ils trouvèrent que les ennemis avaient déjà passé quarante ou cinquante escadrons qu'ils formaient en deux lignes, ayant mis leur gauche appuyée de leur infanterie dans les haies de Wanghe, et leur droite dans la plaine tirant sur Tirlemont, et tout ce qui passait doublait toujours sur leur droite. Nos officiers généraux, trouvant cela dans cet état, ne purent prendre de meilleur parti que de mettre notre cavalerie en bataille devant celle des ennemis; et comme ils nous débordaient de beaucoup, ils furent obligés de se mettre sur une ligne pour faire le même front que les ennemis. Nos généraux firent avancer dix pièces de canon dans leurs intervalles, espérant par là contenir les ennemis, pour se donner le temps d'attendre l'infanterie, qui venait tant qu'elle pouvait, et qui ne paraissait pas encore.

Après que notre canon eut tiré environ une trentaine de coups, les ennemis s'en trouvèrent fort importunés, et prirent le parti, pour s'en délivrer, de charger nos gens, ayant la grande supériorité du nombre et de la force des escadrons. Notre cavalerie soutint cette charge jusqu'à croiser les épées, mais enfin elle plia et fut mise en déroute.

Nos officiers généraux, voyant que les ennemis ne les poursuivaient pas trop, la rallièrent du mieux qu'ils purent, ayant trouvé un petit ravin devant eux. Les ennemis s'avancèrent et nous chargèrent une seconde fois, et n'eurent point de peine à remettre en déroute une cavalerie effrayée et point soutenue, et, par conséquent, se rendirent maîtres de nos dix pièces de canon. Heureusement, après cette charge, les ennemis virent arriver onze de nos bataillons, dont la belle contenance les arrêta; les bataillons, d'un autre côté, se trouvèrent assez embarrassés, n'ayant point de cavalerie qui les soutînt, au milieu d'une belle plaine, entourés de cinquante ou

soixante escadrons. Cette infanterie fit une si bonne mine et une si belle manœuvre, que les premiers ennemis qui vinrent l'attaquer rudement furent renversés ou écartés par le feu; et aussitôt qu'elle avait un moment de relâche, elle faisait demi-tour à droite et gagnait toujours du terrain pour se retirer. Ces bataillons s'étaient tous réunis ensemble, et dès que la cavalerie, qui venait à la charge sur eux, était à quarante pas d'eux, ils faisaient demi-tour à droite, faisant feu en tête et en flanc, et faisaient faire un fort grand feu par la moitié de leurs gens, ce qui ne manquait pas de renvoyer la cavalerie bien loin; et enfin ils trouvèrent le secret de se retirer une lieue et demie devant les ennemis en plaine, faisant toujours la même manœuvre, et se retirèrent derrière le défilé de Noduwez; il est vrai qu'ils furent favorisés à la fin par les troupes qui venaient et qui parurent sur la hauteur [1].

Dans cet état, l'électeur et M. le maréchal arrivèrent, qui, voyant toute la plaine couverte des troupes des ennemis, ne hasardèrent point un combat général, et prirent le parti de retirer toutes les troupes et de les faire marcher sur Jodoigne et Louvain, si bien qu'on marcha toute la journée du 18, et l'on arriva à une heure après minuit à trois quarts de lieue de Louvain; et dès qu'il fut jour, on reprit la marche et on passa la Dyle, partie des troupes au-dessus de Louvain, le reste dans la ville. L'armée fut campée le long de la ville, la droite sur Louvain et la gauche en descendant la Dyle.

Les ennemis, trop contents d'être dans les lignes, se contentèrent de camper, le 18, la droite à Tirlemont et la gauche à nos lignes, comptant gagner Louvain le lendemain devant nous; mais ils furent fort surpris quand le lendemain, arrivant à neuf heures du matin, ils virent que toute notre armée avait passé la Dyle; par là ils perdirent la plus grande partie du fruit de leurs travaux, puisque nous couvrons tout le pays et leur coupons le chemin d'Anvers;

[1] L'infanterie dont il est fait mention était commandée par M. de Caraman, lieutenant général, auquel le roi accorda la marque de satisfaction la plus éclatante, en créant pour lui une place de grand'croix dans l'ordre de Saint-Louis.

et nous nous assurons une marche aisée et facile en remontant la Dyle pour regagner la Mehaigne, en cas qu'ils voulussent aller à Namur. Outre que notre armée étant à peu près égale à la leur, il n'est pas possible qu'ils puissent songer au siége de Namur; car s'ils mettaient leur armée en circonvallation, on leur couperait tous leurs convois qui viendraient par la Meuse; ainsi je ne crois pas possible à eux d'y songer, de sorte que cette action dont les gazettes parleront avec un grand éclat ne leur servira qu'à être entrés dans les lignes par l'endroit où elles n'étaient pas défendues; qu'ils pourront raser et faire la conquête de Léau, qui est une des plus petites pertes du monde : tout cela ensemble ne fera que du bruit et ne fera rien au gros de l'affaire.

Nous avons eu, dans les premières charges de cavalerie, M. le marquis d'Alegre et M. le comte de Horn, qui, voulant rallier notre cavalerie, furent pris, et sont chez les ennemis se portant bien.

Je crois que nous aurons perdu beaucoup de traîneurs; c'est ce que nous ne saurions savoir au juste que dans cinq à six jours, parce que beaucoup se sont écartés et rejoignent tous les jours; cela ne se peut faire autrement dans une marche forcée et dont il en faut faire une grande partie pendant la nuit.

Il est à remarquer que toute la cavalerie de notre gauche n'était composée que d'Espagnols et des deux électeurs.

Lettre de M. d'Overkerke aux États-Généraux.

Du camp de Tirlemont, 18 juillet 1705[1].

(*Voir page* 56.)

Après que nous eûmes résolu d'attaquer ce matin les lignes des ennemis auprès d'Heylissem et de les forcer, si la chose se trouvait faisable, nous fîmes cette disposition, savoir : que je me mettrais en marche de Vinamont, le matin, avec l'armée de l'État, et m'irais poster devant leurs lignes de l'autre côté de la Mehaigne, aux environs de Meffle, afin de les alarmer et de voir s'ils y voudraient donner, pendant que M. le duc de Marlborough marcherait le soir, après la retraite, avec son armée vers Heylissem, pour exécuter notre

[1] Archives du dépôt de la guerre, copie originale, vol. 1836, n° 224.

véritable dessein, et que, de mon côté, je repasserais la Mehaigne, aussi après la retraite, pour soutenir le duc. Les ennemis crurent effectivement que nous avions dessein d'entreprendre quelque chose contre eux de l'autre côté de la Mehaigne; ils renforcèrent leurs postes partout aux environs, sans avoir pris les précautions nécessaires à l'égard des endroits que nous voulions attaquer. Nous nous en sommes donc rendus maîtres et sommes entrés dans les lignes avec toute notre armée. La cavalerie bavaroise, qui s'y voulut opposer d'abord, et qui consistait en vingt-quatre escadrons, est presque entièrement ruinée, aussi bien que deux régiments d'Alsace et de la Marck, sans compter les morts, que nous ne pouvons pas encore savoir au juste; on a pris M. le marquis d'Alegre, le comte de Horn, lieutenants généraux, le baron Taufkirch, commandant des carabiniers de l'électeur de Bavière, outre le colonel du régiment des cuirassiers de Stramsdorf, et quelques autres officiers. Nous avons de plus pris aux ennemis dix pièces de canon à trois trompes, et encore huit autres entre lesquelles il y en a trois de vingt-quatre livres de balle. J'ai l'honneur de vous en féliciter et de me dire, etc.

P. S. Il faut que je rende justice à M. le duc de Marlborough, et dire que c'est à lui seul qu'est dû l'honneur de ce bon succès, qu'il a conduit et soutenu avec beaucoup de valeur. Nous décamperons demain d'ici. Nous avons aussi pris un régiment dans Tirlemont, lequel nous avons fait prisonnier de guerre.

Lettre de M. Naudin, contenant des détails sur les rivières d'Yssche et de Lasne.

28 juillet 1705[1].

(*Voir page* 61.)

Les ennemis ayant fait faire des chemins pour marcher du côté de Florival et de Wavres en remontant la Dyle, la trouvant impénétrable de ce côté-ci, M. le maréchal a fait reconnaître un camp où il peut être à portée de mettre Louvain et Bruxelles hors d'insulte, et de tenir les ennemis en échec en remontant aussi la Dyle, s'ils prenaient ce parti, auquel cas, la situation la plus avantageuse que l'on puisse jamais désirer est celle de mettre le ruisseau d'Yssche de-

[1] Archives du dépôt de la guerre, pièce originale, vol. 1836, n° 251.

vant soi, appuyant la droite au bois de Soignes, près d'Overyssche où serait son quartier, et la gauche à Neeryssche où serait l'autre, et les quartiers généraux à Loybeeck et à Huldenbergh. Le ruisseau d'Yssche, quoique assez petit, ne se peut passer sans pont, à cause de ses bords relevés; et le long de la gauche règne un chemin creux, dans lequel on posterait de l'infanterie en cas d'affaire, et qui ferait l'office d'un chemin couvert et soumettrait toujours le ruisseau à son feu, et il serait protégé de toute l'armée qui serait sur les hauteurs et qui verrait partout. Ces hauteurs sont presque toujours supérieures à celles de la droite de ce ruisseau, dont les descentes ne sont éloignées que de la portée du mousquet du chemin creux, et l'ennemi ne pourrait rien tenter qu'en venant par des défilés et trouvant à tous moments des chemins creux. Ce terrain est fait de manière que, quand ils auraient passé le ruisseau, ils n'en trouveraient pas un pied pour se former que ce ne fût à la portée du pistolet de ce chemin creux, et sous le feu de toute l'armée qui serait au-dessus en bataille et fort en sûreté, et les ennemis, avant de rien entreprendre, seraient bien éclaircis.

L'armée dans ce camp ne manquera ni d'eau, ni de bois, ni de fourrage, et sera à portée de tout.

M. le maréchal, en m'ordonnant de voir ce poste, me chargea de voir celui de la Lasne, qui est devant celui dont je viens de parler; la rivière est beaucoup meilleure, et il y a des chemins creux comme à l'autre; mais les hauteurs qui sont à sa droite seraient la plus grande partie contre nous, et le grand ravin, au fond duquel est un chemin qui va d'Overyssche à Tombeeck et de là à Namur par Wavres, a plus de cent pieds de haut, est fort escarpé et resserrerait trop notre droite; et la portant au delà, jusqu'à Rosieren, il ne serait pas aisé de la faire communiquer avec le corps de l'armée, joint à ce que cette rivière s'éloigne trop en cet endroit du bois de Soignes, ce qui la couvrirait fort. Mais ce qui m'a paru encore plus essentiel est le peu d'espace que les ruisseaux laissent entre eux. Une armée n'aurait pas assez de terrain pour se mettre en bataille à la tête de son camp, et la se-

conde ligne ne verrait pas la première, ce qui fera préférer celui de l'Yssche à celui-ci. J'ai pris la liberté de faire ce petit détail à votre grandeur, croyant qu'elle ne sera pas fâchée d'être informée, tant par ce petit mémoire que par la carte que j'ai levée avec soin, de la situation du pays.

Lettre de M. le maréchal de Marcin à M. de Chamillart.

Du camp d'Overyssche, 16 août 1705[1].

(Voir page 69.)

Je joignis l'armée hier matin, m'ayant été impossible d'y arriver plus tôt, à cause des escortes dont j'ai été presque toujours obligé de me servir, et parce que je suis venu par le chemin le plus court et le plus droit, qui n'est point une route de poste.

Je ne vous rends point compte de ce qui regarde les mouvements des ennemis ni ceux de l'armée du roi, dont vous êtes informé par M. le maréchal de Villeroy; mais je ne puis m'empêcher de vous répéter, comme j'ai eu l'honneur de vous le mander de Strasbourg par ma lettre précédente, que je vois encore plus évidemment que je ne faisais, la nécessité très-pressante d'avoir en ce pays-ci une armée plus puissante que celle des ennemis pour tâcher de les en éloigner et remettre, entre ci et la fin de la campagne, les affaires dans le même état où elles étaient avant qu'ils eussent pénétré dans les lignes.

Ce pays est rempli de villes dont aucune n'est presque en état de défense, et qui sont néanmoins si importantes que l'on n'en peut perdre aucune sans recevoir un coup mortel, ce qui oblige à tenir les troupes séparées en différents postes, et fait que l'on est toujours à l'ordre de l'ennemi, ne pouvant perdre ces villes de vue qu'à mesure qu'elles ne sont plus menacées de son voisinage, sans compter l'attention continuelle de ne se placer que dans de bons postes, pour ne se pas commettre à un combat désavantageux, ce qui ne se rencontre pas toujours ni en tous lieux, et qui souvent ne s'accorde pas avec la conservation de ces villes, dont la perte serait si dangereuse.

Toutes ces raisons, que je sens encore plus vivement, s'il est pos-

[1] Archives du dépôt de la guerre, pièce originale, volume 1837, n° 161.

sible, depuis que je suis sur les lieux, ne me permettent pas de me dispenser de vous représenter encore que, lorsque je suis parti de l'armée du Rhin, il y avait certainement vingt ou vingt-cinq bataillons de trop, et vingt ou trente escadrons qui, non-seulement y sont inutiles pour ce qui se peut entreprendre en ce pays-là, mais qui y seront incessamment à charge au roi ou à l'Alsace par le défaut de subsistance, comme j'ai déjà eu l'honneur de vous le mander.

Vous me marquez par votre lettre, monsieur, qu'il en est parti un détachement de huit bataillons et de dix escadrons; selon mon calcul, que je maintiens juste (vu les forces des ennemis en ce pays-là et l'impossibilité d'y rien entreprendre de considérable), le roi pourrait tirer encore de cette armée, sans lui faire tort, douze ou dix-sept bataillons, et quinze ou vingt escadrons, moyennant quoi il y resterait encore quarante-cinq ou cinquante bataillons, et quatre-vingts ou quatre-vingt-cinq escadrons, qui seraient suffisants en ce pays-là et dont le superflu serait très-nécessaire en celui-ci, étant certain que, si on n'y est pas supérieur, on n'y peut faire une guerre défensive qu'avec un très-grand désavantage et toujours à la veille de faire des pertes irréparables.

La crainte de vous devenir importun, monsieur, me fait omettre un grand nombre de raisons pour vous prouver encore plus fortement la nécessité de fortifier considérablement cette armée au plus tôt; mais la vérité dont je fais profession et que je vous ai promise ne m'a pas permis de vous le céler; si vous me trouvez indiscret de me mêler d'affaires dont je ne suis pas chargé directement, excusez-moi en faveur de mon zèle pour le service du roi, qui est l'unique intérêt capable de me faire parler, et souvenez-vous aussi, s'il vous plaît, monsieur, que vous avez exigé de moi que je continuasse d'avoir l'honneur de vous mander avec sincérité mes pensées sur ce qui se présente.

Je suis à mon ordinaire, avec plus de respect et d'attachement que personne du monde, monsieur, votre très-humble, etc.

P. S. Il ne m'appartient pas de pénétrer dans les desseins du roi ni de savoir l'usage auquel il destine l'excédant des troupes nécessaires dans l'armée du Rhin, mais ce que je sais bien, c'est que, lorsque j'en suis parti, quarante ou cinquante bataillons et quatre-vingt-cinq ou quatre-vingt-dix escadrons à tout tirer y étaient très-suffisants par rapport aux forces des ennemis qui lui étaient alors opposées; je ne puis parler des changements qui peuvent être arrivés dans les affaires de ce pays-là depuis mon départ.

Lettre de M. de Marlborough aux États-Généraux. Bas-Wavres, 19 août 1705[1]. (*Voir page* 75.)

Selon ce que je me suis donné l'honneur d'écrire à vos hautes puissances, le 13 de ce mois, l'armée s'est mise en marche samedi dernier. Nous avons campé ce jour-là à Corbaix et Nil-Saint-Martin, le lendemain à Genappe; lundi nous sommes venus à Frischermont et hier nous avons été en mouvement avant la pointe du jour, et, après avoir passé plusieurs défilés, nous sommes venus dans une assez grande campagne, ayant trouvé les ennemis, comme nous les attendions, entre Overyssche et Neeryssche, avec le petit ruisseau d'Yssche devant eux. Sur le midi ou un peu après toute notre armée fut rangée en bataille, et ayant visité, avec M. d'Overkerke, les quatre postes que je voulais attaquer, je me flattais déjà, vu la bonté et la supériorité de nos troupes, de pouvoir bientôt féliciter vos hautes puissances d'une glorieuse victoire; mais enfin, quand il ne s'agissait que d'attaquer, on n'a pas jugé à propos de pousser l'affaire. Je suis sûr que MM. les députés de vos hautes puissances leur feront part des raisons qu'on leur alléguait de part et d'autre, et qu'ils rendront justice en même temps à M. d'Overkerke, en les informant qu'il était avec moi du sentiment que l'occasion était trop belle pour la laisser échapper; mais je me suis pourtant soumis, quoique avec beaucoup de regret.

Je parlerai aujourd'hui à MM. les députés et à M. d'Overkerke, afin qu'ils donnent les ordres pour l'attaque de Léau et pour continuer en même temps la démolition des lignes. Je suis, etc.

P. S. J'ai le cœur si plein que je ne saurais m'empêcher de repré-

[1] Archives du dépôt de la guerre, pièce imprimée, vol. 1837, n° 246.

senter, dans cette occasion, à vos hautes puissances, que je me trouve ici avec beaucoup moins d'autorité que quand j'avais l'honneur de commander leurs troupes, l'année passée en Allemagne.

Lettre des députés des États-Généraux au pensionnaire Heinsius. Wavres, 19 août 1705[1]. (Voir page 75.)

Monsieur, depuis le 15 de ce mois nous avons, sur le projet de M. de Marlborough, conféré avec lui et fait diverses marches. Nous décampâmes hier de Braine-la-Leud et nous marchâmes le long de la Dyle, dans l'intention, comme nous l'écrivîmes lundi dernier à leurs hautes puissances, de passer les rivières de Lasne et d'Yssche, pour chasser les ennemis de Louvain, et procurer encore de plus grands avantages aux armes de l'État et des hauts alliés, en combattant l'ennemi, si l'occasion se trouvait favorable. Mais après avoir passé la Lasne, où nous fûmes étonnés de ne point trouver d'ennemis, pour nous disputer un passage si difficile, nous rencontrâmes d'autant plus de difficulté à l'autre poste, c'est-à-dire à l'Yssche; du moins il se trouve que, suivant l'opinion de trois généraux, qui avaient été reconnaître, que non-seulement le terrain n'était pas propre pour la cavalerie, mais que les défilés étaient très-difficiles, et que toute l'armée ennemie était si bien postée pour les défendre et nous recevoir, que nous crûmes qu'on ne devait rien tenter sans avoir demandé là-dessus le sentiment de M. d'Overkerke et des autres généraux. A la réserve donc de M. d'Overkerke, ils furent tous unanimement d'avis que l'attaque de l'ennemi dans ledit poste était une chose de la dernière conséquence, et que le hasard en serait très-grand pour l'État et pour la cause commune. Ils alléguèrent pour raisons que cela ne pouvait se faire sans beaucoup de désavantage de notre côté, puisque nous tomberions dans le dernier embarras si nous venions à succomber; que, nous trouvant alors si avancés dans le pays ennemi, nous n'aurions ni villes ni hôpitaux pour y mener nos blessés; que l'ennemi nous pourrait facilement couper les convois des vivres; et qu'à mettre enfin les choses dans une juste balance, les affaires des

[1] Cette pièce a été copiée d'après M. de Vault, qui paraît l'avoir empruntée aux Mémoires militaires du prince Eugène, tome III, page 217.

hauts alliés et de la république n'étaient pas dans un tel état qu'on dût hasarder une action si désespérée, comme ils la nommaient.

Le sentiment de M. le duc de Marlborough, aussi bien que celui de M. d'Overkerke, était bien que la chose était faisable; mais nous n'avons pu donner notre consentement à une affaire d'une si grande importance, contre le sentiment de tous les généraux de cette armée, à laquelle les hautes puissances nous ont fait l'honneur de nous députer.

Comme nous pensons avoir satisfait à l'intention de leurs hautes puissances, contenue dans leurs résolutions du 5 de ce mois, qui était de pouvoir consentir, sans la tenue d'un conseil de guerre, que M. le duc de Marlborough ferait deux ou trois marches, pour l'exécution de quelque dessein que son excellence avait formé, nous nous conformerons encore à l'avenir à notre instruction et à la résolution de leurs hautes puissances, du 26 juin dernier, à moins que leurs hautes puissances ne nous donnent de nouveaux ordres à cet égard. Au reste nous ne pouvons point taire à leurs hautes puissances que tous les généraux de notre armée ont trouvé fort étrange de n'avoir pas eu la moindre connaissance des susdites marches qui se devaient faire.

Nous sommes venus camper ici aujourd'hui, et nous croyons marcher au plus tôt pour assiéger Léau, d'abord que les choses nécessaires pour cela seront prêtes; sur quoi nous sommes, etc.

EXTRAIT DU DISCOURS DE LORD HAVERSHAM DANS LA CHAMBRE DES PAIRS[1].

(*Voir page* 76.)

La première chose dont je parlerai, c'est la guerre où nous sommes engagés; et parce que le plus sûr moyen de juger de ce que nous pouvons attendre à l'avenir est de considérer ce qui s'est déjà passé,

[1] Cette pièce n'a pas été trouvée dans les archives du dépôt de la guerre; elle a été copiée d'après M. de Vault, qui la rapporte à la page 239 du volume 1842 de ses Mémoires.

qu'il me soit permis de réfléchir un peu sur les opérations de la dernière campagne.

Je ne m'arrêterai pas à notre entrée dans les lignes des ennemis, ni à la défaite ensuite de leurs troupes, quoique c'eût été une action fort vigoureuse; mais il y a eu tant de mélange de victoire et de malheur, et une telle bigarrure d'événements, que je m'abstiens exprès d'en dire autre chose.

Il s'est passé deux autres actions qui renferment, si je ne me trompe, toute votre campagne, je veux dire la marche de notre armée à la Moselle et l'affaire d'Overyssche. Il me semble que, dans l'un et dans l'autre, on n'en a pas agi avec nous, pour me servir des termes les plus modestes, de la manière que nous avions sujet de l'attendre.

Notre général marcha pour couvrir l'armée du prince Louis de Bade; et il fit paraître, en cette occasion, une merveilleuse conduite; mais il n'y a nul doute que ce prince eût pu nous joindre facilement, s'il l'eût voulu, sans s'exposer au moindre risque de la part des ennemis; s'il l'avait fait, nous aurions eu alors, autant que je puis le voir par les relations que j'ai eues, et je crois même d'en avoir une fort exacte, vingt-cinq mille hommes de plus que les Français. Quoi qu'il en soit, frustrés de la jonction du prince Louis et du secours que nous en attendions, nous manquâmes le grand dessein qu'on avait formé de ce côté-là.

L'autre affaire est celle d'Overyssche, où par la conduite de milord duc de Marlborough, nous avions une belle occasion de mettre fin tout d'un coup à la guerre; mais les Hollandais nous retinrent les bras, et ne voulurent pas permettre que nous frappassions un coup décisif.

C'est ainsi qu'a fini votre campagne, qui avait commencé avec plus de succès que n'en aura la prochaine, si je ne me trompe. Vous aviez alors en tête un ennemi dont les conseils étaient déconcertés, les troupes découragées.

Lettre de l'électeur de Bavière au roi.

Du camp de Duisbourg, 20 août 1705[1].

(Voir page 76.)

Sire, votre majesté est déjà informée des grands préparatifs que les ennemis ont faits pour exécuter un grand dessein dont les bruits et les menaces se sont répandus partout, et M. le maréchal de Villeroy a rendu compte à votre majesté des marches que le duc de Marlborough a faites depuis son camp de Bossut jusqu'à celui qu'il prit le 17 de ce mois, mettant sa droite à Genval, et la gauche tirant vers le bois Seigneur-Isaac, comme aussi que l'armée de votre majesté s'est portée la droite à Overyssche et la gauche à Neeryssche, le ruisseau d'Yssche devant soi, le flanc droit appuyé à la forêt de Soignes, et la gauche à la Dyle. Dès que les ennemis avaient passé la Dyle à Genappe, il a fallu songer à la sûreté de Bruxelles, et j'y détachai, dans la nuit du 15 au 16, don Marcello Grimaldi, lieutenant général, avec les brigades de Picardie et d'Antonio Grimaldi, qui faisaient neuf bataillons et douze escadrons de dragons, pour se poster à Niverdoy, qui est l'endroit où la chaussée qui vient de Hulpe-Groenendael et Boitsfort se joint à celle de Waterloo; ce passage est le plus aisé à garder, parce qu'il ne peut être tourné dans la forêt, ayant à la gauche des étangs, et à la droite des ravins et des fonds impossibles à passer; de sorte qu'il n'y a que la route de la chaussée à garder. En même temps le colonel Jacob Pasteur fut détaché, avec deux régiments de dragons, cinq cents hommes d'infanterie, pour garder l'entrée de la chaussée de Waterloo, à Waterloo même, avec ordre de se retirer sur le poste de Grimaldi, s'il était attaqué par des forces assez supérieures à ne pouvoir soutenir son poste, qui était plus pour observer de près la marche des ennemis, et m'en avertir, que pour le soutenir. Il fut attaqué par quatre régiments de dragons et cavalerie et un détachement d'infanterie; M. de Grimaldi lui envoya le chevalier de Montandre, avec un de ses bataillons, pour le renforcer et favoriser sa retraite en cas qu'il fût obligé de la faire. Il soutint, malgré l'inégalité des forces, une heure et demie l'attaque des ennemis, et puis battit en retraite toujours en très-bon ordre, et se reposta sur la chaussée entre Waterloo et Niverdoy. Les enne-

[1] Archives du dépôt de la guerre, pièce originale, vol. 1837, n° 180.

mis ne le poursuivirent pas davantage, et se contentèrent de piller le village de Waterloo, et se retirèrent ensuite. Le colonel Pasteur, en étant averti, reprit son poste comme auparavant. On ne peut assez louer, en cette occasion, sa valeur et sa conduite; le chevalier de Montandre et le sieur de Marbeuf se sont très-distingués.

Le 18 les ennemis ont commencé à marcher à deux heures après minuit, et, après avoir fait des ponts à Hulpe sur le ruisseau qui porte le même nom et se jette dans la Lasne, ils ont passé ledit ruisseau, et ont fait paraître une tête sur les hauteurs d'Overyssche, où j'avais mon quartier. Comme ce lieu est au delà de la rivière d'Yssche dans le fond, on n'a pas jugé à propos de le soutenir, et nous avons fait retirer les dragons qui couvraient le quartier en deçà de la rivière. J'étais avec MM. les maréchaux de Villeroy et de Marcin sur les hauteurs d'Overyssche pour observer les mouvements des ennemis. Nous vîmes grossir cette tête suivie d'une colonne de cavalerie. En ce temps-là, qui était entre sept et huit heures du matin, j'ai reçu avis de tous les côtés, hormis du colonel Pasteur et de Grimaldi, que le plus gros de l'infanterie des ennemis marchait vers la forêt de Soignes, prenant la route de la chaussée de Groenendael. Cela ne fut pas seulement confirmé peu de temps après, mais les gardes de la forêt et autres gens envoyés de ce côté-là vinrent assurer qu'il y avait une colonne d'infanterie qui marchait à Groenendael, et que déjà toute la nuit il y avait de l'infanterie des ennemis en grand nombre qui travaillait à ouvrir les abatis que nous avions fait faire sur la chaussée. Un moment après arriva un ingénieur, que M. le maréchal de Villeroy avait envoyé de ce côté-là dans la forêt, qui assura avoir vu toute l'infanterie des ennemis sur ladite chaussée de Groenendael, et qu'ils avaient déjà occupé l'abbaye de Groenendael et pris poste des passages vers Boitsfort, vers où ils étaient actuellement en marche; par d'autres espions j'eus la confirmation que les ennemis étaient dans Groenendael, et que toute l'infanterie suivait cette route. Pendant ce temps-là nous vîmes toujours la cavalerie des ennemis s'étendre sur leur droite sur les hauteurs au delà de l'Yssche; mais

on ne voyait aucune infanterie; cela fit juger, après tant de nouvelles confirmées, que les ennemis marchaient sur Bruxelles par ledit chemin de la forêt, et qu'ils ne nous montraient ici leur cavalerie que pour nous contenir en ce poste et nous empêcher de marcher pour soutenir Bruxelles. Ce qui confirmait encore davantage que leurs forces se tournaient sur Bruxelles, est qu'à huit heures du matin je n'avais pas encore des nouvelles ni de Grimaldi ni de Pasteur, ce qui pouvait faire croire qu'ils avaient été forcés dans leurs postes, ou que les ennemis avaient pris des mesures pour empêcher la communication d'eux à l'armée, pour exécuter tant plus sûrement le dessein sur Bruxelles. J'avoue à votre majesté que le cas à prendre son parti était très-difficile, puisque un seul faux pas entraînait la perte des Pays-Bas, et je crois qu'en bien des siècles il ne s'est trouvé une période plus épineuse. En marchant à Bruxelles j'abandonnais le poste qui, jusqu'à cette heure, a sauvé Louvain et tout le Brabant, et, y restant, je perdais Bruxelles, et par là la plus grande partie du pays à la fois; partager l'armée était impossible, car on n'aurait point été suffisant ni de l'un ni de l'autre côté, et par là on aurait perdu l'armée en même temps; et pour être obligé à garder tant de lieux ouverts à la fois, il y avait déjà vingt-sept bataillons et vingt-escadrons détachés de l'armée de votre majesté; les moments de retardement aussi pouvaient tout perdre dans l'instant. Messieurs les maréchaux de Villeroy et de Marcin furent d'avis qu'après les nouvelles que nous avions, le cas était d'opter, comme j'ai dit, entre la perte de Bruxelles ou de Louvain, n'y ayant point de milieu : ils furent donc d'avis de marcher à Bruxelles, mais qu'il fallait demander aussi, en cas si important, l'avis des généraux, dont une partie était auprès de nous, lesquels furent unanimement du même sentiment de marcher à Bruxelles, et ce fut dans ce temps-là que j'ai reçu une lettre de Grimaldi, écrite à six heures, en réponse à la mienne que je lui avais écrite à deux heures après minuit, sur une pensée qui me vint par la connaissance que j'ai de la forêt de Soignes, pour y avoir beaucoup chassé. Je lui mandais qu'il dé-

tachât trois cents hommes avec un officier entendu pour prendre poste à Boitsfort, lui marquant des lignes entre des camps qu'il devait faire couper, et d'autres chemins où il devait faire faire des abatis pour empêcher que les ennemis qui pourraient venir par Groenendael ne prissent ces passages, qui les conduiraient à une sortie dans la plaine, qui les mènerait à Bruxelles, sans tomber dans la chaussée de Boitsfort, qui joint à celle de Waterloo, à son poste de Niverdoy, et que, s'il apprenait que les ennemis marchassent à Groenendael sans venir à lui tout droit par la chaussée de Waterloo, il eût à soutenir Boitsfort avec toutes ses forces, ce qu'il pouvait faire si le détachement que je lui avais ordonné arrivait à temps à Boitsfort et exécutait ce dont il était chargé. Grimaldi me répondit à cette lettre qu'il avait fait ce que je lui avais ordonné, et, comme les ennemis étaient à Groenendael, qu'il soutiendrait les passages que je lui avais marqués de Boitsfort, y faisant déjà marcher des troupes de son détachement pour cet effet. Sur cette nouvelle, voyant que Grimaldi ne marquait pas que les ennemis avaient encore débouché de Groenendael et qu'il soutenait Boitsfort, j'ai pris la résolution, sans m'écarter du sentiment de MM. les maréchaux et des autres généraux, de détacher en diligence la brigade de Clare, commandée par le milord, et la faire percer par la forêt droit à Boitsfort pour soutenir ce poste, ne doutant point, s'il arrivait à temps, qu'avec les forces qu'avait déjà Grimaldi on aurait arrêté par l'avantage du poste toute l'infanterie des ennemis, quand même ç'aurait été celle de leurs deux armées, et qu'on nous aurait donné le temps d'arriver et de faire les mouvements pour la marche vers Bruxelles, de manière que nous aurions été à portée de soutenir le poste de l'Yssche, si la marche des ennemis par la forêt ne continuait pas, ou si la cavalerie qui se présentait devant nous et continuait toujours sa marche vers leur droite était suivie de l'infanterie. La disposition fut donc de faire avancer notre cavalerie sur la hauteur de l'Yssche, et, dans le temps qu'elle se présenta en bataille aux ennemis, de

faire marcher l'infanterie par les fonds à couvert sur la route de Bruxelles. L'ordre ne fut pas sitôt donné que nous vîmes paraître une colonne de l'infanterie des ennemis que nous pûmes bien distinguer être les Anglais, ce qui marquait déjà que le dessein principal n'était pas sur Bruxelles, puisque l'infanterie anglaise venait de ces côtés-ci. Il ne fallut pas beaucoup de temps pour voir de nos propres yeux que cette infanterie était suivie, et qu'elle marchait sur deux colonnes. Nos partis, prisonniers et déserteurs assuraient tous que c'était dans le dessein de nous combattre. Nous vîmes effectivement leurs dispositions pour cela et pûmes distinguer la marche de l'artillerie. J'ai reçu incontinent après des nouvelles que ce qui était entré dans la forêt n'était qu'un détachement d'infanterie de six mille hommes. Grimaldi me manda que les ennemis n'avançaient point de Groenendael vers lui; nous n'eûmes donc plus d'autres soins que de nous mettre en bataille et faire les dispositions pour profiter de l'avantage de notre poste, et milord Clare fut rappelé. Comme les ennemis avaient fait une fort grande marche, ils ne purent point être en bataille, occupant tout le terrain depuis la Dyle jusqu'à la forêt, que vers les cinq heures du soir. Ils firent avancer cinq à six cents hommes, qui descendirent jusqu'au bord de l'Yssche, près du château de Huldenbergh; mais, par quelques coups de canon et le piquet des gardes françaises et suisses de votre majesté, qui avaient leur poste en cet endroit-là, ils furent aussitôt rechassés. Toute cette journée du 18 se passa de part et d'autre à se poster, et nous donna le temps, qu'outre la bonté du poste chacun s'accommoda devant soi pour s'y établir encore mieux, et de faire revenir la brigade de mes gardes et celle de Courrières qui faisaient neuf bataillons, et qui avaient été détachées le 17 pour renforcer le corps de Grimaldi. Hier, le 19, nous vîmes à la pointe du jour tout le camp des ennemis tendu, sans nous apercevoir d'aucune disposition pour une attaque. A midi on vit un mouvement de quelques troupes qui marchaient vers leur gauche et détendre des tentes; à trois heures après midi tout était

détendu ; ils battirent l'assemblée et se mirent en marche. Vers les six heures du soir, je passai avec les maréchaux au village d'Overyssche, et nous montâmes ensuite sur la hauteur au delà de la rivière, où nous vîmes fort distinctement leur marche, qui allait vers la Lasne, lequel ruisseau ils passèrent prenant leur route sur le chemin de Wavres. Au soleil couchant, nous vîmes tout le camp des Anglais déjà tendu, selon qu'on le pouvait juger du Bas-Wavres. J'eus la confirmation le soir par nos partis et espions que toute leur armée avait passé la Lasne et campait comme je viens de le dire. Aujourd'hui ils y sont encore, leur droite à Laurensart et la gauche vers Limale et Limelette.

Je supplie votre majesté de considérer comme il est difficile et presque impossible, sans forces supérieures, de garder un pays sans frontières, dont les grandes villes ne peuvent être soutenues que par des armées, et dont la perte de chacune entraîne celle de tout le pays. Il a fallu, en cette occasion, soutenir Bruxelles et Louvain, et présenter la bataille en même temps. Il est vrai que la bonté du poste en a favorisé le succès heureux, et j'espère qu'après que ce dessein a manqué à nos ennemis et que, par les fatigues qu'ils ont souffertes en tant de marches forcées, avec un manquement de pain de temps en temps, ils nous donneraient le temps de recevoir des renforts de l'armée de votre majesté en Allemagne, si elle jugeait à propos de nous en faire détacher encore un plus considérable que celui de huit bataillons et dix escadrons qui est en marche pour nous joindre; je le crois d'autant plus nécessaire, que M. le marquis d'Alegre, qui vient de m'en parler en ce moment, m'assure que les ennemis auront bientôt encore un renfort de troupes brandebourgeoises et palatines, qui font nombre de huit mille hommes. Selon que je suis informé, l'armée de votre majesté en Allemagne est plus nombreuse de beaucoup qu'il ne faut pour agir défensivement, ne pouvant rien entreprendre de ce côté-là. Il y aurait lieu d'espérer que si cette armée, que j'ai l'honneur de commander, était encore en force avant la fin de la

campagne, on pourrait chercher de regagner le terrain que nous avons perdu; mais si votre majesté destine ses troupes qu'elle a de superflues en Allemagne pour l'Italie, afin de faire encore cette année le siége de Turin, je connais très-bien que cette opération serait la plus importante de toutes pour le service de votre majesté et le bien de la cause commune; c'est mon zèle qui me fait prendre la liberté de faire cette représentation à votre majesté, étant avec respect, etc.

Lettre de M. le maréchal de Villeroy au roi.

Du camp d'Overyssche, 20 août 1705[1].

(*Voir page* 76.)

Je crois que votre majesté apprendra avec quelque plaisir la retraite du duc de Marlborough après les vaines promesses qu'il avait données aux États-Généraux de faire un coup d'éclat, comme votre majesté l'aura vu dans tous les avis du bon correspondant qu'on ne saurait payer assez cher, justifiant depuis plusieurs campagnes la fidélité de ses services. Trouvez bon, sire, que je reprenne le compte que je dois rendre à votre majesté de ce qui se passe dans son armée depuis ma dernière dépêche finie le 17.

Le 17, sur les dix heures du soir, les ennemis étant campés la droite à la Hulpe, la gauche à Braine-la-Leud, comme j'ai eu l'honneur de le marquer à votre majesté, ils firent attaquer le poste de Waterloo, qu'occupait le colonel Pasteur avec deux régiments de dragons et un bataillon de Béarn, par un corps considérable d'infanterie et de cavalerie. Comme le poste était mauvais, ainsi que j'ai eu l'honneur de l'expliquer par ma précédente lettre, il ne laissa pas que de le soutenir un temps assez considérable, et se retira ensuite en bon ordre, battant en retraite, sans que les ennemis aient jamais pu l'enfoncer; il ne fut suivi que pendant une demi-heure, retournant sur les ennemis de temps en temps et toujours avec avantage. Cessant d'être poursuivi, une heure après avoir été attaqué, il retourna à Waterloo reprendre le même poste qu'il occupait. M. le chevalier de Montandre, qui commandait son infanterie, s'est conduit dans toute l'action avec beaucoup de courage et

[1] Archives du dépôt de la guerre, pièce originale, vol. 1837, n° 182.

de fermeté, aussi bien que M. de Marbeuf qui a combattu à la tête de son régiment, et qui a fait des merveilles.

Dans le même temps que les ennemis faisaient attaquer le poste de Waterloo, ils avaient envoyé beaucoup d'infanterie et de cavalerie par la chaussée de la Hulpe, qui est un nouveau chemin qu'on a fait dans la forêt, qui mène à Groenendael et de là à Boitsfort, qui débouche dans la plaine de Bruxelles, laissant la grande chaussée de Waterloo à sa gauche, et par conséquent rendant inutile le retranchement qu'on avait fait à Niverdoy, où M. de Grimaldi était posté avec dix-huit bataillons et dix-huit escadrons, comme j'ai eu l'honneur de le mander à votre majesté. Cette disposition de la part des ennemis ne donnant pas lieu de douter que leurs véritables desseins étaient de marcher à Bruxelles, les avis nous venant d'ailleurs de toutes parts qu'ils y marchaient, le marquis de Deynse, gouverneur de la ville, manda à l'électeur qu'il était bien averti que les ennemis marchaient droit sur Bruxelles sur trois colonnes. Les partis que nous envoyâmes dans la forêt nous rapportèrent qu'ils étaient déjà maîtres de l'abbaye de Groenendael, ce qui obligea l'électeur d'envoyer sur-le-champ deux brigades d'infanterie droit à Boitsfort et d'avertir en même temps M. de Grimaldi de fortifier le poste de Boitsfort comme le seul qui pouvait arrêter les ennemis. Les choses dans cet état, l'électeur se trouvait dans la cruelle nécessité de prendre le parti de marcher à Bruxelles, pour empêcher les ennemis de s'en rendre maîtres, toute leur disposition paraissant de ce côté-là; mais, en même temps, il fallait se résoudre de perdre Louvain, les ennemis pouvant venir prendre le poste que nous occupions, qui est le principal objet qu'ils ont eu de nous déposter dans tous les bizarres et inutiles mouvements qu'ils ont faits depuis cinq jours. Représentez-vous, sire, s'il vous plaît, le cruel instant où il fallait se déterminer de marcher à Bruxelles pour le sauver en abandonnant Louvain, ne pouvant soutenir l'un et l'autre, supposé que les ennemis se fussent prévalus de l'avantage que nous leur donnions de quitter le poste que nous occupions pour aller

sauver Bruxelles, qui les rendait maîtres de Louvain et dans la suite de tout le Brabant; la perte de Bruxelles nous paraissait encore plus importante. Comme l'électeur, M. le maréchal de Marcin et moi agitions une matière si importante, et même la résolution étant prise de marcher à Bruxelles, parce que, perdant Bruxelles, tout le pays était séparé et perdu, on voyait depuis une heure de l'autre côté de la petite rivière d'Yssche, un grand corps de cavalerie des ennemis, que nous regardions comme un amusement que le duc de Marlborough nous donnait pendant qu'il marchait à Bruxelles avec toute son armée. Dans ce temps, l'on vint dire à l'électeur que l'on voyait des colonnes de cavalerie bien formées qui marchaient et longeaient le front de notre camp, entre l'Yssche et la Lasne, et que l'on voyait paraître de l'infanterie et des drapeaux; nous vîmes très-distinctement des colonnes d'infanterie qui débouchaient du bois, et qui suivaient la cavalerie qui paraissait depuis longtemps. Des partis qu'on avait envoyés de tous côtés rapportèrent que l'armée des ennemis marchait par sa droite, que tout suivait, et que celle d'Overkerke, qui était sur la gauche, était déjà éloignée de Braine-la-Leud, et bien en deçà de la trouée de Waterloo; tous les avis confirmant la même chose, et voyant sous nos yeux l'armée des ennemis marchant devant nous, il y aurait bien des circonstances à expliquer à votre majesté pour lui faire connaître les justes raisons qu'on avait d'être dans l'incertitude; ce sera l'occasion d'un entretien lorsque j'aurai l'honneur d'être auprès de votre majesté. Enfin, sire, l'on a pris le parti de demeurer dans le poste d'Overyssche, ce qui a heureusement réussi, chaque instant nous confirmant dans le parti que nous avions pris, les ennemis passant en foule la rivière de la Hulpe et continuant leur marche avec précipitation pour embrasser le front de l'armée, c'est-à-dire, sire, venir placer leur droite à la Dyle, vis-à-vis de Neeryssche où aboutissait notre gauche. Quand nous vîmes bien clairement que la plus grande partie des ennemis étaient devant nous, il ne fut plus question que de disposer l'armée pour re-

cevoir le combat; nous crûmes quelque temps qu'il pourrait commencer dès le 18 au soir, mais on ne doutait pas que ce ne fût pour le 19 au matin.

L'électeur se porta partout avec beaucoup d'activité, regardant avec raison comme un bien qu'il n'était plus question que de combattre dans un bon poste, avec la peine, néanmoins, de se trouver séparé du gros corps de troupes qui était sous Bruxelles, dont on fit revenir une partie pendant la nuit du 18 au 19, par la certitude qu'on eut que les ennemis avaient abandonné la forêt, et que le mouvement qu'ils avaient fait de ce côté-là n'avait été que pour obliger l'armée de votre majesté à se déposter. Comme l'on n'est pas toujours assez heureux pour deviner, que votre majesté regarde, s'il lui plaît, comme un miracle la fortune qu'a eue l'électeur de prendre le bon parti; car je vous assure, sire, que c'en est un de soutenir devant un ennemi supérieur une guerre défensive dans un pays où il faut protéger de grandes villes sans défense, dont la prise de l'une de ces villes entraîne la perte totale du pays; c'est ce que M. le maréchal de Marcin et moi aurons l'honneur de vous expliquer bien clairement; et votre majesté se souviendra, s'il lui plaît, qu'il y a longtemps que je lui représente la même chose. Je suis si frappé de ce qui vient d'arriver, que je ne puis assez dire à votre majesté qu'il est d'une absolue nécessité qu'elle prenne des mesures pour ne plus faire une guerre défensive en Flandre.

Dans la vraisemblance que nous devions être attaqués hier au matin, je représentai très-vivement à l'électeur la nécessité qu'il y avait de fortifier notre gauche; et comme le terrain y était plus favorable pour faire agir la cavalerie qu'en aucun autre endroit de l'étendue de notre camp, je le suppliai de trouver bon que j'y envoyasse les treize escadrons de la maison, que toute autre considération devait céder au salut de l'armée et de l'état et que son véritable intérêt s'y trouvait. De si bonnes raisons dans une occasion pressante le persuadèrent, et je fis marcher la maison de votre majesté, qui arriva à la pointe du jour à Neeryssche.

Toute la nuit du 18 au 19 s'est passée sans alarme de part et d'autre. Hier au matin nous ne vîmes aucune disposition de la part des ennemis pour nous attaquer; toute leur armée campée vis-à-vis de nous, tenant le bord des haies sur la hauteur, mais point de poste avancé dans le fond. L'électeur eut la confirmation pendant la nuit que les ennemis s'étaient retirés de la forêt de Soignes. Dix bataillons et douze escadrons de dragons nous sont revenus des troupes qu'on avait envoyées à Bruxelles; il y reste encore huit bataillons et deux régiments de dragons, que nous ferons revenir, suivant les dispositions où se trouveront les armées.

Hier, sur le midi, l'on s'aperçut d'un grand mouvement dans l'armée des ennemis; on crut d'abord que c'était leur artillerie qu'ils commençaient à séparer, et qu'ils renvoyaient ce qui leur restait de bagages à Wavres. Cela avait l'apparence de gens qui se préparent à une action; les discours des rendus et toutes les nouvelles qui nous venaient d'ailleurs marquaient qu'ils nous voulaient attaquer. Deux ou trois heures après nous nous aperçûmes qu'ils commençaient à détendre et qu'ils remarchaient par leurs derrières. L'électeur, sur les cinq heures, monta sur la hauteur d'Overyssche, d'où il vit toute l'armée des ennemis en pleine marche pour passer la Lasne et aller camper au delà du côté de Wavres, où nous vîmes partie de leurs tentes tendues. L'électeur avait ordonné à M. de Gassion de s'avancer avec mille chevaux, pour voir s'il serait possible d'écorner quelque chose de leur arrière-garde du côté de l'armée d'Overkerke; mais, ayant vu par lui-même toute l'armée se retirer ensemble, il fit rentrer M. de Gassion à l'entrée de la nuit.

Voilà, sire, un grand projet de M. de Marlborough, qui n'a abouti qu'à fatiguer son armée très-inutilement, d'avoir mal exécuté ce qu'il avait projeté, et, après bien de mauvais discours, de n'avoir osé attaquer l'armée, quoique divisée par nécessité; il est impossible que les ennemis n'aient perdu beaucoup de monde par la fatigue et la disette des vivres.

Je viens d'avoir avis qu'un corps de troupes avança hier au soir

à Grez au delà de la Dyle; il est vraisemblable que toute leur armée la passera incessamment pour s'approcher de leurs vivres, dont ils souffrent fort par le grand éloignement, et pour se mettre à portée, selon toute apparence, de faire le siége de Léau. Quand nous saurons qu'ils passent la Dyle, il faudra encore aller protéger Louvain, ne pouvant le perdre de vue; nous savons qu'ils font cuire du pain à Diest et à Tirlemont.

J'envoyai hier des ordres à M. le marquis de Conflans de prendre sa route par Maubeuge, Mons et Bruxelles; il n'arrivera que le 21 à Maubeuge et le 25 à Bruxelles, en le faisant marcher sans séjour.

Il ne faut pas douter que le duc de Marlborough ne rejette sur MM. les États la faute de ce qu'il n'a pas réussi dans le grand dessein qu'il avait de prendre Bruxelles et de battre l'armée de votre majesté; apparemment il va en former un nouveau, où j'espère qu'il ne réussira pas mieux; la saison s'avance, et si votre majesté ne juge pas pour le bien de ses affaires qu'elle ait besoin d'une grosse armée en Allemagne, quand les ennemis y en ont une très-faible et hors d'état de nous y faire aucun mal, il ne serait peut-être pas impossible de rétablir en ce pays-ci les choses dans l'état où elles étaient au commencement de la campagne : non pas d'y refaire les lignes, car le travail serait trop long, mais de chasser les ennemis de Léau et de Diest, et de nous mettre en état l'année prochaine d'assembler les armées sur la Ghète comme à l'ordinaire, car ce serait un grand malheur d'avoir Louvain pour première frontière; c'est sur quoi je supplie très-humblement votre majesté de faire des réflexions. Si elle veut entreprendre en Allemagne ou envoyer partie de l'armée de M. le maréchal de Villars en Italie, je n'ai rien à dire; mais je connais assez ce qui se peut faire sur le Rhin pour oser avancer à votre majesté qu'elle peut diminuer considérablement l'armée de M. le maréchal de Villars sans exposer ses places et son pays, les lignes de la Moder étant en bon état. Voilà, sire, tout ce que je peux avoir l'honneur de mander à votre majesté jus-

qu'au moment que je finis ma lettre, ne sachant pas encore si l'armée des ennemis a marché aujourd'hui.

P. S. Je viens d'apprendre que l'armée des ennemis ne marche point aujourd'hui; qu'elle a sa droite à la hauteur de Florival et sa gauche sur Limale et Limelette; leurs pontons sont descendus sur les bords de la Dyle, marque qu'ils veulent faire des ponts pour la repasser. Ils souffrent excessivement pour leurs vivres.

Il n'est pas vrai qu'ils aient un corps campé à Grez, comme je l'avais mandé. Voilà, sire, tout ce que j'ai appris depuis quatre heures du matin; l'armée de votre majesté ne fera aucun mouvement aujourd'hui.

Lettre du roi à l'électeur de Bavière. Marly, 24 août 1705[1]. (*Voir page 76.*)

Mon frère, j'ai reçu la lettre que vous m'avez écrite le 20 de ce mois, par laquelle vous me faites un détail exact de tout ce qui s'est passé depuis que l'armée des alliés, commandée par le duc de Marlborough, a quitté le camp de Bossut jusqu'au 19, qu'elle a passé la Lasne. On ne peut attribuer un si prompt changement qu'aux sages précautions que vous avez prises de leur barrer tous les chemins, et d'assurer les postes dont ils avaient dessein de s'emparer. Cet heureux événement ne fera pas plus d'honneur au duc de Marlborough que la tentative qu'ils avaient faite pour passer la Dyle. Je connais la difficulté qu'il y a de défendre une frontière tout ouverte et de conserver en même temps de mauvaises places. S'il m'était possible d'augmenter le nombre des troupes que vous avez, pour vous donner sur les ennemis la supériorité qui vous serait nécessaire, je le ferais bien volontiers; j'avais même envoyé des ordres au maréchal de Villars pour faire un second détachement; la lettre que j'ai reçue de lui du 19, par laquelle il m'a informé de l'état des forces du prince de Bade, qui sont plus considérables que je ne l'avais cru, m'a déterminé à lui envoyer des ordres contraires, jusqu'à ce que je voie que, de la part des ennemis, ils ne puissent rien entreprendre en Alsace. Il n'est pas pos-

[1] Archives du dépôt de la guerre, minute, vol. 1829, 1re partie, 1re section, page 5.

sible de diminuer davantage mon armée du Rhin; je ne négligerai rien pour fortifier celle que vous commandez aussitôt que la conjoncture sera favorable.

Le marquis de Senneterre, envoyé par le duc de Vendôme, arriva hier de l'armée de Lombardie pour m'apporter la nouvelle d'un grand combat d'infanterie qui s'est donné le 16 entre mon armée et celle de l'empereur, commandée par le prince Eugene. L'action a duré depuis deux heures après midi jusqu'à six heures et demie; les troupes se sont trouvées mêlées une partie du temps; rien n'a été de plus vif ni de plus disputé pendant un long temps; la victoire a été balancée; la présence du duc de Vendôme, qui s'est exposé partout avec autant de courage que de sagesse, a déterminé enfin le succès, et les ennemis, qui avaient passé une naville pour venir attaquer mon armée, ont été entièrement défaits; ils ont laissé plusieurs pièces de canon et un nombre considérable de drapeaux, quatre ou cinq mille morts sur la place, sans compter un nombre infini de blessés; le comte de Linange et le prince d'Anhalt y ont été tués; on dit que le prince Eugène a été blessé à la tête; le duc de Vendôme a eu son cheval blessé et deux coups dans sa botte qui ont effleuré la jambe. Un événement aussi heureux demande des réjouissances publiques que vous ferez faire lorsque vous le jugerez convenable. J'attends une plus ample relation pour envoyer des ordres dans tout mon royaume pour en rendre à Dieu des actions de grâce par un *Te Deum* que j'ai dessein de faire chanter.

Lettre du roi à M. le maréchal de Villeroy. Marly, 24 août 1705[1]. (*Voir page* 76.)

Mon cousin, vous ne devez pas douter de la joie que m'a donnée votre lettre du 20 de ce mois, et de la satisfaction que j'ai eue d'apprendre que le grand bruit qu'avait fait la marche du duc de Marlborough s'est enfin terminé par une retraite honteuse. Je vois, par le détail dans lequel vous êtes entré, les embarras que vous avez eus pour conserver Bruxelles et Louvain en même-temps, et pour

[1] Archives du dépôt de la guerre, minute, vol. 1829, 1re partie, 1re section, page 32.

recevoir la bataille si les ennemis avaient voulu vous la donner. Quoique la manière dont cette affaire s'est terminée soit fort glorieuse pour l'électeur et pour vous, il est bien à propos de cacher aux ennemis la situation dans laquelle vous vous êtes trouvés. Je conviens avec vous qu'il serait à désirer que j'eusse assez de forces pour faire partout offensivement la guerre à mes ennemis; je souhaiterais encore davantage, pour le repos de mes peuples, qu'elle pût être terminée; les événements heureux peuvent contribuer à la finir. Ce qui vient de se passer en Italie me remettra en état de ne rien craindre à l'avenir de ce côté de la Lombardie qui puisse troubler l'exécution des projets du côté du Piémont.

J'ordonne à Chamillart de vous envoyer l'extrait d'une lettre du maréchal de Villars du 19 de ce mois, par laquelle vous verrez s'il est possible de faire présentement un détachement considérable de son armée : j'ai cru qu'il était à propos de le différer.

Vous avez bien fait de fortifier l'aile gauche de votre armée.

Lettre de M. de Chamillart à M. le maréchal de Villeroy. Versailles, 6 septembre 1705[1]. (*Voir page 81.*)

J'ai reçu, monsieur, les lettres que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire les 28 et 30 du mois passé; vous n'aurez pas de peine à obtenir de moi que je n'aie qu'une médiocre opinion de la capacité du duc de Marlborough; ce qu'il a fait pendant cette campagne détruit, à mon sens, la grande opinion qu'on avait eue de lui après la bataille d'Höchstett, dont le gain doit être bien plutôt attribué au seul hasard qu'à la capacité des généraux ennemis; il est vrai qu'ils surent profiter de notre mauvaise disposition. Renvoyez-le en Angleterre après la prise de Léau, on ne lui fera pas une entrée si brillante que celle de l'année dernière.

J'ai parlé au roi pour le régiment que M. Gassion demande à échanger; sa majesté m'a assuré qu'elle lui donnera satisfaction.

Vous me ferez plaisir de travailler, à votre premier loisir, au projet du quartier d'hiver, et de ne pas demander une armée d'officiers généraux sur la frontière.

[1] Archives du dépôt de la guerre, minute, vol. 1829, 2e partie, 1re section, page 30.

Je voudrais que vous fussiez à ma place pendant quinze jours, pour voir toutes les lettres de MM. les généraux; si la matière était moins sérieuse, vous ne pourriez vous empêcher d'en rire : il n'y en a pas un seul qui ne regarde comme l'affaire capitale le pays où il commande, et qui ne fasse voir avec horreur ce que c'est qu'une défensive; vous auriez peine à persuader à ceux qui sont en Italie et qui croient que la prise de Turin doit faire finir la guerre de ce côté-là, et peut-être procurer la paix générale, que la Flandre doit faire le principal objet de l'attention du roi, et que sa majesté y doit avoir des armées plus puissantes que celles de ses ennemis aux dépens des autres. La seule chose sur laquelle tous MM. les généraux sont d'accord, hors celui qui commande sur le Rhin, c'est de dépouiller M. le maréchal de Villars; d'envoyer une partie en Flandre et l'autre en Italie. Il est pourtant vrai que M. le prince de Bade a passé les lignes, et qu'en joignant à son armée ce qu'il a laissé à Bühl et à Stollhofen, il a plus de cinquante mille hommes effectifs. M. le maréchal de Marcin a parlé comme il pensait; mais il n'était pas certainement instruit quand il a quitté l'Alsace. L'attention du roi pour soutenir ses armées par proportion à celles de ses ennemis va beaucoup au delà de ce que vous en pouvez imaginer, et je vois de plus près que personne la nécessité qu'il y a d'avoir un aussi bon pilote que lui qui gouverne tout.

Je ne vous parle plus des chevaux; vous en connaissez l'importance; je vous demande toujours la même attention sur ceux qui sont venus nouvellement d'Allemagne, même pour l'infanterie, et d'empêcher, lorsqu'il en viendra des ennemis, qu'ils ne se mêlent avec les nôtres, etc.

ÉTAT DES TROUPES AUX ORDRES DE M. DE SPAAR; 8 SEPTEMBRE 1705[1].

(*Voir page* 83.)

RÉGIMENTS.	BATAILLONS.		RÉGIMENTS.	BATAILLONS.	
		INFANTERIE.			
Saxe-Gotha	1		*Report*		14
Sturler, suisse	1				
Saconay, suisse	2		DANS LES GARNISONS.		
Lislemarais	1		Lander	1	
Caris	1		Holsteinbeck	1	
Capoul, suisse	1		Torsé	1	
Elsinga ou le jeune Cochorn	1	14	Le vieux Cochorn ou Bercoffer	1	
Spiegel	1		Belcastel	1	10
Pallant	1		Vanderbeck	1	
Lansberg, munstérien	1		Junius	1	
Le prince Louis de Hesse	1		Sicterman	1	
Bouckvalt ou Mekelbourg	1		Stenhuis	1	
Platembourg	1		Lockman, suisse	1	
A reporter		14	TOTAL		24

DRAGONS.

6 compagnies de Schlippenbach	3
4 compagnies de Matta	2
10 compagnies de 70 hommes	5 escadrons.

Beaucoup de canons, de pontons de plusieurs façons, de mortiers, et beaucoup de munitions de guerre.

OFFICIERS GÉNÉRAUX.

MM. de Spaar, général.
de Lander, général-major.
de Vanderbeck, brigadier d'infanterie.
de Veglin, brigadier d'infanterie.
de Schlippenbach et Matta, brigadiers de dragons.

[1] Archives du dépôt de la guerre, pièce originale, vol. 1838, n° 62.

DISPOSITION DES BRIGADES D'INFANTERIE DE L'ARMÉE; AU CAMP DE BOISSCHOT; 19 SEPTEMBRE 1705[1].

(*Voir page* 85.)

EMPLACEMENTS.	RÉGIMENTS.	BATAILLONS.
Au pont de Ninde, du côté de Louvain.	Gardes françaises	7
	Gardes de Cologne	6
	Grimaldi, espagnol	5
	Castelas	3
A Creuse, en deçà de la rivière	Philippe Grimaldi, espagnol	4
	Leede, espagnol	4
	Poitou	7
	Picardie	5
	Gondrin	4
	Laerne, espagnol	4
	Royal-Roussillon	4
Vis-à-vis le fort de Boisschot	Bournonville, espagnol	3
A la gauche de Boisschot	Isenghien	4
	Vendôme	4
	Saint-Sulpice	4
A hauteur de Stemberg	Fusiliers d'Espagne	5
	Le Roi	4
A Itegem	Brandelet	6
	Vivarais	4
	Royal-artillerie	2
	Bombardiers	1
A Louvain		9
Qui doivent arriver de Namur	Nassau, espagnol	1
	Greder, allemand	2
	Saint-Second	1
	Villemaure	1
	Sourches	1
	TOTAL	105

[1] Archives du dépôt de la guerre, pièce originale, vol. 1838, n° 119.

Lettre de M. le maréchal de Villeroy à M. de Chamillart.

Au camp de Boisschot, 24 septembre 1705[1].

(Voir page 86.)

Quoique j'attende le projet du quartier d'hiver, monsieur, comme vous me l'avez fait espérer par votre dernière lettre, je ne laisserai pas de vous dire par avance que les ennemis ayant présentement toutes leurs forces principales en ce pays-ci, sans avoir encore envoyé un homme du côté de la Moselle, vous ne sauriez vous déterminer à rien que vous ne voyiez leurs dispositions. Ce qui est de pressé, ce me semble, monsieur, c'est que vous me fassiez l'honneur de me mander les troupes que le roi destine pour la Moselle, supposé que les ennemis, en se retirant de ce pays-ci, y en envoient quelques-unes des leurs; auquel cas, comme il faudra nous élargir le mois prochain, à mesure que les ennemis s'éloigneront de nous, quelque chose que nous puissions faire sur leurs quartiers, il conviendra d'envoyer un gros corps de troupes sous Namur, parce que nous y avons beaucoup d'avoine et que nous y ferons subsister la cavalerie commodément; je composerais ce corps de troupes de celles que le roi destinerait pour la Moselle. Je dis toujours, supposé que les ennemis diminuent leurs forces de ces côtés-ci pour former un corps du côté de Trarbach. Il faudrait aussi, monsieur, que vous me fissiez l'honneur de me mander les officiers généraux que le roi destine pour aller sur la Moselle. M. de Balivières, maréchal de camp, y servit l'année passée.

Je vous envoie une lettre que je reçus hier de M. d'Artaignan, qui doit faire croire, si les avis qu'on lui donne sont bons, que les ennemis n'occuperont pas Diest; il est impossible que dans peu de jours nous n'en soyons certainement informés par les préparatifs indispensables qu'ils seront obligés de faire, supposé qu'ils veuillent occuper ce lieu-là.

Sur quoi vous pouvez compter certainement, monsieur, c'est qu'il faut faire hiverner dans Namur, Louvain, Malines, Lierre, Anvers, Vilvorde, Bruxelles, Nivelles et Charleroi, une armée, c'est-à-dire au moins soixante bataillons et cent escadrons, à pouvoir s'assembler en deux fois vingt-quatre heures, supposé toujours,

[1] Archives du dépôt de la guerre, pièce originale, vol. 1838, n° 132.

comme j'ai eu l'honneur de vous le dire, que les ennemis restent forts dans ce pays-ci, comme il y a bien de l'apparence; et s'ils y demeurent tous, comme ils le publient, ce que j'ai bien de la peine à croire, il faudra augmenter à proportion. L'entre Sambre et Meuse contiendra les troupes de Cologne, outre ce qui sera dans Philippeville, Charlemont, Maubeuge, Landrecies et Avesnes; la Flandre espagnole et la partie du Brabant qui est au delà du canal de Bruxelles et partie du Hainaut entre Bruxelles et Mons en contiendra assez, parce qu'il y a quatre ou cinq petites villes fermées, où l'on pourra mettre des troupes en sûreté. Il faut vous avertir, monsieur, d'une chose qui va arriver : certainement les ressources du comte de Bergheyck sont diminuées considérablement par la ruine de la plus grande partie du Brabant. Pour maintenir sa cavalerie, il ne voit d'expédient que de la répandre dans le plat pays de Hainaut et de ce qui reste du Brabant qui n'a pas été mangé; il espère par là qu'il ne lui en coûtera rien pour les fourrages, et que la plus grande partie de l'ustensile sera payée à cette cavalerie par le plat pays. Ainsi, monsieur, l'on sera nécessité de placer la plus grande partie de celle du roi dans les places les plus avancées. Je sais combien nos pays souffrent par le manque de consommation et la perte que nous faisons que l'argent des troupes ne se dépense pas dans notre pays; mais, monsieur, comparez à cela une frontière ouverte, sans places; plus de lignes depuis le Demer jusqu'à la Meuse, et un ennemi puissant aux portes de Louvain et de Bruxelles. Si l'on n'a une armée capable de soutenir une si mauvaise frontière, il faut se résoudre à perdre le pays.

J'aurai l'honneur d'expliquer au roi la véritable situation des Pays-Bas, qui est plus mauvaise que je ne le puis dire. Tant que nous avons été dans un péril prochain, je n'ai point voulu mander l'état pressant où nous nous trouvions, parce qu'il était inutile de le représenter, le roi ne pouvant y remédier; mais présentement, monsieur, j'aurai l'honneur de rappeler à sa majesté l'état où nous avons été et celui indubitablement où l'on se trouvera l'année prochaine,

supposé que les ennemis fassent leurs efforts de ces côtés-ci. Je vous supplie d'avoir assez de confiance à ma bonne foi et à ma droiture pour croire que je vous parle uniquement par rapport à l'intérêt du service, sans autres vues de quelque nature qu'elles puissent être. Je ne dis pas que je ne me puisse tromper, mais au moins puis-je vous répondre que je suis de bonne foi dans tout ce que j'aurai l'honneur d'avancer au roi, et que je lui ferai voir sensiblement, connaissant les pays et la guerre, qu'il est impossible que les Pays-Bas ne succombent, si les ennemis continuent d'y faire la guerre avec supériorité. Je reviens au quartier d'hiver, jusqu'à ce que j'aie reçu votre projet. Je me renferme d'avoir l'honneur de vous dire qu'il faut se tenir ensemble tant que les ennemis y seront, que vous me mandiez, s'il vous plaît, les troupes et les généraux que le roi destine pour la Moselle, le cas arrivant d'y envoyer des troupes, et se donner patience jusqu'à tant que nous voyions la véritable disposition des ennemis; s'ils abandonnent Diest, et que nous les chassions de Léau, nous occuperons ces lieux-là, en diminuant un peu les garnisons des grosses villes de derrière; et comme il sera très-difficile d'avoir du fourrage à Tirlemont et à Léau, l'on verra si l'on y pourra établir assez d'infanterie. Pour Diest, il serait toujours possible d'y faire remonter quelque fourrage, quoique avec peine. En un mot, monsieur, on ne saurait répondre de rien par avance, quand on a un ennemi devant soi aussi puissant que nous l'avons. Jetez un coup d'œil sur votre carte et voyez par combien de places il nous entoure depuis Berg-op-Zoom, venant joindre Grave, et de Grave en remontant la Meuse jusqu'à Huy. S'il tenait Léau et Diest et toutes les petites villes de derrière du pays de Liége et de la Campine, jointes aux grosses villes de la Meuse et du Brabant hollandais, représentez-vous, je vous supplie, le nombre de troupes, et en combien peu de jours ils peuvent les assembler; et pour nous opposer à tout cela, nous n'avons que depuis Namur jusqu'à Anvers et d'Anvers à Bruxelles pour placer des troupes. Il faut vous dire encore, monsieur, que, ne pouvant nous assembler en avant, si nous sommes les plus faibles,

il faudra, sitôt que nous verrons les ennemis se rassembler, que les troupes de Namur et celles de l'entre Sambre et Meuse viennent nous rejoindre, par les derrières, sur la Dyle, qui est le seul poste que nous puissions tenir, quand nous serons inférieurs, sujets néanmoins à bien des inconvénients, si les ennemis savent se prévaloir de leur supériorité. Quand nous serons aussi forts qu'eux et en état de nous assembler aussitôt et plus tôt, quoique nos lignes soient rasées, les deux Ghètes fournissent des postes, et il y en a encore plus en avant, où l'on peut se placer avantageusement. Chamlay, qui connaît parfaitement ce pays-ci, si vous voulez discourir avec lui, lui proposer en conversation ce que j'ai l'honneur de vous mander sur le projet du quartier d'hiver, et sur l'idée que je me fais de l'ouverture de la campagne, peut-être, monsieur, vous donnera-t-il des ouvertures de ce qu'il y a à faire, et vous proposera peut-être des choses qui échappent à mes connaissances; car je vous assure que je suis bien loin de me croire assez habile pour ne me pas méprendre. Je vois tous les jours qu'il y a tant de présomption mal fondée dans les hommes, que, bien loin de désirer de n'être pas contrôlé, je souhaite fort qu'on me dise ce qu'on pense, et je vous réponds que je reviendrai sans peine à l'avis des autres. On ne peut être plus parfaitement que je le suis, monsieur, etc.

DISPOSITION POUR LA GARDE DES PLACES ET DES CANAUX DU CÔTÉ DE LA MER; 25 SEPTEMBRE 1705[1].

(*Voir page* 86.)

RÉGIMENTS.	BATAILLONS.
Nieuport	2
Ostende	3
Damm	2
Fort entre Bruges et Damm	1
Bruges	8
Gand	8
TOTAL	24

[1] Archives du dépôt de la guerre, pièce originale, vol. 1838, n° 143.

Les huit bataillons de Bruges fournissent neuf cents hommes pour la simple garde des canaux depuis Ostende jusqu'à Aeltere pour les magasins, les avancées et dehors de la place.

Des huit bataillons de Gand, il en faut mettre un pour garder le fort Rouge jusqu'à Mendonck et Saffelaere, et les sept autres fournissent huit cents hommes pour la garde du canal depuis Aeltere jusqu'à la nouvelle ligne, pour le canal du Sas, pour le fort Rouge, pour les avancées et les magasins de la ville.

Les vingt-quatre bataillons que je demande pour la garde des places, forts et canaux depuis Nieuport jusqu'à Saffelaere, dans l'étendue de dix-neuf à vingt lieues de pays, fourniront par bataillon cent vingt hommes, sans leur en pouvoir diminuer un seul. Si l'on en met moins, les bataillons ne pourront se raccommoder pendant l'hiver. Je prie sa majesté et vous, monseigneur, de faire attention que, pendant les campagnes dernières, n'ayant eu que dix-huit bataillons pour la simple garde des places, magasins, forts et canaux, pendant dix-neuf à vingt lieues de pays, les ennemis venant à tomber sur un poste de sergent, de lieutenant ou tout au plus de capitaine, l'on n'a pas une seule troupe ensemble pour pouvoir mener et soutenir les postes attaqués.

Pendant la guerre dernière, nos canaux et lignes étaient gardés par les garnisons des places les plus à portée, et le corps campé n'était que pour s'opposer à celui des ennemis et le suivre partout; mais présentement l'on n'a pas ce qu'il faudrait seulement pour la simple garde des canaux contre les petits partis; et du moment que les troupes campées rentreront dans les places, il n'y aura pas de quoi fournir pour la simple garde, comme cela arriva l'année passée, après la campagne, où les bataillons faibles rentrés dans Bruges et dans Gand n'avaient pas de quoi se relever, et pendant deux ou trois mois les mêmes officiers et soldats restaient dans leurs postes sans pouvoir être relevés.

DISPOSITION DE L'INFANTERIE, LE 18 OCTOBRE 1705, AU CAMP DE BERLAER[1].

(*Voir page* 98.)

EMPLACEMENTS.	BRIGADES.	BATAILLONS par brigades.	NOMS des BATAILLONS.	TOTAL des BATAILLONS.
A Louvain.	La Faille.	2	....	6
	Villemaure.	1	....	
	Greder, allemand.	2	....	
	Saint-Second.	1	....	
A Boisschot.	Sourches.	3	Nassau.	1
			Sourches.	1
			Beauvoisis.	1
	Bournonville.	3	Bournonville.	1
			De Grouff.	1
			Marschalck.	1
	Poitou.	7	Poitou.	2
			Royal.	1
			Berry.	1
			Meyer, suisse.	3
Entre Boisschot et Heyst op den bergh.	Picardie.	5	Picardie.	3
			Béarn.	2
	Gondrin.	4	Gondrin.	2
			La Marck.	2
Entre Heyst op den bergh et Haller.	Laerne.	4	Laerne.	2
			La Fère.	1
			Conflans.	1
	Royal-Roussillon.	4	Royal-Roussillon.	2
			Royal-italien.	1
			Clare.	1
Entre Haller et Itegem.	Villars.	6	Villars.	3
			Greder.	3
Entre Itegem et le pont d'Hille brugge.	Leede.	4	Courrières.	1
			Leede.	1
			Brancas.	1
			Artaignan.	1
	Ph. Grimaldi.	4	Ph. Grimaldi.	1
			Antragues.	1
			Maubourg.	1
			Houdetot.	1
			A reporter...	50

[1] Archives du dépôt de la guerre, pièce originale, vol. 1838, n° 284.

EMPLACEMENTS.	BRIGADES.	BATAILLONS par brigades.	NOMS des BATAILLONS.	TOTAL des BATAILLONS.
			Report....	50
Entre le pont d'Hille brugge et Berlaer...	Castelas.........	3	Castelas.........	3
	Grimaldi........	5	Alsace..........	4
			Grimaldi........	1
	Gardes de Cologne.	6	Gardes de Cologne.	2
			Cusprini.........	2
			Gardes de Bavière..	2
	Gardes françaises..	7	Gardes françaises..	4
			Gardes suisses....	3
A la gauche de Berlaer.	Vendôme........	4	Lamothe........	1
			Saint-Germain....	1
			Bassigny.........	1
			Vendôme........	1
Près du pont de la grosse Nèthe............	Isenghien........	4	Deslandes.......	1
			Spaar...........	2
			Isenghien........	1
Entre les deux Nèthes, devant Nazareth....	Fusiliers d'Espagne.	5	Volfskel.........	1
			Duthil..........	1
			Noailles.........	1
			Bugey..........	1
			Fusiliers d'Espagne	1
	Le Roi..........	4	Le Roi..........	4
A Moldernèthe	Vivarais.........	4	Louingins......	1
			Grosbois.........	1
			Lostange........	1
			Vivarais.........	1
	Brandelet........	6	Hessy...........	3
			Brandelet........	3
Oeleghem..........	Saint-Sulpice.....	4	Saint-Vallier.....	1
			Nice............	1
			Saint-Sulpice.....	2
Château-Brûlé.......	....	1	Bournonville.....	1
Merxem............	....	2	Dubié...........	1
			Philippe.........	1
Sur la Schyn........	....	1	Monroux........	1
	Royal-artillerie....	1	....	1
	Bombardiers.....	1	....	1
			TOTAL.....	108

DISPOSITION DE L'INFANTERIE AU CAMP DE DUREN; 23 OCTOBRE 1705[1].

(*Voir page* 101.)

EMPLACEMENTS.	RÉGIMENTS.	BATAILLONS.	
Au pont de Ninde	Nassau		1
	Grouff	1	3
	Bournonville	1	
	Marschalck	1	
	Poitou	2	7
A Boisschot	Royal	1	
	Berry	1	
	Meyer, suisse	3	
	Beauvoisis	1	2
	Sourches	1	
	Picardie	3	5
A Nazareth	Béarn	2	
	Gondrin	2	4
	La Marck	2	
	Vendôme	1	4
A Moldernèthe	Bassigny	1	
	Saint-Germain	1	
	Lamothe	1	
	Saint-Sulpice	2	4
	Nice	1	
A Oeleghem	Saint-Vallier	1	
	Vivarais	1	3
	Lostange	1	
	Louvigny	1	
	Lacrne	2	4
	La Fère	1	
	Conflans	1	
A Wyneghem	Villars	3	6
	Greder	3	
	Bournonville	1	2
	Grosbois	1	
	A reporter		45

[1] Archives du dépôt de la guerre, pièce originale, vol. 1838, n° 313.

EMPLACEMENTS.	RÉGIMENTS.		BATAILLONS.
	Report		45
A Wyneghem. (Suite.)	Ph. Grimaldi	1	
	Antragues	1	4
	Maubourg	1	
	Houdetot	1	
	Isenghien	1	
	Spaar	2	4
	Deslandes	1	
	Le Roi		4
Vis-à-vis Schootten	Fusiliers d'Espagne	1	
	Bugey	1	
	Noailles	1	5
	Duthil	1	
	Volfskel	1	
	Courrières	1	
	Leede	1	4
	Brancas	1	
	Artaignan	1	
	Royal-Roussillon	2	
	Royal-italien	1	4
	Clare	1	
Proche la cense des Jésuites	Castelas		3
	Gardes de Cologne	2	
	Gardes de Bavière	2	6
	Prince électoral	2	
	Gardes françaises	4	7
	Gardes suisses	3	
A Mersem	Philippe	1	
	Dubié	1	3
	Mouroux	1	
A la gauche de Mersem	Brandelet	3	6
	Hessy	3	
	Alsace	4	5
	Grimaldi	1	
	Royal-artillerie	1	2
	Bombardiers	1	
	TOTAL		102

ÉTAT DES BATAILLONS DÉTACHÉS POUR L'ATTAQUE DE DIEST;
25 OCTOBRE 1705[1].

(*Voir page* 102.)

RÉGIMENTS.		BATAILLONS.
De l'armée	Royal	1
	Poitou	2
	Beauvoisis	1
	Berry	1
	Meyer, suisse	3
	Sourches	1
	Nassau, espagnol	1
	Grouff, *idem*	1
	Bournonville, *idem*	1
	Marschalck	1
De la garnison de Louvain	La Faille, espagnol	2
	Greder, allemand	2
	Villemaure	1
	TOTAL	18

CAPITULATION DE SANTVLIET; 1705[2].

(*Voir page* 104.)

ARTICLE PREMIER.

M. de Castros, gouverneur de Santvliet, remettra sa place à M. le comte de Noyelles, demain, 30 octobre, à dix heures du matin, et se rendra prisonnier de guerre avec toute sa garnison.

ARTICLE 2.

A condition que tous MM. les officiers et soldats ne seront point désarmés, qu'aucun soldat ne sera ni dépouillé, ni fouillé.

[1] Archives du dépôt de la guerre, pièce originale, vol. 1838, n° 336.
[2] *Idem*, vol. 1839, n° 7.

ARTICLE 3.

Que tous les officiers et soldats blessés seront conduits à Anvers, avec toute sûreté, avec les chirurgiens, par le chemin le plus court, et leur sera fourni des voitures, en payant, pour les y transporter; et ceux qui ne seront point en état d'être transportés resteront dans la place et y seront traités par des chirurgiens jusqu'à ce qu'ils soient en état de l'être.

ARTICLE 4.

Que tous les bagages et les chevaux des officiers seront conduits à Anvers, en toute sûreté, par le plus court chemin.

ÉTAT DE LA FORCE DES BATAILLONS DE L'ARMÉE DE FLANDRE; 1er NOVEMBRE 1705[1].

(*Voir page* 105.)

RÉGIMENTS.	BATAILLONS.	HOMMES.
Gardes françaises	4	2,450
Gardes suisses	3	1,600
Picardie	3	1,293
Le Roi	4	1,650
Royal	1	385
Béarn	2	731
Poitou	2	848
Gondrin	2	999
Saint-Sulpice	2	904
Royal-artillerie	1	455
Bombardiers	1	366
Isenghien	1	511
Saint-Vallier	1	395
Deslandes	1	390
Royal-Roussillon	2	925
Nice	1	351
Royal-italien	1	413
Clare	1	538
Alsace	4	1,934
A reporter	37	17,136

[1] Archives du dépôt de la guerre, pièce originale, vol. 1839, n° 26.

RÉGIMENTS.	BATAILLONS.	HOMMES.
Report	37	17,136
La Marck	2	1,175
Spaar	2	1,017
Castelas	3	1,641
Greder	3	1,767
Meyer	3	1,558
Villars	3	1,722
Brandelet	3	1,737
Hessy	3	1,698
Second de Bassigny	1	429
Second de la Fère	1	384
Second de Vendôme	1	396
Second de Bugey	1	398
Second de Vivarais	1	351
Second de Berry	1	369
Maubourg	1	364
Antragues	1	395
Brancas	1	371
Lamothe	1	443
Artaignan	1	375
Noailles	1	404
Grosbois	1	437
Duthil	1	260
Conflans	1	439
Lostange	1	415
Houdetot	1	375
Louvigny	1	410
Saint-Germain-Beaupré	1	408
Sourches	1	362
	79	37,225
BATAILLONS D'ESPAGNE.		
Ph. Grimaldi	1	300
Ant. Grimaldi	1	350
Laerne	2	800
Courrières	1	400
Lerde	1	350
Fusiliers d'Espagne	1	400
	7	2,600
BATAILLONS DE COLOGNE.		
Gardes de Cologne	2	600
Volfskel	1	300
	3	900
BATAILLONS DE BAVIÈRE.		
Gardes de Bavière	2	750
Chur-Prinz	1	350
Grenadiers de Bavière	1	350
	4	1,450

ÉTAT DES QUARTIERS DES ENNEMIS; 21 NOVEMBRE 1705[1].

(*Voir page* 108.)

QUARTIERS.	INFANTERIE.		CAVALERIE.	
	RÉGIMENTS.	BATAILLONS.	RÉGIMENTS.	ESCADRONS.
Liége	Danois	2	Laloo	2
	Palatin	4	Grevendorf	3
	Deltepehen	1	Waleff	4
	Prusse	2	Hünerbein	2
	Thamer	2	Freshapel	2
	Luneburg	2	Boisdavid	2
	Oxenstierna	1		
Viset	Schlangenbourg	1		
Limbourg	Ameliswert	1		
	Schratenbach	1		
Maëstricht	Deynse	1		
	Dehussegarde	1		
	Strengers	1		
	Albemarle	2		
	Heppel	1	Dost	4
	Macartney	1	Emminga	2
	Zoutland	1	Saxe-Gotha	3
	Vegelin	1	Rheden	2
	Jeamart	1	Palatine	4
	Dona	1		
	Lunebourg	2		
	Remely	1		
	Murray	1		
Huy	Riperda	1		
	Elst	1		
	Albrecht	1	Nill	1
	Saxe-Eisenach	1		
	Dalrymple	1		
Maseyck	Declem	1	Tilly	2
	Heukelom	1	Beningen	2
Steren	Vanhesse	1		
	Serienhe	1		
	Elberfeld	1		
Borchloon	Croon-Prins	1	Grobenstein	2
Saint-Tron	Usseliach	1		
	Hussel	1	Sustandran	4
	Colier	1		
	Lunebourg	1		

[1] Archives du dépôt de la guerre, pièce originale, vol. 1839, n° 132.

QUARTIERS.	INFANTERIE. RÉGIMENTS.	INFANTERIE. BATAILLONS.	CAVALERIE. RÉGIMENTS.	CAVALERIE. ESCADRONS.
Ruremonde	Prince de Hesse	1	Drusbern	2
	Danois	2	Banditz	4
	Sabine	1		
Venloo	Laloo	1	Vanderstay	4
	Sandis	1		
	Farington	1		
Stephanswert	3 compagn. Bouart	»	Erpaels	2
Grufe	Enans	1	Gardes bleues	2
	Dedem	1	Gardes du corps	1
Tongres	Seckendorf	1	Baldewein	2
	Prusse	1		
Diest	De Husse	1	Berningue	2
	Argenil	1	Saxe-Gotha	2
	Vanhesse	1		
	Seckendorf	1		
	Saxe-Gotha	1		
	Lunebourg	1		
Hasselt	Aderkast	1	Heyde	2
	Janus	1	Canstein	»
	Prusse	1		
Hal	Schwartz	1	Laret van Eech	2
Herck	Ladder	1	Vanrech	1
Beringen	Noyelles	1	Carlingue	2
Horn	Beneren	1	Palsise	4
	Chambrier	1		
Bilsen	Delgue	1	Vitinhoffe	1
Bree	Hussel	1	Oostfrise	2
Werth	Hurier	1	Chantelaus	2
Nimègue	Hamilton	1	Lunebourg	5
	Inoy	1	Dehue	2
	Dehue	1		
Bois-le-Duc	Nassau, wallon	1	Worts	2
	Fergusson	1	Schomberg	2
	Mordunne	1	Paul	2
	Furtmyton	1	Obdam	2
	Sartney	2		
Hesdin	Amersdu	1	Codegam	2
	Gardes	1		

PIÈCES RELATIVES

A LA

CAMPAGNE D'ITALIE.

PIÉMONT.

ÉTAT DES TROUPES QUI RESTENT DANS LE COMTÉ DE NICE ; 11 AVRIL 1705[1].

(*Voir page* 124.)

	BATAILLONS.
Deuxième bataillon de Sourches	1
Deux bataillons d'Orléanais	2
Un bataillon de Froulay	1
Deux bataillons des Galères qui doivent dans peu retourner à Marseille *	2
Deuxième bataillon de Charolais	1
Un bataillon de Gassion	1
Deuxième bataillon de Soissonnais	1
Deuxième bataillon de Bourbonnais	1
Premier bataillon de Charolais	1
TOTAL	11

* Ces deux bataillons furent remplacés par celui de Tournon qu'on tira du blocus de Montméllan, de sorte qu'il y en eût dix pour le comté de Nice.

[1] Archives du dépôt de la guerre, pièce originale, vol. 1873, n° 314.

TRAITÉ ENTRE M. LE MARQUIS D'USSON, M. LE MARQUIS DE CARRAIL ET LES MAGISTRATS DE LA VILLE DE NICE [1].

(*Voir page* 126.)

M. Tondut, premier consul, M. le comte Pallavicini de Perl, M. le procureur général Constantin, M. l'avocat, les assesseurs de la ville de Nice déclarent, en s'engageant en parole d'honneur au nom de M. le marquis de Carrail, qu'il observera une exacte suspension d'armes de toute la partie du château qui regarde la ville de Nice et de celle qui regarde Montalban; qu'il ne sera tiré en aucune façon ni sur la ville ni sur tous les chemins qui y aboutissent; ce qui sera observé réciproquement par les troupes du roi très-chrétien à l'égard du château, tant par terre que par mer, à la portée du canon; en considération de laquelle déclaration M. le marquis d'Usson se départ de faire le retranchement et autres travaux, sur la confiance qu'il a en la parole des susdits MM. Tondut, Pallavicini, Constantin et Léa, pour éviter toute surprise des troupes de son altesse royale de Savoie, qui sont en garnison dans le château de Nice, qui ne pourront faire aucune sortie sur lesdites troupes du roi qui seront en garnison dans ladite ville; et M. le marquis d'Usson s'engage aussi de ne faire aucune attaque au château de Nice, du côté de la ville, ainsi qu'il s'est pratiqué à Namur, ni du côté de Montalban, comme dessus.

M. le marquis de Carrail remettra présentement tous les prisonniers de guerre qu'il a dans le château, sur la parole que lui donne M. le marquis d'Usson de lui rendre pareil nombre de ceux qui sont à Toulon ou dans les autres places de Provence, et entre autres M. Randon, lieutenant d'une compagnie franche.

En cas que le nombre ne fût pas égal, M. le marquis d'Usson en fera tenir compte, pour qu'ils soient échangés avec ceux de son altesse royale de Savoie en Italie.

[1] Archives du dépôt de la guerre, copie originale, vol. 1873, n° 345.

Ladite suspension durera pendant l'espace de six mois; et s'il convenait à une des deux parties de la rompre, les commandants s'en avertiront dix jours à l'avance, le tout sous le bon plaisir de sa majesté très-chrétienne et de son altesse royale de Savoie.

Fait à Nice, le 19 avril 1705, signés d'Usson, de Carrail, J. B. Tondut, Pallavicini de Perl, Constantin et les autres.

Lettre de M. le comte de Briançon à M. le duc de Savoie. Londres, 7 avril 1705[1]. (Voir page 127.)

J'ai eu l'honneur d'informer votre altesse royale, par ma lettre du 3 de ce mois, des bonnes dispositions que j'avais trouvées en cette cour, à vouloir employer la flotte et les troupes de débarquement sur les côtes de Provence. Il y eut samedi dernier, sur ce sujet, une conférence entre milord Marlborough et milord Godolphin à laquelle je fus appelé. Ils me dirent qu'on avait résolu d'entreprendre l'expédition de Toulon, suivant le projet qui en fut déjà formé l'an passé, si votre altesse royale la trouvait praticable, et que c'était à elle à donner les lumières et les avis les plus certains pour conduire ce dessein et l'exécuter avec apparence d'un heureux succès. Milord Marlborough ajouta qu'il croyait indispensablement nécessaire d'avoir un corps de cavalerie ou de dragons, et que, ne pouvant pas l'embarquer sur la flotte, il faudrait que son altesse royale en détachât un de l'armée qu'elle aurait alors et l'envoyât par terre. Je répondis que si cela était indispensable, il l'était aussi en premier lieu que les affaires d'Italie changeassent absolument de face et que votre altesse royale fût en état d'envoyer ce détachement. Marlborough me dit qu'il supposait qu'au temps propre pour cette expédition M. le prince Eugène aurait fait la jonction avec votre altesse royale; que, comme on ne pouvait donc pas à présent entrer dans une grande discussion sur cette affaire, il me chargeait simplement de faire savoir à votre altesse royale que la reine regardant la dernière expédition comme la plus avantageuse aux intérêts de votre altesse royale et au bien de la cause commune, elle avait résolu de l'entreprendre, si votre altesse royale estimait

[1] Archives du dépôt de la guerre, copie, vol. 1864, n° 347.

que la conjoncture eût pu être favorable cette année; que pour cela il suppliait votre altesse royale de lui faire l'honneur, aussitôt après avoir reçu cette lettre, de lui faire savoir ses sentiments avec un projet de la forme qu'elle jugerait la plus convenable pour ne pas faire une telle entreprise en vain.

On désire en premier lieu d'avoir un état des forces des ennemis, tant infanterie que cavalerie en ce pays-là; ensuite, du lieu où se devrait faire le débarquement; enfin toutes les autres instructions que votre altesse royale connaîtra être nécessaires pour bien régler l'exécution de ce dessein, principalement le temps auquel on pourrait l'effectuer.

A l'égard du temps, j'ai de nouveau représenté que votre altesse royale, étant elle-même incertaine quand on la retirera de l'extrémité où elle se trouve réduite, ne pouvait pas savoir quand elle serait en état de fournir le secours qu'on lui demande pour seconder l'entreprise, supposé que l'on ne jugeât pas les forces de la flotte suffisantes pour l'exécuter. Milord m'a répondu que par cette raison je devais mander à votre altesse royale que les troupes de débarquement sont sur le pied de huit mille hommes, et qu'il y en aurait certainement sept mille effectifs; que, dans la conjoncture d'une expédition prompte, comme devait être celle de Toulon, on pourrait encore débarquer jusqu'à quatre et cinq mille soldats de marine; que votre altesse royale, avec cette connaissance, pouvait juger mieux que personne si ce nombre d'infanterie suffisait et quelles forces il y faudrait joindre pour assurer le succès. Il suppose aussi qu'on pourra employer à cela la plus grande partie de la garnison de Nice; sur quoi il m'a chargé de mander à votre altesse royale qu'il estimait très-avantageux à son service qu'elle fît fond d'envoyer un fort détachement, afin de rendre infaillible le succès de l'entreprise; bien entendu que la jonction de M. le prince Eugène avec tout le secours eût été premièrement exécutée, quand même cela obligerait votre altesse royale à demeurer pendant quelque temps sur la simple défensive; qu'il ne croyait pas que six semaines ou tout au plus deux

mois se pussent passer sans que l'affaire fût finie, c'est-à-dire la ville de Toulon prise, et que, si l'on y réussissait, le dessein était de la ruiner entièrement, de détruire les magasins et arsenaux, et de démolir, s'il est possible, tellement le port qu'il ne puisse servir à la France, au moins d'ici à quelques années, s'il n'est pas possible de le rendre inutile pour toujours; c'est à quoi il n'y a pas beaucoup d'apparence. Il m'a dit aussi qu'il était surtout nécessaire que votre altesse royale envoyât là un officier général bien expérimenté, me témoignant en même temps souhaiter beaucoup que ce fût le comte de Stahremberg. En effet, dans toute la flotte et parmi les troupes de débarquement il n'y a personne capable de conduire cette entreprise. Milord Peterborough lui-même qui en a le commandement en chef, quoique homme d'esprit et d'une valeur distinguée, n'a aucune expérience de la guerre par terre, et il n'a sous lui aucun officier à qui l'on puisse confier l'exécution d'un tel dessein. C'est ce que milord Marlborough m'a fortement recommandé de bien représenter à votre altesse royale, me disant aussi que la reine donnera des ordres précis au commandant de cette armée-là de se régler entièrement suivant les instructions qui lui seront données par votre altesse royale; que l'on préviendra même toutes les difficultés qui pourraient naître pour le commandement des troupes de terre à l'égard du général que votre altesse royale y enverrait. Enfin le duc de Marlborough m'a dit que si M. le prince Eugène devait concourir à cette affaire, soit par l'envoi du comte de Stahremberg à Nice, ou même, indépendamment de tout cela et avant que la jonction soit faite avec votre altesse royale, pour toutes les opérations qu'elle jugera les plus convenables à son avantage particulier ou au bien général de la cause commune, votre altesse royale devait lui faire l'honneur de lui marquer ce qu'elle souhaitait, et qu'il se promettait de faire entièrement agir M. le prince Eugène suivant les sentiments de votre altesse royale, sans attendre sur cela aucun des ordres de la cour de Vienne; qu'il ne jugeait même pas à propos d'y communiquer ledit projet, 1° parce qu'il deviendrait bientôt public; 2° parce

que ladite cour ne l'approuverait pas, et qu'elle fait de continuelles sollicitations pour un débarquement en Catalogne, dont on lui donne l'espérance, mais sans vouloir l'exécuter, si ce n'est après que l'expédition de Toulon sera finie, supposé que votre altesse royale la trouve praticable cette année; qu'en ce cas l'on publiera le dessein de débarquer en Catalogne, et la flotte se tiendra vers les côtes d'Espagne pour attendre les avis de votre altesse royale sur le temps de faire voile pour Nice, et qu'elle soit en état de fournir les secours dont j'ai parlé, en la forme qui lui paraîtra plus convenable et qu'il lui sera possible de les envoyer.

Milord trésorier m'a dit que, si ce dessein se pouvait exécuter, la reine fournirait à votre altesse royale les deux cent mille écus qui lui furent promis l'année dernière, par le projet qu'on avait fait; et sur cela j'aurai l'honneur de dire à votre altesse royale que si les difficultés, car je prévois bien que votre altesse royale en aura de très-grandes à fournir les secours dont j'ai parlé, se peuvent surmonter à force d'argent, il ne sera pas difficile d'obtenir ici tout ce qu'il en faudra au delà de ladite somme pour mettre le dessein à exécution.

Hier matin le duc de Marlborough partit, et le vent continuant d'être favorable, le convoi pourra mettre ce soir à la voile. J'ai été chez lui un moment avant son départ; il m'a de nouveau chargé d'assurer votre altesse royale de ses très-humbles services et de la supplier d'être bien persuadée de son zèle; qu'il ne souhaitait rien plus vivement que de pouvoir lui témoigner l'extrême vénération qu'il a pour sa personne et combien il a d'attachement à ses intérêts, et qu'il espérait lui en donner les plus grandes preuves, à quoi j'ai répondu en termes convenables. Ensuite il m'a chargé de mander à votre altesse royale qu'il la priait instamment de lui faire savoir le plus tôt qu'elle pourrait, après avoir reçu la présente, quels sont ses sentiments sur ledit projet et sur toutes les autres opérations à faire en Italie pendant la campagne prochaine, de lui dépêcher pour cela un courrier exprès, afin qu'il soit plus promptement informé de ce qu'il désire savoir, et que votre altesse royale pouvait se servir

du chiffre que le comte Maffey lui a laissé, et que le courrier le trouverait sûrement aux environs de Trèves; qu'il priait aussi votre altesse royale d'envoyer ici un duplicata de sa dépêche en même temps à milord Godolphin, se servant de mon chiffre pour cela; que le courrier pourrait mettre ce paquet à la poste, en passant à Francfort, de manière que, sans perdre de temps, tous les deux recevraient la réponse au contenu de la présente, pour prendre les mesures nécessaires, suivant les sentiments de votre altesse royale; qu'il la suppliait sur toutes choses de lui faire savoir ses intentions touchant ladite entreprise avec toute la diligence possible, afin que, si par malheur l'exécution ne s'en trouvait pas praticable pour cette campagne, l'on pût former un autre projet et employer la flotte avec les troupes de débarquement, selon qu'on le trouverait plus avantageux à la cause commune.

Dans le temps que j'ai pris congé de lui, il m'a dit encore qu'il souhaitait par-dessus tout que l'expédition de Toulon pût réussir heureusement, en premier lieu pour le bon service de la reine, et ensuite pour l'avantage particulier de votre altesse royale, à qui demeureraient toute la gloire et le mérite du succès; qu'il pouvait m'assurer que si l'on parvenait, par le moyen de votre altesse royale, à détruire la ville de Toulon, ce qui est une des principales vues de cette nation, celle-ci, qui a déjà tant de penchant pour votre altesse royale, se trouverait par là tellement attachée à vos intérêts, que votre altesse royale en pourrait justement attendre tous les plus grands secours que la nation serait en pouvoir de lui fournir, soit pour son agrandissement, soit pour l'augmentation de sa gloire. J'ai répondu que cela dépendait des forces que les ennemis auraient en Piémont, et des progrès que ferait M. le prince Eugène avec les secours qu'il doit conduire en Italie; qu'au reste, je pouvais l'assurer que votre altesse royale concourrait volontiers en tout ce qui serait humainement possible, moins pour elle que pour seconder les glorieux desseins de sa majesté, et contribuer aux avantages de la nation anglaise. Il m'a répliqué que la reine était pleinement

persuadée du zèle de votre altesse royale pour l'avancement de la cause commune, qu'elle ne doutait point que vous ne voulussiez bien concourir à cette importante affaire, si, dans le temps propre pour en exécuter le projet, les affaires de votre altesse royale se trouvaient assez bien rétablies pour permettre de fournir de sa part les secours qu'elle-même jugera nécessaires, afin d'en rendre le succès plus assuré.

ÉTAT DES TROUPES QUI COMPOSERONT L'ARMÉE DE PIÉMONT [1].

(*Voir page* 130.)

		BATAILLONS.	ESCADRONS.
Infanterie		51	"
Cavalerie		"	63
Troupes que doit amener M. de la Feuillade		16	"
TOTAL		67	63
Sur quoi il faut pour les garnisons suivantes, savoir :			
Au château d'Ast	1	10	"
Dans le val d'Aost	3		
A Crescentino	1		
A Verue	1		
A Acqui	1		
A Trino	1		
A Ivrée	2		
RESTE		57	63

ARTILLERIE DE CAMPAGNE.

De France	30 pièces.
D'Espagne	20

[1] Archives du dépôt de la guerre, pièce originale, vol. 1864, n° 313.

RÉPARTITION DES TROUPES DU ROI DANS LE PIÉMONT[1].

(*Voir pages* 130 *et* 260.)

OFFICIERS GÉNÉRAUX.	RÉGIMENTS.	BATAILLONS.	ESCADRONS.	QUARTIERS DES TROUPES.
Quartier général à Casal.	Thiérache.	1	"	Acqui.
MM.	Forbin. 2			
	Villeroy 3	"	8	
	Dauphin, dragons. 3			
De Villiers... Duguast.... } maréchaux de camp	Tessé.	2	"	Nizza-della-Paglia.
	Languedoc.	"	3	Alexandrie.
	Bugey	1	"	Annone.
	Ourches.	"	2	
	Normandie.	3	"	Asti.
	Grammont.	"	2	
De Praslin... De Montgon.. } lieutenants génér[x].	Dauphin, cavalerie...	"	1	Frasinello.
	Dauphin, cavaleric...	"	2	Pomaro.
Luxembourg.. Maulevrier... Dreux...... Senneterre... } maréchaux de camp (Avec l'état-major de l'armée.)	Cambraisis. 1			
	Natta. 1	3	"	Casal.
	Jaucourt. 1			
D'Albergotti.	La Farre.	1	"	Monfestino.
	Grancey.	1	"	Villa Mirolio.
	Bresse.	1	"	Corteranzo.
	Tournaisis. 1	2	"	Mursingo.
	Médoc. 1			
M. d'Albergotti, lieutenant général, commandera depuis le retranchement de la frontière du Montferrat jusque sur les confins de l'Astesan, et les places le long du Pô, compris Verue, Crescentino, Salugia, Trino et Moriano inclusivement, ayant sous ses ordres : MM. de Guerchy, qui résidera à Monte Calvo; de Goas, à Verue; d'Orgemont, à Trino.	Bassigny.	1	"	Villadeati.
	Vaisseaux.	3	"	Monte Calvo.
	Cotentin.	1	"	Tonco.
	Bourck.	1	"	Cagliano.
	Flandre.	1	"	Grana.
	Lyonnais.	1	"	Montemagno.
	Lyonnais.	1	"	Castagnole.
	Desgrigny.	1	"	San-Salvadore.
	Royal-la-Marine	2	"	Verue.
	Labour.	1	"	Crescentino.
	Hussards.	"	1	
	Angoumois. 1	2	"	Trino.
	Périgord. 1			
	Senneterre.	"	3	
	Bertillac.	"	2	Moriano.
	A reporter...	30	26	

[1] Archives du dépôt de la guerre, pièce originale, vol 1873, n° 213.

OFFICIERS GÉNÉRAUX.	RÉGIMENTS.	BATAILLONS.	ESCADRONS.	QUARTIERS DES TROUPES.
	Report.....	30	24	
MM.	Beaujolais.... .. 2			
	Sourches........ 1	4	″	
D'Arène, lieutenant général......	Morangies....... 1			Ivrée.
	100 chevaux détachés de Biella........	″	″	
	Marcilly...........	1	″	Bard et châteaux.
	Sanzay.......... 2	3	″	
De Carcado, maréchal de camp...	Tarnost.......... 1			Val d'Aost.
	Châtillon, dragons...	″	3	
	Piémont......... 3			
	La Marine....... 3	7	″	
	Beauce.......... 1			
D'Estaing, lieutenant général....	Colonel-général... 3			Biella et dépendances.
De Ruffey, maréchal de camp.. ...	Cuirassiers....... 3	″	10	
	Carabiniers....... 3 (Qui détacheront 100 chevaux pour Ivrée.)			
	Vendôme..........	1	″	Maserano.
	Du Héron.........	″	3	
De Lapara, lieutenant général....	Maulevrier.	1	″	Romagnano.
De Mauroy, maréchal de camp....	Maulevrier.........	1	″	Gatinara.
	Royal-Roussillon....	″	3	Borgomanero.
	Solre........... 1			
	Croy.... 1			
	Anjou. 2	6	″	
	Auvergne........ 2			Verceil.
	Desclos......... 2			
	Vignolles........ 2	″	6	
	Marteville....... 2			
	Ile-de-France.......	1	″	Borgo Vercelli.
	Bouzols...........	″	2	
De Vaubecourt, lieutenant général.	Bourgogne..........	2	″	Novarre.
	Ruffey.......... 2			
	Elbeuf.......... 2	″	4	
	Sully.............	″	2	Mortare.
	Leuville...........	1	″	Sartirane.
	Leuville...........	1	″	Brema.
	Bourbon...........	″	3	
	Anjou............	″	3	Sartirana.
	Royal-artillerie et Mineurs..........	1	″	Pavie.
	Totaux....	60	63	

ÉTAT DES TROUPES PIÉMONTAISES ET IMPÉRIALES EN PIÉMONT; 15 AVRIL 1705[1].

(*Voir pages* 130 *et* 239.)

RÉGIMENTS.	BATAILLONS.	RÉGIMENTS.	BATAILLONS.
INFANTERIE ALLEMANDE.		INFANTERIE PIÉMONTAISE.	
Guido Stahremberg	2	Gardes	2
Maximilien Stahremberg	2	Montferrat	2
Taun	2	Saluces	2
Lorraine	2	Bernois	1
Grippan	2	La Reine d'Angleterre	1
Rigal	1	Althe, suisse	1
		La Croix-Blanche	2
		Reding	2
		Courterance, milices	1
		Saint-Nazaire, milices	1
TOTAL	11	TOTAL	15

CAVALERIE ALLEMANDE.	DRAGONS ALLEMANDS.	CAVALERIE SAVOYARDE.
Darmstadt.	Savoie.	Gardes du corps.
Neubourg.	Vaubonne.	Cavaillac.
Visconti.	Zriny.	Pertingue.
Taff.		DRAGONS SAVOYARDS.
Palfy.	HUSSARDS.	Dragons rouges.
Jeune-Lorraine.	Paul Diack.	Dragons verts.
Martini, autrefois Corbelli.	Ebergeni.	Dragons jaunes.
Roccavion, autrefois Vaudémont.		

ÉTAT DES TROUPES QUI PASSENT DE L'ARMÉE DE PIÉMONT EN LOMBARDIE; 7 MAI 1705[2].

(*Voir page* 131.)

RÉGIMENTS	BATAILLONS.	RÉGIMENTS.	BATAILLONS.
Bourgogne	2	*Report*	8
Anjou	2	Croy	1
Maulevrier	2	Venus de Naples par Gênes. { Grancey	1
Vendôme	1	Venus de Naples par Gênes. { Dauphiné	1
Grancey	1		
A reporter	8	TOTAL	11

[1] Archives du dépôt de la guerre, copie originale, vol. 1873, n° 329.
[2] *Idem*, vol. 1865, n° 52.

ÉTAT DES SIX BATAILLONS ENVOYÉS, PAR M. DE LA FEUILLADE, DE L'ARMÉE DE PIÉMONT [1].

(*Voir page* 138.)

RÉGIMENTS.	BATAILLONS.
Rouergue	2
Second de Dauphiné	1
Second de Tournaisis	1
Menou	1
Damas	1
TOTAL	6

INSTRUCTION ADRESSÉE PAR M. LE DUC DE VENDÔME À M. LE GRAND-PRIEUR [2].

(*Voir pages* 139 *et* 286.)

Il faut travailler à faire les ponts sur la Chiese.

Faire travailler aux chemins tant sur la droite que sur la gauche, non-seulement du côté du lac et entre la naville et la Chiese, mais aussi sur les hauteurs, laissant la Chiese à la droite, afin que l'armée puisse se porter partout avec facilité.

Faire la coupure entre la naville et la Chiese dans l'endroit où je l'ai marqué; cela donnera une grande étendue de pâtures.

Faire rompre les chemins de Moniga et Salo le plus en avant qu'il se pourra.

Chercher un poste près de Brescia, au moyen duquel on puisse empêcher l'ennemi de sortir des montagnes, et en cas qu'on en trouve un, le bien retrancher et rompre les chemins non-seulement jusqu'à Navi, mais même jusqu'à Sant-Osetto, si cela se peut.

Faire bien perfectionner les retranchements du Mincio.

[1] Archives du dépôt de la guerre, pièce originale, vol. 1874, n° 124.
[2] *Idem*, n° 142.

Faire venir des biscaïens pour mettre sur le Mincio et dans les châteaux les plus avancés du côté de l'ennemi.

Si l'ennemi marche par Sant-Osetto et par Navi, et qu'on ne puisse pas trouver un poste pour l'empêcher de déboucher dans la plaine de Brescia, il faudra que l'armée passe la Chiese, et empêcher, à quelque prix que ce soit, les ennemis de passer la naville de Brescia.

Comme il ne convient pas, dans la conjoncture présente des affaires, de combattre sans avantage et sans nécessité, il suffira de défendre aux ennemis le passage de la naville de Brescia, en se tenant le plus près d'eux qu'il se pourra. Si, dans la suite de la campagne, les ennemis passaient la Mella pour aller sur l'Oglio, il faudra garnir cette rivière et les empêcher, à quelque prix que ce soit, de la passer; et, si l'ennemi descend la Mella sans la passer, pour marcher à Ostiano, la laissant sur sa droite, il faut soutenir cette place et combattre plutôt que de la laisser perdre. Si l'on croit la pouvoir soutenir sans combattre par l'autre côté de l'Oglio, il n'y a pas à balancer de prendre ce dernier parti; mais je répète encore qu'il vaut mieux hasarder une bataille que de laisser prendre Ostiano.

Il faut bien prendre garde que l'ennemi ne fasse semblant de marcher à Brescia pour nous obliger à nous y porter, et qu'il ne se rabatte tout d'un coup sur Desenzano : c'est à celui qui commande l'armée à se servir de tout son discernement en cette occasion, et à ne se pas laisser surprendre.

Je ne parle point de ce qu'il y aura à faire en cas que les ennemis soient obligés de retourner dans le Véronais. La navette qu'ils ont à faire est si longue, et la nôtre est si courte, que nous ne pouvons jamais être surpris, outre que les retranchements que nous faisons faire sur l'Oglio seront perfectionnés, et aisés, par conséquent, à défendre, même contre une armée beaucoup supérieure.

Je ne parle pas non plus des partis qu'il y aurait à prendre en cas que les ennemis portassent la plus grande partie de leurs forces dans

le Ferrarais, étant très-aisé de les empêcher de faire un pont sur le Pô, s'ils remontaient cette rivière, et qu'ils voulussent venir attaquer Ostiglia; il est encore très-aisé de soutenir cette place en gardant la fossette, qu'un petit nombre de troupes peut défendre contre une armée. J'en ai vu l'expérience moi-même étant sur les lieux.

Après toute la discussion que je viens de faire, si les ennemis viennent avec toutes leurs forces dans le Véronais, il ne leur reste plus qu'un parti à prendre, qui est de passer entre Carzedole et Castelaro, et, passant par Sustiniente, par Libiola et par Serravalle, prendre Ostiglia par les derrières. Ce parti me paraît fort hasardeux pour eux, puisque ce pays est si coupé qu'il est aisé, en se retranchant entre Castelaro et Carzedole, d'y arrêter leur armée; on peut aussi prendre un autre parti, qui est de les laisser enfourner entre le Pô et les marais de Ponte-Molino, et, passant avec toute l'armée par Governolo ou par le faubourg Saint-Georges, on les ferait mourir de faim, ou on les obligerait de nous combattre avec désavantage pour gagner Nogara.

Si les ennemis approchent du Tartaro, il faut tenir toujours de bonnes garnisons à Ostiglia et à Governolo, et avoir toujours un corps de troupes à Revere. Il serait à désirer d'avoir un pont sur le Pô au-dessus du Mincio. Je ne sais s'il y aura assez de bateaux pour cela; mais comme le Pô est fort étroit dans cet endroit-là, il faut faire tout ce qui se pourra pour y en faire faire un.

Il faut de toute nécessité faire une redoute à la tête du pont de Gazzuolo en deçà du Pô et une en delà, et les faire garder pour empêcher quelques partis de hussards de pénétrer dans le Crémonais.

DÉTAIL DE CE QUI S'EST PASSÉ À L'ARMÉE DE LOMBARDIE; 31 MAI 1705[1].

(*Voir page* 145.)

M. le grand-prieur, après avoir bâti son pont sur la Chiese, qui est à la gauche de son camp, passa le dimanche au matin sur ce pont avec M. de Murcey et M. Dillon, qui étaient de jour; M. de Saint-Fremont y était aussi.

Ils furent reconnaître la seconde naville, et trouvèrent un pont de pierre en remontant ladite naville du côté de Gavardo, où il se trouva une grosse cassine à la tête dudit pont de pierre éloignée aux environs de quarante pas, laquelle cassine les ennemis avaient crénelée. Lorsque nous arrivâmes dans le camp qu'on occupe présentement, et qu'ils virent qu'on y campait, ils abandonnèrent ladite cassine et se retirèrent dans Gavardo. M. de Murcey fit avancer quatre compagnies de grenadiers dans la cassine, après quoi il envoya chercher au camp douze piquets et six compagnies de grenadiers avec deux cents dragons à pied, et envoya en même temps ordre à la cavalerie de la gauche de l'armée de porter incessamment des fascines auprès dudit pont de pierre sur la seconde naville. Dans ce moment M. de Murcey fit prendre les quatre cents travailleurs qui étaient destinés pour le travail du retranchement qu'on faisait à la tête de notre pont de bateaux sur la première naville. Ces quatre cents travailleurs furent conduits auprès du pont de pierre sur la seconde naville. Dès ce moment M. de Murcey ordonna à Comarque, capitaine au régiment de Ponthieu, de tracer une ligne d'un retranchement à prendre depuis la première naville jusqu'à la seconde, où il y a aux environs l'espace de cinq cents pas de l'une à l'autre. Dès ce moment les travailleurs furent occupés après avoir aux environs de trois pieds d'élévation de retranchement et de trois pieds de profondeur dans notre fossé. Nous avions fait encore un petit retranchement sur la tête de notre pont

[1] Archives du dépôt de la guerre, pièce originale, vol. 1874, n° 143.

de pierre, qui était dans le même état que l'autre. A dix heures et un quart du soir, les ennemis vinrent avec quatre pièces de canon pour attaquer ladite cassine, au nombre de trois mille hommes d'infanterie et mille chevaux; leur canon arriva à quatre-vingt-dix pas de ladite cassine. Ils placèrent leurs troupes de manière que ladite cassine fut attaquée par la droite et par la gauche, et ils marchèrent, faisant un gros feu de canon et de mousqueterie sur ladite cassine; ils furent dans un moment aux créneaux de la cour qui faisait l'enceinte de la cassine, et se trouvèrent le fusil croisé avec nos grenadiers au travers des créneaux. Dans ce moment les ennemis envoyèrent trente grenadiers avec leurs haches, soutenus de deux cents hommes, qui s'en furent à la porte de ladite cassine qui était du côté du pont de pierre que nous occupions; dans un instant les ennemis, à coups de hache, eurent coupé la porte et entrèrent dans ladite cour. Nos grenadiers abandonnèrent leurs créneaux, s'en furent à coups de baïonnette sur la porte aux ennemis et les rechassèrent hors la cour. Les ennemis furent obligés de se retirer du côté de la cassine où ils avaient fait leurs premières dispositions. Ils perdirent beaucoup dans leur première retraite par le gros feu des piquets et des grenadiers qui étaient entre deux navilles à la tête du pont de pierre. Une demi-heure après leur retraite, ils revinrent attaquer par la même porte et entrèrent dans la cour et s'y mirent en bataille. Nos grenadiers, voyant dès la première attaque leur porte rompue sans y pouvoir remédier, montèrent dans ladite cassine et dans une galerie qui était sur le devant de la maison, par les fenêtres des chambres et par les toits de la maison. Ils y firent un si grand feu qu'ils obligèrent les ennemis de rompre leur ordre de bataille, et de sortir très-vite de ladite cour après avoir crié plusieurs fois à nos grenadiers qu'ils leur donneraient bon quartier; pour toute réponse ils n'avaient que des coups de fusil, quoiqu'ils incommodassent beaucoup les grenadiers par la grosse quantité de grenades qu'ils leur jetaient dans les chambres. M. de Murcey voyant les ennemis retirés

une seconde fois à côté de ladite cassine, ordonna à M. de Comarque de s'y jeter avec cent dragons et cinquante hommes de Grancey. En entrant dans ladite cassine avec sa troupe, les grenadiers firent feu sur lui, ce qui l'obligea à se mettre à côté de la porte pour attendre les ennemis au cas qu'ils voulussent faire une troisième attaque. Le régiment de la Marine arriva dans ce moment; le second bataillon marcha droit à la porte de la cassine, et, ayant pris son poste, les ennemis revinrent la troisième fois auprès de la porte pour y entrer, comme ils avaient fait les deux premières fois; mais ils trouvèrent le chemin trop embarrassé, ce qui les obligea à retourner bien vite à côté de ladite cassine, où ils prirent résolution de ne plus mordre à la pomme, et se retirèrent dans le grand chemin qui vient de Goglione et qui s'en va à Gavardo. Leur retraite eut lieu un quart d'heure avant le point du jour, où nous aperçûmes les débris de messieurs les Brandebourgeois, qui ont eu au moins six cents hommes tués ou blessés; il en est resté très-sûrement plus de cent quatre-vingts autour de la cassine ou dans la cour. M. de Murcey envoya Comarque avec trente grenadiers sur le chemin où ils se sont retirés jusqu'aux portes de Gavardo; celui-ci trouva dans le chemin plus de quarante hommes morts ou blessés et en ramena trois des moins blessés. Nous avons perdu environ cent vingt hommes tués ou blessés et une douzaine d'officiers. A une heure de jour, M. le grand-prieur fut voir les débris de messieurs les Brandebourgeois autour de la cassine, et ne perdit pas un moment à faire venir les quatre compagnies de grenadiers qui ont fait la défense, et les remercia avec joie des marques de leur valeur dont il a été témoin. M. le grand-prieur envoya chercher dans le moment mille travailleurs pour retrancher avec toute la diligence possible ladite cassine. Je ne sais si un chacun trouvera la présente relation à sa fantaisie; mais voilà, en homme d'honneur, de point en point la vérité de tout ce qui s'est passé.

Les quatre compagnies de grenadiers étaient, deux de la Marine, une de Leuville et une de Bretagne.

ORDRE DE BATAILLE DE L'ARMÉE DE PIÉMONT; 3 JUIN 1705[1].

(*Voir page* 145.)

PREMIÈRE LIGNE.

M. LE DUC DE VENDOME.

Lieutenants généraux : MM. LE COMTE D'AUBETERRE. DE GOESBRIANT. DE LAPARA. LE COMTE D'ESTAING.
Maréchaux de camp : MM. D'OUCHES. DE ARBCADO. D'OROMONT. DUGAS. DE RUFFEY. DE VILLIERS.
Brigadiers : MM. CAYLUS. BONNEVAL. IMÉCOURT. D'ESTERRES. SARSAY. MARIGNANE. DAMAS. MORANGIES. P.ce D'ELBEUF. VATTEVILLE.

RÉGIMENTS.	BATAILL.ons	ESCADR.ons
DRAGONS.		
Dauphin	-	3
Belabre	-	3
CAVALERIE.		
Colonel-général	-	3
Sully	-	2
Elbeuf	-	2
Royal Roussillon	-	3
INFANTERIE.		
Piémont	3	-
Morangies	1	-
Auvergne	2	-
Périgord	1	-
Damas	1	-
La Sarre	1	-
Bresse	1	-
Bassigny	1	-
Bugey	1	-
Soussay	2	-
Tessé	2	-
Médoc	1	-
Normandie	3	-
CAVALERIE.		
Carabiniers		5
Marsillac		2
Marteville		2
Cuirassiers		2
DRAGONS.		
Languedoc		3
Du Héron		3
TOTAL	20	33

DEUXIÈME LIGNE.

Lieutenant général : M. D'ARÈNE.
Maréchaux de camp : MM. DE MAUROY. DE DREUX. DE GUERCHY. DE BOSS.
Brigadiers : MM. FORBIN. CHÉRISY. BIOUGEAT. MARCILLY. CHOISINET. DESTOUCHES. A.-MICAUT. BERTILLAC.

RÉGIMENTS.	BATAILL.ons	ESCADR.ons
CAVALERIE.		
Dauphin	-	3
Desclos	-	2
Forbin	-	2
Antichamp	-	2
Villeroy	-	2
INFANTERIE.		
Lyonnais	2	-
Cambrésis	1	-
Desgrigny	1	-
Rouergue	2	-
Beauce	1	-
Cottentin	1	-
Sourches	1	-
Tournaisis	1	-
Beaujolais	1	-
Marcilly	1	-
Royal-la-Marine	2	-
Bourck	1	-
....	3	-
CAVALERIE.		
Bertillac		2
Grammont		2
Bouzols		2
Bourbon		2
Cherisy	-	2
Anjou	-	2
TOTAL	18	23

GARNISONS.

EMPLACEMENTS.	INFANTERIE.	CAVALERIE.	BATAILL.ons	ESCADR.ons
Val d'Aost	2e Tournaisis 1; Tarnault 1; Menou 1	....	3	-
	....	Châtillon	-	1
Ivrée, Monte-Strutto, Bard	2e de Beaujolais	....	1	-
Crescentino, Verue	Labour 1; Flandre 1	....	2	-
Casal	Vatta 1; Joucourt 1; 1re compag. d'invalides.	....	2	-
Trino et châteaux du Montferrat	Angoumois	....	1	-
Acqui et dépendances	Les compagnies de milices	Anjou 1; Bourbon 1; Villeroy 1	-	3
	9 compagnies de Thiérache	....	1	-
Château d'Ast	4 idem			
TOTAL			10	4

RÉSERVE.

	BATAILL.ons	ESCADR.ons
Châtillon, dragons	-	1
Hussards	-	1
Royal artillerie	1	-
TOTAL	1	3

RÉCAPITULATION.

	BATAILL.ons	ESCADR.ons
Première ligne	20	33
Deuxième ligne	18	23
Garnisons	1	3
Réserve	10	4
TOTAL	49	63

[1] Archives du dépôt de la guerre, pièce originale, vol. 1874, n° 144.

MÉMOIRE CONTENANT LES PRINCIPALES DIFFICULTÉS QUI SE PEUVENT RENCONTRER AU SIÉGE DE TURIN; 2 JUIN 1705[1].

(*Voir page* 148.)

Le duc de Vendôme ayant mandé au roi qu'il se rendrait le 31 du mois passé à l'armée de Piémont, et qu'il ferait aussitôt après son arrivée les dispositions pour attaquer Chivas et se mettre en état de faire le siége de Turin le plus tôt qu'il pourra,

Sa majesté est bien aise de savoir la manière dont M. le duc de Vendôme prétend investir cette place; s'il a le dessein de se rendre maître de la hauteur des Capucins avant d'en former le siége, et s'il a l'intention d'en faire la circonvallation entière ou non. Au cas qu'il la fasse, comme il y a apparence, n'y ayant de bon parti à prendre que celui-là, il doit faire réflexion que M. le duc de Savoie ayant un corps de cavalerie de cinq à six mille chevaux, au moins dix à douze mille hommes d'infanterie, par l'incorporation de sept à huit mille hommes de ses milices, il pourra mettre dans cette place la moitié de son infanterie et composer un corps de dix à douze mille hommes du surplus, qu'il retranchera sous Turin ou à portée de cette place; qu'il sera en état d'attaquer les quartiers qui seront du même côté que son armée, et d'inquiéter les convois et de mettre M. le duc de Vendôme dans la nécessité de tenir un corps au moins aussi fort que le sien pour lui opposer, ou de se voir exposé de recevoir de jour à autre quelque désavantage qui pourrait être assez considérable pour déranger le siége.

M. le duc de Vendôme doit même observer que s'il prend le parti d'avoir un corps assez fort pour opposer à celui de M. de Savoie, il doit être composé de la meilleure partie de sa cavalerie et qu'il ne lui en restera plus pour les escortes, pour les convois ni pour le service du siége; que si M. de Vendôme n'en opposait qu'une partie à M. de Savoie, en ce cas il y aurait à craindre que le duc de Savoie, qui n'a rien à ménager pour sauver Turin, ne s'expo-

[1] Archives du dépôt de la guerre, minute, vol. 1828, 1re partie, 4e section, page 107.

sât à un combat, qu'il donnerait infailliblement, quand même il se trouverait inférieur en nombre, pour essayer par le sort des armes à se retirer de l'extrémité à laquelle il serait réduit s'il perdait sa ville capitale.

M. de Vendôme doit encore faire attention qu'après avoir formé un corps de troupes suffisant pour opposer à M. de Savoie, qui ne peut être d'un moindre nombre que de cinquante escadrons et de dix-huit ou vingt bataillons, il lui en restera trop peu pour faire la circonvallation, et qu'une ville aussi forte que celle de Turin, défendue par une aussi grosse garnison que celle que l'on suppose qui y sera destinée, ne se prend pas aisément avec trente ou trente-deux bataillons et dix ou douze escadrons.

Tout ce qui est expliqué ci-devant a rapport à ce qu'il semble que M. de Savoie pourrait faire en prenant le parti le plus naturel, si, contre toute apparence, il laissait former le siége de Turin sans y faire aucun obstacle, n'ayant pas plus d'infanterie qu'il lui en faut pour défendre cette place ; on ne saurait du moins douter qu'avec un aussi gros corps de cavalerie il n'inquiétât les convois et qu'il ne réduisît M. de Vendôme dans la nécessité de rassembler toute sa cavalerie pour contenir celle des ennemis, auquel cas il serait à craindre que M. de Savoie ne livrât un combat que l'on ne pourrait éviter : c'est dans ce cas-là que sa majesté veut être informée de celui que M. de Vendôme choisirait pour commander ce corps. Il est bien important que ce soit un des lieutenants généraux qui ont vu des affaires de cavalerie. Reste un dernier parti, supposant que M. de Savoie abandonne Turin à ses propres forces, en y jetant toute son infanterie, et que toutes les troupes de l'armée de Piémont soient occupées à cette entreprise : il peut, pendant qu'elle durera, entrer dans le Milanais avec toute sa cavalerie et ravager entièrement ce pays-là, ce qui causerait une perte irréparable et pourrait produire une révolution capable de tout renverser; et, après avoir traversé cet état, se joindre à l'armée du prince Eugène, et attaquer ensuite celle qui est commandée par M. le grand-prieur.

RÉPONSE DE M. LE DUC DE VENDÔME AU MÉMOIRE QUE LE ROI LUI A ADRESSÉ LE 2 JUIN 1705[1].

(*Voir page* 149.)

Pour répondre à ce qui est allégué dans ce mémoire, il n'y a qu'à se souvenir de Verue, dont la prise est encore assez récente pour n'avoir pas été oubliée. L'armée du roi est considérablement plus forte qu'elle n'était en ce temps-là; celle des ennemis beaucoup moins bonne, puisque les trois quarts de leur infanterie ne sont que des milices levées par force dans les villages; on en a vu une preuve il y a dix jours, lorsque M. d'Albergotti marcha du Montferrat pour couvrir un grand convoi que nous faisions à Ivrée : il y avait un assez grand nombre de troupes qui s'étaient avancées à Saint-Damien, et sitôt qu'ils surent que nos troupes étaient en marche, ils crurent que cela les regardait, et s'enfuirent d'abord à Chieri, abandonnant leurs bagages; de sorte que si nous eussions été avertis un peu plus tôt, on les aurait tous pris. Cependant il paraît par ce mémoire que des régiments, comme Piémont, Normandie, Auvergne, Tessé et plusieurs autres de même valeur, doivent être arrêtés par un nombre de milices nouvellement levées; je sais qu'en plusieurs endroits cette supputation a réglé la conduite des généraux. Moi qui suis sur les lieux et qui vois les ennemis de près, je croirais mal servir le roi si je ne profitais pas de la supériorité de ses troupes sur celles des ennemis, et j'en profiterai, à moins d'un ordre exprès de sa majesté. Voilà ce que j'ai à répondre à ce mémoire.

[1] Archives du dépôt de la guerre, pièce originale, vol. 1874, n° 175.

POSITION DES TROUPES LE 16 JUIN 1705[1].

(*Voir page 154.*)

PREMIÈRE LIGNE.

	Régiments.		Batail.ons	Escadr.ons
Dragons	Dauphin	3	″	9
	Languedoc	3		
	Du Héron	3		
Cavalerie	Colonel-général	3	″	10
	Bourbon	2		
	Sully	2		
	Royal-Roussillon	3		
Infanterie	Piémont	3	4	″
	Morangies	1		
	Bouzols	2	6	″
	Grammont	2		
	Anjou	2		
	Auvergne	2	3	″
	Périgord	1		
Cavalerie	Carabiniers		″	4
	Tessé		″	2
	Marsillac	2	″	7
	Desclos	2		
	Cuirassiers	3		
Infanterie	Normandie	3	4	″
	Médoc	1		
	Total		17	32

DEUXIÈME LIGNE.

	Régiments.		Batail.ons	Escadr.ons
Dragons	Belabre		″	3
	Villeroy	2	″	6
	Autichamp	2		
	Marteville	2		
Infanterie	Vaudreuil	1	2	″
	Tournaisis	1		
	Forbin	2	5	″
	Dauphin	3		
	Desgrigny	1	3	″
	Lyonnais	2		
Cavalerie	Bertillac	2	″	6
	Cherisy	2		
	Elbeuf	2		
Infanterie	Bourck	1	4	″
	Royal-Vaisseaux	3		
	Total		14	15

Nota. La première ligne fait face à la ville et la seconde fait face à la campagne.

CAMP DE L'AUTRE CÔTÉ DU PÔ.

		Batail.ons	Escadr.ons
Dragons	Châtillon	″	3
Infanterie	Sanzay	2	″
	Flandre	1	″
	Rouergue	1	″
	Royal-Marine	2	″
	Bresse	1	″
	2e de Dauphiné	1	″
	Labour	1	″
	Damas	1	″
	Marcilly	1	″
	Cotentin	1	″
	Cambraisis	1	″
	Total	13	3

[1] Archives du dépôt de la guerre, pièce originale, vol. 1874, n° 240.

Lettre de M. le duc de Vendôme à M. le duc de la Feuillade.

Du camp devant Chivas, 3 juillet 1705[1].

(Voir page 164.)

Je ne puis vous exprimer, monsieur, la joie que j'ai de vous savoir où vous êtes, et la proposition que vous me faites de vous avancer jusqu'au bois de Cirié est tout à fait de mon goût; vous pouvez donc compter que le comte d'Estaing sera audit bois, le 6, de bonne heure, avec trois mille chevaux choisis sur toute l'armée. Notre jonction est de la dernière importance, car le prince Eugène a passé l'Oglio au gué de Calcio. Le marquis de Toralba, qui y était avec sept escadrons et sept bataillons, s'est retiré sans se défendre, pour quelques coups de canon que les ennemis lui ont tirés de la hauteur d'Urago. Mon frère en arrivant à Soncino avec toute l'armée a trouvé les ennemis passés, et il n'était question que de les arrêter vingt-quatre heures. M. le marquis de Toralba a encore fait pis, car il a envoyé sa cavalerie derrière l'Adda et s'est jeté dans Palazzuolo avec les sept bataillons, de sorte qu'à présent il se trouve séparé de notre armée. Vous voyez par là combien il est nécessaire que notre jonction se fasse promptement, car je compte d'envoyer en Lombardie le même nombre de troupes que vous m'amènerez et d'y aller moi-même; ainsi vous achèverez le siége de Chivas, lequel est déjà fort avancé. J'aurai l'honneur de vous entretenir avant que de m'en aller, et je me fais, je vous jure, monsieur, un sensible plaisir de vous embrasser le 7 de ce mois.

Je vous prie que l'article qui regarde le marquis de Toralba demeure entre vous et moi, pour éviter les tracasseries de M. le prince de Vaudémont.

Depuis ma lettre écrite, mes guides m'ont assuré qu'il y a quinze milles de Cirié à Villar-Almese; et comme il pourra arriver que vos affaires ne seraient pas prêtes pour vous y rendre le 6, le comte d'Estaing n'y sera que le 7 au matin, et, s'il ne vous y trouve pas ou qu'il ne reçoive pas de vos nouvelles, je lui ai ordonné de s'avancer sur votre chemin jusqu'à ce qu'il vous ait joint.

[1] Archives du dépôt de la guerre, pièce originale, vol. 1874, n° 315.

DÉTAIL DU COMBAT DE CIRIÉ, LE 7 JUILLET 1705[1].

(*Voir page* 165.)

Sur les avis que M. le duc de Vendôme avait que M. le duc de la Feuillade pouvait être le 7 de ce mois à Cirié, je reçus ordre de partir le 6 au soir pour aller au-devant avec un détachement de trois mille chevaux et vingt compagnies de grenadiers : la cavalerie commandée par le marquis de Bonneval, Saint-Micaut, du Héron, la Bretesche, Marteville et Cherisy; l'infanterie, par le comte de Choisinet, Bérenger et Desgrigny, MM. de Goas, d'Orgemont et de Ruffey, maréchaux de camp. Je me trouvai le 7, à la pointe du jour, sur l'Orco, vis-à-vis de Fletto, où je passai cette rivière, la cavalerie au gué, l'infanterie sur un bateau, et j'y rassemblai mes troupes. Les haltes que le voisinage de l'ennemi m'obligea de faire à Fronte, avant de monter la colline et au-dessus de la colline, pour être en état de traverser en bataille la Vauda ou la bruyère, firent que je n'arrivai que fort tard à la vue de Cirié. J'y avais envoyé quatre gardes ordinaires, pour reconnaître le pays avant de descendre dans le vallon et pour savoir des nouvelles de M. de la Feuillade. On me vint dire que les ennemis étaient dans Cirié; j'y fis marcher les dragons; mais, l'ayant abandonné, les gardes et nos hussards s'avancèrent sur le chemin de Saint-Maurice. Nos hussards furent d'abord renversés; mais, soutenus avec beaucoup de fermeté, nos gardes, les trois cents dragons de Dauphin et de Languedoc arrivèrent qui changèrent la défensive en offensive. Goas et du Héron étaient à leur tête; Bonneval et d'Agremont, lieutenant-colonel, à celle des gardes. On marcha aux ennemis, qui étaient en bon ordre avec six à sept corps de troupes, et qui avaient fait mettre pied à terre à des dragons. Deux compagnies de nos gardes, l'une commandée par Glandenès, capitaine dans Anjou, et l'autre par Marcuil, capitaine dans le Dauphin cavalerie, après avoir essuyé le feu de leurs dragons pied à terre,

[1] Archives du dépôt de la guerre, pièce originale, vol. 1874, n° 381.

entrèrent dans leurs flancs, pendant que nos dragons, l'épée à la main, enfoncèrent leurs escadrons; et on les poussa si vivement jusqu'au delà de Saint-Maurice, qu'ils furent entièrement dispersés; en sorte que Martini, qui commandait ce corps de douze cents chevaux, et qui avait été battu par quatre cents, n'en put jamais rassembler que cinquante auprès de la Vénerie. La nuit nous empêcha de pousser plus loin. Les ennemis avouent y avoir perdu deux cents hommes dont nous avons quarante prisonniers. Nous avons eu quatre cavaliers ou dragons tués, six de blessés. Le chevalier de Goas y eut son cheval tué. Je campai à Cirié, où j'appris par des déserteurs de trois régiments de religionnaires qui avaient été chargés de défendre le pont de Lanzo, et qui avaient eu ordre ce jour-là de quitter ce poste, que M. de la Feuillade était campé au delà de la Stura, un peu plus bas que Lanzo. J'envoyai le 8 au matin du Héron remonter cette rivière en deçà, reconnaître les gués et ramasser les bateaux. Il vit bientôt les troupes de M. le duc de la Feuillade de l'autre côté, et lui donna avis que le pont de Lanzo était abandonné, ce qui le détermina à y faire passer une partie de ses troupes et le reste sur des barques. La jonction se fit à Mathy, où j'eus l'honneur de recevoir ses premiers ordres. Nous marchâmes le 9, pour venir camper à Rivarolo et à Fletto. Il y trouva un détachement de l'armée, que M. le duc de Vendôme avait envoyé au-devant de lui. Il s'en servit pour y aller le même jour, et me laissa le soin de repasser l'Orco avec toutes ses troupes, ce que je fis le 10 à Fletto, l'infanterie en croupe, le gué extrêmement long et l'eau fort haute, avec la perte de deux ou trois hommes et autant de chevaux; les grenadiers et quelques équipages passèrent sur la barque. Je ne puis vous exprimer la quantité de bétail et de butin que nos troupes ont menée de ce pays qui ne contribuait pas. J'ai cru, monseigneur, vous devoir un compte de cette expédition, qui n'a pas été malheureuse, et prendre cette occasion de vous remercier de m'avoir destiné à servir sous les ordres de M. le duc de la Feuillade.

ÉTAT DES TROUPES QUI PARTENT DE L'ARMÉE DE PIÉMONT POUR SE RENDRE EN LOMBARDIE[1].

(*Voir pages* 166 *et* 309.)

RÉGIMENTS.	BATAILLONS.	RÉGIMENTS.	ESCADRONS.
INFANTERIE.		CAVALERIE.	
Auvergne	2	Colonel-général	3
La Sarre	1	Forbin	2
Médoc	1	Grammont	2
Bassigny	1	Dragons de du Héron	3
Angoumois	1	TOTAL	10
Labour	1		COMPAGNIES.
Cotentin	1	HUSSARDS.	
Bourck	1	Filtz	1
		Thouvenot	1
		Barneval	1
TOTAL	9	TOTAL	3

Lettre de M. le maréchal de Vauban à M. le duc de la Feuillade. 13 septembre 1705[2]. (*Voir page* 193.)

M. de Chamillart m'a fait part, monsieur, de la lettre que vous lui avez écrite en dernier lieu sur le siége de Turin et sur les moyens que vous prétendez employer pour réduire cette place à l'obéissance du roi, sur lequel il m'a prié de lui dire mon sentiment et même de vous le mander; c'est de quoi je m'acquitte avec plaisir par rapport au roi, à lui et à vous, à qui je serais ravi de pouvoir être bon à quelque chose. Je vais donc vous dire ce que je pense à cet égard, en homme qui ne sait ce que c'est que de biaiser.

Il me parait, monsieur, que vous avez assez de canon, de poudre, de boulets, de bombes, de mortiers et de grenades, mais que dix mille hommes de pied de plus vous conviendraient parfaitement. L'affaire est grosse, la garnison est forte, ce qui me per-

[1] Archives du dépôt de la guerre, pièce originale, vol. 1866, n° 238.

[2] *Idem*, copie originale, vol. 1875, n° 281.

suade que vous aurez peine à la réduire si on manque à s'y bien prendre; c'est pourquoi il ne faut pas se flatter. Prenez donc, s'il vous plaît, le parti de suppléer au défaut de vos forces par beaucoup d'industrie : celle dont je veux parler est de vous très-bien assurer devant la place par de bonnes lignes de circonvallation et de contrevallation comme elles sont proposées dans les plans et mémoires du roi à M. de Vendôme, que je ne doute pas que vous n'ayez entre les mains. Que la grandeur de l'ouvrage et le peu de monde que vous avez pour l'exécuter ne vous étonne pas. Je me suis trouvé à treize siéges avant la paix des Pyrénées, où nous n'avions que de très-petites armées et point de paysans pour faire nos lignes; c'étaient les troupes qui les faisaient gratis : infanterie, cavalerie et dragons, tout y était employé. Dans la nécessité où vous êtes vous ne devez pas hésiter à faire la même chose; je me ferais même une contrevallation si j'étais à votre place, afin de prendre toutes les précautions possibles contre le dehors et le dedans. Employez-y tout le temps qu'il faut, et ne le plaignez pas; pendant que vous serez occupé à vous établir, vous pourrez, comme vous dites fort bien, faire entrer toutes vos munitions de guerre et de bouche dans le camp.

Je ne suis point du tout d'avis que vous commenciez par l'attaque de la citadelle, et encore moins par la ville et la citadelle ensemble. Ce siége dans les commencements sera très-vaste, et le morceau très-gros; il faut le diviser et attendre que la ville soit prise; après quoi, le siége de la citadelle se réduisant à une très-petite circonvallation, les attaques en deviendront aisées. Deux grandes lignes ponctuées marquent à peu près le circuit des lignes sur le plan du roi, qui peut être corrigé sur les lieux, spécialement de l'autre côté du Pô, à cause des montagnes, qui varient fort le terrain.

Je ne suis nullement d'avis que vous l'attaquiez à la Coehorn; cette méthode, qui n'en est pas une, n'est bonne que contre des bicoques, comme Venloo, Ruremonde, la citadelle de Liége et Bonn, toutes places plus mauvaises les unes que les autres, et dont pas

une n'était en état de tenir huit jours contre des attaques réglées. Il n'en serait pas de même de la citadelle de Turin, dont les défenses étant solides, bien éprouvées et bien flanquées, ne se raseraient pas facilement à les battre de trois cents toises, comme Coehorn faisait; il n'y aurait pas réussi, s'il y avait eu fossé qui vaille à ces places. Il n'en serait pas de même à la citadelle de Turin, qui a un bien bon fossé, et qui, supposé les défenses battues six jours durant, voire dix, ne serait pas pour cela désarmé au point que les parapets ne fissent encore assez de masse pour couvrir, du moins à demi-corps, ceux qui soutiendraient un assaut; d'ailleurs une batterie qui bat de deux cents à trois cents toises les défenses d'une place couverte par le parapet de son chemin couvert n'en voit que le haut, et, quoiqu'elle puisse ruiner les défenses à la longue, ce n'est que de dessus le parapet du chemin couvert et en battant le pied des bastions qu'on peut les ouvrir et y faire brèche; or, avant d'en venir là, vous aurez beaucoup d'affaires avec les dehors et les mines, soit que vous attaquiez à la Coehorn ou selon les règles ordinaires; que si, après avoir battu à la Coehorn, et quand tout vous paraîtra bien déchiré, vous faites donner un assaut, il est certain que vous serez arrêté tout court par le revêtement du fossé, s'il y en a un, ou par celui du corps de la place, qui ne sera pas ruiné assez bas, ou par le retranchement des bastions mêmes, soit les uns ou les autres, ou tous ensemble. Il est sûr que si vous ne réussissez pas, vous souffrirez des pertes qui pourront considérablement vous affaiblir, et que vous aurez bientôt expédié vos munitions en prenant ce parti.

Je ne crois pas que vous puissiez embrasser plus d'un bastion de la citadelle; les autres tombent trop dans les protections de la place. Or ces bastions, ayant les gorges fort étroites, à cause de leurs flancs retirés, sont très-aisés à bien retrancher; auquel cas, toutes vos attaques se réduiront à une gorge de douze à quinze toises, qui, étant bien retranchée, sera très-aisée à soutenir par les troupes de la ville et de la citadelle jointes ensemble. Faites,

s'il vous plait, réflexion sur tout cela avant que de vous déterminer, et surtout assurez-vous bien devant la place; donnez-vous tout le temps dont vous aurez besoin, et ne précipitez rien. C'est ce que tous les grands capitaines de tous les temps et de tous les âges ont pratiqué par tout pays en pareil cas. Pendant que vous travaillez à vos lignes, mon avis est que vous attaquiez les Capucins; la montagne sur laquelle ils sont situés n'est pas inaccessible, et sa fortification n'a que peu ou point de flancs.

Elle fut prise l'épée à la main quand M. d'Harcourt assiégea Turin, bien que gardée par trois cents Napolitains qui y furent tous tués. Mais après vous en être mis à portée par vos tranchées et logements, vous pouvez, pendant quelque temps, l'accabler de canon, de bombes et de pierres; cela, suivi d'une attaque bien concertée et encore mieux soutenue de tout ce carillon et d'une bonne mousqueterie bien postée vous en rendra bientôt le maître; sa fortification ne peut pas être grand'chose, et il y a des hauteurs aussi élevées qu'elle qui vous donneront de grands avantages. Au surplus, l'occupation de ce poste vous rendra maître de l'avenue du Pô, dont vous pourrez rompre le pont, moyennant quoi M. de Savoie ne pourra plus jeter de secours dans cette ville; ce même poste nous fournira un excellent cavalier, qui a un ascendant général sur les fortifications de ces quartiers, notamment sur celles de la fourche des rivières, qui sont les fronts que vous devez attaquer. Le plan que vous avez, qui est très-bon, vous donnera une idée assez nette des attaques qu'on peut faire par l'avenue d'entre les rivières. Si je n'étais persuadé que vous avez le plan et le mémoire que j'ai faits en vue de ce siége, je vous en ferais un plus grand détail; mais, ne pouvant douter qu'il ne soit entre vos mains, je passe à d'autres choses.

Si vous ne vous rendez pas maître du fort des Capucins, vous pourrez bien attaquer la place, mais vous ne l'assiégerez pas; je veux dire que vous ne viendrez jamais à bout d'empêcher M. de Savoie d'y entrer et d'en sortir quand bon lui semblera et d'y jeter du monde,

par conséquent, soit des officiers ou des troupes réglées, s'il lui en vient du Mondovi, et des Barbets, qui ne sont pas mauvais derrière un rempart, ou même partie de sa cavalerie en la faisant mettre pied à terre. Si vous ne prenez pas les Capucins, il fera entrer et sortir qui bon lui semblera de Turin, en même temps que vous vous priverez du plus durable avantage que vous puissiez jamais obtenir pour favoriser vos attaques en vous y prenant par la fourche des rivières, ainsi qu'il a été proposé par le mémoire du roi, avantages qui vous feront prendre la ville en quinze jours d'attaque, sans perte d'hommes, ni sans qu'il fût besoin d'une bien grosse garde, ni d'aucune cavalerie ni d'effort considérable de notre part. Les ennemis ne peuvent rien faire sur cette avenue par les sorties ni pour favoriser la défense de leur rempart. Faites-vous représenter le plan du roi et son mémoire; les attaques y sont très-bien instruites. Pour conclusion, monsieur, mon avis n'est point que vous attaquiez par la citadelle, encore moins par la ville et la citadelle ensemble; attaquez par la fourche des rivières, si vous voulez avoir bon marché de la ville. Quand vous en serez maître, la citadelle ne vous échappera pas, et vous aurez le plaisir d'en faire le siége avec peu de monde, et les remparts de la ville même et son esplanade vous donneront de grands avantages; mais, avant toutes choses, fortifiez-vous bien contre le dedans et le dehors de cette place; n'entreprenez rien que vous ne soyez bien établi, et tâchez de surmonter la répugnance que vous avez à attaquer le fort des Capucins, car c'est bien sûrement de sa prise que peut dépendre le bon succès du siége de Turin; surtout n'imitez pas la manière d'attaquer de Coehorn : elle vous tromperait. Les siéges de Barcelone et de Verue ne sont pas encore des siéges à imiter. Il a fallu des miracles pour se rendre maître de ces places, après bien du temps et après avoir souffert de grandes pertes; il n'y a rien tel que de se renfermer dans les règles, qui, une fois bien observées, ne nous trompent jamais. Voilà, monsieur, ce que je prends la liberté de vous dire, comme je le ferais au meilleur de mes amis. Je souhaite que cette lettre

contienne quelque chose qui vous fasse plaisir. Ne me faites aucune réponse; il n'en est pas question; vous allez avoir bien d'autres affaires. Dieu veuille que vous en sortiez à votre honneur; si cela arrive, comme je l'espère, ce sera l'une des plus glorieuses actions de ce genre.

MÉMOIRE DE M. D'HOUVILLE SUR LE SIÉGE DE TURIN [1].

(*Voir page* 193.)

La ville de Turin se peut attaquer par trois endroits différents, n'y comprenant point celui de la citadelle, qui sera bien plus facile à prendre du côté de la ville que par le dehors; car outre qu'elle n'est commandée de rien et que le feu des bastions en est très-rasant, c'est que depuis longtemps, ou pour mieux dire presque continuellement, M. le duc de Savoie y a fait travailler à toutes les chicanes qu'on peut inventer pour la défense d'une place, jusqu'à pousser des batteries de maçonnerie bien loin dans la campagne, par delà le chemin couvert, et de miner tous les angles de la contrescarpe aussi de maçonnerie, parce que le terrain étant très-caillouteux et fort poreux, les mines dans ce giron ne feraient pas grand effet.

Un de ces endroits par lequel on peut faire l'attaque est celui entre la Doire et le Pô dont le front est très-petit; l'autre est par le Valentin. Ces deux attaques ne doivent s'entreprendre qu'après s'être emparé du poste des Capucins, auquel on vient par l'Eresno, couvent des Camaldules, situé sur la montagne au-dessus de Chieri, d'autant que depuis l'Eresno jusqu'aux Capucins on y marche toujours avec supériorité, en se conservant même quelque communication avec le Pô. Entre l'Eresno et les Capucins il y a trois ou quatre chemins creux, dont un aboutit au pont de la ville, et quelque retranchement que M. le duc de Savoie y a fait faire. Aussitôt qu'on sera le maître de la hauteur la plus voisine, les troupes ne pourront plus tenir; on peut même y établir un poste pour em-

[1] Archives du dépôt de la guerre, copie originale, vol. 1875, n° 326.

pêcher celles qui seront aux Capucins de se retirer par ce pont. Indubitablement M. le duc de Savoie aura retranché les hauteurs opposées à celles qu'on aura occupées; mais, comme elles sont supérieures, ces retranchements ne peuvent être longtemps défendus, puisqu'on peut les attaquer de tous côtés. Le poste des Capucins pris et par conséquent tous les autres postes de la montagne, on verra à revers les travaux de ces deux attaques; celle du Valentin me paraît plus convenable que l'autre, parce que l'on peut faire les dépôts des vivres, de l'artillerie et de l'hôpital à Moncaglieri, dont le château est assez grand, de même que la ville; on en tirerait par eau tout ce dont on aurait besoin pour le siége, et avec la même facilité on y ferait porter les malades et les blessés, outre que le munitionnaire se servirait des moulins, qui y sont en grande quantité, et qu'on en priverait la ville de Turin, qui en tire la meilleure partie de la farine qui s'y consomme.

On ne peut commencer l'attaque de ce côté qu'après avoir établi au pied de la montagne un ou deux ponts sur le Pô, au-dessus du Valentin, dont la construction sera favorisée par les hauteurs. Au bout d'un de ces ponts attenant le Valentin on trouve une plaine dans une espèce de fond très-propre à faciliter l'ouverture de la tranchée et l'attaque des bastions de la ville de ce côté-là, d'autant plus que les troupes de M. de Savoie ne pourront plus rester dans les retranchements qu'il a fait faire aux environs du Valentin, qui pourraient, dans un besoin, servir de circonvallation dans cette partie-là.

Il y a deux choses avantageuses à remarquer dans cette attaque: la première, qu'il n'y a pas d'apparence que M. le duc de Savoie veuille hasarder le peu d'infanterie qu'il a à la défense tant de la montagne que du poste des Capucins, n'ayant qu'un pont par lequel elle puisse se retirer, étant poussée très-vivement par celle du roi, comme cela arriverait indubitablement; il a même fait miner une partie de ce pont, prévoyant qu'on pourrait, suivant son infanterie dans sa retraite, entrer dans la ville avec elle, ce qui n'est pas

sans exemple, et lui doit faire appréhender une pareille aventure.

L'autre avantage qui se rencontre dans cette attaque est que toutes les traverses que ce prince a pu faire faire pour désenfiler les bastions et les autres ouvrages sont composées d'une espèce de giron caillouteux comme tous les parapets desdits bastions, qui sera très-nuisible aux assiégés lorsque le canon et les bombes tomberont dessus, étant vus de revers de la montagne.

La troisième attaque se doit faire entre la porte Susine et celle appelée de la Victoire : le terrain y est un peu serré, outre que M. le duc de Savoie y a fait faire plusieurs grandes fortifications, entre autres, un immense ouvrage à corne qui pourrait voir de revers la tranchée, dont il faut se rapporter aux personnes qui sont sur les lieux ; mais avant que de l'ouvrir, c'est une nécessité que de rompre la digue qui fait entrer la Doire dans la ville et fait moudre les moulins qui sont de ce côté-là, lesquels moulins sans eau, avec la destruction de ceux de Moncaglieri, mettront la famine dans la ville. Cette digue est hors de la portée du canon, autant que je m'en puis souvenir; il y a même un fond dans cette partie très-propre pour l'ouverture de la tranchée. La position de ces attaques doit, à mon avis, se régler en partie selon les endroits dont on peut tirer ce qui est nécessaire pour le siége ; mais il me paraît que tous ceux qui connaissent la situation de Turin et de ses fortifications conviennent que celle de la montagne est plus avantageuse que toute autre.

POSITION DE L'ARMÉE DE PIÉMONT DEVANT

(Voi

PREMIÈRE LIGNE.

BRIGADIERS.	RÉGIMENTS.	BATAILL^s.	ESCADR^s.
MM.	CAVALERIE.		
Bonneval	Cuirassiers	″	3
	Cherisy	″	2
	Bertillac	″	2
Imecourt	Carabiniers	″	4
	INFANTERIE.		
Damas	Tessé	2	″
	Damas	1	″
Dangennes	Royal-la-Marine	2	″
	Périgord	1	″
	CAVALERIE.		
Bonel	Desclos	″	2
	Royal-Roussillon	″	3
	INFANTERIE.		
Marignan	Royal-Vaisseaux	3	″
	Desgrigny	1	″
Marcilly	Touraine	2	″
	La Marche	2	″
D'Esterre	Royal-Comtois	2	″
	Normandie	3	″
	TOTAL	19	16

DEUXIÈME LIGNE.

BRIGADIERS.	RÉGIMENTS.	BATAILL^s.	ESCADR^s.
MM.	CAVALERIE.		
Bouzols	Anjou	″	3
	Bouzols	″	2
	Autichamp	″	2
	Marteville	″	2
La Bretèche	Sully	″	2
	Marsillac	″	2
	La Bretèche	″	2
	Villeroy	″	3
Saint-Micaut	Dauphin	″	3
	Bourbon	″	3
	RÉSERVE.		
	INFANTERIE.		
	Bourbon	1	″
	TOTAL	1	24

RÉCAPITULATION.

Première ligne	
Deuxième ligne	
Troupes qui couvrent la droite	
Troupes entre la Doire et la Stura	
Infanterie dans les postes	
TOTAL GÉNÉRAL	

IN, LE 29 SEPTEMBRE 1705[1].

195.)

…ADIERS. (TROUPES QUI COUVRENT LA DROITE.)	RÉGIMENTS.	BATAILL[ons].	ESCADR[ons].	BRIGADIERS. (TROUPES ENTRE LA DOIRE ET LA STURA.)	RÉGIMENTS.	BATAILL[ons].	RÉGIMENTS. (INFANTERIE DANS LES POSTES.)	BATAILL[ons].	ESCADR[ons].	POSTES.
	INFANTERIE.				INFANTERIE.		INFANTERIE.			
M.										
…AY….	Piémont	3	″	MM.	Lyonnais	2	Flandre 2	3	″	Perosa.
	Brie	2	″		Morangies	1	Marcilly 1			
				De Siougeac	Bresse	1	Beauce 1			
	DRAGONS.				Sansay	2	5 compagnies de grenadiers du blocus de Montmélian 1	2	″	Suse.
	Dauphin	″	3		Thiérache	1				
…ABRE…	Languedoc	″	3							
					Vaudreuil	1	Rouergue	2	″	Settimo.
…LUS….	Hautefort	″	3		Tournaisis	2	Bugey	1	″	Abbatia.
	Belabre	″	3		Beaujolais	2	Dauphiné	1	″	
				Menou….	Ternant	1				
	INFANTERIE.				Menou	1	DRAGONS.			Brandizzo.
…PETOT..	Dauphin	3	″		La Feuillade	1	Châtillon	″	3	
	Cambraisis	1	″							
	Total	9	12		Total	15	Total	9	3	

	BATAILLONS.	ESCADRONS.
…………	19	16
…………	1	24
…………	9	12
…………	15	″
…………	9	3
…………	53	55

[1] Archives du dépôt de la guerre, pièce originale, vol. 1876, n° 2.

Lettre de M. le duc de Vendôme à M. le duc de la Feuillade. Du camp de Rivolta, 20 septembre 1705[1]. (Voir page 196.)

J'ai vu, monsieur, par votre lettre du 11, la situation dans laquelle vous vous allez mettre, lorsque vous aurez passé la Doire, laquelle me paraît très-bonne. A l'égard de l'attaque de Turin, je n'ai jamais compté qu'elle se pût faire par ailleurs que par la citadelle; c'est la meilleure et la plus sensée, et je ne doute pas que sa majesté ne soit du même sentiment; en tout cas, si la réponse de la cour était ambiguë et qu'elle méritât quelque explication, comme le temps est précieux, je ne balance pas de vous dire que vous devez ouvrir la tranchée à la citadelle sans attendre la réponse d'un nouveau courrier, et je me charge volontiers de le faire agréer à sa majesté.

Je n'ai rien à ajouter à la lettre que Roissy vous rendra de ma part; vous pouvez compter que les mines seront le seul grand obstacle que vous trouverez à votre entreprise, et je réponds que vous vous jouerez de tout le reste.

M. de Vaudémont, depuis que les ennemis sont maîtres d'Asti, est inquiet, avec raison, pour l'Alexandrin et le Tortonais, et m'a prié de vous écrire pour envoyer quelque cavalerie à Alexandrie. Je ne crois pas que vous puissiez vous en dispenser, car sans cela les partis ennemis courront et feront contribuer l'Alexandrin et même le Tortonais, car en ce temps-ci il y a plusieurs gués à la Bormida. Si vous faites marcher des troupes, envoyez-les droit à Alexandrie, où on leur dira les endroits qu'elles doivent occuper. Le second chemin couvert que le duc de Savoie fait faire à la citadelle doit vous obliger, ce me semble, à ouvrir la tranchée le plus tôt que vous pourrez.

Je suis persuadé que les quatre bataillons qui viennent d'Allemagne vous auront joint avant que vous ayez reçu cette lettre.

P. S. Par les avis que j'ai eus, M. de Savoie ne fait point faire un second chemin couvert, mais bien des lunettes pour couvrir les angles des bastions.

[1] Archives du dépôt de la guerre, copie originale, vol. 1875, n° 371.

Lettre de M. le duc de Vendôme à M. le duc de la Feuillade. Du camp de Rivolta, 22 septembre 1705[1]. (Voir page 196.)

Marignan s'est très-bien acquitté, monsieur, de la commission dont vous l'aviez chargé; après cela, je dis et je dirai toujours la même chose, qu'il faut de toute nécessité assiéger au plus tôt Turin. Je ne vous dis point les bonnes raisons qu'il y a pour faire ce siége; il y en a tant qu'elles ne tiendraient pas dans quatre feuilles, et si vous ne le faites à cette heure, comptez que vous ne le ferez jamais. Le parti d'attaquer la citadelle est le seul bon et le seul sensé; n'écoutez, je vous prie, personne et suivez vos lumières et votre bonne volonté : moyennant cela, je vous réponds que tout ira bien. N'attendez point non plus le retour de M. de Dreux pour ouvrir la tranchée, supposé que tout soit disposé pour cela; je vous réponds qu'en toute votre vie vous ne ferez rien qui soit plus agréable au roi; je prends volontiers cela sur moi ainsi que la réussite du siége. Quoique je ne doute pas que cette lettre n'achève de vous déterminer, j'en attendrai cependant la réponse avec bien de l'impatience.

Lettre de M. le duc de Vendôme au roi. Du camp de Rivolta, 1er octobre 1705[2]. (Voir page 197.)

C'est avec un déplaisir sensible que j'ai vu, par la lettre que votre majesté m'a fait l'honneur de m'écrire, qu'elle est déterminée à différer jusqu'au printemps prochain le siége de Turin. Quoique je lui aie représenté bien des fois de quelle importance il était de faire ce siége au plus tôt, je ne puis encore me dispenser de lui dépêcher sur-le-champ ce courrier pour lui dire encore ce que je pense pour la dernière fois; et je souhaite de tout mon cœur que cela puisse lui faire changer la résolution qu'elle a prise.

Je commencerai d'abord par avoir l'honneur de lui dire que, quoi que puisse alléguer M. de Vauban, le siége de Turin est un siége tout ordinaire, et qu'il est impossible par la ville, non-seulement par la difficulté de se rendre maître de la hauteur des Capucins, chose dont on ne viendra pas à bout sans y employer beaucoup de temps et sans perdre bien du monde, mais aussi par les

[1] Archives du dépôt de la guerre, copie originale, vol. 1875, n° 372.

[2] *Idem*, pièce originale, vol. 1868, n° 3.

travaux immenses que M. de Savoie a faits autour de la ville de Turin, qui éloignent considérablement les attaques.

Secondement si on donne du temps au duc de Savoie, non-seulement il aura le loisir de rétablir son armée, mais il fera faire pendant l'hiver autour de la citadelle plusieurs bons retranchements avec des chemins couverts bien palissadés et bien minés, comme il a fait autour de la ville, ce qui rendrait l'attaque de la citadelle bien difficile pour ne pas dire impossible. Je ne parle point de l'empereur, lequel indubitablement ne manquera pas de faire pendant l'hiver les derniers efforts pour sauver le duc de Savoie, en rendant l'armée du prince Eugène fort supérieure à la nôtre. Je ne parle point d'une chose qui me fait toujours trembler et que je suis toujours surpris qui ne soit pas encore arrivée, c'est l'accommodement du prince Ragotzy avec l'empereur. Si cela arrivait, c'est pour lors que votre majesté, bien loin de pouvoir faire de nouvelles conquêtes en Italie, serait bien embarrassée de conserver Mantoue et les états du roi d'Espagne.

Quoi que puisse dire M. de Vauban, je ne vois pas de quelle importance il est qu'une place soit bien ou mal investie, lorsqu'on a mis dedans tout ce qu'on y peut mettre, et qu'on n'y peut jeter aucun nouveau secours. Je supplie votre majesté de considérer que le siége de Verue était beaucoup plus difficile que celui de Turin, cependant nous en sommes venus à bout presque sans canon avec des bataillons encore plus faibles qu'ils ne le sont et en bien plus petit nombre. Je suis persuadé que si votre majesté avait consulté M. de Vauban, nous n'aurions ni Verue ni Chivas; quoique cela ait été entrepris contre les règles, ces deux places n'en ont pas moins été prises, et je réponds sur ma tête que Turin le sera aussi, si votre majesté veut bien ordonner à M. de la Feuillade d'en faire le siége. Je sais qu'il ne demande pas mieux et qu'il n'attend que l'ordre de votre majesté. Les maladies n'ont point été au point qu'on l'a dit, et je sais par les entrepreneurs mêmes des hôpitaux qu'il n'y a jamais eu au plus que quatre mille malades à la fois dans les hôpitaux; ce

qui n'est rien en comparaison de l'état de l'armée en allant à Verue, puisqu'en huit jours de temps il nous en tomba plus de six mille. J'ajouterai à ces raisons que le prince Eugène va triompher avec raison, puisqu'il sera parvenu à son but, qui était d'empêcher le siége de Turin. Nous allons être décrédités dans toute l'Italie, et l'armée de Piémont va perdre toute la réputation qu'elle a acquise ; enfin, je vois avec un regret mortel et à n'en pouvoir douter que si votre majesté manque à présent l'occasion de prendre Turin, elle ne la retrouvera jamais ; il paraîtra même étonnant à tout le monde qu'on se soit établi aussi près d'une place sans l'attaquer, et je voudrais de tout mon cœur qu'il m'en eût coûté un doigt de la main et qu'on n'eût jamais passé l'Orco.

Il m'a paru par toutes les lettres de M. de la Feuillade que, malgré les difficultés, il voulait toujours faire le siége de Turin. Je serais bien fâché de courre sur son marché, mais s'il avait changé de sentiment, je m'offre de bon cœur d'y aller et de lui laisser le commandement de cette armée. Je ne demande point les bataillons qui devaient venir de Provence, et je me contenterai des troupes qui composent à présent l'armée de Piémont ; avec cela, que votre majesté me fasse couper le cou si je ne prends Turin contre les règles ; et, quoique ce que je fais ici à présent ne paraisse pas beaucoup, je me trouverai soulagé lorsque je n'aurai que Turin à prendre.

A l'égard des troupes que M. de la Feuillade peut m'envoyer, c'est à votre majesté à en fixer le nombre, car pour moi je n'en parlerai point ; c'est à lui, qui est sur les lieux, à voir ce qu'il peut faire sur cela ; pour moi je ne puis faire autre chose que de mettre en usage ce que l'on m'enverra le mieux qu'il me sera possible.

Je supplie votre majesté de me pardonner la liberté avec laquelle je lui dis ce que je pense, puisqu'elle ne part que de l'attachement que j'ai pour elle, du zèle que j'ai pour son service et de l'intérêt que je prends à la gloire de ses armes, qui est une chose qui se doit compter pour beaucoup en ce pays-ci et dans la conjoncture présente ; il n'en est pas de même d'une bataille, qui décide presque

toujours de la destinée de plusieurs états, comme nous ne l'avons que trop vu l'année dernière.

RÉSULTAT DU CONSEIL DE GUERRE TENU LE 11 OCTOBRE 1705[1].

(*Voir page* 206.)

Tous les officiers généraux assemblés sont d'avis que le siége de Turin est impossible dans la situation présente, par les raisons ci-après expliquées : premièrement, que le service de l'armée du Milanais, occupant depuis cinq semaines plus de mille chariots, on a eu beaucoup de peine d'en assembler onze cent soixante, en y comprenant ceux du Montferrat, pour le transport des munitions; qu'il y en a une grande partie de désertés, quelque précaution qu'on ait pu prendre, et que les bœufs attelés au reste des chariots sont si outrés par les différents convois qu'ils ont faits, tant pour apporter les munitions que pour les remporter, qu'il est impossible de s'en servir pour la quantité de ceux qu'il faudrait faire de nouveau, d'autant plus que les chemins sont devenus bien difficiles par les pluies qu'il fait depuis six jours. Outre les raisons ci-dessus, que les troupeaux de bœufs qui ont trouvé à pâturer jusqu'ici ne pourraient plus subsister que par les magasins de Chivas, ce qui épuiserait les magasins au point qu'on n'en pourrait plus tirer de quoi faire subsister les chevaux d'artillerie et des vivres, lesquels sont déjà en mauvais état, sans parler de la subsistance des escortes et de la cavalerie destinée au service du siége : il est déjà mort quatre-vingt-quatre bœufs; on pourrait juger combien il y a d'apparence qu'il en mourrait s'ils continuaient à travailler.

Secondement, que si les préparatifs du siége avaient été continués sans interruption depuis le commencement, les lignes de contrevallation et de circonvallation seraient achevées dans l'étendue du terrain qu'on avait cru pouvoir embrasser avec le petit nombre de troupes qu'on avait; que ces ouvrages étant faits, la cavalerie, qui a

[1] Archives du dépôt de la guerre, copie originale, vol. 1876, n° 108.

subsisté jusqu'ici aux environs de Turin sans peine, y aurait encore pu subsister quelques jours de plus par le renvoi des équipages de MM. les officiers généraux et particuliers, et qu'ensuite ce gros corps de cavalerie aurait pu se porter du côté de Piosasco et de Pignerol, le long de la montagne, pour y vivre grassement, et qu'il aurait suffi de laisser au siége un détachement de douze cents chevaux pour le service journalier; qu'en retournant actuellement devant Turin on ne pourrait point se dégarnir de cavalerie jusqu'à ce que les travaux ci-dessus nommés fussent dans leur perfection, et qu'il ne serait pas praticable pendant ce temps de pourvoir à la subsistance de la cavalerie sans s'exposer évidemment à de fâcheux événements, par la grande distance des lieux qu'il faudrait aller fourrager, ce qui obligerait à de grosses escortes et à laisser le camp peu en force.

Troisièmement, qu'il est certain que les contre-temps arrivés, quand il serait possible d'y remédier, retarderaient de plus de six semaines l'ouverture de la tranchée; que la saison serait fort avancée; que les mauvais temps pourraient nous gagner dans les commencements du siége, ce qui rebuterait infiniment les soldats, lesquels, quoique moins accablés de maladies que par le passé, ont tant de peine à se remettre parfaitement, qu'il est à présumer qu'ils ne pourraient supporter des fatigues excessives.

Quatrièmement, que la communication de Gênes étant fort dégarnie de troupes, il nous serait très-difficile de tirer nos convois d'argent, ayant appris par M. Desgrigny qu'il y avait actuellement une somme de six cent mille livres à tirer de ce côté-là, et que, selon les apparences, il nous en arriverait encore du même endroit, et que, dans un siége comme celui-là, c'est manquer de tout que de manquer d'argent.

Totalement, qu'il est hors du pouvoir humain de remettre les choses dans le premier état où elles étaient. Signés de Mauroy, Lapara, d'Estaing, d'Arène, Goesbriant, Carcado, Montmorency, prince de Robecq, de Guerchy, Polignac, Villiers, Goas, Damas, de Ruffey, de Dreux, et Torcy.

84.

Lettre de M. Pallavicini à M. le duc de la Feuillade. Du camp de Ballar, 1 octobre 1705[1]. (Voir page 206.)

Je réponds, monsieur, à la lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire du camp de Rivoli, le 28 septembre.

Il est vrai que j'ai proposé à M. de Saint-Fremont d'attaquer Turin par la citadelle, et je tiens cette attaque bien moins difficile qu'elle ne le paraît aux personnes qui ne connaissent pas comme moi cette place; en voici les raisons; et, pour vous les exposer dans toutes leur force, je vais détailler les inconvénients presque insurmontables que je connais dans les attaques de la ville, et vous faire voir, dans la suite, que vous ne trouverez aucun de ces obstacles dans l'attaque de la citadelle.

Il n'y a que deux attaques aisées dans la ville, l'une du côté du Valentin le long du haut du Pô; l'autre entre la Doire Susine et le bas Pô.

La première attaque exige préalablement la prise des Capucins et un établissement d'artillerie à mi-côte dans les collines qui sont au bord du Pô pour enfiler, pour voir de revers, pour écraser tout ce qui défendrait les polygones attaqués. Si vous êtes en état (ce que je ne crois pas), et ce que je ne vous conseillerai jamais, de passer un corps de troupes de l'autre côté du Pô pour attaquer, pour prendre et pour s'établir dans le poste des Capucins, je conviens que l'établissement de ce poste rend l'attaque de la ville très-aisée et une affaire de peu de jours; mais, dans la situation où sont les troupes des ennemis, il faut commencer par attaquer le camp retranché sous la protection de toute l'artillerie de la place. C'est un premier siége respectable, et, après cela, attaquer le corps de la place, et conduire une tranchée entièrement soumise par le flanc à la hauteur des Capucins et battue par un front de fortifications où l'on peut mettre cent cinquante pièces de canon : en vérité, ce serait s'exposer à une perte certaine.

La seconde attaque d'entre le bas Pô et la Doire Susine tombe dans les mêmes inconvénients dont j'ai parlé ci-dessus; il y a partout de quoi faire un poste des Capucins, et au surplus trois étages

[1] Archives du dépôt de la guerre, copie originale, vol. 1876, n° 105.

d'un feu supérieur à celui que vous pouvez faire contre la place; et si le niveau du pays n'a pas changé depuis que j'ai quitté le Piémont, vous aurez à essuyer le feu du rempart de plusieurs polygones, celui des demi-lunes et du chemin couvert, et celui des retranchements du camp où sont les troupes et dont le terrain est bas. Voilà donc les deux attaques de la ville qui sont impraticables pour celui qui n'est pas maître de la montagne où sont les Capucins. Pour ne rien omettre de ce qui peut regarder les attaques de la ville, je ne crois pas que personne ose vous proposer le côté de la porte Susine : ce serait se mettre entre le feu de la citadelle et celui de la ville.

Le côté de la porte Neuve a une étendue de fortifications où aisément toute l'artillerie des ennemis réunie ferait taire la vôtre; et si vos ingénieurs se jetaient sur la droite, ils prêteraient le flanc à la montagne des Capucins, et en repliant sur la gauche, ils seraient vus de la citadelle.

Il ne reste donc plus de toute l'enceinte de la ville qu'à examiner le terrain qui est entre la vieille porte Palais et le bastion de la Consolante : on y a travaillé depuis que je suis hors du pays; mais il me paraît que cela est impraticable, bien entendu que l'on aura exécuté le projet qui avait été fait pour mettre ce côté hors d'insulte; c'est à vous, monsieur, de le faire bien examiner, et je ne crois pas que le cours de la Doire Susine vous laisse assez de terrain pour conduire une tranchée entre la rivière et la ville, et la tranchée d'ailleurs serait difficile à soutenir.

La citadelle de Turin est une pièce de cinq bastions; on peut la dire régulière, parce qu'il n'y a que quelques toises de différence entre les polygones, et quelques degrés dans les ouvertures des angles. Les polygones sont fort courts, et par conséquent les bastions petits. Deux bastions sont enclavés dans l'enceinte de la ville; les trois autres regardent la campagne et sont hors de la susdite enceinte; la maçonnerie du corps de la place est très-mauvaise, et l'on s'est contenté de mettre une chemise à la vieille enceinte. Les

parapets sont de sable contenu entre deux murailles d'une simple brique. Il y avait autrefois des bas flancs découverts; mais comme cela rétrécissait extrêmement les bastions, on a casematé les bas flancs pour rendre les bastions plus spacieux. Les voûtes des susdites casemates ne sauraient soutenir la secousse du canon qu'elles portent, et ne tiendront pas longtemps aux bombes sans être enfoncées.

La fortification sort beaucoup trop hors de terre; toute la plaine qui l'environne tombe en glacis sur cette place, de manière que M. le duc de Savoie, frappé d'un défaut si essentiel, avait projeté de bâtir des contre-gardes pour envelopper et couvrir les bastions; cela est si vrai, que, le parapet abattu, il y a manière de placer du canon pour voir de revers et enfiler toutes les parties qui composent le bastion.

Le fossé est sec, assez large, peu profond et revêtu.

Les demi-lunes sont tout aussi grandes que le permet le peu d'étendue des polygones; ainsi elles ne le sont guère : cela nonobstant, elles sont retranchées par des lunettes, le tout de maçonnerie.

Le chemin couvert est très-bien conditionné; il y a des galeries qui en font le circuit avec des rameaux qui sortent dans la campagne aux angles saillants et rentrants pour la construction des mines. Il y a dans cette place assez de souterrains pour mettre la garnison, les poudres et tout le reste à couvert. Voilà donc quelle est cette citadelle qui parait un monstre indomptable à la plupart des gens qui ne la connaissent pas. La petitesse des polygones rend inutile tout l'amas prodigieux d'artillerie de M. le duc de Savoie, pendant que la vôtre peut agir dans son entier; car enfin il faut que le canon et les bombes mettent cette place à bout, et ne faire que des coups de main à propos pour ménager vos soldats; mais ne vous préparez pas du côté des ennemis à une défense légère.

Il faut se contenir dans l'espace des polygones qui regardent la campagne, assurer bien les flancs de la tranchée par des places

d'armes, et surtout bien placer les batteries. Quel avantage, monsieur, voulez-vous plus considérable que de réduire votre ennemi à défendre par un petit front ce que vous attaquez par un grand, et l'accabler de feu pendant qu'il est resserré dans un petit espace de terrain, où les bombes le vont, dès le premier jour, mettre hors d'état de remuer et d'agir?

Je compte que vos lignes de contrevallation seront dans la perfection; vous ne sauriez les faire trop bonnes, et plus elles seront à portée de soutenir votre tranchée, plus elles vous seront profitables.

Je vous avoue, monsieur, que je ne balancerais pas un seul moment à préférer l'attaque de la citadelle à celle de la ville; mais je tremble pour cette entreprise lorsque je songe que l'on donne encore plus de douze mille hommes de troupes réglées à M. le duc de Savoie, pendant que je sais que la maladie a beaucoup affaibli vos bataillons. J'appréhende qu'il ne soit en état de faire quelques brèches dans vos lignes, ayant beaucoup moins de chemin à faire pour les attaquer que vous pour secourir une droite ou une gauche. Je ne suis pas en peine qu'il marche avec sa cavalerie et quelque infanterie pour vous inquiéter dans vos derrières, persuadé qu'il ne voudra pas se séparer devant vous, crainte que vous ne lui cassiez le cou; en tout cas, de fréquents partis le long du haut Pô vous avertiront de ses mouvements. Je crois que vous ferez couler à fond toutes les barques, tous les moulins et tous les bacs qui se trouvent sur cette rivière en la remontant jusqu'à Cardé, et que les gués qui sont depuis Moncaglieri en remontant seront entièrement rompus.

Cette entreprise est grande, et la réussite serait absolument nécessaire aux affaires du roi. Vous avez, sans vous flatter, tout l'esprit qu'il faut pour connaître si votre armée est en état d'en soutenir le poids; cependant ménagez, je vous supplie, votre noble ambition, qui vous porte à des entreprises vraiment dignes de votre courage, que je ne saurais assez admirer; mais enfin si vous ne trou-

vez pas celle-ci entièrement praticable, avez-vous songé de quelle manière vous établirez en Piémont votre armée pour hiverner? Je vous avoue que cela me donne quelques inquiétudes, et sur les bruits qui avaient couru que le siége de Turin était différé jusqu'au mois de mars, j'avais résolu de faire un projet de quartiers d'hiver, et j'aurais pris la liberté de vous l'envoyer pour vous donner des marques de mon attachement.

Je tombe des nues quand je vois doublée tout d'un coup l'armée de M. le duc de Savoie : on ne lui donnait que sept mille hommes au sortir de Chivas; à peine est-il à Turin qu'il en a quinze mille. Cela change du tout au tout.

Les précautions que vous avez prises pour assurer vos convois de Chivas ne sauraient être meilleures, et je ne crois pas que ceux qui vous viendront de Suse puissent courir d'autres risques que quelques bandits ou Barbets. Si la cour avait voulu me croire, il y a plus de six mois que j'aurais fait passer au service du roi la moitié des troupes de M. le duc de Savoie; et je vois à regret qu'il tirera des recrues pendant l'hiver dans son pays pour rendre son infanterie complète au commencement de la campagne.

Je suis au désespoir de n'être pas à portée de vous être de quelque usage par ma bonne volonté; je me flatte que vous y trouveriez quelque ressource. Je me trouve fort heureux de mériter votre estime, et je vous supplie de croire qu'il n'est personne au monde qui prenne plus de part que moi à votre gloire.

S'il était possible d'avoir l'honneur de vous entretenir sans que cela fût su, à cause des chagrins inévitables auxquels j'exposerais mon père et ma famille, je vous éclaircirais sur bien des choses et je ne plaindrais pas ma course; ménagez cela avec M. de Chamillart; pour moi, je serai toujours prêt à partir, pourvu que l'on me promette de n'en point parler.

MÉMOIRE DE M. PALLAVICINI SUR LES QUARTIERS D'HIVER;
10 OCTOBRE 1705[1].

(*Voir page* 206.)

Deux objets, monsieur, méritent une attention particulière dans l'établissement du quartier d'hiver de votre armée en Piémont : l'un est Suse pour la communication qu'il vous donne avec Briançon; l'autre est Ivrée pour votre communication avec la Savoie par la vallée d'Aost, et pour ôter à M. le duc de Savoie le moyen de recruter le corps de cavalerie qui lui reste en tirant des chevaux de la Suisse. Cela posé en fait, il me paraît qu'il faut placer vos troupes à portée de secourir le poste de Suse, au cas qu'il prît envie aux ennemis de l'attaquer dans le cours de l'hiver. Ils auront toujours de l'avance sur vous par la facilité de rassembler leurs troupes, dont ils auront un gros corps dans Turin; et le reste en sera si peu éloigné qu'il faut les compter réunis en très-peu de temps. Ils auront moins de chemin à faire en partant de Turin, que vous en partant de Chivas, qui doit être la tête de vos quartiers. Cette entreprise cependant n'est pas facile aux ennemis, parce qu'en premier lieu je les tiens bien moins forts que vous, et en second lieu, dès qu'un corps de leurs troupes serait entré dans la vallée, il n'y aurait qu'à les suivre et leur barrer le chemin pour le retour, qui leur deviendrait impossible; d'ailleurs, comme je compte que l'on a mis Suse en état avec quelque ouvrage sur la Brunette, cela doit vous donner au moins huit jours de temps. Il est impossible que les ennemis puissent conduire avec eux les vivres nécessaires pour subsister pendant cette expédition; toutes ces difficultés ne doivent pas ralentir les attentions et vous empêcher d'ouvrir de grands chemins de Chivas à Caselette, et surtout de Caselette jusqu'à Suse. Le dépôt d'une partie de ce qui vous est nécessaire pour le siége de Turin, étant dans Suse, doit redoubler vos attentions, soit dans le choix des troupes que vous y

[1] Archives du dépôt de la guerre, copie originale, vol. 1876, n° 113.

ferez hiverner, ou de l'officier qui doit commander dans ce poste. M. le duc de Savoie n'oubliera rien pour y mettre le désordre; ainsi on ne saurait être trop alerte et prendre trop de précautions.

Il n'est pas possible de mettre un de vos quartiers plus près qu'à Chivas, où je compte que vous occuperez aussi la hauteur de Castagnito, pour pouvoir agir de l'autre côté du Pô et couvrir la tête du pont. Crescentino, Ivrée, la vallée d'Aost, Santhia, Biella, Verceil et Casal doivent contenir votre infanterie. La cavalerie doit être dans la vallée de la Sesia, et dans toute cette étendue de pays qui est entre la Sesia et l'Agogna. C'est, à mon sens, le seul moyen d'avoir vos troupes plus ensemble. Les quartiers d'infanterie exigent des siéges; la cavalerie ne saurait être inquiétée dans les siens; elle sera dans les fourrages et à portée d'être promptement réunie si le besoin le requiert.

Si le pays de M. le duc de Savoie qui est entre la Doire Susine et la Sesia était un pays neuf, et qui n'eût pas soutenu dans son district l'effort de la guerre pendant deux campagnes consécutives, on pourrait faire hiverner toute la cavalerie entre la Doire Baltée et la Sesia; mais le mauvais état de ce pays y ferait périr la cavalerie sans ressource; il faut donc que l'état de Milan nous prête cette lisière de pays dont j'ai parlé ci-dessus, et lorsqu'on voudra observer quelques règles dans cet établissement, il n'en sera pas endommagé.

Voilà donc, monsieur, votre armée établie pour l'hiver d'une manière à secourir Suse et à empêcher les entreprises des ennemis sur cet objet, qui ne saurait trop avoir votre attention; car, pour ce qui regarde Ivrée, je crois que vous n'en devez point être inquiété. J'avais oublié de vous marquer que j'entends occuper Verue par un détachement de la garnison de Crescentino, et avoir dans Crescentino de quoi faire des ponts sur la Doire Baltée.

Si M. le duc de Vendôme donne quelque échec à M. le prince Eugène et l'oblige à se retirer, et qu'il vous revienne de son armée un corps de troupes considérable, vous seriez pour lors en

état d'occuper cette partie du Piémont dont les ennemis tirent toutes leurs subsistances. Je vous proposerais d'établir la droite de ces troupes à Asti, et la gauche à Saluzzo, occupant Alba, Cherasco, Fossano et Savigliano; vous auriez, par Verue, la communication avec les troupes qui sont en deçà du Pô; vous seriez dans le meilleur pays qu'il est possible de trouver, ôtant, outre les subsistances, tout moyen à M. le duc de Savoie de recruter ses troupes. Je souhaite de tout mon cœur que ce dernier projet soit bien près d'être exécuté, et je vous supplie, monsieur, d'être persuadé de la sincérité de mes intentions pour le bien des affaires de sa majesté et pour votre gloire particulière.

DÉTAIL DE L'ATTAQUE DE CINZANO [1].

(*Voir page* 211.)

Le lundi 26 d'octobre 1705 M. le comte d'Estaing me détacha de Bressano avec huit compagnies de grenadiers, savoir : les deux de Tessé, les deux de Royal-la-Marine, une de Vaudreuil, une de Tournaisis et les deux de Brie, avec M. de Filigonde, lieutenant-colonel du régiment de Piémont, pour aller chasser les bandits qui occupaient une hauteur entre Bressano et Cinzano, d'où M. de Berte, commandant la première compagnie de Tessé, les poussa au delà des deux autres, et ne s'arrêta qu'à une troisième que je jugeai être bonne à garder. M. le comte d'Estaing m'y envoya sur le soir les deux bataillons de Royal-la-Marine et deux ingénieurs, qui étaient M. de Langrune et le chevalier Duverger, avec ordre d'attaquer Cinzano.

Le mardi 27 je pris sur la droite de ma hauteur avec quatre compagnies de grenadiers et deux piquets du premier bataillon de Royal-la-Marine, laissant le reste dudit bataillon sur la hauteur, que je ne voulus point abandonner, pour avoir ma communication avec Bressano et pour me servir de retraite. M. de Filigonde marcha dessus la gauche avec quatre autres compagnies de grenadiers et le

[1] Archives du dépôt de la guerre, copie originale, vol. 1876, n° 260.

second bataillon de Royal-la-Marine. Je n'eus pas plus tôt gagné les deux premières maisons du village que j'abandonnai mon attaque, qui ne se pouvait faire que la nuit, et j'y laissai la première compagnie de grenadiers de Tessé, ayant poussé à leur droite les deux piquets de Royal-la-Marine sur une hauteur fort proche du château de Cinzano; j'allai joindre avec mes trois autres compagnies de grenadiers l'attaque de M. de Filigonde, qui réussissait à merveille.

Il avait laissé le second bataillon sur une hauteur à portée du village de Cinzano; il s'était rendu maître de tout une rue, perçant de maison en maison, et il avait mis les deux compagnies de Royal-la-Marine, soutenues des deux de Brie, dans les cassines les plus voisines du premier retranchement. J'envoyai la seconde compagnie de Tessé et celle de Vaudreuil sur le flanc gauche de cette attaque, pour achever l'investissement. Je fis sommer les ennemis, qui me répondirent qu'ils espéraient d'être secourus par M. le duc de Savoie. Sur cette réponse, je pressai mon attaque, et, de l'avis de M. le chevalier Duverger, je pris la compagnie de Tournaisis, qui s'empara des cassines qu'occupaient les compagnies de grenadiers de Royal-la-Marine, d'où elle déboucha pour attaquer le derrière d'une église qui était dans la première enceinte retranchée, et elle s'en empara par le moyen d'un trou qu'elle fit dans la muraille, après avoir essuyé quelque feu de grenades et de fusil. Camaret, capitaine de cette compagnie, agit fort dignement dans cette occasion comme dans le reste. La seconde compagnie de grenadiers de Royal-la-Marine entra avec celle de Tournaisis dans l'église, et les ennemis ayant abandonné la première barrière, nous nous emparâmes de deux maisons auprès de la première enceinte, dont une était jointe à une tourelle de la cour du château. Préchat, garçon-major du régiment de Piémont, et Petit, garçon-major de Royal-la-Marine, montèrent en haut et s'emparèrent avec quelques grenadiers des écuries à plain-pied de la cour du château. Les ennemis se retirèrent dans le donjon, qui était leur troisième enceinte. M. d'Estaing étant arrivé sur cela, je fis sommer les ennemis, qui

se rendirent à lui prisonniers de guerre, au nombre de trente-six soldats du régiment de Schulembourg, deux capitaines, deux lieutenants et vingt-cinq paysans, à discrétion. Il y eut un grenadier de Tournaisis de tué et un de blessé, avec six de Royal-la-Marine et un de Brie; M. de Queronguin, commandant la seconde compagnie de grenadiers de Brie, blessé au genou, et d'Egrois, lieutenant de grenadiers de la seconde compagnie de Royal-la-Marine, blessé à la tête.

Lettre de M. le duc de la Feuillade.

Du camp devant Asti.

9 novembre 1705[1].

(Voir page 214.)

Je partis le 3e de ce mois de Montechiaro, et je vins camper à Cortanzo, où je séjournai le 4, et le 5 nous vînmes à Settime, où je fus joint par trente et une compagnies de grenadiers que M. d'Estaing m'avait envoyées aux ordres de M. le marquis de Dreux; nous arrivâmes le 6 devant Asti. L'armée campa la droite à une hauteur où il y a une église appelée la Madona-della-Viatosta, que je fis occuper par les bataillons de Dauphiné et de Damas, avec trois régiments de dragons, et la gauche à une autre hauteur au-dessus de la Chartreuse, où je mis mon quartier, couvert par le corps des grenadiers; j'envoyai ordre en même temps à l'artillerie, qui était à Annone, de me venir joindre sous l'escorte des bataillons du Royal-artillerie et de Desgrigny. Nous sommes restés dans cette situation, à cause des pluies continuelles, jusqu'au 8, que je fis ma disposition pour tâcher de me rendre maître du faubourg d'Asti par la porte Saint-Pierre, au moyen d'une brèche que je comptais faire; je marchai à midi avec toutes les compagnies de grenadiers commandées par M. de Dreux, comptant qu'elles devaient être soutenues par les carabiniers et deux régiments de dragons qui étaient commandés; lorsque je fus à l'entrée de la plaine, j'y laissai les troupes pour s'y former hors de la vue des ennemis, et je m'avançai avec quelques officiers généraux sur le grand chemin d'Annone à Asti, pour faire diligenter l'arrivée du canon que je devais mettre en batterie. Après y avoir donné les ordres nécessaires, je rejoignis les troupes. Je n'y fus pas plus tôt arrivé que je vis sortir

[1] Archives du dépôt de la guerre, pièce originale, vol. 1876, n° 313.

environ cent chevaux des ennemis par la porte du faubourg, qui couraient à toutes jambes par le grand chemin droit au canon; ils étaient soutenus de toute leur cavalerie allemande, qui venait de leur camp et avait défilé entre les murailles du faubourg et le Tanaro. Je m'avançai dans la plaine avec les grenadiers et fis marcher en même temps ce qui se trouva de carabiniers et de dragons, qui étaient en petit nombre, le reste n'ayant pas été en état aussitôt qu'il aurait dû être. Mon dessein était de me saisir d'une petite chapelle qui est sur le grand chemin, qui n'est qu'à une portée de fusil du faubourg. Leur infanterie, au nombre d'environ huit cents hommes, qui apparemment était couchée sur le ventre pour favoriser leur projet, s'en saisit avant que j'y pusse arriver; les premières troupes qui s'avancèrent pour attaquer notre canon le trouvèrent gardé par le régiment Royal-artillerie et celui de Desgrigny. Le premier, ayant la tête, attendit à faire sa décharge presque à bout portant; cela les obligea d'abandonner leur dessein et de retourner se mettre en bataille avec leurs autres troupes vis-à-vis les nôtres, qui se formaient à mesure qu'elles arrivaient. La cavalerie des ennemis était pour lors de beaucoup supérieure à la nôtre, et la fit plier; ce qui fut cause que nos grenadiers en firent de même, et leur infanterie profita de ce petit désordre pour venir sur nous, ce qui me fit prendre le parti de me mettre à la tête des grenadiers pour les rallier. J'avais laissé sur la hauteur de la gauche de mon camp, où il y avait quatre pièces de canon, le régiment de Dauphiné et celui de Damas, qui favorisèrent ce ralliement par le grand feu qu'ils firent sur les ennemis. Notre cavalerie, à qui j'avais envoyé ordre de monter à cheval, arrivait avec beaucoup de précipitation; je la fis étendre sur la gauche de notre infanterie pour déborder les ennemis; nous les poussâmes vivement et les culbutâmes jusque dans le défilé derrière la muraille du faubourg, par où ils étaient venus. M. le marquis de Dreux avec les grenadiers repoussa leur infanterie jusque dans la palissade de la demi-lune qu'ils ont à la tête du faubourg. On leur en tua un grand nombre et on leur

prit deux étendards que je vous envoie. L'acharnement des troupes du roi a été si grand qu'elles n'ont fait que deux prisonniers. Nous n'avons eu que mille chevaux et les grenadiers qui ont combattu, et nous avons eu affaire à toutes les troupes de l'empereur, au nombre de quinze cents chevaux et mille hommes de pied, dont trois cents étaient restés dans les dehors du faubourg d'Asti. MM. de Goesbriant, de Mauroy, de Villiers, de Robecq et de Guerchy s'y sont comportés avec beaucoup de valeur et de capacité, et MM. de Bonneval, d'Hautefort, Saint-Micaud, Marcilly, Cherisy, Raudot et le chevalier de Miane s'y sont fort distingués, et les troupes ont fort bien réparé le petit désordre où elles ont été d'abord. Nous avons eu dans cette action deux cent cinquante hommes tués ou blessés et quarante officiers. MM. de Goas et de Ruffey, maréchaux de camp, y ont été blessés, le premier, assez dangereusement. M. le chevalier d'Incourt est mort de sa blessure; MM. de Bonnelles et de Paysac blessés légèrement. Les ennemis y ont beaucoup plus perdu que nous; le colonel Montecuculli, commandant le régiment de Visconti, a été tué et plusieurs autres dont on s'est venu informer. Nous avons encore appris que Petersdorff et le ci-devant commandant de Verue sont blessés à mort.

J'oubliais de vous dire que MM. de Bouzols, de la Bretonnière, Belabre, Roissy et Choiselat s'y sont fort distingués. M. de Paysac a été blessé dans le commencement de l'action, et, malgré tout ce que j'ai pu lui dire pour l'obliger de se retirer, il n'a jamais voulu le faire qu'elle n'ait été entièrement finie. Comme je n'aime point à mentir, je ne saurais rien vous dire présentement de positif sur la perte des ennemis; tout ce que je sais, c'est que les faubourgs d'Asti sont pleins de leurs blessés. A mesure que j'apprendrai sur cela quelque chose de certain, je vous le ferai savoir. Je suis encore obligé de vous dire, quoique M. de Dreux soit mon ami et mon beau-frère, qu'il s'est extrêmement distingué; tous les grenadiers ne me dédiront pas.

Notre retardement provient des pluies continuelles et du débor-

dement des rivières, qui ont rompu tous nos ponts, ce qui nous a mis hors d'état de tirer aucun convoi de Chivas et de Crescentino. Les eaux sont entrées dans la communication de Chivas; elles ont emporté quelques maisons qui y étaient et dix toises du chemin couvert. J'avais, par bonheur, fait descendre toutes nos munitions à Alexandrie, hors celles qui étaient dans la ville de Chivas, sans quoi elles auraient été perdues. Le Tanaro, qui a aussi débordé extrêmement, nous a aussi empêchés de pouvoir rien tirer d'Alexandrie, et les chemins étaient devenus si affreux qu'il ne nous a pas été possible de faire remuer notre canon; enfin, quasi morts de faim, il a fallu vivre d'industrie en faisant cuire du pain dans tout le pays. Tous les nouveaux ouvrages que M. de Savoie avait fait faire à Turin ont été emportés, de même que le pont de pierre.

ÉTAT DES QUARTIERS DES TROUPES DE L'ARMÉE DE PIÉMONT[1].

(*Voir page* 217.)

INFANTERIE.

RÉGIMENTS.	BATAILLONS.	QUARTIERS.
Normandie	3	Ivrée, Biella et le val d'Aost.
Lyonnais	2	
Bresse	1	Chivas et Castagnito.
Bugey	1	
Cambraisis	1	
Tarnault	1	
Vaudreuil	1	Crescentino.
Menou	1	
Les Vaisseaux	1	Monteglio, qui fournira un poste à Brozzolo.
Touraine	2	Cortenzo, Villa San-Secondo.
Les Vaisseaux	1	Cunico.
Royal-la-Marine	2	Montechiaro.
Rouergue	2	
Tournaisis	2	
Sanzay	2	Castel-Alfiero et Castione.
Damas	1	Cossambra.
Royal-Comtois	2	Annone.
Marcilly	1	Cagliano.
Brie	1	Tonco.
Tessé	2	Nizza-della-Paglia.
TOTAL	30	

[1] Archives du dépôt de la guerre, pièce originale, vol. 1876, n° 342.

CAVALERIE.

RÉGIMENTS.	ESCADRONS.	QUARTIERS.
Cuirassiers	3	
Royal-Roussillon	3	Verceil.
Hussards	1	
Anjou	3	Azigliano.
Sully	2	
Marteville	2	Trino.
Cherisy	2	
La Bretèche	2	Frassinetto.
Carabiniers	4	Morano.
Fimarcon	3	Alexandrie.
Marsillac	2	
Hautefort	3	Biella.
Bouzols	2	
Châtillon	3	Ivrée.
Languedoc	3	San-Salvador.
Villeroy	3	Acqui.
Bourbon	3	Envoyé en Savoie, aux ordres de M. de Vallière.
TOTAL	44	

RÉPARTITION DES OFFICIERS GÉNÉRAUX DE L'ARMÉE DE PIÉMONT [1].

(*Voir page* 217.)

OFFICIERS GÉNÉRAUX.	EMPLACEMENTS.
MM. le duc de la Feuillade	
de Thouy	
de Robecq	Casal.
de Raffetot	
de Bonneval	
d'Estaing	
de Guerchy	Dans le Montferrat.
de Sanzay	
de Menou	
de Marcilly	Annone.
de Goesbriant	Alexandrie.
De Villiers	Acqui.
d'Orgemont	Verceil.
de Saint-Micaut	
de Cherizy	Trino.
de la Bretèche, et un détachement de 300 chevaux	Crescentino.
de Ruffey	Biella.
d'Arène	Ivrée.
de Carcado	Dans le val d'Aost.
de Siougeac	
Masselin	A Suse.
de Gévaudan	En Dauphiné.
Le chevalier de Givry	A Perosa et dans les vallées.

[1] Archives du dépôt de la guerre, pièce originale, vol. 1876, n° 343.

ÉTAT DE LA MARCHE DES TROUPES POUR SE RENDRE SUR LE VAR[1].

(*Voir page* 225.)

NOMS DES RÉGIMENTS.	LIEUX OÙ ILS DOIVENT ARRIVER.	JOURS DE LEUR ARRIVÉE.
INFANTERIE.		
Gassion	Antibes	25 octobre
Premier bataillon de Dauphin	Vence	27 *idem.*
Deuxième *idem.*		
Premier bataillon de Bourbon	Grasse	27 *idem.*
Deuxième *idem.*	Antibes	28 *idem.*
Deuxième bataillon de Soissonnais.		
Troisième bataillon de Dauphin	Vence	28 *idem.*
Froulay	Antibes	28 *idem.*
Deuxième bataillon de Hainaut	Saint-Paul	28 *idem.*
Premier *idem*		29 *idem.*
Deuxième bataillon de Vaudreuil	Saint-Laurent	27 *idem.*
DRAGONS.		
Troisième escadron de Lalande	Grasse	26 *idem.*
Premier *idem*		29 *idem.*

CAPITULATION DE LA VILLE DE NICE, 14 NOVEMBRE 1705[2].

(*Voir page* 227.)

ARTICLE 1er.

Dans une heure d'ici on livrera la ville

ARTICLE 1er.

M. le marquis de Carrail remettra demain, 15 du courant, à huit heures du matin, la ville de Nice entre les mains des troupes de sa majesté très-chrétienne, après que la garnison de ladite ville sera retirée au château, avec ses armes, bagages et munitions de guerre.

ARTICLE 2.

J'écrirai au roi pour savoir la capitulation qu'il lui plaira accorder. En attendant, j'empêcherai qu'on ne fasse aucun désordre.

ARTICLE 2.

Que la capitulation accordée par M. le duc de la Feuillade à la susdite ville de Nice, le 14 du mois d'avril passé, soit régulièrement et exactement observée, sans que l'on puisse prétendre de ladite ville et comté aucune nouvelle contribution.

ARTICLE 3.

Les femmes et les parents de ceux qui servent son altesse royale pourront rester dans la ville;

ARTICLE 3.

Les femmes et parents de ceux qui servent son altesse royale ne seront point inquiétés, notamment ceux qui servent dans le château, en sorte que les sus-

[1] Archives du dépôt de la guerre, pièce originale, vol. 1876, n° 209.
[2] *Idem*, n° 356.

mais, quant à leurs biens, j'en recevrai les ordres du roi.

dites femmes et parents pourront rester dans la susdite ville et où bon leur semblera, comme les autres particuliers d'icelle, sans que leurs biens soient saisis ni confisqués.

ARTICLE 4.

M. le marquis de Carrail agira de son côté comme bon lui semblera, et moi de même.

ARTICLE 4.

Les troupes de sa majesté très-chrétienne voulant faire le siége du château de Nice ne pourront point l'attaquer du côté de la ville, savoir, depuis le bastion de Saint-Caire jusqu'à la Marine, moyennant quoi M. le marquis de Carrail ne fera point tirer dessus ladite ville; et, en ce cas, les troupes du roi ne pourraient point la démanteler ni fortifier, et encore moins faire aucun travail qui soit contre le château ou qui puisse lui préjudicier, comme batteries, retranchements et autres ouvrages.

ARTICLE 5.

J'en recevrai les ordres de la cour.

ARTICLE 5.

Que la ville de Nice ne sera point inquiétée sur les douze mille livres que les officiers de sa majesté très-chrétienne lui demandent, attendu que c'est contre la capitulation de M. le duc de la Feuillade.

Signé le duc DE BERWICK.

ÉTAT DES TROUPES RÉGLÉES ET MILICES QUE M. LE DUC DE SAVOIE A FAIT AVANCER À SAORGIO ET DOLCE-ACQUA [1].

(*Voir page* 235.)

DÉSIGNATION.	NOMBRE d'hommes.	EMPLACEMENTS.
TROUPES RÉGLÉES.		
Un détachement de trois hommes par compagnie, pouvant monter à	1,500	Saorgio et environs.
Une troupe d'Allemands, de	400	
Une troupe de dragons à pied, de	400	
Trois compagnies de grenadiers, faisant environ	150	
La garnison du château de Nice, faisant environ	800	
Partie des régiments de Maffei et Constance, faisant environ	500	Dolce-Acqua.
	3,750	
MILICES.		
Milices du mandement de Coni jusqu'à Saorgio, pouvant monter à	2,000	Saorgio.
Milices des vallées d'Oneglia et du Mondovi, environ	1,500	Dolce-Acqua.
TOTAL	7,250	

[1] Archives du dépôt de la guerre, pièce originale, vol. 1973, n° 25.

Lettre de M. le maréchal de Vauban à M. de Chamillart. Paris, 8 janvier 1706[1]. (Voir page 237.)

Je pourrais me dispenser, monsieur, de vous donner des avis que vous ne me demandez pas, et qui peut-être ne valent pas grand'chose; mais quand on est autant prévenu d'affection que je le suis, on a peine à se contenir quand on a pensé quelque chose qui, selon nous, peut être utile au service du roi. Voilà qui m'émeut uniquement; car, du surplus, je ne vois pas d'assez loin pour pouvoir être garant de ce que je vais vous dire.

Voici le temps que le siége de Nice doit finir, et de l'heure que je parle il devrait l'être. Je ne sais pas ce que le roi a résolu de faire de cette place; mais il me paraît qu'il faudrait la garder pour toujours, s'il était possible, sinon, jusqu'à ce qu'on fût sur le point de traiter des préliminaires de la paix, et peu avant ce temps-là la faire sauter impitoyablement. Jusque-là je voudrais la garder, attendu que, quand les puissances intéressées seront une fois déterminées à la paix, elles ne s'aviseraient pas de changer de sentiment pour une place de cette conséquence; car si on la rase présentement, la frontière de Provence, qui l'est de terre et de mer, et par conséquent doublement exposée par son extrême faiblesse, deviendra encore plus faible, au lieu que, la gardant, elle en sera considérablement fortifiée.

Les deux entreprises de Charles V sur cette province, fort près l'une de l'autre, nous fournissent un grand exemple pour nous en méfier, et on peut compter que chose au monde ne ferait tant de plaisir aux Anglais et Hollandais que la ruine entière de la marine de Toulon et de Marseille, et que, s'il pouvait arriver quelque malheur à l'État dont il fût impossible de se relever d'un très-long temps, ce serait la perte de ces deux villes, qui se ferait sentir par tout ce que la guerre traîne après soi de plus affreux, et par la ruine de tout le commerce de la Méditerranée, qui tomberait tout d'un coup avec un fracas épouvantable, sans espérance de s'en pouvoir relever. Le château de Nice, remis en bon état, soutiendrait Villefranche de près et tous les autres petits postes qu'on peut

[1] Archives du dépôt de la guerre, pièce originale, vol. 1973, n° 22.

prendre, parmi lesquels il y en a de fort bons, depuis là jusqu'au col de Tende; il arrêterait l'ennemi s'il voulait entrer en Provence, et donnerait le temps à nos armées de s'y opposer et de s'y préparer à une défensive capable de rebuter et de faire échouer ses entreprises. Si Antibes, Toulon, Marseille, étaient des lieux sur lesquels on pût compter pour une résistance considérable, je ne tiendrais pas ce langage; mais le roi sait bien que ces places ne sont pas en état de faire une défense de durée.

Sa majesté a aussi résolu la démolition de Montmélian; je ne suis pas contre, mais je ne sais si on n'aurait pas bien fait d'en différer l'exécution, attendu le mauvais état du fort Barraux, petit de lui-même et imparfait, auquel on travaille depuis plus de quatre-vingts ans, sans qu'on puisse dire ce poste achevé ni en bon état; c'est pourquoi j'aurais été d'avis de résoudre le rasement de Montmélian et de le préparer, mais d'en surseoir l'exécution jusqu'à ce que le fort Barraux fût mieux accommodé qu'il n'est, et cependant y faire travailler vigoureusement jusqu'à ce qu'il fût en état de mieux barrer la vallée de Grésivaudan. Je pense m'être donné l'honneur de vous dire que Montmélian est situé dans la rencontre de quatre vallées, dont trois à M. de Savoie sont : la Maurienne, la Tarantaise, la vallée de Chambéry et du Bourget; celle du roi est la vallée de Grésivaudan, meilleure que les trois autres; toutes ces vallées rendent la situation de Montmélian excellente. S'il y a quelque chose dans cette lettre que vous jugiez en valoir la peine, ayez la bonté de la faire voir au roi; sinon, faites-en ce qu'il vous plaira.

LOMBARDIE.

Lettre de M. le prince de Vaudémont à M. de Chamillart.

Vous me faites l'honneur de me demander pourquoi je n'ai pas voulu servir? Vous savez mieux que personne, monsieur, qu'il n'en a pas été question; d'ailleurs je vous avoue que j'aimerais mieux perdre la vie que ma réputation. Vous vous souviendrez, s'il vous

Milan, 14 juillet 1705[1].

(Voir page 238.)

plaît, de l'état où je me suis trouvé à San-Benedetto, lorsque j'avais l'honneur d'y commander l'armée du roi, et que M. de Vendôme écrivit tout ce que vous savez, monsieur, et qu'il serait inutile de vous répéter. J'eus l'honneur de vous mander alors que c'était trop pour moi d'être exposé au hasard de la guerre et à la plume de M. de Vendôme, c'est ce que j'avais chargé le baron de vous faire entendre en cas de besoin, et que seul j'étais prêt à tout faire autant que ma santé me le permettrait; mais que, de concert avec M. de Vendôme, il n'y avait pas moyen, et Dieu veuille que M. de la Feuillade ne vous en dise pas bientôt des nouvelles; car, en un mot, M. de Vendôme rend tout facile où il n'est pas, dans le même temps qu'il vous démembre, et qu'il vous demande des troupes pour se fortifier. Vous, monsieur, qui avez de la bonté pour moi, et à qui je parle librement et confidemment depuis que vous avez bien voulu me le permettre, considérez, je vous prie, ce que ce serait pour moi, si je m'étais trouvé commander l'armée de Lombardie, et que M. de Vendôme, en Piémont, m'eût demandé de lui envoyer en diligence vingt bataillons, sans quoi il ne pourrait faire le siége de Turin. Si je lui refuse, de quoi ne suis-je pas chargé? si je lui envoie, dans quel état resté-je? Me conseillerez-vous, monsieur, de me mettre dans cette situation? et serait-il prudent de s'exposer à perdre en un moment une réputation après avoir travaillé quarante années à se l'acquérir? Après cela je vous dirai, monsieur, que nous sommes mieux comme nous sommes; que je fais ici son intendant à la perfection, et que nous sommes très-bien ensemble. Je ne vous romprais pas la tête de tout cela si je ne connaissais votre bonté pour moi, et s'il ne m'avait paru nécessaire de vous donner ces éclaircissements.

[1] Archives du dépôt de la guerre, pièce originale, vol. 1866, n° 224.

ÉTAT DE L'ARMÉE IMPÉRIALE DANS LE BRESCIAN, LE TRENTIN ET LE VÉRONAIS [1].

(*Voir page* 239.)

	NOMBRE D'HOMMES.	
	INFANTERIE.	CAVALERIE.
M. le comte de Linange à Gavardo, Salo, Maderno et rivière du lac de Garde jusqu'à Limone	4,000	300
La cavalerie partie du Brescian pour le Véronais, sous la conduite de MM. de Zriny et Visconti	"	2,000
Sous M. de Roccavion dans le Véronais	1,500	1,200
Cavaliers à pied qui gardent les postes de Riva, Torbole, les environs de Malsesine et du lac de Garde	1,000	"
Le regiment de Wurtemberg, en marche dans le Trentin	2,000	"
Le régiment de Zinzendorf, en marche dans le Tyrol	"	800
TOTAL	8,500	4,300

PROJET POUR LA COMPOSITION DES ARMÉES, 25 AVRIL 1705 [2].

(*Voir page* 265.)

ARMÉE DE LOMBARDIE.	BATAILLONS.	ESCADRONS.	PIÈCES de canon.
Infanterie	51	"	"
Cavalerie	"	63	"
Artillerie de campagne	"	"	30

Sur quoi il faudra 12 bataillons pour les garnisons et pour garder les retranchements de l'Oglio; ainsi il restera en campagne 39 bataillons et 63 escadrons.

ARMÉE DE PIÉMONT.			
Infanterie	51	"	"
Cavalerie	"	63	"
Artillerie de campagne, d'Espagne	"	"	20

Sur quoi il faut 10 bataillons pour les garnisons suivantes :

Au château d'Ast	1	"	"
Dans le val d'Aost	3	"	"
A Crescentino	1	"	"
A Verue	1	"	"
A Acqui	1	"	"
A Trino	1	"	"
A Ivrée	2	"	"
TOTAL	10	"	"

Casal sera gardé par les 2 bataillons de Jaucourt et de Natta, qui ne sont point compris dans le présent état.

Il restera en campagne, à l'armée de Piémont, 41 bataillons; sur quoi pris 7, pour fortifier l'armée de Lombardie, restent 34, et 16, de M. le duc de la Feuillade, qui font 50.

[1] Archives du dépôt de la guerre, pièce originale, vol. 1869, n° 162.

[2] *Idem*, vol. 1864, n° 313.

ÉTAT DES TROUPES DESTINÉES POUR SERVIR EN LOMBARDIE, TANT EN CAMPAGNE QU'EN GARNISON [1].

(*Voir page* 270.)

TROUPES DESTINÉES POUR SERVIR EN CAMPAGNE.

RÉGIMENTS.	BATAILLONS.	RÉGIMENTS.	ESCADRONS.
INFANTERIE.		CAVALERIE.	
Espagnols. Lisboa	1	Espagn. Flandre	3
Espagnols. Naples	1	Espagn. Brabant	3
Espagnols. Caraccioli	1	Espagn. Figueroa	2
Espagnols. Louvigny	1	Le Commissaire-général	3
Espagnols. Mendoza	1	La Reine	3
Espagnols. Royal-artillerie	1	Chartres	3
Anjou	2	Du Tronc	3
Grancey	2	Bennepont	2
Limousin	2	Uzès	2
Bretagne	1	Saint-Germain	2
Perche	1	Magnière	2
Vendôme	1	Cappy	2
La Fère	1	Bissy	2
Bourgogne	2	Simiane	2
Mirabeau	2	Moyria	2
Maulevrier	2	Vérac	2
Bigorre	1	Souscarrière	2
Forest	1	Coulanges	2
Soissonnais	1		
Vexin	2		42
Dauphiné	1	DRAGONS.	
Vivarais	1	Caylus, espagnol	4
Ponthieu	1	Belle-Isle	3
Miromesnil	1	Vérac	3
Montferrat	1	Lautrec	3
Dillon	1		
Berwick	1		
Fitz-Gerald	1		
Galmoy	1		
Vosges	1		
TOTAL	37	TOTAL	55

[1] Archives du dépôt de la guerre, pièce originale, vol. 1865, n° 14.

TROUPES DESTINÉES POUR SERVIR DANS LES GARNISONS OU DANS DES POSTES.			
RÉGIMENTS.	BATAILLONS.	ESCADRONS.	GARNISONS.
Bonesano	2	"	
Perobon-Lombardie	1	"	
Trivulce	"	2	Sur l'Oglio.
Molfette	"	1	
Val de Fuentes	"	1	
2e de Thiérache	1	"	Castiglione.
Stampa	1	"	
2e de Moraugies	1	"	
2e de Solre	1	"	Mantoue.
Crouy	1	"	
2e Desgrigny	1	"	
Albigeois	2	"	Ostiglia et Revere.
Durfort-Boissière	1	"	Citadelle de Modène.
2e de Gâtinais	1	"	La Mirandole.
Quercy	1	"	
1er de Gâtinais	1	"	
Esclainvilliers	"	2	Bas Pô.
Melun	"	2	
Dragons de Bozelly	"	2	
TOTAL	15	10	

RÉCAPITULATION.

Infanterie	En campagne	37	52 bataillons.
	En garnison	15	
Cavalerie	En campagne	55	65 escadrons.
	En garnison	10	

ÉTAT DES TROUPES QUI SE RENDRONT EN LOMBARDIE [1].

(Voir page 271.)

RÉGIMENTS VENANT DE L'ARMÉE DE PIÉMONT.	BATAILLONS.		VENANT DU MILANAIS.	BATAILLONS.	
			Report		11
Anjou	2		Lisboa	1	
1er de Grancey	1		Naples	1	
Bourgogne	2	9	Caraccioli	1	
Vendome	1		Louvigny	1	
Maulevrier	2		Mendoza	1	9
Crouy	1		Artillerie d'Espagne	1	
VENANT DE NAPLES.			Bonesano	1	
1er de Dauphiné	1	2	Perobon-Lombardie	1	
2e de Grancey	1		Stampa	1	
A reporter		11	TOTAL		20

[1] Archives du dépôt de la guerre, pièce originale, vol. 1865, n° 52.

DÉTAIL DE CE QUI S'EST PASSÉ À SALIONZE, LE 11 MAI 1705[1].

(*Voir page* 275.)

Je prends la liberté de vous informer de l'action du 11 de ce mois, où le régiment de Bretagne, que j'ai l'honneur de commander, s'est trouvé. A dix heures du matin, M. le comte de Murcey reçut avis que l'armée des ennemis marchait à Salionze, et même que l'avant-garde était déjà arrivée; dans le moment, la compagnie des grenadiers partit pour gagner la hauteur du val Carpy, et j'envoyai un piquet de cinquante hommes au moulin de Salionze soutenir douze hommes et un sergent qui y étaient déjà, et ensuite je marchai avec le reste du régiment. M. de Murcey, étant sur la hauteur, vit que les ennemis avaient déjà mis deux bateaux à l'eau, et que tous les autres, au nombre de douze, étaient dans le chemin sur des chariots, prêts à être déchargés. Aussitôt M. de Cormis se porta avec les grenadiers sur le bord de l'eau, et fit un gros feu sur les ennemis pendant que je fis mettre le régiment en bataille avec grand bruit de tambour, quoique nous fussions seuls. Les ennemis avaient déjà un retranchement fait de leur côté qui nous faisait un feu terrible; mais comme il était important de soutenir nos grenadiers pour empêcher les ennemis de continuer leur pont, j'envoyai encore cinquante hommes choisis pour les soutenir, avec ordre de ne point tirer au retranchement, mais bien aux bateaux quand les ennemis voudraient les mettre à terre. Cela fut exécuté parfaitement; mais comme nous perdions beaucoup, je songeai à mettre nos gens avancés à couvert, et, pour cet effet, j'envoyai soixante travailleurs pour les retrancher. Je puis assurer, monseigneur, que ce retranchement fut fait à soixante pas de celui des ennemis soutenu de toute leur armée. Dès que cela fut fait et établi, je fus bien sûr de donner le temps à M. le duc de Vendôme de nous joindre avant que les ennemis pussent seulement toucher à un seul de leurs

[1] Archives du dépôt de la guerre, pièce originale, vol. 1865, n° 122.

bateaux. Cela dura depuis onze heures du matin jusqu'à cinq heures du soir, que le régiment de Miromesnil arriva, et, à six heures, cinq autres bataillons de M. de Vendôme, qui me parut content de toute la conduite du régiment. Nous avons eu vingt-sept soldats tués, quarante-cinq blessés, presque tous à mort. M. de la Veranderie, capitaine, a eu la cuisse cassée. Je ne puis, monseigneur, assez vous en dire de bien. M. de Cormis, capitaine des grenadiers, a eu deux contusions, et s'est conduit, dans cette occasion, avec toute la valeur et la distinction possible. MM. de Bussière, lieutenant-colonel, et de la Chassaigne, major, se sont portés partout avec une fermeté et un courage extraordinaires, et je puis vous assurer, monseigneur, que tout le régiment dans cette occasion a servi comme il devait. Tout ce qui nous reste à souhaiter est que vous approuviez la manière dont nous nous sommes conduits pendant cette affaire. Elle a duré six heures entières. Dans la nuit, les ennemis retirèrent tous leurs bateaux. Voilà, monseigneur, à peu près tout ce qui s'est passé. Le régiment était soutenu par le Commissaire-général et Rennepont.

CAPITULATION DE LA MIRANDOLE, LE 11 MAI 1705[1].

(*Voir page* 276.)

POINTS ET ARTICLES DE LA CAPITULATION PROPOSÉE, POUR LA REDDITION DE CETTE PLACE, PAR M. LE COMTE DE KÖNIGSEGG, GÉNÉRAL DES TROUPES DE SA MAJESTÉ IMPÉRIALE, ET ACCORDÉS PAR M. DE LAPARA, LIEUTENANT GÉNÉRAL, COMMANDANT, POUR SA MAJESTÉ TRÈS-CHRÉTIENNE, LES TROUPES DU SIÉGE.

ARTICLE 1er.

On ne peut accorder d'autre capitulation à la garnison de la Mirandole que celle d'être prisonnière de guerre, promettant d'ailleurs qu'il ne sera fait aucun tort aux officiers ni aux soldats, et

ARTICLE 1er.

Il sera accordé à la garnison de sortir avec ses armes sur ses épaules, enseignes déployées, tambour battant, avec tout le bagage, valets et tout ce qui dépend de ladite garnison, avec deux mortiers impériaux et leur attirail.

[1] Archives du dépôt de la guerre, copie, vol. 1865, n° 84.

qu'on laissera les officiers, sur leur parole, dans les villes où ils seront menés, et on leur laissera les armes et bagages, et qu'il sera permis auxdits officiers de voir et d'assister leurs soldats.	
ARTICLE 2.	ARTICLE 2.
On donnera des voitures aux officiers pour tout ce qu'ils ont à porter.	Les ennemis fourniront gratis cent chariots, à quatre bœufs chacun, pour conduire les équipages des officiers.
ARTICLE 3.	ARTICLE 3.
Néant.	Ils fourniront de plus, gratis, six autres chariots qu'il sera permis de couvrir et que les ennemis ne pourront visiter.
ARTICLE 4.	ARTICLE 4.
Neant.	Chaque officier et soldat pourra avoir sur soi autant de munitions de guerre qu'il peut porter.
ARTICLE 5.	ARTICLE 5.
Les ennemis ne pourront rien emporter de ce qui se trouvera en nature appartenant à M. le duc de la Mirandole ou aux habitants.	Les ennemis ne prétendront en aucune façon qu'on leur rende compte et encore moins qu'on paye ce qui a été employé, tant des effets du duc de la Mirandole que des habitants de la ville, pour la subsistance de la garnison
ARTICLE 6.	ARTICLE 6.
Accordé.	Ils ne pourront aussi prétendre aucun dédommagement de ce qui a été brûlé, pillé, volé ou, enfin, endommagé de quelque manière que ce soit, tant à la ville qu'à la campagne.
ARTICLE 7.	ARTICLE 7.
Accordé, à la charge qu'on prendra des mesures convenables sur cela.	La garnison ne sera aussi obligée de payer les dettes particulières des officiers et l'argent que les habitants ont avancé sur des billets signés du commandant.
ARTICLE 8.	ARTICLE 8.
Accordé	L'argent n'étant point prêt, on conviendra du terme et pour la sûreté du payement.

ARTICLE 9.

On prendra soin des malades ou blessés, et il sera permis à M. le comte de Königsegg de laisser des officiers auprès de ces blessés, et même telles autres personnes qu'il voudra.

ARTICLE 9.

Les malades et les blessés qui ne peuvent suivre la garnison seront traités à l'hôpital jusqu'à ce qu'on les puisse renvoyer à notre armée, et au prix qu'on y traite les troupes de sa majesté très-chrétienne.

ARTICLE 10.

On prendra soin, comme il est dit, des blessés et malades, et, lorsqu'il sera question de les renvoyer, on accordera ce qui est demandé.

ARTICLE 10.

Pour les malades et blessés qui peuvent supporter la voiture, on conviendra des chariots qu'il faudra pour cela, ou bien on les ménera par des bateaux sur le canal de Quarentola, dans le Pô, et de là avec des chariots de l'armée impériale.

ARTICLE 11.

Il n'est point question de rien répondre sur cet article.

ARTICLE 11.

La garnison sera escortée avec toute sûreté jusqu'à l'armée impériale commandée par M. le prince Eugène de Savoie.

ARTICLE 12.

Il n'est point encore question de cet article.

ARTICLE 12.

Les ennemis fourniront le pain pour la garnison pendant toute la marche.

ARTICLE 13.

Il n'est point encore question de cet article.

ARTICLE 13.

On fera tenir à la garnison la route la plus courte pour rejoindre l'armée impériale, et elle ne sera obligée de marcher chaque jour que dix milles d'Italie, tout au plus, et on la laissera reposer tous les troisièmes jours.

ARTICLE 14.

Accordé, et que les valets et les femmes seront renvoyés, si les officiers le veulent, ainsi que les aumôniers.

ARTICLE 14.

Dans cette capitulation seront comprises toutes les troupes, tant nationales de sa majesté impériale, que les étrangers actuellement à son service, comme le bataillon irlandais et la compagnie des Napolitains; les officiers et tous les servants, tant à l'artillerie qu'au commissariat, les aumôniers, chirurgiens, vivandiers, valets et femmes, avec leurs bagages et effets, et tout ce qui dépend de la garnison.

ARTICLE 15.

M. le comte de Königsegg pouvait se dispenser des clauses de

ARTICLE 15.

On ne pourra faire aucune chicane ou prétention nouvelle, après l'accord signé, de quelque sorte et

cet article, car l'on n'est point accoutumé d'en mal user ni de manquer de parole.

prétexte que ce soit, mais le tout sera exécuté de bonne foi de part et d'autre.

ARTICLE 16.

Il n'est point usité d'insérer de pareils articles dans des capitulations, excepté lorsque l'on fait des conquêtes sur des princes qui ont leurs sujets naturels; ainsi M. le duc de la Mirandole sera libre de traiter ses sujets comme il le jugera à propos.

ARTICLE 16.

Les ennemis ne pourront faire aucune recherche sur les actions de la bourgeoisie et des habitants pour le passé, jusqu'au jour où l'on aura signé l'accord.

ARTICLE 17.

Accordé.

ARTICLE 17.

Les effets et encore moins les personnes desdits habitants ne seront aucunement molestés.

ARTICLE 18.

Accordé pour les prêtres et les moines.

ARTICLE 18.

Ceux de la ville qui se voudront retirer autre part le pourront faire, avec tous leurs effets, pendant un mois de temps qu'on leur accordera pour cela.

ARTICLE 19.

Il sera livré la porte aussitôt la présente capitulation signée, voulant bien qu'il demeure une garde des ennemis en dedans, et celle des troupes du roi en dehors, à la charge que le pont-levis restera baissé; et il sera libre d'envoyer des commissaires de la part de sa majesté pour faire des inventaires des munitions de guerre et de bouche, et la garnison de sa majesté impériale en sortira le 13 du courant, avant midi.

ARTICLE 19.

Le jour que l'accord sera signé, on livrera aux ennemis la porte du Ravelain, la garnison se réservant celle de la ville jusqu'à la sortie.

ARTICLE 20.

Il n'y a rien à répondre sur cet article.

ARTICLE 20.

Le jour suivant toutes les voitures seront prêtes sur le glacis le matin, et après midi on les fera entrer dans la ville pour charger les équipages.

ARTICLE 21.

Elle aura le temps qui est prescrit par l'article ci-dessus.

ARTICLE 21.

Après quoi la garnison sortira le troisième jour de bon matin, et les troupes des ennemis ne pourront entrer dans la ville qu'après que la garnison en sera déjà sortie avec son équipage et attirail.

ARTICLE 22.

Accordé que tous les officiers auront toute liberté de voir leurs soldats prisonniers, et qu'il leur sera même permis de tenir la main qu'ils ne passent à un autre service en désertant.

ARTICLE 22.

Enfin l'accord sera signé par les deux généraux commandants et échangé de part et d'autre, et le tout exécuté de bonne foi, sans chicane, comme ci-dessus, et l'on ne permettra point aux soldats prisonniers de prendre parti dans les troupes de sa majesté très-chrétienne, ni les officiers ne seront pas envoyés en d'autres lieux que leurs soldats, et ils auront la liberté de les voir et d'en avoir soin dans les prisons.

ARTICLE 23.

Accordé, à charge que ledit officier donnera sa parole de revenir se mettre prisonnier dans le lieu qui lui sera indiqué.

ARTICLE 23.

Il sera permis au commandant d'envoyer tel officier qu'il lui plaira à son altesse monseigneur le comte de Savoie, pour lui rendre compte de la reddition de la place et pour les besoins de la garnison.

Signé LAPARA et le comte de KÖNIGSEGG.

ÉTAT DE LA GARNISON DE LA MIRANDOLE, LE 13 MAI 1705[1].

(*Voir page* 276.)

DÉSIGNATION.	NOMBRE.		DÉSIGNATION.	NOMBRE.	
OFFICIERS ET SOLDATS.			*Report*		895
Colonel		1	**GENS APPARTENANT AU COMMISSARIAT.**		
Lieutenants-colonels		2	Commissaire des guerres	1	
Major		1	Officier de la proveude	1	
Capitaines		21	Chef de boulangers	1	
Lieutenants		21	Boulangers	15	20
Enseignes		16	Vaguemestre	1	
Sergents		20	Valet de boucher	1	
Soldats pouvant marcher		656	**ARTILLERIE.**		
Soldats malades en état d'être transportés		139	Capitaine de canonniers	1	
Soldats hors d'état d'être transportés		9	Bombardiers	2	
		886	Caporal de canonniers	1	
PETIT ÉTAT-MAJOR.			Canonniers	5	
Auditeurs	2		Charpentier	1	19
Aumôniers	1		Garçons de canon	2	
Aides-majors	2	9	Bombardiers blessés	2	
Vaguemestres	2		Canonniers blessés et malades	5	
Prévôt	2				
A reporter		895	TOTAL		934

[1] Archives du dépôt de la guerre, pièce originale, vol. 1865, n° 137.

ÉTAT DES TROUPES QUI SONT SUR LE MINCIO ET DE CELLES QUI SONT SOUS LES ORDRES DE M. LE GRAND-PRIEUR [1].

(*Voir page* 276.)

AUX ORDRES DE M. LE DUC DE VENDÔME.

RÉGIMENTS.	BATAILLONS.
INFANTERIE.	
Espagnols	2
Anjou	2
1er de Grancey	1
Bretagne	1
Perche	2
Vendôme	1
La Fère	1
Bourgogne	2
Moulrecqs	2
Vivarais	1
Miromesnil	1
Fitz-Gerald	1
Crouy	1
TOTAL	18

RÉGIMENTS.	ESCADRONS.
CAVALERIE.	
Espagnols : Flandre, Brabant, Pignenna, Trivulce, Val de Fuentes	11
Commissaire-général	3
Du Tronc	2
Reonepont	2
Cappy	2
Bissy	2
Simiane	2
Verac	2
Meyria	2
DRAGONS.	
Caylus, espagnol	3
Vérac	3
Lautrec	3
TOTAL	37

AUX ORDRES DE M. LE GRAND-PRIEUR.

RÉGIMENTS.		BATAILLONS.	ESCADRONS.	QUARTIERS.
Ponthieu		1	.	Castiglione.
Chartres	3		5	
Souscarrière	2			
Bigorre	1	5	.	Calcinato.
Vexin	2			
Berwick	1			
Galmoy	1			
Uzès	2		4	
Magnière	2			
Soissonnais	1	4	.	Desenzano
Forest	1			
Mirabeau	2			
Belle-Isle, dragons			3	
TOTAL		10	12	

RÉCAPITULATION.

Infanterie	Avec M. le duc de Vendôme	18	28 bataillons.
	Avec M. le grand-prieur	10	
Cavalerie	Avec M. le duc de Vendôme	37	49 escadrons.
	Avec M. le grand-prieur	12	

Le reste est à Mantoue et sur le bas Pô, ou à la Mirandole.

[1] Archives du dépôt de la guerre, pièce originale, vol. 1865, n° 96 *bis*.

ORDRE DE BATAILLE DE L'ARMÉE DE LOMBARDIE, LE 20 MAI 1705 [1].

(Voir page 279.)

M. LE GRAND-PRIEUR.

Lieutenants généraux : MM. DE BISSY. DE MEDAVI. DE SAINT-FREMONT.
Maréchaux de camp : MM. D'ESTRADES. DE SAINT-PATER. DE WURMT. DE POMPAC.
Brigadiers : MM. DESSORBATS. CESO. LA GUERINIÈRE. GRANCEY. FITZ GERALD. MAILLEBOIS. LEGRENMOIS. SAAL. CAYLUS.

PREMIÈRE LIGNE.		BATAILLONS.	ESCADRONS.
DRAGONS.			
Caylus	4	»	7
Vérac	3		
CAVALERIE.			
Flandre	3	»	8
Esclainvilliers	2		
Brabant	3		
INFANTERIE.			
La Marine	3	5	»
Bourgogne	2		
Anjou	2	4	»
Maulevrier	2		
Limousin	2	4	»
Bigorre	1		
Fitz-Gerald	1		
Grancey	2	4	»
Dillon	1		
Berwick	1		
Dauphiné	1	5	»
Mirabeau	2		
Leuville	2		
CAVALERIE.			
Bennepont	2	»	9
Magnière	2		
Uzès	2		
Commissaire-général	3		
DRAGONS.			
Lautrec	3	»	6
Belle-Isle	3		
TOTAL		22	30

Lieutenants généraux : MM. DE MURCEY. DE VAUDREY. DE LANGALLERIE.
Maréchaux de camp : MM. DILLON. LE CHEVALIER DE BROGLIE.
Brigadiers : MM. DU TRONC. CABRIEUX. CHAUMONT. CROTT. BIDONMESNIL. ARMANE.

DEUXIÈME LIGNE.		BATAILLONS.	ESCADRONS.
CAVALERIE.			
La Reine	3	»	9
Bissy	2		
Simiane	2		
Cappy	2		
INFANTERIE.			
Bretagne	1	4	»
Vexin	2		
Miromesnil	1		
Vendôme	1	3	»
Ponthieu	1		
Solre	1		
La Fère	1	3	»
Soissonnais	1		
Vosges	1		
Golmoy	1	4	»
Vivarais	1		
Forest	1		
Perche	1		
CAVALERIE.			
Du Tronc	3	»	8
Souscarrière	2		
Chartres	3		
TOTAL		14	17

RÉCAPITULATION

	Batail.	Escad.
Première ligne	22	30
Seconde ligne	14	17
TOTAL GÉNÉRAL	36	47

ÉTAT-MAJOR.

MM. DE LA BRETONNIÈRE, général de la cavalerie.
DE VÉRAC, général des dragons.
DU ROSSET, major général.
le chevalier DESCLOUZELLES, maréchal des logis général de la cavalerie.
DE MOTRIS, maréchal des logis de l'armée.

ARTILLERIE.

Royal-artillerie d'Espagne : 1 bataillon.
30 pièces de canon.

[1] Archives du dépôt de la guerre, pièce originale, vol. 1865, n° 170.

ÉTAT DES TROUPES DANS LES GARNISONS ET DANS LES POSTES [1].

(*Voir page* 279.)

OFFICIERS GÉNÉRAUX.	RÉGIMENTS.	BATAILLONS.	ESCADRONS.	GARNISONS OU POSTES.
MM.	Lisboa............ 1			
	Naples............ 1	4	″	
	Bonesano.......... 2			
De Toralba......	Trivulce.............			Sur l'Oglio.
	Molfette.............	″	4	
	Val de Fuentes........			
	Louvigny.......... 1			
	Caraccioli.......... 1			
	Mendoza.......... 1	5	″	
	Crouy............. 1			
De Louvigny.....	Gardes de M. de Mantoue........... 1			Sur le Mincio.
	Figueroa.......... 3			
	Moyria............ 2	″	9	
	Vérac............. 2			
	Saint-Germain...... 2			
	2ᵉ Thiérache..........	1	″	A Goito.
	Stampa........... 1			
	Perobon........... 1			
	2ᵉ Morangies....... 1	5	″	A Mantoue.
	2ᵉ de Solre......... 1			
	2ᵉ Desgrigny........ 1			
	Albigeois...........	2	″	Ostiglia et Revere.
	Durfort............	1	″	Citadelle de Modène.
	2ᵉ Gâtinais..........	1	″	La Mirandole.
	Quercy........... 1	2	″	
	1ᵉʳ Gâtinais........ 1			
De Châteaumorant.	Melun............ 2			Au bas Pô.
	Coulanges......... 2	″	6	
	Dragons de Bozelly... 2			
	Total......	21	19	

[1] Archives du dépôt de la guerre, pièce originale, vol. 1865, nº 171.

DÉTAIL DE L'ATTAQUE DE LA CASSINE, PRÈS DE GAVARDO, ENVOYÉ PAR M. LEGUERCHOIS, LE 1[er] JUIN 1705[1].

(*Voir page* 288.)

Hier au matin étant de jour, je fus commandé pour faire faire un pont sur la Chiese et fortifier la tête de ce pont. L'après-midi, M. le grand-prieur, qui était monté sur une hauteur, m'envoya dire de faire avancer deux compagnies de grenadiers à un pont de pierre qui était sur une autre rivière ou naville qui nous approchait du camp des ennemis, au delà de laquelle il y avait une grande cassine, à près de cinquante toises du pont de pierre. Peu de temps après, les ennemis qui revenaient du fourrage, et qui passaient entre cette grande cassine et une haute montagne, éloignée un peu plus que la portée de la carabine, ne sachant pas que nous étions maîtres du pont et de la cassine, revenaient au camp en grande tranquillité. Je leur fis tirer dessus jusqu'au soir, ce qui obligea une partie des fourrageurs de retourner sur leurs pas.

M. le grand-prieur, voyant l'utilité et l'importance de garder cette cassine, qui pouvait bien contenir trois ou quatre cents hommes, chargea M. le comte de Murcey, qui entrait de jour hier au soir, d'y mettre des troupes pour l'occuper pendant la nuit, dans le dessein de la fortifier le lendemain au matin, et sur-le-champ ordonna des travailleurs pour commencer les premiers travaux; mais le prince Eugène, jugeant que, si nous étions maîtres de ce poste, nous l'approcherions de trop près, et qu'il en recevrait de l'incommodité, résolut sur-le-champ de nous en chasser, et, pour cet effet, il fit avancer dans la nuit trois pièces de canon avec un gros corps d'infanterie, et un peu avant minuit, sans qu'on s'en fût presque aperçu, il fit tirer son canon dans une des grandes portes de la cassine, et, l'ayant renversée, les ennemis entrèrent en foule dans la cour et

[1] Archives du dépôt de la guerre, pièce originale, vol. 1866, n° 10.

donnèrent à peine le temps aux quatre compagnies de grenadiers, à qui la garde de ce poste était confiée, de faire leur décharge par les créneaux et de se retirer dans les premiers et seconds étages de tous les corps de logis, où ils furent jusqu'à huit fois sommés de se rendre; mais ces compagnies n'ayant jamais répondu qu'à coups de fusil, et M. le comte de Murcey, qui était entre la naville et la Chiese pour y faire faire un retranchement de l'un à l'autre, afin d'arriver plus sûrement à cette cassine lorsqu'elle serait fortifiée, fit border la naville par tout ce qu'il avait de troupes qui étaient auprès de lui, et faisant faire un feu continuel aux environs de la cassine et à la tête du pont sur les ennemis, qui faisaient de leur côté tous leurs efforts pour s'emparer de l'un et de l'autre, me donna le temps de faire arriver assez tôt les trois bataillons du régiment de la Marine, et M. de Murcey ayant approuvé la proposition que je lui fis de passer le pont avec le premier et le second bataillon du régiment pour reprendre la cassine ou pour chasser les ennemis des environs, nous le fîmes avec tant de succès, qu'après cependant trois heures d'un combat très-rude et opiniâtre, les Allemands abandonnèrent la cour de la cassine et ses environs, et se retirèrent laissant quantité de morts sur la place; mais cela, monseigneur, ne s'est pu faire sans avoir souffert de notre côté. Notre perte se monte à cinquante-quatre soldats tués, à cinquante et un de blessés à mort ou hors d'état de pouvoir servir, et à trente et un blessés; à six capitaines, dont trois me paraissent blessés à mort et les trois autres dangereusement; à six lieutenants pareillement fort blessés, et à un de perdu.

Ce fut au passage du pont, monseigneur, que nous souffrîmes le plus, et en attaquant les ennemis sous la grande porte de la cassine, d'où ils furent repoussés trois fois et rejetés dans la campagne par l'autre grande porte parallèle qu'ils avaient enfoncée au commencement de leur attaque pour entrer.

Je crois, monseigneur, et M. le grand-prieur en convient, que, sans notre opiniâtreté, ils se seraient rendus maîtres de la cassine.

Cependant M. le grand-prieur, qui était venu aux premiers bruits donner ses ordres pour soutenir nos attaques et la défense de la cassine, nous soulagea considérablement en faisant border la naville par un corps de dragons qui fit feu. Mais longtemps avant l'arrivée de ces dragons, nous avions entendu les ennemis retirer leur canon, et je m'en étais servi pour ranimer les soldats et leur donner espérance de la fin du combat aussi bien que du crépuscule qui commençait à paraître.

Nous serons bien satisfaits, monseigneur, si vous êtes persuadé que le premier et le second bataillon du régiment de la Marine aient fait au gré de sa majesté; je prends de là occasion de vous supplier que, nous ayant désertés cent cinq hommes des recrues du Languedoc, la plupart fanatiques, suivant les mémoires que j'ai eu l'honneur de vous envoyer, vous vouliez bien demander pour nous au roi la grâce de nous faire donner ce supplément en Languedoc. J'ai envoyé un pareil mémoire de ces déserteurs à M. de Basville, et je prends la liberté, monseigneur, de vous représenter dans la levée de ces recrues, que MM. les commissaires des provinces et les communautés ne font pas leur devoir, donnant pour le service du roi des vagabonds qu'ils achètent de tous côtés pour exempter d'en fournir des lieux et des villages qui doivent les donner.

Je me sens obligé, monseigneur, en ma qualité de colonel, de vous rendre compte de nos officiers blessés.

Le premier et celui qui s'est le plus distingué, c'est M. de Villars, capitaine des grenadiers de la première compagnie, qui, étant tombé sur les Allemands et les ayant fait sortir la première fois de la cassine, en reçut à bout portant un coup de fusil dans le ventre qui nous fait tout craindre pour lui, et tout espérer de sa majesté, au cas qu'il soit assez heureux de vivre pour continuer à mériter ses grâces. Il eut la main percée d'un coup de fusil à l'attaque du cornichon à Verue. Trois mois après, au même siége, un boulet de vingt-quatre, ayant percé le parapet de la tranchée, lui vint tom-

ber sur le genou, dont il a été deux mois couché. Il a eu trois frères et un oncle colonel tués au service du roi.

Le second est M. de la Tour-Fraguier, commandant la deuxième compagnie des grenadiers, qui, étant dans la cassine lorsque les ennemis l'attaquèrent, donna le premier l'avis aux autres de se retirer dans les premiers et seconds étages de la maison, et de faire ferme jusqu'à ce qu'il leur arrivât du secours, et cette constance à tirer toujours, à rejeter toutes les propositions de se rendre et à mépriser les menaces du feu, joint à vingt-cinq années de service, à une grande blessure qu'il reçut au bombardement de Coblentz, dont il est demeuré estropié, et à une autre blessure reçue au siége de Verue, m'obligent, monseigneur, de vous supplier en sa faveur pour lui obtenir une grâce de sa majesté, et ces deux capitaines sont en si forts termes, que je crois être obligé de supplier le roi de se souvenir de leurs services.

Le troisième est M. de Rohaut, capitaine de la troisième compagnie des grenadiers, blessé à la tête;

Le quatrième est M. de Beaucorroy, fils du lieutenant-colonel, qui a reçu un coup de fusil qui lui a cassé le genou et le met en danger;

Le cinquième est M. de Sainte-Foy de la Châtaigneraye, qui a eu la cuisse percée;

Le sixième est M. Coquet, qui est si fort blessé qu'il est hors d'espérance;

Le septième est M. de Lissey, aide-major, qui a reçu un coup de fusil dans la tête, qui le met en grand danger;

Le premier lieutenant est M. de Beaunom, lieutenant des grenadiers, qui a eu la main percée d'un coup de baïonnette;

Le second est M. de Galiand, garçon major, qui a reçu un coup de fusil au haut du bras proche de l'épaule, et qui le met en danger;

Le troisième est M. de Bajoffre, qui a le bras cassé;

Le quatrième est M. de Lamothe, qui a été blessé à la tête et à la jambe;

Le cinquième est M. de Lalose, qui a la main percée d'un coup de baïonnette;

Le sixième est M. de Souliers, blessé au bras;

Le septième est M. de Belair, qui ne se retrouve pas.

Je suis aussi obligé, monseigneur, de vous rendre compte de MM. de Beaucorroy, lieutenant-colonel; de Fontenay de Montviel, commandant le second bataillon, et de Liove, premier aide-major faisant la charge de major, qui se sont parfaitement bien distingués.

DISPOSITIONS POUR LES TROUPES DÉTACHÉES DE L'ARMÉE ET POUR LES GARNISONS, LE 13 JUIN 1705[1].

(*Voir page* 290.)

RÉGIMENTS.		BATAILLONS.	ESCADRONS.	GARNISONS.
Perobon	1			
Stampa	1			
Gardes de M. le duc de Mantoue	1	5	″	Mantoue. (Ils détacheront 50 hommes pour Governolo.)
Crouy	1			
2° Desgrigny	1			
2° de Solre		1	″	Revere et Ostiglia.
Albigeois		2	″	Sur le Mincio.
Louvigny	1			
Mendosa	1	4	″	
Caraccioli	1			
2° de Morangies	1			Montechiaro.
Figueroa	3	″	5	
Saint-Germain-Beaupré	2			
Melun	2			
Moyria	2			
Cappy	2	″	8	Castiglione delle Stiviere.
Vérac	2			
2° de Thierache		1	″	Goito.
Durfort		1	″	Citadelle de Modène.
2° de Gâtinais		1	″	La Mirandole.
Coulanges	2	″	4	Au bas Pô.
Dragons de Bozelly	2			
Lisboa	1			
Naples	1	4	″	Sur le haut Oglio, aux ordres de M. de Toralba.
Bonesano	2			
Trivulce	1			
Molfette	1	″	4	
Val de Fuentes	2			
TOTAL		19	21	

[1] Archives du dépôt de la guerre, pièce originale, vol. 1866, n° 68.

Lettre de M. de Medavi. Du camp de Moscoline, 8 juin 1705[1]. (Voir page 191.)

M. de Vendôme en partant avait ordonné à M. le grand-prieur de faire un détachement de son armée sur la Mella, et m'en avait donné le commandement. Son intention était que ce corps observât les mouvements des ennemis, qui en ont un assez considérable à Nave au-dessus de Brescia, afin que s'ils prenaient le parti de se jeter du côté de l'Oglio pour le passer, je fusse à portée d'y arriver assez tôt pour en défendre le passage. M. le grand-prieur, le lendemain qu'il fut parti, me mena avec lui pour lui montrer les camps que je jugeais à propos de faire sur cette rivière. Je lui en fis voir trois très-bons et très-sûrs. Celui qui lui plut davantage ce fut celui de Ponte-Gattello, où le château, plusieurs navilles et la Mella rendent ce poste impraticable pour ceux qui voudraient l'attaquer, avec une retraite sûre pour gagner l'Oglio derrière deux navilles très-difficiles à passer. Depuis ce temps, il s'est passé sept ou huit jours sans que M. le grand-prieur songe à faire ce détachement et à me faire partir. Je lui ai même fait connaître les conséquences qu'il y avait dans ce retardement; il a encore vu, par tous les avis qu'il a eus de ces côtés-là, que le corps que les ennemis ont sur Breno grossit tous les jours, qu'ils font quantité de fours à Nave, et de grands amas de farine qu'ils tirent de Brescia. Je lui ai aussi fait connaître la situation de l'Oglio, que j'ai retranché depuis le lac d'Iseo jusqu'à Pontevico, hors le poste de Caleppio, qui est entre le lac et Palazzuolo, parce que les paysans, qui sont au nombre de cinq ou six mille, ne m'ont jamais voulu permettre d'entrer dans leurs montagnes. J'ai eu l'honneur de vous en rendre compte cet hiver, et de vous dire que, pour obvier à ces difficultés, j'avais gagné tous les chefs de ces milices, avec lesquels j'étais convenu qu'ils ne laisseraient passer ni Allemands, ni Français. Je leur avais même fait faire quelques redoutes qu'ils faisaient garder par ces paysans pour défendre le passage de cette rivière, avec parole qu'en cas qu'ils fussent attaqués par un gros corps et qu'ils n'y pussent résister, ils m'ouvriraient leurs montagnes pour

[1] Archives du dépôt de la guerre, pièce originale, vol. 1866, n° 45.

aller à leur secours et les aider à défendre le passage; et, pour m'y porter plus aisément, j'occupais un poste sur la rivière, qui n'était qu'à un quart de lieue de là.

Dans cette situation, monseigneur, y ayant aussi peu de troupes qu'il y en a sur l'Oglio, je suis persuadé que les ennemis prendront le parti de passer dans cet endroit-là l'Oglio, et même se pourront porter sur l'Adda s'ils veulent, sans qu'on les en puisse empêcher, pouvant faire filer par les montagnes toute leur armée jusqu'à Nave, sans que nous en soyons avertis que quand ils y seront arrivés. De Nave ils n'ont qu'une petite marche jusqu'à Caleppio, et notre armée ne peut aller d'ici à l'Oglio qu'en trois grandes marches. Toutes les difficultés que l'on pourrait opposer à ce dessein, ce seraient les vivres qu'on croirait qu'il faudrait qu'ils tirassent du lac de Garde; mais vous pouvez compter, monseigneur, que les Vénitiens lèveront premièrement la difficulté du passage à Caleppio, en ordonnant aux paysans de les laisser passer; à l'égard des vivres, ils leur en fourniront de Brescia et de Bergame de quoi faire subsister deux armées aussi fortes que la leur. Ils le feront d'autant plus volontiers que par ce moyen-là ils se déferont de deux armées qui les mangent et les ruinent, lesquelles feront la guerre dans le Milanais, au lieu de la faire dans le Brescian. Ce qui me confirme encore que c'est là leur dessein, c'est que depuis quatre jours ils sont occupés à élargir les chemins qui vont de Gavardo à Nave, dedans la montagne, pour y passer du canon. Tout ce que j'ai pu dire sur cela à M. le grand-prieur n'a pu le sortir de sa léthargie, et je croirais avoir quelque chose à me reprocher si je ne vous en donnais avis, bien fâché de voir tous les malheurs qui nous menacent, faute d'un homme à notre tête pour y apporter remède, le roi ayant ici les plus belles troupes du monde et les plus courageuses, comme vous l'avez pu voir aux deux actions qui se sont passées au passage que M. le prince Eugène a voulu tenter du Mincio, et à la cassine qu'il a voulu emporter. Il est inutile que je vous dise tout ce qu'on pourrait faire pour prévenir les desseins de

M. le prince Eugène, parce que vous n'y pourriez remédier de si loin.

Lettre de M. le prince de Vaudémont à M. le duc de Vendôme. Pavie, 9 juin 1705[1]. (Voir page 291.)

Quoique je sois persuadé, monsieur, que vous êtes informé régulièrement de ce qui se passe en Lombardie, je ne laisse pas de vous rendre compte de ce que j'en apprends. C'est qu'un corps de trois mille hommes des ennemis est depuis quelques jours campé entre Nave et Brescia; qu'ils y font fabriquer des fours, et qu'il arrive à ce corps, par la Rocca-d'Anfo, les troupes et les recrues qui leur viennent d'Allemagne. On y joint aussi que les ennemis faisaient raccommoder les chemins de leur camp de Gavardo jusqu'audit Nave. Vous jugerez mieux que moi, monsieur, de tout ce que cela signifie et qu'il n'y a guère d'apparence qu'on ait abandonné aux rebelles de Hongrie l'Autriche, la Transylvanie et jusqu'aux faubourgs de Vienne, pour faire borner l'armée du prince Eugène ou à la conquête de Castiglione ou à se contenter du lac de Garde. Leurs partis courent jusque sur l'Oglio.

Je serai demain à Milan, où, comme partout ailleurs, vous m'aurez toujours, monsieur, à vos ordres.

10 juin, à huit heures du matin.

Pour continuer à vous rendre compte, monsieur, de tout ce qui me vient de Lombardie et de ce que j'en apprends, je me donne l'honneur de vous envoyer les deux lettres ci-jointes du chevalier de Vincelles, l'une à moi et l'autre au commandant de Soncino, par lesquelles vous verrez qu'insensiblement le corps des ennemis qui est à Nave se fortifie tous les jours et devient imperceptiblement la grande armée, et qu'il dit que leurs équipages y défilent tous les jours; comme l'on n'y apporte point d'obstacle, tout ce que nous croyions si difficile leur devient facile. Il est à craindre qu'un de ces matins l'armée de M. le grand-prieur ne trouve plus devant elle qu'une apparence d'armée ennemie dans leurs retranchements, pendant que la véritable arrivera à l'Oglio et le passera. Il serait à désirer que ce malheur n'arrivât pas, car c'est la seule manœuvre qui paraît déranger

[1] Archives du dépôt de la guerre, copie originale, vol. 1866, n° 60.

toutes les affaires de Piémont, comme vous le voyez beaucoup mieux que je ne puis vous le dire; et quand l'armée de M. le grand-prieur aurait même quelque avantage sur le reste des ennemis qui resteraient à Gavardo ou autour de Salo, je le nommerais un désavantage au prix de voir le prince Eugène et son armée se retourner dans nos retranchements, sur nos rivières et à portée du Tessin. Vous jugerez, monsieur, mieux que personne de l'importance dont il eût été d'ôter aux ennemis le débouché de la plaine dont ils sont maîtres présentement; ce qui est sûr, c'est qu'ils se disposent à une marche qu'ils ne peuvent pas naturellement tarder de faire. Je pars à ce moment pour Milan, où nous ferons de notre mieux le bon homme de la Floride et moi.

P. S. Le 10 le prince de Vaudémont a reçu une lettre de M. le grand-prieur, en date du 9, par laquelle il le priait d'en faire passer une en diligence à M. de Vendôme, laquelle était à cachet volant, afin que le prince de Vaudémont la lût. Cette lettre de M. le grand-prieur à M. de Vendôme portait que, sur l'avis qu'il avait eu que les ennemis avaient trois mille hommes de cavalerie et infanterie du côté de Nave, et que les gros bagages y avaient marché, il avait envoyé ses équipages à Castiglione pour suivre les ennemis à la légère, s'ils marchaient.

Lettre de M. le prince de Vaudémont à M. le duc de Vendôme, du 10 au soir, lui envoyant la susdite lettre de M. le grand-prieur[1]. (*Voir page* 291.)

Monsieur votre frère m'adresse la lettre ci-jointe à cachet volant pour vous l'envoyer, monsieur, après l'avoir lue. Son contenu est si conforme à ce que j'ai eu l'honneur de vous écrire ce matin sur ce que j'appréhendais, que je n'ai rien à y ajouter que la douleur qui m'accable, par rapport aux intérêts et à la gloire de nos maîtres, de voir arriver ce que j'ai toujours craint, qui y est si totalement contraire. Je serais bien rassuré sur tout cela si vous étiez en Lombardie, persuadé comme je le suis que vous auriez occupé Nave avant les ennemis, ou bien que vous n'y laisseriez pas les trois mille hommes qui y sont, avec

[1] Archives du dépôt de la guerre, copie originale, vol. 1866, n° 60.

tous les bagages de l'ennemi, sans les y envoyer attaquer et chasser; cela aurait déjà été fait si vous pouviez être partout. On compte sur vous uniquement. Considérez tout cela, monsieur, et voyez ce qui va arriver par ce que M. le grand-prieur vous écrit qu'il va faire : ou les ennemis laisseront Medavi à Ponte-Gattello, qui ne signifie rien, ou ils le battront en le prenant par derrière et en passant leur chemin. M. votre frère dit qu'il les suivra : donc, le voilà derrière eux entre le Milanais, vous et lui, et les ennemis toujours en état de se retourner sur la Mella, sur l'Oglio, et ensuite sur l'Adda. Quel parti prendrez-vous quand vous recevrez la nouvelle que l'armée des ennemis est dans le Milanais et celle de M. votre frère dans le Brescian? Ne croyez pas, monsieur, qu'aucune inquiétude pour le Milanais me porte à vous dire si librement ce que je crains; ce n'est au monde que le bouleversement total qui se voit clairement dans les desseins et intérêts de nos maîtres et le vôtre particulier qui m'enhardit à le faire.

P. S. Je ne puis m'empêcher de vous dire encore que votre présence est de la dernière importance à l'armée de Lombardie; mais, pour peu que vous tardiez, je crains tout. Si, dans un cas comme celui-ci, vous me croyez bon à quelque chose, tout tel que je suis, disposez de moi en tout et partout.

Lettre de M. de Saint-Fremont à M. le prince de Vaudémont. 9 juin 1705[1]. (*Voir page* 291.)

L'affaire de l'Oglio est bien délicate. Je vois assez la conséquence dont il est de n'y pas laisser arriver les ennemis les premiers, qui pourraient, comme dit très-bien votre altesse, se retourner contre nous, ladite rivière devant eux. Ce serait pour lors que M. le duc de Vendôme trouverait à décompter dans les projets du Piémont. On se tue d'en parler ici; vous connaissez le dessous des cartes. Il est cependant vrai que le prince Eugène a fait un détachement de trois mille hommes, cavalerie et infanterie, qui sont à Sant-Osetto et Nave; les gros bagages même, au rapport des déserteurs, y ont marché depuis deux jours, ce qui me fait croire qu'un beau matin nous ne verrons plus rien à

[1] Archives du dépôt de la guerre, copie originale, vol. 1866, n° 60.

Gavardo; toutefois M. de Vendôme, en partant d'ici, a laissé dans la pensée de M. le grand-prieur que, quoi que pût faire M. le prince Eugène du côté de Brescia, il fallait, par préférence à tout, avoir une grande attention à celui du lac de Garde, ce qui engage M. le grand-prieur à ne s'ébranler de son camp qu'après avoir vu les Allemands tout à fait déterminés. Le reste me passe et je ne suis ici que la troisième personne de l'armée.

Lettre de M. le prince de Vaudémont à M. de Saint-Fremont. 10 juin 1705[1]. (Voir page 291.)

Suivant ce que j'apprends des mouvements que les ennemis font du côté de Nave, Dieu veuille qu'il n'arrive pas qu'un de ces matins vous ne trouviez plus qu'un reste d'armée devant vous dans les retranchements de Gavardo, et qu'insensiblement la véritable armée ne soit auprès de Brescia et en marche pour l'Oglio. Ce qui est certain, c'est que tous les gros équipages des ennemis défilent et arrivent journellement dans le camp de Nave. Je ne vous dirai pas par où ils passent; c'est à ceux qui sont auprès d'eux à le savoir; je vous dirai seulement que par où les chariots passent le reste pourra passer, et nous verrons les ennemis sur l'Oglio ou sur l'Adda pendant que nous chercherons à passer les rivières dans le bas du Crémonais: et dans ce temps-là où en seront les arrangements du Piémont?

Lettre de M. le prince de Vaudémont à M. le duc de Vendôme. 11 juin 1705[2]. (Voir page 291.)

Je viens d'apprendre, monsieur, à n'en pouvoir douter, que M. le grand-prieur a résolu et pris le parti de laisser marcher les ennemis à l'Oglio et de les suivre seulement au lieu de s'y opposer, soit avec toute l'armée, soit en envoyant un détachement dans les retranchements de ladite rivière; cela étant, et les ennemis ayant déjà depuis plusieurs jours une tête de trois ou quatre mille hommes sur Brescia, qui est leur grand chemin pour aller à l'Oglio, et le gros bagage de leur armée arrivant continuellement depuis six jours, il n'y a plus à douter de la marche de toute leur armée, et vous savez, monsieur, qu'en partant de Nave et Brescia elle sera à la seconde marche,

[1] Archives du dépôt de la guerre, copie originale, vol. 1866, n° 60.
[2] *Idem.*

et même dès la première, voulant la forcer, sur l'Oglio, soit au-dessus ou au-dessous de Palazzuolo et de Pontoglio, où bon leur semblera. Vous savez mieux que moi, monsieur, que, cela étant, et les ennemis se retournant sur l'Oglio, se servant de ladite rivière et de nos retranchements, les voilà maîtres du Milanais et de rester, si bon leur semble, sur l'Oglio ou de passer sur l'Adda, où ils trouveront d'autres retranchements dans le meilleur état du monde; en un mot, ils profiteront et trouveront pour eux tout ce que nous avions disposé pour nous, et par conséquent contre l'armée de M. le grand-prieur, qui devrait être celle des ennemis. Vous savez, monsieur, que vous m'avez fait l'honneur de me mander que ces retranchements seraient de la dernière utilité pendant que vous feriez le siége de Turin, lequel en dépendait absolument et sans quoi vous ne le pourriez exécuter. Considérez donc, monsieur, qu'il en sera tout au contraire dans peu de jours, que ce seront les ennemis qui seront dans vos retranchements et qui défendront l'accès du Milanais à M. votre frère, et qui, en un mot, seront entre lui et vous. Je crois, monsieur, de la dernière importance pour le bien du service de vous prier de faire une sérieuse réflexion à cette situation, qui change absolument le système des opérations et le fondement sur lequel vous deviez agir et attacher l'armée de Piémont à une entreprise. Voyez donc, monsieur, s'il convient dès à présent que vous engagiez votre armée de l'autre côté de la Doire, en laissant tout le Piémont et le Milanais en deçà de ladite Doire à la discrétion des ennemis, ou s'il ne conviendrait pas plutôt, dans la conjoncture présente, de suspendre votre passage de la Doire, et d'envoyer sans perte de temps et diligemment un corps suffisant à l'Oglio pour y prévenir les ennemis, et, à la faveur de nos retranchements, les y arrêter, et donner lieu, par ce moyen, à l'armée de M. votre frère d'aller passer l'Oglio dans les bas de cette rivière, et de la mettre ensuite devant lui en opposition à celle des ennemis, et alors vous retireriez le corps que vous auriez envoyé et vous pourriez continuer l'entreprise de Piémont à l'abri de l'armée de M. votre frère, qui est plus que suffisante pour contenir celle des ennemis en delà de l'Oglio et partout

ailleurs, toutes fois qu'elle y sera la première. Voilà mon sentiment: sans quoi, monsieur, vous pouvez compter que les ennemis étant les premiers dans le Milanais, ils n'en sont pas seulement les maîtres, mais ils le seront de marcher à vous en Piémont, s'ils n'y trouvent aucun obstacle, pendant que votre armée sera engagée et attachée à une opération. Cette affaire-ci est trop sérieuse pour ne la pas considérer mûrement. Je suis bien persuadé que si vous étiez à l'armée de Lombardie nous n'en serions pas où nous en sommes, et que vous n'eussiez pas souffert un corps de trois mille hommes des ennemis aux portes de Brescia avec les gros bagages de leur armée sans lui avoir fait casser le cou et sans prévenir ce qui va nous arriver par la résolution qui a été prise à l'armée de Lombardie. Vous savez, monsieur, qu'il n'y a conquête ni opération quelle qu'elle soit en Italie que le roi ne postpose à la conservation du Milanais; et, en un mot, les ennemis en auront fait la conquête sans tirer un coup de pistolet. S'ils font tant que de passer l'Oglio sans qu'on le leur dispute, il ne faut pas se flatter qu'ils n'y trouveront pas de subsistances; le pays en est plein, et de gros bourgs et de petites villes ouvertes, où ils trouveront de quoi subsister des années; des rivières et des canaux en abondance, remplis de moulins; le Tessin qui les couvre absolument du côté du Piémont: ils y seront enfin comme nous y serions nous-mêmes. Dans cette situation qui est si apparente, il n'y aurait qu'un remède qui nous indemniserait bien de la ruine du Milanais: ce serait, monsieur, que votre armée d'un côté et celle de M. votre frère de l'autre y vinssent tomber sur celle des ennemis, en laissant en Piémont ce que vous jugeriez à propos; mais pour cela aussi il convient que votre armée ne soit point engagée. Mais le meilleur de tout ce serait de prévenir les ennemis promptement sur l'Oglio par le corps que je vous ai proposé d'y envoyer sans perte de temps, et cependant de suspendre votre passage de la Doire, ou, si vous l'aviez passée, de suspendre tout autre engagement jusqu'à temps que l'armée de M. votre frère se soit venue retourner contre celle des ennemis sur l'Oglio à la faveur du corps que vous y aurez envoyé pour leur en empêcher le passage; sans quoi ils n'ont qu'à mar-

cher pour parvenir à leur unique but dans cette guerre, qui est la conquête du Milanais; et vous savez aussi, monsieur, que c'est pour la conservation de ce Milanais que le roi fait la guerre, et qu'il nous l'a toujours recommandé préférablement à tout autre. Je suis persuadé que vous considérerez sérieusement tout ce que j'ai l'honneur de vous écrire ici, et qu'il ne faut que trois jours pour tout perdre ou pour tout sauver. Vous m'avez permis de vous parler toujours librement, je m'en acquitte et remplis mon devoir; c'est tout ce que je puis faire. Encore un coup, monsieur, ne croyez pas que ce soit l'amour que j'ai pour le Milanais qui me fait parler ainsi. Je voudrais qu'il fût mangé, et que vous y eussiez exterminé M. le prince Eugène; mais le premier arrivant sans le dernier, il ne faut plus compter sur troupes, artillerie, ni aucun autre secours de ce pays.

Lettre de M. de Saint-Fremont. Moscoline, 13 juin 1705[1]. (*Voir page* 291.)

J'ai reçu la lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire le 2 de ce mois par laquelle vous m'ordonnez qu'indépendamment du compte que mes supérieurs rendent au roi des affaires de la guerre en Italie vous voulez encore qu'en mon particulier je vous informe de la connaissance que j'en puis avoir; mais ce qui pourrait m'en rebuter, soit manque de jugement ou par trop de vérité, c'est que cela ne s'accorde pas toujours avec les autres nouvellistes, ce qui vous met souvent dans l'embarras de démêler qui des uns ou des autres vous parlera le plus juste. Pour moi, j'agirai toujours avec les sentiments d'un homme qui n'a pour objet que le bien du service de sa majesté. Il est vrai que M. le duc de Vendôme a raison de dire qu'avant son départ pour le Piémont il a mis ici l'armée de Lombardie sur le nez de l'enfant; cela est fort bon pour que les ennemis n'osent songer à nous y attaquer, mais non pas pour qu'on puisse les empêcher, toutes les fois qu'ils voudront, de s'en aller librement de leur camp de Gavardo à Sant-Osetto et Nave joindre un corps de troupes qui y est déjà et déboucher tous ensemble dans le plat pays auprès de Brescia. M. le prince Eugène n'attend plus pour cela que l'arrivée

[1] Archives du dépôt de la guerre, pièce originale, vol. 1866, n° 65.

des troupes palatines, au nombre de cinq mille, qui étaient, le 11 du mois passé, à Bolzano dans le Tyrol; outre cela, il n'y a point de jour que le camp des impériaux ne soit renforcé de recrues d'hommes et de chevaux pour les régiments qui étaient restés par ici autour l'hiver dernier. Il faut donc compter que M. le prince Eugène, avant le 20 de ce mois, pourra mettre ensemble dix-sept mille hommes de pied, huit mille chevaux, trente pièces de canon, savoir : quatre de batterie, vingt-six de campagne et deux mortiers. Je ne compte point les Danois, qu'on dit être restés pour assujettir les Bavarois; car si cela était autrement, et que cesdites troupes vinssent en Lombardie, l'armée de l'empereur ne serait guère moins que de trente mille hommes; mais, comme la marche des Danois est incertaine, ne comptons que sur les vingt-quatre ou vingt-cinq mille hommes que le prince Eugène va avoir incessamment; et s'il marche, ainsi que je l'ai déjà dit, dans la plaine de Brescia, il aura deux partis à prendre : le premier, de s'en aller par une seule marche gagner le haut de l'Oglio; le second, de tourner à gauche et de s'avancer sur la Chiese, qu'il peut passer partout entre Calcinato, Montechiaro et Carpenedolo; ce serait pour lors que nous ne pourrions plus tirer nos subsistances de Mantoue et de Castiglione, et que nous nous verrions dans la nécessité de nous retourner et de hasarder une bataille; et comme je suis persuadé que, dans la conjoncture présente, cela pourrait être contraire aux intérêts de sa majesté, j'ai pris la liberté de représenter plusieurs fois à M. le grand-prieur tout ce que j'ai l'honneur de vous mander ci-dessus. La tranquillité dans laquelle il est, l'assurance qu'il nous donne que tout ira bien par l'arrangement de ses lumières nous fait tous dormir en repos.

J'ai parlé hier au soir de faire remonter le pont du Pô qui est à Ostiglia, à Revere, et de n'y laisser que deux ponts volants; ou, si l'on veut absolument que ce pont subsiste, d'en faire faire un autre à Guastalla : il y a pour cela des bateaux avec tous leurs agrès à Mantoue et à Crémone.

Je ne sais, monseigneur, si j'oserai vous faire souvenir que je ne suis

pas tout à fait revenu de mon opinion de l'hiver passé, que je vous proposai de mettre une bonne garnison dans Mantoue et de placer l'armée derrière l'Oglio pour mettre à couvert le Milanais, et par ce même moyen assurer la conquête de Turin, et si nous étions une fois derrière l'Oglio, M. le prince Eugène voyant bien que ce serait peine perdue pour lui de nous y vouloir forcer, ne chercherait plus qu'à faire le siége de Castiglione delle Stiviere, qui ne laisserait pas de durer à peu près le temps nécessaire à M. le duc de Vendôme de nous venir rejoindre avec des troupes; peut-être aussi que M. le prince Eugène, négligeant une si petite conquête que celle de Castiglione et de Goito, aimerait mieux chercher à faire un pont sur le Pô, au-dessous de l'embouchure du Mincio, ce qui donnerait toujours le loisir à M. le grand-prieur de quitter l'Oglio et de remarcher sur le bas Mincio à Governolo, ou que, si les ennemis avaient passé le Pô, nous pourrions pour lors nous servir de notre pont du Pô à Guastalla, et barrer le pays du Modénais en nous mettant derrière le Crostolo ou le Tessin, ce qui empêcherait tout à fait les Allemands de pénétrer dans le Parmesan et de suivre la même route qu'avait prise le comte de Stahremberg quand il fut joindre M. de Savoie, à la fin de l'année 1703.

Depuis trois jours M. le grand-prieur est incommodé d'un cours de ventre causé par une indigestion; il faut espérer que la médecine qu'il a prise ce matin le tirera d'affaire.

Lettre de M. le duc de Vendôme à M. le grand-prieur. Du camp devant Chivas, 24 juin 1705[1]. (*Voir page* 296.)

Votre courrier vient de me rendre votre lettre, par laquelle je vois les mouvements des ennemis. L'abandon qu'ils ont fait de Salo et de Gavardo ne donne plus à douter qu'ils ne veuillent porter la guerre dans le Brescian. Je suis surpris que vous vous soyez jeté aussi en arrière que Montechiaro. En suivant la naville de Brescia il me semble que vous auriez été plus à portée de vous opposer au prince Eugène, et c'était même ce que nous avions réglé. Après cela, j'espère pourtant que ce changement ne gâtera rien. Je crois que vous ne pouvez mieux faire que d'envoyer promptement un corps sur l'Oglio

[1] Archives du dépôt de la guerre, copie originale, vol. 1866, n° 122.

pour fortifier celui du marquis de Toralba. Je conviens avec vous que les ennemis peuvent être sur l'Oglio devant vous; mais les retranchements que nous y avons faits sont plus que suffisants pour réparer l'avantage de marche qu'ils ont sur vous. Prenez garde, sur toute chose, qu'ils ne vous présentent une tête sur l'Oglio, pour vous obliger d'y envoyer des troupes, et que tout d'un coup ils ne retournent sur vous et ne viennent vous combattre avec avantage, parce que vous vous serez dégarni; et si vous passez la Mella, vous ne pouvez vous trop bien poster, car je ne me mettrai jamais dans la tête, quoi que vous puissiez dire, que le projet du prince Eugène soit de passer l'Oglio sans avoir pris auparavant quelque établissement solide; mais il peut fort bien, comme je vous l'ai déjà dit, vous donner jalousie du côté de l'Oglio pour vous obliger d'y porter une partie de vos forces, et ensuite venir vous combattre avant que les troupes que vous aurez envoyées sur l'Oglio puissent vous avoir rejoint. Je ne vous fais point ce raisonnement pour vous empêcher d'envoyer des troupes sur l'Oglio, car je crois que vous le devez faire, mais pour vous obliger, si vous approchez les ennemis, à le faire avec circonspection et à vous poster avantageusement, autant qu'il vous sera possible; car je persiste toujours à dire que vous ne sauriez mieux faire que de vous tenir le plus près des ennemis que vous pourrez.

Nos travaux s'avancent, et j'espère que demain nous aurons une parallèle à quatre-vingts toises du chemin couvert. Nous avons deux batteries de huit pièces qui tireront demain et qui battent en écharpe les bastions et le chemin couvert de l'attaque, et dans la montagne nous avons six pièces de 24 qui battront demain Castagnito de la demi-portée de fusil. J'espère après tout que les affaires iront bien de votre côté.

Lettre de M. de Medavi à M. de Chamillart. Du camp d'Ombriano,

Nous partîmes le 22 à midi avec toute l'armée pour aller à Montechiaro, avec si peu d'ordre et si peu de dispositions, que les ennemis prirent soixante paires de bœufs qui portaient les bateaux de nos ponts, lesquels, n'ayant pour escorte que dix hommes et un sergent, furent tous tués. L'arrière-garde n'arriva à Montechiaro qu'à la pointe

4 juillet 1705[1]. (Voir page 297.)

du jour, et cela parce qu'il fallut que l'armée défilât par un chemin, M. le grand-prieur n'ayant pas imaginé pendant un mois qu'il a été à Moscoline de faire faire des chemins pour sortir de ce camp-là; il n'avait pas même imaginé qu'en retirant la garnison de Desenzano il fallait songer à défaire les bateaux armés qu'il avait sur le lac. M. le chevalier de Laubepin n'a pu retirer que son canon et ses agrès avec tant de précipitation, qu'il a laissé les bateaux dans l'état où ils étaient. Quoique notre arrière-garde ne fût arrivée que le 23 à la pointe du jour, il ne laissa pas de partir le même jour pour aller à Bagnolo, et le 24 à Manerbio. Toutes ces marches se firent avec tant de précipitation et si peu d'ordre que nous y avons perdu plus de cinq cents soldats.

Nous séjournâmes à Manerbio le 25 et le 26. Le 25 M. le prince Eugène fit paraître un gros parti auprès de notre camp, qu'il prit pour toute son armée, parce qu'il y avait des dragons à pied. Le 27 au soir il passa l'Oglio. Vous voyez, monseigneur, que si M. le grand-prieur, au lieu de s'arrêter à Manerbio, eût fait passer l'Oglio à ses dragons et une partie de ses grenadiers, et qu'il les eût suivis tout doucement avec le reste de son armée, jamais M. le prince Eugène n'aurait passé l'Oglio, et qu'il aurait réparé en quelque façon toutes les fautes qu'il avait faites jusque-là. Au lieu de cela, nous partîmes le 28 pour venir à Bordolano, et le 29 à Soncino, où il envoya ordre à M. de Toralba de se retirer avec ses troupes, et de ne laisser que deux cents hommes dans le château de Palazzuolo. S'il avait pris ce parti-là dès que les ennemis furent passés, je ne doute pas qu'il n'eût réussi; mais je lui fis connaître la difficulté qu'il y aurait de se retirer, les ennemis n'étant qu'à une demi-lieue de Palazzuolo. Il me paraissait plus à propos dans cette occasion de laisser ces troupes dans Palazzuolo, où ils auraient tenu les ennemis quinze jours, en cas qu'ils l'eussent voulu attaquer, Palazzuolo étant très-bien retranché, outre qu'une garnison comme celle-là les aurait fort incommodés dans leurs derrières, étant obligés de faire venir leurs vivres de Nave

[1] Archives du dépôt de la guerre, pièce originale, vol. 1866, n° 167

et de Brescia; et je me serais porté avec toute mon armée vers Fontanella, qui est entre l'Oglio et l'Adda, dans un poste fort avantageux pour de l'infanterie. Je doute que, dans cette situation, ils eussent osé entreprendre d'attaquer Palazzuolo ni passer l'Adda, ni se porter du côté de Crémone parce qu'ils ne l'eussent pu faire sans nous prêter le flanc. Au lieu de cela, M. le grand-prieur a détaché une partie de son armée pour se mettre derrière l'Adda, et, avec le reste, nous nous approchons de l'Adda. Nous ne sommes en état de soutenir ni Crémone ni Soncino, et je doute même qu'avec le petit corps qui est sur l'Adda on puisse les empêcher de passer.

Quoique M. le grand-prieur ne reçoive pas trop bien tous nos conseils, je n'ai pas laissé de lui dire tous mes sentiments, comme j'ai l'honneur de vous les mander; et comme tout ce que je lui ai prédit lui est arrivé, je crains fort que cela ne m'ait bien discrédité dans ses bonnes grâces. Tous les officiers généraux et particuliers de l'armée sont si affligés et abattus de ses mauvaises manœuvres, qu'on peut dire que ce n'est plus la même armée que commandait M. de Vendôme; et ces mêmes soldats, qu'il a menés planter leurs drapeaux à la portée du pistolet de l'armée de M. le prince Eugène retranchée, sont si étonnés et abattus de nous voir fuir et retrancher partout, que les soldats crient tout haut qu'avec leur père Vendôme ils n'avaient d'autres retranchements que leurs épées et leurs fusils, et qu'avec cela ils allaient tête levée partout. Au nom de Dieu, monseigneur, apportez remède à tous ces malheurs, il y va de l'intérêt du roi et de la gloire de la France. J'ai déjà eu l'honneur de vous le mander plusieurs fois: le mal est pressant, il y faut un prompt et violent remède.

Lettre de M. le grand-prieur à M. de Chamillart. Du camp d'Ombriano.

Pardonnez-moi, monsieur, si je prends la liberté de vous dire que je n'ai jamais douté de la force de l'armée du prince Eugène, et encore moins de l'envie qu'il pouvait avoir de joindre le duc de Savoie; et si vous voulez avoir la bonté de relire toutes mes lettres, vous verrez qu'il y a longtemps que j'ai eu l'honneur de vous mander que j'avais été moi-même visiter le débouché de Nave; qu'il

12 juillet 1705[1]. (Voir page 308.) me fallait trente bataillons de plus que je n'avais pour défendre ce poste et celui de Moscolime; et qu'ainsi il était bien sûr qu'ils entreraient dans le Brescian par Nave, sans que je les en pusse jamais empêcher. Il faudrait que j'eusse bien peu de connaissance si je ne voyais pas des choses qui sautent aux yeux des moindres grenadiers de l'armée. Permettez-moi de vous dire encore qu'il n'est point question de la force des ennemis dans ce qui vient de se passer sur l'Oglio, et simplement de la mollesse des Espagnols. Sept bataillons et huit escadrons suffisaient pour défendre cette rivière s'ils avaient voulu, d'autant plus que Desroseaux était prêt à les joindre avec huit cents chevaux ou dragons. J'aurais fait une grande sottise si j'avais envoyé plus de troupes sur l'Oglio dans le temps que je marchais toujours sur l'ennemi. Il est vrai que cela aurait peut-être empêché le prince Eugène de passer cette rivière, puisque nos troupes françaises s'y seraient sans doute présentées de bonne grâce; mais comme je me serais affaibli de manière que j'aurais dû être battu avec l'armée, je n'ai pas jugé à propos d'abandonner des réalités pour des visions dont on ne laisse pas de vous rendre compte; mais je ne suis ni fâché ni surpris, et je sais, il y a longtemps, que peu de gens savent commander des armées, et que beaucoup s'en croient capables. Si vous voulez donc me faire l'honneur d'avoir un peu plus de confiance en moi et beaucoup moins en ceux que vous en avez honoré jusqu'à présent, vous verrez qu'il n'y a rien de gâté et que tout ira bien. Bien que l'Oglio soit passé, cela ne diminue en rien le mérite de l'Adda; et comme je suis sûr à présent de cette rivière, je ne vois pas bien ce qui peut troubler les entreprises du Piémont. Je ne doute pas que les gens qui vous écrivent ne fussent fort embarrassés s'ils étaient en ma place; mais, pour moi, je ne le suis nullement, et M. de Vendôme, qui arrive ici dans deux jours, pourra vous rendre témoignage que je ne lui ai témoigné aucune inquiétude, que je ne lui ai point demandé de troupes, et que c'est de lui-même qu'il a pris le parti d'en

[1] Archives du dépôt de la guerre, pièce originale, vol. 1866, n° 213.

amener ici. Quant au bruit que fera en Italie ce qu'a fait le prince Eugène jusqu'à présent, il est bien différent de l'idée que vous vous en êtes faite. Je sais, par Brescia et par Vérone, que cela est regardé comme des bagatelles, puisque cela ne fait de rien au siége de Turin, qui fait seul avec raison toute l'attention de l'Italie. Comme voici la dernière fois que j'aurai l'honneur de traiter cette matière, je crois que vous ne me refuserez pas la grâce d'en instruire le roi, car pourvu que ma conduite soit connue de lui, de vous, des gens de bien et de mes amis, il m'importe peu du reste de l'univers. Oserai-je vous supplier d'ordonner au trésorier de l'armée de me payer ici les douze mille livres dont le roi m'a fait l'honneur de me gratifier? Si cette somme m'est envoyée par Crozat, la différence des espèces y apportera une telle diminution qu'elle ne vaudrait pas la peine que je l'envoyasse chercher. Je vous parle ainsi parce que je compte sur l'honneur de votre amitié.

ÉTAT DES TROUPES QUI RESTERONT SUR L'ADDA, SOUS LES ORDRES DE M. LE CHEVALIER DE BROGLIE [1].

(*Voir page* 310.)

RÉGIMENTS.		BATAILLONS.	ESCADRONS.	QUARTIERS.
Infanterie.	Bourgogne	2	//	Cassano.
	Grancey	2	//	Comazzo et Corneghiano.
	Forest	1	//	Albignano.
	L'Ile-de-France	1	//	Vaprio.
	Berwick	1	//	Brinio et Imbersago.
	Mendoce. / Louvigny	1	//	Olginate et Lecco.
	Ambryn, suisse	1	//	Au Paradiso.
Cavalerie.	Saint-Germain-Beaupré	//	2	Corneghiano.
	Gardes de M. le p[ce] de Vaudémont	//	1	Cassano.
	Bracamonte	//	2	Vaprio.
	Figueroa	//	2	Albignano.
	Molfette	//	2	Trezzo.
	Trivulce	//	2	Comazzo.
Dragons.	Belle-Isle	//	3	Trucazzano.
Artillerie.	6 pièces de canon.			
	TOTAL	9	16	

[1] Archives du dépôt de la guerre, pièce originale, vol. 1866, n° 252.

ORDRE DE BATAILLE DE L'ARMÉE DE LOMBARDIE, 21 JUILLET 1705[1].

(*Voir page* 316.)

M. LE DUC DE VENDOME.

M. LE GRAND-PRIEUR.

Première ligne.

Lieutenants généraux : MM. de Praslin, de Murcey, d'Albergotti, de Medavi, de Saint-Fremont, de Langallerie.

Maréchaux de camp : MM. de Hautefort, de Muret, de Saint-Pater, de Spinola, de Val de Fuentès, d'Esclainvilliers, de Broglie.

Brigadiers : MM. Vérac, Châteaumorant, Cappy, La Guerinière, Maulévrier, Grancey, Fitz-Gerald, Leguerchois, Chés, Bass, Caylus.

PREMIÈRE LIGNE.	BATAILLONS.	ESCADRONS.
DRAGONS.		
Caylus	»	4
Du Héron	»	3
CAVALERIE.		
Flandre	»	3
Brabant	»	3
Usès	»	2
Forbin	»	2
Commissaire-général	»	3
INFANTERIE.		
La Marine	3	»
Médoc	2	»
Dillon	1	»
Louville	2	»
Maulevrier	1	»
Fitz-Gerald	1	»
Grancey	1	»
Angoumois	1	»
Berwick	2	»
Anjou	2	»
Morangies	1	»
Bigorre	1	»
Galmoy	1	»
Dauphin	1	»
Mirabeau	2	»
Auvergne	2	»
CAVALERIE.		
La Reine	»	3
Cappy	»	2
Sousscarrière	»	2
Beaupont	»	2
Grammont	»	2
Commissaire-général	»	3
DRAGONS.		
Vérac	»	3
Belle-Isle	»	3
TOTAL	24	40

Deuxième ligne.

Lieutenants généraux : MM. de Bissy, milord Galmoy, de Chemerault, de Vaudrey, de Montgon, de Forbac.

Maréchaux de camp : MM. d'Estrades, Dillon, de Luxembourg, de Maulévrier, de Senneterre.

Brigadiers : MM. Coulanges, Croft, Cadrieux, Destouches, Chaumont, Bourck, Miromesnil, de Moyria.

DEUXIÈME LIGNE.	BATAILLONS.	ESCADRONS.
CAVALERIE.		
Chartres	»	3
Esclainvilliers	»	2
Moyria	»	2
Bussy	»	2
Magnière	»	2
INFANTERIE.		
Limousin	2	»
Quercy	1	»
Miromesnil	1	»
Perche	1	»
Vexin	2	»
Bourck	1	»
La Sarre	1	»
Soissonnais	1	»
Labour	1	»
Vosges	1	»
La Fère	1	»
Albigeois	2	»
Vendôme	1	»
Bassigny	1	»
Gâtinais	1	»
Cotentin	1	»
Soire	1	»
Ponthieu	1	»
Vivarais	1	»
Bretagne	1	»
CAVALERIE.		
Simiane	»	2
Melun	»	2
Coulanges	»	2
Vérac	»	2
Du Tronc	»	3
TOTAL	23	22

RÉSERVE.

M. Desnoyeaux, brigadier		ESCADRONS.
	Lautrec	3
	Hussards	1
	TOTAL	4

RÉCAPITULATION.

	BATAILLONS.	ESCADRONS.
Première ligne	24	40
Deuxième ligne	23	22
Réserve	»	4
TOTAL GÉNÉRAL	47	66

[1] Archives du dépôt de la guerre, pièce originale, vol. 1866, n° 274.

Lettre de M. le duc de Vendôme au roi.

Du camp de Soncino, 21 juillet 1705[1].

(Voir page 317.

Je partis hier à trois heures après midi avec six compagnies de grenadiers et cinq cents chevaux pour suivre les bords de la naville crémonaise et reconnaitre les retranchements que les ennemis occupaient sur les quatorze navilles proche de Genivolta; comme le pays est fort couvert, nos hussards et nos grenadiers qui étaient à la tête, en poussant quelques gardes que les ennemis avaient avancées, se trouvèrent à la portée du pistolet desdits retranchements. M. de Châteaumorant, qui commandait mon escorte, et M. le chevalier de Forbin, qui, dès les premiers coups, avait gagné la tête des grenadiers, voyant que les ennemis n'osaient presque se montrer et tiraient haut, profitèrent fort à propos de l'ardeur de nos troupes, et attaquèrent les retranchements avec tant de vivacité qu'en moins d'un *miserere* ils furent emportés; quoiqu'ils fussent défendus par quatre cents hommes; il en est demeuré plusieurs sur la place et nous avons cent trente prisonniers, parmi lesquels il y a un lieutenant-colonel, deux capitaines et deux lieutenants; nous n'avons eu que deux grenadiers de tués et cinq de blessés, quoique le feu ait été fort gros. Cet événement a passé mes espérances, et il ne pouvait rien arriver dans la conjoncture présente de plus important pour le service de votre majesté. MM. de Châteaumorant et de Forbin ont acquis bien de la gloire à cette action. M. de Carolles, qui commandait les six compagnies des grenadiers, y a fait des merveilles. Il y a très-longtemps qu'il est lieutenant-colonel; c'est un homme d'une bonne volonté et d'une valeur distinguées. Je supplie très-humblement votre majesté de vouloir bien l'honorer d'un brevet de colonel; quand il ne mériterait pas cette grâce par ses services passés, l'action qu'il vient de faire est si brillante qu'elle mérite que votre majesté lui donne une récompense distinguée. Nous avons pris un drapeau et tous les équipages du bataillon qui était dans les retranchements.

[1] Archives du dépôt de la guerre, pièce originale. vol. 1866, n° 272.

DÉTAIL DE L'ATTAQUE DES QUATORZE NAVILLES[1].

(*Voir page* 317.)

Le 20, après-midi, M. le duc de Vendôme, avec six compagnies de grenadiers et les piquets de cavalerie des deux gauches, alla pour reconnaitre la naville crémonaise. Nos hussards, qui marchaient à la tête des grenadiers, aperçurent de l'infanterie ennemie dans des haies. M. de Vendôme ordonna aux grenadiers de les en chasser, ce qui fut exécuté avec beaucoup de vigueur, et les ennemis furent repoussés jusque dans leurs retranchements. M. de Châteaumorant crut qu'il fallait profiter de l'ardeur des grenadiers et de l'abattement des ennemis. On fit attaquer leurs retranchements, qui furent emportés en moins d'un quart d'heure. Ces retranchements sont formidables, et on ne peut pas imaginer qu'ils aient pu être emportés; ils sont entourés de navilles profondes, et on ne les aborde que par des ponts, le premier desquels était rompu; il fallait forcer trois retranchements l'un après l'autre : le dernier était fraisé et palissadé; un bataillon gardait ce poste et deux cents chevaux. Nous avons plus de cent prisonniers, un lieutenant-colonel et six autres officiers. On a pris un drapeau. Nous n'avons eu que deux grenadiers tués et autant de blessés. Les grenadiers d'Auvergne, ceux de Berwick et de Galmoy sont entrés les premiers. Il ne s'est jamais fait une action plus hardie. M. de Carolles commandait les grenadiers et a toujours été à leur tête.

[1] Archives du dépôt de la guerre, pièce originale, vol. 1866, n° 275.

ÉTAT DES TROUPES SOUS LES ORDRES DE M. LE GRAND-PRIEUR, AU CAMP DE GAZZUOLO, LE 24 JUILLET 1705[1].

(*Voir page* 318.)

BRIGADIERS.	RÉGIMENTS.	BATAILLONS.	ESCADRONS.
	INFANTERIE.		
MM.			
Bourck	Perche	1	"
	Vexin	2	"
	Bourck	1	"
Destouches	La Sarre	1	"
	Cotentin	1	"
	Labour	1	"
Chaumont	Soissonnais	1	"
	Galmoy	1	"
	Vosges	1	"
	CAVALERIE.		
	Du Tronc	"	3
	Simiano	"	2
	Vérac	"	2
	Melun	"	2
	Coulanges	"	2
	300 dragons détachés de l'armée.		
	Total	10	11

Enfin, monsieur, j'arrivai hier ici après avoir chassé les ennemis de tous les postes qu'ils occupaient sur l'Oglio. Je n'ai rien oublié pour faire mieux en prenant dans Ostiano le corps des ennemis que j'avais obligé de s'y retirer et d'y rester; mais comme il était composé de huit bataillons et de mille chevaux, et que je n'avais que dix bataillons et mille cinq cents chevaux, et que, de plus, Ostiano était bien retranché tant par nous que par les ennemis, vous conviendrez, je crois, que cela demandait des préparatifs et une disposition solide devant que de rien entreprendre; elle consistait à

Lettre de M. le grand-prieur à M. de Chamillart.

Du camp de Soresina, 6 août 1705[2].

(*Voir page* 324.)

[1] Archives du dépôt de la guerre, pièce originale, vol. 1866, n° 321.

[2] *Idem*, vol. 1867, n° 54.

faire venir du gros canon et des munitions de guerre de Mantoue, dont je n'avais point du tout, et à faire remonter des bateaux pour faire un pont sur l'Oglio qui assurât ma communication avec M. de Vendôme. Mes ordres ont été exécutés si diligemment que tout cela a été prêt en cinq jours.

Je marchai donc le 2 à dix heures du soir pour m'approcher d'Ostiano, lorsqu'il m'arriva deux déserteurs qui m'assurèrent que les ennemis étaient déjà deux milles par delà la Mella lorsqu'ils les avaient quittés, et qu'ils avaient rompu leur pont derrière eux. Comme cette rivière n'était point guéable en ce moment là, et que les ennemis avaient brûlé le pont de Pavone, je connus avec douleur que j'aurais tenté une poursuite inutile, puisqu'il me fallait pour cela aller chercher le pont de Manerbio, qui était à onze milles de moi. Il faut que vous sachiez aussi que leur pont de la Mella était si près d'Ostiano et si protégé par cette place, qu'il m'était impossible de les empêcher de passer cette rivière. Je vous rends un fidèle compte de ce qui s'est passé de mon côté, me reposant, du reste, sur M. de Vendôme.

J'espère que le roi sera content de ma conduite, et qu'il trouvera que les affaires de Lombardie n'ont pas tardé à être raccommodées avec la dernière facilité. J'oubliais de vous dire que je suis dans une colère horrible contre les habitants d'Ostiano, puisqu'il n'est jamais venu un homme m'avertir de la marche des ennemis, chose dont j'aurais fait un exemple sur les principaux de ce lieu si j'avais osé.

Lettre de M. de Saint-Fremont à M. de Chamillart. Du camp de Soresina, 3 août 1705[1]. (Voir page 324.)

M. le prince de Vaudémont aura pu vous faire part de mes deux dernières lettres, par lesquelles vous aurez vu que si M. le grand-prieur avait voulu exécuter les ordres de M. le duc de Vendôme, et ne pas se tenir huit jours à Volongo au bord de l'Oglio, au lieu d'aller placer sa droite à la Mella, Ostiano devant lui, il ne s'en devait pas sauver un seul homme de trois mille cinq cents qui en

[1] Archives du dépôt de la guerre, original, vol. 1867, n° 39.

sortirent la nuit du 2 au 3, et dont M. le grand-prieur n'eut la première nouvelle que par M. d'Albergotti, qui entra dans les retranchements que les ennemis avaient abandonnés en deçà de la tête de leur pont sur l'Oglio et entra dans Ostiano. C'est assez vous dire, monseigneur, qu'on a manqué une occasion qui, je pense, eût été une des plus heureuses qui arrivera de toute la campagne. M. de Vendôme, inconsolable, a mandé à M. son frère de le venir rejoindre avec ses troupes, y compris celles de M. d'Albergotti, qui faisaient, le tout ensemble, quatorze bataillons, vingt-deux escadrons, et huit pièces de canon.

Je sais de bonne part que M. le duc de Vendôme ne demandera pas qu'on rappelle M. son frère; mais il serait bien aise que cela se fît comme du propre mouvement du roi, en lui accordant quelque grâce.

Quand M. de Vendôme aura rassemblé toutes ses forces, il verra à prendre de nouvelles mesures pour resserrer de plus près les ennemis. M. le prince Eugène a permis à sa cavalerie d'aller battre du grain et de le porter à Soncino, où les commissaires de l'empereur en donnent tant par sac.

J'ai déjà eu l'honneur de vous mander que les affaires de ces côtés-ci ne pouvaient plus apporter aucun obstacle au siége de Turin; si cette conquête se pouvait faire vers la fin d'octobre, cela mettrait M. le duc de la Feuillade en état d'envoyer des troupes fortifier l'armée de Lombardie, auquel cas on pourrait empêcher M. le prince Eugène de s'assurer des quartiers d'hiver plus près que derrière l'Adige et dans le Trentin.

Lettre de M. de Medavi à M. de Chamillart.

Du camp de Soresina, 4 août 1705[1].

(Voir page 324.)

Vous apprendrez par ce courrier que le corps des ennemis qui était à Ostiano s'est retiré sans que M. le grand-prieur l'ait inquiété en rien; cependant ils ont passé la Mella, et ils avaient du canon et des gros bagages. Je vous avais bien préparé à cette nouvelle par le dernier courrier. On vous mandera tout ce qu'on vou-

[1] Archives du dépôt de la guerre, original, vol. 1867, n° 40.

dra; mais je sais bien qu'il n'y a pas un lieutenant général dans cette armée qui eût commandé ce corps devant qui ils se fussent retirés sans au moins être écornés. M. de Vendôme aurait remédié au corps de cavalerie qu'on prétend être venu au-devant d'eux, ayant marché lui-même au pont de Bordolano avec deux brigades de cavalerie et deux d'infanterie; mais tout cela a été inutile : les ennemis avaient déjà passé. Enfin, monseigneur, qu'on dise ce qu'on voudra, ces gens se retirent avec trois mille hommes de devant une armée de neuf ou dix, ayant une rivière à passer, et viennent effleurer toute notre armée pour aller joindre la leur, et tout cela par la faute de M. le grand-prieur, qui n'a pas été averti ou qui n'a pas voulu l'être. Je vous répéterai encore une fois, monseigneur, que, tant que M. le grand-prieur sera dans cette armée, l'ascendant qu'il a sur M. son frère gâtera tout, et la bonté de M. de Vendôme l'empêchera de s'en plaindre, quoiqu'il connaisse la vérité de tout ce que j'ai l'honneur de vous mander. Toute l'armée le voit et n'en parle que trop librement. Voilà enfin le bas de l'Oglio nettoyé. J'espère que M. de Vendôme achèvera le reste; cependant il trouvera peut-être que les retranchements de l'Oglio ne sont que trop bons, quoique nous les prenions à revers. Rien ne m'oblige à vous parler comme je fais que le zèle que j'ai pour le service du roi.

Lettre de M. le prince de Vaudémont. Milan, 18 août 1705[1]. (Voir page 334.)

Vous aurez su par M. de Senneterre ce qui s'est passé depuis le matin du 14 de ce mois jusqu'à la nuit du 16. Il serait inutile de vous en rien répéter; il n'y a qu'à souhaiter que vous ordonniez bien sérieusement à M. de Senneterre de vous dire naturellement la vérité sur toutes choses; si vous l'interrogez, il n'y manquera pas; mais je vous dis, monsieur, qu'il veut être interrogé, et que vous lui disiez de ne vous rien cacher. Il est important que vous soyez informé de tout pour remédier à tout. La scène scandaleuse qui s'est passée entre M. le duc de Vendôme et M. son frère, et que j'appris

[1] Archives du dépôt de la guerre, original, vol. 1867, n° 117

hier dans son camp, où je fus le voir, est telle qu'on l'avait publiée ici, et que j'avais peine à croire : c'est sur ce que M. de Vendôme avait mandé le 13 à M. le grand-prieur d'étendre l'armée par la droite jusqu'à Rivolta et de la tirer de la confusion et de la mauvaise situation où il l'avait engouffrée sur quatre ou cinq lignes de hauteur, entre la tête du pont de Cassano et la naville Ritorta; sur ce que, dis-je, le 16 au matin, qui était le jour que les ennemis marchaient pour venir attaquer notre armée, M. de Vendôme, qui venait la joindre, la croyant dans la situation où il l'avait ordonné, mais tout au contraire la trouvant encore dans le gouffre du bout du pont, qui ressemblait plutôt à une armée battue, dans le désordre et la confusion où elle était pêle-mêle avec ses bagages, qu'à une armée qui allait combattre, M. de Vendôme, bien étonné et désolé de voir du même coup d'œil son armée où il ne la croyait plus depuis deux jours, et en même temps celle des ennemis, qui venait l'attaquer, et ce qui le surprit plus que tout, c'est qu'on lui dit dans le quartier de Cassano, qui est en deçà du pont, que M. son frère y était dans une maison et qu'il dormait encore, quoiqu'on l'eût averti plusieurs fois pendant la nuit et depuis le jour que les ennemis étaient en pleine marche pour venir fondre sur lui, dont il n'avait fait aucun cas. M. de Vendôme alla à cette maison, le fit appeler à la porte, et lui demanda d'où venait qu'il avait si mal exécuté ses ordres, en vertu desquels il croyait trouver l'armée hors de l'état où il la voyait, et étendue jusqu'à Rivolta. Le grand-prieur d'un air des plus impertinents lui vomit mille ordures, et lui dit qu'il ne voulait plus obéir ni commander, qu'il en était las, et que, quand il voudrait se mêler de commander une armée, il la commanderait mieux qu'un autre; assaisonnant cela de mort et de tête, et d'un état si emporté et si troublé, que Saint-Fremont fut obligé de se jeter entre les deux frères, et arrêtant le grand-prieur par le bras, lui dit que, quoique ce qu'il faisait n'était pas de son ressort, il ne devait pas trouver étrange que, dans une conjoncture pareille, il en usât ainsi, y ajoutant que ce procédé-là ne con-

venait nullement au service du roi. Sur quoi le pauvre M. de Vendôme, sage et prudent, tournant son cheval, dit à Saint-Fremont, « C'est un fou, allons-nous-en à l'affaire importante, » et alla au pont, et dit de loin à son frère d'aller à la droite, à laquelle il avait ordonné de s'étendre à Rivolta. Il y alla; mais savez-vous, monsieur, ce qu'il y fit pendant toute l'action? Il mit pied à terre et se fit jeter un porte-manteau au pied d'un arbre, et s'y coucha au grand scandale de tous, en disant de temps en temps d'un air moqueur, entendant le grand feu, qu'il lui semblait que M. son frère avait là de la besogne. Enfin, monsieur, l'on admire la souffrance et l'excès de bonté de M. de Vendôme; l'on est scandalisé de l'indigne conduite et de tout le mauvais de M. son frère. Jugez après cela si M. de Vendôme désire ardemment qu'on le débarrasse de ce frère qu'il a sur ses épaules et qui le fait souffrir mort et passion, et, par-dessus cela, réfléchissez sur l'extrémité et l'état horrible où cet homme a mis les affaires du roi!

J'oubliais de vous dire que M. de Vendôme, en le quittant pour aller au pont, lui dit : « Vous m'avez mis là les affaires dans un étrange état; Dieu sait ce qui va nous arriver. »

Considérez, monsieur, que toutes les affaires de la monarchie ont été exposées pendant un temps sur la pointe d'une aiguille; considérez l'armée du roi battue, les ennemis maîtres du Milanais et du Piémont, d'un même coup. Dès hier ils eussent été à Milan, le reste du débris de notre armée de l'autre côté de l'Adda: que serait devenue celle de Piémont? M. de Vendôme me demanda hier bonnement si je n'avais pas été dans une grande inquiétude, et qu'il n'avait jamais vu une représentation pareille à sa vue durant deux heures, et cela, monsieur, pour avoir laissé les affaires deux jours entre les mains de son frère, qui est, je vous assure, un abominable homme.

Le pauvre M. de Vendôme, en m'embrassant tendrement les larmes aux yeux, me fit comprendre ce qu'il n'osait me dire. Senneterre vous contera tout cela si vous lui ordonnez de parler.

Enfin, monsieur, perdrons-nous tout pour les beaux yeux d'un pareil homme? et comptez que cela arrivera si vous ne l'ôtez incessamment d'ici. Je suis trop pressé par mon zèle et par la vérité pour ne vous pas parler aussi clairement que je fais; on ne peut trop tôt remédier, car il ne faut qu'un moment pour tout perdre.

Ce n'est point parce que M. de Saint-Fremont est de nos amis, mais je dois vous dire que c'est à lui à qui l'on doit la journée, car ce fut lui qui raccommoda tout, et qui donna lieu à M. de Vendôme de faire tout ce qu'il fit pendant qu'il battait les ennemis et les jetait dans la Ritorta : tout le monde hier à l'armée me disait que ce bon Normand paraissait un cadet de vingt-cinq ans pendant l'action, tant il était brillant et gai. Ne croyez pas, monsieur, que je lui veuille donner une louange mal fondée, au contraire, je m'abstiens de vous dire tout ce que j'en sais.

Quoique je n'aie pas encore reçu l'ordre d'Espagne pour la livraison des grains, et malgré la situation des affaires de ce pays-ci, que je vous ai représentée par mes lettres et par le marquis de Monteleone, je ne laisse pas d'en faire fournir le 25 de ce mois-ci dix mille sacs et vingt mille autres dans la fin de septembre, qui n'est pas une petite affaire, et dont, monsieur, je crois que vous serez content. M. Duchy, que je vis hier, l'est beaucoup. Enfin, par pièces et par morceaux, je ferai l'impossible pour ne laisser manquer de rien.

J'ai commencé à acheter des chevaux pour M. le duc de la Feuillade; il m'a mandé qu'il n'en voulait que trois cents; je les prends partout où je puis dans le Milanais, pour avoir plus tôt fait. Enfin, monsieur, j'espère de vous faire avouer qu'il n'y a pas de meilleur intendant que moi, du moins M. de Vendôme le trouve ainsi. Je ne saurais finir sans me donner une petite louange, qui est que M. de Vendôme ne cesse de dire à tout le monde qu'il voit tous les jours plus la justesse de mes prédictions en toutes choses. Il a regret de n'y avoir pas fait plus d'attention du passé. Enfin, je sais par ses intimes qu'il me rend justice présentement, qu'il

m'aime de bonne foi; je m'en aperçois aussi; Dieu veuille que cela dure! mais encore un coup défaites-nous du grand-prieur. Vous jugerez, monsieur, par le contenu de ma lettre, de la confiance que j'ai que vous ne désagréerez pas tout ce que je vous dis; souvenez-vous que vous me l'avez ordonné; j'y obéis sans peine, comptant absolument sur l'honneur de votre amitié.

Lettre de M. de Saint-Fremont à M. de Chamillart. Du champ de bataille vis-à-vis de Cassano, 17 août 1705[1]. (*Voir page* 334.)

M. le duc de Vendôme, qui m'a fait l'honneur de souhaiter que je sois toujours auprès de lui, et accablé comme il est de plusieurs affaires, m'ordonne de vous prier de sa part de m'accorder auprès du roi l'honneur de votre protection pour que sa majesté ait agréable de donner le régiment de Mirabeau au sieur de Narbonne, qui en est lieutenant-colonel, et qui s'est autant distingué dans la journée d'hier qu'à la défense qu'il fit de la cassine quand les ennemis le vinrent attaquer la nuit du 31 mai au 1er juin, lorsque nous étions campés à Moscoline. Ledit sieur de Narbonne est un homme de condition et qui sert depuis quarante ans. M. le duc de Vendôme ne pouvait faire un meilleur choix que de M. de Senneterre pour porter l'heureuse nouvelle de ce qui se passa hier. J'ai été témoin comme il s'est comporté dans l'action avec beaucoup de courage et de jugement, et se souvenant encore du métier de dragon, abandonna son cheval pour agir à la tête du régiment de la Marine et de quelques autres bataillons qui soutenaient les derniers efforts des ennemis; et comme il vint me représenter le besoin qu'il y avait que la Marine fût encore soutenue de trois bataillons frais, je les envoyai demander à la droite à M. de Medavi, qui me les envoya sur-le-champ, ce qui contribua à pousser la Marine en avant et terminer l'action.

M. de Senneterre vous contera, quand M. de Vendôme et moi nous arrivâmes hier matin, l'état et le peu de disposition qu'il y avait à l'armée, ce qui causa de grosses paroles entre les deux

[1] Archives du dépôt de la guerre, original, vol. 1867, n° 105.

frères, l'aîné en agissant toujours avec sa sagesse ordinaire. M. de Senneterre vous en fera le détail si vous le lui demandez.

M. le grand-prieur s'en alla hier sur-le-champ avec la cavalerie de la droite à trois milles du combat, et ne vint qu'à la fin en faire compliment à son frère et l'embrasser.

Le prince Eugène comptait que monsieur le duc de Vendôme et les troupes qu'il avait avec lui pour défendre le passage des ennemis à douze milles d'ici ne pourraient pas être de retour, mais nous arrivâmes heureusement son altesse et moi. Aussitôt il m'envoya du côté des ennemis pour tâcher de faire des prisonniers. Je lui envoyai un cornette de dragons du régiment de Sinzendorf, et, quoiqu'il fût blessé dans le ventre, il eut le loisir, avant que de mourir, de nous assurer que le prince Eugène marchait en bataille pour attaquer M. le grand-prieur, ne comptant pas que M. de Vendôme y fût, non plus que les troupes qu'il avait emmenées avec lui pour empêcher le passage dudit pont du haut de l'Adda; mais comme je ne m'assurais pas sur ce que me dit le cornette, je poussai jusque dans la plaine en deçà de Triviglio, où je vis que véritablement les ennemis venaient en bataille sur nous, leur droite, composée de leur meilleure infanterie, qui descendait tout le long de l'Adda avec du canon, ce qui entama l'affaire par notre gauche avec un si grand feu que quelques bataillons plièrent, et il ne fallait pas moins que la personne de M. de Vendôme pour les rallier et les reconduire lui-même l'épée à la main deux fois à la charge, voyant bien que si les ennemis avaient tout à fait chassé notre gauche, ils se seraient rendus maîtres de notre pont de bateaux sur l'Adda, où M. le prince Eugène s'était flatté de passer et de venir coucher à Cassano.

Notre général avait une belle panache blanche pareille à celle d'Henri IV, auprès de laquelle la brave noblesse normande se ralliait le jour de la bataille d'Ivry. M. de Senneterre vous racontera combien de gens ont été tués ou blessés auprès de M. de Vendôme, aussi bien que tout le reste de l'action.

Je ne saurais encore m'empêcher de vous dire, monseigneur, que je n'ai jamais vu un si gros combat d'un feu bien nourri de part et d'autre du canon et de la mousqueterie. Notre infanterie y a fait des choses étonnantes et dignes du grand maître sous les drapeaux duquel nous avons l'honneur de combattre.

J'ai vu M. de Murcey, après que M. de Praslin a été blessé à la tête de la brigade du Colonel-général, soutenir fièrement notre infanterie qui combattait.

Il y a huit jours que M. de Vendôme et ceux qui avaient l'honneur d'être avec lui vers le haut de l'Adda n'ont pas vu de lit, et ont toujours mangé quelques morceaux de viande froide au coin d'une haie, et je ne sais point où le bon Normand du roi a pu ramasser des forces pour soutenir une si longue fatigue.

RELATION DE LA BATAILLE DE CASSANO, PUBLIÉE PAR LES ENNEMIS[1].

(*Voir page* 334.)

L'armée impériale ayant décampé de Romanengo le 10 août, on fit deux grandes marches jusqu'aux environs de Concerezzo et Trezzo, par où l'on prévint les ennemis de plus de deux fois vingt-quatre heures; et comme l'intention était de passer l'Adda entre ces endroits-là, on trouva, y étant arrivé, des obstacles et des fatalités insurmontables; on fit donc reconnaître une autre situation à quelques milles plus haut que ce fleuve, et ayant appris que l'endroit était fort commode pour y passer, on fit devancer onze petits bateaux chargés sur des chariots avec les choses nécessaires pour un pont, et l'on commanda tous les grenadiers et mille fusiliers avec les deux régiments de dragons d'Herbevillé et de Trautmansdorff sous le général major prussien M. de Still. Ce détachement étant arrivé à la pointe du jour au lieu destiné, et l'armée ayant suivi, on trouva l'endroit pour le pont d'autant plus favo-

[1] Copiée, par M. de Vault, de l'Histoire militaire du prince Eugène, tom. II, p. 121.

rable que la ligne de l'ennemi qu'il avait le long de l'Adda était fort peu gardée, et que même dans un palais nommé Paradiso, éloigné de là d'une demi-portée de canon, il ne se trouva qu'un seul bataillon français avec quelque peu de cavalerie; et ainsi, avant qu'il eût pu être renforcé, notre pont aurait été achevé en peu d'heures, comme on l'avait assuré; mais quelques chariots qui portaient les bateaux s'étant rompus par les chemins, on perdit beaucoup de temps, et les bateaux n'arrivèrent que vers midi. On fit néanmoins chasser l'ennemi de la ligne et prendre poste au bord de la rivière pour faire commencer le pont; cependant, à cause de la rapidité de l'eau, les bateaux furent trouvés trop petits, et il était déjà cinq heures du soir avant qu'on pût mettre trois bateaux ensemble pour construire le pont. Par là les ennemis eurent le temps de se renforcer de tous côtés, le duc de Vendôme y étant même arrivé avec quelques régiments dont on vit venir les dragons à toute bride. On connut là-dessus que le passage aurait été d'autant plus impossible qu'on était assuré que les bateaux, par la rapidité de l'eau, n'auraient pu porter ni la cavalerie, ni l'artillerie, et de l'autre côté il n'y avait qu'une petite plaine avec deux chemins fort étroits par où on ne pouvait passer que deux hommes de front. Les ennemis occupèrent cependant la hauteur et y postèrent aussi quelques petits canons; on fit pourtant continuer le pont, et il fut fini le lendemain, qui était le 15 de ce mois; on en fit même commencer encore un autre pour amuser tant mieux les ennemis et attirer la plupart de leurs forces vers ce côté-là.

Mais, dans le même temps, on avait donné ordre que l'armée reprendrait son vieux camp de Brembate, laissant là seulement le général major de Still avec les grenadiers et les mille fusiliers, et que la nuit suivante il ruinerait le pont et suivrait l'armée avec son détachement et les canons. On partit hier avec l'armée à la pointe du jour, marchant en deux colonnes vers Triviglio, dans l'intention de prévenir les ennemis; et notre avant-garde s'y étant avancée avec le colonel et le général quartier maître le baron de

Riedt, elle rencontra les fourrageurs des ennemis, en tua quelques-uns, et, outre les prisonniers, elle prit des mulets et des chevaux en assez grand nombre. On sut par les prisonniers que le grand-prieur était en deçà de l'Adda à Cassano, avec plus de vingt bataillons et de trente escadrons, étant posté entre ladite rivière, et ayant au front un canal impraticable. L'armée poursuivit sa marche sur le grand chemin pour venir à la plaine entre Triviglio et Cassano; on la rangea en bataille dans la résolution d'attaquer les ennemis, et, nous étant avancés environ à une heure après midi, on commença à charger une demi-heure après. L'attaque fut vigoureuse, les ennemis ayant été poussés et chassés en partie dans l'eau, et l'on gagna le pont à notre droite qui était sur le canal nommé Ritorta; mais les ennemis, s'étant remis, s'avancèrent à toute force contre nos bataillons qui avaient déjà passé le canal par eau et sur le pont, et ils furent contraints de le repasser. Nonobstant cela, les ennemis furent repoussés de nouveau et le feu recommença des deux côtés en deçà et au delà du canal, lequel dura une grosse heure sans discontinuer. On reprit même le pont, et nos gens traversèrent encore une fois l'eau avec une intrépidité inconcevable, en sorte que les ennemis à notre droite furent chassés au delà de l'Adda; en cette confusion, leurs dragons sautèrent en bas de leurs chevaux, les laissant courir vers nous, et eux se sauvèrent vers la tête du pont vis-à-vis de Cassano.

A notre gauche, l'attaque fut pareillement très-vigoureuse, jusque-là que quelques bataillons ennemis battirent la chamade; mais comme nos bataillons ne purent seconder à cause que leurs armes et leurs munitions étaient mouillées, les ennemis reprirent le feu, et on ne les put pas chasser tout à fait, parce qu'ils trouvèrent deux canaux par le moyen desquels ils se couvrirent entièrement. On passa l'un et l'on tenta aussi de passer l'autre, mais l'eau se trouva si profonde que le passage fut impossible, et il s'y noya même beaucoup des nôtres, qui s'y jetèrent par une bravoure trop excessive. On fit faire halte pour lors pour plus de trois heures,

quoique l'ennemi fît de la tête de son pont et du château de Cassano un terrible feu de canons et de mousqueterie.

On ordonna ensuite aux troupes de repasser le canal et d'entrer en deçà au camp. On ne peut pas exprimer combien le feu fut grand, n'en n'ayant jamais vu de pareil. On ne saurait non plus suffisamment louer la bravoure de toute l'armée, jusque-là que notre infanterie se jeta dans l'eau et passa malgré le feu des ennemis qui était incroyable. Elle les chargea même, quoique leurs armes et leurs munitions fussent entièrement mouillées; de plus, on ne peut pas comprendre comment les ennemis se sont pu laisser battre dans ce poste-là, qui était si avantageux par sa situation et soutenu de plus par le double feu de Cassano, outre que le duc de Vendôme se trouva à l'action, étant arrivé un peu avant la bataille, avec la plus grande partie des troupes qu'il avait avec lui au delà de l'Adda, vers le palais de Paradiso.

Parmi les gens de distinction qui furent tués ou blessés dans ce combat, on comptait le prince Joseph de Lorraine, lequel mourut de ses blessures peu de jours après. Il n'était âgé que de dix-neuf ans, et fut fort regretté de tous les généraux, principalement du prince Eugène de Savoie, qui connaissait ses belles qualités, qui le rendaient véritablement digne de l'illustre sang dont il était sorti. Le duc de Vendôme fut légèrement blessé à la jambe; il eut un cheval tué sous lui; et deux de ses valets, son secrétaire et son capitaine des gardes furent emportés à ses côtés d'un coup de canon.

ORDRE DE BATAILLE DE L'INFANTERIE DE L'ARMÉE DE LOMBARDIE; 20 AOÛT 1705[1].

(*Voir page* 335.)

M. LE DUC DE VENDOME.

PREMIÈRE LIGNE.

BRIGADIERS.	RÉGIMENTS.		BATAILLONS.
MM. LEGUERCHOIS. .	La Marine.	3	5
	Médoc.	1	
	Dillon.	1	
MIROMESNIL. . .	Leuville.	2	5
	Morangies.	1	
	Bigorre.	1	
	Miromesnil.	1	
GRANCEY.	Grancey.	2	5
	Angoumois.	1	
	Ponthieu.	1	
	Berwick.	1	
MAULEVRIER. . .	Anjou.	2	5
	Maulevrier.	2	
	Galmoy.	1	
FITZ-GERALD. .	Fitz-Gerald.	1	5
	Mirabeau.	2	
	Auvergne.	2	
	TOTAL.		25

DEUXIÈME LIGNE.

BRIGADIERS.	RÉGIMENTS.		BATAILLONS.
MM. CROUY.	Bretagne.	1	4
	Soissonnais.	1	
	Solre.	1	
	Vosges.	1	
CADRIEUX. . .	La Sarre.	1	4
	Vexin.	2	
	Gâtinais.	1	
BROGLIE. . . .	Bourgogne.	2	3
	L'Ile-de-France. .	1	
DESTOUCHES. .	La Fère.	1	5
	Vivarais.	1	
	Albigeois.	2	
	Cotentin.	1	
BOURCK.	Labour.	1	4
	Bourck.	1	
	Forest.	1	
	Vendôme.	1	
	TOTAL.		20

A Genivolta. . .	Limousin.		2
Sur l'Adda. . . .	Parche.	1	4
	Quercy.	1	
	Dauphiné.	1	
	Bassigny.	1	

RÉCAPITULATION.

Première ligne.	25
Deuxième ligne.	20
A Genivolta.	2
Sur l'Adda.	4
TOTAL.	51

[1] Archives du dépôt de la guerre, original, vol. 1867, n° 156.

Lettre de M. le comte de Stahremberg au prince Eugène. Turin, 3 septembre 1705[1]. (Voir page 338.)

J'ai reçu hier au soir votre très-honorée et estimable lettre datée du 29 août, et que M. Saint-Hippolyte m'a apportée le 27 du même mois datée du 17. Je n'ai point vu d'autres lettres pendant le mois passé; maintenant je me réjouis de tout mon cœur avec votre altesse de ce qu'elle a remporté la victoire contre les ennemis en Lombardie, et je lui en fais mes compliments de ce qu'elle a trouvé l'occasion de faire retentir son nom par tout le monde, principalement de faire fleurir et respecter les armes impériales en Italie comme elles étaient autrefois, et donner une meilleure forme à la guerre, comme l'on doit espérer, espérant que le Seigneur bénira dorénavant toutes ses opérations et la comblera de bonheur.

D'ailleurs je m'imagine bien que votre altesse a reçu peu de lettres de moi pendant le mois dernier, puisque aujourd'hui il m'a été rendu une de mes lettres datée du dernier juillet, avec avis que l'on ne l'a pas pu rendre à votre altesse.

Je me suis cependant servi de toutes les occasions que son altesse royale m'a procurées pour vous écrire; il peut pourtant bien être que sadite altesse royale vous aura écrit souvent sans que l'on m'en ait voulu donner part.

J'espère cependant que votre altesse aura reçu celle que je lui ai écrite par Genève, du 13 août, par laquelle elle aura appris les divers prétextes que son altesse royale a cherchés pour se brouiller avec moi, ou bien plutôt de s'en séparer, lesquels j'ai évités de toutes façons; et, quoique sadite altesse ait fait sortir toutes les troupes allemandes de la citadelle et ville de Turin pour y mettre des troupes piémontaises et partager les troupes impériales dans les faubourgs et dehors de la ville, je n'ai pas laissé de le faire sans la contredire en rien pour concilier de plus en plus les bonnes grâces de sadite altesse royale aux armes de l'empereur et à ma personne, d'autant plus que mes protestations eussent été sans effet et lui eussent pu servir de prétexte; si bien que j'ai trouvé pour cette fois plus à propos de

[1] Archives du dépôt de la guerre, traduction originale, vol. 1867, n° 278.

prendre ce parti afin que tout ce qui pourrait nous arriver dans la suite puisse lui être imputé.

Pour ce qui concerne ma sortie d'ici, sur mes instances réitérées, son altesse royale s'est remise à recevoir un ordre positif de sa majesté impériale, que M. Saint-Hippolyte lui remettra aussi bien qu'à moi de la main propre de l'empereur, dans toutes les formes requises, lequel ordre sera si clair et si net que ce soit un mandement exprès de sortir d'ici sans qu'il puisse être interprété autrement ni recevoir aucune équivoque. Cependant sadite altesse royale, sur toutes les remontrances que je lui ai faites, aussi bien que les députés de Hollande et d'Angleterre, au nom de leurs maîtres, jusqu'à ce jour n'a pu se déterminer à consentir à mon départ; mais, non-seulement elle a dit de bouche au général Thun, mais aussi elle a fait savoir aux susdits députés par le marquis de Saint-Thomas, en termes exprès, que si je venais à partir d'ici suivant les ordres de sa majesté impériale, elle déclarait qu'elle ne répondrait en rien de toutes les mauvaises suites qui pourraient arriver en Italie, et que le moment d'après mon départ elle se détacherait entièrement des intérêts et services de l'empereur; et, finalement, son altesse royale m'a donné hier une déclaration par écrit que je dois demeurer jusqu'au retour du courrier dépêché à Vienne le 13 août à ce sujet, lequel sujet remontre combien je suis nécessaire à son altesse royale dans la conjoncture présente, quoiqu'elle m'ait dit elle-même, car je n'ai aucune connaissance de rien que ce que j'apprends de sa personne, que le duc de la Feuillade avait fait de nouveau un gros détachement en Italie pour l'armée de Vendôme et en avait envoyé un autre en France. De sorte que n'ayant rien pu faire avec toutes ses troupes assemblées, que présentement qu'elles sont diminuées, il serait bien moins en état de rien entreprendre. Les ennemis ont aussi abandonné Asti, de manière qu'ils n'entreprendront rien ni d'un côté ni d'un autre, mais seront obligés de se tenir dans une certaine inaction. Toutes ces raisons m'ont porté à vous envoyer un exprès pour vous rendre compte de tout ceci.

Lettre de M. le prince Eugène à M. le comte de Stahremberg.

Du camp de Treviglio, 17 septembre 1705[1]

(Voir page 338.)

J'ai bien reçu la lettre de votre excellence du 5 de ce mois, mais celle du 3 avec le duplicata n'est pas encore arrivée. En réponse à la première, je vous prie instamment de ne vous point impatienter à l'égard de son altesse royale et de la ménager en sorte que vous ne lui donniez aucun dégoût, car vous jugez bien vous-même combien cela est nécessaire et qu'il importe très-fort au service de sa majesté impériale d'entretenir la bonne volonté de ce prince dans les conjonctures présentes.

Je vois dans les lettres que sadite altesse royale m'a écrites confidemment, que les conjonctures ont bien changé de ce côté-là, et que les ennemis s'approchent actuellement de Turin, peut-être pour en former effectivement le siége ou du moins pour le bombarder. Je ne saurais pourtant m'imaginer qu'ils soient en état de l'entreprendre; c'est pourquoi je voudrais bien savoir ce qui en est, et j'en attends des nouvelles ultérieures de votre part. Je me dispose ici à me mettre en mouvement dans peu de jours pour tenter les passages de l'Adda et du Pô et faire ensuite ce qui pourra dépendre de moi pour donner à son altesse royale le moyen de respirer; mais je ne saurais encore vous assurer rien de positif. Je ne manquerai pas de vous informer de temps en temps de ce qui se passera.

P. S. Après avoir déjà fermé cette lettre, je reçois l'original de la vôtre du 3 de ce mois à laquelle vous vous remettiez par celle du 6, et je la reçois par M. le colonel comte Brenner, par la voie de Venise. J'y ai déjà presque répondu par ce qui est écrit ci-dessus. Je renouvelle encore la prière que je vous ai faite, par les raisons que j'ai marquées et principalement dans les conjonctures présentes, de vouloir bien prendre patience avec son altesse royale, d'autant mieux que comme bon et prudent général vous connaîtrez parfaitement vous-même combien il est nécessaire d'entretenir sa bonne volonté. A l'égard de ce que je vous ai dit sur la nouvelle que les ennemis s'approchaient actuellement de Turin, je répète à votre excellence que j'attends avec beaucoup d'impatience de ses nouvelles aussi sou-

[1] Archives du dépôt de la guerre, copie originale, vol. 1867, n° 312.

vent qu'il sera possible, car toutes vos lettres du mois passé ne m'ont point été rendues, parce que j'en ai peu reçu même de son altesse royale, et je ne puis savoir où sont allés les gens qui les ont portées.

Je vois dans les feuilles françaises que les ennemis envoient d'Alsace un secours en Piémont; cependant mes lettres de l'empire et tous les autres avis portent le contraire, disant que M. de Bade a passé les lignes de Haguenau. Villars a non-seulement rassemblé toutes ses troupes, mais encore fait revenir celles qu'il avait détachées de son camp; sur cela, je prie encore votre excellence, lorsqu'elle en recevra quelques nouvelles certaines, de vouloir bien de temps en temps m'en faire part.

Au reste, je pense, comme je vous l'ai dit dans ma lettre, me mettre en mouvement dans peu de jours, afin d'exécuter tout ce qui sera humainement possible; mais vous connaissez le terrain, et vous jugez bien que si les ennemis ont une fois pris toutes leurs précautions et se sont retranchés, il n'arrivera peut-être pas que l'on puisse tenter le passage, à moins que l'on ne puisse agir avec deux corps séparés, attaquer par plusieurs endroits et embarrasser par ce moyen les ennemis, qui seraient obligés de se diviser. Vous êtes bien persuadé que je ne négligerai rien, et qu'aussitôt que j'aurai tout à fait mis ordre à d'autres dispositions, alors je mettrai tout en œuvre pour faire de ce côté-ci tout ce qui dépendra de moi et tout ce que l'on en peut attendre pour mettre plus au large M. le duc de Savoie.

Autre lettre, du 19 septembre 1705[1].
(Voir page 338.)

Depuis ma dernière du 17 de ce mois, Bauer est arrivé avec le duplicata de celle du 3; il était tombé malade à Lodi, et par cette raison il n'a pu arriver ici plus tôt. Il se presse beaucoup présentement de s'en retourner, parce que, étant connu de tous côtés, il craint que l'on ne prenne quelque soupçon contre lui. Je crois devoir vous envoyer par lui le duplicata de madite lettre du dernier jour, afin qu'il ne s'en retourne pas sans rien emporter.

Au reste, il ne s'est rien passé ici de nouveau; j'avais envoyé le général Königsegg avec un détachement vers Trediciponti et Geni-

volta pour essayer s'il pourrait surprendre ces postes et en chasser les ennemis; mais ceux-ci ayant été avertis trop tôt, ils ont eu le temps d'y envoyer du monde pour renforcer ceux qui les gardaient, de sorte que ledit général Königsegg n'a pu exécuter son dessein, et même il a eu le malheur d'être blessé d'un coup de mousquet lorsqu'il reconnaissait ce poste. On ne sait pas encore si sa blessure est dangereuse ou non.

Je n'attends plus que de l'argent, et alors mes dispositions sont déjà faites pour mettre l'armée en mouvement. J'aurais besoin de savoir positivement de votre excellence ce qui se passe à Turin, et s'il est vrai ou non que la ville soit en si grand danger, afin de me régler sur cela et de ne point trop précipiter inutilement ou trop hasarder mes opérations de ce côté-ci; c'est pourquoi j'attendrai de vous, comme maréchal de camp général de l'empereur, des avis assurés pour savoir s'il y a véritablement du danger à craindre pour la ville de Turin, quelle est la situation des affaires en ce pays-là, et en quel état les ennemis se trouvent eux-mêmes.

DÉTAIL DE L'ATTAQUE DU PONT DE MONTODINE; 16 OCTOBRE 1705 [1].

(*Voir page* 349.)

L'armée arriva hier dans ce camp. M. de Vendôme n'attendait que son canon pour faire attaquer la partie du village de Montodine qui est en deçà du Serio.

Aujourd'hui, dès que le canon, qui avait marché toute la nuit, est arrivé, il y a fait marcher tous les grenadiers et cent hommes par bataillon de l'armée, les trois régiments de dragons de Belle-Isle, du Héron et de Vérac, et cinquante maîtres par escadron de toute la cavalerie. Comme il voulait faire faire deux attaques, les troupes de la droite de l'armée ont marché à la droite et celles de la gauche à la gauche. Les officiers généraux de jour étaient à la tête des grenadiers : milord Galmoy, lieutenant général, et M. le prince de Pio,

[1] Archives du dépôt de la guerre, original, vol. 1868, n° 103.

maréchal de camp. M. d'Albergotti était à l'infanterie de la droite, et M. de Chemerault à celle de la gauche; le régiment de dragons du Héron soutenait l'infanterie de la droite, et celle de la gauche était soutenue par les régiments de Belle-Isle et de Vérac; la cavalerie était sur les ailes, à même hauteur que l'infanterie, excepté les grenadiers, commandés par M. de Medavi à la droite et par moi à la gauche. Il y avait un colonel et un lieutenant-colonel à chaque brigade d'infanterie et de cavalerie. Dans cette disposition, M. le duc de Vendôme a fait d'abord attaquer par la gauche, où il était en personne. Quoique le poste fût bon et que les ennemis y eussent trois bataillons du régiment de Guttenstein et mille hommes détachés, ils n'ont point soutenu. Il n'y a eu néanmoins que cinq compagnies de grenadiers qui aient donné d'abord. Celle de Bretagne est entrée la première, commandée par M. de Cormis; nous n'y avons perdu qu'un capitaine et un lieutenant de grenadiers, une dizaine de grenadiers tués et une trentaine de blessés. M. de Comarque, capitaine au régiment de Ponthieu, qui était à la suite de M. de Vendôme, a aussi été tué. On a fait cent cinq prisonniers aux ennemis, dans le nombre desquels il y a quatre officiers. On en aurait fait beaucoup davantage si la droite était arrivée assez tôt pour faire son attaque en même temps que la gauche, sur qui a roulé toute l'action. Nous sommes maîtres du pont de Montodine; les ennemis n'y avaient pas de canon, ayant envoyé le leur dès ce matin avec leurs équipages du côté de Crema. M. de Murcey et M. le chevalier de Luxembourg ont été avec les grenadiers. On vient d'assurer à M. de Vendôme que les ennemis ont rompu deux autres ponts qu'ils avaient sur le Serio.

Lettre de M. le duc de Vendôme à M. de Chamillart. Du camp

Je ne vous parle point, monsieur, de ce qui se passe; vous en serez informé par la lettre du roi et par le compte que le sieur de Janet aura l'honneur de vous rendre; la considération que j'ai pour vous fait que j'ai touché au roi, le plus légèrement que j'ai pu, les inconvénients terribles dans lesquels peut nous jeter l'incertitude de

M. de la Feuillade. Je ne vous ai jamais non plus fait aucune plainte ni au roi de l'abandon d'Asti, qui a été fait sans ma participation, et qui est, comme vous voyez à présent, si important, qu'il n'aurait pas dû le faire sans mon ordre. Je vous prie de mettre uniquement sur votre compte mon silence; mais pour le bien du service du roi, et celui de M. votre gendre, je ne puis m'empêcher de vous dire que vous ne pouvez vous dispenser de lui mander d'être un peu plus ferme dans ses résolutions, et d'être plutôt un peu plus longtemps à les prendre. Je lui en aurais bien écrit, mais il recevra mieux ces sortes d'avis de vous que de moi. Soyez bien persuadé, je vous prie, que ce n'est point le chagrin qui me fait parler, et que ce n'est uniquement que le bien du service du roi et l'amitié que je vous ai vouée, de laquelle je ne me départirai jamais.

sous Soncino, 23 octobre 1705[1].

(Voir page 353.)

P. S. J'oubliais, monsieur, de vous dire que j'ai marqué au roi, par mon précédent courrier, que j'avais pris le parti de laisser passer le Serio aux ennemis, parce qu'en remontant cette rivière il n'y a presque plus d'eau; mais la vérité est que si j'avais eu les troupes de Piémont le 20, comme je les avais demandées par plusieurs exprès différents à M. de la Feuillade, les ennemis n'eussent jamais passé le Serio et j'aurais fait périr de faim et de misère leur armée sans combattre : tout ceci encore, s'il vous plaît, sur votre compte.

Lettre d'un correspondant de M. le duc de Vendôme. 26 octobre 1705[2].

(Voir page 354.)

On m'a assuré que les généraux de l'armée de l'empereur avaient tenu un grand conseil sur les affaires présentes, et que les chefs des troupes de Brandebourg et palatines ayant fort pressé sur un quartier d'hiver dans le Ferrarais, M. le prince Eugène leur a répondu que ce parti n'était bon qu'en embrassant le Seraglio, et que d'en parler sans cette circonstance c'était offenser le plus pur des intérêts de l'empire et des alliés. Il a ajouté que cette guerre-ci n'était pas une guerre à conquêtes ni à quartiers d'hiver, mais une guerre de diversion, et d'une diversion si précieuse qu'elle coûtait déjà plusieurs

[1] Archives du dépôt de la guerre, original, vol. 1868, n° 140.
[2] *Idem*, copie originale, n° 189.

millions d'or et près de cent mille hommes à la France, laquelle était obligée d'entretenir en Italie quatre-vingt mille hommes avec des dépenses immenses, pendant que les alliés n'en avaient jamais quarante mille en tout et partout, et qui ne leur coûtaient même presque rien à entretenir; que, pour se soutenir dans des avantages si considérables qui nous empêchent d'être supérieurs en Flandre, en Espagne et en Allemagne, il était nécessaire de passer l'hiver dans des postes qui nous tinssent dans le trouble et dans l'inquiétude; qu'aller dans le Ferrarais ce serait nous soulager tout d'un coup de plus de la moitié de notre fardeau, et nous laisser les maîtres de fermer pour jamais la Lombardie, en gardant avec très-peu de troupes le passage étroit de la Rocca-d'Anfo, un ou deux postes sur le lac de Garde et douze ou quinze lieues d'une ligne couverte du Mincio, depuis le lac de Garde jusqu'au Pô; que, quand même ils auraient une fois plus de troupes que nous, il leur serait impossible de nous inquiéter lorsque nous serions postés de cette sorte, au lieu que si l'armée impériale se soutenait de ce côté-ci jusqu'au printemps, elle serait pour lors infailliblement grossie d'une manière à pouvoir nous rejeter dans les mêmes détachements et dans les mêmes alarmes qui nous ont empêchés d'accabler dans cette campagne M. le duc de Savoie, la conservation duquel est si importante à toute l'Europe.

On a objecté sur cela à M. le prince Eugène que votre altesse royale était si supérieure à lui, qu'elle pouvait jeter pendant cet hiver l'armée impériale dans des extrémités capables de la perdre entièrement, et que, sans parler de quelques autres partis que vous pouviez prendre, vous étiez en état de ne laisser qu'une tête de pont à Soncino, et de vous allonger de ce côté-ci d'une manière à ôter aux Allemands les fourrages de la plaine du Brescian, les blés qu'ils attendent de la Polesine et de l'Istrie, par l'Adige et le lac de Garde, et ceux que les Brescians leur font venir continuellement du Mantouan et du Crémonais par le bas Oglio, par Montechiaro et par Desenzano; que vous pouviez même, avec très-peu de frais, occuper ledit Desenzano et l'Isola de' Fratti, ce qui, outre les effets dont on venait

de parler, ôterait le chemin du lac aux étoffes, aux recrues et aux malades rétablis, obligeant d'aller faire un grand tour par des pays affreux et n'avoir eux-mêmes, pour toute l'armée, aucune communication avec l'Allemagne que par le mont Lodrone et par le Montronal, qui, la plupart du temps, ne sont pas praticables en hiver.

On prétend que M. le prince Eugène a répondu sur cela : premièrement, que l'armée impériale était en sûreté dans les postes qu'elle occupait; que sa droite était entièrement couverte par le Serio et par la Fossa bergamasque qui va du Serio à l'Oglio, et que sa gauche serait assurée dans les terrains singuliers qui sont entre Chiari et Pontoglio.

Secondement, qu'il comptait de nous donner tapt de jalousie pour l'autre côté du Serio et pour l'Adda, que nous n'oserions nous en éloigner d'une manière à pouvoir barrer suffisamment les chemins de Brescia et du lac de Garde.

Troisièmement, que quand nous mépriserions aussi fort l'Adda qu'il a paru que nous l'avons méprisé dans les affaires de Montodine et de Crema, nous aurions néanmoins peine à réussir à ôter à l'armée impériale la communication du lac de Garde à Palazzuolo, attendu que le rétablissement des malades le mettrait en état d'avoir un corps de communication à Nave pour couvrir le chemin qui va de Salo à Palazzuolo par les hauteurs.

Quatrièmement; que si on s'apercevait que nous eussions dessein de barrer totalement le chemin de Brescia et du lac à Palazzuolo et de resserrer ledit Palazzuolo avec une supériorité trop redoutable, que pour lors, ayant plus de ponts et de gués que nous sur l'Oglio, il se retirerait à Nave et à Gavardo par les lisières des montagnes ou par les montagnes mêmes, subsistant dans ces lieux-là par le moyen du lac de Garde et de l'Adige jusqu'à l'arrivée des recrues et des secours qu'il attend; et que, dans la dernière extrémité, il se tiendrait auxdits Nave et Gavardo avec de l'infanterie, envoyant sa cavalerie sur le Véronais par le haut du lac jusqu'au temps des herbes, tout ainsi qu'avait pratiqué M. de Linange l'hiver passé; mais qu'il

y avait tout lieu d'espérer de n'être pas réduit à cet expédient-là.

Cinquièmement, que pour Desenzano et l'Isola de' Fratti, dont on voulait le menacer, il avouait que si nous les occupions cela le jetterait dans des embarras et même dans des périls très-grands; mais qu'il n'y avait rien à craindre sur cela, parce que nous étions avec les Vénitiens sur le pied de traité et de cérémonies; que la république avait les mêmes raisons que toute l'Europe pour épuiser la France et traverser une union tranquille des deux couronnes, et qu'elle avait même des intérêts plus pressants qu'aucune autre puissance de sauver M. le duc de Savoie, et d'empêcher qu'un des deux partis ne reste le maître du terrain en Italie, avant la conclusion d'une paix générale et bien conditionnée; et qu'ainsi, quelque mine qu'on pût voir d'ailleurs, ils pouvaient compter sur la faveur du sénat tant qu'ils ne seraient pas en état de faire des conquêtes en Italie; qu'on pouvait s'assurer aussi que nos maximes et notre politesse nous empêcheraient de brusquer les postes dont on venait de parler, et que, pendant que nous filerions le parfait sur la négociation, lui, prince Eugène, qui serait à coup sûr averti de tout, enverrait les Allemands qui sont à Riva et à Torbole s'emparer des postes de l'Isola de' Fratti, de Maderno, de Torri et des principales barques du lac de Garde, après quoi Desenzano ne nous serait que d'une très-médiocre utilité, et à lui de fort peu de dommage. Ce discours a fini par dire qu'enfin les ordres de Vienne, les intérêts des alliés, étaient tels qu'il n'était pas question de délibérer d'autre chose que de trouver le moyen de faire quelque coup avantageux ou de passer cet hiver à portée de l'Oglio, et dans une position qui les mît en état de recommencer, la campagne prochaine, une diversion qui pût sauver M. le duc de Savoie, et avec lui toute l'Europe; qu'il ne fallait donc point du tout songer de s'aller poster au delà du Mincio et de la Rocca-d'Anfo pour nous donner les commodités de soutenir la guerre de Lombardie avec la moitié moins de troupes que nous n'avons à présent, et nous mettre en état de faire tout ce que nous voudrions en Piémont, en Espagne et ailleurs, sans pouvoir être jamais inquiétés de ce côté-ci, puisque

cette conduite rendrait le roi maître de l'Europe dans le temps qu'on est à la veille d'espérer de le contraindre à accorder des conditions très-avantageuses à leur parti. Voilà, monseigneur, les discours qu'on prétend que ces gens-là ont tenus ensemble ; votre altesse jugera mieux que personne des fondements qu'il peut y avoir dans tout cela.

Lettre de M. de Puysieulx. Du quartier général, 9 octobre 1705[1]. (Voir page 359.)

Il est certain que les régiments d'infanterie de Bareuth, de Hildesheim, les gardes de Wolfenbüttel et Talbon sont partis pour l'Italie ; le premier, de la garnison de Fribourg, le second, des lignes de Stollhofen, le troisième, de Wolfenbüttel même, et le quatrième, de Bavière. Le régiment de Castelli, dragons, qui est de mille bons chevaux et un des meilleurs que l'empereur ait, est aussi parti du camp de Weyersheim.

M le député de Geldermassen est encore à l'armée. Je lui ai ouï dire qu'on levait encore six mille Saxons pour l'armée d'Italie, dont deux mille étaient déjà en état de partir. On vient de me dire que le régiment d'infanterie d'Osnabrück, qui est dans les lignes de Bühl, fort de mille hommes, avait eu ordre, dès le 5, de se tenir prêt pour marcher en Italie.

Il y a toute apparence qu'on ne songera plus à aucune entreprise, et que M. le prince Louis de Bade se contentera de bien établir les postes que les troupes doivent occuper dans ce pays pendant cet hiver, et de faire de grands magasins de vivres et de munitions de guerre.

Je crois que le comte de Frise aura l'inspection du commandement de Haguenau, ayant sous lui un lieutenant général ou un général major qui commandera pour lui en son absence.

Lettre de M. le duc de la Feuillade.

Il y a six jours que nous nous trouvons bloqués par les eaux, de façon que je n'ai pu faire passer dans le Montferrat que deux régiments de dragons, les hussards, un bataillon et deux compagnies

[1] Archives du dépôt de la guerre, copie originale, vol. 1868, n° 206.

M. le duc de Vendôme. Casal, 21 octobre 1705[1]. (Voir page 360.)

de grenadiers du blocus de Montmélian, que j'avais laissés à Crescentino pour l'escorte des bateaux, le tout sous les ordres de M. de Goas; cependant les ennemis n'y ont osé faire aucune nouvelle tentative, et je suis encore dans la même opinion où j'ai toujours été qu'ils ne se soient avancés à Asti que dans l'espérance que M. le prince Eugène réussirait dans son projet, et qu'ils pourraient se communiquer avec lui; c'est ce qui m'avait fait prendre mon parti de me porter à Alexandrie avec un gros corps de cavalerie; neuf escadrons que je vous envoie y marchent aujourd'hui, ce qu'ils n'ont pu faire plus tôt, à cause des débordements. Dès que j'aurai obligé ces messieurs de se retirer sous leur capitale, je ferai partir lesdits neuf escadrons pour vous aller joindre. On m'assure, dans le moment, que le Pô baisse beaucoup. Dès que nos ponts seront refaits, j'espère que notre expédition ne sera pas longue. Je fais toujours embarquer les bataillons de Desgrigny, de Thierache et de Dauphiné, qui sont les plus forts de l'armée après ceux de Royal-Comtois. Vous jugerez de l'état de notre infanterie. Nous avons encore plus de trois mille hommes dans les hôpitaux, et depuis six semaines il en est mort une grande quantité. Je vous enverrai encore le bataillon de Louvigny. Je ne puis faire de plus grands efforts sans me mettre inférieur, puisque, en honnête homme, il ne me restera pas plus de six mille hommes d'infanterie et plus de trois mille cinq cents chevaux.

Lettre de M. le duc de Vendôme à M. le duc de la Feuillade. Du camp de Soncino, 29 octobre 1705[2]. (Voir page 360.)

Je viens de recevoir, monsieur, la lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire, du camp de Quatordi. J'espère que l'expédition d'Asti sera bientôt finie, n'y ayant pas d'apparence que les ennemis soient assez mal avisés pour vous y attendre dès le moment que vous y marchez avec toutes vos forces.

Pour répondre au contenu de votre lettre, je commencerai par vous dire que je crois qu'il suffit d'occuper les mêmes postes que

[1] Archives du dépôt de la guerre, copie originale, vol. 1868, n° 207.
[2] *Idem*, n° 208.

j'ai toujours occupés, c'est-à-dire depuis Asti jusqu'à Monfestino, le long de nos retranchements, en tenant toujours Castagnito et les postes qui assurent la tête du pont de Chivas, du côté du Montferrat. Il faut aussi nécessairement reprendre Murisengo, dont on m'a dit que les ennemis s'étaient emparés, et avoir des postes à Monteglio et à Montechiaro. Quoique ces trois endroits soient hors des retranchements, ils en sont si près qu'on peut aisément les soutenir; de plus, les ennemis n'y viendront jamais qu'avec toutes leurs forces, puisqu'il serait aisé de les couper par Chivas. M. Desgrigny sait parfaitement les quartiers que j'occupais et vous en donnera connaissance, si vous le souhaitez. A l'égard de votre cavalerie et de ce qui vous restera d'infanterie, je les répandrais derrière la Doire. Après cela, monsieur, ne regardez pas ce que je vous dis comme un ordre; je vous marque seulement ce que je ferais si j'étais à votre place.

Pour ce qui est de resserrer M. de Savoie, cela n'est d'aucune utilité, et, au lieu de l'empêcher d'envoyer des troupes à Nice, il serait à désirer qu'il voulût y en envoyer beaucoup; mais il est trop habile pour le faire. Ce qui est de bien important, c'est de resserrer le prince Eugène, lui faire, s'il se peut, repasser les montagnes, en occuper les passages, de manière qu'il ne puisse jamais rentrer dans le Brescian, et nous mettre par là en état de faire une défensive aisée, et de renvoyer en Piémont, pour le siége de Turin, encore plus de troupes que vous ne m'en aurez envoyé. Voilà de grands objets et non pas d'occuper en avant cinq ou six mauvais villages de plus, qui ne mènent à rien, et qui ne font pas prendre Turin un jour plus tôt. En un mot, le siége de Turin dépendra de la situation dans laquelle je réduirai le prince Eugène, et cela sera décidé vraisemblablement avant la fin de novembre. Je ne doute pas qu'après une mûre réflexion vous ne pensiez comme moi. J'ajouterai, de plus, qu'avec des bataillons aussi faibles que vous dites que sont les vôtres, il ne serait pas prudent d'occuper un grand pays.

Je vous envoie l'extrait d'une lettre que M. de Puysieulx écrit à

M. de Vaudémont, par laquelle vous verrez les secours qui viennent aux ennemis : cela m'est confirmé par tant d'autres endroits, qu'il n'est pas permis d'en douter. Je souhaite qu'il ne leur en vienne pas davantage.

Comme il est important de prévenir ces secours et d'agir avant qu'ils aient joint le prince Eugène, je me prépare à passer l'Oglio sitôt que le retranchement que je fais faire de Soncino à mes ponts sera achevé, ce qui sera, à ce que j'espère, dans trois jours. Je serai obligé d'y laisser au moins dix bataillons pour les garder; car si les ennemis me reprenaient la tête de mes ponts et Soncino, je ne pourrais plus passer en deçà de l'Oglio, étant aisé aux ennemis, en coulant le long de cette rivière, de me masquer les passages d'Ostiano et de Gazzuolo; cette obligation indispensable fait que je marcherai à l'ennemi avec moins de forces, et qu'il ne tiendra qu'à lui de me livrer un combat. Si le prince Eugène, me voyant passer l'Oglio, prend le parti, comme je le crois, de le passer aussi, et de se mettre sous Brescia, pour lors il faudra faire en sorte de le faire rentrer dans les montagnes, et même de les lui faire repasser. Voilà, monsieur, ce que je crois ne pouvoir faire sans que vous m'envoyiez du secours, ce qui est pourtant le point principal et ce qui peut assurer le plus le siége de Turin. Il y a apparence que, dans ce temps-là, les secours qui viennent au prince Eugène l'auront joint, et si je n'étais pas fortifié à proportion, bien loin de lui faire repasser les montagnes, je serais fort embarrassé pour prendre mes quartiers, et je serais obligé de lui laisser tout le Brescian pour prendre les siens, ce qui nous jetterait la campagne prochaine dans les mêmes embarras où nous avons été celle-ci et nous obligerait à une défensive qui exigerait de nécessité un bien plus grand nombre de troupes que si l'ennemi était obligé d'aller prendre des quartiers de l'autre côté du lac de Garde, dans le Véronais ou le Ferrarais. J'ai cru devoir vous mettre au fait des affaires de ce pays-ci, et vous marquer ce que je compte faire ici à la fin de la campagne. Après cela, je vous répète encore que je ne vous donne aucun ordre, et que je vous laisse le

maître de ne me rien envoyer si vous le jugez à propos; mais faites réflexion, je vous prie, qu'il peut arriver qu'en me mettant fort supérieur aux ennemis, je puis les réduire dans une situation si mauvaise que je serai en état de vous rendre avec usure, pendant l'hiver, bien plus que vous ne m'aurez envoyé. Enfin, notre unique vue, pour l'année prochaine, doit être le siége de Turin, et les facilités ou les difficultés de ce siége dépendent de ce qui va se passer ici d'ici à la fin de novembre; et ce que vous pourriez faire de votre côté, après la prise d'Asti, n'y servira non plus que ce qui se passera en Allemagne. C'est pourquoi cette expédition finie, je vous conseille de mettre vos troupes dans leurs quartiers, et de les laisser bien reposer jusqu'au commencement de la campagne. Vous aurez souvent nouvelle que les ennemis veulent faire quelque entreprise : je vous le dis pour l'avoir éprouvé moi-même, et, si vous y ajoutez foi, vos troupes seront dans un continuel mouvement et n'auront point de repos; c'est pourquoi je vous conseille de ne les rassembler que lorsque vous serez sûr que les ennemis marchent à vous avec toute leur armée et du canon, ce que je suis certain qui n'arrivera pas, surtout si vous prenez vos quartiers comme je vous le marque au commencement de ma lettre; car je connais assez le pays pour vous assurer que je répondrais de cette défensive avec la moitié des troupes que vous avez.

Lettre de M. le duc de la Feuillade à M. le duc de Vendôme. Du camp d'Annone, 29 octobre 1705[1]. (Voir page 360.)

Le débordement des eaux du Pô, monsieur, m'a retenu à Casal jusqu'au 24. J'avais envoyé ordre à M. d'Estaing de passer le Pô à Chivas avec trente bataillons, et à M. de Ruffey, à Crescentino, avec vingt escadrons, ce qu'ils ont fait le 25, comptant par ces mouvements d'obliger M. de Savoie de retirer ses troupes d'Asti et de Montechiaro. Je me suis porté avec le reste de ma cavalerie à Alexandrie, d'où je suis parti le 26 avec[2] pièces de canon, et je suis venu coucher le même jour à Quatordeo, où M. de Cocovate m'a joint avec quatre cents hommes de milice du Montferrat. J'ai marché le 27 ici

[1] Archives du dépôt de la guerre, copie originale, vol. 1868, n° 207 *bis*.
[2] Cette lacune existe dans l'original.

pour l'attaquer. M. de Goas, que j'avais fait marcher par Moncalvo et Quarto, m'y est venu joindre avec deux bataillons et deux régiments de dragons et huit pièces de canon. Je fis en arrivant chasser les ennemis des hauteurs qu'ils occupaient proche de la Rocca-d'Annone. Je disposai aussitôt mon attaque et les fis sommer, et sur ce qu'ils répondirent vouloir voir du canon, j'en fis monter deux pièces qui tirèrent quelques coups et fis attaquer ensuite. Les troupes montèrent avec toute l'activité possible, mais M. de Touy et M. de Fimarcon ayant été blessés elles s'ébranlèrent; malgré M. de Guerchy, qui était près de venir dans les retranchements des ennemis, elles se retirèrent et se remirent d'elles-mêmes en bataille, dans le lieu dont elles étaient parties, qui était fort près. Je ne jugeai pas à propos de tenter une nouvelle attaque. J'ai fait monter hier au matin du canon sur les hauteurs des environs, ce qui a fait rendre les ennemis prisonniers de guerre au nombre de deux cent sept, dont vingt-huit cavaliers ou dragons à pied et sept officiers; les trois quarts des troupes sont allemandes. M. de Touy a été blessé à la cuisse, et M. de Fimarcon à la tête, tous deux légèrement; le major et un capitaine de son régiment le sont plus considérablement; il y a environ trente hommes tués ou blessés. M. le comte d'Estaing occupe Moncucco, Pogliano, Albugnano, Bressano, Cinzano et Rivolta, et M. de Ruffey, Coconato. Vous voyez bien, monsieur, que, dans la position de mes quartiers, je ne puis vous envoyer que le bataillon de Louvigny et celui de Thiérache qui vous doit avoir joint. J'envoie tout présentement un ordre à M. le comte d'Estaing pour faire embarquer celui de Louvigny à Chivas. Vous voyez bien que les troupes que je garde avec moi ne sont pas inutiles; que nous prendrons encore la garnison d'Asti prisonnière de guerre, si M. de Savoie en veut laisser une, et que notre infanterie aura des quartiers très-abondants et très-avantageux par leur position, laquelle nous facilitera beaucoup les moyens d'entrer de bonne heure en campagne, et d'exécuter les projets auxquels sa majesté se déterminera.

Après tout ce beau raisonnement j'ai déjà eu l'honneur de vous

mander que vous étiez le maître, et que si vous jugiez qu'avec un renfort qui vous aiderait peu, et qui m'incommoderait beaucoup, les affaires d'Italie en iraient mieux, c'est à vous à ordonner; mais il est raisonnable de laisser plus d'outils à un mauvais ouvrier qu'à un bon.

Lettre de M. le duc de Vendôme à M. le duc de la Feuillade. Du camp de Soncino, 31 octobre 1705[1]. (Voir page 360.)

Je viens de recevoir dans ce moment, monsieur, la lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire; je vous félicite de tout mon cœur sur la conquête d'Annone. Je souhaite que ceux qui sont dans Asti et dans Montechiaro vous attendent, et que vous les preniez aussi prisonniers de guerre; si cela arrive, il faut bien se garder de les rendre, car ce sera autant de diminué, l'année qui vient, pour la défense de Turin. Je vous prie de faire réflexion qu'il n'est pas naturel que M. de Savoie et M. de Stahremberg hasardassent leurs troupes dans d'aussi mauvais postes qu'Annone, Asti et Montechiaro sans de fortes raisons; ces raisons ne peuvent être autre chose que de vous occuper pour vous empêcher de m'envoyer des troupes, et donner moyen par là au prince Eugène d'être joint par les secours qui lui viennent pour qu'il puisse se soutenir sur l'Oglio et dans le Brescian, et y établir ensuite ses quartiers. Si cela arrive, nous serons engagés la campagne prochaine à une défensive très-dangereuse, et ce n'est que par là qu'ils peuvent empêcher le siége de Turin. Enfin M. de Savoie a trop peu de troupes pour les perdre à coup sûr, s'il n'avait pour objet d'empêcher le prince Eugène d'être chassé au delà des montagnes; le raisonnement que je vous fais est sûr, et je ne doute pas que vous ne pensiez comme moi. J'ajouterai de plus que la réussite de la campagne prochaine ne dépend point des quartiers que vous prendrez, mais bien de ceux que prendra le prince Eugène; et si nous sommes assez heureux pour lui faire repasser les montagnes avec les secours que vous pourrez m'envoyer, je serai en état de vous rendre avec usure ce que vous m'aurez prêté. Après cela, monsieur, je ne vous donne aucun ordre, comme je vous l'ai déjà marqué, et vous êtes le maître d'en user comme bon

[1] Archives du dépôt de la guerre, copie originale, vol. 1868, n° 209.

vous semblera; mais il me semble qu'il n'y a d'autre parti à prendre, après que vous vous serez rendu maître d'Asti et de Montechiaro, que celui que je vous ai marqué dans ma dernière lettre. Vous verrez par la copie que je vous envoie d'une lettre de M. de Puysieulx, les secours qui viennent aux ennemis; mais comptez encore un coup que si vous ne m'envoyez pas des troupes, vous servirez les ennemis à souhait, puisque, dans la faiblesse où ils sont, ils ne perdraient pas par plaisir leurs meilleures troupes, s'ils n'avaient pas un objet aussi considérable que celui de vous empêcher de vous dégarnir pour rendre le prince Eugène supérieur à nous à la fin de la campagne, au moyen des secours qui lui viennent. Je vous suis trop obligé de la bonne opinion que vous avez de moi. Je ne suis pas à beaucoup près aussi bon ouvrier que vous croyez, et vous l'êtes bien meilleur que vous ne le dites. De plus, la difficulté du pays où vous êtes et les retranchements que nous avons dans le Montferrat rendent vos quartiers sûrs, et vous ne pouvez disconvenir que, dans les mouvements que nous allons faire, nous ne jouions très-gros jeu. Je vous prie encore une fois de faire une mûre réflexion sur tout ceci, et comptez que la campagne qui vient dépend du parti que vous allez prendre; en cas que vous preniez celui de m'envoyer des troupes, marquez-m'en positivement le nombre et le temps qu'elles pourront me joindre, car sur cela je réglerai mes mouvements.

Ma communication de Soncino à mes ponts de l'Oglio sera finie et palissadée dans quatre jours; de sorte que j'espère le 5 au plus tard aller camper entre Orci-Novi et Orci-Vecchio, et ensuite je m'approcherai autant que je pourrai des ponts que les ennemis ont à Calcio, pour les obliger de se rejeter sur Brescia ou au moins sur Palazzuolo. Je suis obligé de laisser dix bataillons dans les retranchements, ce qui affaiblit l'armée considérablement; cependant, malgré cela, je ne cesserai pas de faire tout mon possible pour combattre les ennemis avant qu'ils aient reçu leurs secours, que je compte qui les peuvent joindre vers le 25 de novembre.

P. S. Depuis ma lettre écrite, j'ai reçu des nouvelles sûres que le régiment de Bareuth infanterie a passé, il y a six jours, à Bolzano, et qu'il y a encore d'autres troupes qui le suivent de près.

ÉTAT DES CANTONNEMENTS DE L'ARMÉE DE LOMBARDIE;
11 NOVEMBRE 1705[1].

(*Voir page* 363.)

OFFICIERS GÉNÉRAUX.	RÉGIMENTS.	BATAILLONS.	ESCADRONS.	QUARTIERS.
MM. DE GRANCEY.......	Grancey......... 2 Ponthieu........ 1 Angoumois....... 1 Espagnols....... 5	9	»	Palazzuolo.
	Trivulce...........	»	1	Mornico.
D'ALBERGOTTI......	Auvergne........ 2 Mirabeau........ 2 Fitz-Gerald...... 1	5	»	
DE SAINT-PATER.....	Belle-Isle........ 3 Vérac........... 3 Du Héron........ 3	»	9	
	Vendôme......... 1 Forez........... 1 Labour.......... 1 Bourck.......... 1	4	»	Palosco.
	La Marine....... 3 Médoc.......... 1 Dillon.......... 1	5	»	
	Colonel-général... 3 Rennepont....... 2 Saint-Germain.... 2 Cappy.......... 2	»	9	
DE CHEMERAULT..... DE FORSAC......... DE MURET......... DE LUXEMBOURG..... DE MAULEVRIER......	Leuville......... 2 Bigorre.......... 1 Miromesnil...... 1	4	»	Cividate (quartier général).
MAULEVRIER........	Anjou.......... 2 Galmoy......... 1 Maulevrier....... 2	5	»	Les cassines de Calcio à Cividate.
	A reporter.....	32	19	

[1] Archives du dépôt de la guerre, original, vol. 1868, n° 261.

OFFICIERS GÉNÉRAUX.	RÉGIMENTS.	BATAILLONS.	ESCADRONS.	QUARTIERS.
	Report	32	19	
MM.	Bretagne 1			
	Solre 1	3	"	
De Medavi	Vosges 1			Calcio.
Prince Pio	La Sarre 1			
	Vexin 2	4	"	
	Cotentin 1			
	Bourgogne 2			
	Berwick 2	3	"	
	La Fère 1			Calcio.
	Vivarais 1	3	"	
	Ile-de-France 1			
	Limousin 2			
De Barville	Dauphiné 1	4	"	Pumenengo.
	Soissonnais 1			
	Perche 1			
	Louvigny 1			
De Saint-Fremont ...	Bassigny 1			
De Montgon	Thiérache 1	7	"	
De Senneterre	Gâtinais 1			
De Broglie	Albigeois 2			Soncino.
	Lautrec 3			
	Caylus 4	"	7	
	Commissaire-génér. 3			
	Uzès 2	"	7	Ticengo.
	Forbin 2			
De Langallerie	Du Tronc 3			
D'Estrades	Simiane 2			
	Vérac 2	"	11	Romanengo.
	Melun 2			
	Coulanges 2			
	Chartres 3			
	Magnière 2			
	Esclainvilliers 2	"	11	
D'Esclainvilliers ...	Bissy 2			
	Moyria 2			Cumignano, Castelletto, campagne.
	La Reine 3			
	Grammont 2	"	7	
	Souscarrière 2			
	Flandre 3			
De Spinola	Bracamonte 2	"	10	Genivolta.
	Figueroa 2			
	Brabant 3			
	TOTAL	56	72	

ÉTAT DES TROUPES VENANT DU PIÉMONT; 14 NOVEMBRE 1705[1].

(*Voir page* 372.)

RÉGIMENTS.	BATAILLONS.	RÉGIMENTS.	ESCADRONS.
INFANTERIE.		CAVALERIE.	
Morangies	1	Dauphin	3
Beaujolais	2	Autichamp	2
Piémont	3	Desclos	2
Desgrigny	1	Bertillac	2
Dauphin	1	Belabre, dragons	3
TOTAL	8	TOTAL	12

ÉTAT DES TROUPES QUE M. DE MEDAVI DOIT MENER AVEC LUI[2].

(*Voir page* 372.)

BATAILLONS.	ESCADRONS.	RÉGIMENTS.	HOMMES.
		INFANTERIE.	
1	"	Du régiment de Bonesano et les deux compagnies de grenadiers, formant	400
1	"	De Louvigny et de Mendoza, avec les deux compagnies de grenadiers	400
1	"	De Lisboa et de Naples, avec les deux compagnies de grenadiers	200
1	"	De Limousin, avec les deux compagnies de grenadiers	400
1	"	De Dauphiné, *idem*	400
1	"	De Beaujolais, *idem*	400
1	"	De Piémont, *idem*	400
1	"	De Louvigny, *idem*	300
1	"	Desgrigny, *idem*	300
		CAVALERIE VENUE DU PIÉMONT SUR L'OGLIO.	
"	3	Régiment de cavalerie Dauphin	"
"	3	Dragons de Belabre	"
"	3	Des régiments de Bertillac, Desclos et Autichamp	"
9	9		3,200

[1] Archives du dépôt de la guerre, original, vol. 1876, n° 343.
[2] *Idem*, vol. 1869, n° 10.

ÉTAT DES QUARTIERS DE L'ARMÉE DE LOMBARDIE; 26 DÉCEMBRE 1705 [1].

(*Voir page* 377.)

RÉGIMENTS.		BATAILLONS.	ESCADRONS.	QUARTIERS.
Auvergne	2	6	″	Desenzano.
La Fère	1			
Vexin	2			
Berwick	1			
Quercy	1	4	″	Castiglione.
Vivarais	1			
Miromesnil	1			
Bigorre	1			
Rennepont		″	2	
Dauphiné	2	6	″	Carpenedolo.
Labour	1			
Vosges	1			
Limousin	2			
Souscarrière		″	2	
Ponthieu		1	″	Castel-Goffredo.
Cappy		″	2	
Maulevrier	2	3	″	Medole.
Forez	1			
Melun		″	2	
1er de Solre		1	″	Cavriana.
Coulanges		″	2	
2e de Solre		1	″	Solferino.
Les hussards		″	1 1/2	
Crouy		1	″	Pozzolingo.
Bozelly		″	2	
Bretagne		1	″	Monzambano.
Moyria		″	2	
Bassigny		1	″	Ponti.
Magnière		″	2	
Fitz-Gerald		1	″	Volta.
Grammont		″	2	
Angoumois		1	″	Castellaro.
Uzès		″	2	
Perche		1	″	Rivarolo di Fuori.
Soissonnais		1	″	Ceresara.
Forbin		″	2	
Galmoy		1	″	Gazzoldo.
La Reine		″	3	Rivalta et la Madona.
La Sarre		1	″	Gazzuolo.
Cotentin		1	″	
A reporter		32	26 1/2	

[1] Archives du dépôt de la guerre, original, vol. 1869, n° 56.

RÉGIMENTS.	BATAILLONS.	ESCADRONS.	QUARTIERS.
Report.	32	26 1/2	
L'Ile-de-France.	1	″	
Commissaire-général.	″	3	Goito.
1re d'Anjou.	1	″	
Du Héron.	″	3	Valeggio.
Belle-Isle.	″	3	
2e d'Anjou.	1	″	Borghetto.
Thiérache.	2	″	
Chartres	″	3	Lazise et Bardolino.
Royal-Montferrat.	1	″	Revere et Ostiglia.
Durfort.	1	″	La Mirandole.
Gâtinais.	2	″	
Verac, cavalerie. 2			Modène.
Vérac, dragons. 3	″	8	
Du Tronc. 3			
Dillon.	1	″	Marmiruolo.
La Marine. 3			
Leuville. 2			
Vendôme. 1			
Bourgogue. 2	10	″	
Médoc. 1			
Bourck. 1			Mantone.
Colonel-général. 3			
Bissy. 2			
Simiane. 2	″	9	
Esclainvilliers. 2			
1er de Grancey.	1	″	
Dauphin.	″	3	Volungo.
2e de Grancey.	1	″	
D'Autichamp. 2			Ostiano.
Desclos. 2	″	4	
1er de Mirabeau.	1	″	
Belabre.	″	3	Aqua-Negra.
2e de Mirabeau.	1	″	
Bertillac.	″	2	Caneto.
1er d'Albigeois.	1	″	Robecco.
Beaujolais.	2	″	Soncino.
2e d'Albigeois.	1	″	Bordolano.
Piémont.	3	″	Bozzolo.
Louvigny.	2	″	San-Martino-di-Bozzolo.
Desgrigny	2	″	Crémone.
Lautrec. 3	″	5	Reggio.
Saint-Germain. 2			
TOTAL.	67	72 1/2	

Les postes de l'Oglio, depuis Soncino jusqu'à Caleppio, sont gardés par les troupes d'Espagne.

PIÈCES RELATIVES

A LA

CAMPAGNE D'ALLEMAGNE.

NOTE SUR LES RETRANCHEMENTS DES ENNEMIS PRÈS DE TRÈVES [1].

(*Voir page* 389.)

Les ennemis font faire un fort qui sera considérable à la chapelle de Saint-Marc, qui est sur la montagne vis-à-vis de Trèves de ce côté-ci, où ils travaillent à force, où il y aura une ligne qui commencera audit fort et viendra descendre pour enfermer le village d'Euren, qui est à un bon quart de lieue de Trèves; elle prendra le long d'un petit ruisseau qui descend de la montagne derrière le petit village, et ledit ruisseau se vient jeter dans la Moselle un peu au-dessous de Saint-Mathias, et ladite ligne viendra aboutir à la Moselle à l'embouchure du ruisseau. Ils doivent mettre deux bataillons dans le village d'Euren pour garder ladite ligne quand elle sera achevée. Ils font faire un grand retranchement au-dessus de la vieille porte sur la hauteur, lequel vient enfermer l'abbaye de Saint-Maximin.

MÉMOIRE DE M. DE STREIFF; 28 MARS 1705 [2].

(*Voir page* 391.)

Il n'y a dans ce poste qu'un bataillon, qu'on dit être de six à sept cents hommes, et une vingtaine de dragons, dont le régiment est en

[1] Archives du dépôt de la guerre, pièce originale, vol. 1851, n° 231.
[2] *Idem*, copie originale, vol. 1851, n° 269.

quartier vers Kayserslautern. Je croirais, par ce que j'apprends, qu'on pourrait aisément enlever ce poste par les mesures que j'ai l'honneur de vous marquer.

Hombourg est au delà de la Blise, et les ennemis gardent les ponts de Wersweiler, et celui du petit Vervins, par où il faudrait passer, desquels on pourrait se rendre maître par un détachement que l'on ferait partir de Sarre-Louis, lui faisant passer la Blise à Ottweiler, qui les prendrait par les derrières à une heure marquée, où je me trouverais à la tête du pont.

On peut encore se rendre maître de ces ponts par un détachement de Bliescastel qui passerait aisément la rivière sur quelques arbres, et qui attaquerait partiellement le poste qui garde ce pont, où il n'y a que trente hommes, dans le temps que j'en attaquerais la tête.

Il est à remarquer que l'on ne passe point la Blise à Bliescastel, parce qu'il faudrait repasser l'Horn.

A l'égard de l'attaque de Hombourg, comme les ennemis n'ont point travaillé au château; qu'il n'y a que des palissades à la ville avec de la terre, en coulant à mi-côte entre la ville et le château, tout leur retranchement serait vu du haut en bas et à revers; ils ne pourraient pas par conséquent le défendre, et l'on pourrait couper les palissades pour y entrer.

Il y a pourtant à observer qu'il faut garder l'avenue de Deux-Ponts, où il y a cinq cents hommes, et celle du côté de Kayserslautern, où il y a un régiment de dragons et un de cavalerie répandu dans le pays.

Si vous voulez me faire l'honneur de me charger de cette expédition, je crois pouvoir l'exécuter avec ce qui est à Saint-Avold, les grenadiers des huit bataillons de Sarre-Louis, la cavalerie et les dragons, deux cents hommes que je prendrais de Saint-Jean et la garnison de Bliescastel, que j'enverrais du côté de Deux-Ponts.

Je crois que l'endroit le plus propre pour s'assembler est Saint-Jean, qui n'est qu'à cinq lieues de Hombourg. En partant de Sarre-

brück à l'entrée de la nuit, on pourrait y arriver une heure avant le jour pour les attaquer à la pointe du jour.

A l'égard de Hornbach, on pourrait l'enlever avec les garnisons de Saint-Avold, Sarguemines, Bouquenom, Saralbe et Fenestrange.

Il y a dans Hornbach une compagnie de cavalerie logée dans l'abbaye. Dans la ville il y a soixante hommes détachés de Deux-Ponts du régiment de Buttler, une compagnie franche de cent hommes, et environ deux cents hussards dans les faubourgs.

Il faudrait, pour éviter le passage de la Schwalbach, se rendre à Bitche: on leur ôterait le soupçon qu'on en veuille à eux et on leur tomberait sus la nuit. L'attaque se peut faire par trois brèches, qui sont fort aisées, et par l'abbaye du faubourg; et de peur que les hussards ne se sauvent, il faut envoyer des troupes au pont qui est sur l'Horn, et d'autres vers un moulin qui est à la gauche du faubourg, moyennant quoi ils seraient enveloppés. Il est à remarquer que ce poste n'est nullement flanqué.

A l'égard de Deux-Ponts, ce serait une affaire plus sérieuse, étant entre deux branches de rivières, et on ne pourrait l'emporter sans canon; il n'y a cependant dedans que six cents hommes au plus du régiment de Buttler, compris les détachements.

ÉTAT DES QUARTIERS DES ENNEMIS DEPUIS LE RHIN JUSQU'EN BAVIÈRE [1].

(*Voir page* 399.)

TROUPES.		QUARTIERS.
Le prince Eugène et les autres officiers de l'état-major. .		A Ingolstadt.
Infanterie. . .	Prince Alexandre de Wurtemberg.	En Bavière.
	Tolet.	*Idem.*
	Salm.	*Idem.*
	Six bataillons de Prusse.	A Ingolstadt.
	Cinq bataillons *idem*.	A Kelheim et Neustadt.
	Bade.	En Souabe.

[1] Archives du dépôt de la guerre, pièce originale, vol. 1843, n° 47.

TROUPES.		QUARTIERS.
Cavalerie....	Douze escadrons de Prusse...........	A Kelheim.
Dragons.....	Sinzendorf........................	A Neubourg.
	Castelli.........................	Dans le Brisgau et Frikthal.
Cuirassiers...	Lobkowitz........	En Souabe.
	Mercy...........................	Dans la seigneurie d'Altenberg, aux environs de Bregens.
Artillerie.....	L'artillerie et les caissons de l'empereur.	A Egra, en Bohême.
TROUPES DU CERCLE DE SOUABE.		
Infanterie....	Bade...........................	A Esslingen et Reuttlingen.
	Durlach.....	Dans les terres de Wurtemberg
	Furstemberg.....................	Dans la vallée de la Kintzig.
	Roth...........................	*Idem.*
	Reischach.......................	A Ulm et Memmingen.
Cavalerie....	Fugger...................	A Halle, Heilbronn et Wimpfen.
	Prince héréditaire de Wurtemberg.....	Le long de la rivière d'Ems.
Dragons.....	Œttingen.......................	A Ellwangen, Gmünd et Aalen.
L'artillerie....................................		A Dinkelsbühl.
TROUPES DE WURTEMBERG.		
La garde des grenadiers.........................		A Freudenstatt, Dornstetten, Schiltach, Kalw, Altensteig et Nagold.
Le régiment de Steinfels........................		
Celui de Hohen-Ems...........................		
Celui de dragons...................		
TROUPES DU CERCLE DE FRANCONIE.		
Erffa...		Dans le comté de Hohenlohe.
Schnebling............		Dans les terres du comté d'Erbach et de l'ordre Teutonique.
Bamberg..............................		Dans les terres de Rottenbourg, Anspach et Würtzbourg.
L'artillerie.....................................		A Nuremberg.
TROUPES DE L'ÉVÊQUE DE WURTZBOURG.		
Infanterie...	Bibra...........................	Dans le bailliage antérieur de l'évêché, en deçà du Mein.
	Rettendorf......................	Dans le même bailliage.
Dragons.....	Fichenbach......................	Dans le même bailliage.
L'artillerie.....................................		A Würtzbourg.

NOTA. Les dragons de Castelli fournissent à Fribourg quatre compagnies qui sont relevées toutes les trois semaines.

Mercy et Lobkowitz fournissent chacun un détachement de soixante et dix maîtres aux lignes de Stollhofen.

ÉTAT DES BATAILLONS QU'ON PEUT ASSEMBLER EN UN JOUR SOUS HAGUENAU[1].

(*Voir page* 401.)

RÉGIMENTS.	BATAILLONS.	EMPLACEMENTS.
Champagne	3	Strasbourg.
Dorington	1	
Péry	1	
Milan	2	
La Neuville	1	
Royal-artillerie	1	
Saintonge	2	
Dauphin	1	
Dauphin	2	Weyersheim et Herrlisheim.
Bourbon	1	Brumpt.
Condé	1	Neuviller.
Vendôme	1	Au Fort-Louis.
Condé	1	
Forez	1	
Guienne	2	Saverne.
Montboissier	1	Ingwiller.
La Chaux-Montauban	1	Pfaffenhofen.
Trecesson	1	*Idem.*
Provence	2	Phaltzbourg.
Foix	2	
Beaufermez	2	
TOTAL	30	

ÉTAT DES TROUPES QUE LA COUR DE VIENNE ENVOIE EN ITALIE[2].

(*Voir pages* 403 *et* 404.)

RÉGIMENTS.	HOMMES.	OBSERVATIONS.
Prussiens	6,000	Par les dernières lettres, ils étaient encore en marche dans le Tyrol.
Danois	4,000	Les Danois sont encore dans leurs quartiers du haut Palatinat.
Impériaux	3,500	Les impériaux sont actuellement arrivés en Italie.
Palatins	3,520	Les Palatins, par des lettres d'Augsbourg, du 3, étaient prêts à entrer dans le Tyrol.
TOTAL	17,020	

[1] Archives du dépôt de la guerre, pièce originale, vol. 1843, n° 317.

[2] *Idem*, vol. 1844, n° 31.

ÉTAT DES TROUPES QUE L'EMPEREUR A TIRÉES DE DESSUS LE RHIN DEPUIS LA CAMPAGNE DERNIÈRE.

RÉGIMENTS.		COMPAGNIES.	HOMMES.
Cavalerie..	La Tour. Cusany. Gronsfeldt. Prince Philippe de Darmstadt. Hohenzollern. Le Vieux-Hanovre.	A 12 compagnies chacune de 80 hommes.	5,760
Dragons ..	Sinzendorf. Bareuth.	A 12 compagnies de 80 hommes...	1,920
Infanterie..	Salm. Tolet. Alexandre de Wurtemberg...	A 16 compagnies de 150 hommes, et une de grenadiers de 100 par régiment.	7,500
		TOTAL.	15,180

Lettre de M. le maréchal de Villeroy à M. le maréchal de Villars. Tirlemont, 15 mai 1705[1]. (Voir page 418.)

Je vous dépêche ce courrier en toute diligence, monsieur, pour vous dire que je viens d'avoir avis que les Anglais ont commencé à passer la Meuse, le 13, sous Navagne, pour aller camper à Erle, pays de Fauquemont; qu'hier, 14, ils devaient être à Aix-la-Chapelle, et que le bruit est public qu'ils marchent en grande diligence sur la Moselle. J'ai des gens à leur suite qui m'informeront de la véritable route qu'ils prennent, dont je vous ferai part dans l'instant. J'envoie dans le moment des ordres à la maison du roi de marcher, par Sedan et Stenay, droit sur Metz et Thionville, où vous lui enverrez, s'il vous plaît, vos ordres sur la route et la diligence que vous jugerez à propos qu'elle fasse. J'aurai l'honneur de vous redépêcher un courrier incessamment pour vous informer de ce que j'aurai appris de particulier sur la force des ennemis et sur la route qu'ils prennent.

[1] Archives du dépôt de la guerre, copie originale, vol. 1852, n° 197.

ÉTAT DES TROUPES ANGLAISES QUI MARCHENT VERS LA MOSELLE [1].

(Voir page 420.)

RÉGIMENTS.	BATAILLONS.	RÉGIMENTS.	ESCADRONS.
INFANTERIE.		CAVALERIE.	
Carty	1	Lomelez	//
Stringels	1	Woltz	//
Linlo	1	Windon, carabiniers	//
Yvens	1	Cardougen	//
Général Sorsfil	1	DRAGONS.	
Nordlingen	1	Royal-écossais	6
Milord Georges	2	Irlandais	6
Steinly	1		
Hamilton	1		
Fergusson	1		
Sevens	1		
Major général Englisby	1		
Ryon	1		
Webbe	1		
Haub	1		
La Reine	1		
Merity	1		
TOTAL	18	TOTAL	12

ÉTAT DES TROUPES DES ALLIÉS RASSEMBLÉES SOUS TRÈVES; 20 MAI 1705 [2].

(Voir page 421.)

EMPLACEMENTS.	BATAILLONS.	ESCADRONS.
Dans la ville de Trèves	11	//
Sur la montagne de la Croix, dite Kreutzberg	6	10
Sur la montagne au-dessus de l'abbaye de Saint-Maximin	7	4
Sur la montagne de Consarbrück	15	//
Dans la petite ville de Pfalzel, au-dessous de Trèves	2	//
Au village d'Ering, au-dessous de Trèves, en deçà de la Moselle	2	//
Au village d'Euren, vis-à-vis de Trèves, en deçà de la Moselle	1	//
HUSSARDS.		
Dans des villages autour de Trèves et de Sarrebourg, 3 régiments faisant	//	6
TOTAL	44	20

Dans ledit lieu de Sarrebourg, 4 à 500 hommes détachés de la garnison de Trèves.
Il y a plusieurs régiments de cavalerie cantonnés dans les environs de Trèves.
Plus, 8 ou 10 bataillons de troupes de Brandebourg, qui sont en marche pour venir vers Trèves.
Non compris les troupes anglaises, qui marchent aussi de ce côté-là.

[1] Archives du dépôt de la guerre, pièce originale, vol. 1852, n° 211.
[2] *Idem*, n° 209.

ÉTAT DES GARNISONS DE SARRE-LOUIS ET LUXEMBOURG [1].

(*Voir page* 423.)

RÉGIMENTS.	BATAILLONS.	ESCADRONS.	HOMMES.	OBSERVATIONS.
À SARRE-LOUIS.				
Nivernais	2	"	1,000	Ces bataillons étaient de campagne.
Lorraine	2	"	1,000	
Béarn	1	"	450	
Surbeck	3	"	1,800	
Quercy	1	"	530	
Carney	1	"	450	
Hamal	1	"	450	
En compagnies franches	"	"	200	
Villegagnon, dragons	"	1	140	
TOTAL	11	1	6,020	
À LUXEMBOURG.				
Conflans	1	"	"	
Villegagnon, dragons	"	2	"	
À THIONVILLE.				
Berry	1	"	"	
DÉBRIS DES BATAILLONS QUI N'ONT PAS JOINT.				
Languedoc	1	"	"	
Auxerrois	2	"	"	
Lassé	1	"	"	
Tavannes	1	"	"	

OFFICIERS GÉNÉRAUX.

M. de Marcé, maréchal de camp.
M. de Mouchy, brigadier.
M. de Permangle, *idem*.
M. de Grenut, *idem*.

[1] Archives du dépôt de la guerre, pièce originale, vol. 1852, n° 225.

ORDRE DE BATAILLE DE L'ARMÉE DE LA MOSELLE [1].

(*Voir page 423.*)

M. LE MARÉCHAL DE VILLARS.

Lieuten. génér. : MM. DE BROY, DE MANGELSCHOT, DE CHAMARANDE, DE LEE, D'HAUTEFORT, LE CHEVALIER DU ROSEL, DU BOURG.
Maréch. de camp : MM. LE COMTE D'ÉVREUX, LE COMTE DE CHAMILLART, DE SPARE, LE COMTE DE COIGNY, DE LÉVY.
Brigadiers : MM. DESBAIDES, WASSENBACH, DURAS, COATZ, VADOIS, ALBERGOTTI, COSQUIN, DE MEUIL, BEAUVAIS, SELVE, BAR, LISTENOIS.

1re LIGNE.	BATAILL.ons	ESCADR.ons
DRAGONS.		
Colonel-général	»	3
Listenois	»	3
CAVALERIE.		
Maison du roi	»	13
Gendarmerie	»	8
Bar	»	2
Le Roi	»	3
INFANTERIE.		
Picardie	3	»
Béarn	1	»
Lee	1	»
Le Roi	4	»
Poitou	2	»
Mey	3	»
Charost	2	»
Royal-Roussillon	2	»
Provence	1	»
Cosquin	2	»
Henry	3	»
La Reine	3	»
Royal-Italien	1	»
Mortemart	2	»
Clare	1	»
Bourbonnais	2	»
CAVALERIE.		
Royal-étranger	»	3
Tarente	»	2
Cano	»	2
Flesche	»	3
Choiseul	»	2
Duras	»	2
Carabiniers	»	6
Heudicourt	»	2
Massenbach	»	2
Royal	»	3
DRAGONS.		
Risbourg	»	3
La Reine	»	3
TOTAL	33	65

Lieuten. généraux : MM. DUCHATELET, DE LA CHASTRE, DE SUNVILLE, DE VIVANS, LE COMTE DE ROUSSY.
Maréch. de camp : MM. DE SILLY, DE BROGLIE, MILORD CLARE, LE COMTE DE LISLE, DE STREIFF, DE CONFLANS.
Brigadiers : MM. BARENTIN, FONTAINE, BERINGHEN, ISENGHIEN, VILLEMORE, FREMANVILLE, MAILLY, S.-POUANGE, LIVRY, L'ISLE-DU-VIGIER.

2e LIGNE.	BATAILL.ons	ESCADR.ons
CAVALERIE.		
Royal-Piémont	»	3
L'Isle-du-Vigier	»	2
DRAGONS.		
Despeaux	»	3
Bretagne	»	3
CAVALERIE.		
Livry	»	2
Saint-Chamans	»	2
Saint-Pouange	»	2
Du Maine	»	3
INFANTERIE.		
Mailly	2	»
Spare	2	»
Beauvoisis	1	»
Saint-Germain-Beaupré	1	»
La Fère	1	»
Bourbon	1	»
Turbilly	1	»
Des Fugerets	1	»
Monbourg	1	»
Greder, allemand	2	»
Villemore	1	»
Fromlay	1	»
Laval	1	»
Isenghien	1	»
Deslandes	1	»
Lafond-Laferté	1	»
Philippe	1	»
Royal	1	»
Royal-artillerie	1	»
CAVALERIE.		
Beringhen	»	3
Noailles	»	2
DRAGONS.		
Rohan	»	3
CAVALERIE.		
Fontaine	»	2
Aubusson	»	2
Berentin	»	2
Sommery	»	2
Bourgogne	»	3
TOTAL	22	39

RÉCAPITULATION.

	BATAILLONS.	ESCADRONS.
Première ligne	33	65
Deuxième ligne	22	39
TOTAL	55	104

[1] Archives du dépôt de la guerre, pièce originale, vol. 1852, nos 223 et 224.

Lettre de M. le comte d'Autel. Luxembourg, 22 mai 1705[1]. (Voir page 125.)

Les avis que j'ai reçus hier au soir, monsieur, portent que les troupes anglaises prennent leur route par Schleyden pour ensuite la continuer par Wittlich sur Trèves.

M. de Marlborough est arrivé le 18 de ce mois à Coblentz et en est reparti prenant sa route sur Kreutznach, où le prince Louis de Bade se doit trouver aussi.

Il est encore arrivé depuis avant-hier deux régiments de cavalerie près de Trèves et un d'infanterie; il y en doit encore, sur les avis que j'ai reçus, arriver quelques-uns de cavalerie aujourd'hui.

Une partie des fourrages qui étaient mis en meule au faubourg de Sainte-Barbe, à Trèves, est consommée.

Dans ce moment je reçois, monsieur, l'honneur de deux de vos lettres en date du 21 de ce mois, tant de Thionville que du camp de Rethel par lesquelles vous me faites celui de me marquer que vous envoyez ici le régiment de Rosier aussi bien que les deux escadrons du régiment de Villegagnon. M. de Rosier vient d'arriver et son régiment doit arriver dans une couple d'heures.

J'ai l'honneur de vous écrire celle-ci par un garde de M. le maréchal de Villeroy, qui vous mandera, monsieur, comme quoi il est campé hors des lignes, pour faire subsister son armée sur le pays ennemi.

[1] Archives du dépôt de la guerre, pièce originale, vol. 1852, n° 226.

ÉTAT DES CANTONNEMENTS DES TROUPES DE L'ARMÉE DE M. LE MARÉCHAL DE MARCIN; 24 MAI 1705[1].

(*Voir page* 427.)

PREMIÈRE LIGNE.

OFFICIERS GÉNÉRAUX.	RÉGIMENTS.	BATAILLONS.	ESCADRONS.	QUARTIERS.
	INFANTERIE.			
	Lyonnais........	1	»	Drusenheim.
MM.	Foix............	1	»	Mayen.
		1		Rohrweiler.
	DRAGONS.			
Magnac, lieutenant général..	Chaumont........	»	2	Rohrweiler.
De Saint-Hermine, *idem*. ...			1	Herrlisheim.
	INFANTERIE.			
	Chalmazel	1	»	Kaltenhausen.
Le maréchal de Marcin avec le quartier général........	Toulouse....... ..	2	»	Haguenau.
De Charost, lieutenant génér..	Vermandois......	2		
	DRAGONS.			
	La Vrillière.......	»	3	Schweighausen.
	INFANTERIE.			
	Luxembourg......	2	»	Neubourg.
De Choiseul, maréch. de camp	Beaufermes... ...	2	»	Niedermottern.
Dorington, lieutenant général.	Dorington........	1	»	Pfaffenhofen.
De Vieux-Pont, maréchal de camp................	La Chau-Montauban.	1		
	3 comp. des galiotes.	»		
De Mornay, lieutenant général	Péry............	1	»	Obermottern.
De Péry, maréchal de camp..	La Neuville.......	1		
De Sailly, lieutenant général.	Montboissier......	1	»	Ingweiler.
De Montsaureau, mar. de camp				
	Champagne	[illegible]	»	Weinbourg.
			»	Weitersweiler.
De Vaillac, lieutenant général	Navarre..........	2	»	Neuwiller.
De Fimarcon, mar. de camp.				
	Milan...........	2	»	Dossenheim.
	Royal-artillerie et artillerie.......	2	»	Kurtzenhausen.
	TOTAL....	25	6	

Le régiment de Navarre et celui de dragons de Vassé ne peuvent partir de leurs quartiers, l'un de Dole, l'autre de Joinville, que le 4 juin.

Le régiment de Luxembourg est en marche pour joindre et

[1] Archives du dépôt de la guerre, pièce originale, vol. 1844, n° 106.

a été relevé à Huningue par ceux de Trecesson et de Nupces. De sorte qu'il n'y a présentement que vingt et un bataillons et six escadrons de dragons en attendant l'arrivée de Navarre et de Luxembourg et du régiment de dragons de Vassé.

Je n'ai point encore de nouvelles du régiment d'infanterie de Kirckem espagnol, destiné pour cette armée.

DEUXIÈME LIGNE.

OFFICIERS GÉNÉRAUX.	RÉGIMENTS.	ESCADRONS.	QUARTIERS.
MM.	CAVALERIE.		
Youl, maréchal de camp	Montmain	2	Offendorf.
D'Imecourt, lieutenant général Canillac, maréchal de camp	Mestre-de-camp-général	3	Weyersheim.
	Prince Charles	3	Kitelsheim.
De Cheyladet	La Ferronnaye	2	Brumpt et Krautweiler.
	La Vaupalière	2	Momenheim.
	D'Autanne	2	Schwindratzheim.
	Orléans	3	Melsheim, Zoebersdorf et Wilshausen.
	Rouvray	2	Ingenheim.
	Marquis d'Anlezy	2	Bossendorf.
	Comte d'Anlezy	2	Wickersheim.
	Colonel-général, espagnol	2	Hattmatt.
	Toulongeon	2	Gottesheim et Printzheim.
	Montrevel	2	Geisweiler.
	TOTAL	29	

Desquels il faut déduire les deux de Montrevel, dont je n'ai encore aucune nouvelle et ne sais où ils sont; partant, reste à vingt-sept.

RÉCAPITULATION.	BATAILLONS.	ESCADRONS.
Première ligne	25	6
Deuxième ligne	"	29
TOTAL	25	35

ÉTAT DES GARNISONS DES PLACES D'ALSACE[1].

(*Voir page* 427.)

RÉGIMENTS.	BATAILLONS.		GARNISONS.
Casteja	1	2	Phaltzbourg.
Deuxième de Crouy	1		
Deuxième de Beauce	1	5	Fort-Louis du Rhin.
Thesut	1		
Broissia	1		
Savine	1		
Pertuis	1		
Deuxième d'Angoumois	1	4	Ville et citadelle de Strasbourg.
Deuxième de Ponthieu	1		
La Raimbaudière	1		
Savigny	1		
Deuxième de Perche		1	Fort de Kehl.
Briouze		1	Schlestadt.
Maisontiers		1	Neuf-Brisach.
Guitaud	1	5	Vieux-Brisach.
La Rochethulon-Desprès	1		
Blacons	1		
Franquières	1		
Ceretani, espagnol	1		
Nupces	1	3	Huningue.
Trecesson	1		
Castillet	1		
Douze compagnies séparées	....		Béfort.
TOTAL		22	

Ceux de l'Aigle, destinés pour Phaltzbourg, d'Agenois et de Santerre, pour Strasbourg, et de Murat, pour Vieux-Brisach, n'étant pas arrivés et n'en ayant nulle nouvelle.

[1] Archives du dépôt de la guerre, pièce originale, vol. 1844, n° 106

Lettre de M. de Courcelles. Luxembourg, 26 mai 1705[1]. [Voir page 430.]

Je suis de retour hier au soir de Vianden et j'ai laissé les ennemis campés, leur droite au village de Hersdorf et leur gauche à Schönecken. On ne parlait pas dans leur camp s'ils décamperaient aujourd'hui, mais bien qu'ils devaient prendre la route de Biberich pour s'en aller en droiture à Trèves; ils enlèvent les bestiaux dans tous les villages, brûlent les églises et commettent des choses extraordinaires; ils ont brûlé la petite ville de Helisheim.

J'ai trouvé dans le château de Vianden près de trois mille malters de grains; il y en a presque autant dans la maison de Metternich à deux lieues de là et plusieurs maisons de curés où il y a des mille malters d'avoine; je leur ai fait dire qu'ils eussent à transporter incessamment tous ces grains dans cette ville-ci, et que si le sieur Lacroix était obligé de se retirer avant qu'ils l'eussent exécuté, qu'ils pouvaient compter que je lui donnerais l'ordre de les brûler. J'en ai parlé à M. le comte d'Autel et l'ai engagé à envoyer aujourd'hui ses ordres dans tout ce pays-là, pour qu'ils eussent à transporter ici incessamment tous ces grains que l'on sera bien aise de trouver ici en cas de besoin, et que je crois que les ennemis ne manqueraient point de prendre si l'on les y laisse; je serais même d'avis, pour leur faciliter ce transport et empêcher que les ennemis ne les fassent brûler en chemin, d'envoyer une compagnie franche à Mersch et une autre à Ettelbrück.

Je suis ravi de la nouvelle que vous m'avez fait l'honneur de me donner, qu'il vous venait un renfort d'Alsace; car de l'humeur dont j'ai l'honneur de vous connaître, vous souffririez impatiemment de n'être point en état de prêter le collet aux ennemis.

[1] Archives du dépôt de la guerre, pièce originale, vol. 1852, n° 250.

Lettre de M. Lacroix. Vianden, 25 mai 1705[1]. (Voir page 630.)

L'armée anglaise est venue camper ce matin, la gauche à Schönecken et la droite au village de Hersdorf. Je ne crois pas qu'ils s'avanceront plus proche d'ici; mais je crois qu'ils iront camper demain à Biedbourg, à cinq lieues d'ici sur le chemin de Trèves, où ils doivent, à ce qu'on m'assure, séjourner après-demain, et peut-être davantage, parce qu'ils font trouver beaucoup plus de fourrages qu'il ne leur en faut pour deux jours. M. le commandeur de Courcelles est parti ce matin d'ici et a envoyé M. de Halansy avec deux cents hommes moitié à pied, moitié à cheval : je ne doute point qu'ils ne réussiront, parce qu'ils s'écartent assez.

Un de mes gens est arrivé hier venant de Neuss, proche Dusseldorf, qui m'assure que le régiment de dragons qui est audit Neuss devait partir le lendemain pour se rendre aussi vers la Moselle; c'est ce que je saurai, monseigneur, pour vous en informer de même que du détachement du camp de Saint-Pierre, au delà de la Meuse, qui doit encore se faire, et après que tout sera passé, je supplie votre excellence de m'envoyer un ordre pour l'aller joindre; j'aurai l'honneur de lui communiquer ce que je croirais pouvoir faire vers le Rhin, en cas qu'elle veuille bien m'accorder cent chevaux avec ma compagnie de cavalerie.

Vous pouvez, monseigneur, être assuré que demain, s'ils décampent, ils seront passés en revue, quand même ils marcheraient sur plusieurs colonnes.

[1] Archives du dépôt de la guerre, pièce originale, vol. 1852, n° 251.

ORDRE DE BATAILLE DE L'ARMÉE [illegible]

LE DUC DE MARLBOROUGH...
LE PRINCE HÉRÉDITAIRE DE [illegible]
LE GÉNÉRAL CHURCHIL........

Lieutenants généraux : DUC DE WURTEMBERG. BOILLOC. SCHOLTE[illegible]
Généraux majors : RANTZAU. SCHULENBOURG. SCHÖNFELD. RANTZAU. SAINT-PAU[illegible]

SECKENDORF.	Nagel	1	〃
	Sturler	1	〃
	Jamar	1	〃
	Le jeune Seckendorf	1	〃
	Le vieux Seckendorf	1	〃
	Obach	1	〃
	Rhebinder	2	〃
GAUVAIN.	Garde hessoise	1	〃
	Wilkens	1	〃
	Comte de Wartensleben	1	〃
	Prince héréd. de Hesse	1	〃
	Grenadiers	1	〃
STORCK.	Behrensdorf	1	〃
	Du Brut	1	〃
	Gauvain	1	〃
	Rantzau	1	〃
SONDERBOURG.	Brunck	1	〃
	Cosevitz	1	〃
	Teckelenbourg	1	〃
	Saint-Paul	1	〃
	Schwartz	1	〃
	Prince Jurgen	1	〃
	Scholten	1	〃
	Garde danoise	1	〃
	CAVALERIE.		
BROCKDORF.	Bulow	〃	4
	Hannover	〃	2
	Schulenbourg	〃	2
	Prince héréd. de Hesse	〃	4
	Autre prince de Hesse	〃	2
	Dreckdorf	〃	2
	Schmettau	〃	2
	Rantzau	〃	2
	Leib-Regiment	〃	2
	Vieux Wurtemberg	〃	3
	TOTAL	14	35

LE COMTE DE [illegible]

Lieutenants généraux : RANTZAU. DOBN[illegible]
Généraux majors : VILLIS. AUROX. BEHRENSD[illegible]. RANTZ[illegible]

GAUV[illegible]	Eater	1	〃
	Hans	1	〃
	Wartensleben	1	〃
	Stuckrad	1	〃
STARCK.	Rantzau	1	〃
	Reck	1	〃
	Luck	1	〃
	Starck	1	〃
	Belung	1	〃
	Joor	1	〃
SCHWARTZ.	Schönfeld	1	〃
	Tunnen	1	〃
	Donep	1	〃
	Wurtemberg	1	〃
	CAVALERIE.		
...	Willers	〃	4
	Voigt	〃	2
...	Aurox	〃	4
	Spigel	〃	2
UTTERWICK.	Hitterwick	〃	2
	Alefeld	〃	2
	Deuz	〃	2
	Rantzau	〃	2
	Wurtemberg	〃	2
	TOTAL	35	[illegible]

RÉCAPITULATION.

Première ligne...........................
Deuxième ligne...........................

TOTAL GÉNÉRAL........

C DUC DE MARLBOROUGH [1].

ge 433.)

APITAINE GÉNÉRAL.
ÉNÉRAL DE LA CAVALERIE.
ÉNÉRAL DE L'INFANTERIE.
MTE D'OXENSTIERN. ORKENEY. HOMPESCH. LUMLEY.
LKENS. BETTENDORF. WELDERN. WIDDERS. ERBACH. BAASWODT.

	PREMIÈRE LIGNE.	BATAILLONS.	ESCADRONS.
	CAVALERIE.		
HEY.	Royal-écossais	»	3
	Royal-irlandais	»	3
	Lumley	»	3
PAMS.	Cadogan	»	2
	Schonberg	»	2
	Wintbem	»	2
	Wordt	»	2
FERGUSSON. BALDEWEIN.	Frankenberg	»	2
	Tiringshof	»	1
	Goden	»	2
	Ost-Frise	»	2
	Schmettau	»	4
	INFANTERIE.		
MEREDICHT.	Garde anglaise	1	»
	Orkeney	1	»
	Ingelsby	1	»
	Sabine	1	»
	Lalo	1	»
	Stringer	1	»
	Fergusson	1	»
	Godfroy	2	»
CAPPEL.	Churchil	1	»
	Mordant	1	»
	Meredicht	1	»
	Macartney	1	»
	Evans	1	»
COUPPY.	Telto	1	»
	Horn	1	»
	Prince hérèd. de Prusse	1	»

ÉRAL DE L'INFANTERIE.
GELSBY. OSTFRISE.
RELLARD. FITINGHOF. PRINCE DE HESSE-HOMBOURG.

	DEUXIÈME LIGNE.	BATAILLONS.	ESCADRONS.
	CAVALERIE.		
GREVENDORF.	Prince de Gotha	»	3
	Grevendorf	»	3
	Beningen	»	3
FRANKENBERG.	Schellard	»	2
	Holtzenberg	»	2
	Weeser	»	2
	Baldewein	»	2
	Erbach	»	2
	INFANTERIE.		
WEBBE. SECKENDORF.	Orkeney	1	»
	North	1	»
	Templé	1	»
	Graver	1	»
	Churchil	1	»
	Corbet	1	»
	Feringtrun	1	»
	Webbe	1	»
ELST.	Varesne	1	»
	Ledorf	1	»
	Schwartz	1	»
COUPPY.	Saxe-Gotha	1	»
	Hirtzel	1	»
	Schwerin	1	»
	Barbo	2	»
	Efferen	2	»

	BATAILLONS.	ESCADRONS.
....	44	53
....	35	41
....	79	94

[1] Archives du dépôt de la guerre, pièce originale, vol. 1845, n° 71.

ORDRE DE BATAILLE [illegible]

M. LE MARÉCH[illegible]

Lieutenants généraux : MM. LE COMTE DU BOURG. LE COMTE DE MANGELSCHOT. LE MARQUIS D'HAUTEF[illegible]

Maréchaux de camp : MM. LE COMTE D'ÉVREUX. DE [illegible]

Brigadiers : MM. DESHAIDES. MASSENBACH. DURAS. COATS. NANGIS. ALBE[illegible]

DRAGONS.		
La Reine	2	3
Risbourg	2	3
Royal	2	3
Massenbach	2	2
Heudicourt	2	2
Carabiniers	2	6
Duras	2	2
Choiseul	2	2
Flesche	2	3
Caso	2	2
Tarente	2	2
Royal-étranger	2	3
CAVALERIE.		
Bourbonnais	3	2
Clare	1	2
Mortemart	3	2
Chartres	3	2
[illegible]	[illegible]	[illegible]
[illegible]	[illegible]	[illegible]
TOTAL	60	68

Lieutenants généraux : MM. LE COMTE DE ROUSSY. LE MARQUIS DU CHÂTELET. DE SURVIL[illegible]

Maréchaux de camp : MM. LE MARQUIS DE SILLY. LE MARQUIS DE BROIL. DE GANGE[illegible]

Brigadiers : MM. CARCADO. FONTAINE. SAINT-POUANGE. ISENGHIEN. MONTMOREN[illegible]

Dauphin, étranger	2	3
Saint-Chamans	2	2
Tarnaut	2	2
Sommery	2	2
Ligondez	2	2
La Billarderie	2	2
Aubusson	2	2
Fontaine	2	2
CAVALERIE.		
Villegagnon	2	1
Rohan	2	3
DRAGONS.		
La Catoire	2	2
Stagnols	2	2
Saint-Pouange	2	2
Condé	1	3
CAVALERIE.		
Royal-artillerie	1	2
Royal	1	2
Lafond	1	2
Forez	1	2
Deslandes	1	2
Isenghien	1	2
Du Thil	1	2
Ruac	1	2
Saint-Germain-Beaupré	1	1
Cambrésis	1	2
[illegible]	[illegible]	[illegible]
TOTAL	33	59

RÉCAPITULATION.

Première ligne. . . . .

Deuxième ligne. . . . .

Hussards. . . . .

TOTAL. . .

ARMÉE DE LA MOSELLE[1].

ge 435.)

[…]Z VILLARS.

[…] CHAMARANDE. DE LEE. — LE COMTE DE LANNION. LE CHEVALIER DU ROSEL.

[…] BARON DE SPARE. LE COMTE DE CHAMILLART. — LE MARQUIS DE LÉVY. LE COMTE DE COIGNY.

[…]SECIL.. ALBERGOTTI. COESQUIN. BEAUVOIS. SELVE. BAR. LISTENOIS.

PREMIÈRE LIGNE.	BATAILLONS.	ESCADRONS.
DRAGONS.		
Colonel-général	»	3
Listenois	»	3
CAVALERIE.		
Maison du roi	»	13
Gendarmerie	»	8
Du Maine	»	3
Bar	»	2
Le Roi	»	3
INFANTERIE.		
Picardie	3	»
Béarn	1	»
Lee	1	»
Le Roi	4	»
Dauphin	3	»
Saintonge	2	»
Coesquin	2	»
Spare	2	»
Provence	1	»
La Reine	3	»
Royal-italien	1	»
Conflans	1	»
Charost	2	»
Royal-Roussillon	2	»

[…] MARQUIS DE CHARTRES. — LE COMTE DE DRUY. LE MARQUIS DE VIVANS.

LORD CLARE. — LE MARQUIS DE CONFLANS. DE STREIFF.

[…]LEMAURE. DAMAS. PERMANGLE. MAILLY. BARENTIN. BERINGHEN. L'ISLE-DU-VIGIER.

DEUXIÈME LIGNE.	BATAILLONS.	ESCADRONS.
CAVALERIE.		
Royal-Piémont	»	3
La Boullaye	»	2
L'Isle-du-Vigier	»	2
DRAGONS.		
Despaux	»	3
Bretagne	»	3
CAVALERIE.		
Livry	»	2
Latour	»	2
Beringhen	»	3
Noailles	»	2
Barentin	»	2
Forsac	»	2
Bourgogne	»	3
INFANTERIE.		
Mailly	2	»
Hessy	3	»
Beauvoisis	1	»
Vendôme	1	»
La Fère	1	»
May	3	»
Bourbon	1	»
Froulay	1	»
Turbilly	1	»
Des Fugerets	1	»
Philippe	1	»
Greder	2	»
Villemaure	1	»
Maubourg	1	»

	BATAILLONS.	ESCADRONS.
....	40	68
....	33	59
....	»	2
....	73	129

[1] Archives du dépôt de la guerre, pièce originale, vol. 1853, n° 19.

RAPPORT DE DIFFÉRENTS DÉSERTEURS DES TROUPES DU PRINCE DE BADE, PARTIS DU VILLAGE DE LEPERSWEILER, DANS LE HUNDSRÜCK, LE 10 JUIN 1705[1].

(*Voir page* 447.)

Les troupes commandées par le prince de Bade sont parties de Kreutznach le 1er juin et se sont rendues à Eckweiler, le 2 à Lepersweiler.

Le 10 elles se sont mises en marche pour aller à Trèves.

Elles consistent :

TROUPES DE MAYENCE.

Deux bataillons, neuf compagnies de dragons.

TROUPES DE BRANDEBOURG.

Deux compagnies de cavalerie composées chacune de mille hommes.

TROUPES DE WURTEMBERG.

Deux régiments d'infanterie chacun de mille hommes.

Un régiment de dragons.

Le régiment de grenadiers à cheval.

Six compagnies de grenadiers.

Deux compagnies de gardes du duc de Wurtemberg.

Le prince de Bade doit suivre ces troupes avec un corps de huit mille hommes.

MÉMOIRE DE M. LE MARÉCHAL DE MARCIN; 10 JUIN 1705[2].

(*Voir page* 453.)

Puisqu'il n'y a presque plus lieu de douter par les mouvements des ennemis que leur dessein ne soit déterminé vers la Sarre ou la Moselle, il me paraît qu'il n'y a point de temps à perdre pour prendre la résolution la plus convenable en ce cas, et, pour cet effet, il faut

[1] Archives du dépôt de la guerre, pièce originale, vol. 1853, n° 75.
[2] *Idem*, vol. 1844, n° 134.

examiner attentivement ce qui se peut faire sur le Rhin et en Flandre pendant que les ennemis seront occupés à l'exécution du dessein qui paraît se devoir manifester incessamment.

Il ne peut y avoir d'objet considérable du côté du Rhin que le siége de Landau, lequel est sujet à des difficultés presque insurmontables, pour ne pas dire à une impossibilité absolue par les raisons marquées dans ma lettre au roi en date du 23 mai dernier, qu'il est inutile de répéter, par lesquelles on peut voir clairement qu'il est impossible de songer à cette entreprise sans se commettre à abandonner toute son artillerie et ses munitions de guerre et de bouche, et à ne retirer même l'armée assiégeante qu'avec beaucoup de hasard et de difficulté, à moins qu'elle ne soit soutenue par une autre armée d'observation, qu'il serait nécessaire d'avoir aux environs de Bouquenom ou de Sarguemines pour observer et suivre pas à pas les mouvements des ennemis, sans compter que lorsque M. le maréchal de Tallard en fit le siége il avait cinquante-cinq bataillons et soixante-sept escadrons, lesquels n'étaient pas suffisants pour faire l'investissement de la place, et qu'il n'y a présentement dans cette armée, depuis le détachement envoyé sur la Moselle, que quarante escadrons et vingt-quatre bataillons, desquels on ne pourrait se dispenser de laisser quelques-uns dans les places d'Alsace, à cause de la faiblesse de la plupart des garnisons.

Je ne parle point des difficultés qu'il y a de faire fournir par le pays les moyens nécessaires pour cette entreprise, dont M. de La Houssaye a rendu compte.

Les choses étant dans cette disposition du côté du Rhin, il faut considérer ce qui peut se faire en Flandre.

Quoique l'armée du roi y soit considérablement supérieure à celle des ennemis, il ne paraît pas qu'elle soit en état de songer à d'autres entreprises qu'au siége de Huy, qu'elle fait présentement, et qui peut être suivi de celui de Liége, qui serait bien considérable si ce pouvait être un acheminement à celui de Maëstricht, dont il est inutile de parler, n'y ayant nulle apparence de l'espérer.

Tout le monde sait et on a éprouvé plusieurs fois l'importance d'être maître de Liége à la fin d'une campagne, à cause des quartiers d'hiver que cet établissement peut procurer; mais comme on n'ignore pas aussi la difficulté de soutenir ce poste pendant tout le cours d'une campagne qui ne fait que commencer, il me semblerait que cet objet doit céder à l'importance de ce qui va se passer vers la Sarre ou la Moselle, où il paraît que les ennemis ont résolu de porter toutes leurs forces; ce qui me détermine à croire que le parti le plus convenable et le plus sûr serait de rassembler aussi toutes ses forces et de les porter de ce côté-là pour s'y opposer aux efforts des ennemis.

L'armée du roi en Flandre étant considérablement supérieure en nombre à celle des ennemis, on pourrait, ce me semble, en faire un gros détachement de cavalerie et d'infanterie pour fortifier celle de la Moselle, où je crois qu'il pourrait se rendre de Huy en sept ou huit jours de marche. On peut aussi en tirer un de cavalerie de cette armée-ci, proportionné au peu de troupes qui y reste.

Quant à l'infanterie, on ne peut en diminuer le nombre qu'en prenant la résolution d'abandonner la garde de nos lignes et par conséquent celle du pays, se contentant de garder les places, ce qui serait une dure et fâcheuse extrémité, à laquelle je ne vois point de nécessité de se déterminer, me paraissant que l'on peut détacher assez d'infanterie de l'armée de Flandre pour renforcer suffisamment celle de la Moselle, s'il est vrai, comme on le dit, que l'armée commandée par M. le maréchal Villeroy est de vingt ou vingt-cinq bataillons plus forte que celle qui lui est opposée.

L'armée de la Moselle ainsi fortifiée à proportion de celle des ennemis, je suis persuadé qu'elle serait en état de traverser leurs desseins, ou du moins de les inquiéter dans leurs entreprises, sans quoi il n'y a pas lieu de douter que milord Marlborough, supérieur en nombre à M. le maréchal de Villars, l'observera de près et le contiendra; le prince Louis fera tranquillement le siége de Sarre-Louis, ou de quelque autre place, étant certain que les ennemis assemblent un

corps de troupes très-considérable, lesquelles leur viennent de tous les côtés d'Allemagne, où apparemment ils en ont levé de nouvelles pendant l'hiver dernier, car ils assurent qu'ils en attendent encore de Münster et des cercles de Franconie et du haut Rhin.

J'omettais une raison bien essentielle qui s'oppose encore à détacher de l'infanterie de cette armée, c'est qu'outre la ruine du pays, qui serait inévitable en ce cas, comme il est marqué ci-devant, le nombre qu'on en pourrait tirer après avoir garni les places de cette province serait si peu considérable, que ce ne serait qu'un grand préjudice pour ce pays-ci, sans être un secours utile ni suffisant pour l'armée de la Moselle : à quoi je dois ajouter que Haguenau et Drusenheim, qui sont deux postes dont on connaît assez l'importance pour couvrir l'Alsace, ne sauraient être en état de défense qu'au commencement du mois prochain, au plus tôt, quelque diligence que l'on fasse; car on n'y perd pas un moment; de sorte que l'on ne peut s'en éloigner avant ce temps sans se mettre au hasard de les perdre.

Quant à la cavalerie, les choses restant dans la situation où elles sont présentement, et les ennemis ne se fortifiant pas davantage de ces côtés-ci, on pourrait détacher encore quinze escadrons de cette armée, pour fortifier celle de la Moselle, quoique j'apprenne, par tous les avis que je reçois, qu'il leur est resté quinze mille hommes en ce pays-ci.

ÉTAT DES ESCADRONS DÉTACHÉS DE L'ARMÉE DU RHIN POUR JOINDRE CELLE DE LA MOSELLE[1].

(*Voir page* 453.)

RÉGIMENTS.	ESCADRONS.
Mestre-de-camp-général	3
Prince Charles	3
La Ferronnaye	2
D'Autanne	2
Montmain	2
TOTAL	12

[1] Archives du dépôt de la guerre, pièce originale, vol. 1853, n° 125.

ÉTAT DES TROUPES DE L'ARMÉE DU RHIN; 15 JUIN 1705[1].

(*Voir page 453.*)

RÉGIMENTS.	BATAILLONS.	EMPLACEMENTS.
INFANTERIE.		
Champagne	3	
Vermandois	2	
Deuxième de Royal-artillerie	1	
Foix	1	
Péry	1	
Laonnais	1	
Dorington	1	
Luxembourg	2	
Milan	2	
La Neuville	1	
	15	
Beaufermez	2	A Phaltzbourg.
Toulouse	2	A Strasbourg.
NOTA. Les deux bataillons de Navarre ne sont pas encore arrivés.		
Troupes restées sur les lignes de la Moder.		
Six compagnies du second bataillon de Foix. La compagnie franche de Moreaux	«	A Drusenheim.
La compagnie franche de Montfort. Un détachement de la garnison de Hagueuau	«	A Bischweiler.
Chalmazel Sept compagnies du deuxième bataillon de Foix La compagnie franche de Garimond Un détachement de 100 dragons.	1	A Haguenau.
La Chaux-Montauban	1	A Pfaffenhofen.
Montboissier La compagnie franche de Dubault	1	Ingweiler.
NOTA. Il est resté 1,260 soldats, détachés des bataillons de l'armée, pour travailler, savoir ; 600 à Haguenau. 660 à Drusenheim.		
TOTAL	22	

[1] Archives du dépôt de la guerre, pièce originale, vol. 1844, n° 152.

RÉGIMENTS.	ESCADRONS.	EMPLACEMENTS.
CAVALERIE.		
La Vaupalière.	2	
Orléans.	3	
Chevalier d'Anlezy.	2	
Anlezy.	2	
Rouvray.	2	
Général de la cavalerie espagnole.	2	
Toulongeon.	2	
	15	
Vivans.	1	A Strasbourg.
Vivans.	1	A Saverne.
Nota. Le régiment de Montrevel n'est pas encore arrivé.	17	
DRAGONS.		
La Vrillière. 3 Saint-Chaumont. 3	6	
Nota. Le régiment de Vassé n'est pas encore arrivé.		
Total.	23	

ÉTAT DE L'ARMÉE IMPÉRIALE SUR LE RHIN; 12 JUIN 1705 [1].

(*Voir page* 453.)

TROUPES.	RÉGIMENTS.	RÉGIMENTS.
Infanterie.	11	//
Cavalerie.	//	4
Cuirassiers.	//	1
Dragons.	//	1
Hussards.	//	1
Total.	11	7

TROUPES RESTÉES DANS LES LIGNES DE STOLLHOFEN ET DE BÜHL.

Trois bataillons de Schwebling.
Un régiment d'infanterie des troupes de Franconie.
Deux bataillons de Saxe-Gotha.
Le régiment de Buttler.
Deux bataillons de Dingen.
Le régiment de Kreisbaden.
Quatre compagnies de Saxe-Gotha, cavalerie.
Quatre compagnies de Holstein, *idem*.
Deux escadrons de troupes détachées.

[1] Archives du dépôt de la guerre, pièce originale, vol. 1844, n° 151.

ÉTAT DES TROUPES RESTÉES À TRÈVES; 22 JUIN 1705[1].

(*Voir page* 463.)

RÉGIMENTS.	BATAILLONS.	ESCADRONS.
INFANTERIE.		
Obach	2	"
Effert	2	"
Bentheim	2	"
Barbo	2	"
Rehbinder	2	"
Heuerhausen	1	"
CAVALERIE.		
Schellart	"	"
Franckenberg	"	"
Wiser	"	"
Stoltzenberg	"	"
TOTAL	11	"

ÉTAT DES TROUPES DÉTACHÉES DE LA MOSELLE POUR LA FLANDRE[2].

(*Voir page* 465.)

RÉGIMENTS.	BATAILLONS.
INFANTERIE.	
Picardie	3
Royal-Roussillon	2
Béarn	2
Isenghien	1
Deslandes	1
Hessy, suisse	3
Greder, allemand	2
Beauvoisis	1
Villemaure	1
Conflans	1
Prince de Nassau	1
Des Fugerets	1
Laval	1
TOTAL	20

[1] Archives du dépôt de la guerre, pièce originale, vol. 1845, n° 73.
[2] *Idem*, vol. 1853, n° 143.

RÉGIMENTS.	ESCADRONS.
CAVALERIE.	
La maison du roi	13
Royal-étranger	3
Du Maine	3
Condé	3
Ligondez	2
La Reine, dragons	3
Bretagne	3
Rohan	3
TOTAL	33

ROUTE QUE PEUT TENIR M. LE MARÉCHAL DE VILLARS [1].

(*Voir page* 468.)

De Sarguemines à Wiesweiler.
à Gros-Rederching.
à Fraumühler.
à Bitche.
à Niederbronn.
à Richshoffen.
à Werdt.
De là sur la Lauter.

[1] Archives du dépôt de la guerre, pièce originale, vol. 1844, n° 188.

ORDRE DE BATAILLE [...]

MM. LES MARÉCHAUX D[...]

Lieuten. généraux : MM. DU BOURG. DU ROSEL. DE VAILLAC. DE LEE. DE CHAMA[...]
Maréch. de camp : MM. DE COIGNY. PIMARCON. CHAMILLART. VIEUX-P[...]
Brigadiers : MM. LISTENOIS. RAPELTERRE. DURAS. PIOSSAL. ARPAJON. BEUIL. DAMAS MONTMORE[...]

DRAGONS.		
Riabourg	//	3
Listenois	//	3
Egmont, *idem*	//	2
Toulongeon, espagnol	//	2
Saint-Chamant	//	2
Carabiniers	//	6
Duras	//	2
Flesche	//	3
Le Roi	//	3
CAVALERIE.		
Navarre	2	//
Lee	1	//
Péry	1	//
Chartres	2	//
Charost	2	//
La Reine	3	//
Beaufermez	2	//
Bourbon	1	//
La Neuville	1	//
Milan	2	//
Luxembourg	2	//
Condé	2	//
TOTAL	32	58

Lieutenants généraux : MM. DE DRUY. DE VIVANS. DORINGE[...]
Maréchaux de camp : MM. DE BROGLIE. DE CANILLAC. DE [...]
Brigadiers : MM. D'ANLEZY. LESSARS. SAINT-POUANGE. BEAUVAIS. RAVIGNAN. PERMAN[...]

Bourgogne	//	1
Comte d'Anlezy	//	2
Marquis d'Anlezy	//	2
La Billarderie	//	2
La Tour	//	2
D'Autanne	//	2
La Poullaye	//	2
Saint-Pouange	//	2
CAVALERIE.		
Royal-artillerie	1	//
Dauphin	3	//
Foix	2	//
Provence	1	//
Rose	1	//
Mortemart	2	//
TOTAL	27	33

RÉCAPITULATION.

Première ligne. . . . . [...]
Deuxième ligne. . . . . [...]

TOTAL. . . . . . [...]

ARMÉE; 3 JUILLET 1705[1].

ge 471.)

ILLARS ET DE MARCIN.

HAUTEFORT. DE SAINT-HERMINE. D'IMECOURT. DE LANNION.

BLIGNY. COMTE D'ÉVREUX. DE SILLY.

ESQUIN. NANGIS. DUBORDET. MONTMAIN. Pce CHARLES. MASSENBACH. LA VRILLIÈRE. DESHAIDES.

PREMIÈRE LIGNE.	BATAILLONS.	ESCADRONS.
DRAGONS.		
Colonel-général	»	3
Vassé	»	2
La Vrillière	»	3
Saint-Chaumont	»	2
CAVALERIE.		
Mestre-de-camp	»	3
Massenbach	»	2
Heudicourt	»	2
Royal-Piémont	»	3
Prince Charles	»	3
Choiseul	»	2
Montmain	»	2
La Ferronnaye	»	2
Royal	»	3
INFANTERIE.		
Champagne	3	»
Laonnais	1	»
Bourbonnais	2	»
Dorington	1	»
Coetquin	2	»
Saintonge	2	»

MORNAY. DE CHAROST. DU CHÂTELET. DE CHEYLADET. DE MAGNAC.

CHOISEUL. MONTSOREAU. STREIF.

LLE-ISLE. MOUCHY. TRECESSON. GRENU. TONNONURE. MAILLY. VIVANS. QUADT. LIVRY. CARCADO.

DEUXIÈME LIGNE.	BATAILLONS.	ESCADRONS.
CAVALERIE.		
Dauphin	»	3
Tarnaut	»	2
Sommery	»	2
Livry	»	2
Rouvray	»	2
Noailles	»	2
Cano	»	2
La Vaupalière	»	2
Orléans	»	1
INFANTERIE.		
Mailly	2	»
Nivernois	2	»
Vermandois	2	»
Lafond	1	»
Surbeck	3	»
Toulouse	2	»
Turbilly	1	»
Lorraine	2	»
Guienne	2	»

	BATAILLONS.	ESCADRONS.
....	32	58
....	27	33
....	59	91

[1] Archives du dépôt de la guerre, pièce originale, vol. 1845, n° 24.

MÉMOIRE DE M. DE LA HOUSSAYE[1].

(*Voir page* 483.)

On ne peut entreprendre le siége de Landau sans se précautionner de seize mille sacs de farine; ce n'est qu'une provision de trente-deux jours, supposé, comme il est vrai, que l'armée, avec les pionniers commandés pour la circonvallation aux endroits nécessaires, avec les paysans des chariots, consomme par jour cinq cents sacs de farine, qui font quatre-vingt-dix mille rations de pain.

Si l'objet de cette consommation paraît trop fort, ce ne peut pas être de beaucoup, l'armée en l'état qu'elle est actuellement consommant plus de soixante mille rations par jour, et d'ailleurs il sera nécessaire d'avoir des farines pour l'approvisionnement de cette place, du moment qu'elle sera prise.

On ne peut point dire si elle durera trois semaines, un mois, ou six semaines; l'on sait que le chemin couvert en est parfaitement rétabli et que l'on travaille sans relâche au reste des réparations. L'on y voiture aussi continuellement des munitions de bouche et d'artillerie.

Il faut mille six cents chariots de paysans pour porter les seize mille sacs de farine, dont je fais le premier article des dispositions pour le siége.

Il faudra huit cents milliers de poudre et huits cents chariots pour les porter; ce serait trop de chariots par rapport au poids, mais le volume assujettit à cette quantité, l'on en a l'expérience.

Six mille bombes au moins seront nécessaires; c'est la charge de six cents chariots.

Il faudra soixante mille boulets de vingt-quatre, et pour les voiturer mille chariots.

Cela fait en tout quatre mille chariots, dont les seize cents qui porteront les seize mille sacs de farine devront être attelés chacun

[1] Archives du dépôt de la guerre, pièce originale, vol. 1849, n° 199.

de six chevaux, leur charge étant de deux milliers. Il suffira que les autres soient attelés de quatre chevaux.

Il y aura de plus à porter des grenades, des sacs à terre, des madriers pour les batteries, des mèches, des outils, des fournitures d'hôpital, ce dont l'on peut évaluer la charge pour cinq cents chariots, y compris ceux haut-le-pied nécessaires pour ce qui se rompt dans un pareil convoi.

Je compte que les dix-huit cents chevaux, tant de l'artillerie que des équipages du sieur Rivié, serviront pour la voiture de cinquante pièces de canon de vingt-quatre, de trente mortiers et des affûts avec le reste de l'attirail, et cette supposition peut encore être douteuse, car dès qu'il faudra voiturer les grosses pièces sur des chariots à porter corps de canon, faire suivre les affûts tant pour chaque pièce que ceux de rechange, et entretenir en même temps l'équipage de campagne, où il n'y aura pas moins de cinquante pièces de différents calibres avec des charrettes composées, proportionnées au nombre des bataillons, il sera difficile que dix-huit cents chevaux d'équipage suffisent pour tout cela.

Tout le convoi se mettant en marche, que je considère sur le pied de cinq mille chariots, y compris la grosse artillerie et les équipages, il ferait, à raison de six toises par chariot, ce qui est la règle ordinaire, une file de trente mille toises, et la lieue de France étant de deux mille quatre cents toises, ce convoi tiendrait douze lieues et demie sans aucun intervalle entre chaque chariot; et en laissant l'un portant l'autre trois toises d'intervalle entre chaque voiture, cela ferait une file de plus de dix-huit lieues, ce qui excède la distance de Strasbourg à Landau. Ces supputations sont démonstratives, de manière que la tête du convoi arrivant devant Landau, la queue serait encore à Strasbourg, et il faudrait que le tout filât sans discontinuation pendant trois jours, pour se rendre au parc d'artillerie ou des vivres, où se feront les dépôts.

Lorsqu'une manœuvre à peu près pareille fut exécutée en 1703, on avait l'avantage de ne craindre aucun ennemi, et on leur poussa

seulement au delà de Weissembourg un petit corps de cavalerie et de hussards qui se retira au Speyerbach, où il fut forcé peu de jours après l'investissement de Landau. Il n'en est pas de même aujourd'hui, que les ennemis ont un camp retranché sous Lauterbourg, reconnu impénétrable, à une égale distance de Haguenau et de Landau, tenant un centre dont l'on ne peut, dans les marches, s'éloigner de plus de trois lieues, lorsque l'on arrive à leur hauteur, qui répond transversalement au défilé de Riedseltz.

De ce centre ils peuvent déboucher à droite ou à gauche toutes les fois que l'occasion leur en paraîtra belle.

On dira qu'il faut leur opposer une armée pour les contenir. Mais où la placer? Si c'est en deçà de la Lauter, du côté de Haguenau, elle ne pourra y vivre, les subsistances y étant déjà presque entièrement consommées; si c'est de l'autre côté de la Lauter, elle n'empêchera pas les ennemis de sortir de leurs retranchements pour aller donner de continuelles alarmes sur nos lignes de la Moder, d'autant plus que cette armée d'observation ne pourra les contenir de près, parce que les fourrages vont être incessamment consommés jusqu'à Barbelroth, au point qu'il est visible que l'armée d'observation serait en peu de temps obligée de s'approcher de celle qui ferait le siége, auquel cas elle partagerait ses subsistances.

Cet article de la subsistance en fourrages aux environs de Landau est très-important à prévoir.

Lorsque M. le maréchal de Tallard entreprit le siége de cette place, en 1703, il avait eu la prévoyance, dès le temps que monseigneur le duc de Bourgogne était venu camper à Schleithal et Salmbach pour raser les lignes de la Lauter, de ne point souffrir que l'on passât cette rivière pour fourrager en delà, du côté de Landau, voulant, lorsqu'il y reviendrait après la prise de Brisach, trouver le pays plein; et effectivement l'abondance parut telle, que l'on crut qu'on ne l'épuiserait jamais. Cependant, au bout d'un mois que dura le siége, il restait si peu de fourrages, que ce fut une des raisons qui portèrent mondit sieur le maréchal de Tallard à ne point

s'attacher à faire la garnison de Landau prisonnière de guerre, lorsqu'elle eut battu la chamade, le même jour, 15 novembre, que la bataille de Spire fut gagnée. Plusieurs personnes lui ont entendu dire qu'il ne voulait point s'exposer à ruiner entièrement sa cavalerie par le retardement qu'aurait apporté le refus de la capitulation demandée.

Il est néanmoins à observer qu'alors on fourrageait au sec, dont les chevaux consomment moins de moitié que lorsqu'on les nourrit au vert, et qu'il y avait dans les granges le produit de deux récoltes consécutives, qui ne suffit pas pour une armée bien moindre que celle qu'il faut faire vivre présentement.

Cela supposé comme un fait constant, il est à prévoir qu'au bout de quinze jours l'on sera obligé d'aller fourrager à quatre et cinq lieues de distance de Landau. Alors les ennemis occupant toujours leur camp retranché sous Lauterbourg, d'où ils tirent facilement leurs subsistances de l'autre côté du Rhin par leur pont de bateaux, ne devra-t-on pas craindre qu'ils ne forcent la circonvallation, qu'ils ne tombent sur la tranchée, sur les parcs d'artillerie et des vivres, et qu'ils ne fassent entrer des secours dans la place?

Ce n'est pas tout, et supposé que Landau soit pris heureusement, l'on sera obligé de ne point perdre cette place de vue jusqu'à ce que le chemin couvert et les brèches y soient rétablis. Comment y vivre pendant ce temps-là? Si l'on s'en éloigne plus tôt, que ne devra-t-on pas craindre de la part des ennemis, qui en seront toujours à portée, et qui auront la facilité de se précautionner, dans Philipsbourg, de tous les magasins qui leur seront nécessaires?

Mais je suppose encore que toutes difficultés soient surmontées, et que l'on mette Landau en état de défense avant que de s'en éloigner, comment pourra-t-on après y entretenir la communication indispensable, soit pour les remises d'argent et des autres denrées nécessaires à la vie, soit pour le renouvellement de la garnison et pour le passage des lettres, quand les ennemis occuperont Lauterbourg, et qu'ils y pourront non-seulement entretenir leur camp retranché, mais même rétablir leurs lignes de la Lauter, et rentrer dans Weis-

sembourg, que l'on ne peut se promettre de garder dès que l'armée s'en éloignera? Ne devra-t-on pas alors regarder Landau comme une place bloquée, entièrement hors d'œuvre, dont on ne pourra retirer aucune utilité, et où l'on sera obligé de remettre d'abord, si on la veut conserver, toutes les munitions de bouche et d'artillerie, même tout l'argent nécessaire pour le reste du temps de la guerre, dans l'incertitude si l'on pourrait ensuite y pénétrer? La dépense de Landau a été de cent mille livres par mois, après qu'on l'eut repris en 1703. La nouvelle conquête de cette place ne peut donner lieu à une augmentation considérable de contributions dans les conjonctures présentes, au moyen du traité qui a été fait, suivant les ordres du roi, par M. de Saint-Contest, pour toutes les terres de M. l'électeur palatin, et qui comprend les bailliages d'Altzey, de Neustadt et de Germersheim avec la meilleure partie de l'évêché de Worms.

Les contributions de l'évêché de Spire peuvent s'établir par les villages qui en dépendent en deçà de la Lauter, et d'ailleurs ce que l'on en doit espérer ne forme pas un grand objet, les habitants de toutes les terres de cet évêché ayant beaucoup souffert de la guerre. Ainsi l'on ne voit rien qui dédommageât de la grande dépense qu'il faudrait faire pour le siége de Landau, ni de ce qu'en souffrirait l'Alsace, déjà accablée par les travaux des lignes de la Moder, des fortifications de Haguenau, de Drusenheim, de Saverne, et de la Petite-Pierre, ainsi que par la perte de tous les chariots et les chevaux qui ont péri lors des passages en Bavière.

Le pays d'entre Haguenau et Weissembourg est si ruiné qu'il ne peut se rétablir qu'à la paix; jusque-là, que l'on ait Landau ou qu'on ne l'ait pas, il ne faut compter, ni pour les deniers royaux, ni pour le service des corvées, que sur ce qui est couvert par les lignes de la Moder, dont l'on peut s'assurer de plus en plus la conservation tant en mangeant toutes les subsistances d'au delà, vers la Lauter, qu'en continuant de perfectionner ces lignes autant qu'il sera possible.

ÉTAT DES TROUPES DE L'EMPIRE ET DE L'EMPEREUR[1].

(*Voir page* 488.)

TROUPES.	HOMMES.	TROUPES.	HOMMES.
CERCLES.		*Report*	5,500
Cercle de Souabe	6,500	Burscheid, infanterie	1,000
Cercle de Franconie	5,000	Bentheim, *idem*	1,000
Troupes de Wurtemberg	5,000	Hachshausen, *idem*	1,000
Cercle du haut Rhin	3,000	Nassau-Weilbourg	1,000
Mayence	2,000		9,500
Darmstadt	2,000	IMPÉRIALES.	
	23,500	Castel, dragons	1,000
PALATINES.		Mercy, *idem*	1,000
Gardes à pied	1,000	Lobkowitz, cavalerie	1,000
Gardes à cheval	600	Zant, *idem*	1,000
Grenadiers	1,000	Dingen	2,000
Frankenberg, cavalerie	500	Baden	200
Wieser, cavalerie	500	Barouth	1,000
Venningen, *idem*	500	Osnabrück	1,000
Wehlen, dragon	500	Friesen	1,000
Linange, *idem*	500	Wolfenbüttel	1,000
Nassau, à cheval	600	Saxe-Gotha	1,000
A reporter	5,500		11,200

RÉCAPITULATION.

Cercles	23,500
Palatines	9,500
Impériales	11,200
TOTAL GÉNÉRAL	44,200

Il y a encore un régiment d'infanterie de Fuchs; je ne sais s'il subsiste.

Les troupes de Westphalie, faisant quatre à cinq mille hommes; elles sont commandées par le général Heyden.

Les troupes prussiennes, faisant cinq à six mille hommes.

Il y a encore un régiment suisse d'Erlach, à l'empereur, de douze cents hommes.

[1] Archives du dépôt de la guerre, pièce originale, vol. 1845, n° 121.

ÉTAT DES TROUPES QUE M. DE CONFLANS DOIT CONDUIRE EN FLANDRE[1].

(*Voir page* 495.)

RÉGIMENTS.	BATAILLONS.	RÉGIMENTS.	ESCADRONS.
INFANTERIE.		CAVALERIE.	
Royal	1	Aubusson	2
Poitou	2	Barentin	2
Froullay	1	Fontaine	2
Berry	1	Forsac	2
Meyer, suisse	3	Montrevel	2
TOTAL	8	TOTAL	10

ORDRE DE MARCHE DES TROUPES PRUSSIENNES[2].

(*Voir page* 515.)

L'infanterie s'embarque le 3 septembre de Mayence jusqu'à Kaub.

Le 4, à Ober-Lahnstein.

Le 5, à Lintz.

Le 6, à Bonn.

L'artillerie s'embarque le 2 et va à Mosbach.

Le 3, à....

Le 4, à Mulheim.

Le 5, séjour.

Le 6, à Ober-Lahnstein.

Le 7, à Bedendorf.

Le 8, à Lintz.

Le 9, à Bonn.

La cavalerie à Königstein.

Limpurg.

Ober-Hadamar.

Bailliage d'Alten-Kirchen.

Assbach.

Bonn, où ils passeront le Rhin.

[1] Archives du dépôt de la guerre, pièce originale, vol. 1846, n° 5.

[2] *Idem*, n° 216.

ÉTAT DES TROUPES QUI COMPOSENT L'ARMÉE DU PRINCE DE BADE SUR LE HAUT RHIN; 21 SEPTEMBRE 1705[1].

(*Voir page* 524.)

REMARQUES.	TROUPES.	HOMMES.
	TROUPES IMPÉRIALES.	
Le pied est de 1,000 hommes.	Castelli, dragons	800
	Hohenzollern, cuirassiers	800
	Lobkowitz, cavalerie	800
	Mercy, *idem*	800
	Ces 4 régiments devraient être de 2,400, étant chacun de 1,000 hommes; mais à peine font-ils 800.	
Le pied est de 2,500 hommes.	Bade, infanterie	2,000
	Thungen, *idem*	2,000
	Ces 2 régiments devraient être de 2,400 et tant chacun, mais difficilement sont-ils de 2,000, quoique composés chacun de 4 bataillons.	
	Friessen, de 2 bataillons	800
		8,000
	TROUPES DE L'ÉVÊQUE DE WURTZBOURG CÉDÉES À L'EMPEREUR.	
	Fechenbach, dragons	500
	Biber, infanterie, commandé par Horst, de 2 bataillons	800
	Fuchs, infanterie, commandé à présent par Stein, Fuchs ayant été tué, de 2 bataillons.	800
		2,100
	TROUPES DU CERCLE DE FRANCONIE.	
Le cercle de Franconie ayant 9,000 hommes, est-il possible qu'il n'en fournisse que 2,100?	Biber, cuirassiers, commandé par le jeune Biber, cousin du général	500
	Quatre bataillons d'infanterie pouvant faire environ	1,600
		2,100
	TROUPES DE WURTEMBERG.	
Pourquoi mettre à 400 hommes des bataillons dont le pied complet est de 640, et qui sortent du quartier d'hiver?	Stehrenfels, infanterie, de 2 bataillons	800
	Hermann, *idem*, de 2 bataillons	800
	Reischach, *idem*, de 3 bataillons	1,200
	Grenadiers à pied, commandés par Horn	800
	A reporter	3,600

[1] Archives du dépôt de la guerre, pièce originale, vol. 1846, n° 322

REMARQUES.	TROUPES.	HOMMES.
	Report...........	3,600
Nous savons, par les prisonniers et déserteurs de ces grenadiers à cheval, qu'ils sont complets.	Grenadiers à cheval, commandés par Pfuhl, qui devraient être de 500 hommes et qui à peine sont de......................	250
Les gardes à cheval de même	Le régiment des gardes à cheval, commandé aussi par Pfuhl, qui devrait être de 400, mais qui difficilement est de...........	200
	Le régiment de Helmstett, dragons........	500
	Il y en a qui comprennent le régiment de Reischach parmi les troupes du cercle de Souabe.	
		4,550
	TROUPES DU CERCLE DE SOUABE.	
Lesdits bataillons sont sur le pied complet de 640 hommes; pourquoi les mettre à 400 sortant des quartiers d'hiver?	Le régiment de Dourlach, à cheval........	500
	Le régiment de Stauffenberg, cuirassiers....	500
	Le régiment de Fugger, qui devrait être aussi de 500, n'est pas seulement de.........	200
	Dourlach, infanterie, de 2 bataillons.......	800
	Furstemberg, *idem*, de 2 bataillons.......	800
	Œttingen, *idem*, de 2 bataillons..........	800
	Prince héréditaire de Wurtemberg, 2 bataill.	800
Il y a un troisième régiment de Baden.	Nouveau Baden, qui devrait être aussi de 2 bataillons, mais qui à peine peut en faire un bon.........................	500
		4,900
	TROUPES PALATINES, TANT À LA SOLDE DE HOLLANDE QU'AUTRES.	
Nous savons que, hors le régiment de Burscheid, la plupart de ces bataillons étaient complets il y a trois semaines. Il est vrai qu'il y a eu une assez grande désertion dans l'infanterie.	Le régiment d'Anbach, infanterie, de 3 bataillons..........................	1,200
	Rebbender, infanterie, de 2 bataillons......	800
	Barbo, infanterie, qui devrait être de 2 bataillons, mais qui à peine en fait un........	500
	Burscheid, infanterie, de même..........	500
	Erfferen, de 2 bataillons................	800
	Les gardes à pied, commandés par Ebers....	800
	Nassau-Weilbourg, infanterie, 2 bataillons...	800
	Bentheim, *idem*, 2 bataillons............	800
	Gardes à cheval......................	500
	Wieser, cavalerie.....................	500
	Frankenberg, *idem*...................	500
	Venningen, *idem*.....................	500
	Wehlen, dragons......................	500
	Wittgenstein, *idem*..................	500
	Il y a encore les régiments palatins, cavalerie et dragons, Hassfeld et Linange, et d'infanterie, Iselbach et Saxe-Meiningen, qui sont en Italie, et Hachshausen, infanterie, sur le bas Rhin.	
		9,200

REMARQUES.	TROUPES.	HOMMES.
	TROUPES DE HESSE-DARMSTADT.	
	Le régiment de Spiegel, cavalerie.........	400
	Le régiment de Breitlach, dragons, qui n'était que de 4 compagnies, doit avoir été entièrement ruiné à l'affaire de Weissembourg.	
	Deux bataillons d'infanterie, dont l'un est en garnison.........................	400
		800
	TROUPES DE MAYENCE.	
Il y a encore un régiment de dragons et un de cavalerie de Mayence dans l'armée du prince de Bade.	Un régiment de dragons...............	500
	Le régiment de Leyen, infanterie, de 2 bataillons, dont il n'y en a qu'un en campagne..	400
		900
	TROUPES DE SAXE-GOTHA.	
	Un régiment d'infanterie de 2 bataillons, commandé par Rumore.................	800
	TROUPES DE WOLFENBÜTTEL.	
Ces 2 bataillons existent et n'ont vu d'autre occasion que celle de Weissembourg, où la plus grande perte est tombée sur la cavalerie, et près de 300 hommes de ces deux régiments, dont 170 de pris renvoyés pour retirer Navarre.	Deux bataillons, qui sont entièrement ruinés par les différentes occasions.	
	Régiment de Holstein, cavalerie, commandé par Bohm.......................	400
	TROUPES DU CERCLE DU HAUT RHIN.	
	Quatre bataillons, dont il n'y en a que 2 qui servent en campagne...............	800
	TROUPES DE BRANDEBOURG.	
Lesdites troupes n'ont pas fait d'autre mouvement que d'approcher de Kreutznach, revenir près de Philipsbourg, aller à Mayence et rejoindre l'armée. Nous n'en avons vu aucun déserteur, et de 11 à 12,000 hommes on ne revient pas à 6,500	Les troupes de Brandebourg qui ont quitté le prince Louis pour s'en aller en Brabant, vers le 22 ou 23 du mois d'août dernier, et qui, étant déjà arrivées dans le voisinage de Francfort, sont revenues à portée de se joindre avec le prince Louis vers le 10 ou 11 de ce mois, sont payées par les Hollandais sur le pied de 10 à 11,000 hommes; mais un homme intelligent, qui les a vues défiler deux fois, et qui encore l'a su de quatre différentes personnes entendues, qui servent dans les mêmes troupes, assure qu'à peine à présent elles font 6 à 7,000 hommes.........................	6,500
	Il y a même d'autant plus de sujet d'en être persuadé, qu'une bonne partie desdites troupes a beaucoup souffert l'année dernière dans la Souabe, où elle a passé l'hiver, et qu'elle n'a pas été recrutée, et que l'autre partie a beaucoup diminué par les différentes grandes marches qu'elle a été obligée de faire.	

REMARQUES.	TROUPES.
Il y a de ces troupes qui ont joint l'armée de M. de Bade, qui ne laisserait pas 7,000 hommes dans Fribourg quand il en craint si peu le siége.	L'empereur a encore d'autres troupes dans ce pays-ci, comme les régiments d'infanterie de Bareuth, d'Osnabrück et de Hildesheim, chacun de 2 bataillons, et 12 compagnies suisses, lesquelles sont en garnison à Fribourg et ne servent point en campagne.
Le régiment de Meckelbourg, cavalerie, dont nous avons des prisonniers, n'est pas dans ce mémoire, et tous les jours nous en apprenons de nouveaux, non plus que le corps de Saxons, que nous savons avoir joint, que nos officiers venant des prisons des ennemis ont trouvé en marche, et qu'ils disent être de 3,000 hommes. Plusieurs autres contingents n'y sont pas mentionnés, par exemple un demi-bataillon du comte de Hanau, qui est si bien dans l'armée ennemie, que notre comte de Hanau a prié qu'il pût en prendre une garnison. Il y a dans l'armée 12 à 1,500 hussards, que l'on ne compte pas. Nous ne trouvons point que la maladie des chevaux soit, à beaucoup près, aussi violente chez les ennemis que le présent mémoire le laisse entendre. Le présent mémoire, montant à 41,050 hommes, peut être très-raisonnablement augmenté tant des régiments qui n'y sont pas nommés, que des troupes qu'on met beaucoup plus faibles qu'elles ne sont réellement.	On pourrait presque assurer que les troupes mentionnées ci-dessus ne sont pas si fortes de beaucoup qu'elles sont comptées par le présent état, étant très-constant que l'armée du prince Louis a une infinité de malades, principalement parmi l'infanterie, et que tous les villages presque en sont remplis. De plus, que les régiments de cavalerie ont beaucoup souffert par la maladie des chevaux, notamment ceux qui ont été laissés dans les lignes de Stollhofen, où il n'y a pas de jour qu'il n'en meure 40, 50 et 60, de manière que l'on voit la plus grande partie des cavaliers desdits régiments à pied.

RÉCAPITULATION.

TROUPES.	HOMMES.
Troupes impériales	8,000
——— de l'évêque de Wurtzbourg	2,100
——— du cercle de Franconie	2,100
——— de Wurtemberg	4,550
——— du cercle de Souabe	4,900
——— palatines	9,200
——— de Hesse-Darmstadt	800
——— de Mayence	900
——— de Saxe-Gotha	800
——— de Wolfenbüttel	400
——— du cercle du haut Rhin	800
——— de Brandebourg	6,500
TOTAL	41,050

DÉTAIL DU SIÉGE DE HAGUENAU ET DE L'ÉVACUATION DE CETTE PLACE[1].

(*Voir page* 532.)

J'arrive aujourd'hui ici avec la garnison de Haguenau, à cinquante hommes près de ce qu'elle était composée lorsque j'ai été assiégé. Sans vouloir vous faire un détail fort étendu, monseigneur, j'aurai seulement l'honneur de vous informer que depuis le 13 du mois dernier, que M. le maréchal de Villars quitta son camp de Bischweiler pour venir occuper le poste où il est actuellement, je n'ai eu d'autre attention que celle de mettre Haguenau en état de défense, et, pour cet effet, j'ai fait construire quatre nouveaux ouvrages aux quatre parties de la place les plus défectueuses, que nous avons eu le temps de finir avant l'investissement de la place; et justement, monseigneur, je ne me suis point trompé dans le jugement que j'en avais fait, puisque précisément nos deux attaques se sont portées aux deux endroits où j'avais fait travailler d'abord de préférence.

Le prince Louis envoya, le 26 du mois dernier, un détachement de onze ou douze mille hommes nous investir. Le lendemain 27 ils firent leurs dispositions d'attaque, et dans la nuit du 28 au 29 ils ouvrirent la tranchée devant la porte de Weissembourg et la porte Rouge, le long de la branche gauche de l'ouvrage couronné. Ma principale attention, pendant la journée du 28, fut d'examiner de près les mouvements des ennemis pour les empêcher de me dérober le premier travail. Pour cet effet, MM. les ingénieurs avec des officiers de la garnison sortirent à l'entrée de la nuit pour les observer, et, après avoir été certain de l'endroit où ils ouvriraient la tranchée, je fis sortir aux deux attaques deux cents hommes à chacune que je portai à cinquante toises de la palissade pour faire feu et éloigner leur travail, ce qui réussit par merveille, car à peine cette première nuit firent-ils cent toises de tranchée aux deux attaques. Le lendemain 29, ils poussèrent deux têtes de sape que je fis battre par six pièces de canon qui les incommodèrent fort, et pendant cette journée je fis

[1] Archives du dépôt de la guerre, pièce originale, vol. 1847, n° 36.

mes dispositions des gardes des ouvrages et chemins couverts. La nuit du 29 au 30, malgré le grand feu de canon et de mousqueterie que j'opposai à leur travail, ils s'étendirent considérablement aux deux attaques et se portèrent, à la faveur de deux rideaux, à cent toises de mes ouvrages, où cette nuit ils commencèrent deux batteries, l'une de onze pièces de canon et l'autre de neuf; pendant la journée du 30, ils perfectionnèrent le travail de la nuit et poussèrent deux sapes devant leurs batteries. Dans la nuit du 30 au 1er de ce mois, notre grand feu de canon et de mousqueterie les contint et les empêcha de travailler à la fascine; ils masquèrent avec de gros gabions leur travail, qui commença dès ce jour-là à se fort ralentir; mais ils perfectionnèrent leurs batteries, qui commencèrent à tirer au point du jour, et, en huit heures de temps, firent deux brèches très-considérables au corps de la place, l'une depuis la porte Rouge jusqu'à la branche gauche de l'ouvrage couronné, et l'autre depuis la demi-lune de Weissembourg jusqu'aux Prémontrés. Mais sur l'heure même les ingénieurs s'y portèrent avec des travailleurs, qui me firent un retranchement sous le feu du canon, ce qui m'ôta en quelque façon l'inquiétude que j'avais eue de voir ma place ouverte en deux endroits à la fois. Pendant la journée du 1er de ce mois, ils s'approchèrent par sape à cinquante toises du chemin couvert de la demi-lune de l'ouvrage couronné, et, à la porte de Weissembourg, à soixante toises de la lunette que j'avais fait construire. Pendant la nuit du 1er au 2 de ce mois, ils descendirent du rideau devant la porte de Weissembourg pour venir couper la digue qui soutient la flaque d'eau de la demi-lune, à droite de la porte de Weissembourg; mais je fis faire un si grand feu sur eux que je les obligeai d'abandonner leur entreprise; ils se restreignirent à former une nouvelle batterie de dix pièces de canon, qui commença à tirer le lendemain à midi sur la lunette de la porte de Weissembourg et sur la demi-lune, qui fut ouverte considérablement à l'entrée de la nuit, pendant qu'à l'attaque de la porte Rouge ils battaient la demi-lune de ladite porte de Weissembourg et le bastion de la branche gauche

de l'ouvrage couronné. Dans la nuit du 3 au 4, ils s'approchèrent considérablement avec des gabions de notre chemin couvert et firent une nouvelle batterie de trois pièces de canon à l'attaque de la porte de Weissembourg, qui tira le lendemain à dix heures du matin en brèche, et pendant tout ce jour-là ils s'approchèrent par sape de notre chemin couvert.

Dans la nuit du 4 au 5, malgré le grand feu de notre canon et mousqueterie, ils s'approchèrent aux deux attaques de quatorze à quinze toises de notre chemin couvert, et, pendant le jour, ils firent un si grand feu de leur canon, que, n'étant plus possible de réparer le désordre qu'il faisait et ayant sur nouveaux frais rouvert la place, qui était insultable en trois endroits différents, je fis assembler le conseil de guerre, qui fut d'avis de demander à capituler, ce que je fis à cinq heures du soir; mais, le prince Louis n'ayant voulu me recevoir que prisonnier de guerre, je commençai à mettre en exécution la pensée que j'avais formée il y avait déjà longtemps de me retirer, ce que je proposai aux principaux officiers de la garnison, et je crus, monseigneur, qu'en prenant ce parti, après avoir laissé soixante hommes dans le chemin couvert des attaques, auxquels j'avais ordonné de redoubler leur feu pendant qu'avec toute la garnison j'allais faire une sortie sur la tranchée, cela me donnerait le temps de me retirer. Mes mesures furent si justes qu'à dix heures du soir je me trouvai sur les glacis de la porte de Saverne avec toute ma garnison, et n'étant question que de forcer deux grandes gardes que les ennemis avaient, de soixante maîtres chacune, sur mon chemin, je marchai droit à eux, la baïonnette au bout du fusil, et leur ayant fait répondre en allemand à leur *qui-vive* par le sieur de la Gravière, qui parle bon allemand, je m'en approchai de si près qu'avec deux compagnies de grenadiers que je faisais marcher à la tête je les surpris, et presque tout fut passé par les armes; même le capitaine qui commandait fut tué d'un coup d'esponton par un capitaine du régiment de Guienne, qui prit son cheval avec sept ou huit autres qui étaient attachés au piquet. Je continuai ensuite ma

marche jusqu'à la montagne sans avoir été inquiété de personne à travers la plaine; et ce parti fut fort heureux pour moi, car l'ennemi n'ayant pu s'imaginer que pouvant me retirer par les bois je me misse en plaine, un détachement de deux mille chevaux m'y alla chercher, pendant que je cheminais par le plus court et le plus beau chemin; et les ennemis ne s'aperçurent de notre retraite qu'à une heure après minuit par les Brandebourgeois, qui passèrent de leur attaque de la porte de Weissembourg à celle de la porte Rouge, pour avertir le général Thungen qu'il n'y avait plus personne dans les ouvrages; car effectivement, dans ce temps-là, les soixante hommes que j'avais sacrifiés pour favoriser ma retraite, s'amassèrent ensemble et arrivèrent quatre heures après moi à Saverne avec le comte de Harlin, qui, quoique je lui eusse donné ordre de sortir des chemins couverts pour me joindre, resta de bonne volonté demi-heure après mon départ pour me favoriser, et ramena avec lui tout ce qui restait dans les chemins couverts, après avoir passé la Zorn dans l'eau jusqu'au cou avec son détachement d'environ quatre cents hommes. Il a servi pendant tout le siége avec toute l'application, valeur et capacité qu'on peut souhaiter à un homme de son mérite et de son rang. Je ne puis aussi, monseigneur, que me louer en général de toute la garnison, mais particulièrement de MM. les colonels de La Chaux-Montauban, de Chalmazel et de Rose, auxquels il n'a manqué que des actions pendant le siége pour achever de se distinguer, n'ayant jamais remarqué tant de fermeté, de valeur et envie de faire que ces messieur en ont témoigné.

Je ne vous parle pas, monseigneur, de M. de Valouze, qui est un des plus dignes sujets que je connaisse et qui m'a été d'un grand secours pendant tout le siége; il mérite toutes choses par son application et capacité.

M. de Chenevière, lieutenant pour le roi, y a aussi servi avec distinction; il est homme consommé dans les détails d'une défense de place, et je ne vois personne plus propre que lui à remplir un poste d'attention.

M. de la Chateleize, lieutenant-colonel, que j'avais chargé de retirer les troupes des ouvrages et chemins couverts, s'en est acquitté avec toute la prudence imaginable, et a servi pendant tout le siége avec beaucoup de distinction, de même que MM. de Mel, lieutenant-colonel d'un régiment suisse; de Sorbecq, qui est un des meilleurs officiers que je connaisse; le chevalier Daniel, aussi lieutenant-colonel du régiment de Mortemart; le baron de Saint-Marc, lieutenant-colonel de La Chaux, et de Chermèze, lieutenant-colonel de Rose, qui ont tous servi avec une attention et application infinies.

Je ne puis que me louer de M. Dubreuil, lieutenant d'artillerie, qui a agi pendant le siége, malgré son âge avancé et ses grandes blessures, comme un jeune homme, avec cette différence qu'il a tiré tout le parti qu'on pouvait souhaiter de notre artillerie. M. de Boistu, commissaire provincial, et M. du Peris, aussi commissaire d'artillerie, y ont pleinement rempli leur devoir. Le sieur Duvivier, aide-major de la place, y a servi avec distinction, et c'est un officier tel qu'il faut pour les places-frontières. M. Le Jeune, commissaire des guerres, est homme d'un grand détail, qui a dignement servi et qui est propre à tout. MM. les ingénieurs ont si dignement rempli leur devoir que je ne puis me dispenser, monseigneur, de vous représenter que personne ne sert mieux qu'eux; mais je dois en particulier vous dire que je ne connais personne au monde qui serve comme a fait M. du Portail, ingénieur en chef, sur la conduite duquel je me suis entièrement reposé : il mérite toutes choses, et je vous supplie, monseigneur, de récompenser ses services, car les sujets comme lui sont rares, et il me semble qu'on ne saurait trop les distinguer.

Je ne vous parle point de moi, persuadé, monseigneur, que si ce que j'ai fait vous a été agréable, vous ne m'oublierez pas auprès du roi. J'ai une honnête ambition qui m'a toujours guidé dans tout ce que j'ai fait; personne n'est plus zélé ni plus attaché que moi au roi et à son service. Les honneurs de la guerre me touchent plus que tous les biens du monde, et je vous supplie très-humblement, monseigneur, de vouloir bien m'être favorable dans cette occasion. J'ai

conservé, par ma fermeté, vingt-quatre jours Haguenau au roi, et lorsque je n'ai pas pu le défendre plus longtemps j'en ai retiré toutes les troupes après avoir fait enclouer tout le canon, et je m'estime trop heureux d'avoir eu cette occasion de faire connaître à sa majesté combien je suis fidèle sujet et à quel point est mon zèle pour son service. Je ne vous parle point, monseigneur, de la perte que j'ai faite de la plus grande partie de mon équipage, mais je vous supplie d'avoir attention à celle qu'a faite toute la garnison.

P. S. J'oublie, monseigneur, à vous rendre compte que M. de Veaultz, lieutenant-colonel du régiment de Caupos, passant par Haguenau pour se jeter au Fort-Louis du Rhin, s'est trouvé hors d'état de s'y rendre, et qu'il a servi avec toute la distinction et capacité qu'on pouvait attendre d'un homme consommé à la manœuvre de la défense d'une place.

ÉTAT DES QUARTIERS DESTINÉS AUX TROUPES DE BRANDEBOURG [1].

(*Voir page* 542.)

RÉGIMENTS.	BATAILLONS.	QUARTIERS.
INFANTERIE.		
Les gardes-grenadiers .... 1 Les gardes-fusiliers 1	2	A Berlin et autres villes circonvoisines.
Prince royal	3	Dans la Vieille-Marche, à Pregnitz et Rupin.
Holstein	1	En Poméranie.
Lottum	1	Dans la ville de Magdebourg.
Vieux-Dona	1	Dans les petites villes du duché de Magdebourg.
Jeune-Dona	1	Dans la Nouvelle-Marche.
Derchof	1	Dans le pays d'Halberstadt.
TOTAL	10	

[1] Archives du dépôt de la guerre, copie originale, vol. 1848, n° 92.

RÉGIMENTS.	ESCADRONS.	QUARTIERS.
CAVALERIE.		
Prince royal.	1	Dans le duché de Magdebourg.
Prince Philippe-Guillaume	2	Dans l'Ukermark et dans les terres de Rupin.
Bareuth	3	Dans la Nouvelle-Marche et dépendances.
TOTAL	6	
DRAGONS.		
Du corps	1	Dans le duché de Magdebourg, l'état-major et 6 compagnies; Dans les terres de Mansfeld, 2 compagnies.
Prince Albert-Frederich	2	En Poméranie.
Wittgenstein	3	Dans la moyenne Marche.
TOTAL	6	

RÉCAPITULATION.

TROUPES.	BATAILLONS.	ESCADRONS.
Infanterie	10	"
Cavalerie	"	6
Dragons	"	6
TOTAL	10	12

FIN DU TOME CINQUIÈME.

TABLE DES MATIÈRES.

Nota. Les numéros de la première colonne indiquent les pages du Mémoire; ceux de la deuxième, celles des pièces qui y sont relatives.

FLANDRE.

SEPTEMBRE.

ITALIE.

PIÉMONT.

AVRIL.



ALLEMAGNE.

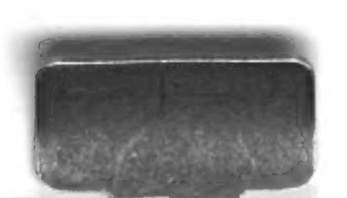
JANVIER 1705.

AOUT.

SEPTEMBRE.

DÉCEMBRE.

FIN DE LA TABLE.




A000023840201